



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

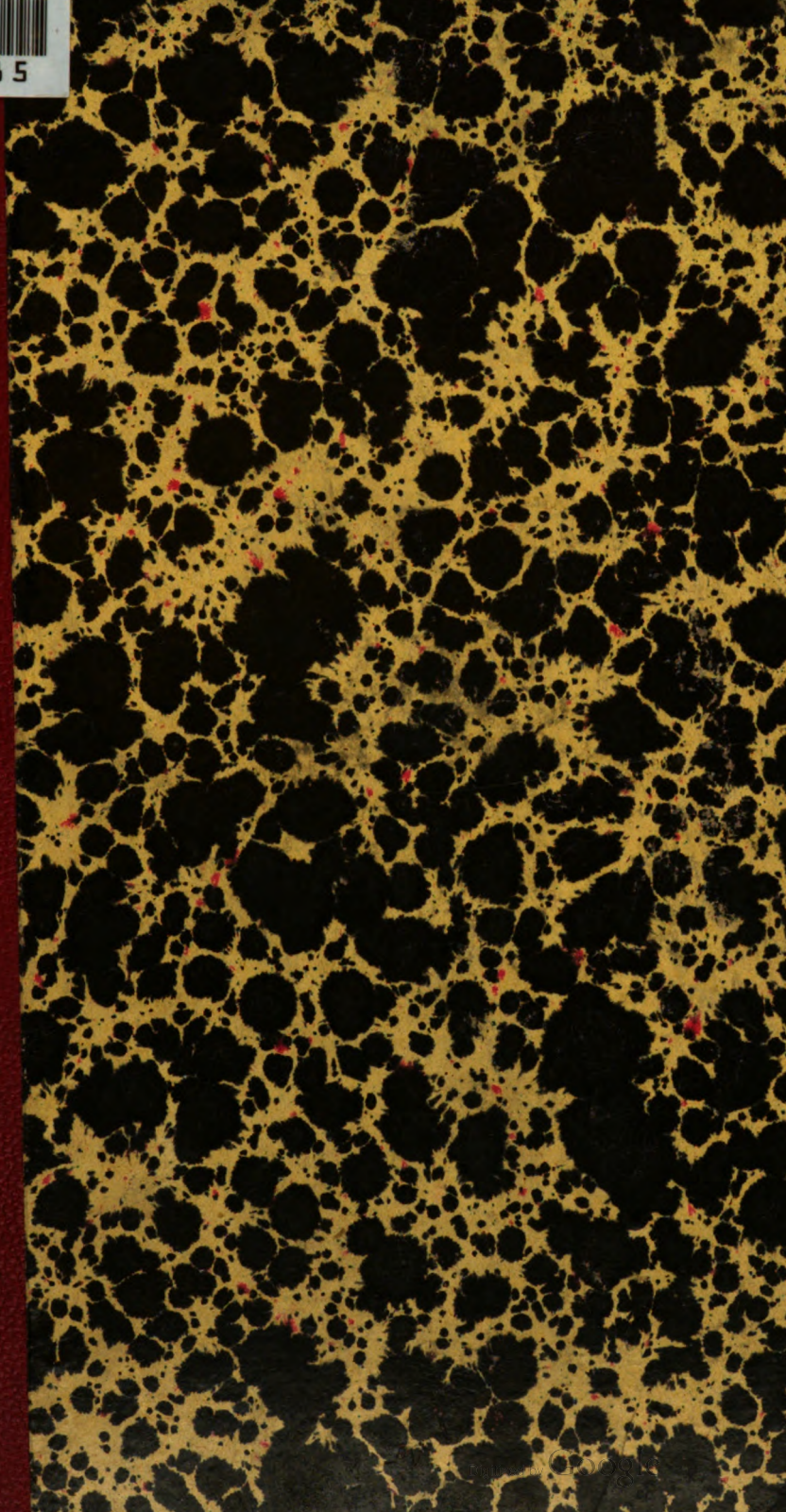
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



HW 29C8 5



~~Geog 38.T~~ KEq48

HARVARD COLLEGE LIBRARY



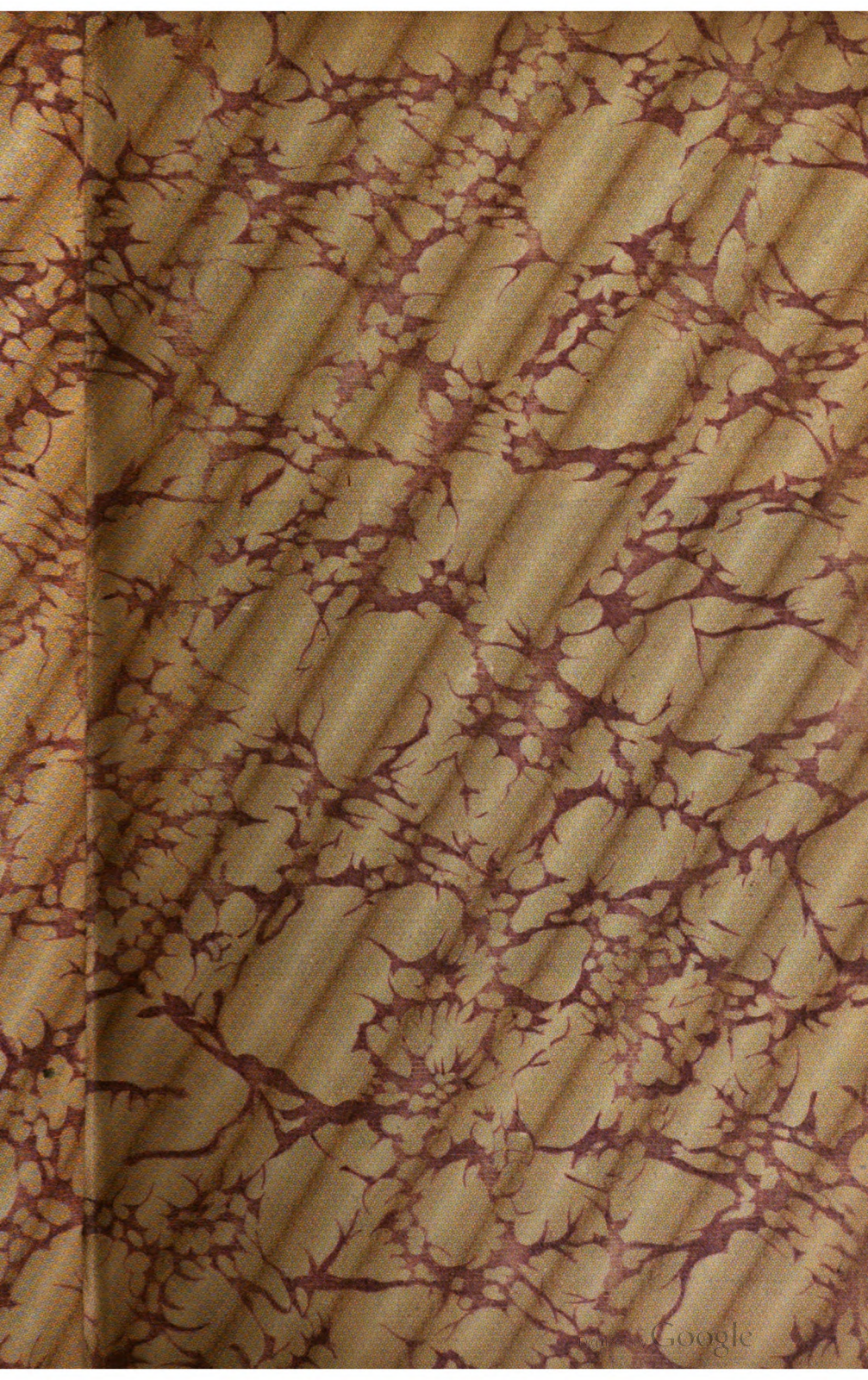
BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY

PETER PAUL FRANCIS DEGRAND

(1787-1855)

OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION

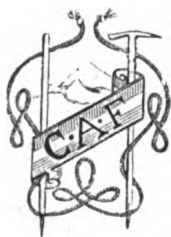


ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN FRANÇAIS

ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN
FRANÇAIS

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

1899



PARIS
AU SIÈGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS
30, RUE DU BAC, 30
ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1900

~~Geog 39.1~~



DEGRAND FUND

TABLE MÉTHODIQUE

	Pages.
TABLE MÉTHODIQUE.	V
CHARLES DURIER, notice nécrologique, par M. F. Schrader.	XIII

COURSES ET ASCENSIONS

I. Le col de Miage (3,376 mètr.) et l'Aiguille de Bionnas-say (4,061 mètr.), par M. le D ^r Grisel	3
II. Exploration du massif de Séguret, par M. Maurice Paillon.	27
III. Le Finsteraarhorn, par M. G. Fleury.	78
IV. Le Rothhorn de Zinal, par M. E. Sauvage	113
V. Ascension du Mont-Ventoux (1,912 mètr.), par M. Jacques Delmas	132
VI. La vallée de la Gordolasque, Alpes Maritimes : deuxième partie (III. Principales cimes et voies d'ascension : <i>Mont Neiglier; Tête du Lac Autier; Cimes du Capelet et du Diable; Mont Capelet ou Cime de Muffié; Têtes Inférieure et Supérieure du Basto; Mont Ciaminejas; Cime de Lusiera; Mont Clapier; Cime de Peirabroc; Cime de la Maledia</i>), par MM. Victor de Cessole et Louis Maubert.	146
VII. Dans le massif de l'Aution (I. Au sommet du <i>Mont Bego</i> ; la région de <i>l'Enfer</i> ; ascension de la <i>Cime du Diable</i> , 2,687 mètr.; description géographique du massif de l'Aution, vu du haut de la <i>Cime du Diable</i> ; en route pour <i>Belvédère</i> : chaos et solitudes, <i>San Grato</i> , <i>Belvédère</i> ; — II. Entretien : l'amour du montagnard pour la montagne; de la <i>Bollène à Turini</i> , paysages le long du chemin; halte près d'une source; la clairière et la maison forestière de <i>Turini</i> ; paysages en forêt; la fin d'un beau jour; — III. De <i>Nice à Luceram</i> : le long du <i>Paillon</i> , le col de <i>Nice</i> , esquisses et paysages; un village du <i>xv^e siècle</i> ; <i>Lu-</i>	

	<i>ceram; en marche pour l'Aution; sous la pluie; préoccupations; à la maison forestière; un solo dans la nuit; — IV. Une nuit à la Croisette; réveil; sous bois; en chasse; la chasse dans les Alpes Maritimes; le Camp d'Argent; batailles et souvenirs du siècle dernier; Peiracava; retour), par M. Fernand Nœtinger</i>	185
VIII.	Excursion en Gruyère (Suisse) et ascension de la Hochmatt (2,155 mèt.), par M ^{me} Paul Bouchard.	218
IX.	Autour de Bruyères (Vosges), par M. Roger Merlin.	235
X.	A travers le Canada : seconde ascension de Sir Donald (3,250 mèt.), par M. F. Leprince-Ringuet.	249

SCIENCES, LETTRES ET ARTS

I.	Les femmes alpinistes : Miss Brevoort, par M ^{lle} Mary Paillon.	273
----	---	-----

LE CLUB ALPIN FRANÇAIS DE 1874 A 1899 : MONOGRAPHIES RÉTROSPECTIVES

I.	Le Club Alpin Français de 1874 à 1899, résumé historique, par M. Valbert Chevillard.	299
II.	Les travaux scientifiques du Club Alpin Français : compte-rendu des vingt-cinq premières années de l' <i>Annuaire</i> , par le lieutenant-colonel Prudent. . .	326
III.	Les travaux en montagne du Club Alpin Français, par M. Pierre Puiseux.	367
IV.	Les caravanes scolaires, par M. Julien Bregeault. .	410
V.	Guides et hôtels, par MM. Henry Cuënot et Ch. Le-françois.	445

CHRONIQUE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

	Direction Centrale : rapport annuel.	459
	Liste des membres de la Direction Centrale et des Bureaux des Sections	479

CARTE

	Esquisse topographique du massif de Séguret, par Maurice Paillon.	41
--	---	----

ILLUSTRATIONS

	Pages
1. Charles Durier, portrait, phototypie Berthaud, reproduction d'une photographie de MM. Blain frères, à Valence (hors texte).	xii
2. Chalet des Deux-Frères, au col de Tricod, reproduction d'une photographie de M. Allantaz, à Sallanches.	8
3. Dôme de Miage et col de Miage, reproduction d'une photographie de M. Allantaz, à Sallanches.	11
4. Aiguille de Bionnassay et glacier de Bionnassay, reproduction d'une photographie de M. Allantaz, à Sallanches.	19
5. Le lac de l'Eychauda, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Joseph Mathieu.	35
6. L'arête de Séguret, vue d'un point situé à l'Est de la cascade de Claphouse, dans la vallée de Celse-Nière, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Maurice Paillon.	45
7. Tour de Clouzis, face Sud, d'après une photographie de M. Maurice Paillon.	53
8. Tour de Clouzis, face Nord, d'après une photographie de M. Maurice Paillon.	68
9. Le Clocher de Clouzis, face Sud, d'après une photographie de M. Maurice Paillon	70
10. La Jungfrau, vue de l'arête Ouest du Grand-Eiger, le 11 août 1899, à 10 heures et demie, reproduction d'une photographie de M. G. Fleury.	82
11. Vue prise de la cime de l'Eiger, reproduction d'une photographie de M. Beck, à Strasbourg.	85
12. L'Eiger, le Mönch et le Jungfraujoch, vue prise au-dessus du Roththalsattel, le 15 août 1899, vers 11 heures, reproduction d'une photographie de M. G. Fleury.	89
13. Le Concordia-Platz, partie supérieure du glacier d'Aletsch, vue prise de l'hôtel Concordia, le 15 août 1899, à 3 heures et demie, reproduction d'une photographie de M. G. Fleury.	94
14. - Le Finsteraarhorn, vu du glacier de l'Unteraar, reproduction d'une photographie de M. Beck, à Strasbourg.	101

	Pages.
15. Arête du Rothhorn, reproduction d'une photographie du M. E. Sauvage.	116
16. Le Sphinx du Rothhorn, d'après une aquarelle de M. E. Brunnarius.	117
17. Sommet du Rothhorn, dessin de Slom, d'après une photographie de M. E. Sauvage.	121
18. Vue prise du sommet du Rothhorn, dessin de Slom, d'après une photographie de M. E. Sauvage.	125
19. Le Mont-Ventoux, vu du Nord-Ouest (route de Ma-laucène), reproduction d'un ancien dessin extrait du <i>Mont Ventoux</i> , par Molinas, professeur d'histoire.	133
20. Observatoire du Ventoux, côté du Levant, reproduction d'une photographie de M. Louis Acsenzo.	135
21. Plate-forme de l'observatoire du Ventoux, reproduction d'une photographie de M. Joseph Orgnon	139
22. Vue sur le Mont-Ventoux, prise du Fer à Cheval, au bout de la promenade des Platanes à Carpentras; au premier plan, aqueduc de la Durance; reproduction d'une photographie de M. Isnard.	141
23. Cime du Diable, vue de la cime Ouest de la Marcruera, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.	154
24. Mont Capelet et arête Nord-Nord-Ouest, vue prise de la Tête Inférieure du Basto, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.	157
25. Sommet du Mont Capelet, vue prise du point 2,911, reproduction d'une photographie de M. de Cessole.	159
26. Chaîne de la Haute-Gordolasque, vue panoramique du Mont Neiglier, dessin de Slom, d'après les photographies de M. V. de Cessole (hors texte).	160
27. Têtes Supérieure et Inférieure du Basto (versant Sud), et Baisse du Lac Autier au premier plan, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.	172
28. Mont Ciaminejas et Cime de Lusiera, vue prise de la Tête du Lac Autier, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.	174
29. Mont Clapier (arête Nord-Ouest) et col du Mont Clapier, vue prise de la Cime de Peirabroc, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.	178

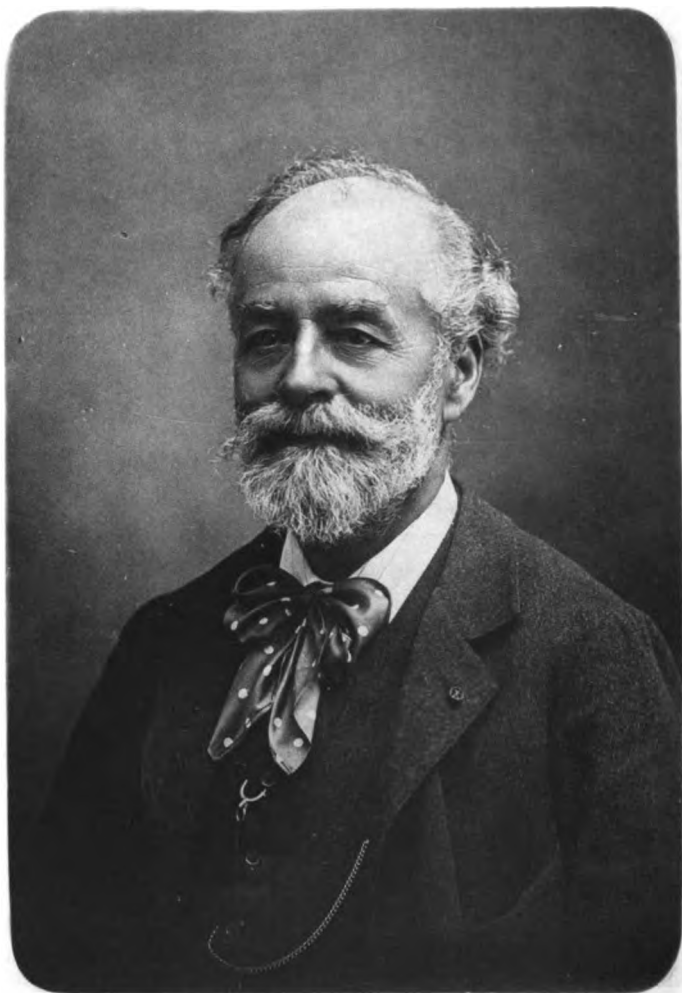
30.	Cime de la Maledia, vue de la Terrasse des Gelas, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.	182
31.	Cime du Diable, reproduction d'une photographie de M. Ziegler de Loës.	187
32.	L'Escarène, reproduction d'une photographie de M. J. G.	200
33.	Route des Canons, vue d'hiver, reproduction d'une photographie de M. Giletta.	204
34.	Route de Peiracava, reproduction d'une photographie de M. Giletta.	213
35.	Gruyère et son château, reproduction d'une photographie de M. Lœdlein	223
36.	Gruyère et le Moléson, reproduction d'une photographie de M. Weber	225
37.	Bruyères, vue prise de l'Heledraye, reproduction d'une photographie de M. le capitaine Grattau.	241
38.	Le Sir Donald, au fond de la vallée d'Illecillewaet, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Leprince-Ringuet.	253
39.	Le Sir Donald, vu du sommet de l'Eagle Peak, reproduction d'une photographie de M. Leprince-Ringuet.	257
40.	Le Sir Donald, vu du sommet du Green's Peak, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Leprince-Ringuet	260
41.	Le lac Louise, éclairage du soir, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Leprince-Ringuet.	267
42.	Mis Brevoort, dessin de Slom, d'après une photographie.	277
43.	Le chien Tschingel, reproduction d'une photographie de MM. Hills et Saunders, à Oxford.	282
44.	Refuge Lemercier, sur le plateau de l'Homme, flanc Sud du Pelvoux, d'après une photographie.	301
45.	Refuge Cézanne (Vallouise), inauguré en 1891, d'après une photographie.	303
46.	Refuge des Lyonnais, haute vallée du Guil, inauguré en 1877, d'après une photographie.	306
47.	Chalet-hôtel du Canigou, au col des Cortalets, inauguré en 1899, d'après une photographie.	310
48.	Refuge du Môle (Haute-Savoie), ouvert en 1891, photographie de M. De Neux.	311

49.	Refuge de Tuquerouye ou refuge Lourde-Rocheblave, vallon d'Estaubé, inauguré en 1890, photographie de M. le marquis de la Roche.	315
50.	Chalet-hôtel du Mont-Jovet (Tarentaise), inauguré en 1890, photographie de M. Joseph Mathieu. . .	317
51.	Refuge de Prat-Long, vallée du Lys, construit en 1896, photographie de M. Trutat	319
52.	Refuge Lyon-Républicain, vallée de la Romanche, inauguré en 1896, photographie de M. Challier. .	322
53.	Refuge de l'Aigoual (Cévennes), construit en 1885, agrandi en 1896; état du bâtiment en 1887, d'après une photographie	331
54.	Refuge de la Hourquette d'Ossoue, pignon Ouest, construit en 1899, photographie de M. Durègne..	338
55.	Observatoire Vallot (Mont-Blanc), à 4,350 mètr., nouvelle construction édiflée en 1898, photographie de M. J. Vallot.. . . .	344
56.	Refuge Évariste Chancel (ancien refuge de la Lauze), vallée de la Romanche, reconstruit en 1895, photographie de M. Challier.	347
57.	Refuge du Carrelet, vallon de la Pilatte, ouvert en 1882, photographie de M. d'Aiguebelle.	351
58.	Refuge Vallot (Mont-Blanc), aux Rochers des Bosses, construit en 1892, photographie de M. J. Vallot.	355
59.	Refuge du Grand-Col (Mont-Pourri, Tarentaise), vu d'amont (1892), photographie de M. H. Ferrand .	358
60.	Refuge du Chatelleret, vallée des Étançons, ouvert en 1882, photographie de M. d'Aiguebelle. . . .	359
61.	Refuge Packe, au col de Rabiet, construit en 1897, photographie de M. de Saint-Saud	364
62.	Chalet-hôtel de la Pra (massif de Belledonne), inauguré en 1889, d'après une photographie.	377
63.	Refuge Tuckett (Vallouise), inauguré en 1886, photographie de M. Challier.	382
64.	Refuge d'Arrémoulit (Balaitous), ouvert en 1886, photographie de M. Ritter	385
65.	Ancien refuge de l'Alpe, vallée de la Romanche, ouvert en 1877, d'après une photographie. . . .	387
66.	Nouveau refuge de l'Alpe, vallée de la Romanche, inauguré en 1892, photographie de M. Challier .	390
67.	Refuge du Lac Noir (Oisans), ouvert en 1884, photographie de M. d'Aiguebelle.	392

TABLE MÉTHODIQUE.

XI
Pages.

68.	Refuge de la Vanoise, ouvert en 1879, réparé en 1885, photographie de M. le comte Greyfié (29 juin 1899).	394
69.	Cabane de l'Aiguille du Midi, massif du Mont-Blanc, restaurée en 1895, photographie de M. J. Vallot.	397
70.	Chalet-refuge César Durand, à la Balme, près des glaciers de Saint-Sorlin-d'Arves (Maurienne), construit en 1899, photographie de M. J. Christin.	398
71.	Chalet-hôtel de Bonneval-sur-Arc (Maurienne), ouvert en 1895, photographie de M. Basset.	401
72.	Nouveau refuge de la Lavey, vallée du Vénéon, construit en 1899, photographie de M. d'Aiguebelle.	407
73.	Caravane chalonnaise de M. l'abbé Bugniot au pied du Breithorn, 1890, reproduction d'une photographie de M. H. Cuënot.	415
74.	Caravane chalonnaise de M. l'abbé Bugniot sur le glacier de Théodule, 1880, reproduction d'une photographie de M. H. Cuënot.	419
75.	A Tigeaux-sur-Morin, juin 1899, reproduction d'une photographie de M. Malloizel.	429
76.	Forêt de Marly, juin 1899, reproduction d'une photographie de M. Robert De Jarnac.	435
77.	Traversée du Jura, près le Pont (vallée du lac de Joux, Suisse), août 1899, reproduction d'une photographie de M. Weber.	438
78.	Sur le chemin de Mürren, août 1899, reproduction d'une photographie de M. Lœdlein.	443
79.	Portrait du guide Alphonse Payot, mort en janvier 1900, reproduction d'une photographie.	450
80.	Médaille du Club Alpin Français, gravée par Daniel Dupuis, 1899.	451



Cliché Blin

Imp. Berthaud

CHARLES DURIER

CHARLES DURIER

En perdant Charles Durier, le Club Alpin Français n'a pas seulement perdu un collègue aimé ou un éminent président : on peut dire sans exagération qu'il a perdu une partie de lui-même. Dans le cercle de ceux qui, plus ou moins, s'occupent de notre Société, prennent part à sa vie, s'efforcent d'agrandir et d'élever son activité, tous ont senti que la disparition prématurée de cet homme si supérieur par le cœur et par l'intelligence atteignait l'âme même du Club Alpin. Conquis jusqu'au fond de son être par les montagnes, il semblait vouloir leur rendre en féconde activité le bonheur qu'elles avaient répandu sur sa vie, autrement si morne et si déshéritée derrière la muraille de silence qui le séparait des autres hommes. Aussi, bien qu'il ne fût pas parmi les premiers fondateurs du Club, prit-il au milieu d'eux une place éminente aussitôt qu'il se joignit à eux. Dès le premier jour il groupa comme en un faisceau les sympathies de tous, et autour de lui, grâce à ce don merveilleux qu'il possédait de conquérir les cœurs et les esprits, s'assembla une phalange d'amis de plus en plus nombreuse, qui peu à peu se confondit avec notre Société tout entière, si bien que sa mort, deuil général pour l'alpinisme, a été un deuil personnel pour tous ceux qui l'avaient approché, ne fût-ce qu'une fois.

Rares sont les hommes qui incarnent l'ensemble des qualités d'un pays. Chez Durier se rencontraient toutes les qualités aimables et profondes de la France; non seulement de la France, mais de ce produit concentré de la

France, de cette essence distillée qui est Paris. Ces qualités, on les rencontre éparses çà et là, au milieu de défauts, ou incomplètes. Qui a connu Durier n'oubliera jamais à quelle hauteur s'élevait sa pensée sous une forme toujours aimable et simple ; quelle hardiesse et quelle pureté chevaleresque s'alliait chez lui à l'horreur de la phrase emphatique ou de la solennité creuse ; quelle gravité passait à travers son sourire ; combien son ironie, qui d'un mot tranchait la vanité ou la sottise, s'arrêtait avec respect devant tout ce qui lui paraissait sincère et droit. Cette mobilité, qu'on reproche parfois à notre caractère national, prenait chez lui sa forme la plus haute, celle d'une sympathie toujours en éveil, qui subitement saisissait le côté caractéristique ou intime des choses et des gens, et d'une sorte de palpitation instantanée passait du sentiment à la pensée, de la pensée à la parole. Le beau portrait que nous avons la joie de publier avec ces lignes nous le conserve tout entier¹. Regardez-le : une lueur à la fois sympathique et malicieuse passe sur son visage, dans la minime fraction de seconde où la lumière l'a saisi. Mais cette impression non formulée encore va se préciser, et dans cette tête au noble contour elle va aussi s'ennoblir, se généraliser, se rectifier en quelques secondes, et aboutir à une de ces pensées justes, profondes, neuves, incisives, qui fixaient en un instant et pour toujours dans l'esprit de ses interlocuteurs des choses demeurées vagues jusqu'au moment où il les gravait comme d'un coup de burin définitif. Cette vivacité d'esprit, alliée aux convictions les plus inébranlables, cette sorte d'allégresse perpétuelle, tempérée d'un sérieux profond ; cet optimisme doublé de finesse et de clairvoyance ; jusqu'à cet accent

1. Ce portrait est la reproduction phototypique d'un cliché de MM. Blain frères, photographes à Valence. Dans la légende qui accompagne cette phototypie, le nom de MM. Blain a été mal orthographié.

parisien exagéré par l'infirmité de l'ouïe, et qui donnait à sa parole la sonorité du marteau frappant sur l'enclume, tout montrait en Charles Durier, pour emprunter une expression très juste de Jean-Jacques, un de ces hommes que Paris seul peut produire, et dont il produit trop peu pour sa gloire¹.

Né à Paris le 15 décembre 1830, notre ami était le frère aîné de celui qui devait devenir l'éminent avocat Émile Durier. Dès l'enfance, Charles Durier ressentit les premières atteintes de la surdité qui aurait attristé sa vie, si cette vie n'avait su s'élever au-dessus de la tristesse. Obligé de circonscrire ses ambitions, porté par nature aux études scientifiques, le jeune Durier prit un parti courageux ; il abandonna la carrière du professorat, et résolut d'étudier la pharmacie. Mais comme il ne pouvait rien faire de façon banale, ses études s'élargirent bientôt vers la botanique et la minéralogie ; c'est ainsi qu'il commença à rassembler cette belle collection qui jusqu'à la fin de sa vie lui donna des joies toujours nouvelles. En même temps, le professeur qu'il aurait dû devenir ne se résignait pas à disparaître ; mais c'est dans les milieux ouvriers que le jeune étudiant faisait des cours du soir, anticipant ainsi de bien des années sur le mouvement d'enseignement populaire qui s'est si largement développé depuis. Ceux d'entre nous qui ont entendu les étincelantes conférences de Durier ou ses étonnantes improvisations peuvent juger de l'intérêt que devaient présenter ses leçons de jeunesse.

Une modification inattendue dans la date du concours et de la limite d'âge imposée aux concurrents l'empêcha de donner suite à ses projets. Il céda alors aux instances de sa famille en entrant au ministère de la Justice, au mo-

1. « Altuna était un de ces hommes rares que l'Espagne seule produit, et dont elle produit trop peu pour sa gloire. » (*Confessions*, livre VII.)

ment où son père en sortait en prenant sa retraite. Attaché au service des pensions et des grâces, il parvint au grade de chef de division; mais il ne cessa pas malgré tout de s'intéresser vivement aux questions scientifiques d'ordre physique et chimique. La minéralogie lui inspira une véritable passion; il réunit peu à peu une magnifique collection de minéraux qu'il étudiait constamment, versé à la fois dans la connaissance de la cristallographie et dans celle de l'analyse chimique. C'est dans le cadre presque obscur d'un bureau de ministère que notre ami, philosophe, homme d'action, artiste et savant tout à la fois, accomplit sa carrière si modeste et si belle.

Il échappait cependant aux monotonies et aux médiocrités de la vie journalière en employant ses vacances, seul ou en compagnie de son frère et de nièces qu'il aimait aussi tendrement qu'il eût pu aimer ses propres filles, à visiter les Alpes, bien avant que le Club Alpin fût fondé. C'est en 1874 que naquit notre Société; c'est en 1877, moins de trois ans après, que Durier publiait son beau livre, *le Mont-Blanc*, dans lequel il résumait bien des années de recherches et d'excursions personnelles. Sa première ascension au sommet datait de 1869, c'est-à-dire d'une époque où il n'était point encore question de la possibilité d'un Club Alpin Français.

Tous nos collègues connaissent ce très beau livre, dans lequel Charles Durier manifesta sa prédilection pour la montagne suprême des Alpes; prédilection qui ne devait s'éteindre qu'avec sa vie. D'autres régions et d'autres montagnes lui ont été chères; il a écrit des pages saisissantes et émues sur le Mont-Perdu, sur le Pentélique ou sur le Vésuve, par exemple; mais c'est au Mont-Blanc qu'il revenait toujours, que ses études ou ses souvenirs le ramenaient sans cesse. Il s'en était fait l'historien parce qu'il le préférait à toute autre montagne, et plus il l'étudiait, plus grandissait son attachement pour ce mont admirable qui

semble avoir le privilège d'éveiller à la fois l'amour de la nature et celui de la science. L'obsession qui avait attiré Saussure et Bourrit s'était emparée de Durier à son tour ; et il a donné au Mont-Blanc une si grande part de son cœur et de sa pensée, que c'est justice si son nom reste attaché à sa montagne préférée, si un refuge Durier s'élève aujourd'hui au col de Miage, si bientôt un buste reproduit ses traits en face des montagnes auxquelles il donna la plus grande partie de sa vie. Entre les ouvrages, parfois médiocres ou superficiels, consacrés au Mont-Blanc ou à ses environs, le livre de Durier brillera d'un éclat définitif, d'une lumière particulièrement pure. C'est « un livre de bonne foi ». Il ne l'a pas fait pour lui, mais pour la montagne aimée qu'il voulait célébrer. Aussi, quelle conscience dans les renseignements, quelle sûreté dans la critique, quelle précision dans les dates, les noms, les chiffres ; quel enthousiasme dans les élans d'émotion, quelle perfection dans l'ensemble ! Ah, il y a longtemps que nous le savons, c'est une erreur d'admettre que certaines consciences étrangères, même persuadées de leur perfection, puissent être supérieures en probité littéraire ou en rigueur scientifique à la conscience française ! Il suffit de nous élever au-dessus des mauvaises habitudes d'amplification qui font parfois remplacer les choses par les mots, pour nous retrouver nous-mêmes. C'est ce qu'a fait Durier. Aussi, son livre est-il un chef-d'œuvre dans toute la force du terme, et l'Académie, en le couronnant, a-t-elle distingué les qualités les plus pures, les plus hautes, les plus franches du génie français. On sait du reste que Durier, toujours modeste, toujours assoiffé de perfection, n'a jamais cessé de reviser et de compléter son ouvrage, et qu'à chaque édition un supplément venait mettre le lecteur au courant des recherches nouvelles, des points de vue inaperçus ou insuffisamment étudiés dans les éditions précédentes.

Ajoutons que ce savant doublé d'un artiste et d'un lettré

maniait la plume comme un maître de la langue. Par la tradition littéraire, il se rattachait aux classiques, aux Grecs¹, de qui il avait reçu la religion de la beauté, à Virgile qu'il savait par cœur, à Molière et à Voltaire, les deux plus illustres fils de la vieille cité parisienne.

Il nous reste à parler de l'influence qu'a exercée Charles Durier sur le développement du Club Alpin Français. Cette influence a été si grande, que seule la disparition de notre ami a pu en faire mesurer l'importance. Nous vivons dans l'air, nous le respirons et n'y songeons point. Mais que l'air s'épuise, et nous sentirons alors ce qu'il était pour nous. Par cette comparaison volontairement exagérée, nous voulons faire comprendre que l'influence de Durier fut une influence de vie. Il réalisait la pensée d'Aristote, que ce ne sont pas les lois qui font vivre les sociétés, mais l'amitié. En effet, les lois sont pour les cas de perturbation, l'amitié pour toute la vie normale. Les unes empêchent peut-être le mal; l'autre seule produit le bien. Vice-président en 1882, puis président en 1895, puis en 1898 président honoraire et secrétaire général du Club Alpin Français, il semblait en être l'âme, il l'était dans une large mesure. Rendu à la liberté par l'âge de la retraite, par cet âge où la plupart aspirent au repos, il entra dans une activité plus grande et plus haute. En dehors des heures qu'il consacrait à sa vieille mère, vivant auprès d'elle, l'entourant de sollicitude, et retardant pour elle le terme de la vie jusqu'au delà de 90 ans, toutes ses heures, ses jours, ses veilles, ses pensées appartenaient au Club Alpin. La plupart des grandes sociétés alpines, du reste, avaient tenu à honneur de se l'attacher. Amener la jeunesse au contact salubre des montagnes; arracher l'adolescence aux influences morbides de la vie urbaine avec sa

1. Voir, par exemple, les pages intitulées *De Paris au Pentélique*, dans l'*Annuaire* de 1879.

complexité et son surmenage; faire de ceux qui s'étaient une fois unis dans l'amour de la nature une famille fraternelle; inspirer à tous ceux qui avaient goûté l'atmosphère de simplicité, de pureté, de noble effort, de beauté qui enveloppe les monts, cette persuasion qu'ils étaient tous liés par l'idéal commun; que nulle rivalité, nulle susceptibilité, nulle vanité personnelle ne pouvait venir ternir en eux la joie, la force, la sympathie qu'ils avaient été cueillir là-haut; qu'après avoir monté si haut au-dessus des petitesesses sociales, rien ne devait ni ne pouvait les y faire redescendre; que nous devions former une élite d'amis rapprochés par la communion de la nature; que les misères du convenu, de l'égoïsme, du particularisme, des mesquines vanités personnelles ou locales devaient se fondre dans une union plus haute si nous voulions faire vraiment œuvre d'hommes: telle, si nous pouvons la caractériser, fut son action. Nous entendons encore sa réponse à un orateur qui avait traité l'alpinisme de « récréation ». « Récréation ? » s'écria Durier : « eh bien oui, mais dans le sens profond du mot, puisque nous demandons à la montagne de nous *créer de nouveau* ! »

On le voit, Durier était un apôtre, et sa vie dans le Club Alpin était une vie d'apostolat. Aussi nous rappelons-nous les voyages incessants de ce sexagénaire si étonnamment jeune; voyages que déterminait la moindre difficulté, le plus petit indice de mécontentement dans une Section trop isolée, le besoin d'établir une amitié plus profonde entre gens qui ne s'étaient pas vus depuis trop longtemps, de serrer des mains que depuis trop longtemps on n'avait pas touchées.

Rappelons-nous aussi comment, dès l'apparition de cet homme doux et vibrant, souriant et ferme, délicatement poli et intrépidement sincère, tout différend s'aplanissait, toute susceptibilité se changeait en union et en amitié solide. Chose toute simple pour lui; si simple que nul n'y

songeait. Il paraissait, toute glace était fondue ; toute glace morale, bien entendu : il eût été trop désolé de fondre l'autre, comme il le disait lui-même un jour en plaisantant.

Celui qui écrit ces lignes ne voudrait pas faire une oraison funèbre. Il essaie simplement de fixer pour les autres et pour lui les traits principaux de ce beau caractère, afin que le plus possible en soit conservé, et que l'inspiration de Durier survive en même temps que son souvenir, pour le plus grand bien de la Société qu'il a si profondément aimée et si bien servie.

Durier est mort comme il avait vécu, stoïque et bon, opposant sa douceur au supplice d'une maladie qui avait fait de sa figure si belle presque un objet d'effroi. Il est mort (6 mai 1899) en pleine sérénité, dans les bras d'un neveu et d'une nièce qui ont été pour lui un fils et une fille ¹. Il laissera derrière lui une action féconde ; ses amis ne l'oublieront jamais ; que le Club Alpin ne l'oublie pas non plus et continue à s'inspirer de sa pensée. Il ne rencontrera jamais cœur plus pur, intelligence plus nette, idéal plus haut.

F. SCHRADER.

1. M. Prillieux, sénateur, membre de l'Institut et M^{me} Prillieux, auxquels nous devons des notes que nous avons utilisées dans ces pages.

COURSES ET ASCENSIONS

ANNUAIRE DE 1899.

1

I

LE COL DE MIAGE (3,376 MÈT.)

ET

L'AIGUILLE DE BIONNASSAY (4,061 MÈT.).

(PAR M. LE D^r GRISEL)

Dans la première quinzaine d'avril 1899, M. Morel-Frédel, président de la Section du Mont-Blanc du C. A. F., me délégua avec M. Charlet-Straton, l'alpiniste bien connu, pour procéder à la réception de la cabane du col de Miage. Le Club Alpin Français avait alloué une subvention de 2,500 francs pour la construction de ce refuge, réclamé depuis longtemps par les alpinistes, auxquels cette région de la chaîne du Mont-Blanc est généralement inconnue. La Société des Guides de Saint-Gervais s'était chargée de l'entreprise sous la direction et la responsabilité de M. Louis Mollard, l'un de ses membres. Au commencement d'août, celui-ci nous fit savoir que la cabane était terminée. Il attendait avec impatience notre arrivée. Le 15 août au soir je me rends au Fayet-Saint-Gervais. J'y trouve Charlet-Straton, fidèle au rendez-vous que je lui avais assigné. Le vaillant alpiniste, toujours vert, porte gaillardement ses cinquante-huit ans. S'il a neigé sur sa tête, si des fils d'argent parsèment en grand nombre sa barbe de fleuve, l'œil est toujours vif et la démarche as-

surée. Louis Mollard nous attend à la gare. Après de cordiales poignées de main, nous inspectons le tour d'horizon. Le temps est à la pluie : les sommets voisins disparaissent sous un voile de nuages et de brouillards. Nous nous regardons désappointés : nos pronostics ne sont guère rassurants. Il est 7 heures du soir, la nuit approche. Sac au dos, piolet sous le bras, nous nous dirigeons vers Saint-Gervais par la pittoresque montée du Berchat. Sans nous arrêter au bourg, dont les hôtels commencent à s'éclairer, nous prenons la route des Contamines. Les promeneurs étrangers ont l'air surpris de notre départ si tardif. Chemin faisant, nous décidons d'aller coucher au chalet de Tricod, en faisant la montée à la lanterne. Le temps allait bientôt changer nos projets. La route laisse sur la gauche les villages de Bionnay et de Bionnassay, tristement célèbres depuis la lugubre catastrophe de Saint-Gervais. Elle traverse des amas de débris rocheux, dernier reste de l'immense vague de boue, de glace et de pierres qui ravagea en quelques minutes la vallée du Bon-Nant, emportant tout sur son passage. Les laborieux montagnards ont défriché à nouveau les terrains dévastés : des moissons mûrissent déjà sur ce coteau naguère si désolé, et bientôt la nature, toujours jeune et féconde, étendra un tapis de verdure et d'oubli sur les victimes qui dorment là leur dernier sommeil.

Nous marchions silencieux. L'heure, le lieu, ces souvenirs lugubres forcément évoqués, le temps lourd et menaçant, donnent à nos pensées une teinte de plus en plus sombre. Au loin, vers le col du Bonhomme, des éclairs nous annoncent l'orage prochain. La nuit est venue, très obscure. Mollard nous fait quitter la grande route pour prendre sur la gauche un sentier très raide. La pluie commence à tomber en larges gouttes qui crépitent sur le feuillage. Bientôt c'est un déluge. Nous montons rapidement dans l'obscurité, nous buttant aux pierres du chemin,

dirigés par la silhouette de notre guide dont la carrure se profile vaguement devant nous. Les éclairs illuminent les sous-bois de lueurs livides. Comme les chevaux d'Hippolyte, nous allons mornes et la tête baissée, le chapeau rabattu, allongeant le pas sous l'averse. Nos réflexions tournent décidément au noir, lorsque les premières maisons du hameau de Villette apparaissent indécises dans l'ombre. Il n'est plus question d'aller jusqu'à Tricod ce soir. Un toit quelconque sera le bienvenu. Mollard nous fait une agréable surprise en nous disant que son père demeure dans ce hameau : c'est du reste un ancien guide, actuellement notre collègue au Club Alpin Français. Tout dort déjà dans l'hospitalière demeure. Mollard frappe à une fenêtre, en annonçant au vieillard que son ami Charlet vient lui faire une visite. Une exclamation joyeuse lui répond. Puis c'est le brouhaha intérieur de la maison qui s'éveille. Le papa Mollard vient lui-même nous ouvrir la porte, les yeux encore clignotants du premier sommeil. Quel accueil cordial malgré l'heure indue ! A peine entrés, nos habits lamentablement trempés distillent un excédent de liquide qui inonde le plancher. Notre vieux collègue serre la main de Charlet, me débarrasse de mon sac et de mon manteau ruisselant. Il nous installe dans sa chambre, puis disparaît mystérieusement. Il revient bientôt, riant d'un bon rire, flanqué sous chaque bras d'une bouteille vénérable et poudreuse. Pendant ce temps, sa femme, bonne petite vieille alerte, vive et proprette, s'est aussi levée pour nous faire fête. Elle allume le feu, s'active pour dresser le couvert. En un tour de main elle nous prépare une appétissante omelette. Et maintenant la tempête peut faire rage au dehors et le vent gronder en rafales redoublées dans la grande cheminée, nous n'en avons plus nul souci. Chaudement installés les pieds sous la table, nous faisons honneur à notre repas improvisé. Les deux bouteilles contiennent un vieux nectar du Valais. Religieu-

sement, après l'avoir interposé entre la lumière et l'œil pour en admirer la chaude couleur ambrée, nous le dégustons à petites gorgées. L'appétit calmé, sous l'influence du bienfaisant élixir qui fait courir une douce chaleur dans nos veines, les langues se délient. J'admire mes deux collègues, tout à la joie de se revoir. Ils ressassent leurs anciens souvenirs de montagnards. Longtemps je les écoute parler de ces époques déjà lointaines où les ascensions alpestres revêtaient pour le vulgaire un caractère fantastique et merveilleux en raison de leur rareté. Tous deux, ils ont connu ces époques préhistoriques de l'alpinisme. Charlet, réservé et froid d'ordinaire, cause avec de grands gestes, tandis que le papa Mollard l'écoute en le regardant de ses yeux bons et pétillants de malice. Minuit sonne à la vieille horloge, et, si je ne donnais pas le signal de la retraite, la conversation ne s'arrêterait pas entre ces deux fervents de la montagne et des glaciers, dont le regard s'illumine au souvenir de leurs anciennes prouesses de guides.

On m'installe pour la nuit dans un chalet attendant à la maison. Je m'étonne de trouver dans ce petit hameau de montagne une chambre si confortable, où se trouvent pendus aux murs des accoutrements d'alpinistes alternant avec des trophées de chasse, — cornes de chamois et de bouquetins, — témoignant que le propriétaire de céans a autant de goût pour les distractions cynégétiques que pour le sport alpestre. C'est que je couche, en effet, dans la chambre de MM. de Nicolay, nos collègues de la Section du Mont-Blanc. Ils habitent ce chalet lorsqu'ils viennent chasser sur les montagnes voisines des glaciers de Miage et de Bionnassay.

Je me réveille à 5 heures du matin. Le temps est toujours douteux, menaçant même, mais il ne pleut plus. Après quelques rapides et bienfaisantes ablutions d'eau glacée, nous nous lestons d'un grand bol d'un lait par-

fumé et crémeux, et nous partons pour le chalet de Tricod. Le papa Mollard nous souhaite bon voyage. Son fils Louis nous accompagne. Puis, c'est la montée matinale, sous un ciel gris, par d'étroits sentiers serpentant en lacets dans les prairies entrecoupées de bouquets de bois. Les verts lavés et avivés par l'orage de la veille contrastent harmonieusement avec les teintes jaunissantes des froments et des seigles, espoir de la prochaine moisson. Chaque brin d'herbe est emperlé des dernières gouttes de pluie de la nuit. L'air est frais et vivifiant. Nous atteignons rapidement la région des pâturages, où se dessinent en groupes pittoresques de petits chalets bas et primitifs, aux toits moussus couverts de grosses pierres. Ce sont de simples granges, où l'on abrite les fourrages parfumés qui donnent leur renommée au beurre et aux fromages des montagnes de Tricod. Chemin faisant, nous voyons arriver à notre rencontre deux jeunes gens de vingt ans, forts, robustes, bien découplés. Ce sont les deux fils de Louis Mollard, deux frères jumeaux, qui doivent nous accompagner avec leur père jusqu'à la cabane de Miage. Ils y ont monté de nombreuses charges de planches et de poutres lors de sa construction. Leur tenue correcte, leur politesse et leur air de santé nous préviennent tout de suite en leur faveur. En deux heures nous arrivons au chalet de Tricod. Bâti vers 1860 par MM. de Nicolay pour servir de pavillon de chasse, le « chalet des Deux-Frères » est petit, mais très confortable. Il contient une annexe, où l'on trouve de fort jolies chambres à coucher très propres. Un grand mur assez élevé barre le col pour mettre la maisonnette à l'abri du vent. MM. de Nicolay, pour reconnaître les services rendus par leur fidèle guide, ont fait don à Mollard de cette installation alpestre avec tout son mobilier. Ce cadeau princier nous explique pourquoi notre compagnon peut nous offrir une hospitalité presque luxueuse à cette hauteur de 1,900 mètres. Sa femme sur-

veille tout l'été son petit troupeau de vaches, travaille le lait, tout en se transformant en cordon bleu lorsque des voyageurs, trop peu nombreux, viennent visiter le glacier de Miage. En un tour de main elle nous prépare un plan-
tureux déjeuner, que l'air vif des glaciers voisins et notre promenade matinale nous font attaquer avec un appétit endiablé. Entre temps, nous feuilletons une petite biblio-



Chalot des Deux-Frères, au col de Tricod, reproduction d'une photographie de M. Allantaz, à Sallanches.

thèque alpine, dont Mollard est devenu possesseur avec la maison. Il profite de mes connaissances médicales pour me faire passer en revue une armoire où se trouvent de nombreux flacons de médicaments, dont les étiquettes à noms rébarbatifs lui inspirent une sainte terreur. Il est charmé d'apprendre que son arsenal pharmaceutique ne contient aucun poison redoutable, mais de doux et utiles purgatifs, de bienfaisantes liqueurs, quelques cordiaux, et beaucoup d'ingrédients pour la peinture à l'huile.

Nous flânonns quelque temps devant le chalet : nous admirons le glacier de Bionnassay, dominé dans sa partie inférieure par le Mont Lachat et les Rochers des Rognes, qui masquent le pied de l'Aiguille du Goûter. A 10 heures et demie, nous partons pour le col de Miage. Sur une longueur d'un kilomètre, on marche sur un bon chemin conduisant à une petite installation hydrothérapique construite par MM. de Nicolay à côté d'une source dont l'eau est à $+ 2^{\circ}$. Au fond de la vallée, bien loin au-dessous de nous, apparaissent les chalets et les pâturages de Miage. Le chemin cesse bientôt. On s'élève sur les flancs des Pointes de Tricod par des vestiges de sentiers que les moutons ont tracés. Il faut traverser une fastidieuse succession d'arêtes de rocher et d'éboulis, et franchir deux torrents assez importants en sautant de pierre en pierre, avant d'arriver à la moraine latérale du glacier de Miage. Sa partie antérieure, inclinée et crevassée, se laisse escalader sans trop de difficulté, et l'on arrive sur sa partie médiane, si plane et si unie que l'on pourrait parfaitement, selon la remarque de Mollard, y jouer aux boules. En face de nous, resserré entre les contreforts de l'Aiguille de Bionnassay à gauche et le Dôme de Miage à droite, se découpe le col de Miage. La cabane apparaît en son milieu. De cette vaste échancrure descend un couloir central de névé, bordé de deux arêtes rocheuses : c'est à l'arête de gauche qu'il faut aboutir pour faire l'ascension. A la base du couloir se trouve un amoncellement de séracs découpés par de profondes crevasses aux flancs azurés, que l'on franchit sur des ponts de neige. On atteint ainsi la base de l'arête latérale de gauche. On l'escalade, partie sur des rochers de schistes cristallins assez bons, partie dans de légers éboulis. L'ascension rappelle celle de l'Aiguille du Goûter, mais avec une moindre inclinaison. Nous arrivons au refuge à 5 heures du soir. C'est une cabane en planches solidement en-

castrée dans des blocs de rocher et maintenue par des contreforts en bois. Elle est suffisante pour loger à l'aise huit personnes. Elle rendra de grands services aux alpinistes qui voudront passer de Courmayeur par l'Allée-Blanche et le glacier de Miage pour se rendre à Saint-Gervais, et réciproquement. Elle deviendra le point de départ indiqué pour les ascensions du Dôme de Miage, de l'Aiguille de Bionnassay, ainsi que pour la traversée vers le Dôme du Goûter et le Mont-Blanc par le glacier de Bionnassay italien et l'arête de neige qui relie les Aiguilles-Grises au Dôme du Goûter.

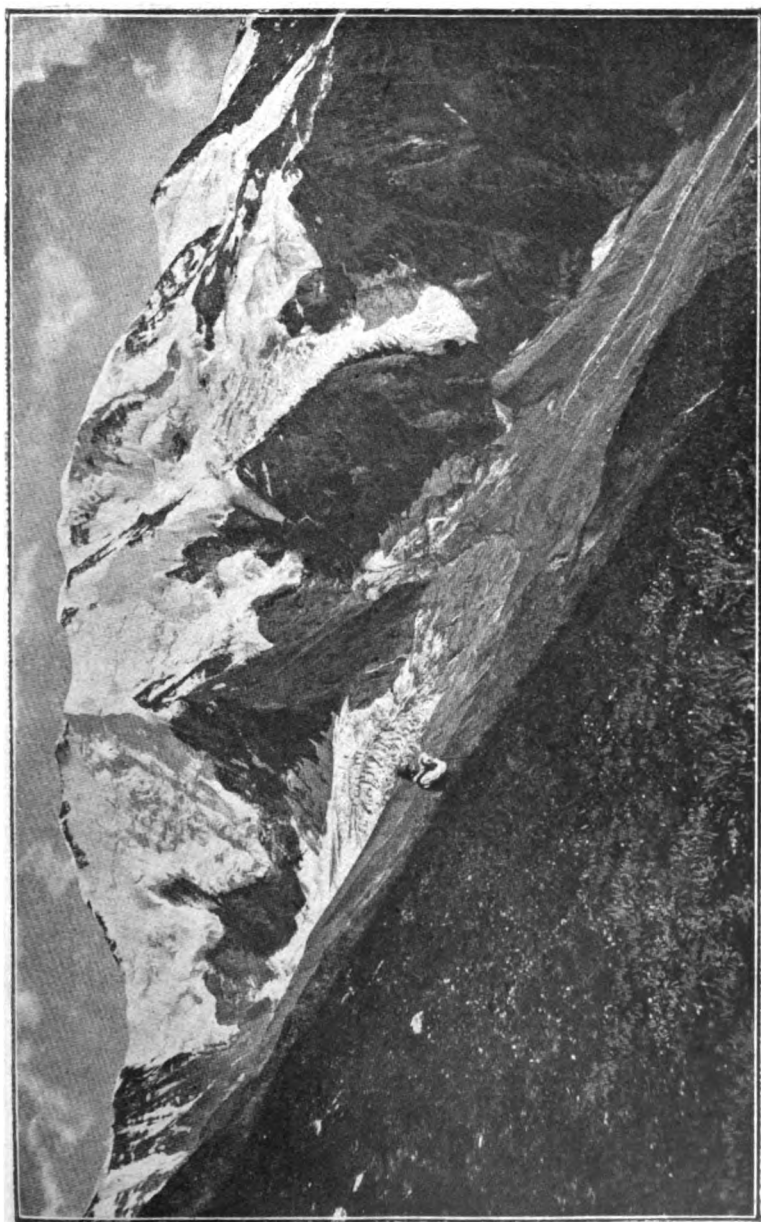
Les guides de Saint-Gervais ont employé le reliquat de la somme allouée par le Club Alpin Français à meubler la cabane d'un lit de camp recouvert de trois bons matelas, avec six couvertures de laine. Ils y ont installé un petit fourneau à deux marmites, une petite batterie de cuisine, et la vaisselle usuelle.

Charlet et moi, nous inspectons minutieusement la cabane, dont la construction est conforme de tout point au devis. Nous procédons à la pose d'un grand écriteau que nous avons apporté avec nous. Sur la plaque de fer verni se détache en grandes lettres, en souvenir de notre ancien président qui fut longtemps l'âme du Club Alpin Français, l'inscription suivante :

C. A. F.

Refuge Durier. — 1899.

Nous escaladons ensuite l'arête de névé qui se trouve derrière le refuge, et nous descendons sur le glacier de Miage Sud ou italien. Nous longeons son côté droit jusqu'à un gros contrefort rocheux d'où l'on peut examiner le col infranchissable, qui apparaît tout proche, entre l'Aiguille de Trélatête et le Dôme de Miage. Situé à la partie supérieure du glacier de Trélatête, ce col n'a



Dôme de Miage et col de Miage, reproduction d'une photographie
de M. Allantaz, à Sallanches.

pas volé son nom. On pourrait peut-être le descendre, si on avait deux cents mètres de corde et une tête solide, mais le gravir paraît impossible. Il est creusé dans des schistes ardoisiers liasiques, redressés perpendiculairement contre les couches de schistes cristallins du Dôme de Miage. Il est surmonté d'une énorme corniche de neige surplombante. Du point où nous sommes, on voit très bien la large cheminée rocheuse par laquelle on descend sur la partie inférieure du glacier de Miage italien : celui-ci, à ce niveau, descend au plan inférieur par une pente très raide, profondément crevassée. Au bas, le glacier, à surface presque unie, s'étend au loin, sillonné dans toute sa longueur par deux énormes moraines médianes et parallèles simulant de gigantesques ornières sur le plateau glacé. Elles indiquent les points de rencontre des trois glaciers du Dôme, de Bionnassay italien, et de Miage italien. Nous distinguons dans l'éloignement l'énorme accumulation de matériaux morainiques qui barrent presque transversalement l'Allée-Blanche. Cette barrière a donné naissance au lac de Combal, dont nous apercevons une extrémité. Le fond du tableau est formé par les pentes arides du Mont Fortin et du Bério-Blanc.

Nous revenons à la cabane en cherchant des cristaux de quartz dans les éboulis. Le temps est toujours menaçant. Nous soupçons avec appétit, et, pour dérider les fronts soucieux, je tire de mon sac une bouteille de vieux bourgogne. Ce vin généreux nous fait oublier le rideau de nuages qui nous masque la voûte étoilée ; la conversation devient bruyante et générale. Charlet a un inépuisable répertoire de récits d'aventures, collectionnées au cours de sa longue carrière d'alpiniste : il nous fait part de sa vieille expérience de coureur de glaciers et de grimpeur de rochers. Ses narrations sont si intéressantes que l'on se décide difficilement à dormir. Mais une fois le couvre-feu décrété et la lanterne éteinte, ce n'est plus, au bout d'un

instant, qu'un concert de ronflements sonores de toutes tonalités : la basse-taille de Charlet soutient l'accord. A minuit, nous sommes réveillés par la tempête qui fait rage au dehors. La pluie et la grêle crépitent sur le toit de la cabane, dont l'intérieur s'illumine soudain par instants à la lueur violette des éclairs. Le bruit strident et rapproché du tonnerre nous indique assez que les rochers voisins, dominant le refuge, sont foudroyés coup sur coup. Tandis que chacun, roulé dans sa couverture, écoute et admire ce spectacle toujours beau d'un orage dans la montagne, je réfléchis que nous autres alpinistes modernes nous sommes assez « fin de siècle », assez sybarites, si nous nous comparons aux premiers enthousiastes qui visitèrent les glaciers et tentèrent les grandes ascensions. Ils couchaient à la belle étoile, exposés à toutes les intempéries, tandis que nous sommes tranquillement couchés, à 3,200 mètres, sur de bons matelas dans une cabane bien close.

Du reste, ces nuits passées dehors, sans abri, à de grandes altitudes, ne sont très poétiques que lorsqu'on en lit le récit les pieds sur les chenets. Dans ma carrière d'alpiniste, j'ai déjà eu trois fois la malechance de coucher en plein air à 3,000 mètres d'altitude. Comme le temps s'écoule lentement ! Qu'on s'accommoderait bien de ces montres méridionales qui mettent l'heure à bas en 45 minutes ! J'ai conservé surtout le plus néfaste souvenir d'une de ces séances nocturnes, passée sur le glacier du Bec en descendant la Pointe Centrale le 24 septembre 1897, après avoir fait la traversée des arêtes de la Meije.

Nous y fûmes surpris par la nuit. Les vêtements trempés de sueur, la tête sur nos sacs, nous nous couchâmes sur nos cordes déroulées sur la neige. J'étais tellement harassé que je dormis trois heures d'un sommeil lourd et agité, entre mes deux guides pelotonnés contre moi. Au début, la situation était supportable, grâce à la chaleur naturelle emmagasinée dans l'organisme et à la suracti-

tivité de la circulation sanguine ; mais sous l'impression lentement envahissante du froid, nos forces se paralysaient, nos pensées devenaient troubles et confuses avec d'hallucinantes visions. Au matin, nous n'étions plus que des masses grelottantes et enraidies dans une vague torpeur inconsciente d'animaux hibernants. A l'aube, nous nous sommes levés péniblement, en sentant nos vêtements gelés craquer à chaque mouvement. Ah ! certes, ce sont des souvenirs cuisants comme l'onglée qui nous met un fer rouge au bout des doigts. Mais qu'importe ! ce sont les fatalités de la vie de l'alpiniste. Nous aimons la montagne avec une exaltation proportionnée aux souffrances qu'elle nous a fait endurer. Viennent les premiers rayons de soleil qui illuminent l'ombre des vallées, on se secoue, on se dégourdit, et tout est oublié devant les spectacles grandioses que la montagne réserve à ses élus.

Nous nous réveillons à 3 heures du matin. Anxieux, je sors pour inspecter le temps. Un brouillard opaque s'étend au-dessus de nos têtes, aucune étoile n'apparaît ; dans la vallée cependant, je vois briller les lumières aux fenêtres des chalets. Charlet sort à son tour ; il rentre d'un air maussade en branlant la tête. J'avais déjà fait trois ascensions au Mont-Blanc, deux fois par l'Aiguille du Goûter, une fois par les Grands-Mulets. Nous avons décidé la veille de nous y rendre par une nouvelle route à travers le glacier de Bionnassay italien. J'avais du reste un autre projet en tête, que je tenais secret pour le moment. J'encourage tout le monde, je démontre péremptoirement qu'après l'orage de la nuit, l'atmosphère va se dégager, que nous n'avons au-dessus de nous qu'un simple brouillard que le soleil dissipera rapidement. Je pérore si bien que mes compagnons se décident à tenter l'aventure. Nous déjeunons rapidement d'une mixture de thé et de café. Nous nous encordons. Il est 4 h. 20 min., c'est l'aube du jour. L'aurore aux doigts de rose brille par son absence.

D'emblée, nous nous dirigeons vers l'arête de neige qui part du col de Miage pour s'élever vers l'Aiguille de Bionnassay, de façon à prendre cette dernière de flanc. Nous nous maintenons constamment sur cette arête, interrompue de temps à autre par des rochers que nous escaladons vivement. Nous marchons dans une couche de neige fraîche tombée pendant la nuit, en longeant prudemment des corniches surplombantes que nous sondons avec le piolet. Nous taillons plus de trois cents pas. Pendant tout ce temps, nous restons en vue de la vallée de l'Arve, où nous apparaissent dans le lointain les maisons de Salanches.

Le brouillard s'élève lentement. En face de nous, se dresse un mamelon rocheux séparé de la base de l'Aiguille de Bionnassay par un col dont nous distinguons l'échancrure. A droite, notre arête de neige se continue toujours par une pente très raide et verglassée dans la direction du glacier de Bionnassay italien. Prévoyant que, si nous continuons à la suivre, nous allons avoir à tailler encore des centaines de pas, nous préférons nous diriger vers le col que nous apercevons : au lieu de prendre de flanc le rocher que nous avons devant nous, nous l'escaladons. L'échancrure nous apparaît alors, nettement dessinée par une arête de neige durcie que nous n'avions pas aperçue à cause de notre position oblique. Nous nous y engageons résolument : elle nous conduit au pied de la paroi méridionale de l'Aiguille de Bionnassay. Du col part une arête rocheuse, déchiquetée, très abrupte, paraissant accessible, et aboutissant à un grand névé fortement incliné limité à sa partie supérieure par l'arête terminale de l'Aiguille.

Il est 8 heures. Nous faisons halte pour déjeuner. Mon projet secret se mûrit rapidement, tandis que je fais l'inspection des lieux. L'escalade de l'Aiguille me paraît possible soit par l'arête rocheuse partant du col, soit par la paroi méridionale. Cette dernière, très inclinée, a un

aspect rébarbatif. Mais on distingue, entre deux couches schisteuses rougeâtres à direction verticale, une couche intermédiaire de micaschistes noirâtres, du haut en bas de laquelle s'allonge une interminable cheminée qui semble cependant accessible.

« Dites donc, Charlet, avez-vous fait l'Aiguille de Bionnassay ?

— Non.

— Eh bien ! mais, si nous la faisons ? C'est un beau fleuron à ajouter à votre couronne d'alpiniste.

— Mais alors nous n'allons plus au Mont-Blanc ?

— Si. Cette escalade nous entraînera : nous le graverons ensuite aisément.

— Ma foi, je n'avais jamais songé à faire l'Aiguille de Bionnassay : son arête orientale jouit d'une si mauvaise réputation.

— Bah ! on l'a calomniée : d'ailleurs, il s'agit aujourd'hui de la face méridionale. »

Mon compagnon, sans mot dire, se met alors à inspecter attentivement la cheminée que je lui indique du doigt. Je le laisse à ses réflexions. Puis, j'entreprends Mollard. Il se montre plus récalcitrant :

« Si vous m'aviez parlé de cela en bas, je vous aurais carrément dit : Non.

— Je le savais bien : aussi ne vous en ai-je pas parlé plus tôt. Bionnassay a une réputation de casse-cou dans le pays. J'ai voulu vous amener au pied du mur. Il me semble que ce mur n'est pas si uni que l'on ne puisse le gravir. »

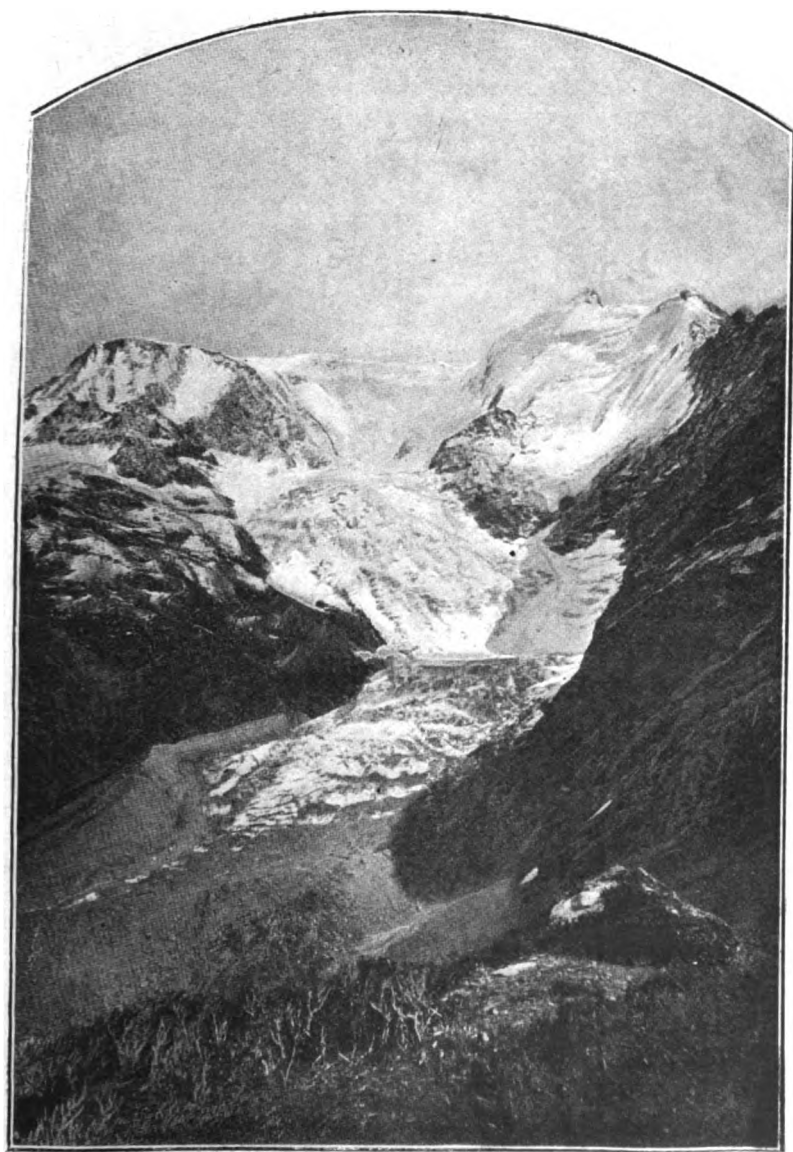
Pendant que Mollard, ébranlé, se tourne vers l'Aiguille dont l'arête étincelle au soleil, comme Satan sur la montagne, je lui murmure à l'oreille combien sa renommée s'accroîtra lorsqu'il aura conquis ce joyau alpestre. Ses deux fils, gaillards dégourdis et intrépides, déclarent franchement que, s'il le faut, ils abandonnent avec joie le

Mont-Blanc pour Bionnassay. La partie est gagnée. On n'est pas de vieux guides expérimentés pour « renâcler à la besogne », que diable ! Charlet et Mollard se retournent vers moi avec, dans les yeux, la flamme d'enthousiasme qu'y met le désir de vaincre un nouveau sommet de leurs fières montagnes.

« Puisque vous y tenez, allons-y donc. »

Nous laissons nos sacs sur l'arête, et toujours encordés, piolets en main, nous traversons une petite pente de glace noire, où il faut tailler ferme. Nous arrivons au pied du rocher, où il n'existe aucune rimaye. Pendant une heure et demie, nous y grimpons le long de notre cheminée. Ses parois couvertes de neige fraîche nous donnent l'onglée. Nous développons à notre aise nos talents de gymnastes par de nombreux rétablissements sur les bras, ou en faisant un grand écart fantastique pour enjamber les rochers. Ce couloir rappelle tout à fait celui du promontoire de la Meije jusqu'à la pyramide Duhamel. Du reste, nous n'avons à subir aucune dégringolade malencontreuse de pierres, sauf celles que nous faisons tomber nous-mêmes malgré nos minutieuses précautions. Une d'elles, plaque de micaschiste coupante, que je veux arrêter, m'entaille la main comme un rasoir.

Au haut du couloir, nous sentons que la partie est gagnée. Il ne nous reste plus à gravir qu'une pente de glace dont l'inclinaison arrive près du sommet à 55°. Nous taillons des pas jusqu'en haut. Nous arrivons enfin triomphants à l'arête terminale, tellement aiguë que c'est à califourchon les uns derrière les autres que nous en prenons possession. A cet endroit, il n'y a pas de corniche surplombante. C'est avec plaisir que nous nous serrons la main dans une chaude étreinte. L'Aigu ille de Bionnassay est conquise. Le ciel s'est découvert en partie, le regard s'étend au loin. Nous distinguons nettement deux personnes devant la cabane Vallot, au col du Dôme du Goûter.



Aiguille de Bionnassay et glacier de Bionnassay, reproduction d'une photographie de M. Allantaz, à Sallanches.

Nous poussons tous ensemble un cri formidable. Des hurrahs très distincts nous répondent. (M. Vallot, revu quelques jours plus tard à Chamonix, nous a dit qu'on apercevait très nettement notre caravane au sommet de l'Aiguille.) Du glacier de Tête-Rousse, que nous dominons verticalement de 2,000 mètres, des acclamations nous saluent. Ce sont les ouvriers du tunnel d'évacuation, que l'on perce actuellement, qui nous ont aperçus.

La vue est magnifique sur le Mont-Blanc, le Dôme et le massif de Trélatête. Après un quart d'heure de muette contemplation, nous sommes rappelés à la réalité par une sensation de fraîcheur qui, sans refroidir notre enthousiasme, envahit cependant de plus en plus le côté « pile » de nos individus en contact intime avec l'arête glacée. Il nous faut songer à la descente. Nous étions arrivés là sans essoufflement, bien en forme, la tête libre et dégagée, avec la fierté joyeuse du triomphe. Pendant ces courtes minutes, nous emplissons nos yeux du spectacle toujours nouveau que fait éprouver la féerique contemplation de ces grandioses panoramas du monde glaciaire. Dans la joie de l'effort accompli, nous nous sentons envahir par ce délire des cimes fait de sensations trop vives, trop capiteuses, grisantes comme un Moët pétillant, qui nous monte au cerveau en une délicieuse ivresse. Il semble que nous devenons plus légers, qu'il nous pousse des ailes, que nous allons monter toujours plus haut dans l'océan aérien pour planer en une contemplation indéfinie sur ces solitudes glacées que déchirent des arêtes rocheuses aux couloirs vertigineux. Seul, l'alpiniste entraîné, endurci, abordant ces spectacles sans une trop grande fatigue cérébrale ou physique, peut éprouver ces sensations inoubliables, uniques dans leur étrangeté. Elles seules provoquent cette griserie émotionnante, faite des nobles satisfactions, pures et sans mélange, que procure un idéal entrevu. Une fois qu'on l'a éprouvée, elle revient

toujours au souvenir avec le frénétique désir du retour.

La périlleuse descente commence : elle doit s'effectuer d'abord face à la pente de glace, à cause de l'excessive inclinaison de celle-ci. Pendant que l'un fait un pas, les autres, arc-boutés, sont prêts à soutenir le choc d'une glissade possible. Plus bas, la pente, devenant moins raide, nous permet de descendre face au vide. Au premier rocher émergeant de la glace, nous élevons un petit cairn au centre duquel nous plaçons une bouteille vide contenant nos cartes de visite avec la date de notre ascension. Puis, reprenant la même cheminée que nous avons utilisée à la montée, l'œil au guet pour éviter les pierres roullantes, nous arrivons sans encombre au pied de l'Aiguille à 1 heure de l'après-midi. Sauf un repos d'un quart d'heure au sommet, nous avons effectué une marche sans arrêt pendant neuf heures depuis notre départ du col de Miage.

Encouragés par la réussite de cette difficile ascension, nous décidons séance tenante de tenter la périlleuse traversée du glacier de Bionnassay italien, en longeant la paroi méridionale de l'Aiguille que nous venions d'escalader. Notre objectif était d'aller coucher à la cabane Vallot pour monter au Mont-Blanc le lendemain. Il s'agissait d'exécuter une marche de flanc sur des pentes de glace vive recouvertes de neige fraîche. Il nous fallut tailler des pas sans discontinuer, en avançant avec les plus grandes précautions. Tout marchait à souhait depuis deux heures : tout à coup, au-dessus de nos têtes un formidable roulement, pareil au tonnerre, se fait entendre ; nous levons les yeux vers le sommet de la haute muraille de rocher qui était à notre gauche. Des pierres de toutes dimensions, frappant l'arête, rebondissaient en l'air en retombant verticalement sur nous. Formées de plaques de schistes, elles tournent sur elles-mêmes avec une rapidité vertigineuse : leurs paillettes de mica, brillant au

soleil, les font ressembler à des roues de feu. Nous les entendons siffler autour de nous avec le bruit sinistre des obus et des balles sur le champ de bataille. « L'avalanche, crie Charlet, en arrière ! »

L'instant était critique et solennel. Un moment d'hésitation et nous étions perdus. A 500 mètres au-dessous de nous, une crevasse béante s'ouvrait pour nous servir de tombeau. Mathématiquement, comme à la parade, nous nous retournons tous ensemble, et nous voilà courant sur les marches que nous venions de tailler, sans avoir le temps de piquer du piolet la pente glacée. Tout en dévalant avec rapidité, nous regardons toujours le haut de la muraille : maintenant, après l'avant-garde de pierres, c'est la neige qui tombe en cascade en rebondissant avec fracas sur la glace ; l'avalanche s'élargit de plus en plus et gagne de rapidité sur nous. Elle va nous atteindre et, comme un mascaret neigeux, nous entraîner à l'abîme : nous sentons déjà les violents remous de l'air déplacé. Nous avons la nette intuition que cette fois-ci c'est bien la fin. Mollard court en tête, son piolet levé en l'air : une crevasse de deux mètres de profondeur se présente devant lui, il s'y jette à corps perdu ; dans un suprême élan, haletants, pauvres loques humaines galvanisées par l'instinct de la conservation, nous nous y précipitons à notre tour, en nous cramponnant en désespérés à ses bords taillés à pic. L'avalanche arrive foudroyante. Me retenant d'une main, je maintiens de l'autre un de nos jeunes porteurs, sur le bord de l'ouverture. Le sac qu'il a sur le dos présente une résistance plus forte à l'ouragan neigeux, et je sens qu'il va lâcher prise. L'avalanche nous submerge, elle passe en grondant sur nos corps raidis en un convulsif effort. Elle a passé. Aveuglé, étourdi, pantelant, chacun se redresse étonné de se retrouver vivant. Les regards énergiques, la mâle attitude de tous indiquent assez qu'il n'y a eu nulle défaillance parmi nous. Nous avons vu venir

la mort, nous l'avons regardée en face en luttant crânement contre elle, et nous l'avons vaincue. Mollard déclare simplement que la partie ne serait pas à recommencer. Charlet, toujours placide, constate que jamais dans sa vie d'alpiniste il ne s'est vu aussi près de sa fin. Pendant qu'ils se secouent pour se débarrasser de la neige qui les couvre, par habitude de métier je leur tâte le pouls à tous. A peine quelques pulsations au-dessus de la normale. Allons ! nous sommes des braves, dignes du baptême glacé que nous venons de recevoir.

Il n'est plus question de reprendre notre route : on ne tente pas deux fois de suite pareille aventure. Nous retournons sur nos pas, et nous faisons halte à l'abri du rocher. Pour remonter au col situé au pied de l'Aiguille, nous avons à gravir une longue pente glacée, que nous avons descendue allégrement deux heures auparavant. Le soleil ardent liquéfie la neige fraîche, le fracas de notre avalanche a ébranlé l'atmosphère ; et de tous côtés maintenant la surface du névé se met en mouvement. Par trois fois nous nous élançons sur la pente qui s'élève devant nous, et trois fois il faut en courant revenir à l'abri du rocher. La situation devient critique. Notre route s'est transformée en un couloir où viennent converger ces caractères de neiges mouvantes. Il faut passer cependant. Il n'est plus question d'une marche classique en taillant des pas : le temps nous manque pour cela. Un des fils Mollard se détache de la cordée : il se précipite en avant en foulant à très grandes enjambées la neige molle. Nous nous lançons sur ses traces à une folle allure sur cette pente perfide : le couloir est franchi, nous arrivons sur l'autre bord haletants, râlant presque ; nous nous jetons épuisés sur la neige, la face pâlie par l'effort surhumain, le cœur sautant à grands coups dans la poitrine. Il était temps ; une nouvelle avalanche vient balayer derrière nous le chemin que nous venons de suivre. Nous nous serrons la

main comme des camarades qui reviennent de loin, de bien loin, d'où l'on ne revient guère.

Nous voici à l'arête du col, notre périlleuse retraite est finie. Après une longue accolade à nos gourdes, nous reprenons avec précaution notre descente par les arêtes, en évitant de provoquer la chute des corniches de neige que nous longeons prudemment. Nous allons silencieux, l'œil au guet, énervés par le fracas incessant des avalanches qui maintenant grondent de tous côtés. Nous arrivons au col de Miage à 4 heures et demie, en suivant nos traces du matin. Par une marche forcée sous la pluie, nous continuons notre descente. Nous arrivons bientôt aux séracs qui sont au bas du col; les ponts de neige n'ont plus qu'une solidité problématique : c'est à plat ventre, sans bruit, en nous faisant le plus légers possible, que nous les traversons. Il faut de nouveau franchir les fastidieux et innombrables contreforts de Tricod, alternant avec des couloirs d'éboulis; il semble que jamais nous n'arriverons au dernier, et dans le brouillard qui s'élève Mollard lui-même hésite parfois sur la route à suivre. C'est à la nuit close que nous atteignons enfin le chalet des Deux-Frères. Un souper plantureux, animé par les réflexions de chacun sur les incidents émouvants de la journée, un bon lit, nous remirent de notre fatigue.

Le lendemain, descendus à Saint-Gervais, les cinq ascensionnistes, auxquels s'était joint le papa Mollard, fêtaient le verre en main, chez notre aimable collègue Chambel, le succès de leur ascension au col de Miage et à l'Aiguille de Bionnassay. Nous étions heureux et fiers d'être sortis vivants de la canonnade de pierres et de glace que cette montagne nous avait envoyée pour se venger de sa défaite. Pour des alpinistes exercés, nous avions commis une grande faute en nous engageant par une chaude après-midi sur des pentes de glace recouvertes de neige fraîche. La traversée, retardée par notre ascension

de Bionnassay, se serait effectuée sans accident fâcheux le matin à la fraîcheur, lorsque les avalanches ne sont pas à craindre. La leçon a failli nous coûter cher. Que d'autres en profitent !

De notre course je tirerai deux conclusions. Le col de Miage ne mérite pas la terrible réputation qu'on lui a faite en regardant de loin ses arêtes de rocher qui paraissent presque verticales, et ses couloirs de neige, par lesquels l'Anglais Birckbeck a fait la plus terrible glissade alpine d'où un homme se soit tiré vivant. Tout alpiniste de moyenne force peut tenter cette ascension, qui ne présente pas de très grandes difficultés. Quant à l'Aiguille de Bionnassay, elle est et restera toujours une ascension de premier ordre, possible seulement pour des alpinistes éprouvés, bons grimpeurs et exempts de vertige. Elle offre la plus belle traversée d'arêtes de neige que l'on puisse faire dans les Alpes.

M. Charlet-Straton et moi avons été enchantés de M. Louis Mollard et de l'hospitalité qu'il nous a offerte à son chalet des Deux-Frères. Quant à ses deux fils, disons simplement qu'ils se sont conduits de telle sorte que dans quelques années Saint-Gervais comptera deux excellents guides de plus.

Nous voilà revenus à la gare du Fayet : avant de monter dans le train, nous adressons un dernier adieu aux aiguilles glacées dont les arêtes brillent et miroitent dans le ciel bleu. Non, ce n'est pas adieu, mais au revoir, que nous leur disons du fond du cœur.

D^r GRISEL,

Membre du Club Alpin Français
Section du Mont-Blanc).

EXPLORATION DU MASSIF DE SÉGURET

(PAR M. MAURICE PAILLON)

Il y a quelques mois je reçus, à propos de mon ascension de la Tour de Clouzis, dans le massif de Séguret, la lettre suivante de mon ami, Auguste Reynier, qui répond trop bien à certaines de mes pensées pour que j'entreprenne de les traduire moi-même :

« Cette partie de notre grand massif dauphinois est à peu près la seule dont l'exploration ne soit pas parachevée; elle avance bien, toutefois, et votre campagne de cette année lui a fait faire un pas important. Outre qu'on y peut encore faire des découvertes, cette partie Sud présente un attrait que vous appréciez certainement comme moi : elle n'est pas banale, elle a gardé ce caractère de sauvagerie grandiose que le reste du massif perd de jour en jour. Il s'y trouve des coins reculés sur lesquels les renseignements manquent, qui sont d'ailleurs mal représentés sur les cartes, des coins où il faut chercher, se débrouiller, explorer en un mot, et c'est là une bien vive jouissance. Nous sommes venus trop tard. Quelles profondes et grandioses impressions ont dû ressentir les premiers pionniers des Alpes! Et sans sortir du Dauphiné, comment ne pas envier ses premiers explorateurs! Est-il rien de passionnant comme les récits des premières ascensions des Écrins et de la Meije? Maintenant que ces

ascensions sont devenues banales, les nouveaux venus sont tentés de sourire de ces vieux récits (quand ils les lisent), et d'en suspecter même la sincérité. Il me semble, d'ailleurs, que bien peu parmi eux aiment vraiment la montagne, et que la plupart n'y voient guère qu'un terrain de sport. »

Cette lettre rend bien l'intérêt puissant que trouvèrent dans leurs explorations les tout premiers alpinistes, et fait bien comprendre les passionnants sujets d'étude que nous avons trouvés à leur suite. Les grands pics étaient ascensionnés, mais l'étude orographique tout entière était à faire : des lacunes considérables existaient sur les cartes, il s'agissait de les combler, de trouver des routes que des gens même du pays ne connaissaient pas et croyaient impraticables; Paul Guillemin, dans le récit de la première exploration du massif de Séguret, ne dit-il pas : « Je retins ces deux vaillants guides (Jean Gauthier et Pierre Reymond) pour tenter l'exploration du massif de Séguret-Foran, regardé dans le pays comme inabordable¹. »

Depuis, la récolte a été bonne. Si la tâche a été souvent rude, et parfois dangereuse, nous avons eu, du moins, à faire la moisson, d'innombrables jouissances; et, maintenant, en regardant en arrière, nous avons la joie exquise de voir la science en profiter. La carte géologique de France, à la même échelle que la carte topographique, cette œuvre magnifique qu'on n'aurait pas osé tenter autrefois, se poursuit grâce aux efforts des Clubs Alpins qui ont facilité la tâche aux pionniers, sur les pas desquels se sont engagés les Termier, les Kilian, les Lory.

EXPLORATIONS ANCIENNES

Comme je l'ai dit, la première exploration du massif de Séguret a été faite par Paul Guillemin. Le 28 septembre 1876,

1. *Annuaire du Club Alpin Français*, 1876, p. 21.

il remonta le vallon du Rif dont l'immense couloir promettait, sinon une route sûre, du moins une route tout indiquée de la base à l'arête. Il passa le col de Séguret-Foran (3,336 mèt.) et fit une observation scientifique fort intéressante. « Je croyais, dit-il ¹, tout ce massif formé exclusivement par les granits et les gneiss; mais pendant la montée j'ai rencontré des masses éboulées de schistes ardoisiers, de calcaire compact rempli de pyrite, et d'une brèche calcaire semblable à celle de Prorel. » Il signala, en outre, des schistes ardoisiers et un large filon rouge, toutes roches délitées et facilement délitables qui montraient en même temps le point faible de la nouvelle route, vaste couloir, véritable gouttière où les chutes de pierres sont un danger permanent : aussi cette route semble-t-elle condamnée depuis que le col des Brouillards a été découvert.

Le même jour, du col de Séguret-Foran, Guillemain faisait les premières et faciles ascensions du Pic de Dormillouse (3,366 mèt.) et du Pic du Rif (3,480 mèt.)², le premier au Nord, le second au Sud du col, puis il exécutait

1. *Annuaire du Club Alpin Français*, 1876, p. 282.

2. Nous donnons les cotes adoptées par l'édition anglaise du *Guide du Haut-Dauphiné*; mais nous devons dire que la querelle des cotes altimétriques recommence ici comme dans nombre d'autres massifs.

M. Paul Guillemain, après avoir trouvé avec son baromètre la cote de 3,450 mètres pour le col de Séguret-Foran, se range ensuite à l'avis que l'altitude exacte doit être 3,220 mètres. Il se base probablement pour cela sur la différence de niveau entre le col et ses deux pointes voisines, auxquelles il donne, pour le Pic de Dormillouse, 3,336 mètres, et pour le Pic du Rif, 3,366 mètres, en se référant pour ces chiffres aux minutes de la carte d'État-major, publiées en 1875 par le Club Alpin Français. Si nous examinons cette carte, nous voyons qu'aucun signe distinctif n'identifie ces cotes; il semblerait au contraire que le point 3,336 soit situé exactement où est situé le col de Séguret-Foran, un peu au Nord de la limite communale du Monétier, qui passe par la ligne de partage des eaux, soit par le seuil qui lie les deux glaciers; mais, nous le répétons, il n'y a pas de *point* d'identification, on en est réduit à de larges conjectures. Si nous continuons

la descente du glacier de Séguret-Foran, et terminait brillamment sa journée en découvrant et baptisant un nouveau col, le col des Grangettes, qui fait communiquer le vallon du Tabuc avec le lac de l'Eychauda, une des routes directes du Monétier ' à ce beau lac.

L'étude de ces minutes de l'État-major, nous verrons que les deux cotes de 3,451 et 3,467 sont de même difficilement identifiables, et que, pour l'arête principale, seuls les points 3,242 (Tour de Clouzis), 3,139 (Pic de Coste-Vieille), 2,794 (le Paillon), et 2,630 (le Bas-la-Cime) peuvent être appliqués avec certitude.

Mes cotes barométriques, auxquelles je n'attache qu'une très minime importance vu le trop petit diamètre de l'instrument, m'ont donné 3,470 mètres pour l'Aiguille de Coste-Vieille, chiffre probablement trop fort. M. Reynier, dans la *Revue Alpine* (1895, pages 289-290), dit : « Toutefois, quelques cotes d'altitude m'ont paru appeler quelques rectifications ». D'autre part, la photographie de M. Mathieu prise du sommet des Écrins montre, malgré une distance légèrement supérieure, le sommet du Pic de Clouzis plus élevé que les autres sommets de l'arête principale de Séguret. Cela ressort encore d'un croquis pris par moi-même dans la descente du glacier Noir. Je dois ajouter que, M. Reynier à part, je suis seul de mon avis. M. W. A. B. Coolidge m'écrit, en effet : « En 1878, la caravane de M. Gardiner, venant de la Brèche Gardiner, se dirigea directement aux Arcas qui lui sembla être le point culminant (*A. J.*, IX., 90, 225), et quelques jours plus tard, ma caravane venant du col de Séguret-Foran crut de même (*A. J.*, IX, 95, et dans mes notes inédites). En 1881, M. Baker (*S. T. D.*, 1881, 62), qui se trouvait à Grindelwald ces derniers jours, m'assure que, parvenu aux Arcas, il avait eu d'abord quelques doutes, mais qu'à la suite d'un examen sérieux avec ses guides il avait reconnu la supériorité des Arcas. En 1894, M. Holmes étant sur le Pic de Clouzis (*A. J.*, XVI, 51) dit que son pic est inférieur au Rif et aux Arcas. » Enfin, dans la photographie n° 481 de Sella, prise du sommet des Rouïes, on peut voir, à travers l'échancrure du col de la Coste-Rouge, les Arcas et le Rif dominant le Clouzis.

Si donc je rapporte nos doutes, à M. Reynier et à moi, c'est en vue d'attirer l'attention des grimpeurs désireux de faire un nivellement à la règle à éclimètre Goulier et d'élucider un point douteux de topographie alpine.

1. *Monétier* est l'orthographe officielle pour le nom du village. L'orthographe *Monestier* (prononcez « Monétier ») a été maintenue pour les noms du col, du glacier, du Dôme, par les publications alpines, notamment par la carte de M. H. Duhamel.

Le col de Séguret-Foran a été passé le 19 juillet 1879, par le Rév. W. A. B. Coolidge, qui crut, ce jour-là, avoir fait un col nouveau en variante du col de Séguret (A. J., IX, p. 94); ce col hypothétique fut même baptisé « Col du Rif » (*Guide du Haut-Dauphiné*, p. 119). A la suite d'études plus approfondies, M. Coolidge reconnut son erreur et biffa dans l'édition anglaise de 1892 ce col qui n'a plus qu'une valeur historique, à savoir de démontrer quelles difficultés d'orientation eurent les premiers explorateurs, quelque précision qu'ils eussent, comme M. Coolidge.

Lorsqu'en 1889 je contemplais, du haut des Écrins, la chaîne qui m'entourait au Nord et à l'Est, deux parties me parurent pleines d'intérêt, car elles étaient, l'une, totalement inconnue, sans cote ni nom sur les cartes, — je veux parler de la chaîne des Roches du Glacier-Blanc, dont je devais, en 1889 et 1890, achever l'exploration, — et l'autre, le massif de Séguret, partiellement inconnue, sans délimitation et, dans sa partie Sud, absolument inexplorée. Au sujet de la délimitation de ce massif, je remarquai une profonde échancrure de l'arête au Nord; dans la partie inexplorée, je notai une série de petites aiguilles et tours d'un aspect extrêmement élégant.

En 1890, avec MM. L. Brossé et E. Piaget, et les guides E. Pic, L. Faure, H. Pic et J. Mathon, nous avons résolu d'aller passer six jours au refuge Tuckett afin de faire tout autour une cueillette intéressante. Notre objectif était un col nouveau qui depuis a été baptisé le col du Monestier. La vallée du Tabuc nous avait paru ravissante, en des paysages délicieux de fraîcheur, aux torrents écumants, aux mousses tentatrices sous les verts mélèzes. Nous nous étions attardés, et voici que le glacier à son tour nous retenait. Vint la pluie, vint le brouillard : lors, il fallut se conduire à la boussole dans le vaste plateau supérieur du glacier du Monestier. J'avais bien pris notre angle de direction avant que nous fussions envahis

par la brume, mais une erreur de quelques degrés est vite faite. Tout à coup devant nous se dresse une barrière de rocs noirs et sinistres dans le jour qui déjà décline. Aucun de nous ne connaît le moins du monde ces parages. Je n'admis pas alors que notre conduite à la boussole eût pu nous égarer beaucoup; nous étions donc, pensais-je, devant l'arête qui nous séparait du glacier Blanc; mais en quel point de l'arête? En supposant que notre erreur nous eût entraînés au Nord, obliquer à droite nous jetterait dans les difficultés du col Tuckett; en supposant notre erreur vers le Sud, appuyer vers la gauche nous amènerait vers le vallon facile de Saint-Pierre; à gauche, donc.

Nous avons reconnu, depuis, qu'à ce moment nous étions devant le Pic des Pavéoux; si nous avions appuyé à droite, nous rencontrions, au delà du col Jean Gauthier, facilement reconnaissable à son double couloir, le col que nous cherchions. Au lieu de cela, sur la gauche, nous nous trouvons devant une large dépression qui nous fait pousser des cris de joie, car nous tenons sûrement un passage. E. Pic s'avance et je m'avance à sa suite, pendant que rapidement nous cassons une croûte de pain; mais nous déchantons vite, la paroi paraît à pic, une courte paroi, il est vrai; en dessous, un brouillard moins épais nous laisse voir des pentes douces qui doivent être les Planes de Dormillouse : au delà, c'est la vallée, le refuge Cézanne, l'abri; qui sait? nous pourrions peut-être rallier encore le refuge Tuckett. Il est 6 heures, nous sommes tout mouillés et très chargés (six jours de vivres), et puis nous sommes déjà fatigués; il faut descendre. Oui, il fallait descendre; mais cela ne paraissait pas commode. E. Pic flaira admirablement le seul passage : le couloir de droite était abordable par le haut, celui de gauche conduisait au bas de la pente, restait à franchir deux couloirs intermédiaires, qui, entre parenthèses, ne nous don-

nèrent pas trop de mal. « Dans ce brouillard, sommes-nous débrouillards », dit quelqu'un de la bande : sur cet horrible jeu de mots le col fut baptisé le col des Brouillards ; nous estimons son altitude à 3,050 mètres environ. Mais ce qu'il y avait de curieux dans notre course, c'est que nous venions de franchir, sans nous en douter, un col géographique important, le col le plus bas de l'arête, le col correspondant aux deux grands vallons du Tabuc et du Saint-Pierre, le col qui devait servir plus tard à délimiter le massif, celui que j'avais remarqué du haut des Écrins. Deux ans après, en effet, la traduction anglaise du *Guide du Haut-Dauphiné* de MM. Coolidge, Duhamel et Perrin s'en servait pour séparer définitivement le massif des Agneaux de celui de Séguret.

Le massif de Séguret est donc limité au Nord par le col des Brouillards (3,050 mètr. env.) ; au Nord-Est par le vallon du Tabuc jusqu'à son confluent avec la Guisanne (1,480 mètr.), devant le Monétier-les-Bains ; à l'Est par le col de l'Eychauda (2,429 mètr.), et le vallon de Chambran parcouru par le torrent de l'Eychauda jusqu'à son confluent avec le torrent d'Ailefroide (1,240 mètr. env.) ; au Sud par le torrent d'Ailefroide, et à l'Ouest par un affluent de celui-ci, le torrent de Saint-Pierre. Son point culminant est le Pic des Arcas (3,486 mètr.), et son relief moyen est de 2,800 mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

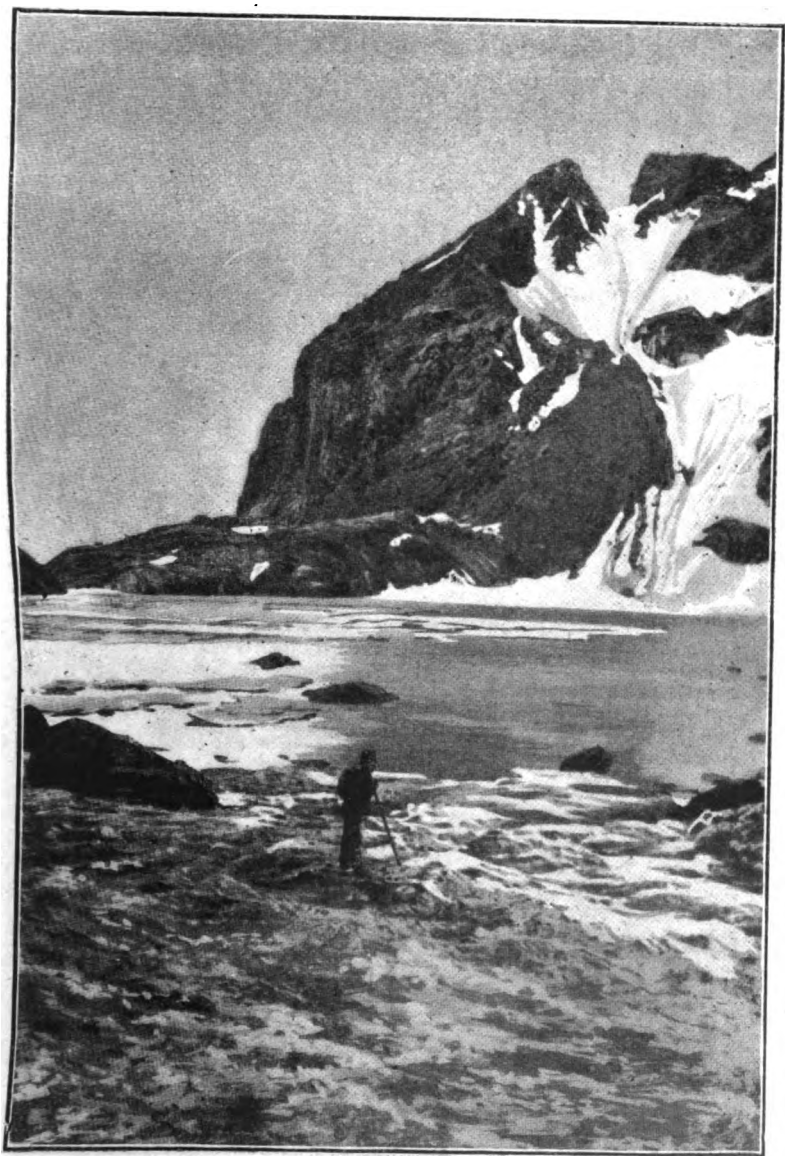
Il se compose d'une arête principale Nord-Sud, rive droite immédiate du torrent de Saint-Pierre, et qui du Nord au Sud envoie à l'Est une série de chatnons de moins en moins importants.

Le premier de ces chatnons part du Pic du Rif, dont il se détache par une arête sous-glaciaire qui s'étend entre le glacier de Séguret-Foran et la partie supérieure du glacier du Monestier. Immédiatement après ce seuil glaciaire, que nous appellerons le Seuil du Rif, le chatnon dont il est question vient culminer au Dôme du Monestier

(3,200 mèt.), et de là il ne s'abaisse qu'insensiblement en une crête rocheuse déchiquetée, jusqu'au col des Grangettes, jusqu'au lac de l'Eychauda; c'est la formidable barrière de falaises qui apparaît, à gauche, au fond de la vallée du Tabuc et que l'on côtoie en remontant la rive droite du glacier du Monestier; c'est sur cette muraille que s'appuie, à plus de 3,100 mètres, dans sa descente de 700 mètres, la rive gauche du glacier de Séguret-Foran. Le Dôme du Monestier est cette jolie pointe que du Monétier-les-Bains l'on voit se profiler en bleu dans les fonds verdoyants de la vallée du Tabuc; il a été ascensionné pour la première fois par M. Édouard Rochat avec Pierre Gaspard, père et fils, le 19 juillet 1878¹, par les pentes de neiges et de rochers qui aboutissent au seuil du Rif. Ce jour-là, M. Rochat découvrit sur le glacier les traces des caravanes de M. W. A. B. Coolidge et de celles de M. Gardiner : comme on le voit, l'exploration du massif marchait déjà grand train.

Si nous poursuivons l'examen de notre chaînon, nous trouvons le col des Grangettes (2,658 m.), exploré par M. Guillemin et dont nous avons déjà parlé; c'est un col pierreux, qui a moins d'intérêt que son voisin le col de Montagnolle, dont il n'est séparé que par le Rocher de Montagnolle (2,846 mèt.), encore inexploré, semble-t-il. Le col de Montagnolle (2,800 mèt.) a été traversé, le 5 octobre 1878, par M. P. Guillemin, dirigeant une tournée des guides du Monétier. L'intérêt de ce passage est de conduire du Monétier à Vallouise ou à Ailefroide en visitant en route le lac de l'Eychauda, et cela sans le fastidieux détour que l'on est obligé de faire lorsque l'on passe le col de l'Eychauda.

1. Un lapsus fait dire à M. Rochat (*Annuaire du Club Alpin Français* de 1878, p. 160) : « Le jeudi 20... » C'est « le jeudi 18 » qu'il faut lire, et c'est le « lendemain » 19 qu'eut lieu l'ascension du Dôme du Monestier.



Le lac de l'Eychaula, dessin de Slom d'après une photographie de M. Joseph Mathieu.

Le lac de l'Eychaуда est certainement notre plus beau lac glaciaire français; il est formé, à 2,575 mètres environ d'altitude, par un barrage rocheux abrupt sur la vallée; c'est l'écoulement du glacier de Séguret-Foran, dont il baigne le pied. Le cirque au fond duquel dorment les tristes eaux du lac est d'une désolation indicible; une seule ouverture, large baie ouverte sur les calcaires du Sommet de l'Eychaуда, aux colorations dolomitiques chaudes et changeantes; tout autour le royaume de la pierre: rochers un peu — oh! très peu — gazonnés, rochers en clapiers, rochers en éboulis, rochers en murailles debout, rochers glacés, tout est roc ou glace. Au milieu de ce paysage grandiose de tristesse et de sauvagerie dorment des eaux glacées elle-mêmes, que l'on sent être sans vie et qui n'ont à refléter que séracs de glaciers ou aiguilles de rochers, et parfois, suivant la position, quelque pan de ciel bleu. Comme premiers plans, d'énormes blocs, des détritiques morainiques abandonnés peu de temps auparavant par les glaces, puis au milieu du lac quelque tranche de glacier, iceberg flottant au gré du vent qui tournoie. Et pourtant, suivant l'heure, suivant l'exposition, il se peut trouver de beaux tableaux alpestres; je n'ai pas besoin de rappeler la fameuse peinture de l'abbé Guétal au Musée de Grenoble, où la beauté des lignes se coupant en un assemblage grandiose, le charme des premiers plans faisant rêver de repos, de douce et poétique flânerie, viennent se compléter de la magie de la couleur, allant du bleu du lac et des sombres nuances de ses rives aux lointains lumineux du ciel et des blancs calcaires de l'Eychaуда. Qu'il y a loin de la simplicité grande et vraie du tableau aux anciennes compositions fausses et chargées des gravures d'autrefois! Je n'en veux pour preuve que la gravure publiée dans la 2^e année du *Tour du Monde* et reproduite dans l'*Annuaire* du Club Alpin Français de 1878. Il ressort de ces variétés d'aspect et de ces variations de

lumière d'utiles enseignements pour la visite de ce paysage : la lumière de 11 heures à 1 heure, et même de 10 heures à 2 heures, étant écartée à cause de son peu d'effet artistique, la barrière Ouest très haute faisant écran à partir de 4 heures et plongeant tout le paysage dans la lividité commençante de la nuit, il reste les contre-jours du matin et l'éclairage oblique et chaud de 2 heures à 4 heures. Inutile d'ajouter que par un ciel nuagé d'orage les effets sont saisissants.

Sur le flanc Nord-Est du lac existait autrefois le refuge Joinville, refuge sans lequel nous n'aurions pas eu le tableau de l'abbé Guétal : il n'y a plus à l'heure actuelle que quelques pans de murailles en pierre sèche à dem ruinées.

Le lac de l'Eychauda a autrefois fait parler de lui et, de tout notre massif, c'est la seule partie dont l'histoire a eu à s'occuper (puisque le Pré de Madame Carle se trouve sur le versant du Pelvoux).

A la date de 1629, l'avocat Froment¹ nous dit : « A certain village tirant vers la Pisse ou la Baume des Vaudois, un seil ou si grand tallier de neges courut jusqu'aux maisons, qu'il a emporté près d'un quart de lieuë loin une métairie de son rencontre. »

Il s'agit évidemment du village des Claux et du torrent de l'Eychauda. Nous en trouvons la preuve dans une missive du 16 septembre 1807, signée Rossignol (maire de la Pisse, actuellement la commune de Pelvoux), adressée à Antoine Farnaud, secrétaire général de la préfecture : « Ce lac [de l'Eychauda] est traversé du côté du Nord par un glacier, par l'effet des grandes chaleurs, ce lac s'est agrandi au Midy d'un quart et s'est élevé d'environ 20 pieds au dessus de son lit ordinaire, ce qui a occasionné depuis le 22 aout un versement d'eau jusqu'au 1^{er} et 2 du

1. Voir *Le Pays Briançonnais*, par ARISTIDE ALBERT, pages 153, 156-158. Grenoble. Allier, 1887.

courant [septembre] de plus de trois pieds cubes du côté du vallon de la montagne de l'Échauda et du depuis jusqu'au 13 une continuation néanmoins sous une diminution journalière...

« D'après tous les renseignements que j'ai pu me procurer, il y a environ 200 années que pareil évènement était arrivé [allusion à l'accident de 1629]...

« Nous avons également remarqué que les glacis de la montagne de l'Aillefroide même commune ont donné pendant plus de 70 jours une crue d'eau extraordinaire... »

S'agit-il, en 1629, d'une ablation du glacier analogue à celle du glacier de Tête-Rousse, qui ravagea les bains de Saint-Gervais; s'agit-il, en 1807, d'une extraordinaire fonte de neige? Quoi qu'il en soit, il nous a paru intéressant de rappeler ces accidents, afin d'attirer sur eux l'attention des pouvoirs compétents; la mise en surveillance du lac de l'Eychauda serait peut-être un acte de saine prudence.

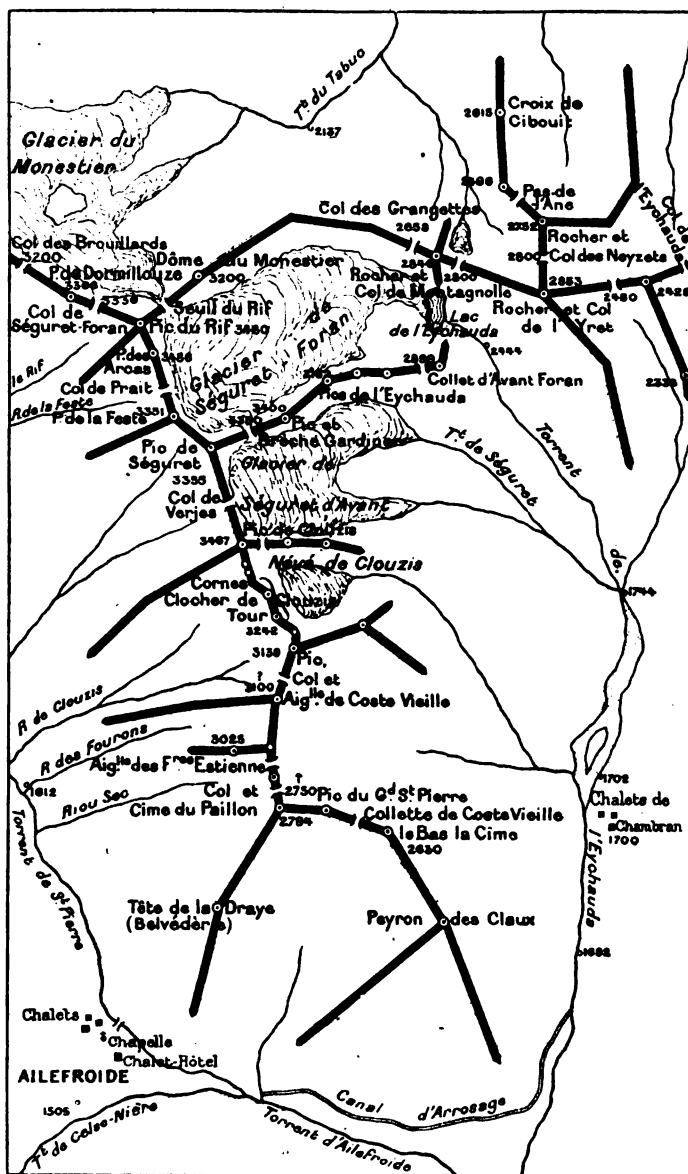
Reprenons l'étude de notre chaînon. A partir du col de Montagnolle, il se compose du Rocher de l'Yret (2,853 mèt.), que l'on peut ascensionner en quelques minutes du col de Montagnolle, du col des Neyzets dont nous parlerons tout à l'heure, et du col de l'Yret (2,450 mèt.), qui lui succède dans le chaînon. Ce col, simple variante du col de l'Eychauda, est peu intéressant; quelques pentes rocheuses le séparent seules de ce dernier col. Du Rocher de l'Yret part une suite de contreforts qui vont tomber au Monétier, par le col des Neyzets (2,800 mèt.), les Rochers des Neyzets (2,752 mèt.), le Pas de l'Ane (2,490 m. env.) et la Croix de Cibouit (2,615 mèt.). Le col de l'Eychauda (2,429 mèt.), limite Est de notre massif, correspond au Sud au vallon de Chambran exposé au plein midi, avec de frais pâturages dans le haut, mais pierreux et chaud dans le bas; le sentier qui remonte ce vallon se développe en lacets sur les flancs Sud-Ouest du Clot-la-Selle, et au gros du jour il est bien pénible à

remonter¹ ; par contre, les pentes Nord du col sont ravissantes avec leurs prés-bois aux légers mélèzes ; le sentier descend d'abord la rive gauche puis la rive droite du ruisseau de Corvaria, pour atteindre les croupes où sont les chalets de Peyra-Juana et par quelques lacets rejoindre le Monétier-les-Bains. De ce dernier centre, ce col est charmant à passer à la fraîcheur du matin ; on peut, avant le sommet, faire un délicieux repos sous les mélèzes en contemplant les Aiguilles d'Arves dorées par le soleil levant. Près du col, sur le versant de Vallouise, une excellente source indique la salle à manger. On peut en trois heures descendre le vallon de Chambran et aller à Vallouise. Si l'on va à Ailefroide, il faudra prendre, dix minutes avant les chalets de Choulières, les berges d'un canal d'arrosage qui s'embranché sur le torrent de l'Eychauda et, contournant le Peyron au Sud, va rejoindre le sentier d'Ailefroide sans qu'on ait à descendre dans la vallée ; la berge court au milieu de roches quelquefois très embroussaillées, mais combien pittoresques ! On arrivera à Ailefroide longtemps avant le déjeuner.

Revenant maintenant à l'arête principale, nous en diviserons l'étude en deux parts, celle qui va du Pic du Rif jusqu'au Pic de Clouzis — et que nous allons analyser — et celle qui va du Pic de Clouzis jusqu'à la chute du massif, la dernière explorée et que nous verrons à la fin de ce travail.

L'arête principale est longtemps restée mal connue et surtout mal identifiée ; elle se dessine sur le ciel, de la vallée de Saint-Pierre, avec de considérables déformations

1. Peut-être faut-il chercher, dans cette exposition Sud et la chaleur qui en résulte au milieu de ces terrains gypseux, l'explication étymologique du nom de l'Eychauda. C'était, en opposition avec l'Ailefroide (« l'allefrède », la « lex » ou la « lée froide »), la « lée chaude » : le muet s'est mouillé, et le mot est devenu « leï chaude », « l'eychauda ».



Esquisse topographique du massif de Séguret, par M. Maurice Paillon.

de perspective; les nombreux alpinistes qui ont passé le col de la Temple, les plus nombreux touristes qui sont allés au refuge Cézanne ne pouvaient d'en bas se rendre compte de l'orographie de ce petit et pourtant si joli massif. Du Pré de Madame Carle surtout, il profile, à une altitude qui parait égale, une succession de cornes aiguës, de tours croulantes, de clochers et clochetons d'une suprême élégance. Se trouver au déclin du jour devant le refuge Cézanne, alors que la sombre barrière de la Barre des Écrins, de la Barre-Noire et les déchiquetures de la Grande-Sagne surgissent dans le ciel, toujours plus haut à mesure que la vallée s'assombrit; se sentir écrasé par la majesté de la puissante et toute proche masse du Pelvoux et contempler dans le jour finissant, à travers les élancements des mélèzes, comme aux vitraux d'une cathédrale, les découpures gothiques des clochers de Clouzis, sont de grandes et intimes joies que l'on ne pourra jamais traduire avec l'intensité de l'impression.

Les grimpeurs qui ont escaladé la Pointe Durand et les Écrins avaient pu seuls se rendre compte de l'orographie exacte de la chaîne. Malgré tout, l'identification fut très laborieuse. Une malencontreuse gravure de l'*Annuaire*¹ avait fait tout le mal. Elle servit bien à fixer quelques noms du massif et peut-être à les tirer de l'oubli pour toujours, mais, provenant d'une photographie d'un trop petit format, elle ne put être identifiée d'une façon convenable et brouilla les cartes (c'est le cas de le dire) pour quelque temps. Le Rév. W. A. B. Coolidge, dans l'édition anglaise du *Guide du Haut-Dauphiné*, avait bien techniquement remis les choses au point en se servant de deux photographies de M. Sella². — J'ouvre ici une parenthèse pour affirmer l'intérêt documentaire que peut ainsi présenter un panorama photographique pris rapidement sur

1. *Annuaire* de 1876, p. 283.

2. Photographies 523 et 524.

un sommet où une longue étude est impossible, document que l'on pourra à loisir étudier dans son cabinet, qui passera de l'un à l'autre, éclairera les discussions topographiques les plus ardues et d'où sortira une œuvre géographique précise. — J'ai dit que M. Coolidge avait remis les choses au point, mais il restait encore quelques incertitudes : l'excellente carte de Duhamel¹ portait encore quelques inexactitudes d'identification dans la partie centrale du massif. Quant à la partie Sud, elle demeurait tout entière à reconnaître. Résolu à me rendre tout d'abord compte des défauts de la gravure de l'*Annuaire* dont j'ai parlé plus haut, je partis d'Ailefroide, avec mon appareil photographique, et remontai la rive gauche de la vallée de Celse-Nière dans la direction de la cascade et de l'alpe de Claphouse; je pus me convaincre tout d'abord que la légende même de la gravure était fausse, comme je m'en étais un peu douté : la vue n'était pas « prise de la vallée de Saint-Pierre, en amont des chalets d'Ailefroide », mais bien certainement de la vallée de Celse-Nière; de plus, comme me le prouvait un contrefort des rochers Pélissier bien détaché dans la gravure à gauche, M. Grand n'était pas monté assez haut et n'était pas allé assez au Sud-Ouest pour pouvoir embrasser toute la chaîne principale, depuis le col de Séguret jusqu'au Grand-Saint-Pierre. La ressemblance vague du Pic de la Feste et du Pic du Rif avait ensuite trompé M. Guillemin dans son identification. J'avais ainsi trouvé le fil conducteur du labyrinthe, le reste était affaire de temps. Très joyeux, malgré un jour très défavorable, je pris la vue que je désirais, et je m'en revins à Ailefroide, contemplant pendant tout mon retour l'élégante arête de Clouzis dont les difficultés aériennes me tentaient.

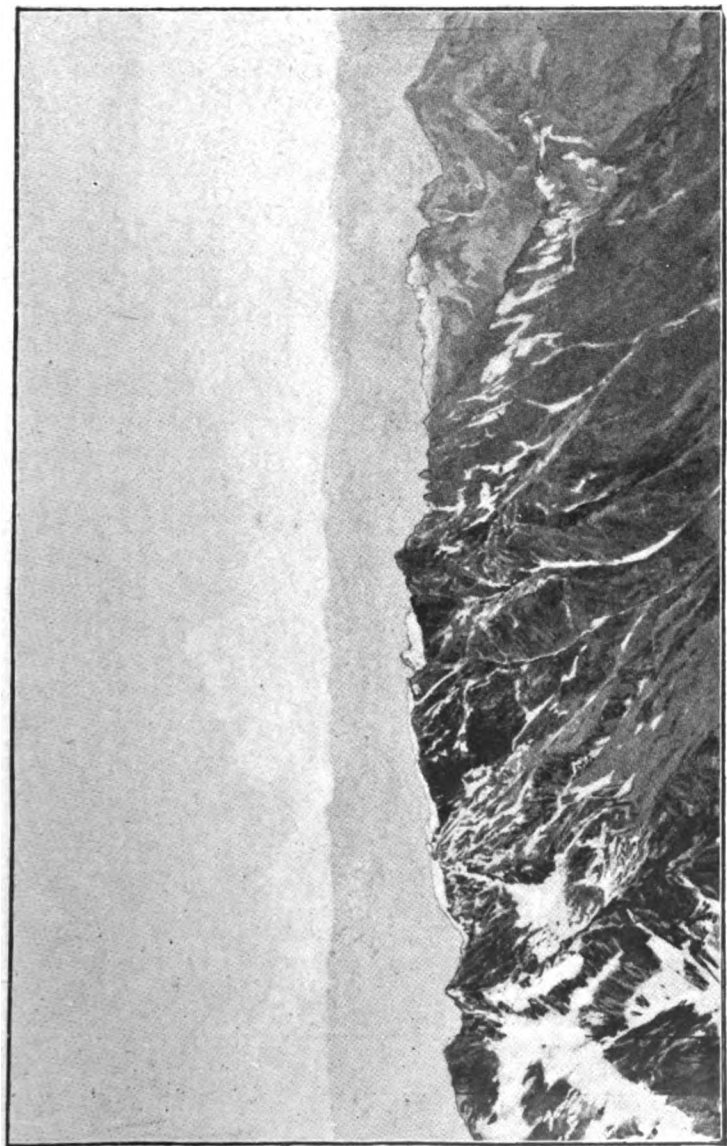
Être là-haut, baigné dans le plein air, au flanc des murailles à pic, quelle joie idéale ce serait!

1. 2^e édition, 1892.

J'étais donc arrivé à la conclusion que dans le Nord et dans le centre de l'arête principale, c'est le Guide de Coolidge qui a raison. Nous allons donc le suivre.

Au Sud-Est du Pic du Rif, nous trouvons le Pic des Arcas (3,486 mèr.), dans le pays la « Tête de Métal ». Nous ne donnons ce nom que pour mémoire; car pour ne pas compromettre l'œuvre commencée et ne pas créer de confusion, il faut s'en tenir aux dénominations primitivement adoptées par les explorateurs. Le nom de Tête de Métal était bon à rappeler, car il vient, au dire de mes guides, d'un ancien filon (de quel métal, ils n'ont pu me le dire) recherché il y a quelque temps (vers quelle époque, ils n'ont encore pu me le dire), et d'une recherche minière d'anthracite ou de charbon (lequel des deux, je n'ai encore pu le savoir). Oh! les difficultés d'avoir les moindres bribes de renseignements locaux, même lorsque les gens sont en pleine confiance avec vous! seuls les alpinistes pourront le raconter. Le Pic des Arcas a été ascensionné pour la première fois sans guides par MM. F. Gardiner, C. et L. Pilkington, le 12 juillet 1878; partis des chalets de Chambran, ils remontèrent le glacier de Séguret d'Avant, la Brèche Gardiner, et arrivèrent, par le versant Sud ou Sud-Est, au sommet; « on y jouit d'une vue des plus belles qu'il m'ait été donné de rencontrer », dit M. Gardiner¹, et de fait on a tout autour de soi les étonnantes échappées du massif de Séguret, au Sud la vaste plaine de la Durance dont les sommets s'étagent vers le Sud-Est, jusqu'au colossal Viso; plus à l'Est, le sosie du Viso, la jolie pyramide de Rochebrune, vous amène par-dessus les calcaires colorés du massif de la Condamine vers un dédale de vallées et de montagnes; on domine les 3,165 mètres du fort du Chaberton et le puissant Thabor. Mais c'est à l'Ouest que se révèle un idéal panorama : le glacier Blanc, vaste écrin de

1. *Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, 1878, p. 75.



L'arête de Séguret, vue d'un point situé à l'Est de la cascade de Claphouse, dans la vallée de Celse-Nière, dessin de Slom,
d'après une photographie de M. Maurice Paillon.

satin blanc où brille la perle des Écrins; puis ce sont les découpures qui encerclent le glacier Noir, les formidables à-pic de la face Sud des Écrins, qu'a tenté d'ascensionner, d'escalader plutôt, mon ami Auguste Reynier, travail sur-humain dont ils ne sont sortis, lui et ses merveilleux guides, qu'à force d'énergie patiente. Enfin les escarpements de l'Ailefroide et du Pelvoux complètent ce magnifique tableau.

Ajoutons que peu de jours après la course de MM. Gardiner et Pilkington, M. Coolidge faisait à nouveau l'ascension du Pic des Arcas, par le glacier du Séguret-Foran et l'arête Nord-Ouest.

Entre les Arcas et le Pic de la Feste se trouve un couloir neigeux qui me semble devoir être un grand chemin d'alpiniste, à moins que les chutes de pierres ne viennent y mettre leur *veto*. Nous proposons de lui donner le nom de col de Prait, en souvenir du nom de « Montagne de Prait » donné par Bourcet au point culminant de cette partie, le Pic des Arcas.

Il est curieux, à ce propos, de constater que l'on trouve dans les anciennes appellations de ce recoin tout un cours d'histoire et de géographie physique. La moraine de Fontfroide, faite de gros blocs probablement éboulés des masses rocheuses du Pelvoux, nous apprend qu'un formidable clapier fit une moraine frontale à la mer de glace produite par la réunion du glacier Noir et du glacier Blanc. La glace se retirant, le creux barré par la moraine s'emplit d'eau comme le lac de l'Eychauda, ainsi qu'en témoigne le nom d'un des quartiers du Pelvoux conservé par le cadastre, « le Grand-Lau ». Le lac s'appelait peut-être le lac de Verjes, le nom donné par Bourcet au val que nous appelons la Vallée de Saint-Pierre. Les apports morainiques des glaciers comblèrent le lac, qui devint un endroit marécageux encombré de plantes aquatiques; il était alors une « grande sagne »; nous en trouvons la

certitude dans ce nom, conservé par la carte de Guillemin¹, de Pic de la Grande-Sagne, donné au pic qui culminait au-dessus de ce large cirque. La sagne s'ensava de plus en plus, et, lorsque le niveau du déversoir de la moraine de Fontfroide s'abaissa, la sagne se draina et devint un magnifique pré digne de faire partie, en 1314, des domaines des Carle, et plus tard de Geoffroy, puis d'Antoine Carle, dont la veuve recueillit les biens comme tutrice. C'était alors le Pré de Madame Carle; ici les documents sont certains²; Bourcet vient là encore en témoignage, comme nous l'avons dit plus haut, par sa « Montagne de Prait ». Le Pré devint pré-bois avec de superbes mélèzes, et le mandement n'avait alors pour ses pâtures que les maigres gazons situés en dessous des Planes de Dormillouse (le « dormil » des troupeaux), et qui s'appellent encore le quartier du Ban (pâturage banal, communal) et non du Banc, comme l'a écrit la carte de l'État-major. Aujourd'hui les mélèzes seuls sont restés, avec de-ci de-là un maigre morceau de gazon fin; devant l'apport incessant des pierres par les avalanches et les inondations de printemps, les jeunes mélèzes disparaissent, et dans une centaine d'années ce sera redevenu le royaume de la pierre.

Le col de Prait semble n'avoir pas encore été ascensionné, comme du reste le Pic de la Feste (3,351 mè.), qui, lui, paraît devoir être accessible des pentes supérieures du glacier de Séguret-Foran. Vient ensuite un certain Pic de Séguret (3,355 mè.), sorte de ressaut de l'arête, qui n'a de valeur qu'au point de vue géographique; c'est le point de suture d'un chaînon latéral dont nous allons nous occuper afin de l'éliminer tout de suite.

Ce n'est pas que ce chaînon n'ait son importance. Il rappelle le nom d'un des premiers explorateurs de ce massif,

1. Cette carte, très complète au point de vue des noms, restera comme un document historique.

2. Voir ARISTIDE ALBERT, *Le Pays Briançonnais*, p. 162.

un alpiniste anglais qui a toujours eu des sympathies pour le Dauphiné, sympathies que le Dauphiné et nous tous lui avons rendues. Je veux parler de M. Gardiner. En effet, dans le chaînon latéral nous trouvons : la Brèche Gardiner (3,350 mèr.), qui a été atteinte pour la première fois par MM. Gardiner et Pilkington lors de leur ascension des Arcas ; le Pic Gardiner (3,400 mèr.), resté vierge jusqu'en 1895¹ : le 15 juillet de cette année-là, MM. A. Reynier et C. Verne avec Maximin Gaspard et Joseph Turc, partis du refuge Cézanne, gagnèrent par le col de Séguret-Foran le haut du glacier de Séguret-Foran, et, côtoyant le pied de la crête jusqu'à la Brèche Gardiner, ils ascensionnèrent, en vingt minutes de la brèche, le Pic Gardiner. Restait encore le plus difficile morceau de ce chaînon, qui, du Pic Gardiner se présentait en beaux escarpements paraissant devoir être difficiles à franchir ; on peut juger si ce jour-là M. Reynier et son camarade étudièrent de leur belvédère le pic convoité. Ce fut seulement le 4 août 1897² que M. Auguste Reynier put, avec Maximin Gaspard et Joseph Turc, réussir la première ascension du Pic de l'Eychauda (3,182 mèr.). Partis des chalets de Chambran, ils mirent trois heures et demie pour atteindre, par la branche Nord du glacier de Séguret d'Avant, le pied du pic désiré. Ils attaquèrent l'arête Est et parvinrent ainsi à un premier sommet, dominé lui-même par deux autres cimes situées plus à l'Ouest. Le point culminant se trouvait être le plus à l'Ouest, et l'arête devenait de plus en plus mauvaise ; aussi la caravane passa-t-elle sur la face Sud, et seulement au pied du sommet central reprit, par de très mauvais rochers, la face Nord. Enfin le point culminant fut atteint par un couloir de roches décomposées, après une escalade au demeurant assez délicate. M. Reynier jugea que la descente ne pouvait être que meilleure par la face Sud ; il redescendit

1. *Revue Alpine*, 1895, p. 289.

2. *Revue Alpine*, 1897, pages 276-277.

donc par un couloir Sud, puis, en appuyant à l'Est, il gagna un rocher en surplomb d'où il put enfin atteindre le glacier de Séguret d'Avant. Il me reste maintenant, pour compléter l'étude de ce chaînon latéral, à signaler à l'Est du sommet le plus oriental, qu'a gravi la caravane de M. Reynier, un petit col que nous appellerons le collet d'Avant-Foran, que j'ai découvert dans des circonstances que je relaterai plus loin, et qui présente l'intérêt d'aboutir au lac de l'Eychauda et de permettre ainsi d'aller du centre du massif directement, et en le joignant au col de Montagnolle, au Monétier-les-Bains sans faire le détour du col de l'Yret ou du col de l'Eychauda. A l'Ouest du collet d'Avant-Foran se trouve un promontoire rocheux contre lequel s'appuie au Sud la digue du lac de l'Eychauda, promontoire après lequel notre chaînon latéral tombe définitivement dans la vallée de Chambran.

Reprenant maintenant la chaîne principale, nous signalerons, entre le Pic de Séguret et le Pic de Clouzis, un couloir, neigeux sur sa face Ouest, qui fait communiquer le glacier de Séguret d'Avant avec le vallon de Saint-Pierre; ce col semble ne pas avoir été signalé jusqu'ici : nous proposons de lui donner le nom de col de Verjes, en souvenir du nom donné par Bourcet à la vallée de Saint-Pierre, à laquelle il aboutit par sa face Ouest. Il rejoint, par un petit couloir paraissant assez raide, le fond supérieur du glacier de Séguret d'Avant. Ce petit glacier est divisé, dans sa partie inférieure, par un contrefort qui nous apportera dans notre exploration de 1897 un sujet de confusion.

Nous sommes maintenant, dans l'arête principale, au Pic de Clouzis (3,467 mèr.). La première ascension du Pic de Clouzis a été faite par M. A. Holmes avec Maximin Gaspard et Joseph Turc, le 27 juillet 1891. Comme M. Reynier, comme M. Gardiner, ils partirent des chalets de Chambran; ce n'est pas que ces chalets soient un lieu de délices; quoique souvent inhabités, ils sont trop habités,

et si c'est un paradis, c'est pour leurs habitants quand les alpinistes y sont. C'est bien un peu l'inconvénient de cet abri trop sommaire qui a éloigné de notre petit massif les touristes, sinon les grimpeurs. Maintenant que le chalet-hôtel d'Ailefroide, sans nous apporter, malgré des prix exagérés, le confort désirable, nous donne un gîte à peu près convenable, il est facile d'entreprendre toutes ces jolies courses relativement peu fatigantes et d'un si beau panorama. M. Holmes partit donc de Chambran, remonta sans difficulté le glacier de Séguret d'Avant, et parvint au pied du pic, dont il remonta par sa face Est l'arête Nord jusqu'au sommet; il avait au total mis quatre heures et demie depuis les chalets. Il redescendit, par un couloir situé à l'Est du pic, jusqu'au névé de Clouzis et de là aux chalets. Mais M. Holmes avait négligé de nous dire, d'abord, qu'il y avait un névé au pied Sud du pic, et surtout qu'il y avait à l'Est de son couloir, formant dès lors col, une série de deux sommets d'une altitude analogue à celle du pic ascensionné et faisant une puissante barrière sur laquelle s'appuyait la rive droite du glacier de Séguret d'Avant. Si je parle de cette petite négligence, c'est qu'elle me troubla fort, toute une journée durant, pendant mon exploration de 1897, et me força d'aller plus avant dans le massif jusqu'à ce que j'aie eu la clef du mystère.

DERNIÈRES EXPLORATIONS

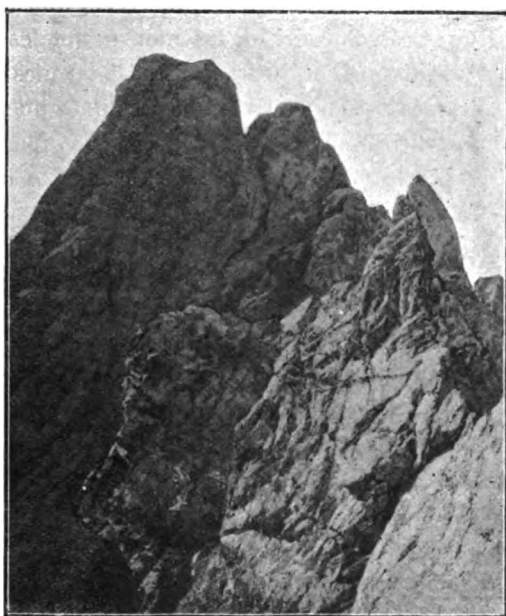
Voilà où en était la question au commencement de 1897. La partie Sud du massif était absolument inconnue; la carte de Duhamel y portait trois sommets: le Pic de Coste-Vieille, la Cime de Saint-Pierre et le Peyron des Claux, celui-ci avec une altitude évidemment erronée. L'édition anglaise du *Guide du Haut-Dauphiné* signalait en outre, avec une altitude, les Tours de Clouzis, mais sans en dire le nombre.

Je les connaissais bien, ces tours, j'avais sur mon carnet de 1890 un croquis, ma foi, fort ressemblant, pris du haut de la Roche Émile Pic, et dont le seul tort était de porter une identification fausse (en cela je ne dérogeais pas aux habitudes établies pour ce groupe), mais qu'il m'était facile de reconnaître pour une des tours élancées que je voyais d'en bas. Mais alors où était le Pic de Coste-Vieille? Et toute une journée entre ma mère, ma sœur, notre amie Miss Richardson, les guides Estienne et moi, ce fut une discussion sans cesse renaissante et, il faut le dire, impossible à résoudre d'en bas.

Chargé par M. P. Joanne d'un article sur le massif de Séguret pour son important *Dictionnaire géographique de la France*, j'avais déjà étudié et je possédais assez bien la bibliographie relative à chacune des explorations déjà faites. J'accomplissais d'autre part à ce moment-là une tournée d'excursions embrassant tout le Dauphiné, avant de mettre la main à la revision complète du *Guide du Dauphiné* que je viens de terminer. Il me fallait passer le col de l'Eychauda, que je ne connaissais pas encore, et me rendre compte du massif de Séguret et de son voisin le massif de la Condamine. Mon plan fut vite fait : je chargeai ma sœur, qui désirait ne pas quitter ma mère, d'aller au col de l'Eychauda pour y prendre des notes à ma place, et, comme j'étais très entraîné, je résolus d'explorer en même temps mon massif en le prenant par le Sud et en remontant au Nord autant qu'il le faudrait pour me rendre un compte définitif de cette arête plus ou moins croulante. Le soir, les provisions faites, je causai avec mes deux guides, les frères Eugène et Pierre Estienne; nous fîmes notre premier plan d'attaque, le reste de la journée suivrait d'après les dispositions du terrain; à minuit nous jasions encore, et les mots souvent répétés de Séguret d'Avant et de Séguret-Foran, traversant les indiscretes cloisons du chalet-hôtel d'Ailefroide, allaient réveiller et

énervé les dormeurs, quand un bruit de bottes contre le parquet supérieur vint nous rappeler à l'heure, minuit.

Comment dire la poésie du grand matin des nuits alpestres, dans la si douce lumière que donnent les étoiles ! Comment dire le charme des émotions ressenties devant



Tour de Clouzis, face Sud, d'après une photographie de M. Maurice Paillon.

l'inconnu du départ vers des murailles aériennes se profilant en noir pur sur la teinte sombre du ciel ! Comment dire l'attrait mystérieux qui nous aime vers des dangers toujours possibles, en tous cas vers des jouissances infinies...

8 septembre, 4 heures du matin : nous partons tous ensemble, et à la bifurcation du sentier nous nous serrons

la main ; ces dames et leur porteur vont prendre le sentier des Claux, puis la berge du canal, pour rallier le vallon de Chambran, et les Estienne et moi nous allons remonter l'alpe du Riou-Sec jusqu'à un col qui m'a paru assez facile d'en bas. Nous prenons le large éboulis dont le cône rejoint bientôt le sentier de la Tête de la Draye, jusqu'au Riou-Sec ; à l'endroit où le sentier revient à droite, nous franchissons le torrent et nous nous élevons à travers une arête boisée, où les mousses et les herbes font un tapis glissant, où les racines et les troncs de mélèzes et les blocs rocheux aussi nous disputent un passage que chacun suit à sa guise. On dépense quelques forces de plus, mais c'est tellement plus amusant que le banal sentier, les uns derrière les autres. Il fait un temps superbe, un beau froid, quand nous débouchons sur l'alpe du Riou-Sec ; elle est déjà déserte, les moutons ne remplissent plus l'enclos de pierres et nulle part ne s'élève la petite fumée qui révèle le pâtre ; comme le dit son nom, l'alpe est sèche de bonne heure et ses pâturages sont vite désertés ; du reste bientôt peut-être la neige y sera pour de longs mois. Le col est devant nous, et il sera évidemment d'une conquête facile ; mais à sa gauche surgit de plus en plus une aiguille qui nous avait paru d'en bas appartenir directement à l'arête et qui nous semble maintenant en être séparée.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? dis-je. Est-ce qu'elle appartient à l'arête ?

— Ah ! bien, on ne sait pas, me répondent les Estienne ; c'est la première fois qu'on la voit, celle-là. Nous pouvons, puis, monter et on verra bien là-haut. »

Un cône d'éboulis croulant et détestable remonte vers notre col ; en prenant sa rive gauche, puis sa rive droite, nous évitons en partie cette montée ennuyeuse. Il n'y a plus à s'y tromper, là où tout le monde croyait qu'il n'y avait qu'une aiguille, il y en a deux : la première, qui se

profile sur le ciel, le plus près de nous, est d'une superbe allure, elle semble à pic de tout côté. Notre joie est vive d'avoir fait la découverte d'un pic absolument inconnu jusqu'ici, mais elle est tempérée par l'air rébarbatif de notre future conquête. Nous voici au col à 8 h. 10 minutes sans fatigue et sans difficulté.

« Enfin où sommes-nous ? dis-je à mes guides. Comment se nomme ce col ? a-t-il un nom ? »

Le jeune Estienne, qui a pris une bonne figure réjouie et qui avait éludé tout le temps mes questions, part d'un éclat de rire et me dit : « Hé bien ! Monsieur, c'est le col du Paillon. » Et alors il m'explique que la cime arrondie qui est au Sud est le Paillon et qu'on l'a toujours nommée ainsi à cause de sa ressemblance avec un gerbier de paille¹ ; il me dit même que pendant longtemps il a été surmonté d'une perche que l'on avait placée là comme signal géodésique. C'est en effet la Cime du Paillon, qui occupe le point 2,794 de la carte de l'État-major, et qui sur la carte de Duhamel porte le nom de Cime de Saint-Pierre. Comme je prononce ce nom, Estienne me dit : « Oh ! le voilà, le Grand Saint-Pierre », et il me montre à l'Est de la Cime du Paillon une magnifique aiguille rocheuse aux parois qui semblent droites, mais pourtant pas impossibles. Cette dernière cime, la Cime du Grand Saint-Pierre, occupe sur la carte de Duhamel la situation du point rouge à l'Est du point 2,794. Au delà est un petit col « que l'on prend quelquefois pour aller aux chamois », et qui s'appelle la

1. Peut-être faut-il chercher l'origine de ce nom dans l'usage qu'on faisait de ce sommet, facile d'accès et situé en vue des vallées de Saint-Pierre et de Celse-Nière, refuges de la Vallouise, pour y placer ces signaux à feux, accoutumés dans tout ce pays et appelés en Queyras *Buchets*, et dans le Briançonnais *Paillassons* ou *Paillons*. « Avec nos signaux, dans moins d'une demi-heure tout le district, et même le département à trente lieues de distance, sera averti et sur ses gardes. » (Lettre d'Izoard fils, du 19 mai 1790 ; *Annales des Alpes*, 1898-1899, p. 189.)

collette de Coste-Vieille ; il fait communiquer les alpages, disons les pierres, du bassin de Coste-Vieille, avec un vallon où coule le torrent du Frêne, sur Pra-Chapel et le Serre, entre Ailefroide et les Claux, un vallon qui a un intérêt géologique assez important, car on y peut étudier le passage des calcaires de la Condamine aux schistes secondaires, et enfin aux granits du massif dont c'est la limite au Sud. Au delà du col, toujours en suivant la carte de Duhamel, nous trouvons un renflement de l'arête avec un retour au Sud-Est, et plus bas le Peyron des Claux (2,630 mètr.). Ici la carte de Duhamel, cette œuvre admirable et qui n'a pas encore été récompensée comme elle le méritait, figure exactement le terrain, mais donne au Peyron des Claux une cote évidemment erronée. Au delà de la collette de Coste-Vieille le renflement dont nous avons parlé s'appelle le Bas-la-Cime, et c'est lui qui doit avoir 2,630 mètres, soit 136 mètres de moins que la Cime du Paillon¹. Le Peyron des Claux, simple promontoire pierreux, vient ensuite, et l'arête va tomber près du hameau des Claux au confluent du torrent de l'Eychauda et du torrent d'Ailefroide.

On comprendra facilement la joie que j'avais à découvrir toutes ces nouveautés cartographiques : j'étais dans la situation du chasseur qui, dès le matin d'un jour de passage, juge que la journée sera une de ces journées fructueuses dont on se souviendra toujours.

« Mais alors, où est le Pic de Coste-Vieille ? répétais-je, pour la dixième fois de la journée.

— Ah ! pour ce qui est de là, me disent mes guides, en me montrant l'arête au Nord, c'est différent, c'est pas bien connu.

— Hé bien ! dis-je, nous allons prendre l'arête d'un bout à l'autre ; il est tôt et nous verrons bien. »

1. La carte au 40,000^e, reproduction des minutes de l'État-major publiée par le Club Alpin Français en 1874, porte en effet ce chiffre de 2,630 placé au point d'intersection où est situé le Bas-la-Cime.

Nous voilà commençant notre chevauchée ; nous trouvons un pointement de l'arête, puis un second col (variante du nôtre), et enfin un point de suture d'où part une arête secondaire qui va attacher une superbe aiguille de quelque 2,900 mètres. C'est l'aiguille que nous avons aperçue d'en bas et qui semblait faire partie de l'arête principale, celle que nous avons alors prise pour le Pic de Coste-Vieille. Il n'y a plus à douter, c'est une aiguille inconnue. Nous l'abordons par son flanc Sud-Est à travers des roches polyédriques en équilibre plus ou moins stable, et nous arrivons à 9 h. 25 minutes sur son sommet formé d'une courte arête Nord-Sud, abrupte de tous côtés et reliée à l'arête principale par son arête Est. Il y a deux pointements sommitaux, formés chacun d'une énorme pierre et à peu près égaux. Au moment où j'allais précipiter l'un des blocs par amusement, Estienne me dit en plaisantant : « Ne faites pas ça, nous serions obligés d'escalader l'autre pour pouvoir dire que nous sommes allés au sommet, et, vous savez, ce ne serait pas commode. » Je mets soigneusement le sommet sous mon bras pour qu'il ne tombe pas, et je baptise notre nouvelle conquête l'Aiguille des Frères Estienne. Là-bas, au fond de la vallée, on distingue le chalet de mes braves guides et le petit hôtel d'où ils pourront montrer avec fierté leur belle aiguille et ses à-pic.

Mais alors, Coste-Vieille est là devant nous ? C'était le refrain. Nous reprenons sans la moindre difficulté l'arête principale, qui commence à devenir très aérienne. A 10 h. et demie, arrivés sur l'arête sommitale de ce que nous croyons être le Pic de Coste-Vieille, nous voyons tout à coup l'arête Nord de notre cime se couper en un à-pic. Pierre Estienne descend alors et aperçoit un énorme couloir ayant l'air de former col et sur lequel notre aiguille se coupe en surplombant. « Pas moyen de passer ! » nous crie Pierre Estienne. Où sommes-nous ? quelle est cette

cime? personne de nous n'en sait rien. Si ce n'est pas le Pic de Coste-Vieille, baptisons-la l'Aiguille de Coste-Vieille.

Mais alors, dit le refrain, où est le Pic de Coste-Vieille? « Qu'il soit où il voudra, faut pas moins faire demi-tour », grommelle Eugène Estienne. Et le demi-tour, c'est l'arête que nous venons de faire en sens inverse, c'est descendre très bas, de 250 mètres environ, dans le vallon de Coste-Vieille, car notre aiguille est encore à pic sur sa face Est. Nous dégringolons en tempêtant dans le royaume de la pierre, et je ramasse en chemin quelques échantillons de ce beau granit rose et de nombreux échantillons de porphyre prouvant bien que l'injection porphyrique a atteint dans le Sud du massif une assez grande importance. Nous laissons à droite une brèche située au Nord de notre dernière aiguille, et dont les deux couloirs Est et Ouest forment bien en effet un col, que nous utiliserons l'année suivante en le baptisant le col de Coste-Vieille.

Nous remontons alors par des rochers terreux où quelques fleurettes sont nichées dans de petits coins pleinement exposés au Sud et abrités contre des rochers verticaux. Par une large croupe dirigée au Nord-Ouest, nous arrivons à midi sur un sommet plus élevé que tous ceux que nous avons encore vus. Si le sommet n'est pas beau, du moins la vue est fantastiquement belle. Je ne parle pas des lointains du panorama; nous nous en occupons fort peu pour le moment; devant nous, au Nord-Ouest, se dresse une petite aiguille un peu plus élevée que notre pointe, terminée en un seul bloc pyramidal de granit, et que nous appelons l'Aiguillette de Clouzis; puis un formidable couloir, collecteur d'un petit cirque supérieur, nous sépare d'une terrible muraille aux parois en très forte pente, et s'élevant par une succession de plaques rocheuses à pic et d'énormes débris croulants; le site est imposant; nous sommes dans un autre monde, un monde

inconnu, insoupçonné même, les restes de quelque vieille planète en ruines.

« Ah ça ! mais où est le Pic de Coste-Vieille ? » reprenons-nous en chœur cette fois. J'ai bien une vague idée que nous sommes sur le sommet du Pic de Coste-Vieille (3,139 mètr.), avec les planes de Coste-Vieille au Sud-Est et la respectable arête de Clouzis devant nous. Mais alors quels sont les pics que nous avons ascensionnés déjà ce matin, quels sont les pics que nous avons devant nous ? « Il y a quelque chose de bien simple, reprend Pierre Estienne : continuons. » Il dit cela tout simplement. Cela paraît tout simple à lire ici ; mais je vous assure que, dit là-haut, devant cette redoutable muraille, après la moitié d'une journée d'ascensions déjà pénibles, cela provoqua chez moi une bouffée d'admiration pour cet homme. Puis la réflexion vint : « Ce ne sera pas commode », dit-il ; et alors, Eugène Estienne et moi, déjà empoignés par l'idée de grimper là-haut : « Allons-y, on verra bien. » Mais par où ? La belle arête Ouest serait peut-être praticable, mais il paraît impossible d'y atteindre : du bas elle est gardée par un ressaut absolument à pic ; inutile de songer à l'atteindre par la face qui est devant nous ; si, comme nous le croyons, nous sommes devant la Tour de Clouzis, la face opposée est aussi à pic que celle qui se présente à nous, car d'Ailefroide on l'aperçoit comme un obélisque. Reste l'échancrure qui est devant nous ; il nous semble qu'on peut l'atteindre en descendant au fond du couloir qui est à nos pieds et en le réescaladant de nouveau jusqu'à la brèche. Une fois à la brèche, il nous restera un passage qui par sa verticalité ne paraît pas devoir être facile. Et pendant quelques minutes c'est une discussion passionnée qui s'engage entre nous tous ; on se fait passer mon excellente jumelle et chacun fouille les moindres saillies. Nous ne pensons même plus à déjeuner. Enfin Pierre Estienne nous dit : « Tournons voir de l'autre côté,

ce sera peut-être meilleur, car ce couloir doit ramasser toutes les pierres qui tombent et...» Après un temps : « Je n'aime pas ce couloir », dit-il pour toute raison, ce qui, chez un guide, en vaut bien d'autres. Nous redescendons du Pic de Coste-Vieille en tenant le Sud-Est, puis le Nord, et nous aboutissons à une petite arête qui descend jusqu'à la plaine de Chambran. De là, toute l'arête de Clouzis nous apparaît dans sa suprême élégance. Mais il sera dit que toute la journée nous aurons à résoudre des problèmes topographiques. Nous avons devant nous un petit névé glaciaire qui est bien marqué sur la carte; mais, au delà, trois pics s'élèvent, et, d'après la carte comme d'après mes souvenirs bibliographiques, il ne devrait y en avoir qu'un, le Pic de Clouzis. Mes guides jettent le trouble dans mon esprit et me disent que le névé d'en bas est peut-être le glacier de Séguret d'Avant; nous trouverions alors de l'autre côté le Pic de Séguret, le Pic Gardiner et le Pic de l'Eychauda, le compte y serait bien. Mais alors?... Nous verrons ça ce soir.

Nous déjeunons en vue de la face Nord de la Tour, sur une espèce de collet formé de plates horizontales et de deux couloirs terreux descendant, l'un sur les planes de Coste-Vieille, l'autre sur le névé de Clouzis : personne ne mange à sa faim, car, tout à l'heure, la lutte exigera qu'on soit léger, fluet et souple. Nous tournons sans difficultés au Nord autour de notre forteresse. Ici l'aspect est encore moins engageant : des pentes presque verticales de tous côtés; cependant nous apercevons dans notre brèche une fissure pas bien large, mais qui sera peut-être suffisante. Nous revenons à l'Est, et, nous attachant à 15 mètres les uns des autres, nous nous engageons sur le versant Sud-Est de la Tour Orientale, évidemment la plus basse. Dès le début, nous cheminons au-dessus des abîmes du grand couloir qui tombe au Sud-Ouest, et, dès le début, nous sentons que les difficultés viendront de la roche com-

plètement croulante et qu'il faudra être patient, léger, fluet et souple. Un bloc, d'un mètre cube, est là, qui barre le passage sur l'étroite corniche que nous suivons; il est à peine supporté, tout à fait en équilibre instable; avec une patience de plusieurs minutes, j'essaie de le contourner, car le passage de Pierre Estienne l'a déjà ébranlé. Tout à coup je le sens chanceler. Je m'arrête figé dans la posture prise, je me dégage avec des mouvements de serpent et je prends le parti de passer au-dessus. « Tendez la corde, » et je passe sur une série de saillies minuscules : je reste alors de longues secondes suspendu par les deux mains et un pied, cherchant de l'autre pied la saillie de rocher parfois introuvable, en des postures clownesques. Enfin, ce premier mauvais pas est passé. En reste-t-il beaucoup? Nous conversons par monosyllabes, sans nous voir, car nous contournons la Tour en un chemin des plus aériens et des plus branlants. « Êtes-vous solide? — Pas encore;... ai-je encore de la corde? — Plus que deux mètres. — Ah! tâchez de vous allonger un peu, j'en aurai assez... » Puis le grand silence... Que de temps pour faire ces deux mètres, deux longues minutes qui révèlent seules les difficultés et les précautions prises! « Je suis solide, allez-y », me répond enfin Pierre. Je transmets l'ordre à Eugène qui, dernier à la corde, ne peut entendre son frère. « Je suis solide, lui dis-je, venez me retrouver, afin de me donner de la corde. » Quand Eugène est près de moi, je pars; il me donne de la corde pendant que de son côté Pierre tend la sienne. Là, presque plus moyen de passer : en dessous le vide, en dessus une muraille, et, de là jusqu'à notre brèche, un chemin de pierres écroulées des sommets de la brèche, pierres coincées en équilibre problématique les unes contre les autres, tenues par quelque roc qui dans le couloir de la brèche joue des coudes comme un ramoneur pour soutenir le reste. Le premier bloc que je rencontre barre le chemin : il faut passer au

laminoir en rampant en « S » dans un couloir triangulaire où les mouvements sont fort ennuyeux : après avoir été patient, après avoir été léger, c'est le moment d'être fluët.

Nous voici dans notre brèche et, pendant que je retire la corde d'Eugène qui lentement serpente derrière la Tour Orientale, cette bonne et tour à tour maudite corde qui s'accroche partout, j'échange mes impressions avec Pierre. Il y a bien une belle fissure, mais elle est coupée d'un énorme bloc soutenu par une mitraille de petits rochers. Si l'un part, tout part, et alors cette petite avalanche balaie la route que nous venons de passer avec tant de précautions, le dernier bloc du couloir s'ébranle et toute notre route, notre seule route de retour, s'écroule. La déduction s'impose. « Et par la face Nord de la brèche? dis-je. — Va falloir voir », me dit Pierre, qui n'est pas content.

Nous nous établissons solidement, Eugène et moi, dans la brèche, et Pierre se dirige sur les à-pic de la muraille Nord; il se hisse assez péniblement de trois mètres, et je l'entends grommeler : « N'y a plus moyen. » Nous sommes consternés. Pierre descend avec difficulté, et la minute est imposante dans son silence, troublé seul par le grincement du fer des clous. Enfin le voilà près de nous, hale-tant des efforts faits. Eugène veut tenter la fissure. « Non, non, mon petit, dit avec autorité le frère aîné; si on peut y aller, j'irai. » Nous nous reposons, en proie à une émotion énervante. Puis Pierre prend un petit verre de rhum, et le voilà parti; il n'y a pas dix mètres à franchir. Il avance lentement, remontant cette étroite fissure coupante, heureusement un peu oblique : le voilà enfin devant l'obstacle; il tâte. « C'est tout branlant », dit-il. Il se retourne, je sens l'interrogation muette de ses yeux qui demandent ce que je pense; ma responsabilité de chef de l'expédition m'apparaît nettement; je réfléchis quelques secondes. Il n'y a plus que trois mètres, et certainement le passage ne pa-

rait pas impossible. Mais... je vois le rocher croulant... et d'une voix nette : « Demi-tour, Pierre ! » et comme il regarde encore, la rage au cœur : « Demi-tour, je ne vous donne pas de corde. »

Et alors, le retour, le retour sans l'espoir de l'aller, le retour, sans la griserie de la réussite. Tous les passages nous paraissent plus difficiles ; nous sommes peut-être plus fluets, mais à coup sûr moins patients et moins légers. Moins légers, c'est certain. Arrivé au premier bloc branlant qui nous avait donné tant de peine, Eugène Estienne, en passant contre, se fait serrer la jambe entre le bloc et la paroi qui le soutient ; il parvient enfin à se dégager et à remettre le bloc en équilibre. A mon tour de passer : je chemine au-dessus, comme une mouche, contre la muraille supérieure, non sans avoir calé le bloc avec un petit caillou. Dès que je suis bien établi, Eugène Estienne tend la corde derrière moi, afin de me donner un point d'appui plus solide, et je tiens moi-même la corde à Pierre que je n'aperçois pas et qui chemine le long de notre corniche. A un moment, il me crie : « Tendez la corde ! » Je tire à moi vivement ; la corde vient fouetter le roc branlant, en l'appuyant contre la montagne ; le petit caillou qui le calait glisse, et le bloc commence sa chute ; je vois le danger que court la corde et d'un coup je lui fais décrire un cercle autour du bloc ; malheureusement, une saillie du rocher la saisit et l'entraîne sous le bloc, qui détache une formidable avalanche de pierres dans le couloir avec un effroyable bruit ; la montagne semble s'écrouler en entier et nous la sentons trembler. Immédiatement je m'aperçois que la corde est coupée net, comme avec un rasoir. Dans quelle situation se trouve Pierre que je n'aperçois toujours pas, et qui m'avait précisément dit de tendre la corde pour l'aider ? Une de ces réflexions foudroyantes me vient avec la rapidité de l'éclair : il faut à tout prix nouer les deux bouts de la corde, et vite. Je crie à Eugène : « Tenez

bon »; je me laisse filer de deux à trois mètres dans l'abîme, soutenu par la corde : je tiens déjà le bout qui est de mon côté et saisis vite l'autre bout; un double nœud est instantanément fait; je me hisse sur le bout que tient Eugène, et je réescalade la paroi pour me mettre en sûreté dans ma position primitive; tout cela en trente ou quarante secondes. Ah! dans ces moments-là, l'intelligence, la volonté, les muscles, l'être entier, obéissent rapidement. Tout s'explique, et Pierre revient à nous lentement; lui, de son côté, avait eu une forte émotion, il avait cru que c'étaient les blocs sur lesquels nous étions qui s'écroulaient.

Enfin nous voici désencordés et en sûreté; il est 3 h. et demie, nous sommes sur l'arête qui se poursuit au Nord, avec une vue de toute beauté : au Sud, notre méchante Tour, qui est bien la Tour de Clouzis, à laquelle on peut appliquer, croyons-nous, la hauteur de 3,242 mètres, portée sur les minutes de la carte d'État-major et appartenant à un point *x* de cette arête; à l'Ouest apparaissent le Pelvoux, le Pic Coolidge et les Écrins; plus au Nord-Ouest, la Meije se cache derrière la chaîne des Roches du Glacier Blanc, et, au Nord, surgit le magnifique Clocher de Clouzis (3,400 mètr.?) avec ses abrupts qui d'ici paraissent inattaquables.

Pendant que nous descendons vers le névé de Clouzis, nous voyons qu'au delà du Clocher de Clouzis se dressent encore deux pointes cornues et presque jumelles, que nous appellerons les Cornes de Clouzis. Au Nord est le Pic de Clouzis (3,467 mètr.), dont nous avons déjà parlé plus haut (p. 60) et dont l'arête Est nous intrigue tant. Les pics inconnus de cette arête Est m'intriguent même tellement que je ne suis pas sûr de mes identifications; pour que mon exploration de la journée soit précise et, partant, profitable, il faut que j'acquière une certitude et, cette certitude, je ne puis l'acquérir qu'en traversant le flanc Est du massif tout entier. Je suis, du reste, parvenu à faire partager à mes guides mon désir d'exploration com-

plète, et c'est sans l'ombre de mauvaise humeur qu'ils acceptent ce surcroît de fatigue. Laissant, à notre droite le vallonnement qui, du névé de Clouzis, conduit au val-lon de Chambran, nous franchissons à son pied Est, dans de mauvais rochers, l'arête Est du Pic de Clouzis. Nous traversons un bras de glacier et nous nous butons devant une arête qui, se profilant sur le ciel à l'Ouest, semble se continuer jusqu'à l'arête principale. Puis nous retrouvons un autre bras glaciaire. Pendant tout ce temps je prends des notes, trébuchant toutes les fois que je mets le nez en l'air ou sur mon carnet de notes. Nous ne comprenons plus bien où nous sommes, mais nous marchons au Nord en travers du flanc Est du massif. Tout à l'heure nous en aurons bien la clef. Mais quelle patience nécessite pareille course en de perpétuelles montées et descentes ! Là une moraine croulante, ici un éperon à escalader, plus loin un glacier fondant à traverser pour tomber dans une glaise détritique poussiéreuse. Enfin nous nous trouvons devant une forte arête qu'il s'agit de franchir en col. Justement devant nous s'ouvre une échan-crure où conduit un couloir oblique de rochers. Où sommes-nous ? et le refrain de venir : « On le saura bien ce soir. » Mais l'entrain n'y est plus et la plaisanterie tombe. Nous dévalons d'un petit col par un couloir de neiges en mauvaises conditions et, pour ne pas tailler, nous faisons une détestable gymnastique entre le névé dur et le roc non moins dur, contre lesquels nos chevilles pressées sont souvent heurtées et froissées. Enfin, à un détour, nous apercevons le lac de l'Eychauda. Nous savons maintenant où nous sommes. Nous venons de traverser les deux bras du glacier de Séguret d'Avant, séparés par une arête rocheuse qui nous a paru monter jusqu'au sommet par suite de la perspective, mais ne monte pas très haut dans le glacier. Puis nous avons franchi, par le collet d'Avant-Foran, l'arête Est du Pic de l'Eychauda. Et le pic

aux trois sommets était bien le Pic de Clouzis, avec deux sommets de plus qu'on ne lui en connaissait, voilà tout.

Mais la joie de tenir enfin la solution du problème n'atténue que partiellement la fatigue. Le lieu est triste du reste, et une immense déception s'empare de moi. C'est donc là ce lac de l'Eychauda tant vanté, aux belles lignes et aux chaudes couleurs ! Dans la lumière finissante, dans la dépression de la fatigue, dans l'éloignement du *home*, ce site me paraît d'une désolation sans égale. Partons.

Nous montons péniblement les pentes qui conduisent au col de Montagnolle : c'était la septième ascension de la journée que nous faisions, et vraiment nous commençons à en avoir assez les uns et les autres. Un plaisir pourtant nous était réservé au sommet du col ; les neiges, très tardives en 1897, tapissaient tout le versant Nord. A la nuit tombante nous commençons une superbe glissade ; mais dans les altitudes la nuit vient si brusquement qu'elle nous prit en route et que les chutes commencèrent. Tout cela n'était rien auprès des chutes que nous fîmes dans les rochers couverts de hautes herbes qui suivirent. Fort heureusement, malgré un bagage très allégé, j'avais gardé ma lanterne pliante ; et mes guidés, à qui je n'avais rien dit, furent dans une joie folle. Nous étions dès lors, avec la lanterne, sûrs d'arriver au gîte et de ne pas coucher dehors. Nous descendîmes tant bien que mal la vallée du Tabuc à la pleine nuit, et à 8 heures nous étions devant une bonne table dans l'hôtel Izoard au Monétier-les-Bains. Le dîner terminé, nos pas lourds résonnaient dans l'escalier de l'hôtel. En deux mots, ces dames étaient mises au courant du succès de l'exploration ; elles apprenaient que nous avions gravi un nombre fantastique de tours croulantes et d'aiguilles rébarbatives que nous avions plus ou moins baptisées ; et comme tout le monde avait sommeil, on remit la suite de la causerie au lendemain ¹.

1. V. *Revue Alpine*, 1898, p. 267.

En 1898, il entraîna naturellement dans mon plan de campagne de tenter encore la fameuse Tour de Clouzis. Parti, avec mes deux braves guides, du Valgaudemar¹ où j'avais été appelé par la gracieuse invitation de M. René Taverrier, pour assister à l'inauguration du chalet-hôtel du Clot, j'avais eu l'agrément de conduire mes guides dans une région inconnue d'eux, de réussir quatre premières courses dont j'ai donné la technique dans la *Revue Alpine* du 1^{er} août 1898, de passer le col de la Temple et d'arriver à Ailefroide avec un beau temps insolent.

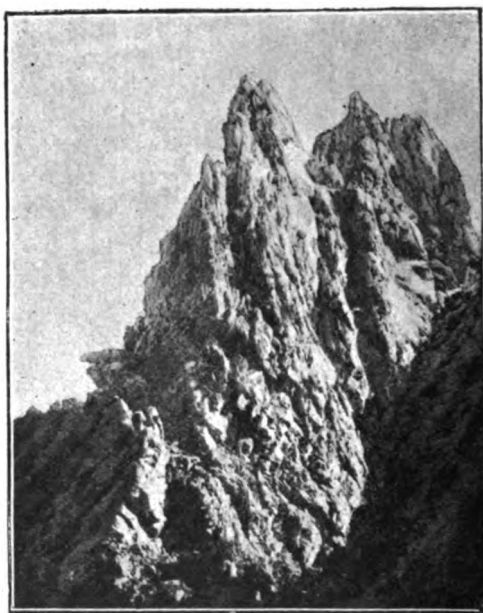
Le soir j'ai le plaisir de dîner à l'hôtel avec MM. Termier et Marcel Bertrand, les géologues bien connus. Nous causons des échantillons minéralogiques de Séguret que j'avais envoyés l'année précédente à M. Termier. Il m'explique que M. Marcel Bertrand et lui sont ici pour essayer de débrouiller l'orogénie et la stratigraphie d'un plissement du massif de la Condamine particulièrement difficile à analyser. Il me dit alors : « J'ai trouvé en revenant du Pré de Madame Carle un échantillon de calcaire venu évidemment du cirque supérieur de Clouzis ; il est probable que c'est un pli du massif de la Condamine pincé dans les granits de Séguret ; puisque vous devez aller là-haut demain matin, rendez-moi donc le service de me chercher ce plissement et, si vous le trouvez, de m'en rapporter un échantillon avec le pendage des couches ; cela nous éclairerait sûrement sur notre point difficile de la Condamine. » Je suis ravi, car si, dans notre course de demain, nous n'avons plus le même intérêt géographique que l'an dernier, nous allons avoir du moins dans toute la montée l'intérêt d'un document géologique à chercher².

1. Sur ma demande, l'*Annuaire*, qui a toujours écrit *Valgodemar*, a bien voulu déroger et accepter l'orthographe *Valgaudemar*, que je préfère pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici.

2. L'éminent professeur de minéralogie à l'École des mines de Paris, chargé de l'étude du grand massif du Pelvoux pour la carte

J'avais l'intention de passer le col de Coste-Vieille pour atteindre la face Est de la Tour; mon projet se modifie alors et je me résous à prendre en travers le versant Ouest, pour aboutir à l'arête Nord, d'où il nous sera facile de revenir à l'Est.

Le lendemain 14 août, de grand matin, nous partons, avec nos piolets qui nous seront presque inutiles, et avec



Tour de Clouzis, face Nord, d'après une photographie de M. Maurice Paillon.

un instrument bizarre, sorte de perche de trois mètres de longueur, terminée par une griffe de fer, qui doit nous servir à nous assurer à distance de la solidité du dernier obstacle de la Tour de Clouzis.

géologique de France, a bien voulu rédiger, à ma demande, sur la constitution du massif de Séguret, une Note dont les lecteurs apprécieront la haute portée, et que je place à la fin de cet article, en appendice.

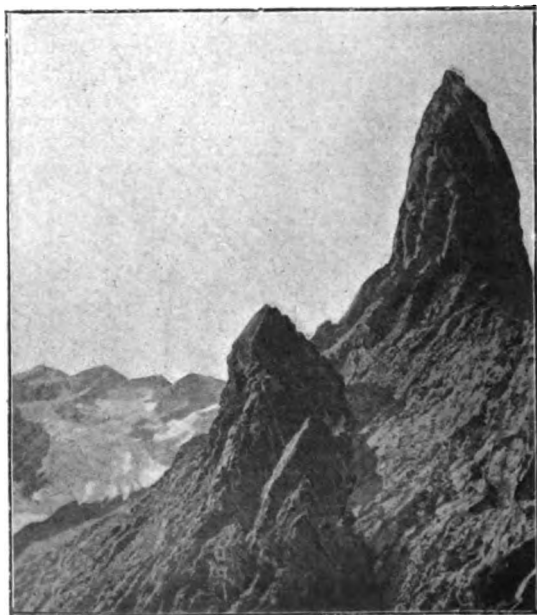
Je dois dire que le 24 juin précédent, mes guides avaient amené au pied de la Tour le porteur Jean Engilberge, qui, en qualité de forgeron, devait juger de la meilleure forme à donner à la griffe en question. Nous trouvâmes au cours de notre ascension, au pied de la Tour, le procès-verbal de cette visite; il y avait l'observation suivante : « C'est presque impossible de monter plus haut à cause du mauvais état du rocher. »

Nous remontons comme l'an dernier le sentier de la Tête de la Draye, nous franchissons le Riou-Sec, et nous continuons à remonter en pente très douce un charmant sentier courant au milieu des mélèzes et bordé de myrtilles et de genévriers. Nous franchissons le ruisseau et traversons les pâturages des Fourons; nous continuons à monter en oblique jusque sous le Rocher-Rouge de la Plarette, pour aboutir à une terrasse dans la Barre de la Motte, contrefort venu de l'Aiguille de Coste-Vieille. La vue, un peu sauvage, est grandiose sur le Pelvoux et les Écrins, et il y aurait là une jolie situation pour un chalet; on pourrait même améliorer le sentier qui, en courbe de niveau, va rejoindre la Tête de la Draye.

Nous franchissons l'arête par de mauvais rochers et rejoignons l'un des thalwegs de Clouzis, celui qui vient du col de Coste-Vieille. Je puis étudier à mon aise la tranche granitique à vif de toute l'arête, rive gauche, et de nombreux morceaux de roches en place sur la rive droite; pas le plus petit morceau de plissement calcaire dans leur horizon. J'aperçois bien là-haut dans les Arcas les plissements de la Tête de Métal, mais sans rien pouvoir affirmer, sinon que sur notre parcours ce sont partout les granits verts et surtout les granits roses qui forment la plus grande part du complexe du massif.

D'énormes éboulis succèdent et, remontant le long de leurs rives, nous les traversons très haut, tout à fait en travers; malgré cela ils sont détestables et exigent une forte

dose de stoïcisme. Nous contournons le pied Ouest du Pic de Coste-Vieille, puis nous escaladons les rochers au Nord-Ouest de la Tour. Le pauvre Eugène reste en route, embarrassé qu'il est de la grande perche. Mais à la fin nous arrivons à l'arête principale, non sans avoir étudié attentivement, dans toute la dernière partie de notre



Le Clocher de Clouzis, face Sud,
d'après une photographie de M. Maurice Paillon.

montée, l'arête Ouest de la Tour et nous être convaincus qu'elle est encore plus impraticable que la route que nous avons suivie l'an dernier.

Une fois sur l'arête principale, nous examinons sérieusement les chances de réussite que pourrait présenter une ascension au Clocher de Clouzis. A distance il paraît

vraiment inabordable de tous côtés ; c'est le clocher de cathédrale sans le moindre clocheton, sans le moindre arc-boutant pour faciliter l'escalade.

Mais nous avons hâte de nous mesurer avec notre ennemie, et nous voici déjà sur la corniche, nous faisant passer la perche de mains en mains. Voilà le passage triangulaire ; voilà la brèche.

Le moment décisif est arrivé. Nous attachons Pierre à un bout de la corde et nous à l'autre bout. Il prend un cordial et part froidement. L'accès de la fissure n'est déjà pas très commode ; il arrive enfin près du bloc redouté. Eugène avance un peu pour faire passer la perche pendant que, solidement établi, bien arc-bouté dans une anfractuosité de rocher, je tends la corde soigneusement. Pierre agrippe le bloc de sa griffe de fer et, autant que le lui permet sa difficile position, secoue vivement le rocher : une petite pierre se détache ; tout va-t-il crouler ? Le gros bloc résiste ; Pierre reprend sa marche et arrive à lui. Suspendu par un bras, de l'autre il essaie chaque morceau et cale le bloc de tous les petits morceaux détachés ; enfin, quand il juge qu'il n'y a plus de danger de voir se détacher le tout, il tente l'escalade et lentement (oh ! que c'était lent pour nous), lentement il contourne, se dégage. Son frère lui fait une observation : il réplique avec violence et avec une émotion dans la voix : « Ne me dites rien, vous me troublez. » Je le suis des yeux avec inquiétude ; car ses genoux tremblent déjà un peu de fatigue. Enfin un rétablissement le porte au-dessus de la fissure et en deux bonds il est sur la plate-forme terminale. A mon tour ; il ne s'agit pas de lâcher pied, car, bien que soutenu par la corde, je viendrais me balancer désagréablement le long de la paroi ; mais l'aide morale de la corde est plus puissante que son aide effective, et je n'éprouve que fort peu de difficulté à passer et pas la moindre émotion pénible : juste ce qu'il faut de tension pour trouver très

agréable la sensation de réussite. Eugène, un peu plus fatigué, a quelques difficultés à venir.

Enfin nous voilà tous trois sur la Tour de Clouzis ; il est midi. Pierre se retourne vers son frère : « Eugène, nous y sommes tout de même. » Et en bégayant un peu : « Ce n'est pas le Maximin qui y viendra », dit-il en faisant allusion à Maximin Gaspard et à mon ami Reynier. C'est que, lui, il est le premier guide de son pays, et que c'eût été dur de la voir à d'autres, cette élégante fille de sa vallée. Nous n'avons pas apporté le moindre drapeau, et Pierre voudrait laisser un souvenir visible des chalets d'Ailefroide ; j'ai toutes les peines du monde à l'empêcher de se débarrasser de sa chemise pour la fixer en guise d'oriflamme au bout de la perche apportée. Nous nous contentons d'un mouchoir qui claque au vent frais des sommets dans le beau ciel des altitudes. La vue, que nous songeons enfin à regarder, est très belle ; des escarpements déchiquetés au milieu desquels nous sommes, l'œil va aux blancs étincelants du glacier Blanc et aux lignes majestueuses du Pelvoux et des Écrins ; vers la Durance, l'horizon est immense, des montagnes de la Provence au Viso et à Rochebrune.

La descente s'opère dans la gaieté de la réussite ; à la traversée de notre corniche nous connaissons maintenant chaque caillou, chaque saillie. Après le déjeuner, qui se fait sur les pentes Sud-Est du Pic de Coste-Vieille, je refais l'ascension de ce pic pour photographier notre Tour, puis nous dévalons vers le col de Coste-Vieille dont nous faisons le premier passage, et bientôt nous rejoignons les éboulis du matin. Mais à la descente nous faisons une variante que nous recommandons vivement à la montée, c'est de franchir le plus haut possible (il y a trois ou quatre passages) l'arête descendue de l'Aiguille de Coste-Vieille ; on atteint ainsi les hauts pâturages des Fourons, qui sont plus agréables que les éboulis du ravin de Clouzis.

Tout à coup, nous nous retournons, et dans le ciel, loin là-haut, flotte furieusement notre petit drapeau. Les guides sont ravis, d'une joie naïve, enfantine : « Bien sûr ! on doit l'apercevoir d'Ailefroide ; » et tous deux de rire large dans le plaisir de voir sur cette redoutable Tour cette preuve de leur courage, ce témoignage de la difficulté vaincue.

Le soir, au Poët-de-Pelvoux, arrivait dans la salle à manger de l'hôtel un touriste essoufflé d'une marche rapide : « Si je suis en retard, c'est que j'étais à Ailefroide où l'on attendait le retour d'un enragé qui était allé essayer l'ascension d'une espèce de tour impossible à gravir ; on voyait bien le drapeau qu'ils ont laissé, mais je voulais voir de près la figure d'un homme assez fou pour faire des choses pareilles ; et puis, après tout, je ne sais pas s'il redescendra. » Sur cette plaisanterie, s'adressant à deux dames qui dînaient à table d'hôte : « Mais vous devez le connaître, Mesdames, puisque vous êtes de Lyon ; c'est un membre de la Section lyonnaise du Club Alpin qui est déjà venu souvent dans le pays. » Et l'une des deux dames de répondre : « Oui, Monsieur, c'est mon fils, et vous pouvez être assuré que s'il est parvenu à monter, il descendra encore plus aisément. » Ma mère et ma sœur, qui s'étaient séparées de moi pour passer le col de Vallon-pierre, apprenaient ainsi par télégraphie optique et messager spécial, et cela sans la moindre taxe télégraphique, la réussite de mon expédition.

Si je rapporte ce fait assez curieux, c'est pour répondre à cette apparence de folie dont nous semblons avoir le monopole auprès d'un nombreux peuple et même auprès de certains touristes. Nous leur paraissions être des clowns, des spécimens curieux à voir. Ils croient que nous n'échappons à un danger que pour courir vers un autre. Ils pensent que dans notre passion d'alpinisme la vaine gloriole de raconter les choses accomplies est tout.

Je voudrais leur dire combien il est plus facile de se jouer avec les difficultés d'une escalade qu'avec les difficultés du dictionnaire, et combien il est plus agréable de respirer l'air des sommets que de préparer en chambre un article qui vous ennuie avant d'ennuyer les autres. Je voudrais leur dire que nous réduisons l'aléa au strict minimum et que, lorsque nous jugeons la vie de nos guides en danger, nous avons le courage de battre en retraite, parfois malgré eux. Je voudrais leur expliquer qu'après un travail ardu, sans un répit, l'exercice des vacances, qui met en jeu tous les muscles et la meilleure part des facultés de l'âme, devient l'assurance du travail futur. Je voudrais leur dire l'intérêt passionnant que revêtent nos explorations, les jouissances infinies que nous y trouvons. Il faudrait pour cela faire toute la psychologie de l'alpinisme. Je leur dirai du moins le plaisir profond que nous avons à voir les foules venir enrichir ces populations parmi lesquelles nous comptons maintenant dans nos guides de véritables amis. Je dirai la satisfaction intime que nous éprouvons à avoir été les pionniers de la science. Je dirai enfin la joie patriotique que nous avons à être suivis par les troupes alpines qui sont venues sur nos traces, que dis-je, qui sont nées de nous. L'industrie suivra plus tard, et le Club Alpin Français aura ajouté une terre de plus à la France, les Alpes, le grand réservoir des forces morales et des forces naturelles.

MAURICE PAILLON,

Membre du Club Alpin Français
(Section lyonnaise et Section d'Embrun).

NOTE SUR LA CONSTITUTION GÉOLOGIQUE
DU MASSIF DE SÉGURET

Le massif de Séguret est presque entièrement composé de roches cristallines. Les terrains secondaires, trias et lias, n'y apparaissent que sous forme de lambeaux pincés dans des syn-

clinaux aigus, ou sous forme de manteaux superficiels résultant du déversement jusqu'à l'horizontale de l'un des synclinaux en question.

A. Roches cristallines. — Le granite forme la partie Sud du massif (escarpements qui dominent Ailefroide) jusqu'à l'Aiguille de Coste-Vieille. Ce granite est du type que j'ai appelé « granite du Pelvoux » : c'est un *granite alcalin*, à cristaux assez volumineux d'orthose rose, à albite blanche, très riche en quartz (25 à 30 p. 100 de ce minéral en moyenne), très pauvre en mica. Le mica est, presque toujours, plus ou moins transformé en chlorite. A l'Est et au Nord, suivant une ligne qui part du village des Claux, laisse un peu à l'Ouest le Peyron des Claux et un peu à l'Est le Pic de Clouzis, pour descendre enfin vers l'extrémité Sud du Pré de Madame Carle, le granite confine à des gneiss et des micaschistes. Le long de ce bord, sur une épaisseur de plusieurs centaines de mètres, le granite est « aplitique », c'est-à-dire qu'il prend un grain plus ou moins fin, plus fin, en tous cas, que le grain normal. Ces aplites de bordure sont de couleur rose. Elles sont parfois très compactes. Ce sont elles qui forment les Tours de Clouzis et aussi une partie des escarpements de la face Ouest du Pic de Clouzis.

A l'Est de ce bord s'étend une région de gneiss et micaschistes. Les bancs sont dirigés Nord-Sud, ou Nord-20°-Ouest. Ils sont verticaux ou plongent très fortement vers l'Est. Des amphibolites noires, à grosses lamelles de hornblende, alternent avec les gneiss et les micaschistes, surtout à l'entrée du vallon de l'Eychauda, à l'Est du Peyron des Claux. D'innombrables filons d'aplite rose percent ces couches cristallines ou s'y intercalent en bancs ou en lentilles : cette aplice est identique à celle du bord du massif granitique. Les pentes qui descendent du glacier de Séguret-d'Avant sur la plaine de Chambran offrent à l'observateur de nombreux et curieux exemples de ces apophyses filoniennes du granite voisin.

En face de Rieou-la-Selle, sous le lac de l'Eychauda, les gneiss et les micaschistes font place à une grande masse d'aplite, tantôt blanche et semblable à du sucre, tantôt rose. Cette aplice forme la base de l'Yret et aussi les escarpements cristallins, immédiatement surmontés par le calcaire nummulitique, que recoupe le chemin muletier du Monétier en quittant la plaine de Chambran. Cette aplice est souvent laminée et froissée, et ressemble alors à du gneiss. Sa présence et sa large extension indiquent que le granite est très voisin de la surface, et qu'une érosion un peu plus

accentuée l'aurait fait apparaître. Toutefois, une nouvelle bande de micaschistes, avec très peu de gneiss, affleure à l'Est de la grande masse d'aplite et forme le revêtement oriental de la montagne de l'Yret, sous le placage tertiaire.

L'arête des Grangettes, à l'Ouest de l'Yret, est formée d'aplite blanche, souvent schisteuse par laminage, souvent très altérée. Dans cette aplice, on observe, sous l'Yret, plusieurs bancs de calcaire liasique, véritables « coins calcaires ». Dans la vallée du Tabuc, l'aplice passe peu à peu au granite, et celui-ci s'étend alors, sans discontinuité, jusqu'aux Pics de Combeynot. Sur l'arête au Sud de l'Aiguille de Coste-Vieille, il y aurait, d'après les échantillons rapportés par M. Maurice Paillon, quelques filons de roches éruptives perçant les gneiss ou l'aplice. Ces roches, noires ou vertes, et lourdes, sont des *lamprophyres basiques* analogues à ceux de la région des Bouchiers et du massif Étret-Fétoules. Le Pic de Clouzis lui-même est formé de schistes chloriteux de couleur noire. La bande de gneiss et micaschistes que nous avons vue partir des Claux se prolonge vers le Nord-Ouest dans le massif des Agneaux, toujours formée de couches à peu près verticales. La longue arête des Pavéoux est constituée par ces mêmes gneiss, parfois très granitiques.

Dans l'ensemble, il est clair que le granite d'Ailefroide rejoint, en profondeur, par-dessous les gneiss des Pavéoux, des Agneaux et de Séguret-Foran, le granite du Tabuc et de Combeynot, et que la bande gneissique qui va des Claux aux Agneaux, et de là à la Pyramide de Laurichard, correspond à un synclinal, sans doute peu profond. Si les massifs de Séguret, des Agneaux, du Casset étaient arasés jusqu'à la cote 1,000, il est infiniment probable que l'on ne verrait plus affleurer, sur leur emplacement, que du granite.

B. *Terrains secondaires*. — Immédiatement au Nord-Est d'Ailefroide un grand synclinal fait affleurer le lias et le trias sur toute la hauteur de l'escarpement. Ce pli, déjà décrit par Ch. Lory en 1881, se serre sur l'arête du Peyron des Claux; mais, au Sud du torrent d'Ailefroide, on en suit le prolongement jusqu'au col des Rouges. Sous le Peyron des Claux, il présente un grand développement de lias calcaire, parfois avec bélemnites. Le trias est très réduit (cargneules). Le pli est déversé vers l'Ouest, et les couches plongent à l'Est d'environ 70°.

A l'Ouest de Chambran, près de la vallée, on observe une mince lentille de lias schisteux enclavé dans les gneiss. D'autres synclinaux semblables, très aigus, font apparaître, sous l'Yret,

les « coins calcaires » dont j'ai parlé plus haut. Un autre synclinal, plus large, fait affleurer à l'Est du col des Grangettes des bandes successives de grès et de dolomies du trias, et de lias calcaire (col de Montagnolle).

A l'Ouest du col des Grangettes, un dernier synclinal s'intercale dans l'aplite. Mais, au lieu d'être vertical ou à peine déversé, comme les précédents, celui-ci se déverse progressivement jusqu'à l'horizontale. On le voit — quand on regarde de la vallée du Tabuc l'escarpement des Grangettes — pénétrer en un **V** couché dans la muraille granitique et affleurer sur l'arête au point où celle-ci commence de supporter les glaces du glacier du Monestier. Ce **V** couché renferme du trias (grès blanc ou jaune, dolomies blanches), du lias calcaire, du lias schisteux, très noir, et aussi du dogger schisteux caractérisé par quelques rares bélemnites à sillon. En montant du lac de l'Eychauda au plateau du Rif, on s'élève dans ces divers terrains, qui, peu à peu, deviennent horizontaux. Le plateau glacé du Rif est formé de strates horizontales de terrains secondaires : c'est le synclinal qui s'est entièrement couché et qui présente dans son épaisseur une double série de couches, l'une en superposition normale, l'autre en superposition inverse. La double série affleure le long de l'escarpement qui domine le torrent de Saint-Pierre, depuis le col de Séguret-Foran, au Nord, jusqu'au pied Nord du Pic de Clouzis, au Sud. Il y a ainsi, tout le long de l'arête, entre ces deux points, une corniche ruiniforme, parfois surplombante, de terrains secondaires horizontaux, reposant sur les gneiss. Au col de Séguret-Foran, la série normale est, comme il arrive souvent dans les plis couchés, supprimée plus ou moins complètement par étirement. C'est le terme le plus ancien, le grès jaune du trias, qui forme le sommet de la corniche. Sous ce grès, dans les effrayants ravins de la Feste, on voit apparaître successivement les dolomies, le lias calcaire, et enfin le lias schisteux qui, au col même, repose directement sur les roches cristallines.

C. Terrains tertiaires. — Les terrains tertiaires (calcaire nummulitique et flysch) forment un placage de quelques centaines de mètres carrés sur les pentes orientales du Peyron des Claux, près de l'entrée du vallon de l'Eychauda. C'est la base de la grande bande tertiaire qui sépare le massif du Pelvoux de la zone du Briançonnais.

P. TERMIER.

III

LE FINSTERAARHORN

(PAR M. G. FLEURY)

Pour connaître une montagne, il ne suffit pas d'en faire l'ascension, il faut encore la voir sous ses divers aspects. Ainsi celui qui aura d'abord admiré les glaciers du Mont-Blanc du haut du Brévent ou d'un autre belvédère de la rive droite de l'Arve, ne perdra rien à monter à l'Aiguille du Midi pour voir la calotte du géant des Alpes ou au col des Maisons-Blanches pour regarder les parois abruptes de sa haute muraille orientale. La Jungfrau s'offre avec toutes ses magnificences au touriste qui l'examine d'Interlaken ou d'un point quelconque entre Mürren et le Faulhorn; mais vue du sommet de l'Eiger ou du Finsteraarhorn, de la Concordia ou de l'Eggishorn, la reine de l'Oberland ne conserve pas l'air imposant et majestueux qui frappe si vivement l'imagination lorsqu'on l'aborde du côté du Nord. Le Cervin semble s'élancer d'un seul jet lorsqu'on le voit du Riffelhorn, du Gornergrat ou du Dom des Mischabel; son arête Nord perd de sa raideur pour un observateur placé sur la Dufourspitze ou sur le Weisshorn; le touriste qui passe le col d'Hérens ou qui descend les pentes de la Tête du Lion aperçoit de là le pic Tyndall, véritable contrefort de sa face Sud, dont la vue ne permet pas de continuer à associer à l'idée du Cervin l'idée de sveltesse. Du Gornergrat le Mont-Rose est

affaîssé; du sommet du Cervin il se relève; mais du Pizzo Bianco sa face orientale, avec ses glaciers et ses pentes raides, lui fait recouvrer toute sa splendeur.

Le Finsteraarhorn n'échappe pas à la loi générale. Qui n'aurait vu cette montagne que du Faulhorn¹ ou de l'Eggishorn² ne se douterait pas que son sommet est le plus élevé de tout l'Oberland Bernois. Ni de l'un ni de l'autre de ces deux belvédères on ne l'aperçoit de la base au faite. On peut, il est vrai, trouver du premier que sa cime est puissante et élancée, mais le Grand-Schreckhorn, à cause de sa proximité, est plus imposant et semble le dominer. Au milieu du beau panorama qui se déroule autour de l'Eggishorn, le Finsteraarhorn n'attire guère l'attention; aucun glacier n'entraîne le regard vers sa base comme pour l'Aletschhorn; les Wannehörner ne laissent passer que sa partie supérieure, et elle n'est pas, comme la cime du Weisshorn, recouverte d'une parure de neige qui fait contraste avec le bleu du ciel.

Mais de la Furka comme de la route militaire qui se dirige de ce passage le long du Gratschluchtgletscher et du Längisgrat vers la vallée valaisane, et encore mieux du Galenstock et sans doute aussi des montagnes du Binnenthal, le Finsteraarhorn apparaît dans toute sa puissance. Du Galenstock, belvédère non moins admirable que l'Eggishorn et d'ascension facile, aucune montagne n'arrête le regard dans la direction du Finsteraarhorn. La vue plane au-dessus du glacier du Rhône, au-dessus des Gerstenhörner, au-dessus des montagnes qui longent les deux glaciers d'Oberaar, au-dessus enfin de l'Oberaarhorn; et à une vingtaine de kilomètres vous voyez les parois abruptes et quasi verticales de la face Nord-Est du Fin-

1. Voyez Panorama du Faulhorn, n° 14 de l'édition Photoglob, Zurich.

2. Voyez Panorama de l'Eggishorn, n° 66 de l'édition Photoglob, Zurich.

steraarhorn s'élever vers le ciel dans toute leur sombre sauvagerie et de toute leur hauteur depuis le Finsteraar-firn. Le Finsteraarhorn domine tous les sommets voisins, et vainement à sa droite les Schreckhörner associent leurs cimes sœurs pour lutter de hauteur avec lui, il est bien le dominateur auquel aucune montagne voisine ne se peut comparer.

La vue de la même montagne prise de l'Oberaarjoch n'a pas la même ampleur que du Galenstock. On est beaucoup plus près, et les sommets voisins ne peuvent plus permettre de comparaison immédiate¹. De là cependant on peut voir en partie les formidables parois de la face orientale, et examiner la portion inférieure de l'arête Sud-Est à partir de la Genssenlücke, arête très difficile qui a cependant tenté les ascensionnistes, et qui a été la première par laquelle on ait essayé de parvenir au sommet. C'est en effet par cette voie qu'un point de la crête supérieure du Finsteraarhorn aurait été atteint la première fois le 16 août 1812 par trois des guides du Dr Rudolf Meyer d'Aarau, Arnold Abbühl du Melchthal, Aloïs Volker et Joseph Bortis du Valais, si on admet la réalité de cette ascension².

1. J'ai fait les ascensions de la plupart des sommités indiquées dans le texte qui précède, aux dates suivantes : En 1898, le 12 août, la Dufourspitze, de la cabane Bêtemps; le 18 août, le col d'Hérens, en allant de l'Hôtel Staffalp à Arolla; le 21 août, le col des Maisons-Blanches, en allant de la cabane de la Panossière à Bourg-Saint-Pierre; le 8 septembre, l'Aiguille du Midi en allant du col du Géant au Montanvers; en 1899, le 6 août, le Faulhorn, de Grindelwald; le 18 août, l'Oberaarjoch; le 20 août, le Galenstock, de l'Hôtel Belvédère (route de la Furka); le 21 août, l'Eggishorn; le 26 août, le Pizzo Bianco, de Macugnaga; les 29 et 30 août, le Dom des Mischabel, de Randa; le 1^{er} septembre, le Cervin, en col, de l'Hôtel du Lac-Noir à la cabane inférieure italienne; les 4 et 5 septembre, le Weisshorn, de Randa.

2. La réalité de cette ascension a été révoquée en doute. Voyez dans *Peaks, Passes and Glaciers*, p. 215; voyez aussi dans l'*Alpine Journal*, t. VIII, page 267, les critiques de Henry Cordier et de Ball;

J'aurais désiré voir le Finsteraarhorn du Pavillon Dollfuss, qui est situé sur le versant de la rive gauche de l'Unteraargletscher¹, mais les nuages ne s'éloignèrent pas du sommet le 18 août, jour où je me rendis à ce refuge; je me consolai avec la vue de l'Abschwung, des Lauteraarhörner et du confluent des glaciers de Lauteraar et de Finsteraar.

Je ne fus pas plus heureux à la Jungfrau.

J'ai fait l'ascension de cette montagne de Grindelwald par la route du Bergli les 14 et 15 août 1899. Le premier jour, grâce au beau temps, j'admirai tout à loisir les sites magnifiques qu'on rencontre entre Grindelwald et la cabane du Bergli. En montant à la Bäregg, j'eus devant les yeux la vallée verdoyante de Grindelwald et les montagnes qui la défendent contre les vents du Nord; après la traversée de la Mer de Glace, à laquelle une poussière noirâtre étendue sur sa surface donne l'aspect d'un glacier en deuil, je gravis les pentes de Kalli, et la chaîne des Schreckhörner espaça devant moi toutes ses sommités et tous les glaciers de son versant occidental; puis la partie supérieure des glaciers qui reposent à la base du long Fieschergrat aligna les rangées de ses séracs éblouissants; enfin la blanche vallée du Grindelwaldfiescherfirn s'allon-

et la discussion des deux opinions par M. G. Studer dans le *Jahrbuch des S. A. C.*, XVII, p. 407, et dans *Ueber Eis und Schnee*, 2^e édition, t. 1^{er}, pages 95, 113 et 114. M. G. Studer ne va pas jusqu'à conclure que les guides du Dr Rudolf Meyer sont parvenus au sommet. Ils n'auraient même, d'après lui, atteint qu'un point de la crête supérieure différent du véritable sommet. Depuis, l'ascension par cette voie a été vainement tentée, dit M. Studer (ouvrage précité, tome 1^{er}, pages 111 et 114), par M. Karl Bædeker en 1865, et par M. le Dr Häberlin en 1870. Elle a, au contraire, été réussie avec descente par l'arête Nord-Ouest, par Henry Cordier le 11 juillet 1876 (*Annuaire* du C. A. F., 1876, p. 397), et depuis par M. Seymour Hoare en 1877. Ce serait donc notre compatriote qui aurait eu l'honneur d'attacher son nom à cette seconde voie d'ascension.

1. Voyez panorama du Pavillon Dollfuss, n° 127 de l'édition Photoglob, Zurich.

gea jusqu'au puissant Mönch entre les rochers du Bergli, bordés de crevasses, et les sombres contreforts de l'Eiger d'où des pierres tombent avec fracas. Mais ce fut avec tristesse que, le soir, je vis de la cabane du Bergli des vapeurs blanchâtres ensevelir comme dans un linceul les légères teintes roses dont le soleil couchant avait illuminé le Grand-Schreckhorn. Lorsque, avec deux autres cara-



La Jungfrau, vue de l'arête Ouest du Grand-Eiger, le 11 août 1899, à 10 heures et demie, reproduction d'une photographie de M. G. Fleury.

vanes¹, je traversai la nuit à la lanterne les deux cols successifs du Mönch, les étoiles restèrent cachées au-dessus d'une épaisse couche de nuages, et, quoique le soleil se montrât le matin lors de notre arrivée sur le Jungfraufirn, on ne pouvait pas espérer qu'il aurait répandu assez de chaleur pour nettoyer l'atmosphère pendant que nous nous élèverions le long des pentes neigeuses du Roththal,

1. L'une d'elles se composait de deux Anglais et de leurs guides, l'autre de M. Queyras de Lyon et de ses guides.

franchirions la rimaye et en suivrions ensuite le bord supérieur, aborderions le Roththalsattel et grimperions lentement la paroi assez raide de l'arête Sud de la Jungfrau. Lorsque je parvins au haut de cette arête, les lointains étaient encore embrumés, et j'ai vu près du sommet seize autres personnes¹, tant touristes que guides, soumises à la même déconvenue. Ce n'est qu'à la descente et près du Roththalsattel que j'ai bénéficié de quelques éclaircies, qui, si elles m'ont permis de voir le Jungfrau-joch, le Mönch et l'Eiger revêtus d'une robe blanche éclatante, ont été insuffisantes d'ailleurs pour me laisser examiner le Finsteraarhorn. Cependant, du haut de la Jungfrau on doit voir, par le créneau ouvert entre le Petit-Grünhorn et les Fiescherhörner, le sommet, les trois arêtes et les assises successives qui composent l'arête Nord-Ouest de cette montagne; l'œil doit même plonger, par-dessus le Frühstückplatz, jusqu'à la base neigeuse de la face Sud. Je crois que la Jungfrau est bien placée pour permettre l'appréciation des dimensions du colosse².

Par contre, j'ai été plus favorisé à l'Eiger.

J'ai fait l'ascension de cette fière montagne le 11 août 1899 en partant de la Petite-Scheidegg. Je m'élevai par les pâturages du Fallbodenhubel, des pentes de neige d'avalanche et des parois rocheuses jusqu'à un couloir de neige qui sépare le Petit-Eiger de l'arête Ouest du Grand-Eiger; puis, par un couloir et par une barre rocheuse sur sa gauche, je rejoignis cette même arête, que je n'abandonnai plus jusqu'au sommet. La première partie est formée par des rochers déchiquetés et saillants, mais solides, qu'il fallut escalader sous les yeux de nombreux tou-

1. Les unes venues par le Roththal, les autres par la Concordia, d'autres par le Bergli.

2. Voyez le panorama de la Jungfrau, n° 22 de l'édition Photoglob, Zurich.

ristes¹ groupés sur les pentes herbeuses du Lauberhorn; la seconde partie est toute en glace, une très légère couche de neige la recouvrait, sa pente est excessivement raide : mes guides durent y tailler des pas pendant deux heures pour nous permettre d'atteindre le sommet.

Le beau temps ne cessa de m'accompagner dans cette ascension. Avant de m'engager sur la dernière partie de l'arête, je dus m'arrêter devant le beau spectacle que m'offraient le Mönch et la Jungfrau. Autant le premier avait un aspect sévère, autant la seconde était gracieuse. J'embrassai du regard le système de liaison des avant-monts de la Jungfrau avec sa crête terminale; une extrême variété de tons et de nuances mettait en pleine lumière les arêtes et les glaciers qui le forment, et tout l'ensemble composait un tableau d'une délicieuse harmonie.

Au sommet de l'Eiger ce fut mieux encore. J'eus de là une vue admirable et vraiment grandiose². Sans parler de cette vaste étendue de pays semée de pâturages verdoyants, de noires sapinières, de lacs aux eaux bleues, et de maisons aux toits rouges, qui forme un tiers du panorama de l'Eiger; sans parler non plus des cimes les plus éloignées qui se distinguaient aisément, comme le Mont-Blanc qui se montre à droite du Tschingelhorn et le Mont-Rose qui se voit entre l'Aletschhorn et le Mönch, quelle satisfaction n'ai-je pas éprouvée à embrasser d'un regard semi-circulaire d'aussi puissants sommets que la Jungfrau, le Mönch, l'Aletschhorn, le Finsteraarhorn, le groupe des Schreckhörner et le Wetterhorn!

1. Parmi eux se trouvait M. Jules Lemaitre, de l'Académie française. Sa carte, qu'on me remit le lendemain de son départ, indique le genre d'impressions qu'il éprouva en cette occasion. Il s'y félicitait d'avoir appris que c'était « un de ses compatriotes qu'on apercevait là-haut! là-haut! »

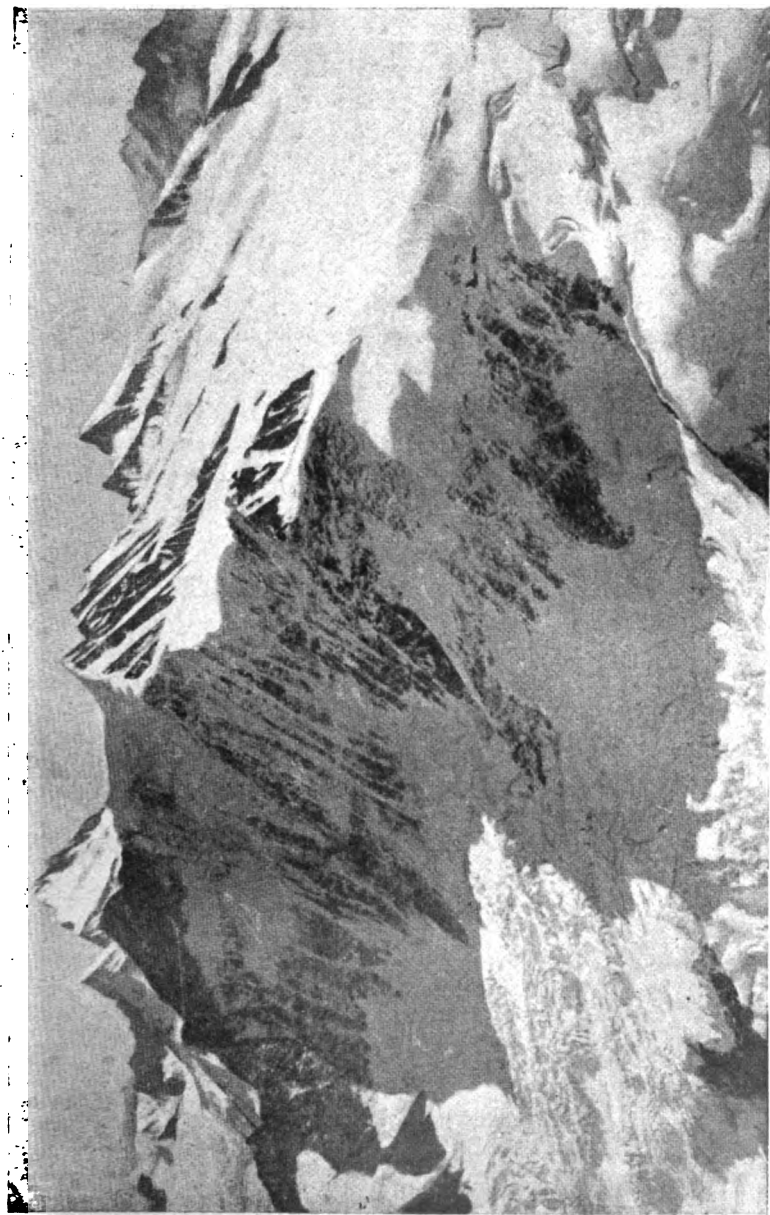
2. Voyez le panorama de l'Eiger, n° 20 de l'édition Photoglob, Zurich.

Grödhorn

schernhorn

raarhorn

asizhorn



Vue prise de la cime de l'Eiger, reproduction d'une photographie de M. Beck, à Strasbourg.

L'aspect de ces montagnes est bien différent de celui sous lequel on les contemple du Lauberhorn¹ par exemple, et encore, de ce dernier belvédère, ne peut-on pas les voir toutes à la fois. Des vallées dont on ne se doute pas d'en bas, ni même des avant-monts, s'ouvrent entre toutes ces montagnes, vallées à 3,000 mètres d'altitude, comme le Grand-Plateau au Mont-Blanc² au-dessus des Grands-Mulets. Mais, au lieu de vous priver, comme cette vallée encaissée, de la vue des cimes environnantes, celles-là ne font qu'accuser énergiquement les reliefs de ces cimes, et, en les isolant, elles en permettent l'examen détaillé. Quelles vallées, en effet, que les magnifiques névés qui descendent vers le Nord depuis le Finsteraarjoch et le Fieschergrat, que les parties supérieures des deux glaciers de Grindelwald, que le Grindelwaldfiescherfirn et que l'Ewigschneefeld d'où on voit sortir les premières glaces de l'Aletschgletscher! Leur blancheur et les hautes parois qui les encadrent les font paraître encore plus étendues qu'elles ne le sont en réalité. Quand près de la dernière corniche de neige qui forme le bord extérieur du sommet de l'Eiger, vous promenez votre regard du cirque du Bergli au bassin de l'Ewigschneefeld, que vous le relevez ensuite depuis ces vastes espaces, où les névés semblent immaculés dans leur merveilleuse blancheur, jusqu'aux sommets si élevés des fières montagnes qui se disputent en foule votre attention par leurs formes, par leurs hauteurs, par leurs couleurs et par leurs masses, vous êtes saisi d'admiration pour le spectacle grandiose qui se déroule devant vous, et l'alpinisme ne vous apparaît plus seulement comme un excellent exercice d'hygiène musculaire, mais encore et surtout comme un moyen de pénétrer plus avant dans les secrets de la nature et d'en

1. J'y suis allé le 9 août 1899, et j'y suis retourné le lendemain.

2. J'ai fait l'ascension du Mont-Blanc les 26 et 27 août 1898, en montant par l'Aiguille du Gôûter et en descendant par les Grands-Mulets.

goûter les suprêmes beautés. C'est qu'on est là en présence d'un monde nouveau que la photographie ne peut pas reproduire et que la plume se refuse à décrire, la première parce qu'elle ne peut saisir ce qui reste au-dessous du plan de visée sur ses plaques de dimensions forcément restreintes, la seconde parce que les épithètes feront défaut à l'écrivain avant qu'il ait achevé la description entreprise avec nos pauvres vocabulaires où manquent les termes correspondant aux contours à esquisser. Quand on a signalé le plateau neigeux d'où s'échappent les Wetterhörner, les sombres parois des sommets des Schreckhörner, le blanc Aletschhorn, la crête sinueuse de l'arête Nord-Ouest du Finsteraarhorn, le massif Mönch, les glaciers en cuvette de la Jungfrau, il semble difficile d'aller plus avant dans la description. Bien que le Finsteraarhorn soit le plus élevé des sommets voisins, il cède ici, ainsi que la Jungfrau, le pas au Mönch. Mais comment donner une idée de l'aspect du Mönch dans cet ensemble à celui qui n'est pas monté sur l'Eiger? Dire que c'est un bloc formidable qui est entouré de glaciers, que la face qui regarde l'Eiger est évidée au-dessus d'une large rimaye et que ses autres faces sont taillées en pente, c'est affaiblir l'impression d'étonnement que sa masse procure avec tant de puissance à l'observateur placé au sommet de l'Eiger. Peut-être peut-on plus heureusement remarquer que la Jungfrau, vue d'ici de profil, perd de son ampleur et de sa majesté. Sa cime n'est plus qu'un dé, placé à l'un des angles d'une face qui a la forme d'un trapèze allongé. Mais sous ce nouvel aspect moins séduisant, la montagne a encore grand air, elle émerge dans un bel isolement bien au-dessus des glaciers qui lui font une brillante ceinture, et qui la séparent de ce côté du Mönch, du Schneehorn et des Silberhörner. Chose curieuse! à la vue de ces glaciers disposés sur un plan presque horizontal (ce dont on ne se doute pas de la Wengernalp),

la notion de l'étendue superficielle, l'idée de la plaine, s'introduit dans le royaume de la pente verticale.

Avec le Finsteraarhorn on ne sort pas de cette dernière région. Du sommet de l'Eiger on aperçoit cette montagne au-dessus des rochers dénudés du Klein Fiescherhorn, je crois, entre l'Agassizhorn couvert de neige et les autres



L'Eiger, le Mönch et le Jungfraujoch, vue prise au-dessus du Roththalsattel, le 15 août 1890, vers 11 heures, reproduction d'une photographie de M. G. Fleury

pointes des Fiescherhörner. Elle montre de biais son sommet et les parties supérieures des parois qu'elle tourne vers l'Ouest et le Sud entre l'arête Nord-Ouest et l'arête Sud-Est. Les parties basses et l'arête Sud sont cachées par les Fiescherhörner, mais cette situation n'empêche pas de reconnaître qu'on est devant un sommet très élevé, car entre l'Eiger et le Petit-Fiescherhorn on ne voit que la vallée formée par le Grindelwaldliescherfirn, en sorte que la hauteur de cette dernière montagne et la

hauteur des parties supérieures du Finsteraarhorn ne paraissent en faire qu'une seule.

Le sommet n'a ni l'aspect d'une flèche élancée, comme du Faulhorn, ni celui d'une cime triangulaire, comme de l'Eggishorn, ni celui d'un chapeau de gendarme, comme du Galenstock ; il a une forme particulière et assez difficile à définir : il s'évase entre une ligne oblique formée par l'arête Sud et une longue ligne courbe à faible courbure formée par l'arête Sud-Ouest. L'arête Sud se détache nettement sur le fond du ciel ; elle est privée de neige et la couleur brune de ses rochers tranche sur le blanc des parois voisines, dont elle semble un solide contrefort. Sa pente n'est plus bosselée, comme de l'Oberaarjoch ; avec la distance, elle se profile en une ligne droite disposée obliquement. Elle est plus raide que l'arête Nord-Ouest. Celle-ci s'allonge en une crête en pente échancrée et sinueuse depuis l'Agassizjoch jusqu'au sommet de la montagne. Ses échancrures se découpent sur le bleu du ciel, parce que sa paroi de gauche se dérobe au-dessous d'elle à cause de sa verticalité. A droite descendent des pentes d'inclinaisons variées, mais moins raides en apparence qu'en réalité. C'est par cette arête qu'on atteint ordinairement le sommet. Elle constitue une véritable voie aérienne, car elle s'élève entre un précipice d'un côté et une pente raide de l'autre.

De la Schynige-Platte ¹ on distingue parfaitement les sinuosités et les échancrures de cette arête, mais la pente paraît plus grande et le sommet plus aigu ; en outre, on ne voit qu'une très faible étendue de la face Sud, parce que les contreforts de l'Eiger encachent la plus grande partie.

On peut encore examiner le Finsteraarhorn de beaucoup d'autres belvédères, notamment du Mönch ², du Grand-

1. J'y suis passé le 7 août 1899 en allant du Faulhorn à Mürren.

2. Voyez, dans l'ouvrage de Wundt sur la Jungfrau, la photographie de la page 205.

Wannehorn, du Grand-Schreckhorn¹, du Löffelhorn; on peut aussi le voir du col de la Strahlegg et du Finsteraarjoch. N'étant allé dans aucun de ces endroits, il ne m'appartient pas d'en parler.

J'en ai dit assez d'ailleurs pour montrer que le Finsteraarhorn est une pyramide triangulaire, très élevée, à arêtes difficiles à grimper, et à faces presque inabornables, enveloppée dans le massif de l'Oberland, et ne s'offrant guère, la plupart du temps, qu'à la vue de ceux qui montent sur d'autres sommets pour la chercher.

Le jour où je m'étais trouvé au sommet de l'Eiger, j'avais examiné l'arête Nord-Ouest avec d'autant plus d'attention que j'avais formé le projet de la suivre pour faire l'ascension du Finsteraarhorn. Bien que la route soit connue, depuis que la première ascension a été faite le 10 août 1829 par cette voie, il n'est jamais inutile au voyageur de voir par lui-même le chemin que les guides lui feront suivre, ne serait-ce que pour apprécier la durée de l'effort que l'ascension exigera de lui.

Le Finsteraarhorn offre, en effet, cette particularité que les savants qui en entreprirent les premiers l'ascension durent s'arrêter épuisés en cours de route. Leur bonne volonté, leur courage, leur amour de la science ne purent leur tenir lieu de l'endurance nécessaire, et ce furent leurs guides qui achevèrent l'ascension. C'est ce qui arriva au D^r Rudolf Meyer, d'Aarau, qui fit les premières tentatives en juillet et août 1812 par la Gemsenlücke et l'arête Sud-Est², et au professeur Fr. Jos. Hugi, de Soleure, qui essaya l'ascension en août 1828 et en août 1829 par la Hugi-Sattel et l'arête Nord-Ouest. Chose curieuse, la même chose se reproduisit pour l'étudiant Joh. Sulger, de Bâle,

1. *Idem*, photographie de la page 163.

2. En admettant que cette ascension ait été réellement faite. Voyez note 1, page 80.

lors de sa première tentative le 16 août 1842 par l'arête Nord-Ouest : ce furent ses guides, Joh. Jaun, de Meiringen, Andreas Alplanalp d'Im Grund, et Heinrich Lorenz, de Wassen (Uri), qui firent ce jour-là la troisième ascension du Finsteraarhorn. Enfin, le 6 septembre de la même année, Sulger fut récompensé de ses efforts : il atteignit ce jour-là le sommet par l'arête Nord-Ouest, faisant ainsi la quatrième ascension.

Je ne tardai pas à mettre mon projet à exécution. En descendant de la Jungfrau, le 15 août, je m'arrêtai à la Concordia, avec l'intention de monter le lendemain au Finsteraarhorn.

Ceux qui ont vanté la beauté du site de la Concordia l'ont fait avec raison. Dans cinq directions différentes, l'œil suit une large avenue laiteuse entre deux parois de hautes montagnes. L'un est le glacier sinueux d'Aletsch, le plus long des glaciers suisses, les autres sont des névés qui contribuent à le former. Lorsque des nuages de couleur blanchâtre flottent au-dessus des cols auxquels aboutissent quatre de ces grandes artères, comme c'était le cas dans l'après-midi du 15 août, ils ajoutent une note mélancolique au tableau si calme qui se développe devant vous depuis le sommet en aigrette de la Jungfrau jusqu'aux contours gracieux formés par l'Eggishorn (2,934 mè.) et le Bettmerhorn (2,865 mè.), et aux silhouettes lointaines du Monte Leone (3,565 mè.) et des sommets voisins.

Le mauvais temps m'empêcha de partir le 16 août pour le Finsteraarhorn. Un brouillard épais s'étendit sur les hauteurs et à maintes reprises se résolut en pluie. Les distractions à la Concordia sont rares. Ce jour-là aucun promeneur ne vint de l'hôtel Jungfrau parcourir le plat glacier d'Aletsch. A quelques mètres au-dessus de la cabane du Club Alpin Suisse, sur les pentes du Faulberg, un petit hôtel a été construit en 1897. En dehors du prix élevé des provisions, il n'a rien qui soit de nature à rete-

nir l'attention. On n'y trouve guère à lire que le livre des voyageurs, un Guide suisse en allemand, et quelques volumes dépareillés de romans anglais. Dans les intervalles où la pluie cessait, j'allais dans les rochers du Faulberg cueillir les fleurs d'espèces variées qui sont nombreuses en cet endroit. Dans la nuit, le ciel s'éclaircit vers l'Est et le Nord, et les étoiles se montrèrent dans ces régions. Vers 2 heures et demie, du matin, j'entendis partir une caravane composée d'un jeune Anglais¹ et de ses deux guides, qui étaient descendus de la Jungfrau en même temps que moi avec l'intention de faire également le Finsteraarhorn.

Je ne tardai pas à la suivre. A 3 heures, je quittai la Concordia avec les deux guides de Grindelwald avec lesquels j'étais monté à l'Eiger et à la Jungfrau. J'avais choisi l'un d'eux, malgré sa jeunesse, parce qu'il avait l'avantage, précieux pour moi, de parler français ; lui-même avait choisi son collègue. Ils répondaient tous les deux au prénom de Rudolf. Le premier s'appelait Baumann et le second Bennet.

En quittant l'emplacement où s'élèvent la cabane et l'hôtel de la Concordia (2,874 mètr.), nous nous dirigeâmes directement vers le névé, tributaire du glacier d'Aletsch, qui aboutit à la Grünhornlücke. La descente des rochers du Faulberg se fit assez rapidement à la lanterne, et, après quelques tâtonnements, nous atteignîmes le névé en franchissant une petite rimaye. On évite ainsi de prendre un bain de pied dans le Concordiaplatz où, faute de pente, les eaux provenant de la fonte des glaces sont stagnantes.

La route que nous suivions passe entre la Grüneck (3,287 mètr.) et le Grünhörnli (3,600 mètr.), au Nord, le Faulberg (3,244 mètr.) et le Kamm (3,870 mètr.), au Sud.

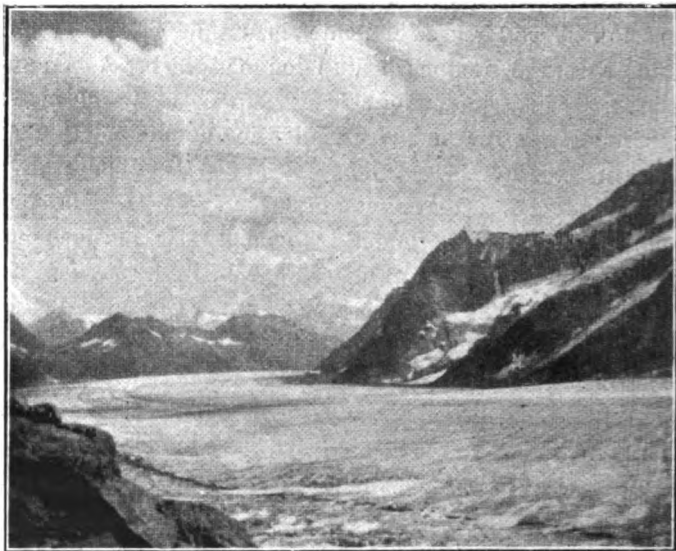
A l'heure matinale où nous apercevions ces montagnes,

1. M. S. R. Stogdon, de Harrow.

leurs sombres parois prêtaient au passage un caractère sinistre.

A cause des crevasses, nous avançons à la corde. Bientôt la lanterne de l'autre caravane apparut dans le lointain; nous la rejoignîmes au col (3,305 mè.).

De ce point, la vue s'étendait jusqu'à la Lötschenlücke



Le Concordia-Platz, partie supérieure du glacier d'Aletsch, vue prise de l'hôtel Concordia, le 15 août 1899, à 3 heures et demie, reproduction d'une photographie de M. G. Fleury.

(3,204 mè.), au Sud-Ouest, mais d'épais nuages noirs assombrissaient le ciel au-dessus de ce passage.

Du côté de l'Est, au contraire, les nuages s'étaient déjà en grande partie dissipés et on voyait parfaitement les flancs Sud et Sud-Ouest du Finsteraarhorn, qui apparaissait dans toute sa majesté. Plus loin sur la droite se montrait le gros cône rocheux du Rothhorn (3,549 mè.); nous étions séparés de ces deux montagnes par la vallée appelée Walliserfiescherfirn, vaste névé qui s'épanche dans le

glacier de Fiesch; nous apercevions le commencement de ce glacier entre les contreforts du Wannehorn et ceux du Galmihorn. Les lanternes avaient été éteintes, et désormais les deux caravanes firent route ensemble. Elles descendirent dans le fond du Walliserflescherfirn en obliquant bientôt fortement à gauche. Nous nous dirigeons vers l'arête rocheuse qu'on n'apercevait pas de l'Eiger, celle dont l'extrémité inférieure est cotée 3,120 mètres sur la feuille n° 489 de la carte suisse au 50,000^e.

Arrivés près de ce point, nous eûmes à traverser une rimaye qui exigea une certaine attention. Ensuite commença véritablement l'ascension. Le Guide Joanne dissuade de monter directement par la pente raide qui descend du Hugisattel, petit replat de l'arête Nord-Ouest, parce que cette voie expose à tailler beaucoup de pas. Le guide de l'autre caravane, qui marchait en tête, partageait cette opinion sans doute, car il prit à droite de l'arête rocheuse qui s'élève à partir de la cote 3,120. Dès lors, l'ascension consistait à prendre cette arête, à traverser de flanc la pente de neige qui la séparait de l'arête Nord-Ouest et à monter ensuite par cette dernière jusqu'au sommet. C'était un chemin qui excluait la monotonie.

Mais si nous nous conformâmes aux avis du Guide Joanne pour prendre l'arête Nord-Ouest, nous ne nous dirigeâmes pas, comme il l'indique, vers le point coté 3,287 pour traverser un glacier. Le guide de l'autre caravane nous fit rejoindre l'arête en montant à travers un petit banc de rocher qui s'en détache dans la direction du Sud-Est et qui est bien indiqué sur la carte précitée. Nous y rencontrâmes une pente assez raide, des éboulis, de la terre mouillée, des graviers, des cailloux et des pierres déconsolidées, d'aspect brun rougeâtre. Une fois sur l'arête, nous nous livrâmes à une escalade facile dans des rochers fendillés où les pierres étaient bonnes, et sur des dalles dont plusieurs oscillaient sous les pas. Il n'y avait

pas le moindre verglas. A 7 heures et quart, nous parvîmes au Frühstückplatz ou « Halte du Déjeuner », qui se trouve sur cette arête au point où la route d'ascension de la cabane de l'Oberaarjoch rejoint celle de la Concordia.

La vue, de là, est déjà très belle. Elle s'étend sur tout le bassin du Walliserflescherfirn : à l'Est on voit les pentes déchiquetées de l'arête Sud-Est du Finsteraarhorn et le Rothorn, au Sud les Wannehörner, à l'Ouest la Grünhornlücke avec l'Aletschhorn derrière, et les Grünhörner, au Nord-Ouest les Fiescherhörner, et au Nord les pentes abruptes du Finsteraarhorn. Nous retrouverons l'Aletschhorn au sommet, et les Wannehörner à la descente. Arrêtons-nous un instant devant les Grünhörner. Ces montagnes présentent d'ici un caractère particulier. Le Grand-Grünhorn (4,047 mètr.) a l'aspect d'un cône colossal, grâce surtout aux 700 mètres dont il dépasse le Walliserflescherfirn, et le Petit-Grünhorn (3,927 mètr.), cône incliné vers l'Est, rappelle les coiffures des Juives de Tunis. Les flancs de ces deux montagnes et la muraille rocheuse qui les relie sont rayés de longs couloirs neigeux, dont la blancheur est encore exaltée par la couleur sombre des parties de rochers que la neige a depuis longtemps délaissées.

Après avoir absorbé quelque nourriture, nous quittons la « Halte du Déjeuner » à 7 heures trois quarts. Nous suivons encore l'arête pendant quelques instants, puis nous tournons à gauche et nous traversons obliquement la face Sud-Ouest du Finsteraarhorn qui nous sépare du Hugi-Sattel. C'est au tour de ma caravane à passer la première. Nous nous avançons sur une pente neigeuse très raide et où il serait dangereux de faire un faux pas, et nous faisons une marche par le flanc gauche en montant obliquement. La neige est bonne ; sauf au commencement et à la fin, où quelques coups de pioche furent nécessaires, les foulées faites par les pas de mon guide suffirent à bien marquer la trace. A 9 heures nous atteignîmes le Hugi-Sattel

(4,089 mètr.). Nous étions au point où la route d'ascension de Grindelwald par l'Agassizjoch et le Finsteraarjoch rejoint la route d'ascension que nous avons suivie. Le Hugi-Sattel a été ainsi nommé en l'honneur du professeur Fr. Jos. Hugi, de Soleure, qui atteignit probablement cet endroit lors de sa première tentative d'ascension par l'arête Sud-Ouest, les 18 et 19 août 1828 ¹. De cet endroit l'œil plonge à la fois sur le Walliserfiescherfirn, qui est à près de 1,000 mètres plus bas, et sur le Finsteraarfirn qui n'est qu'à 700 mètres plus bas; mais les parois tournées vers le dernier de ces deux névés sont presque verticales, et le précipice n'en paraît que plus terrible. On comprend alors le danger couru par Hugi le 19 août 1828 pendant le temps durant lequel il resta suspendu en dehors de l'arête au bout du bâton d'un de ses guides. Le savant naturaliste suisse faillit ce jour-là être victime du dévouement et du courage qu'il déploya pour retenir ce guide lorsqu'il le vit glisser. La neige, cédant sous ses pas, le mit dans une position périlleuse dont il ne fut tiré que par les autres guides qui l'accompagnaient. Mais ces souvenirs passent vite, et le regard abandonne bientôt cette vue d'abîmes pour se reposer sur le groupe des Schreckhörner.

Ces montagnes sont situées au Nord-Est du Hugi-Sattel; par suite de cette position, elles paraissent rapprochées les unes des autres, et leur aspect en est d'autant plus imposant. On dirait de gigantesques clochetons du clocher d'une cathédrale gothique qui se presseraient autour de la flèche principale, ici le Grand-Schreckhorn (4,080 mètr.). Le Hugi-Sattel est peut-être un des endroits d'où le groupe des Schreckhörner fait le plus bel effet. La vue qu'on en a diffère de celle qu'on en obtient du Galenstock, de l'Eiger, de la cabane du Bergli, du Grindelwaldfiescher-

1. STUDER, *Ueber Eis und Schnee*, 2^e édition, tome 1^{er}, p. 101.

firn, des pentes de Kalli et de la Schynige Platte. Malheureusement des vapeurs malencontreuses voilèrent rapidement le groupe des Schreckhörner, et, après avoir disparu et reparu tour à tour, elles finirent par le dérober entièrement à notre admiration pendant la dernière partie de l'ascension.

Le Hugi-Sattel est sur l'arête Nord-Ouest du Finsteraarhorn, celle que j'ai si bien vue de l'Eiger et de la Schynige Platte, et que nous n'allons plus quitter jusqu'au sommet. Cette arête est formée de rochers de gneiss feuilleté, de couleur brun rougeâtre, qui sont en pleine décomposition. Cette décomposition ne fait que faciliter l'ascension, car elle fournit de solides appuis et de bonnes prises.

Dans cette dernière partie, la vue s'étend sur la jonction du glaciers de Lauteraar et de Finsteraar, sur l'Abschwung et sur le Pavillon Dolfuss. Jen'eus qu'à suivre l'autre caravane, qui avait repris la tête. Elle donna l'exemple de l'escalade, qui devait se poursuivre jusqu'au faite. Tantôt nous nous glissions par de petits couloirs rocheux ou neigeux, tantôt nous contournions des blocs de rochers ou nous marchions dessus. A certains moments, nous étions entièrement debout entre l'abîme à gauche et une pente excessivement raide à droite. Les passages les plus délicats sont ceux où l'on s'avance sur une bande horizontale très étroite de quelques mètres de longueur entre ces deux espaces vides. Mais l'arête du Mont-Rose est bien autre chose, et à l'Eiger on retrouve des dispositions analogues. D'ailleurs, ce jour-là, le temps était très favorable à une ascension : aucune glissade n'était à craindre, aucun verglas ne couvrait le rocher. L'état de l'arête était loin de ressembler à ce qu'il a dû être le 10 août 1829, jour où le sommet du Finsteraarhorn fut atteint pour la première fois par l'arête Nord-Ouest, par Jakob Leuthold et Johannes Währen, deux des guides

employés par Hugi dans sa troisième tentative. Un peu plus haut que le Hugi-Sattel, les autres guides reculèrent devant les difficultés de l'ascension. Leuthold déclara à Hugi qu'en cas de glissade il ne se croyait pas capable de lui porter secours, et Hugi, un pied tordu, l'autre privé de chaussure, se vit réduit à laisser à d'autres la gloire qu'il était venu chercher.

A 10 heures et quart, nous étions rassemblés au sommet (4,275 mè.). L'ascension nous avait demandé sept heures et quart, dont une demi-heure de halte pour déjeuner et deux arrêts, l'un à la Grünhornlücke et l'autre au Hugi-Sattel. Bædeker indique huit ou neuf heures depuis la Concordia. La cinquième ascension du Finsteraarhorn, faite le 13 août 1857 du Faulberg (sur lequel est la Concordia-Hütte actuelle) exigea neuf heures et vingt minutes¹; Joanne dit : sept heures, et donne les divisions du temps employé à l'ascension. En faisant la comparaison de notre horaire avec le sien, on voit qu'au lieu de trois heures et demie avant la Halte du Déjeuner, nous avons employé quatre heures et quart, mais qu'ensuite notre allure a été plus rapide. Car de la Halte du Déjeuner au Hugi-Sattel, nous n'avons pas mis deux heures, comme l'indique Joanne, mais seulement une heure trois quarts, temps du déjeuner compris; et du Hugi-Sattel au sommet nous n'avons employé qu'une heure et quart au lieu d'une heure et demie. C'est dans la partie la plus facile de la course que nous avons marché le plus lentement. Mais cela importe peu, car je ne prétends pas au record de la vitesse, et je crois savoir que l'ascension a déjà été faite de ce côté en six heures et demie. En allant lentement, on ne craint pas de s'essouffler, et on peut regarder à l'aise les spectacles que la nature prodigue autour de vous; puis, si on ne se préoccupe que de l'allure, on

1. *Peaks, Passes and Glaciers*, Londres, 1860, page 198.

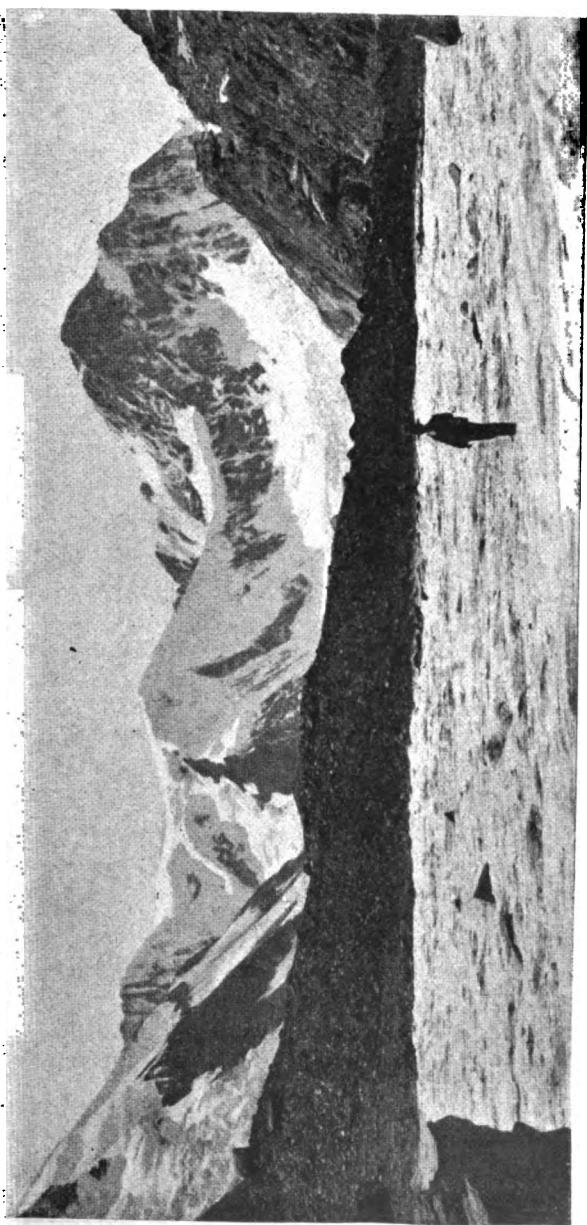
risque de ressembler à ce touriste qui n'avait vu pendant tout son voyage que les talons des chaussures de son guide.

Par suite de son élévation, le sommet du Finsteraarhorn commande un panorama très étendu. Il occupe le centre de la région glaciaire qui s'étend du Lötschenthal au Grimsel et de Brigue à Grindelwald, et il est le plus élevé des sommets de l'Oberland Bernois. On évalue à plus de 160 kilomètres le rayon de la circonférence dans laquelle le regard peut porter sans le secours d'aucun instrument¹. Du sommet du Finsteraarhorn on aperçoit, lorsque le temps est favorable, les montagnes du Dauphiné, du Jura et des Vosges², les Alpes Savoyennes et les Alpes Pennines, les Alpes du Tirol et les Alpes Grisonnes, le Tödi et les Clarides, et les sommités de l'Appenzell³. De pareils panoramas conviennent aux géographes; ils peuvent saisir l'enchaînement des montagnes, étudier leur emplacement, comparer leurs formes les unes aux autres, et mettre sur chacune d'elles le nom qui lui convient. Le simple touriste y trouve aussi joie et profit. Il a autour de lui comme une synthèse de toute une région montagneuse. Des masses énormes, des croupes arrondies, des parois triangulaires, des pics élevés, des aiguilles, des tables allongées, des crêtes sinueuses, des arêtes déchirées, toutes les formes se côtoient et se présentent à sa vue en rangs serrés. Il résulte bien de là quelque confusion au premier abord, mais en regardant avec attention on ne tarde pas à mettre de l'ordre dans cette Babel d'un genre particulier. L'œil suit les contours, apprécie la fierté des uns et l'élégance des autres, s'étonne de l'escarpement de

1. STUDER, *Ueber Eis und Schnee*, 2^e édition, tome 1^{er}, page 105.

2. Le 11 avril 1898, j'ai vu le Finsteraarhorn ainsi que les principales sommités des Alpes bernoises du sommet du Ballon de Guebwiller, en compagnie de plusieurs collègues de la Section de Paris.

3. *Echo des Alpes*, 1883, n° 3.



Le Finsteraarhorn, vu du glacier de l'Unteraar; reproduction d'une photographie de M. Beck, à Strasbourg.

ceux-ci, admire la majesté de ceux-là. On dégage de l'ensemble quelque cime bien caractérisée par sa forme ou par sa couleur, comme le Weisshorn, on salue les sommets sur lesquels on a grimpé antérieurement, on examine ceux dont on désire faire l'ascension, et on s'aperçoit que des montagnes qu'on croyait bien connaître, pour les avoir vues de plus bas, prennent d'un belvédère plus élevé un aspect tout nouveau. Puis, lorsque toutes les silhouettes éclairées par une belle lumière se dessinent sur un ciel bleu, que les neiges entassées sur les parois escarpées étincellent comme des diamants, et que les rochers dévastés projettent des ombres très accentuées, l'horizon semble se reculer et l'accumulation des sommets paraît se prolonger au delà de la limite que l'œil peut atteindre; l'idée de l'immensité que la vue de la mer inspire à l'esprit s'imprime dans votre âme et s'impose à vos méditations; et vous restez pénétré du sentiment de votre petitesse et de votre fragilité devant cette nature si grande et si forte à la fois. Le calme, le silence, la solitude qui règnent dans ces hautes régions, l'absence de tout animal et de toute plante qui vous rappellent votre séjour habituel, vous maintiennent dans le recueillement et la méditation, et la question de l'origine de toutes les choses qui vous entourent se pose inévitablement dans votre esprit. Grave problème qui a agité tant de générations humaines, et dont la solution la plus consolante se trouve dans la conception de l'Être suprême, souverain créateur et régulateur de toutes choses!

Bien certainement ces émotions saines et fécondes seront refusées au touriste parvenu fatigué au sommet de la montagne. Ayant trop à voir, il ne regarde rien. Le sommeil lui vaudra mieux que la contemplation. Mais qu'au moins, de retour dans la plaine, il n'aille pas médire des panoramas des hauts sommets! L'émotion ne se commande pas.

De même, vous qui aurez eu le malheur d'achever votre ascension dans le brouillard, ou qui aurez été accueilli sur la cime par un froid insoutenable ou par un vent irrésistible, ne vous découragez pas; dirigez vos efforts vers un autre sommet. Il serait bien étrange que, dans toutes vos tentatives, vous ne réussissiez pas quelque jour à vous élever sur un sommet d'où vous puissiez contempler un panorama de quelque durée.

Mais même une vue incomplète procure encore des satisfactions à celui qui est venu en chercher une plus étendue. Lorsque des vapeurs sont seulement disséminées dans l'atmosphère, et qu'on n'est pas incommodé par le froid ou par le vent, on a encore de quoi occuper l'attention et le regard. Ainsi, au Finsteraarhorn, des vapeurs me déroberent la vue de nombreux sommets, et cependant il en restait assez en vue pour me faire apprécier la beauté du panorama, et les glaciers qui enveloppent le Finsteraarhorn de tous côtés, comme un flot, étaient parfaitement visibles. Si je n'aperçus ni le Titlis, ni le groupe de la Bernina, ni les montagnes qui s'égrenent de leur côté, j'eus le temps de sonder du regard le Finsteraargletscher au bas des parois abruptes du Finsteraarhorn, d'apercevoir le dome neigeux du Galenstock et les montagnes voisines d'où descend le glacier du Rhône, avant que les vapeurs les enveloppassent. L'Oberaarhorn et le Finsteraar-Rothhorn se dressaient près de moi. Au Sud, le Sustenhorn et le Battelhorn échappent à la vue, mais le Monte Leone, le Fletschhorn et les Alpes Pennines alignent leurs masses au-dessus de la vallée valaisane que cachent les Wannehörner. Aux pieds de ceux-ci s'étend le Walliserfiescherfirn et commence le glacier de Fiesch. A droite du Fletschhorn, les groupes du Mont-Rose et des Mischabel profilent sur le ciel leurs cimes neigeuses. A côté du Cervin, le Weisshorn étale la blancheur de son arête comme une sorte d'étendard. Mais

je cherche vainement le Grand-Combin et le Mont-Blanc.

A l'Ouest, la vue est encore interrompue en divers endroits par des nuages qui flottent à la recherche d'espaces plus vastes où ils puissent se dilater à leur aise. Je ne vois ni le Grand-Nesthorn, ni le puissant cône du Bietschhorn, si admirable de la route du Simplon, ni la Blümlisalp, si belle de la vallée de la Kander. Par contre, au-dessus des Grönhörner que baigne le Walliserfiescherfirn, j'aperçois l'Aletschhorn, le Grosshorn (3,763 mè.), le Mittaghorn (3,887 mè.), l'Ebenefluh (3,964 mè.). Voilà la Jungfrau, le Trugberg, le Mönch et l'Eiger élancé. Le Mönch montre son sommet arrondi entre le Grand-Fiescherhorn et le Hinter-Fiescherhorn (4,020 mè.), qui forment un premier plan; la Jungfrau apparaît à gauche des crêtes du Trugberg, crêtes qu'on dirait presque horizontales d'ici. La reine de l'Oberland n'a plus le bel aspect qu'elle présente de son côté oriental. C'est simplement une haute pyramide d'apparence triangulaire; qu'on voit fort bien dans l'évasement formé par la muraille des Grönhörner entre le Petit-Grünhorn et le Hinter Fiescherhorn¹. Du Hugi-Sattel elle était déjà visible. A sa gauche, la large brèche du Roththal-Sattel la sépare du Roththalhorn (3,946 mè.).

Évidemment la vue eût été bien supérieure si j'avais joui, comme à l'Eiger, d'un ciel d'une clarté exceptionnelle. Les montagnes mêmes que j'aperçus ne furent pas constamment visibles; à certains moments, les nuages les enveloppaient, et néanmoins, dans cet immense tableau, certaines parties se dégageaient d'une manière particulière. Ainsi en était-il des Wannehörner, que nous retrouverons à la descente, et de l'Aletschhorn (4,198 mè.). Déjà cette montagne avait attiré mon attention à la Halte du Déjeuner.

1. Voyez la photographie dans le *Jahrbuch des S. A. C.*, t. XXXIII, p. 320.

De ce dernier endroit, dirigez votre regard sur les blancs névés du Walliserfiescherfirn, faites-le passer sur le contrefort que le Grand-Grünhorn dirige vers le Sud-Est. La Grünhornlücke (3,205 mètr.) dessine un col évasé, en forme de parabole renversée, entre le neigeux Grünhörnli au Nord et une brune arête du Kamm au Sud. Suivez la trouée de la Grünhornlücke, votre regard s'abaisse et se heurte contre une sombre barrière formée par les rochers de la base du Faulberg. Mais relevez les yeux dans la même direction : une grande tache blanche entre deux parois grises réunies par leur extrémité supérieure vous annonce le Dreieckhorn (3,822 mètr.). C'est un nouveau plan que vous venez d'atteindre. Au-dessus, l'Aletschhorn étend sa face Nord-Est, qui est toute blanche et escarpée, sa crête orientale, et même une partie de sa face Est qui, dégarnie de neige, fait contraste avec la première. A droite et un peu en arrière, si je ne me trompe, c'est le Sattelhorn (3,745 mètr.) que l'on aperçoit; à cause de sa couleur blanche, il s'efface modestement à l'arrière-plan. Pour qui aime à voir apparaître une montagne au fond d'une avenue formée de plans successivement étagés, ce spectacle est charmant.

Du sommet du Finsteraarhorn, l'Aletschhorn n'est plus le centre de ce tableau découpé dans un plus grand. La Lötschenlücke, qui cesse d'être cachée par le Grünhörnli, appelle également l'attention parce qu'elle est directement opposée à la Grünhornlücke et qu'elle termine l'avenue qui la relie à cette dernière, rejetant ainsi l'Aletschhorn à gauche. On découvre en outre une plus grande partie de la face orientale de cette dernière montagne, et plus en arrière, entre elle et le Sattelhorn qui reprend de la valeur, on aperçoit un sommet rocheux qui peut être le Distelhorn. A droite de la Lötschenlücke s'allongent les parois de l'Anengrat (3,240 mètr., 3,605 et 3,681 mètr.); et ce n'est que parce que le temps n'est pas clair qu'on

n'aperçoit pas, dans le créneau de la Löttschenlücke, à l'arrière-plan le Schilthorn (3,297 mè.), l'Altels (3,636 mè.) à droite, le Balmhorn (3,711 mè.) au-dessus, et le Wildhorn (3,264 mè.) à gauche. Mais quelque étendue que soit la vue qu'on a du sommet du Finsteraarhorn sur ce groupe de montagnes, peut-être lui préférera-t-on la vue qu'on en a de la Halte du Déjeuner, parce qu'à la succession des plans s'ajoute dans celle-ci la symétrie des masses.

Ainsi, malgré les nuages, je pouvais encore voir ce qu'en peinture on appelle le « morceau », mais j'étais privé de la vue de l'ensemble : je n'avais que des bribes du panorama. Or l'audition de quelques morceaux détachés d'un opéra ou de quelques passages extraits d'une symphonie ne donne pas l'impression que procure l'exécution de l'œuvre complète. D'autre part, on ne pouvait pas espérer une disparition totale des nuages dans un bref délai, bien que le ciel fût clair entre le Finsteraarhorn et les montagnes qui l'entourent immédiatement au Nord-Ouest, à l'Ouest et au Sud. Force était donc de descendre sans attendre en vain ¹.

Mes guides et ceux de mon compagnon essayèrent de nous procurer des distractions d'un autre genre. Aussitôt arrivés au sommet, ils s'étaient rangés en ligne sur sa crête étroite ; ils avaient chanté un « jodel » avec énergie, sinon avec justesse. Et voilà que le deuxième guide de mon compagnon tire de sa poche un petit instrument de musique percé de deux séries parallèles de trous de forme

1. Je n'eus pas l'heureuse chance de rencontrer à quelques pas du sommet la Renoncule glaciale (*Ranunculus glacialis* L.), comme cela est arrivé à M. Calberla (FALSAN, *les Alpes françaises*, t. II, p. 93 ; EUGÈNE RAMBERT, *Études d'histoire naturelle : la Flore suisse et ses origines*, p. 180), pas plus d'ailleurs que sur l'arête au-dessus de 4,000 mètres je n'ai eu la chance d'apercevoir, comme M. Lindt, les petites Saxifrages muscoïde (*Saxifraga muscoïdes* All.) et bryoïde (*S. bryoïdes* L.) et l'*Achillæa atrata*, que Rambert y signale (*loc. cit.*).

carrée, et en soufflant dans ces trous il joue une valse; à son tour, mon premier guide se fait entendre sur ce même instrument; puis, sur un air de valse, le guide précédent se met à danser sur l'étroit emplacement où nous nous trouvons. Danser sur le sommet du Finsteraarhorn n'est pas un exercice banal, et celui qui s'y livre ne manque pas de crânerie. Je me rappelais avoir vu autrefois, dans les bals publics, des danseurs valser sur place pendant un certain temps; ce guide valsait aussi sur place, mais, sauf l'emplacement de ses pieds, le plancher manquait totalement autour de lui. Le sommet du Finsteraarhorn est, en effet, une simple crête allongée et très étroite.

Lorsque nous eûmes épuisé la coupe des plaisirs que nos guides pouvaient nous offrir, j'introduisis ma carte roulée dans une bouteille qui se trouvait là, et nous commençâmes la descente. Mon compagnon partit le premier; il était déjà parvenu au Hugi-Sattel que nous n'étions encore qu'aux deux tiers de l'arête terminale. Là il abandonna la route d'ascension, et il continua de longer le côté gauche de l'arête Nord-Ouest pour aller descendre à l'Agassizjoch. C'est la route ouverte le 18 juillet 1871 par le Dr Émile Burckhardt avec les guides Peter Egger et Peter Schlegel. Au moment où il cessa d'être en vue, ses guides et les miens échangèrent ces cris que les guides font entendre lorsqu'ils s'aperçoivent dans le lointain. Quant à moi, je regagnai la Halte du Déjeuner par le chemin que nous avions suivi en montant. Il était midi et demi lorsque j'y parvins, et, comme il ne faisait pas froid, nous y fîmes une assez longue halte. Notre objectif était la cabane de l'Oberaarjoch. Désireux de ne gagner le Grimsel qu'après être passé au Pavillon Dollfuss, que le Guide Joanne indique comme étant dans un site grandiose, je n'avais aucun motif de me presser; j'avais réservé la journée du lendemain pour exécuter cette partie de mon itinéraire, et le temps n'était pas mauvais. Se dépêcher,

c'était le séjour dans la cabane de l'Oberaarjoch en perspective, c'est-à-dire le sommeil sur une couverture ou la contemplation de planches de sapin, de pantoufles trouées ¹, d'un poêle, d'ustensiles de cuisine et d'autres objets aussi peu propres à donner d'abondantes distractions. Je décidai donc de flâner.

De la Halte du Déjeuner, on a le choix entre deux routes pour aller à la cabane de l'Oberaarjoch. On peut gagner le Walliserflescherfirn, le descendre jusqu'au glacier de Fiesch, contourner le Rothhorn en passant dans un endroit appelé Rothloch sur la carte suisse, endroit où Hugi bivouaqua le 4 août 1829 dans sa seconde tentative d'ascension, et remonter par le Studerfirn jusqu'en face de l'Oberaarjoch, d'où on gagne la cabane. L'autre route comporte une promenade sur les névés crevassés qui longent le Sud du Finsteraarhorn, une grimpe à la Gemsenlücke ou Rothhorn-Sattel (3,400 mètr. environ), col entre l'arête Sud-Est du Finsteraarhorn et le Finsteraarrothhorn (3,549 mètr.), et enfin une descente dans l'entonnoir du Studerfirn, où on rejoint la première route. Celle-ci, moins exposée aux vents et par conséquent plus sûre, permet de voir le glacier de Fiesch; la seconde offre une belle vue sur l'Oberaarjoch. Je devais voir quelques jours plus tard le glacier de Fiesch du haut de l'Eggishorn. Le temps calme qui régnait n'autorisait pas à craindre le vent; et je préférerais la seconde route.

Nous descendîmes la pente composée d'éboulis, de graviers et de pierres qui sépare la Halte du Déjeuner des névés qui s'étendent au Sud du Finsteraarhorn. Une large crevasse nous obligea bientôt à pousser assez bas pour la contourner. Des traces laissées par des prédécesseurs nous prouvèrent qu'en exécutant cette manœuvre nous suivions bien le véritable chemin. Il fallut sauter

1. Tel était l'état déplorable des pantoufles de la cabane de l'Oberaarjoch le 17 août 1899.

quelques crevasses, puis nous remontâmes jusqu'au pied des rochers mêmes du Finsteraarhorn; aucune chute de pierre n'était alors à craindre, et un filet d'eau nous y attirait. Rafrachis par quelques gorgées, nous nous dirigeâmes vers la pente assez raide qui mène directement à la Genssenlücke. Chemin faisant, j'admirai le groupe des Wannehörner qui limitent la vue au Sud. La carte suisse ne donne les noms que des trois principaux sommets : le Schönbühlhorn (3,864 mèr.), le Grand et le Petit-Wannehorn (3,905 et 3,717 mèr.). Leurs parties supérieures sont privées de neige, et elles ne se séparent les unes des autres qu'à une assez grande hauteur. La partie commune a une forme concave. Le soleil, qui s'était décidé à se montrer, faisait miroiter les facettes des petits granules de ses névés, et augmentait par la réflexion la quantité de lumière répandue dans le voisinage.

Mon guide me fit voir des traces marquées sur la pente que nous gravissions. Elles avaient été faites par des chamois. Mais aucun de ces animaux ne se montra. L'année précédente, en allant de la Flégère au Belvédère des Aiguilles-Rouges ¹, mon guide m'avait également montré des traces du passage des chamois sur la route que nous suivions, mais nous n'en avions pas aperçu davantage. Le seul animal rencontré ce jour-là fut un campagnol des neiges.

Il était 3 heures 40 min. quand nous arrivâmes à la Genssenlücke (3,300 mèr. environ). Cet endroit est célèbre dans l'histoire du Finsteraarhorn. C'est là, en effet, que dut s'arrêter, en juillet 1812, la première expédition dirigée du Grimsel vers le Finsteraarhorn par le naturaliste Hieronymus Meyer, d'Aarau, le premier vainqueur de la Jungfrau, et par ses neveux le Dr Rudolf Meyer dont j'ai rappelé plus haut le souvenir, et Gottlieb Meyer². Le col forme

1. Le 11 septembre 1898.

2. STUDER, *Über Eis und Schnee*, 2^e édition, tome 1^{er}, page 95.

un plateau légèrement bombé. Du côté de l'Ouest on revoit la Grünhornlücke et les montagnes qu'elle traverse. L'arrivée sur le bord oriental nous ménage une surprise. A nos pieds s'étend le Studerfirn, vaste entonnoir compris entre les parois noires du Finsteraarhorn, le Studerhorn (3,637 mè.), le Studerjoch (3,438 mè.), l'Oberaarhorn (3,642 mè.), l'Oberaarjoch (3,133 mè.), l'Oberaarrothhorn (3,450 mè.), le Galmisfirn et le Finsteraarrothhorn. C'est un coin bien solitaire lorsque le jour commence à baisser, que les neiges perdent leur éclat et que le silence prépare aux ténèbres de la nuit. On a de là une échappée de vue sur le Galenstock par le col d'Oberaar. Ce col s'ouvre devant vous au haut d'une pente de névé, entre l'Oberaarhorn au Nord et un contrefort de l'Oberaarrothhorn au Sud. Après une assez longue halte pendant laquelle mes guides se livrèrent au sommeil, nous descendîmes rapidement sur le plateau du Studerfirn, et de là nous pointâmes sur l'Oberaarjoch; mais parvenus à la hauteur de la cabane de l'Oberaarjoch, nous tournâmes à droite dans sa direction. Après avoir longé le bord supérieur d'une crevasse, nous abordâmes le rocher, et nous atteignîmes la cabane à 5 heures moins un quart. J'y rencontrai un de mes compatriotes, M. Cordoën, qui se dirigeait vers la Concordia avec la Jungfrau pour objectif.

La cabane de l'Oberaarjoch a été construite en 1883 par le Club Alpin Suisse. Elle est entretenue par la Section de Bienne, dans des conditions de nature à assurer à cette Section la reconnaissance des alpinistes. Par ses soins des provisions se trouvent toujours dans la cabane à la disposition des voyageurs. En prend qui veut. Le prix est affiché à l'intérieur, et on est prié d'en adresser le montant par mandat postal à l'adresse du président de la Section. Aucun tenancier, aucun gardien n'habite la cabane. L'honnêteté du touriste est la seule garantie de la prévenance de la Section de Bienne. Ses membres pensent

sans doute que faciliter les excursions dans les montagnes, c'est augmenter le nombre de leurs admirateurs.

Le lendemain, je gagnai l'hôtel Belvédère, sur la route de la Furka, près du glacier du Rhône, en vue de faire le Galenstock. Je passai par le Thierbergjoch, le Pavillon Dollfus, l'Unteraargletscher, le Grimsel, où je me séparai de mes guides, et enfin Gletsch.

G. FLEURY,

Membre du Club Alpin Français,
(Section de Paris).

BIBLIOGRAPHIE

Annuaire du Club Alpin Français, 1876, 397 ; 1886, 517.

Echo des Alpes, 1865, n° 3, 1 ; 1868, 1 ; 1877, 262 ; 1885, 221 ; 1887, 100 ; 1889, 158, 298 ; 1899, 35.

E. DESOR, *Excursions et séjours dans les glaciers*, Neuchâtel, 1844, p. 398.

CHARLES DOLLFUS, Ascension au Finsteraarhorn, *Journal de Genève*, 1862.

Jahrbuch des S. A. C., I, 273 ; II, 161 ; IX, 159 ; XVII, 407 ; XX, 459 ; XXI, 35 ; XXVI, 419 ; XXVII, 384 ; XXII, 125, 187 ; XXXIII, 320.

Zeitschrift des Deutschen und Oesterreichischen Alpenvereins, 1883, 502 ; 1888, 170 ; 1896, 97.

H. ZSCHOKKE, *Reise auf die Eisgebirge des Kantons Bern und Erstiegung ihrer höchsten Gipfel in Sommer 1812*, Aarau, 1813.

F.-J. HUGI, *Naturhistorische Alpenreise*, Solothurn, 1830.

Der aufrichtige und wohlerfahrene Schweizerbote, Aarau, 1831, n° 1 et 2.

Alpenrosen auf 1852 (Erinnerungen an Prof. Dr. Rudolf Meyer).

Feuilleton du Bund : Neueste Hochgebirgstouren, von A. R. (Abraham Roth), 1862.

Finsteraarhornfahrt, von ABRAHAM ROTH, Berlin, 1863.

GOTTLIEB STUDER, *Ueber Eis und Schnee*, 2^e éd., t. I^{er}, p. 92, Berne, 1896, et t. III, p. 425, Berne, 1899.

TH. WUNDT, *Die Jungfrau und das Berner Oberland*, Berlin, p. 96.

Peaks, Passes and Glaciers, London, 1860, p. 198.

Alpine Journal, I, 329 ; VI, 297 ; VIII, 109, 262 ; X, 418 ; XI, 368 ; XIII, 269, 388, 422 ; XIV, 322 ; XVIII, 53.

IV

LE ROTHORN DE ZINAL

(PAR M. E. SAUVAGE)

L'ascension du Rothhorn de Zinal, ou Moming, a été plusieurs fois décrite, notamment par M. L. Wiart dans l'*Annuaire* de 1884 (p. 122). Javelle en a fait un récit passionné, qu'on trouve dans les *Souvenirs d'un alpiniste*.

Le Rothhorn est une des hautes cimes qui forment un vaste cirque autour de Zermatt. Un cercle de 13 kilomètres de rayon, dont le centre se place un peu à l'Est de ce village célèbre, comprend trente et un sommets dépassant l'altitude de 4,000 mètres¹.

Se dressant entre le Weisshorn et le Gabelhorn, sur l'arête qui sépare les vallées de Zermatt et de Zinal, le Rothhorn est une pointe escarpée du côté de Zermatt; sur le versant de Zinal, il paraît comme une pyramide régu-

1. Bieshorn (4,161 mèt.), Weisshorn (4,512 mèt.), Rothhorn (4,223 mèt.), Gabelhorn (4,073 mèt.), Dent-Blanche (4,364 mèt.), Dent d'Hérens (4,180 mèt.), Cervin (4,505 mèt.), Breithorn (4,171 mèt.), Pollux (4,094 mèt.), Castor (4,230 mèt.), Lyskamm (4,538 mèt.), Punta Giordani (4,055 mèt.), Balmenhorn (4,324 mèt.), Vincent-Pyramide (4,215 mèt.), Ludwigshöhe (4,344 mèt.), Parrotpitze (4,463 mèt.), Schwarzhorn (4,231 mèt.), Signal-Kuppe (4,561 mèt.), Zumsteinspitze (4,573 mèt.), Dufourspitze (4,638 mèt.), Nordend (4,612 mèt.), Strahlhorn (4,191 mèt.), Rimpfischhorn (4,203 mèt.), Allalinhorn (4,034 mèt.), Alphubel (4,207 mèt.), Täschhorn (4,498 mèt.), Dom (4,554 mèt.), Süd-Lenzspitze (4,300 mèt.), Nadelhorn (4,334 mèt.), Hohenberghorn (4,226 mèt.), Dürrenhorn (4,035 mèt.). On pourrait compter, en outre, deux sommets cotés 4,148 et 4,089 mèt., entre le Breithorn et Pollux, et encore quelques points secondaires.

lière. Vu de ce côté, le Rothhorn, dans ses lignes générales, se rapproche du Weisshorn.

L'auteur de ces lignes a fait l'ascension de ce beau sommet avec MM. E. Brunnarius et H.-H. Connah, le 4 août 1899. Nous étions accompagnés des guides Louis Theytas, avec son jeune frère, et J.-B. Épiney.

Vers 1 heure du matin, nous déjeunions dans la cabane du Mountet, en compagnie d'un Suisse, M. Baumann, de Zurich, avec qui nous échangeâmes quelques paroles; il devait faire la même ascension que nous, avec le guide Joachim Tabin et le porteur Jean Antille. Peu habitué aux montagnes, il n'avait pas décidé d'avance cette ascension; au contraire, il avait d'abord choisi une course plus facile, mais finalement son guide lui avait persuadé d'entreprendre le Rothhorn.

La veille, dans l'après-midi, il avait plu et neigé, et, le soir, les nuages étaient épais et menaçants. Depuis plusieurs jours, du reste, aux environs de Zinal, des orages se formaient vers 2 ou 3 heures du soir. Deux jours auparavant, en atteignant le sommet du Blanc de Moming, nous étions arrivés dans un nuage où les piolets grésillaient et où l'on sentait des chatouillements sur la nuque, les cheveux se dressant sous l'influence électrique.

Aussi, en nous étendant sur le lit de camp de la cabane du Mountet, la veille de l'ascension projetée au Rothhorn, nous avions craint très fort de ne pouvoir l'exécuter le lendemain matin; pénible incertitude qui tourmente souvent l'alpiniste, mais qui ajoute un charme de plus aux courses qu'on peut réussir. C'avait été pour nous une agréable surprise, en nous éveillant peu après minuit, de voir une belle nuit étoilée.

Nous laissons la caravane de M. Baumann prendre les devants, et nous quittons la cabane à 2 heures. La ligne d'ascension du Rothhorn est fort simple : il suffit de gagner l'arête qui descend du sommet, en se dirigeant

vers un petit col, voisin du Blanc de Moming, puis de suivre cette arête, d'abord neigeuse, ensuite rocheuse, jusqu'au-sommet.

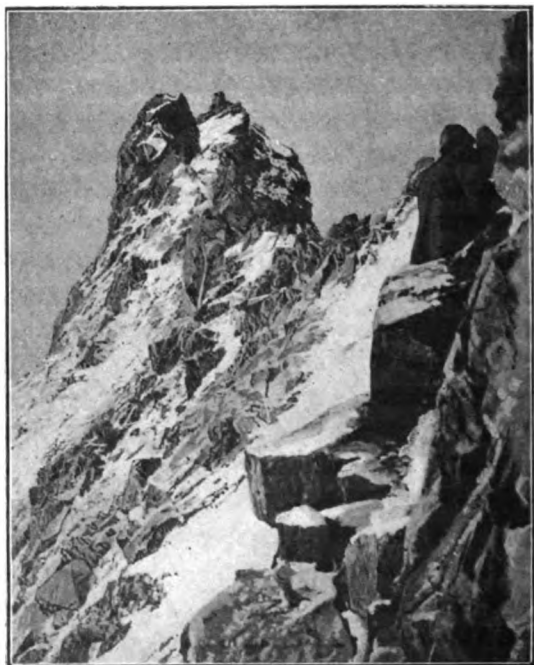
La montée de la cabane au col se fait au début par des pentes herbeuses et rocheuses, puis sur la neige et sur le Glacier Durand¹; l'inclinaison est en général assez douce; elle devient un peu raide en approchant du col du Blanc. Une petite bergschrund est facilement franchie un peu avant le col, où nous faisons une halte de vingt minutes. Nous avons rejoint en cet endroit la caravane Baumann, que nous suivons ensuite pendant quelque temps, et dont la marche nous paraît assez lente. La neige n'étant pas dure, sans être trop molle, cette arête, dont la pente est modérée (20 à 30 degrés), ne présente aucune difficulté. Les deux versants sont fortement inclinés, et montrent de belles pentes bien régulières qui descendent à une grande profondeur.

Bientôt nous atteignons l'endroit où le rocher paraît : par suite des orages récents, une couche de neige fraîche le recouvre en partie. De ce point, comme la crête qui monte au sommet tourne vers la droite, on aperçoit à côté l'une de l'autre, échelonnées du Nord au Sud, quatre pointes principales qui se dressent sur cette crête; en perspective elles atteignent presque la même hauteur : des échancrures, qui semblent assez profondes, séparent les trois premières. La seconde de ces pointes est celle qui nous paraîtra mériter le nom de Sphinx; la troisième est la Bosse, qui semble le point culminant; la quatrième est le sommet du Rothhorn. Des esquilles de roches forment, en outre, de petites dentelures sur la crête.

Au début, l'arête rocheuse est composée de blocs sur lesquels on marche facilement, jusqu'à un premier petit « gendarme », où nous faisons une nouvelle halte de

1. Il s'agit d'une portion du champ supérieur de ce glacier, portion qui mériterait un nom spécial.

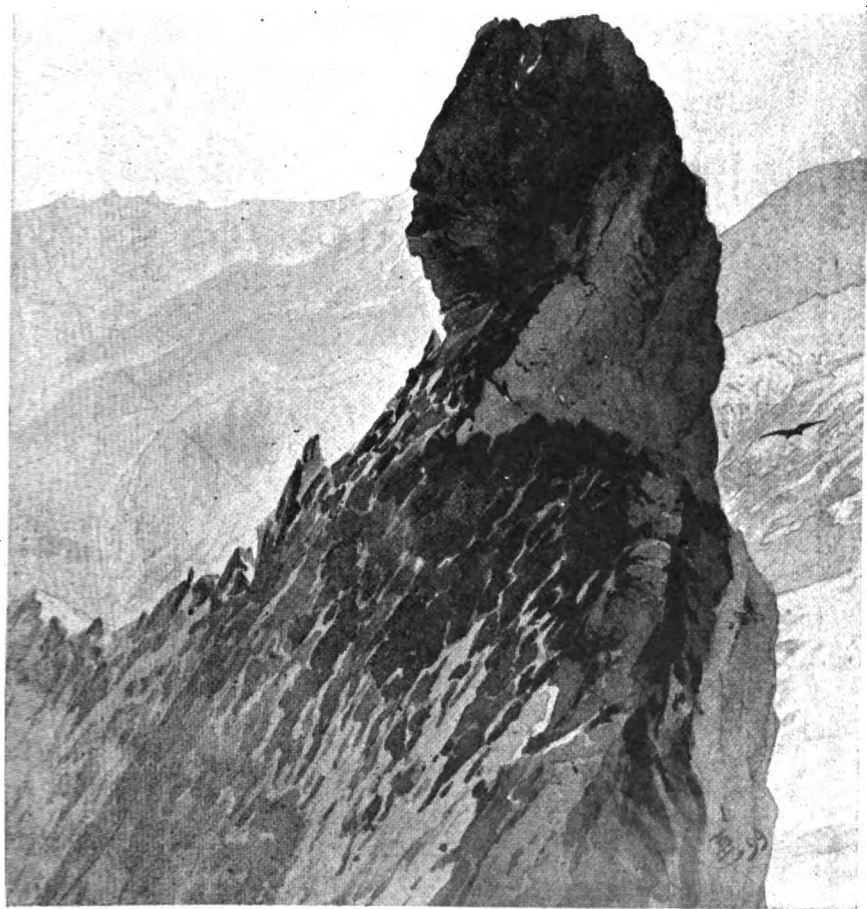
25 minutes. Nous laissons M. Baumann prendre l'avance sur nous, et bientôt cette avance est considérable : d'abord le passage des parties difficiles de l'arête est moins long pour une caravane de trois personnes que pour six, et puis il nous semble que maintenant Tabin dirige la course à une allure assez vive. Aussi le verrons-nous à une dis-



Arête du Rothhorn, reproduction d'une photographie de M. E. Sauvage.

tance de plus en plus grande ; bientôt, M. Baumann et ses guides nous paraîtront comme des fourmis s'élevant, non sans quelque peine, sur les dalles lisses de la Bosse, qui précède le sommet. Nous serons encore bien loin du sommet quand ils se profileront sur le ciel, le long de la pente raide qui redescend vers la droite.

Les difficultés de l'arête du Rothhorn se trouvent surtout



Le Sphinx du Rothhorn, d'après une aquarelle de M. E. Brunnarius.

au passage des « gendarmes », qu'on doit contourner : il faut alors quitter la crête, sur laquelle le pied se posait assez facilement, pour le flanc de la montagne. A droite, c'est-à-dire du côté de Zinal, ce flanc est une pente rocheuse remarquablement lisse, dont l'inclinaison est de 50 degrés environ et qui descend avec une superbe régularité jusqu'au glacier Durand, quelque 600 mètres plus bas. A gauche, sur la vallée de Zermatt, l'escarpement est plus raide, souvent vertical, et moins régulier. Sauf à l'un des gendarmes, contourné par la gauche sur de gros blocs de rochers, nous traversons toujours le versant de droite. A première vue, les prises n'y paraissent guère. Cependant on en trouve de bonnes, assez éloignées les unes des autres, il est vrai, mais presque toujours sûres. Le rocher est un gneiss schisteux, et sur la tranche des feuilletés, sans qu'elle soit bien large, le pied se pose solidement, et la main s'accroche. A quelques mètres de distance, il semble que le voyageur, sur cette pente de rochers si raide et si lisse, est à peine supporté; mais, en passant soi-même, on se sent presque partout bien établi.

Nous proposons, pour le second grand gendarme, le nom de Sphinx du Rothhorn, à cause de la silhouette qu'il présente quand on se retourne après l'avoir dépassé.

Au delà du Sphinx, sur une longueur de quelques mètres, l'arête est excessivement étroite : c'est une véritable crête sans épaisseur et, à moins d'être équilibriste, il convient de la passer à califourchon. On pourrait aussi s'y suspendre par les mains, le corps plaqué contre la pente lisse de rochers, mais ce moyen n'est certainement pas le meilleur.

A quelque distance au delà du Sphinx s'élève la Bosse, protubérance rocheuse voisine du sommet. Cette Bosse se gravit directement sur des dalles rocheuses assez fortement inclinées. Ce passage ne se prêterait pas à une description aussi émouvante que plusieurs des précédents,

parce que la pente de ces dalles est dirigée vers l'arête, au lieu de plonger directement dans le vide à droite ou à gauche; mais il nous a paru l'un des plus difficiles, car les prises y sont rares. Une corde a été fixée à demeure en cet endroit; sans qu'elle soit indispensable, on est bien aise parfois de la sentir à portée de la main.

Nous séjournons dix minutes au sommet de la Bosse. De là au point culminant, l'arête, en partie recouverte de neige, ne présente plus de difficultés. Le sommet même du Rothhorn, atteint à 10 heures, est complètement neigeux. Depuis la cabane du Mountet, nous avons mis huit heures, dont une heure de haltes. En général, notre marche a été assez lente.

Que dire du séjour, trop court comme toujours, sur le sommet du Rothhorn? Le ciel est pur, l'air est calme, le soleil brille. Ce sont des instants délicieux, dont le souvenir semble un rêve. Il faut un trop grand effort, et qui trouble des sensations exquises, pour analyser ce qu'on voit, pour chercher à mettre un nom sur chacune des cimes éloignées qu'on distingue. Il suffit d'en reconnaître quelques-unes, qui paraissent comme de chers amis, et qu'importe le reste? Le spectacle ne semble-t-il pas moins grandiose quand on l'étudie avec une sécheresse topographique? En se trouvant sur une cime escarpée, comme isolé dans l'espace et au-dessus de la terre, on croit planer sur cette admirable chaîne des Alpes, on croit pouvoir toucher de la main ces géants, qui se dressent devant le panorama des sommets lointains, et donnent ces premiers plans qui manquent trop souvent à certains belvédères, où l'on conduit le troupeau des touristes, et d'où ils rapportent une idée bien fautive des spectacles que procurent les grands sommets à ceux qui les conquièrent.

Parmi ces géants, les uns, comme le Weisshorn et le Cervin, nous dépassent de quelques centaines de mètres: mais comme on est bien placé pour en contempler les su-



Sommet du Rothhorn, dessin de Stom, d'après une photographie de M. P. Sauvage.

blimes proportions ! Certes, il y a une certaine satisfaction à dominer soi-même tous les sommets voisins ; mais on les voit peut-être mieux quand on n'en atteint pas l'altitude complète. Et puis, j'en appelle à tous les admirateurs des montagnes, que signifient ces comparaisons ? Toutes les grandes cimes ne nous donnent-elles pas les mêmes jouissances ?

Outre le Cervin et le Weisshorn, on peut citer, auprès du Rothorn, la Dent-Blanche, le Grand-Cornier, le massif des Mischabel. Le Gabelhorn, bien que très voisin, ne frappe pas beaucoup le spectateur, parce qu'il se projette sur la Dent d'Hérens, qui paraît plus imposante.

Les sensations de l'homme ne dépendent pas seulement des objets extérieurs, mais surtout de lui-même. Certes l'effort que nous a coûté la conquête d'un sommet élevé contribue à nous faire jouir de cette conquête. Nous sentons plus vivement un plaisir rare, difficile à obtenir, qu'un autre toujours à notre portée. Notre présence sur un des grands pics des Alpes est forcément exceptionnelle et bien courte. Ce ne sont pas tant les difficultés mêmes de l'ascension qui sont un obstacle ; avec un peu d'adresse, d'expérience et de persévérance, on arrive à surmonter ces difficultés. Mais que de circonstances empêchent souvent de réussir ! Que d'ascensions désirées, et même entreprises, n'ont pu être menées à bien ! Il faut d'abord le loisir nécessaire ; souvent on a peine à se joindre aux compagnons de route qu'on aime. Et puis les caprices de l'atmosphère viennent contrarier nos plans ; parfois les mauvais temps persistants arrêtent les courses pendant des semaines entières. Il faut encore que les neiges, que les rochers soient en condition favorable, de sorte qu'on ne peut même profiter immédiatement du retour du beau temps. Enfin, quand tout semble présager le succès, quelquefois un orage subit vient nous arrêter et nous contraindre à rebrousser chemin.

Aussi quelle jouissance exquise quand on a pu pleinement réussir, et quand un ciel pur, un beau soleil, présentent sous leur plus riche aspect les admirables beautés des montagnes ! Cette incertitude même de l'état de l'atmosphère ajoute un charme de plus à une jouissance que nous savons précaire. Il semble que la joie du succès doive être moins vive dans les Montagnes-Rocheuses, par exemple, où l'on est assuré du beau temps persistant pendant plusieurs mois ¹.

Il n'est pas jusqu'à l'effort nécessaire pour l'ascension qui n'en augmente le plaisir. La petite gloriole d'une certaine habileté dans l'art du grimpeur y a peut-être quelque part ; car l'homme est loin d'être parfait, même au contact des montagnes, qui le rendent meilleur : mais on ne peut blâmer la satisfaction que l'on éprouve à sentir le bon état de ses organes, à les voir exécuter sans peine les ordres que la volonté leur donne. Aucun exercice, semble-t-il, ne se fait avec moins de peine réelle que la marche dans les montagnes : on y développe sans fatigue de vigoureux efforts pendant de longues périodes. L'état de bien-être physique qui résulte du fonctionnement parfait de la machine humaine dispose à bien apprécier le spectacle qui s'offre aux yeux et à l'esprit.

Cette impression est encore plus vive lorsque l'alpiniste, ayant dépassé les limites de la jeunesse, reconnaît que l'âge n'a guère affaibli ses forces, et se trouve encore jeune lorsqu'il s'agit de parcourir les montagnes. Mais quelle dure épreuve lorsqu'il sentira qu'il n'est plus capable de faire de grandes courses, et qu'il faut renoncer à ses chères ascensions ! Tyndall n'était-il pas à plaindre dans son beau chalet de Bellalp, qu'il ne pouvait plus atteindre sans l'aide d'un mulet, lorsqu'il voyait le Finster-

1. Une conséquence plus directe de la sécheresse de l'atmosphère est l'absence de glaciers dans les Montagnes-Rocheuses, sauf dans la partie septentrionale, au Canada.



Vue prise du sommet du Rotliborn, dessin de Slom, d'après une photographie de M. E. Sauvage.

aarhorn et tant d'autres pics qu'il avait gravis, au pied desquels il se traînait sans forces ?

Du haut du sommet, nous entendons les joyeux appels de Tabin, déjà descendu bien bas; nous apercevons sa caravane à une grande profondeur, presque à nos pieds, car les escarpements sur la vallée de Zermatt sont fort abrupts. C'est à ce moment que nous avons perdu de vue ces hommes, que nous ne devions plus revoir vivants.

Comme toujours, il faut penser au retour; il faut songer à l'état des neiges qu'on aura à traverser et qui se ramollissent de plus en plus sous les rayons du soleil. Souvent c'est le vent ou le froid qui oblige à hâter le départ, mais cette fois la température est douce. Néanmoins nous nous arrachons au séjour enchanteur du sommet.

La descente commence le long de la pente qu'on voit à la droite du sommet en montant; elle se fait avec précaution, car cette pente aboutit directement à un formidable escarpement vertical. Une corde a été placée en cet endroit : mais elle est recouverte par la neige, et c'est à peine si nous l'apercevons en quelques points. Le sommet du Rothorn, que nous avons trouvé complètement neigeux, est, en effet, souvent rocheux en été : c'est aux orages des jours précédents qu'il faut attribuer la neige qui le recouvrait.

Cette première partie de la descente se fait sur le versant de la vallée de Zinal : on tourne ensuite à gauche, sur des rochers, jusqu'à une échancrure dans l'arête qui sépare les vallées de Zinal et de Zermatt. Ces rochers sont escarpés; mais ils sont complètement dégarnis de neige, et, sauf en quelques points, ils nous ont paru faciles : ce sont de gros blocs offrant presque partout d'excellentes prises. Du petit col on descend, par un couloir d'inclinaison moyenne, sur le versant de Zermatt. De là part un contrefort de la chaîne principale, qui descend vers l'Est; ce contrefort est couvert de neige; il n'y a plus qu'à le

suivre en se tenant près de la crête, sur le versant de droite. L'inclinaison de la ligne de crête est faible, la pente du versant dans le voisinage de la crête est modérée. Toutes les difficultés de la traversée du Rothhorn sont surmontées quand on arrive sur ce contrefort, en bas du couloir. Il sépare les glaciers de Hohlicht et de Trift; ce dernier est situé à une assez grande profondeur, au pied d'un escarpement : la pente neigeuse, d'inclinaison modérée près de la crête, se termine en haut d'une grande muraille rocheuse. Aussi la descente directe sur le glacier de Trift doit-elle être difficile : Javelle indique qu'il a fait cette descente, mais non sans peine.

La couche de neige fraîche, ramollie d'ailleurs par le soleil, est assez meuble. Nous suivons les traces de la caravane Baumann. Vers le milieu du trajet sur le contrefort, nous voyons sur la droite les marques d'une glissade, faite en s'asseyant sur la neige molle.

L'aspect de cette glissade nous inquiète. La couche molle n'adhérant pas à la masse inférieure, une certaine quantité de neige s'est détachée à quelques mètres au-dessous de l'origine de la glissade, et a formé une petite avalanche. Il est à craindre que cette avalanche n'ait entraîné les voyageurs jusqu'au bord de l'escarpement rocheux. Le profil du sol se compose, d'abord, de la pente sur laquelle on pouvait glisser; cette pente s'adoucit et devient faible à la base, sans qu'il y ait cependant de partie horizontale; plus loin la pente recommence à augmenter : elle est formée de glace et d'une masse rocheuse arrondie, qui s'incline de plus en plus jusqu'à plonger presque verticalement sur le glacier de Trift, situé à une profondeur que nous estimons à deux ou trois cents mètres.

Donc, si M. Baumann et ses guides ne se sont pas arrêtés dans la partie presque horizontale, au pied de la pente de neige, il est à craindre qu'ils aient été précipités au bas de la paroi verticale. S'ils se sont arrêtés, ils auront suivi

à peu près horizontalement la base de la pente de neige.

Nous continuons notre descente en biais, parallèlement à la crête, espérant retrouver les traces de pas. Mais nulle part nous ne distinguons la moindre empreinte, de sorte qu'une très grande inquiétude finit par nous dominer. Parfois nous cherchons à nous leurrer, en croyant que quelque marque aperçue de loin sur la neige a été faite par la caravane qui nous précédait; mais il faut bien reconnaître qu'il n'y a rien. L'idée que, s'il y a eu accident, nous ne pouvons rien faire, porter aucun secours, après une chute si effrayante, contribue à nous agiter péniblement.

L'arête que nous suivons s'abaisse de plus en plus vers le glacier, sur lequel on accède par un escarpement rocheux de quelques mètres. Cet escarpement ne présente aucune difficulté; mais nous sommes si troublés par l'idée de l'accident probable, que nous avons une peine réelle à le descendre.

On continue la descente sur le glacier, puis sur la longue moraine de sa rive gauche, jusqu'aux prairies de Trift où s'élève un hôtel¹.

Nous nous efforçons de croire que nos compagnons de route se seront rendus à cet hôtel en faisant quelque détour, de sorte que nous n'aurons pas vu leurs traces; nous espérons encore, bien faiblement, qu'on nous y donnera de leurs nouvelles. Mais personne ne les a vus. On essaie de calmer nos inquiétudes en disant que peut-être Tabin aura voulu rentrer à Zinal le jour même, et qu'il se sera dirigé sur le col de Trift sans descendre jusqu'au bas de l'arête. Mais cela semble bien invraisemblable, et nous ne pouvons guère nous dissimuler qu'un grave accident s'est produit.

1. Le petit hôtel de Trift a été détruit récemment par une avalanche; il a été reconstruit dans une meilleure position, au milieu d'une prairie, loin des pentes sur lesquelles glisse la neige. Le nouvel hôtel, plus grand que l'ancien, bien qu'il ne fût pas terminé complètement, était déjà ouvert en 1899.

M. Brunnarius descend aussitôt à Zermatt pour en donner la nouvelle : le mouvement de la foule des étrangers, le bruit des orchestres dans les brasseries, le tumulte qui règne dans cette admirable station alpestre transformée en rendez-vous de badauds, contrastent étrangement avec son état d'esprit. Des guides envoyés par M. Seiler montent à l'alpe de Trift le soir même pour partir dans la nuit à la recherche des victimes.

La recherche n'est pas longue : au pied même du grand escarpement rocheux, les trois cadavres sont écrasés sur la neige. Le porteur Antille et M. Baumann sont l'un contre l'autre ; Tabin, qui était évidemment attaché en queue, est à quelque distance en arrière. Sans doute M. Baumann, peu exercé, n'a pu rien faire pour enrayer la descente ; il a plutôt gêné Antille en glissant jusqu'à lui. Tabin seul cherchait à arrêter la chute : il paraît qu'en relevant le cadavre on a trouvé que ses ongles étaient arrachés par le frottement sur le rocher.

On reconstitue aisément la scène : la glissade est au début facile et agréable, puis une assez grande masse de neige est entraînée, mais c'est un incident fréquent dans ces glissades, et cette petite avalanche n'était pas bien gênante en soi. Mais voici qu'arrivés au bas de la pente, sur le replat où il semblait évident qu'ils allaient s'arrêter, les voyageurs ne peuvent se dégager de la masse de neige qui les entraîne, peut-être avec une lenteur implacable. Quelle terrible lutte contre cette poussée irrésistible qui les rapproche petit à petit du bord : la pente augmente, tous les efforts demeurent impuissants, les doigts crispés raclent le rocher, cherchant en vain à s'incruster dans un creux ; enfin le sol manque, et trois hommes pleins de vie sont précipités dans l'abîme !

Triste spectacle que ces trois cadavres plaqués sur la neige ; triste spectacle pour nous, car la nature est toujours belle, la montagne, avec son effrayante sérénité,

semble dédaigneuse de la mort des hommes qu'elle a tués. Elle n'est pas moins belle sans doute, mais elle nous paraît cruelle dans sa froide et implacable beauté. On voudrait pouvoir lui reprocher le mal qu'elle a causé, et son indifférence envers les douleurs humaines.

Tout accident donne au moins une leçon de prudence. Celui-ci montre une fois de plus comme il est difficile d'apprécier sûrement l'état des neiges fraîches, qui exigent l'attention la plus minutieuse. Il prouve qu'on doit éviter toute glissade sur une pente qui ne se termine pas de telle sorte que l'arrêt soit certain au pied, quoi qu'il arrive.

HORAIRE DE LA COURSE¹

(4 août 1899)

Cabane du Mountet.	Départ.	2 h. —
Col du Blanc.	{ Arrivée.	4 h. 40
	{ Départ.	5 h. —
Arête, commencement du rocher.		5 h. 50
Premier gendarme.	{ Arrivée.	6 h. 30
	{ Départ.	6 h. 55
Sommet de la Bosse.	{ Arrivée.	9 h. 25
	{ Départ.	9 h. 35
Sommet du Rothhorn	{ Arrivée.	10 h. —
	{ Départ.	10 h. 40
Bas du couloir.		13 h. 30 (4 h. 30)
Hotel de Trift.		17 h. 15 (5 h. 15)

Soit, haltes déduites :

De la cabane du Mountet au sommet du Rothhorn, sept heures.

Du sommet du Rothhorn à l'hôtel de Trift, six heures (marche en général lente).

ED. SAUVAGE,

Membre du Club Alpin Français
(Sections de Paris et du Mont-Blanc).

1. La notation des heures de 0 à 24, employée de plus en plus fréquemment, paraît très convenable pour les horaires de course, dont la durée est ainsi plus visible. L'usage de cette notation est commode surtout dans l'écriture ; il n'entraîne pas la suppression de la désignation ordinaire dans la conversation.

ASCENSION DU MONT-VENTOUX

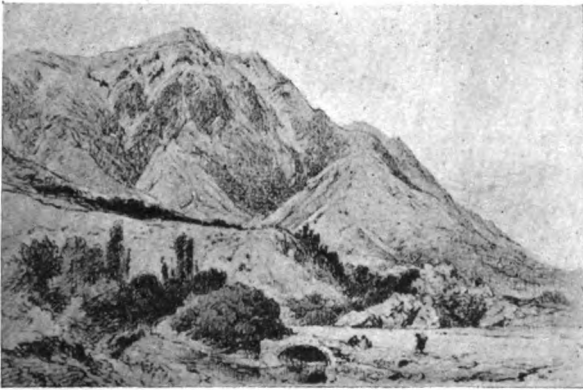
(1,912 MÈT.)

(PAR M. J. DELMAS)

Nous partions d'Apt le 12 août 1891 pour entreprendre l'ascension du Mont-Ventoux, *Mons Ventosus*, depuis longtemps projetée. Après un moment d'arrêt à Cavaillon, l'on descend du train à 7 heures et demie à Carpentras, ville curieuse, très animée, ce jour-là surtout, jour du marché hebdomadaire; d'où à 2 heures l'omnibus de Rouillet nous emporte à Bédoin (14 kilom.). On découvre sur une hauteur le château ruiné du brave Crillon (qui naquit à Murs); puis Saint-Pierre de-Vassols : sait-on que ce village perdu au pied du Mont-Ventoux est le pays d'Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth Béjart, qui devint, le 21 février 1662, la femme de Molière? On aperçoit ensuite, sur les premiers coteaux au Sud-Ouest de la montagne, de larges semis de chênes truffiers; aux abords mêmes du village de Bédoin, une importante fabrique d'essence de lavande. Le temps de respirer et de se rafraîchir, et à 3 heures trois quarts, nous commençons à arpenter au grand soleil la banale route, puis la côte pierreuse, qui nous mène, au bout d'une heure, aux Baux, petit hameau au Nord-Est de Bédoin : cette terre appartenait à la puissante famille princière des Baux. Voici à gauche, disséminées sur les hauteurs, les fermes des Jeans-Blancs, de Tournillaires, les Allemands, les Jacomets, les Bellons.

Nous pensons qu'une esquisse géologique du massif est ici indispensable. C'est M. F. Leenhardt (thèse, 1880) qui en a le mieux étudié la géologie.

Presque toute la partie supérieure du Ventoux appartient au terrain néocomien. Le massif présente des dépôts d'infra-crétacé très intéressants, divisés en deux groupes, à l'Ouest et au Midi. Durant notre itinéraire,



Le Mont-Ventoux, vu du Nord-Ouest (route de Malaucène), reproduction d'un ancien dessin extrait du *Mont-Ventoux*, par Molinas, professeur d'histoire.

nous allons traverser : de Saint-Pierre-de-Vassols à Bédoin, les sables et argiles plastiques, bariolés des plus vives couleurs ; de Bédoin aux Baux, on passe dans le cénomanien, grès à *Ammonites Mayori*, qui forment des collines boisées ; autour des Baux, ce sont les marnes gréseuses à bélemnites de l'aptien ; à partir de la ferme des Fébriers, on entre dans l'urgonien, auquel ses abrupts, ses surfaces rocheuses dénudées ou boisées, donnent un aspect si caractéristique : calcaires supérieurs à *Orbitolina lenticulata*, puis calcaires à *Requienia ammonia* ; et au sommet l'on aborde le néocomien, terne et jaunâtre, avec ses talus rubanés et son aspect aride et désolé : c'est le crétacé

inférieur. On rencontre le jurassique seulement au Nord et à l'Ouest du massif. A la descente, quoique passant dans une combe plus à l'Est, nous avons presque toujours marché dans l'urgonien. « L'aspect physique du Mont-Ventoux, dit Ch. Martins, est une conséquence de sa structure. Son versant méridional offre une pente augmentant régulièrement de la base au sommet, et semble une portion relevée de la plaine du Rhône, vaste plan incliné qui serait complètement uni, si depuis longtemps le déboisement de la montagne n'avait favorisé le ravinement de ses pentes. Ces ravins, qui rayonnent du sommet vers la base, s'élargissent à mesure qu'ils descendent et forment quelquefois de véritables vallées; nulle part on ne reconnaît mieux la puissance de l'action des eaux pluviales sur les terrains dénudés. Par les fortes averses qui caractérisent le Midi de la France, ces ravins deviennent des torrents temporaires qui se précipitent vers la base du Ventoux et inondent souvent les campagnes comprises entre les collines et la montagne. Ces combes sont séparées par des crêtes plus ou moins larges. »

Nous faisons aux Baux une première halte, puis, laissant à droite le hameau de Sainte-Colombe, nous nous élevons rapidement au Nord-Est sur des crêtes dénudées et à travers des vallons qui, au dire des naturels du pays, doivent abréger le trajet de dix bons kilomètres; toutefois la chaleur accablante et le manque de guide ont vite contribué à abattre notre première ardeur et à nous démoraliser. Nous manquons le véritable sentier, qui, rejoignant celui de Sainte-Colombe, mène au Jas ou Bâtiment. Grimant trop à gauche, à l'heure incertaine du crépuscule,

Alors que la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,

nous voilà traversant à tâtons de grands bois par des pentes caillouteuses, jusqu'à ce qu'à la nuit noire nous tombions

épuisés, découragés, sur des roches anguleuses et vacillantes, à quelques pas cependant du premier poteau, dont, malgré l'obscurité profonde, nous découvrons par hasard la vague silhouette. Ces poteaux ne sont que des jalons pour se guider en temps de neige. Nous sommes presque arrivés, vers 8 heures et demie, à la cime de la montagne assez rude à aborder directement par le flanc méridional,



Observatoire du Ventoux, côté du Levant, reproduction
d'une photographie de M. Louis Acsenzo.

nous allons gravir péniblement d'un poteau à l'autre la dernière pente du cône. Depuis quelques instants la masse sombre des bâtiments de l'observatoire se profile là-haut,

A l'obscur clarté qui tombe des étoiles,

et suffit à diriger nos pas. Toutefois, il y a encore loin de la coupe aux lèvres : pour atteindre le fantastique sommet, que nous croyions déjà toucher de la main, il nous reste à gravir une dernière côte d'une extraordinaire raideur. Toute végétation a disparu ; entre les maudits cailloux branlants,

sur lesquels on fait souvent un pas en avant et deux en arrière, poussent seuls les lichens et quelques humbles plantes à la racine tenace. Il est difficile de conserver l'équilibre et d'avancer vite sur le sol mouvant : ce n'est plus ici « qu'une interminable couche de calcaire fragmenté par écailles qui fuient sous les pieds avec un cliquetis sec presque métallique ». Nous étions parvenus à 1,800 mètres environ, c'est-à-dire dans la région alpine, laquelle s'étend, « sur le versant Sud, des derniers pins rabougris au sommet, sur une hauteur de 112 mètres, savoir de 1,800 à 1,912 mètres ». A la suite d'un splendide coucher de soleil, une subite fraîcheur, naturelle à ces hauteurs, nous avait quelque peu engourdis ; aussi fûmes-nous tout aises, en faisant irruption dans la tiède salle principale de l'hôtel, d'y trouver une société accueillante et un foyer hospitalier. Malgré la chaleur du jour et deux courtes haltes indispensables, nous n'avons mis que cinq heures de marche de Bédoin au sommet en passant par les Baux : nous sommes presque fiers d'avoir opéré, dans des conditions plutôt défavorables, une si rapide ascension. L'extrême lassitude cependant ne nous permet guère de faire honneur au frugal et tardif souper qui nous est servi ; avant 10 heures, nous dormions du sommeil des bienheureux dans une grande chambre voûtée pourvue de lits en fer fort convenables. La nuit, sur ces hauteurs, le froid est toujours vif, mais l'hôtelier nous a prodigué de chaudes couvertures.

Réveillés dès 4 heures, afin d'assister au lever du soleil à 5 : bien enveloppés de manteaux, nous voyons successivement blanchir l'aube, se lever la riante aurore qui met une note joyeuse sur l'immense paysage ; à 5 heures précises, l'astre-roi, apparaissant entre deux pointes du Mont Viso, illumine aussitôt tout l'espace. On voit nettement se dessiner la série de dentelures de la chaîne frontière des Alpes s'élevant graduellement du Sud au Nord avec leurs glaciers bleuâtres ; les rayons lumineux partis comme des

flèches éclairent les cimes de la Haute-Provence et du Dauphiné ; les langues de feu vont se posant sur le Cheiron, l'Aiguille de Chambeiron, la pyramide du Monnier, les Trois-Évêchés, les glaciers étincelants du Pelvoux avec l'Ailefroide, les Aiguilles d'Arves, la Barre des Écrins et la Meije, entre lesquelles, à l'aide de la grande lunette, on devine le sommet du Mont-Blanc, un peu voilé de brume ; en revanche, les monts du Dévoluy, l'Obiou, les Grandes-Rousses, les Pics de Belledonne, le Grand-Veymont, se présentent bien ; plus près de nous, à 50 kilomètres à vol d'oiseau, le versant méridional de Lure inondé de joyeuse lumière, et la confusion des pics nombreux de la Drôme, formant au Nord un front de bandière ; là, c'est comme une mer dont les vagues seraient représentées par des montagnes, qui semblent hautes de la plaine et paraissent si basses du Mont-Ventoux, et tellement formées en dos d'âne, l'une près de l'autre, qu'on croirait pouvoir y sauter de l'une à l'autre. Au Nord-Est, au bas d'une dépression, s'ouvre à nos pieds le cirque de Montbrun-les-Bains, avec ses prairies d'un vert d'émeraude et le ruisseau argenté du Thoulourenc qui s'en échappe. En tournant le dos au soleil, nous voyons apparaître, projetée à plus de 200 kilomètres, l'ombre gigantesque de la montagne, laissant encore dans la pénombre une grande partie de la plaine du Rhône : c'est le phénomène du spectre du Ventoux, dont l'aspect inattendu est saisissant. Un tel spectacle est beau, sublime et bien fait pour commander l'admiration ; l'âme voudrait s'élever encore plus haut, et l'on sent combien l'homme est petit devant l'œuvre du Créateur. Le Rhône et la Durance vont joindre au milieu d'une campagne fertile leurs eaux, les unes vertes, les autres jaunâtres ; toutefois une brume opiniâtre voile au Midi une foule d'accidents de terrain : à peine aperçoit-on comme dans un mirage quelques villes et bourgades, la mer, le phare de Planier, le Saint-Pilon au-dessus de la

Sainte-Baume, Sainte-Victoire; mais par delà Sault, grâce à une dépression des monts de Vaucluse, l'on discerne près d'Apt le vallon de Rocsalère, le pont-viaduc, les crêtes arrondies du sombre Luberon; plus près de nous, diverses localités perdues dans la plaine bossuée : Méthamis, Villes, fertile par ses plantations truffières comme Flassan, les bains de Saint-Didier, et Venasque, arrosés par la Nesque; Mormoiron, Crillon, Caromb, Carpentras; au Nord, vers Saint-Léger et Brantes, s'ouvre un fossé de 1,500 mètres.

La position géographique du Mont-Ventoux est : latitude, $44^{\circ} 10' 27''$; longitude Est, $2^{\circ} 56' 31''$. Ce sommet, qui avait 1,912 mètres d'altitude, n'en a plus que 1,908 (nivellement de Bourdaloue), parce qu'on a dû l'écimer pour établir la plate-forme de l'observatoire, protégée par une rampe et large de 12 mètres sur 22 mètres de long. Là sont fixés tous les appareils de météorologie : pluviomètre, hygromètre, baromètre, thermomètre, évaporomètre, actinomètre; pas de girouettes, la violence du mistral les pliait, les tordait, le givre les brisait; on se sert seulement d'un petit anémomètre à main. Le télégraphe, qu'il a fallu établir souterrainement sur une partie de son parcours, met l'observateur en communication permanente avec Bédoin, Carpentras et le monde civilisé. Un paratonnerre L. Melsens, composé de 60 aigrettes et de 13 pointes formant 431 pointes éparpillées sur 2,000 mètres de conducteurs en fil de fer galvanisé, et d'environ 100 mètres de bandes de fer méplat formant conducteur sur la plate-forme, aboutit à de nombreux puits servant de réservoir commun; le tout relié à un grand puits à Font-Filiolle, située à 123 mètres plus bas, soit à 1,788 mètres d'altitude, au Nord-Est : c'est la plus élevée des cinq sources dont la présence a été signalée sur les flancs de la montagne; les autres sont la source du Groseau, qui fournit l'eau à Malaucène, celle d'Angel, les puits du Mont-Serein,

la fontaine de la Grave près de la route. La Font-Filiolle est un mince filet d'eau qui se fraie un passage entre les pierres et qui se maintient toujours à une température de 5° centigrades; cette eau provient évidemment de la fonte des neiges; pendant l'été, le débit de la source descend à un litre par minute, mais l'eau ne tarit jamais.

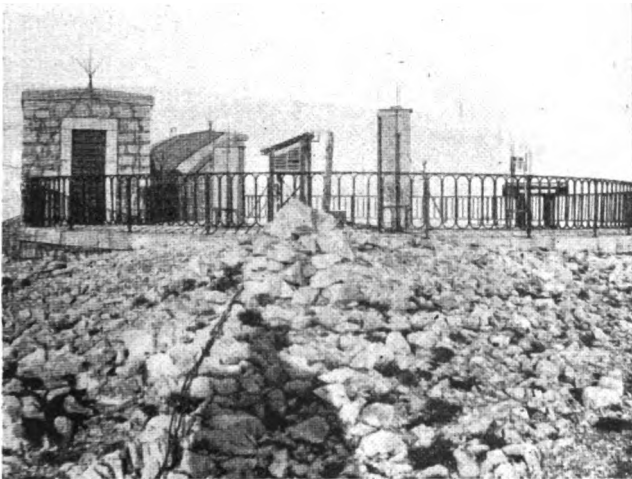
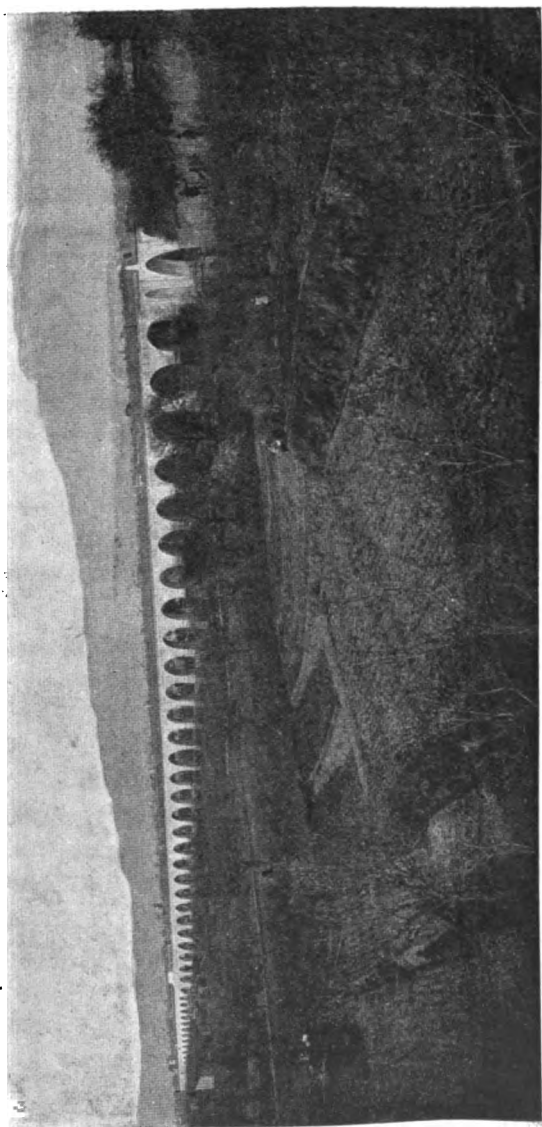


Plate-forme de l'observatoire du Ventoux, reproduction d'une photographie de M. Joseph Orgnon.

Le bâtiment de l'observatoire, creusé dans le roc, au Midi du point culminant, a 30 mètres de long sur 10 de large; sa façade, orientée au Midi, est abritée des vents du Nord, sa large terrasse étant inférieure de plus de 20 mètres à la plate-forme du sommet. Toutes les pièces sont voûtées; on y voit deux citernes voûtées en maçonnerie; au centre est un escalier couvert donnant accès sur la plate-forme des instruments, lorsque dans les mauvais temps l'accès en est, sinon impossible, du moins très dangereux, le mis-

tral soufflant sur cette cime à raison de 30 mètres à la seconde. Les fenêtres sont à double vitrage avec volets extérieurs pleins; les portes extérieures sont pleines et doublées aussi de portes vitrées à l'intérieur. Sur la plateforme est scellée une large table de marbre carrée s'élevant à un mètre (donc à 1,909 mètr. d'alt.), d'où l'on vise tout le tour d'horizon. Les principaux points visés, avec leurs distances et leurs altitudes, sont : de 0 à 50 kilomètres; la chaîne de Lure, la sœur jumelle du Ventoux (1,827 mètr.); — de 50 à 100 kilomètres : la Tête de l'Obiou (2,793 mètr.), le Grand-Ferrand (2,761 mètr.), le Mont Pélât (3,052 mètr.), le Viso (3,843 mètr.), les Écrins (4,083 mètr.), la Meije (3,987 mètr.), le Pelvoux (3,954 mètr.), les Grandes-Rousses (3,473 mètr.); — à 125 kilomètres, le Gerbier de Jonc (1,551 mètr.), où la Loire prend sa source; — à 150 kilomètres, le Mont Pilat (1,365 mètr.); — à 250 kilomètres, le Mont-Blanc (4,810 mètr.).

C'est le 10 mai 1882 que M. de Mahy, ministre de l'Agriculture, vint poser la première pierre de l'observatoire. On a dépensé pour la route, la construction et les instruments environ 200,000 francs. Le service des observations a commencé en 1884; mais le bâtiment n'a été complètement terminé qu'en 1890. L'observateur, M. P..., séjourne presque toute l'année sur cette cime désolée et isolée à près de 2,000 mètres! Comme Lyncéus, le guetteur de Faust, M. P... peut dire : « Ce n'est pas pour mon seul agrément que je suis placé en cet endroit et si haut ». Il est vrai qu'il y est rarement seul, surtout en été et dans la moyenne saison; même en temps de neige, il reçoit presque journellement la visite de l'intrépide facteur; et que de gens qui habitent ou fréquentent ces hauteurs, depuis les commis de l'observatoire, les bergers, les gardes forestiers, dont quelques-uns avec leurs femmes, les bûcherons, les charbonniers, jusqu'aux lavandiers, rabassins ou truffiers, explorateurs scientifiques, alpinistes



Vue sur le Mont-Ventoux, prise du Fer à Cheval, au bout de la promenade des platanes, à Carpentras ; au premier plan, aqueduc de la Durance ; reproduction d'une photographie de M. Isnard.

ou simples chasseurs! L'on est charmé de retrouver, adossée à l'observatoire et dominée par la plate-forme, l'antique chapelle de Sainte-Croix, bâtie au *xv^e* siècle par un évêque de Carpentras, reconstruite au *xvii^e* siècle par César de Vervins, chanoine théologal du chapitre métropolitain d'Avignon : on a respecté cette ruine assez délabrée, qui longtemps offrit aux touristes dans cette solitude un abri unique contre la violence du vent et les intempéries ; de nombreux fidèles y montent encore en pèlerinage le 14 septembre célébrer la fête de la Sainte-Croix. Elle est, parmi les populations du *Ventour*, l'objet d'une grande vénération ; les braves paysans du hameau des Baux nous avaient, la veille, adressé des félicitations pour notre ascension à *Sainte-Croix*. Le poète Pétrarque, qui fit, le 24 avril 1336, la première ascension connue du Mont-Ventoux, ne dit pas qu'il ait vu sur la cime une chapelle ou un refuge quelconque ; il ne laisse pas non plus supposer que le sommet fût boisé de son temps. Il se contente de dire : « Au sommet se trouve un étroit plateau où nous pouvons enfin nous reposer de nos fatigues ». Ainsi se trouve réduite à néant la légende qui attribue à Charlemagne la fondation de cette chapelle.

L'hôtel-restaurant a de quoi héberger dix-huit personnes, car il y a dans chaque chambre cinq lits en fer pourvus de chaudes couvertures ; mais on pourrait à l'occasion dédoubler les matelas. La table est bonne ; le nouvel hôtelier (M. Nicolas Vendran), établi depuis deux ans, a relevé les prix : 2 francs le lit ; déjeuner, 2 fr. 50 ; diner, 3 francs, vin compris ; il a d'excellent petit vin vieux de Bédoin, du champagne, café, chocolat, lait, thé, etc. : on n'est donc point sur le radeau de la Méduse, quoique perdu entre ciel et terre ! Pour les simples touristes, la journée est de 12 francs tout compris. Sur notre demande, aux membres du Club Alpin Français a été accordée une réduction : lit, 1 fr. 50 ; déjeuner, 2 fr. 25 ; diner, 3 francs.

L'hôtel du Mont-Ventoux, ouvert du 1^{er} juillet au 28 septembre, est desservi, à la gare de Carpentras, par le courrier de Bédoin. Pour quatre ou cinq voyageurs au moins, le prix du voyage complet, de Carpentras au sommet, aller et retour, est de 7 francs par personne. Il y a sept heures de voiture de Carpentras au sommet. On peut télégraphier d'avance à l'hôtel du Mont-Ventoux à Bédoin, et l'on trouve en arrivant la voiture prête attelée de quatre mules. De là on gravit la montagne sur un parcours de 22 kilomètres, par une belle route de 6 mètres de large, qui va passer à Sainte-Colombe, à Sainte-Estève, à la combe de Rolland et au col des Tempêtes.

A 1 heure, le café savouré, les adieux faits à nos aimables hôtes, au lieu de suivre l'interminable et banale route, commode, mais trop longue et partant ennuyeuse, nous décidons de dévaler directement par le sentier des poteaux, du Bâtiment, et la pittoresque combe Fiole qui descend vers Sainte-Colombe; malgré l'accablante chaleur, nous avons, en moins d'une heure, dégringolé de 400 mètres; nous voilà devant le Bâtiment. A mesure que nous descendons dans le pierreux vallon, s'accroît la chaleur ambiante : plusieurs haltes s'imposent à l'ombre des hêtres, en face d'étranges roches. Le sentier qui circule sur la crête à mi-chemin est plus découvert; vers 3 heures et demie, nous faisons halte dans un frais vallon ombragé de hêtres, de cèdres, de jeunes pins d'Alep; nous n'avons point rencontré de sapins : cette essence n'existe pas sur le versant méridional, mais elle s'élève dans les escarpements du Nord, mêlée au pin de montagne, jusqu'à la hauteur de 1,720 mètres; ces conifères y sont déjà prédominants à la hauteur de 1,380 mètres.

Après trois heures de descente, parvenus aux approches de Sainte-Colombe, que nous laissons à gauche, l'heure nous talonnant, nous doublons le pas malgré l'excessive lassitude, afin de ne point manquer le départ de l'om-

nibus de Bédoin à 5 heures et demie. Nous arrivons juste à temps : c'est la fin de nos misères. Nous nous rafraichissons à la hâte ; et nous pouvons, à 7 h. 13 min., prendre le train de Carpentras, qui, de nouveau par Pernes, l'Isle, Cavaillon, nous ramène à Apt, vers les 11 heures du soir, fourbus, vannés, harassés de fatigue, mais au fond ravis de notre escapade, nous promettant de la refaire l'an prochain, si Dieu nous prête vie.

JACQUES DELMAS,

Professeur honoraire,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Provence).

VI

LA VALLÉE DE LA GORDOLASQUE (ALPES MARITIMES)

(PAR MM. VICTOR DE CESSOLE ET LOUIS MAUBERT)

DEUXIÈME PARTIE¹

**III. — PRINCIPALES CIMES ET VOIES D'ASCENSION :
MONT NEIGLIER; TÊTE DU LAC AUTIER; CIMES DU CA-
PELET ET DU DIABLE; MONT CAPELET OU CIME DE
MUFFIÉ; TÊTES INFÉRIEURE ET SUPÉRIEURE DU BASTO;
MONT CIAMINEJAS; CIME DE LUSIERA; MONT CLAPIER;
CIME DE PEIRABROC; CIME DE LA MALEDIA.**

La Gordolasque prend sa source au pied de la section de la grande chaîne des Alpes Maritimes comprise, du Sud-Est au Nord-Ouest, sur une longueur d'environ 4 kilomètres, entre le Mont Clapier et le Balcon des Gelas. De ces sommets se détachent deux chaînons, qui, avec leurs ramifications, bornent le bassin de la Gordolasque à l'Est, au Sud et à l'Ouest : le premier se développe, du Nord au

1. La première partie a été publiée dans l'*Annuaire* de 1898. En cas de divergence entre les cotes d'altitude déjà parues dans cette étude et celles de l'article suivant, on devra considérer ces dernières comme rectificatives des premières. En ce qui concerne les cotes de la carte de l'*Istituto Geografico Militare*, nous avons adopté les nouvelles rectifications de la carte au 75.000^e.

Sud, du Clapier à la Cime du Capelet sur 8 à 9 kilomètres et, à une distance de 2 kilomètres et demi plus au Sud, il se divise à partir de la Cime du Tuor en deux branches, pour descendre d'un côté vers l'Aution et de l'autre vers la Pointe de Rugger et le Mont Pelà; le second se prolonge, du Nord au Sud, du Balcon des Gelas à la Cime de Paranova sur une longueur approximative de 5 kilomètres, et de cette cime au Caire de Tres Crous, du Nord-Est au Sud-Ouest, sur 6 kilomètres environ.

Le bassin de la Gordolasque est ainsi enfermé dans un vaste périmètre montagneux dont le caractère grandiose et sévère ne peut manquer de frapper le spectateur. Tout autour une quinzaine de sommets importants éveillent la curiosité et sollicitent la visite de l'alpiniste.

Obligés de nous limiter, nous croyons devoir négliger dans cette relation les cimes de la rive droite de la Gordolasque qui, bien que praticables par les versants de cette vallée, rentrent plutôt dans le domaine, au point de vue de l'ascension, du vallon de Fenestre. C'est en effet de la Madone, où se trouve un hôtel confortable, que l'on se rend plus habituellement et plus facilement aux Cimes de la Vallette et de Prals, au Neiglier, au Ponset, au Mont Colomb, au Caire Cabret et au Balcon des Gelas, contrefort de la cime de ce nom, si souvent gravie.

Notre attention se portera donc plus particulièrement sur les principales cimes qui font partie de la ligne de faite allant de la Cime du Capelet (2,627 mèl.) à la Cime de la Maledla. Mais, pour celui qui, avant de visiter en détail ce superbe district, voudrait en acquérir une idée d'ensemble, nous conseillerions une ascension au Mont Neiglier et à la Tête du Lac Autier, qui présentent incontestablement les deux plus intéressants points de vue panoramiques sur les montagnes en question.

MONT NEIGLIER¹ (2,785 mèl.). — Cette cime est aisément

1. La carte écrit *Mont Neglier* et *Pas de Neglier*. La prononciation

accessible, en moins de trois heures, de la Madone de Fenestre, en prenant le vallon et les lacs du Ponset, puis l'arête Nord (au Sud du Ponset) et le versant Est de la Gordolasque, ou bien en traversant au delà des lacs de Prals la combe qui conduit par les barres Est du Neiglier sur l'arête confinant à la cime même. Cette seconde voie est suffisamment attrayante, parce qu'elle s'effectue dans la partie réellement accidentée de la masse du Neiglier, qui sur le côté de la Gordolasque est recouverte de menus pâturages à forte pente. On monte par cette autre face, en partant des rochers au-dessus de la cascade du Clapairas, en une heure et demie à l'échancrure au Nord du Neiglier, et en moins de trois quarts d'heure de cet endroit à la cime.

Le Neiglier, point trigonométrique, occupe une position presque isolée sur le chaînon qui va du Balcon des Gelas au Caire de Tres Crous. Dominant à la fois la région vésuvienne et la Haute Gordolasque, il offre un belvédère de premier ordre en permettant d'observer successivement les Cimes du Capelet et du Diable, séparées du massif du Mont Capelet par les Pas du Trem et de l'Arpeto, et à la suite les Têtes et la Baisse du Basto, le Ciaminejas, la Lusiera, le Col de la Fous, le Clapier, le Pas du Mont Clapier, la Cime de Peirabroc, le Pas de Pagari, la Cime et le Pas de la Maledia et le Balcon et la Cime des Gelas, et à gauche du Ponset le groupe complet de l'Argentera.

Du sommet, on peut suivre, comme nous l'avons fait le 24 juin 1898, l'arête Sud en se tenant sur le versant de la Gordolasque, et en une heure un quart on arrive au Pas du Neiglier, après avoir effectué une traversée dans le genre de celle de la Mallariva, quoique plus courte, sur la rive gauche du Gesso d'Entraque.

locale du mot Neglier est suffisamment claire pour que l'on doive écrire sans hésitation *Neiglier* : c'est ce qu'avait du reste déjà reconnu la carte sarde en écrivant la *Cime*, le *Pas* et la *Vastera de Neiglier*, qu'elle désigne ainsi d'une façon uniforme.

TÊTE DU LAC AUTIER (2,738 mètr.). — Cette cime, non connue des touristes, occupe le milieu du petit chaînon, qui, ainsi que nous l'avons indiqué à propos de la Baisse du Basto, se détache sur la ligne de faite d'un point au Nord des Têtes du Basto. L'arête de ce chaînon, d'une étendue à peine d'un kilomètre et demi, limite au Nord la combe du lac Autier. La Tête de ce nom, s'élevant dans l'axe de la moyenne vallée, semble borner le fond de la Gordolasque : c'est du moins ce qui paraît résulter de la vue des Cluots, d'où on n'aperçoit guère que ce sommet pointant entre les contreforts du Mont Capelet et de la Cime de Paranova.

Cette situation spéciale, que nous avons observée des cimes environnantes, nous avait engagé le 25 juin à gravir la Tête du Lac Autier, qui n'est dénommée sur aucune carte, mais que celle de l'*Istituto Geografico Militare* au 50,000^e précise à la cote 2,738 mètres. La voie d'ascension est toute tracée jusqu'au lac Autier, que nous trouvions encore complètement couvert de glaces. Puis prenant un peu à notre gauche les pentes gazonnées, qui avoisinent l'ancienne Vastera du Lac Autier, nous remontions dans la direction du grand couloir, lequel partage le flanc méridional de la montagne. Appuyant sur les rochers à droite, nous nous engagions enfin sur le bord de l'arête orientale, et atteignions ainsi en une heure un quart, à partir du lac, la grande plaque de débris rocheux s'étendant jusqu'au sommet.

Notre attente ne fut pas trompée, car nous avions réussi à découvrir d'un point extrêmement favorable les cimes de la Gordolasque, dont nous étions plus rapprochés que du Neiglier : nous pouvions par conséquent mieux en considérer les détails. Les arêtes capricieuses du Mont Capelet et des Têtes du Basto, puis les sombres escarpements du Ciaminejas et de la Lusiera, le dôme blanc du Mont Clapier, se manifestaient tout près de nous dans leur sévère beauté.

Plusieurs bandes de chamois, dont la trace restait sur les névés, fuyaient dans la haute combe de Niré et gagnaient la dépression entre le Ciaminejas et la Lusiera.

Nous passâmes près de cinq heures sur la Tête du Lac Autier avec un temps merveilleux, et, après avoir déjeuné, à quelques mètres en dessous de la cime, sur une terrasse surplombant au Nord les petits lacs Niré, nous modifiâmes notre route à la descente en suivant exactement l'arête abrupte à l'Est, qui nous conduisit dans une petite combe neigeuse; laissant le lac Autier à notre gauche, nous reprenions bientôt le chemin de l'ascension. Nous avons compté des Cluots trois heures 20 minutes pour la montée et deux heures 5 minutes pour le retour.

La Tête du Lac Autier est également accessible par le versant Nord (combe des lacs Niré), praticable par les terrasses qui s'échelonnent jusqu'auprès de la cime : la dernière partie seule nécessiterait un peu d'escalade. Le chaînon dont la Tête du Lac Autier constitue le point culminant se termine à l'Ouest par la Cime Niré (2,665 mètres, M. ¹; 2,600 mètres, carte), sommet aigu qui domine les Clots de la Fous et de la Barma et ferme au Nord-Ouest la combe du lac Autier.

Telles sont les conditions dans lesquelles peuvent s'effectuer les ascensions du Neiglier et de la Tête du Lac Autier, qui s'élèvent en quelque sorte en face de la chaîne de démarcation de la vallée de la Gordolasque, dont nous allons faire connaître les principaux sommets depuis la Cime du Capelet jusqu'à la Maledia ².

1. Nous rappelons que les cotes suivies de la lettre *M* résultent d'un relevé effectué par M. Maubert.

2. On consultera avec intérêt à ce propos : *Quattro giorni nelle Alpi Marittime*, di Alberto Viglino (*Rivista mensile del Club Alpino Italiano*, vol. XIV, 1893, n° 12). — *Escursioni e studij nelle Alpi Marittime*, di Fritz Mader (*Bollettino del Club Alpino Italiano*, 1893-1896 vol. XXIX, n° 62). — *Escursioni e studij preliminari sulle Alpi Marittime*, di Alberto Viglino (*Bollettino del Club Alpino Italiano*, 1897,

CIMES DU CAPELET (2,627 mèl.) ET DU DIABLE (2,686 mèl.).

— Quelque part que l'on se trouve dans la région vésu-bienne ou sur le littoral, il est difficile que l'on n'aperçoive pas ces deux cimes « jumelles », comme nous les appelons, qui constituent les deux points les plus méridionaux de la chaîne des Alpes dépassant l'altitude de 2,600 mètres.

La Cime du Diable¹ est plus souvent visitée que celle du Capelet, parce qu'elle occupe une position marquante sur la ligne frontière franco-italienne. Nous pensons pourtant que quand on fait l'ascension de l'une de ces cimes, surtout en venant du côté du Midi, il est indiqué de visiter également l'autre, leur distance l'une de l'autre n'étant que de 600 mètres environ à vol d'oiseau : elles sont reliées par une arête suivant une direction du Sud-Ouest au Nord-Est. Le sommet de la Cime du Diable, sur lequel s'élève une pyramide de triangulation, sert de point de jonction aux vallons de la Gordolasque, de la Miniera et de Cairos. A la base de ses escarpements Nord s'ouvre l'échancrure du Pas du Trem, tandis qu'à l'Est se trouve le Pas de la Macruera.

Nous connaissons, pour les avoir pratiquées, les différentes voies d'ascension des Cimes du Capelet et du Diable ; il suffira d'en indiquer les directions, parce que toutes sont faciles à suivre.

Par le côté méridional. — En quittant le chemin stratégique militaire, près de la Pointe des Trois-Communes (massif de l'Aution), on prend le sentier muletier qui, longeant l'Ortighea à l'Ouest, descend à la Baisse de Saint-Véran, puis, par le flanc Est de la Cime du Tuor et le col de Raus, dépasse cette cime pour s'élever par de nombreux lacets sur les pentes de la Cime du Capelet. On

vol. XXX, n° 63. — *Die höchsten Teile der Seetalpen und der Ligurischen Alpen in physiographischer Beziehung*, von Dr Fritz Mader, Leipzig, 1897.

1. Les gens de Belvédère l'appellent aussi la *Tête de l'Enfer*, parce qu'elle domine la région de ce nom.

atteint les mêmes points en partant des granges du Colonel (vallon des Graus) et de celle de Fromagine (vallon de Cairos), où l'on a la facilité d'écourter la course en s'y arrêtant pour passer la nuit. Notons particulièrement sur le côté Est le Pas de la Macruera, allant du vallon de Cairos dans celui de la Miniera. On y accède des granges de Fromagine en remontant le vallon de Cianliase ou Cianlaschi, qui est à mi-hauteur traversé par le sentier conduisant au col de Raus dans le vallon de Ceva¹.

Du Pas de la Macruera on monte à la Cime du Diable, soit en gagnant le Pas du Trem, soit en escaladant les rochers du versant Est. Mais il sera plus court, sans toucher au Pas de la Macruera, de joindre directement du vallon de Cianliase à la baisse entre le Capelet et la Cime du Diable.

Les ascensions de ces deux cimes sont en résumé très aisées par le versant méridional, qui est généralement gazonné : trois heures sont à peine nécessaires pour gagner ces sommets à partir des granges du Colonel ou de Fromagine.

Par le versant Nord. — Deux voies différentes se présentent : par le vallon de la Miniera, on se rend au Pas du Trem en parcourant la région des lacs de l'Enfer et en longeant ceux du Trem et du Diable ; par la Gordolasque, on joint directement le Pas du Trem, ou bien, à partir de la Vastera de la Maïris, on s'engage sur les pentes du vallon de Gouréas, au haut duquel paraissent les Cimes du Capelet et du Diable. On quitte cette combe pour gagner la *Baisse de Raboun* entre le Capelet Inférieur (2,420 mè.),

1. Entre la Pointe de la Corne du Bouc et le Scandai se trouve encore le sentier de *Colla Rossa* ou du *Pas du Déserteur*, conduisant également de la Miniera au Cairos, beaucoup plus fréquenté que celui de la Macruera. Ce dernier est néanmoins préféré des contrebandiers à cause de la proximité du col de Raus et de la Baisse de Saint-Véran, qui leur permet d'échapper plus facilement à la surveillance des douaniers.

et la Cime du Capelet ou Capelet Supérieur (2,627 mètr.)¹. De cette échancrure cotée 2,357 mètres, on arrive en moins de quarante minutes à la *Cime du Capelet*, qui est couronnée d'un mur en pierres sèches, et de celle-ci à la *Cime du Diable* (2,686 mètr.) il ne faut pas trente minutes. La Cime du Diable est également accessible par la baisse qui la sépare du Capelet, ainsi que par les barres à l'Ouest : bien que ce versant paraisse à distance absolument taillé à pic, il s'y trouve pourtant des couloirs qui le rendent praticable.

Lorsque l'on vient de la Gordolasque par le vallon de la Maïris, on se trouve à quinze minutes environ avant d'atteindre le Pas du Trem, exactement sous le sommet, au pied du versant Nord-Ouest. Les pentes que l'on a au-dessus de soi sont composées de larges dalles de nuance rougeâtre, fortement inclinées, qui à première vue semblent difficilement abordables : on arrive cependant assez aisément à se frayer un passage au milieu de ces rochers, en traversant quelques petites plaques gazonnées. En vingt-cinq minutes de divertissante escalade, on joint précisément le cairn.

Cette cime a été maintes fois gravie, et notamment par les chasseurs alpins venant de l'Aution² : c'est un des points classiques des Alpes Maritimes pour les ascensions d'hiver³. Le panorama de la Cime du Diable embrasse les parties essentielles des Alpes Maritimes, mais surtout la vallée et les lacs de l'Enfer dominés par le Mont Bego,

1. Les gens du pays désignent ces deux cimes sous le nom de Capelet Soutran et Soubran, Capelet Inférieur et Supérieur. — A signaler au point de vue des altitudes une divergence entre les cartes italienne et française : celle-ci n'attribue au Capelet Inférieur que 2,412 mètres, tandis qu'elle porte la Cime du Capelet à 2,629 mètres.

2. Voir dans l'*Annuaire du Club Alpin Français*, 1893 : *Excursions dans la région Nord-Est du département des Alpes-Maritimes (secteur du 11^e groupe alpin)*, par Édouard Dujardin-Beaumetz.

3. Une ascension d'hiver à la Cime du Diable, par Pierre Puiseux (*Bulletin du Club Alpin Français*, avril 1883, pages 124 et suivantes).

puis les hautes régions de la Gordolasque, et au premier plan le Mont Capelet, au loin la Cime des Gelas, l'Argentera et le cortège des innombrables sommets de la Vésubie et du Var.

A partir de la Cime du Diable, la ligne de faite entre la Gordolasque et les vallées de l'Enfer et des Merveilles se dirige presque directement au Nord vers le Mont Capelet.



Cime du Diable, vue de la cime Ouest de la Macruera, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.

Entre ces deux importantes cimes, sur la crête coupée par les Pas du Trem et de l'Arpeto, il ne s'élève aucun sommet notable, sinon la Cime du Trem (2,574 mè., M.), formant l'origine du Serre du Trem qui sépare la combe du Trem de celle de l'Arpeto, puis la Cime des Verrairiers (2,565 mè.), la Cime de l'Alpetta (2,554 mè., M.¹) et le

1. Les chiffres de cette cote ont probablement été intervertis sur la carte, qui porte 2,543 pour 2,554. — Le 10 décembre 1898, nous réussissions, malgré la neige, à gravir des Cluots ce sommet, en montant au Pas de l'Arpeto.

Caire des Conques (2,720 mèl.), d'où se prolongent vers la Gordolasque des arêtes qui séparent les vallons de la Mairis, d'Empouonrama et de Lapassé des Conques.

Heures de marche. — Des Cluots au pied du Capelet, une heure 30 minutes; à la Baisse de Raboun, 45 minutes; à la Cime du Capelet, 40 minutes; à la Cime du Diable, 30 minutes. Des Cluots au Pas du Trem, deux heures 30 minutes; à la Cime du Diable, 30 minutes. — Du Pas de la Macruera au Pas du Trem, 20 minutes; du même à la Cime du Diable (par les barres Est), 45 minutes. — De Peiracava à la Baisse de Turini, deux heures; à la bifurcation du chemin de Raus (près de la Pointe des Trois-Communes), deux heures; à la Baisse de Saint-Véran, 30 minutes; au col de Raus, 20 minutes; à la Cime du Capelet, une heure 45 minutes. — Des granges de Fromagine à la Baisse de Saint-Véran, 40 minutes; des mêmes au col de Raus, une heure. — Des granges du Colonel au col de Raus, une heure; des mêmes au Capelet Inférieur, une heure 30 minutes.

MONT CAPELET OU CIME DE MUFFIÉ (2,932 mèl., M.; 2,927 mèl., carte). — Cette montagne porte sur la carte le nom de Mont Capelet¹; les gens de Belvédère ne la connaissent que sous l'appellation de *Cime de Muffié*. Nous devons spécialement signaler cette deuxième dénomination, seule employée par les Belvédérois. Pour eux le terme de Capelet s'applique uniquement au sommet voisin de la Cime du Diable. La carte sarde, en adoptant le nom usuel de Mont Capelet, a pourtant conservé celui de Muffié aux barres qui s'étendent de cette cime au Caire Cabri.

Quant aux touristes, ils se servent habituellement du nom de Capelet au lieu de Muffié; mais, pour éviter une confusion avec la cime homonyme, ils appellent parfois, d'une façon un peu fantaisiste, le Mont Capelet (2,932 mèl.) le *Grand Capelet* ou *Capelet Italien*, et la Cime du Capelet (2,627 mèl.) le *Petit Capelet* ou *Capelet Français*.

1. Cette indication, figurant entre les points cotés 2,669 et 2,895, n'est pas à sa véritable place et doit être rapprochée du point 2,927.

Des erreurs de désignation, résultant de cette similitude de noms, devront fatalement se produire auprès des étrangers à la région de la Gordolasque; nous conserverons néanmoins les termes de la carte de Cime du Capelet (2,627 mètr.) et de Mont Capelet (2,932 mètr.), parce qu'ils sont aujourd'hui reconnus de tous. Nous recommandons cependant aux touristes qui veulent se faire comprendre des gens de Belvédère de n'indiquer cette dernière montagne que sous l'appellation de Cime de Muffié.

Bien que le Mont Capelet ne soit pas le point culminant de la Gordolasque, il en est certainement le plus important par sa masse et le plus remarquable par la structure complexe de ses arêtes. M. Pierre Puiseux dit très justement que « du côté de la France, sa coupe est magistrale, avec un déploiement de parois abruptes qui serait remarqué même en Dauphiné ». Il y a quelque difficulté à reconnaître exactement la configuration topographique de cette montagne, car, du sommet même, le point de jonction et la direction des diverses arêtes ne sont pas entièrement visibles.

De la cime du Mont Capelet une arête se dirige franchement vers le Nord pour atteindre, à 240 mètres de là, le point 2,914 mètres, M. (cote 2,895 de la carte), d'où se détachent deux branches. L'une tourne d'abord au Nord-Est jusqu'à un point surmonté d'un cairn, non coté sur la carte et s'élevant à 2,837 mètres, M., et elle forme à partir de là un prolongement vers la Baisse de Valmasca; puis, reprenant la direction Nord, elle s'incline jusqu'à la Baisse du Lac Autier; l'autre, allant au Nord-Ouest, fournit une dent absolument escarpée suivie d'une profonde entaille et se divise à son tour au bout de 300 mètres en deux rameaux.

Le rameau principal, hérissé de pointes déchiquetées, au nombre de six, ayant pour altitudes respectives 2,867 mètres, 2,866 mètres, 2,844 mètres, 2,826 mètres,

2837 Mont Capulet 2911 2896 2832 2869 2826 2769



Mont Capulet et arête Nord-Nord-Ouest, vue prise de la Tête Inférieure du Basto, reproduction d'une photographie de M. Victor de Cassole.

2,789 mètres, 2,783 mètres, dont les hautes parois descendent à l'Est et à l'Ouest jusqu'aux névés qui garnissent leur base, s'infléchit vers le Nord pour venir s'éteindre près du lac Autier, tandis que le second se poursuit au Nord-Ouest jusqu'au pied d'une pointe sans nom et



Sommet du Mont Capelet, vue prise du point 2,911, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.

sans cote sur la carte : les habitants de la Gordolasque la nomment *Caire Cabri* (2,644 mèt., M.).

Le Caire Cabri pourrait à la rigueur être considéré comme faisant partie de l'arête, qui continue vers le Sud-Ouest pour limiter de ce côté la combe des Conques, mais il en est séparé par une forte échancrure : celle-ci donne naissance à deux vallonnements très inclinés se précipitant au Nord-Est vers le lac Autier et au Sud-Ouest vers le

vallon des Conques, qui recueille toutes les eaux de la face Ouest du Mont Capelet.

Le Caire Cabri est donc plutôt un bastion avancé du Mont Capelet, une sorte d'énorme mur de soutènement, dont les assises s'étendent du lac Autier au vallon des Conques ; ce bastion est marqué d'une multitude de petits cônes aigus qui donnent à toute cette masse un cachet original et rien moins qu'engageant.

La ligne de faite, qui du sommet court vers le Sud jusqu'au Pas des Conques, ne peut à vrai dire être considérée comme une arête, ses deux versants étant absolument différents d'aspect.

La face Est de la montagne s'étage en pente relativement douce, composée de couches alternatives de gneiss et de schistes, ce qui permet de la parcourir en entier assez aisément, quitte à faire de légers détours lorsque les ressauts des rochers se trouvent trop élevés.

Le côté Ouest présente au contraire au regard une muraille rocheuse presque à pic, au travers de laquelle on chercherait vainement une issue. Un seul endroit serait, paraît-il, accessible dans la saison avancée et selon les conditions de la neige, ce que nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier : c'est celui que les chasseurs de la Gordolasque appellent le *Pas de la Barra Clausa*, situé au Nord du point coté 2,795 mètres, c'est-à-dire aux deux tiers environ de la distance qui sépare le Pas des Conques du sommet 2,932 mètres. Le point 2,795 mètres est plutôt un redan de la ligne de faite, dans la direction de l'Ouest : vu des Conques, il présente un aspect de cime.

Au pied des murailles du Capelet, qui s'étendent depuis le Caire des Conques (2,720 mè.) jusqu'auprès de l'échancrure du Caire Cabri, et qui sont vulgairement connues sous le nom de roches de la Barra Clausa et de Muffié, se trouve la combe des Conques, site sauvage s'il en fut, servant de réceptacle aux échantillons de toutes

sortes des différents rochers qui composent le Mont Capelet.

Deux autres combes existent au Nord et au Nord-Ouest, séparées l'une de l'autre par l'arête qui aboutit au lac Autier. Naturellement abritées des rayons solaires, elles gardent la neige dans les parties élevées, pendant presque toute l'année, et elles ne s'en trouveraient dépourvues durant peu de jours que si les chaleurs de l'été se faisaient exceptionnellement sentir.

Les voies d'ascension du Mont Capelet sont nombreuses : celle de la face Est est seule généralement employée en venant du vallon de la Miniera. A partir des lacs des Merveilles, on peut sur ce versant prendre à peu près la direction qu'il plaira de choisir. Une grande barre coupe obliquement la pente, qui est sillonnée de plusieurs petits couloirs avec des ressauts formant gradins; ceux-ci ne présentent aucune difficulté spéciale, et l'on arrive assez aisément au sommet du Capelet en se tenant le plus possible sur le milieu des escarpements qui le précèdent.

L'itinéraire du côté Est peut aussi être adopté en montant de la Gordolasque au Pas de l'Arpeto : de là, on parcourt la combe de l'Arpetta jusqu'à la petite arête qui, se détachant du Caire des Conques, se dirige à l'Est vers le Rocher des Merveilles; puis on descend un peu sur des graviers, pour s'élever enfin, entre le Pas des Conques et le lac supérieur des Merveilles, sur les pentes dernières du Capelet. Ce trajet terminal serait également emprunté si, depuis le Pas de l'Arpeto, on voulait contourner le Rocher des Merveilles en gagnant le lac supérieur du même nom.

Par le Pas des Conques, dont nous avons précédemment indiqué le parcours après celui du Pas de l'Arpeto, on pourra suivre en guise de promenade la ligne de faite qui conduit directement au sommet, et jouir ainsi par avance de la vue générale de la région.

En résumé, ces voies d'ascensions ne diffèrent entre

elles que par leur longueur, car elles se confondent à peu près dans leur partie extrême.

Plus intéressantes seraient celles du versant Nord-Est et de la face Ouest par les roches de Muffié, que nous avons effectuées.

Ascension par le versant Nord-Est. — Le 24 juin 1897, nous comptions visiter le Mont Capelet en essayant d'y monter par l'arête Nord-Ouest, dont les pitons sont bien visibles de différents points du littoral. Partis des Cluots à 4 h. 35 min. du matin avec le guide Barel et César Gazi-glia, porteur, nous suivions la Gordolasque jusqu'au vallon de Lapassé dont nous remontions la rive droite pour arriver, à 5 h. 20 min., à la Vastera de même nom : nous nous y arrêtions quelques minutes pour nous orienter, car aucun de nous n'avait encore accompli le trajet projeté. Allant un peu au juger, nous nous décidâmes à nous diriger du côté du Caire Cabri : après avoir parcouru les pentes couvertes de rhododendrons qui séparent le vallon de Lapassé de celui des Conques, nous entrons, à 2,000 mètres environ d'altitude, dans une sorte de gorge dont l'extrémité paraissait aboutir au pied même du Caire Cabri. La traversée de ce haut ravin s'effectuait assez facilement jusqu'à son origine ; mais là, nous trouvant auprès de rochers à pic se dressant vers la cime du Caire Cabri, nous obliquions à droite : après une petite manœuvre de flanc, nous traversions l'arête se dirigeant de la cime vers le Sud-Ouest, et atteignons à 7 h. 15 min. la grande dépression qui sépare le Caire Cabri de l'arête Nord-Ouest du Mont Capelet. Nous déjeunions en cet endroit, qui nous parut propice pour admirer la vue sur le Nord déjà démasquée.

A 8 h. et demie, nous nous remettions en route vers l'Est, en gravissant une pente de neige très raide jusqu'à l'arête dont le versant Ouest tombe à pic sur la combe des Conques. Nous commençons alors la véritable escalade : la crête même n'étant pas praticable, hérissée qu'elle est

de dents aiguës, il nous fallut la suivre d'abord sur le côté Nord. Après avoir grimpé dans un petit couloir, nous dépassâmes une première dent : notre porteur ne comprenait pas que nous voulussions nous aventurer dans de pareils endroits quand il y avait tant d'autres voies pour monter au Capelet. A l'aide d'une étroite échancrure, nous passâmes ensuite sur le versant Sud, mais, tout de suite après, nous étions obligés de revenir au Nord, ayant vaincu un deuxième piton. Barel marchait en tête : ses hésitations nous faisaient l'engager à pousser en avant une petite reconnaissance. Suivi de près par l'un de nous pour discuter les chances, il déclara au bout de quelques minutes que l'on ne pouvait aller plus loin, car il voyait en face une grande échancrure, dont le versant opposé semblait absolument inaccessible. Le retour fut décidé, mais avec l'arrière-pensée que la continuation eût été peut-être réalisable en y mettant le temps.

Nous nous retrouvâmes, à 9 h. et demie, à l'endroit où nous avions déjeuné.

Nous n'abandonnions pas néanmoins l'idée de monter au Mont Capelet, et ayant échoué d'un côté nous allions essayer par un autre. A 10 h. 15 min., nous passâmes la dépression voisine du Caire Cabri pour dévaler au Nord une partie de la combe qui aboutit au lac Autier, puis nous coupâmes le premier contrefort de l'arête en tournant à l'Est. Au moment où nous entrions dans la deuxième combe sur une pente de neige assez raide, une bande de chamois, surprise et effrayée, détalait devant nous à toute vitesse. Le troupeau était composé, fait curieux, de sept mères ayant chacune leur petit.

Après cette diversion, nous continuâmes la traversée du névé tout en nous élevant insensiblement vers la Baisse du Lac Autier, que nous atteignions à 11 h. 45 min., non sans quelque fatigue, car la dernière partie de la montée est excessivement raide.

Conduits sur le versant Est, nous prenions pendant un quart d'heure la direction de la Baisse de Valmasca, sans cependant perdre du terrain en descente. A l'abri de quelques quartiers de rochers, nous évitions les rayons du soleil et nous trouvions de l'eau pour notre repas.

A 1 h. 10 min., nous nous remettions à l'assaut du Capelet; après avoir traversé le contrefort qui s'incline du point 2,837 sur la Baisse de Valmasca, nous tournions à l'Ouest vers l'arête qui unit ce point à la cime 2,911. Mais nous ne suivions pas la crête même, composée d'une série d'aiguilles, ce qui nous eût obligés à une gymnastique inutile : nous prenions simplement la base, et arrivions ainsi à escalader le versant Nord-Est de la pointe 2,911, que nous touchions à 2 h. 10 minutes. Ce point est incontestablement le meilleur pour se rendre compte de l'ensemble du Mont Capelet : à l'Ouest, il domine toute la combe des Conques limitée par les rochers de Muffié et de la Barra Clausa; au Nord-Ouest, au Nord et à l'Est, il permet de remarquer l'enchevêtrement des arêtes au pied desquelles s'étend le lac Autier. C'est également du point 2,911 que l'on peut bien considérer les parois vertigineuses des Têtes Supérieure et Inférieure du Basto.

Après une halte de vingt minutes, nous descendions par l'arête Sud, en cinq minutes, à la vaste échancrure qui nous séparait encore du point culminant : l'inclinaison est modérée et les rochers faciles. Le génépi y végète par touffes nombreuses.

Nous nous engageons enfin sur les dernières pentes du Capelet, véritable accumulation de gros blocs placés presque en surplomb sur la Barra Clausa. Ce curieux trajet, de quinze minutes à peine, nous conduisit à 3 heures à la cime du Mont Capelet (2,932 mèr.), dont nous admirâmes le vaste panorama pendant trois quarts d'heure.

A 3 h. 45 min., nous commençons la descente en longeant vers le Sud la ligne de séparation entre la combe

des Conques et celle des Merveilles : les couches effritées du versant Est formaient dans de nombreux endroits des intermittences d'éboulis et d'escaliers ; les marches parfois un peu larges étaient toujours praticables.

Ne voulant pas nous détourner jusqu'au Pas de l'Arpeto, nous examinâmes le versant Ouest pour tâcher de découvrir un couloir qui nous permit de descendre dans la combe des Conques : nous laissions une première échancrure, celle du Pas de la Barra Clausa, près du point coté 2,795, car la pente du couloir paraissait d'en haut se terminer dans le vide. Enfin, à 4 h. 20 min., nous étions amenés à la Baisse des Conques, encore ignorée de nous : nous nous engagions dans son couloir, qui, bien que comblé de neige et d'une inclinaison fort raide, nous parut être meilleur que le précédent. Nous nous laissions glisser plutôt que nous ne descendions, la neige molle partant avec le terrain d'éboulis qui la supportait : nous étions obligés de faire de sérieux efforts pour ne pas prendre une allure trop rapide.

Nous arrivâmes bientôt au pied du couloir, et, dès que nous eûmes traversé les parties élevées de la combe des Conques, nous vîmes devant nous la vaste muraille de roches à pic qui l'enserre. Puis, dépassant les vallons des Conques et de Lapassé des Conques à leur jonction, nous retournâmes à la Vastera de Lapassé et aux Cluots à 6 h. 25 min. du soir. Nous avions ainsi accompli le tour complet du Mont Capelet en le gravissant par le côté diamétralement opposé au point par où nous l'avions attaqué.

Ascension par le versant Ouest. — Voulant compléter la reconnaissance des arêtes du Mont Capelet et nous assurer de son accessibilité par la combe des Conques, nous essayâmes l'ascension par ce versant¹, séparément, à des dates différentes, tout en suivant un itinéraire identique.

1. La première ascension a été faite par M. et M^{lle} Maubert, avec les guides J.-B. Plent et D. Martin, le 27 août 1897.

Celui-ci est le même, dans sa première partie, que celui que nous pratiquâmes le 24 juin pour nous rendre au Caire Cabri : nous le quittâmes au point où nous avions traversé le vallon des Conques, pour continuer cette fois-ci à parcourir le sentier du Pas des Conques pendant un certain temps encore. Après avoir franchi une première barre de rochers, qui semblait intercepter toute communication avec les parties supérieures du vallon, nous laissons à notre droite le ravin qui mène au Pas des Conques pour prendre la direction Nord-Est et pénétrer au centre du cirque formé par l'ensemble des arêtes du Capelet (deux heures et demie environ depuis les Cluots).

Vues de là, les hautes parois qui nous entouraient n'étaient pas encore, bien que le soleil eût paru, touchées par ses rayons : de ce fait, leurs aspérités ne donnaient aucun relief et semblaient par conséquent inaccessibles. Quelques mouchetures de neige disséminées çà et là, à une certaine hauteur au-dessus de la barre inférieure, démontraient seules la possibilité de l'ascension, à la condition de franchir les premiers escarpements.

Plusieurs sillons se dessinaient dans la partie basse de la paroi, généralement unie ; l'un d'eux, situé seul au centre, verticalement au-dessous du point 2,911, laissait paraître quelques blocs amassés en cet endroit : c'est celui que nous choissions.

Après un arrêt d'une demi-heure, nous remontions en vingt-cinq minutes le cône d'éboulis qui, partiellement couvert de neige, nous conduisit à l'origine de notre couloir. Nous fûmes de suite rassurés sur les conditions de l'escalade : les difficultés, prévues à distance, se réduisaient donc à une courte grimpe, qui s'effectua en un quart d'heure de temps. Tout se passa pour le mieux, les uns aidant les autres, dans cette gorge resserrée ; le dernier pas, élevé de quelques mètres, fut seul un peu dur à escalader. Il aboutit dans sa partie supérieure

à une petite concavité, de laquelle il fallut sortir de flanc.

A partir de ce moment, la montée devint presque facile jusqu'à la base du point 2,911. Là, faisant un crochet sur la gauche, nous franchissions le couloir qui amène sur l'arête de Muffié, en vue des Têtes du Basto : nous voyions à nos pieds, au Nord, la grande combe qui, du sentier de la Baisse du Lac Autier, permet de joindre le point où nous sommes, ainsi que l'arête reliant le point 2,911 à son contrefort (non coté). Nous contournions ensuite la base Ouest du sommet 2,911 sur des rochers formant corniche, puis nous prenions le facile couloir qui commence à la grande échancrure, au Nord du Mont Capelet. A partir de ce point, nous nous élevions en quinze minutes par l'arête Sud au point 2,911, en effectuant enfin le parcours déjà indiqué pour gagner le sommet du Capelet.

La vue de cette cime, dont nous eûmes la bonne fortune de jouir une deuxième fois avec un temps très clair, est assurément assez étendue pour mériter de retenir un instant l'attention de l'ascensionniste.

Nous apercevions la Gordolasque coulant à nos pieds, de l'Estrech au Raj, et la succession des cimes qui la dominent à l'Ouest : Montjioja, la Vallette, Prals, Paranova, le Neiglier et le Ponset; au second plan, le Siruol, le Tournaire, le Caire Gros, le Baus de la Frema, le Pepoiri, le Mont et le Caire Arcias, le Caire Nicolaù, et, tout au loin, le Cheiron, le Vial, la Tête de Rigaud, les Cluots et la chaîne du Mont Saint-Honorat, le Monnier, la Cime de Pal, le Pelat et le massif de Saint-Étienne, le Mont Saint-Sauveur et la Tête de Pignal.

En allant au Nord, de l'Ouest à l'Est, nous distinguons le Malinvern avec ses roches rougeâtres, le Claus, le Giegn, le Pelago, les Caire Negre, les Baissettas, la Ruine, le Brocan, flanqué de trois couloirs neigeux, le point 3,042, le Baus et la Nasta se confondant ensemble, les pointes de l'Argentera, la cime 2,921, les Gelas et, plus près, le Mont

Colomb, le Caire Cabret, une partie du lac Long, la cascade du Clapairas de la Barma, la Rocca Garbiera, la Cime Niré, la Tête du Lac Autier, le Viso, pointant auprès de la Maledia, taillée en aiguille, les lacs de Pagari, la Cime de Peirabroc, le dôme blanc du Clapier, le Ciaminejas, masquant la Lusiera et, à sa droite, le groupe du Mont-Rose, les Têtes du Basto, les lacs de Valmasca et du Basto, à peine visibles, les Cimes Scarnassera, la Vernasca, le col de Sabbione, la Pointe de Peirafica, la Rocca de l'Abisso et les alentours du col de Tende, et, à l'Est, le vaste cirque des montagnes de la Briga, depuis le Mont Bertrand jusqu'à la Cime de Marta et au bastion original de Pietravecchia; au delà du Mont Bego, dont la croupe s'élève imposante devant nous, les monts verdoyants de Ciagiole, de l'Urno et de l'Agnellino.

A la base de notre belvédère se montraient les lacs des Merveilles, puis la série des lacs de la vallée de l'Enfer, et, au Sud, la Nauca, le Scandai, la Macruera, les Cimes du Diable et du Capelet, ces deux dernières semblant séparées de nous par un chaos de rochers très escarpés à l'Ouest et bien praticables à l'Est. Entre la Macruera et la Cime du Diable, nous voyions les sommets gazonnés de l'Aution, dont le Ventabren et le Mangiaboou formaient le prolongement, puis les sombres forêts de la Maïris et de Peiracava, le Barbonet, l'Agel, le Baudon, l'Ours, le Razet, le Mulacier, le Grammont, le Roc d'Orméa, le Leuze, le Mont-Chauve, le Férion, la Rocca-Seira, Utelle, la Madone et le Brec.

La vue se portait aussi très distincte sur les régions méditerranéennes, où nous apercevions, indépendamment de la Corse, les maisons de Vintimille, de Nice et d'Antibes, la coupole de l'Observatoire de Montgros, le Cros de Cagnes, les îles de Lérins et les sinuosités lointaines des plages de la Provence.

En signalant les points essentiels de ce vaste panorama,

il ne sera pas nécessaire d'insister davantage sur l'intérêt que présente l'ascension du Mont Capelet.

En nous reportant vers le Nord, aux Têtes du Basto et au Mont Ciaminejas, que nous avons gravi à différentes époques, nous croyons utile d'exposer quelques considérations générales ayant trait à ces cimes.

Entre la Baisse du Lac Autier et celle du Basto s'élève une longue arête qui, formant plusieurs cimes, sert à l'Est de ligne de ceinture à la combe du lac Autier. Cette série de sommets constitue les Têtes du Basto, ainsi dénommées parce qu'elles dominent au Sud-Ouest le grand lac de ce nom. Les gens de la Gordolasque les appellent aussi *li Ciaminejas*, parce que leurs grandes parois sont marquées de nombreuses cheminées, qui donnent à ces sombres escarpements l'aspect le plus étrange. La région dite des Ciaminejas s'étend jusqu'à la fameuse montagne à laquelle s'applique cette appellation : c'est peut-être ce qui expliquerait que les rédacteurs de la carte officielle, n'ayant pas davantage précisé le point où se trouve le Mont Ciaminejas, aient inscrit cette dénomination près du point 2,761 (cote 2,816 de la carte), bien loin de la cime dite Mont Ciaminejas.

Il est juste de reconnaître que ce nom conviendrait bien mieux en apparence aux Têtes du Basto, car elles sont rayées par plusieurs cheminées véritables. Mais nous n'émettons là qu'une observation purement théorique, et nous reconnaissons ce que tout le monde admet aujourd'hui : que le Mont Ciaminejas est représenté par le point 2,913 de la carte, la Tête Supérieure du Basto par la cote 2,800 mètres, et la Tête Inférieure par un point intermédiaire, non coté, entre la cote 2,800 mètres et la Baisse du Lac Autier. Ce dernier point, évalué à 2,767 mètres, M., est intéressant, parce qu'étant très avancé sur la région de la Haute Valmasca, il permet de bien examiner le ver-

sant Est de la chaîne, en même temps que tout le côté Nord du Mont Capelet.

Il serait désirable que la carte consacraît, dans une nouvelle édition, cette manière usuelle de déterminer les cimes de cette partie de la chaîne, en inscrivant les noms auprès des cotes auxquelles ils se rapportent.

TÊTE INFÉRIEURE DU BASTO (2,767 mètr., M.). — *Première ascension par le versant Sud-Ouest.* — Le 28 juin 1898, avec Daniel Barthélemy et Jean Plent fils, porteurs, nous montions en deux heures 20 minutes des Cluots au lac Autier, où nous déjeunions. Le lac ne dégelait pas encore à cette époque et, bien qu'en plein été, le thermomètre marquait — 2° à 5 heures du matin. Nous prenions ensuite la combe par laquelle on gagne la Baisse du Lac Autier. Au bout d'une heure de marche sur une neige extrêmement dure, nous attaquions à notre gauche les rochers de la Tête Inférieure du Basto par la face Sud-Ouest. Jusqu'à une trentaine de mètres au-dessous de l'arête, l'escalade s'effectuait facilement à travers de petits couloirs rocheux, interrompus de temps à autre par des terrasses herbeuses.

Puis se présenta la seule difficulté que nous ayons rencontrée au cours de la montée : un saut de quatre mètres que la caravane dut franchir en manœuvrant avec attention. Tout de suite après, au bout de cinquante minutes, nous apparaissions sur la crête même, en regard du lac de Basto, à une centaine de mètres à l'Ouest de la Tête Inférieure du Basto.

A côté de notre point d'arrivée est taillée une large échancrure flanquée d'un couloir sur chaque versant : cette entaille sépare la Tête Inférieure du Basto du piton central, qui se trouve à son tour détaché de la Tête Supérieure par une échancrure plus importante. Cette arête est tellement déchiquetée et coupée par des brèches infranchissables, qu'il serait inutile de songer à traverser d'une cime à l'autre sur la crête même.

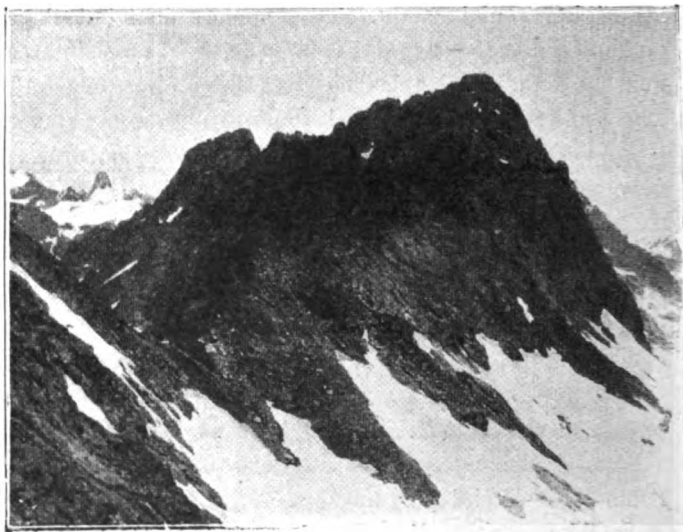
Nous parcourions enfin les rochers extrêmes qui nous séparaient encore de la cime, en nous tenant sur le versant du lac du Basto : sur ce passage vertigineux, vertical des deux côtés, les pierres branlantes partaient à chaque instant sous nos pieds, précipitées dans le vide. En quinze minutes, nous arrivions à la petite pyramide de la *Tête Inférieure du Basto*, d'où la vue est très belle sur les régions voisines du Mont Capelet, du Mont Bego, du Mont Santa Maria et des lacs du Basto et de Valmasca, puis sur le Ciaminejas, le Clapier, la Maledla, les Gelas et la Tête Supérieure du Basto qui se montre superbe, élancée.

Après quelques heures passées sur ce sommet, nous en descendions par la voie ordinaire, c'est-à-dire par les rochers Est qui, bien que fortement inclinés, sont aisément praticables, et, en trente-cinq minutes, nous touchions à la Baisse du Lac Autier, d'où nous nous rendîmes au lac en une demi-heure et du lac aux Cluots en une heure et cinq minutes.

TÊTE SUPÉRIEURE DU BASTO (2,800 mètr.). — Lors de notre première visite au Mont Capelet, le 24 juin 1897, nous avons été curieusement intéressés à la Tête Supérieure du Basto, qui s'étend par un éperon jusqu'au lac Autier. Notre désir était de lier connaissance avec cette cime et ses alentours. Son effet était prodigieux, tant de la Tête Inférieure du Basto que du Neiglier et de la Tête du Lac Autier, et nous pûmes nous assurer plus tard que la réalité était bien conforme à l'apparence.

Le lendemain 25 juin, en allant du lac Autier par la Baisse Niré à la Baisse du Basto en une heure et demie, nous essayâmes une reconnaissance avec Louis Barel, guide, et César Gaziglia, porteur. Arrivés à l'ouverture de ce second passage, à côté du poteau de chasse, nous voyions les deux Têtes du Basto s'élever abruptes immédiatement au Sud : leur versant Est est effectivement le plus escarpé. Descendant très peu dans la direction du

lac du Basto sur un terrain d'éboulis, nous prenons bientôt, à notre droite et le plus haut possible, la muraille orientale de la Tête Supérieure du Basto. Au cours de l'escalade, nous fûmes amenés dans une espèce d'échancrure qui nous mit dans la nécessité de graver une petite barre de rochers presque lisses. Cette entaille, à paroi



Têtes Supérieure et Inférieure du Basto (versant Sud), et Baisse du Lac Autier au premier plan, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.

verticale, donne naissance sur le versant Ouest à l'une des cheminées qui raient cette face : à partir de ce point quelque peu difficileux, la grimpe devint assez rude. Nous suivîmes néanmoins les rochers près de l'arête : puis, arrivant tout en haut, l'un de nous parcourut l'extrémité de la crête, effectuant ainsi une véritable promenade aérienne, tandis que l'autre se portait à quelques mètres en dessous sur le versant Est, pour joindre enfin par les derniers escarpements le cairn de la *Tête Supérieure du Basto* (2,800 mètr.). Depuis la Baisse du Basto,

l'ascension avait nécessité une heure quinze minutes. Nous avons ainsi pratiqué la voie qui nous avait paru être la plus naturelle, sinon la plus facile.

Nous croyons devoir en indiquer deux autres, certainement plus recommandables parce qu'elles exigent en réalité moins d'efforts. La première consiste à longer au Sud-Ouest, dans la combe entre le lac Autier et la baisse de ce nom, un couloir à côté duquel se trouvent des replats gazonnés jusqu'auprès de la cime : on joint enfin en cet endroit, sur des éboulis, l'extrême arête sans trop de peine. En prenant la deuxième, on parcourt de même un couloir très incliné, presque une cheminée, s'élevant au-dessus des dernières terrasses, au milieu des barres du versant Est : cette voie s'impose plutôt à ceux qui viennent par le lac du Basto.

Pour la descente, nous suivîmes le même itinéraire exactement sur la crête et, en une heure dix minutes, nous étions revenus à la Baisse du Basto. Comme il n'était pas encore midi, nous résolûmes, après avoir déjeuné sur un replat rocheux, non loin de la baisse, au haut de la combe Niré, d'utiliser le reste de la journée en visitant le Mont Ciaminejas, dont la forme pyramidale sollicitait vivement notre attention.

MONT CIAMINEJAS (2,919 mèl., M.). — Cette cime occupe, entre la Lusiera et les Têtes du Basto, une situation isolée au haut de la combe des lacs Niré : elle domine d'autre part les deux lacs de Valmasca. Pour nous y rendre, nous reprîmes à 1 h. 15 min. notre marche sur un grand névé au pied des rochers qui s'étendent du point 2,761 à celui coté 2,790, puis, par une montée facile, dans des masses d'éboulis, nous arrivâmes en cinquante-cinq minutes à la baisse qui s'ouvre à la base méridionale du Mont Ciaminejas. Après un arrêt de dix minutes, nous attaquions la montagne elle-même, au milieu d'un large ravin de roches effritées, par lequel nous touchâmes aux derniers escar-

pements, en vue des lacs de Valmasca. Pénétrant enfin dans un chaos de blocs redressés et tenant sur ces hauteurs comme par un merveilleux équilibre, nous parcourûmes en quelques minutes la crête même de la cime Sud, sur laquelle s'élève une pyramide. De la baisse au sommet, nous n'avions employé que trente minutes. L'arête est assez étroite et fournit à peine la place pour s'y tenir :



Mont Ciaminejas et Cime de Lusiera, vue prise de la Tête du Lac Autier, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessolo.

sur le versant de la Gordolasque surtout, la pente est absolument vertigineuse.

Le Mont Ciaminejas se compose de deux pointes exactement orientées du Nord au Sud et ayant une altitude sensiblement égale : elles sont séparées par une bande très mince de rochers, qui en rend la traversée passablement délicate. Aussi, bien que la distance de la cime Sud à la cime Nord ne soit que de 50 mètres, employâmes-nous huit minutes pour nous rendre de l'une à l'autre.

Du signal de la cime Nord nous descendîmes par le versant Nord, en face de la Lusiera. Ce côté, bien qu'en réalité plus escarpé que celui du Sud, n'offre pas de vraies difficultés : il suffit de se comporter sur le rocher avec prudence. Vers le milieu de la descente, notre curiosité fut éveillée par une troupe de chamois qui, se croyant seuls, se livraient sur les névés inférieurs aux ébats les plus divertissants. Nous assistâmes, à quelques centaines de mètres de nous, à un départ sensationnel : nous comptâmes, au saut du rocher sur la neige, quarante-six de ces gracieux animaux se suivant à la file indienne. Ils montèrent droit à la cime du Clapier en moins de 25 minutes !

Parvenus à la base du Ciaminejas, nous nous engageâmes dans la combe Niré et arrivâmes sur les bords du lac en une heure un quart à partir de la cime et du lac aux Cluots en deux heures quinze minutes. L'ascension du Mont Ciaminejas offre en somme un certain intérêt, sinon pour le hardi grimpeur, du moins pour le touriste qui recherche les beaux points de vue sans désirer de se trouver aux prises avec des obstacles sérieux. Ajoutons que le versant Ouest du Ciaminejas (côté de la Gordolasque) est coupé depuis la base par un couloir se terminant au sommet, entre les deux pointes : ce passage est parfois effectué par les chasseurs.

CIME DE LUSIERA (2,905 mèt., M. ; 2,897 mèt., carte). — Par une superbe journée d'automne, le 8 novembre 1897, nous essayâmes, avec Daniel Barthélemy et César Gaziglia, porteurs, de nous rendre sur cette cime en partant des Cluots. La neige, déjà très abondante dans les environs du refuge de la Barma, ralentissait notre marche : absolument durcie dans la plaine de la Fous, où nous éprouvâmes un froid intense pendant notre rapide déjeuner, nous la trouvâmes au-dessus des lacs Niré assez amollie sous une croûte d'inégale résistance pour nous occasionner

de nombreux enfoncements et par suite une grande fatigue, ce qui nous fit un instant douter de la réussite de notre projet. Avec quelque peine, nous arrivâmes néanmoins dans le haut de la combe Niré, tout à fait en vue du Ciaminejas et de la Lusiera : obliquant un peu à notre gauche, nous gagnâmes les terrasses successives qui s'étagent jusqu'à la base de la cime que nous allions gravir. Au lieu de nous porter vers la dépression entre la Lusiera et le Ciaminejas, il nous parut naturel de prendre la grande pente d'éboulis ou plutôt de blocs roulants dont est formé le versant Ouest, et qui, malgré la saison, se trouvait presque dégarnie de neige dans sa partie haute. Nous fûmes ainsi amenés vers le milieu de l'arête qui relie la Cime de Lusiera à son contrefort (2,880 mètr., M.). Ce n'est qu'à partir de ce point que nous éprouvâmes quelque embarras dans le parcours de la crête rocheuse, tapissée d'une neige verglassée. Nous touchions, à 11 h. 20 min., à la pyramide de Lusiera, ayant employé depuis les Cluots sept heures 35 minutes de marche, y compris les haltes.

Cet itinéraire, le plus simple et le plus direct pour monter de la Gordolasque à la Cime de Lusiera, peut être modifié en partant du col de la Fous. On traverse alors le versant Nord-Est du contrefort de Lusiera, et on arrive sur la crête, comme par le côté Ouest. On peut de même gagner la Lusiera directement par le flanc Nord à partir du lac Gelé : les rochers de cette paroi, quoique très inclinés, en permettent assez aisément l'escalade.

Nous eûmes de la cime une vue parfaite sur les régions environnantes ainsi que sur les points principaux de la grande chaîne du Mont-Rose au Brec de Chambeyron. Mais ce qui nous frappa plus particulièrement, c'est l'aspect du Mont Bego, du Ciaminejas et du Clapier, ce dernier se présentant sous une forme aiguë, escarpée, que nous n'avions pas encore remarquée d'ailleurs. C'est incontestablement de la Lusiera que l'on peut le mieux découvrir et ad-

mirer les formidables murailles Est du Clapier, si ce n'est du point 2,955 de la carte (2,910 m., M.), qui fait exactement face à ce versant. Nous quittâmes la cime à 2 h. 40 min., et, suivant la même route qu'à la montée, nous rentrions aux Cluots à 6 h. 5 min. du soir.

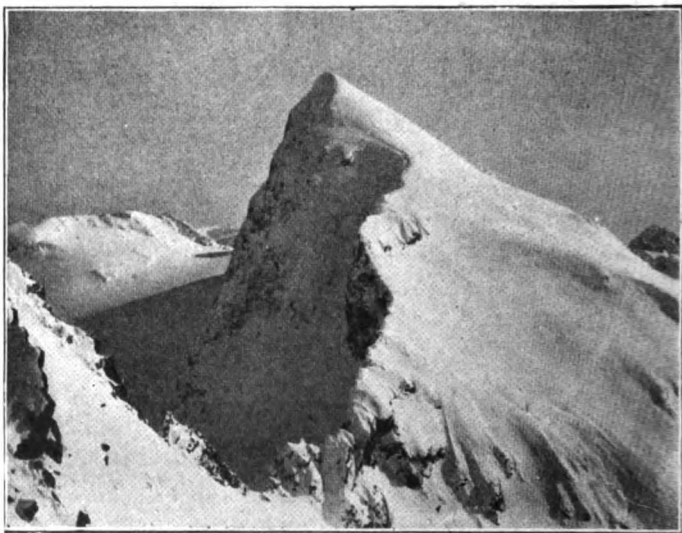
Ajoutons que l'arête de Lusiera se poursuit en pente douce vers le Nord-Ouest jusqu'à son contrefort, qui se trouve être le point intermédiaire entre la cime elle-même et le col de la Fous. De ce contrefort se détache le chaînon appelé Serre de Lusiera, qui aboutit au point coté 2,612 mètres et sépare la combe Niré du vallon de la Fous. Une petite cime, qui n'est ni nommée ni cotée par la carte, appartient au Serre de Lusiera : nous la signalons parce que sa silhouette hardie provoque l'attention du touriste qui descend du col de la Fous vers la Gordolasque. Ce piton se dresse droit, absolument vertical, et déjà le grimpeur voit devant lui un rocher des plus tentants. Tel apparaît aussi du pont de l'Estrech et du Clot de la Barma le Caire du Colomb.

Mais l'illusion n'est pas de longue durée : l'étrange apparition se modifie peu à peu, à mesure que l'on se rapproche de la vallée, et l'on n'aperçoit bientôt plus qu'un roc de forme allongée, sans caractère spécial, ainsi que nous l'avions vu du sommet de Lusiera. Cette cime pourrait être appelée, comme l'a proposé M. Viglino, la *Cime de la Fous* (2,820 mètr., M.).

MONT CLAPIER (3,045 mètr., carte). — Quand on observe du Neiglier la succession des cimes qui limitent la Gordolasque sur sa rive gauche, le regard est étrangement surpris par les horribles aspérités dont est formée la masse du Mont Capelet, tandis qu'il est agréablement reposé par la vue des pentes ondulées, ordinairement blanches de neige, du versant Ouest du Clapier. Ce sommet est le point connu, le point de mire de la vallée ; tout alpiniste qui se respecte ne peut aller dans la Gordolasque sans

monter au Clapier. Ainsi le veut la mode, et le belvédère du Clapier est depuis si longtemps réputé qu'il a suffi à lui seul pour déterminer la création d'un refuge alpin au pied de la montagne : car c'est spécialement pour faciliter l'ascension du Mont Clapier que le refuge de la Barma fut construit.

Quand on a considéré la structure du Clapier sur tous



Mont Clapier (arête Nord-Ouest) et col du Mont Clapier, vue prise de la Cime de Peirabroc, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.

ses versants, on est frappé surtout de la différence d'aspect que présentent notamment les côtés oriental et occidental. L'un est bordé d'une effroyable muraille dont la hauteur escarpée au-dessus du glacier du Clapier varie suivant les points, et atteint au moins 300 mètres sur sa plus grande dimension; tandis que l'autre, suivant le régime des eaux de la Gordolasque, s'élève de la base au sommet sur une pente raide, il est vrai, mais étagé par

des terrasses de rochers et de clapiers ¹ faciles à graver.

Notons que ce versant est limité au Sud-Est par une barre s'étendant de la dent ou contrefort du Clapier (point terminus de l'extrême arête) jusqu'au point coté 2,809. Cette barre est coupée vers son milieu par un couloir qui conduit au pied des pentes terminales.

Les voies d'ascension se réduisent à deux, suivant que l'on monte par le versant de la Gordolasque ou par la muraille Est, au-dessus du glacier.

Versant Ouest (Gordolasque). — Ce trajet est indiqué en partie dans l'itinéraire des Pas de Pagari et du Mont Clapier, à moins que l'on ne veuille s'engager tout de suite sur les rochers de la rive gauche du vallon du Mont Clapier pour gagner directement la cime au milieu des clapiers. Ce parcours habituel n'est que de deux heures et demie au départ de la Fous. Plusieurs fois suivi par nous, même en hiver², cet itinéraire comporte deux variantes qui doivent être notées : la première consiste à graver l'arête Nord-Ouest du Clapier depuis le Pas du Mont Clapier et la seconde le couloir de la barre Sud-Est en y arrivant par la route du col de la Fous. Ces deux voies amènent également au sommet du Mont Clapier dans un laps de temps sensiblement pareil au premier.

Paroi Est (glacier). — Nous avons décrit cette escalade³, effectuée par nous le 13 juillet 1898 en une heure 25 minutes depuis la base de la muraille jusqu'à la cime. Le Rév. W. A. B. Coolidge, qui traversa pour la première fois cette paroi en descente le 23 août 1879, employa deux heures 50 minutes⁴, mais il est probable qu'en con-

1. Le nom de la montagne est précisément dû à la grande masse de clapiers dont le versant Ouest se trouve recouvert.

2. *Première ascension d'hiver du Mont Clapier*, par M. VICTOR DE CESSOLE (*Revue alpine*, avril 1898).

3. *Dans les Alpes Maritimes : le Mont Clapier (ascension par la paroi Est)*, par M. VICTOR DE CESSOLE (*Revue alpine*, mai 1899).

4. *Alpine Journal*, vol. IX, novembre 1879.

naissant parfaitement la direction, cet horaire pourrait être diminué.

La voie du côté de la Gordolasque est la seule fréquentée, et la liste des ascensionnistes serait très longue, s'il était possible de l'établir exactement. Ajoutons que la vue panoramique du Mont Clapier n'est pas au-dessous de sa réputation. Mais faut-il lui préférer celle de la Cime des Gelas? Nous en sommes persuadés.

La vue des lointains est certainement plus étendue des Gelas que du Clapier, parce que la chaîne des Alpes n'est un instant interrompue que par le massif de l'Argentera (à partir de l'Aiguille de Chambeyron jusqu'à l'Enchas-traye), tandis que du Clapier elle est masquée non seulement par l'Argentera, mais aussi par la masse voisine des Gelas; en ce qui concerne les régions des Alpes Maritimes, la vue est merveilleusement dominante des Gelas, au lieu que du Clapier elle reste trop limitée au massif de Tende et à celui de la vallée de la Gordolasque, dont les cimes se confondent en quelque sorte entre elles, étant donné leur orientation du Nord au Sud; et la partie occidentale des Alpes Maritimes avoisinant le Var, la Tinée, l'Estéron et l'Ubaye se trouve partiellement cachée par les contreforts de la Cime des Gelas et de l'Argentera.

Le Mont Clapier n'en est pas moins l'un des sommets de la Gordolasque les plus recommandables au point de vue de l'ascension.

CIME DE PEIRABROC (2,940 mèt.). — La grande chaîne comprise entre le Pas du Mont Clapier et le Pas de Pagari est formée d'une longue arête dont la Cime de Peirabroc occupe le centre. Ce nom ne figure pas sur la carte : il est indiqué par M. Viglino, et nous l'adoptons comme répondant le mieux à la situation topographique de cette cime ¹.

1. Quelques bergers de la Gordolasque l'appellent pourtant *Cime du Pas de Murajon*, à cause du nom qu'ils donnent à tort au Pas du Mont Clapier.

Le versant Nord de l'arête est taillé à pic et domine le glacier de Peirabroc, qui se développe entre ceux du Clapier et de la Maledia. On peut du Pas du Mont Clapier se rendre à la Cime de Peirabroc et au Pas de Pagari en longeant l'arête. Cette traversée renouvellera l'impression que l'on éprouve des hauteurs des Gelas, de la Maledia et du Clapier en examinant les murailles escarpées qui surplombent les différents glaciers.

La Cime de Peirabroc est aussi accessible à partir des lacs de Pagari, directement par les pentes méridionales en montant, comme nous l'avons fait le 9 décembre 1898¹, à la petite dépression à l'Ouest de la cime : cette partie du trajet serait d'environ une heure et demie.

CIME DE LA MALEDIA (3,058 mètr., M. ; 3,004 mètr., carte).

— La carte italienne indique la Cime de la Maledia à la cote 3,004, sans nom, et la carte sarde l'appelle Caire Cabret, dénomination qui se rapporte à la cime au Nord du Mont Colomb.

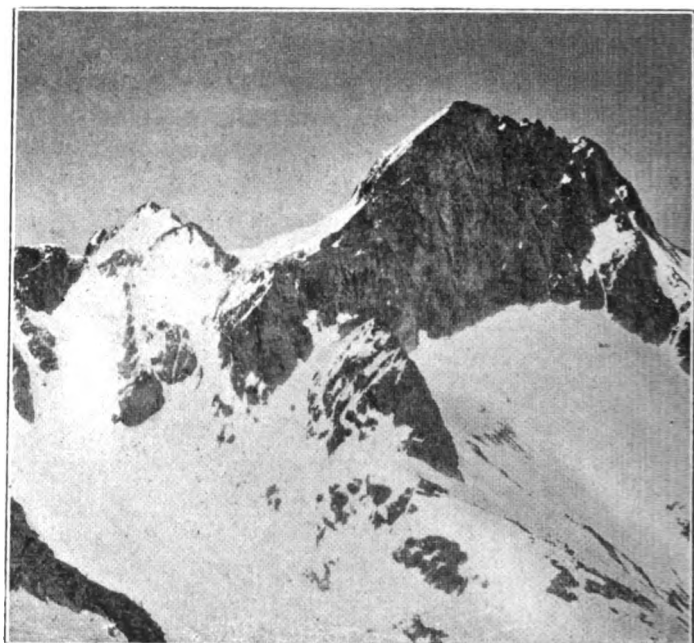
Le Rév. W. A. B. Coolidge avait déjà constaté, lors de son ascension au Mont Clapier, que le Caire Cabret (Cime de la Maledia) était très peu plus élevé : le résultat que nous publions aujourd'hui concorde donc entièrement avec l'observation de M. Coolidge.

En arrivant au Pas de Pagari, on est étrangement surpris à la vue de la formidable paroi orientale de la Maledia, à la base de laquelle s'étend le petit glacier de même nom. Ni par ce côté ni par celui du couchant, cette cime, certainement l'une des plus curieuses des Alpes Maritimes par la hauteur de ses escarpements et la forme hardie de son arête, ne peut être gravie.

On y monte : 1° par la face Nord-Ouest, en partant du petit lac de la Maledia, à la naissance du glacier du Murajon, auquel on arrive par le Pas de la Maledia ou par le

1. Première ascension d'hiver, par M. Victor de Cessole, avec Daniel Barthélemy et Antoine Fantini, porteurs.

couloir du Murajon (du lac à la cime, vingt-cinq minutes environ) ; 2° par la face Sud-Ouest d'abord, pour aboutir à l'extrémité Sud-Est de l'arête qu'il faut ensuite traverser entièrement. Cette seconde voie ne doit être entreprise qu'avec la plus grande prudence : elle nécessite une heure



Cime de la Maledia, vue de la Terrasse des Gelas, reproduction d'une photographie de M. V. de Cessole.

un quart de temps. Nous ne nous étendrons pas ici sur les particularités de cette ascension, que nous avons effectuée chacun séparément et qui a déjà fait l'objet d'une publication spéciale ¹.

Au delà de la Maledia, la ligne de faite est marquée par

1. *Dans les Alpes Maritimes : Cime de la Maledia (ascension par la face Ouest et traversée de l'arête)*, par M. VICTOR DE CESSOLE (*Revue alpine*, mai 1899).

une crête rocheuse limitant le haut bassin du lac Long jusqu'au Balcon des Gelas. Nous ignorons si la cote 3,103 m., qui figure sur la carte, doit s'appliquer à ce point.

Nous n'avons trouvé au cairn situé à l'extrémité de l'arête Nord-Est des Gelas, connue dans la région sous le nom de Balcon, qu'une altitude de 3,085 m., M., et entre ce cairn et la Cime de la Maledia il n'existe pas de point plus élevé. Bien que le Balcon des Gelas dépende par son côté Sud-Est de la vallée de la Gordolasque, nous le considérons plutôt comme étant un contrefort de la Cime des Gelas : c'est par le Sud qu'il est accessible, et c'est aussi par ce versant que s'écoule la plus grande partie de ses eaux. Le Balcon des Gelas, qui est le point le plus haut de la vallée de la Gordolasque, appartient donc rationnellement au vallon de Fenestre.

C'est par la Cime de la Maledia que nous terminons cette description des sommets et de leurs voies d'ascension.

De toutes les vallées méridionales des Alpes Maritimes, celle de la Gordolasque est incontestablement la plus grandiose et la plus sauvage : si l'on ne peut, sur son parcours de 17 kilomètres à peine à partir des lacs Pagari jusqu'au confluent, admirer ces clues superbes qui marquent le cours de la Vésubie, de la Tinée, du Var et de l'Estéron, on voit par contre dans la haute vallée la rivière se frayer son chemin au milieu des assises de deux grandes chaînes de montagnes, qu'enveloppent en plusieurs points les neiges éternelles.

Les cimes s'élèvent brusquement jusqu'à près de 3,000 mètres : à leur base se découvrent des combes, dans lesquelles reposent les eaux de lacs tardivement obstrués par les neiges. Plus bas, au milieu de riches pâturages, de nombreuses cascades bondissent écumantes

comme pour satisfaire le plaisir des yeux du visiteur.

Ces sites gracieux et imposants forment un ensemble peut-être sévère, mais singulièrement attrayant pour le touriste. Bien que nous n'ayons signalé la Gordolasque qu'à grands traits, nous penserions avoir rempli notre but, si nous avions réussi à persuader à nos collègues de parcourir plus souvent les régions supérieures de cette vallée intéressante.

LOUIS MAUBERT,

Membre du Club Alpin Français
(Section des Alpes Maritimes).

VICTOR DE CESSOLE,

Président de la Section
des Alpes Maritimes et membre
de la Section de Lyon
du Club Alpin Français.

VII

DANS LE MASSIF DE L'AUTION

(PAR M. FERNAND NÖTINGER)

I. — AU SOMMET DU MONT BEGO. — LA RÉGION DE L'ENFER. — ASCENSION DE LA CIME DU DIABLE (2,687 MÈT.). — DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE DU MASSIF DE L'AUTION, VU DU HAUT DE LA CIME DU DIABLE. — EN ROUTE POUR BELVÈDÈRE : CHAOS ET SOLITUDES; SAN GRATO; BELVÈDÈRE

Un vent glacé balaie l'étroit sommet du Mont Bego. Mes doigts, raidis par le froid, me permettent à peine de tenir un crayon. Et nous sommes en plein mois de juillet, à quelques kilomètres, à vol d'oiseau, de la côte d'Azur! Les notes habituelles consignées sur mon carnet, je commence à redescendre vers les lacs Longs. Le guide me précède et, de même qu'à la montée, m'engage à la prudence; la crête rocheuse, assez courte heureusement, que nous avons tout à l'heure franchie sans encombre, exige, surtout en descendant, un pied sûr. La roche friable crie sous nos pas. C'est le seul bruit qui rompe le silence extraordinaire qui règne dans cette région. Oh! que les Italiens l'ont bien nommée « Regione dell'Inferno », région de l'Enfer! On est chez les morts, au milieu des ruines des grandes montagnes qui peu à peu se désagrègent, s'effritent et tombent, débris effroyables d'un monde qui s'en va.

Et nous descendons toujours à travers les éboulements de quartz fracassés. Le vent, qui frémit et siffle sur les sommets, maintenant ne se fait plus sentir. Encore des rochers sous nos pas, encore des rochers au-dessus de nos têtes. A de longs intervalles, un coup de sifflet aigu traverse l'air subtil ; une marmotte effrayée regagne son trou, et le silence reprend plus lourd dans la vallée de l'Enfer.

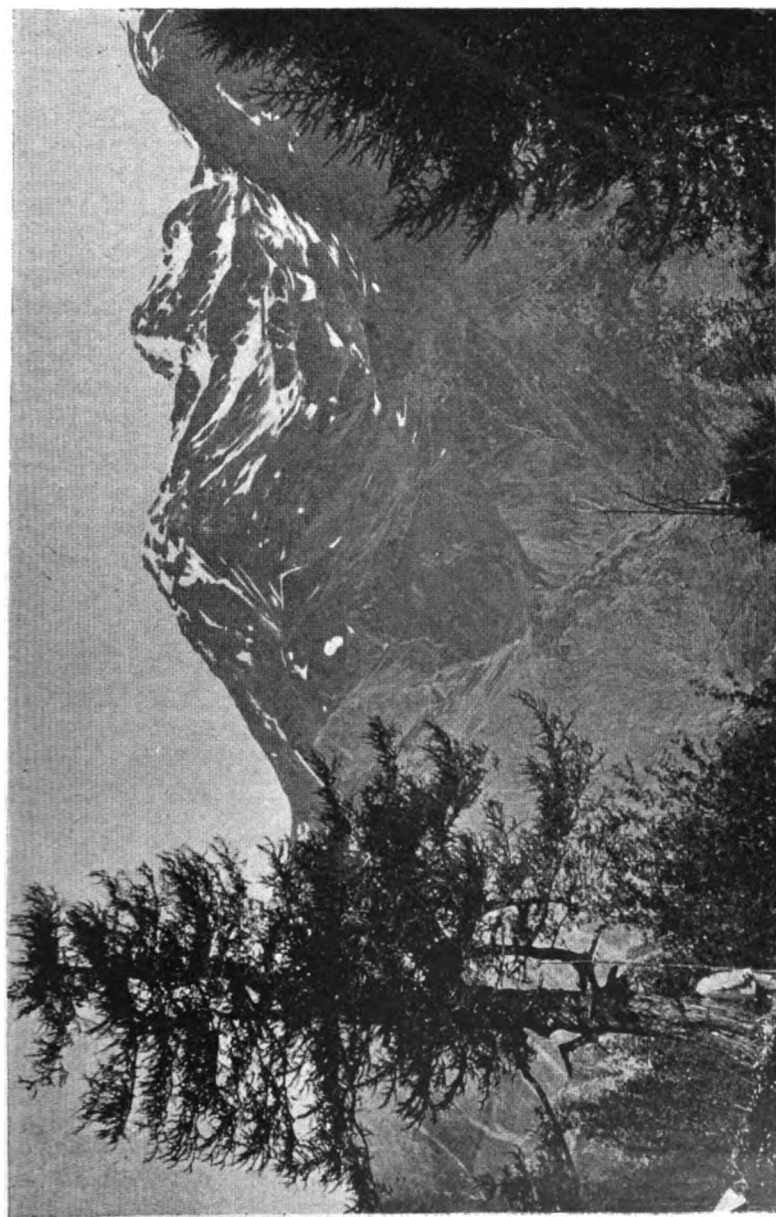
Après une grosse heure de descente, j'arrive au bord des lacs Longs. Je m'y repose quelques instants, avant d'entreprendre l'ascension du Pas du Trem et de la Cime du Diable. Ensuite, je gagnerai la vallée de la Gordolasque et Belvédère, puis la Bollène, point de départ de ma première excursion dans le massif de l'Aution.

En quittant les lacs Longs, je laisse à droite la combe qui mène aux lacs des Merveilles, et je m'engage, au milieu d'un affreux chaos de roches brisées, dans une gorge sauvage où s'étalent, dans leur immuable et morne tranquillité, les eaux des petits lacs du Trem. Précipices et rochers alternent et rivalisent dans cette concurrence d'une nature âpre et désolée.

Deux heures se sont à peine écoulées, et je touche au Pas du Trem (2,561 mèt.), qui s'ouvre entre la Cime du Diable et la Cime de la Macruera.

Pour terrible que soit son nom, la Cime du Diable n'est pas si redoutable qu'on pourrait le croire, et, puisque diable il y a, reconnaissons que ce n'est pas un mauvais diable. Trente à quarante minutes de rude grimpe à travers les roches éboulées aux arêtes tranchantes qui recouvrent la tête de la montagne et lui font une coiffure digne d'elle, et je parviens au signal trigonométrique établi sur le sommet (2,687 mèt.).

L'ascension n'offre donc aucune difficulté, et elle est intéressante. La vue qu'on découvre de ce point est étendue. Au Nord, en un vaste amphithéâtre, se développent



Cime du Diable, reproduction d'une photographie de M. Ziegler de Loës.

les hautes chaînes des Alpes Maritimes, avec leurs sommets neigeux : le Mont Bego, le Clapier, le Gelas, la Cime de Nasta, l'Argentera, etc., personnages austères de ce tableau, où la vie manque sans doute, mais dont la toile est remplie par les mornes gigantesques de ces pics élevés. Leur contour est cerné d'un liséré aux couleurs du prisme, qui va se fondant peu à peu dans un ciel tout bleu, rien que bleu.

Au Sud, on domine le massif de l'Aution, dont cette étude a pour objet d'entretenir le lecteur. Nul point, mieux que la Cime du Diable, ne permet d'en saisir la configuration générale et de noter, — mieux qu'on ne pourrait le faire sur une carte — l'orientation des diverses montagnes qui composent ce massif historique, le plus important, au point de vue stratégique et au point de vue forestier, de la région des Alpes Maritimes.

Placé entre la Vésubie, à l'Ouest, et la Roya, à l'Est, le groupe de l'Aution apparaît, dans les lignes principales de son contour extérieur, comme un cirque immense ouvert au Sud. Le sommet du cirque, en saillie vers le Nord, forme un redan naturel, dont la Cime du Tuor, l'Aution proprement dit, et, un peu en arrière, la Cime de Millefourches, constitueraient les ouvrages fortifiés.

L'Aution, Millefourches, voilà le nœud de ce faisceau de chaînes de montagnes que je vois s'éloigner, divergentes, à la façon des dents d'une fourche. Peut-être cette configuration n'est-elle pas étrangère à l'appellation de Cime de « Millefourches » donnée à l'un des sommets placés au point de réunion des diverses ramifications du massif.

De ces chaînes, la plus septentrionale se dirige d'abord au Nord-Ouest jusqu'à la Cime de Tuor; laissant, en ce point et à droite, le célèbre col de Raus, elle file vers l'Ouest pour se terminer aux escarpements du Mont Pela (1,527 mèt.), qui domine Belvédère. Le col de Raus sépare

le massif de l'Aution de la grande chaîne dont la Cime de Raus et la Cime du Diable, sur laquelle je me trouve, sont les sommets les plus rapprochés.

La seconde chaîne se dirige au Sud et, après avoir couru pendant douze kilomètres à l'altitude sensiblement constante de 1,550 mèt., s'abaisse pour livrer passage aux cols de la Porte et de Saint-Roch. Les Cimes de la Calmette (1,786 mèt.), de Peiracava (1,581 mèt.) et du Rocaillon (1,433 mèt.) en sont les sommets principaux. Ils s'en détache plusieurs chaînons importants, parmi lesquels on peut citer celui qui va finir au-dessus du village de la Bollène, à la Cime des Vallières (1,644 mèt.), et celui qui sert de pendant aux Vallières et que caractérise la Cime boisée de Suorcas (1,531 mèt.). Cette chaîne sert de ligne de partage des eaux entre les vallées de la Vésubie et de la Bevera; son arête est large, arrondie, herbue, boisée, et présente, à des intervalles plus ou moins éloignés, de larges cols gazonnés, sortes de petits plateaux, que, dans le langage local, on désigne sous le nom de « Baisses ». La route stratégique de l'Aution, qu'on appelle aussi « route des Canons », qui part de Luceram, gravit les pentes de cette chaîne, et en suit la crête d'un bout à l'autre.

La troisième chaîne court presque parallèlement à celle dont je viens de parler. Elle offre les beaux sommets de Giagiabella (1,920 mèt.), du Ventabren (1,972 mèt.), du Mangiabo (1,826 mèt.), de la Cime de Linieras (1,363 mèt.). Des rameaux imposants s'en détachent pour aller s'abaisser, en pentes rapides, l'un au-dessus de la Giandola, sur la Roya; un autre au col de Brouis; d'autres, encore, au-dessus de la Bevera, à la Tête de l'Albarea, ou, en face de la ville de Sospel, au Mont Agaissen.

Enfin, la quatrième chaîne, que sépare de la précédente l'important vallon de la Maglia, court de l'Ouest à l'Est, parallèlement au grand vallon de Cairos, et se termine aux

escarpements de Colla Bassa (1,422 mètr.), qui font face au village de Saorge, sur la Roya.

Les chaînes de montagnes dont il vient d'être parlé enserrent dans leurs plis plusieurs vallons et vallées. Le vallon de la Planchette, le vallon de la Bollène, le vallon de Saint-Colomban sont du nombre, ainsi que la pittoresque vallée de la Bevera.

Le groupe de l'Aution envoie donc ses eaux, par de nombreux ravins et vallons, en partie à la Vésubie, en partie à la Roya. Grâce aux belles forêts qui le couvrent, et qui font de ce massif un des plus beaux joyaux du domaine forestier du département, les eaux qui en descendent ne prennent pas le caractère dévastateur qu'elles revêtent presque partout ailleurs. Il en résulte que les grandes rivières collectrices, la Vésubie et la Roya, offrent un régime infiniment moins torrentueux que les autres cours d'eau des Alpes Maritimes.

Au point de vue géologique, le massif de l'Aution est constitué, en majeure partie, par les terrains tertiaires de la période éocène, qui se manifestent en dépôts considérables à Millefourches, à la Calmette, à Peiracava, et se prolongent jusqu'au-dessus de Luceram ; on les retrouve encore au Mont Albarea et à l'Agaissen, dont j'ai parlé plus haut. Ces dépôts reposent sur les terrains jurassiques, qui paraissent au Pela, et se produisent avec une grande puissance sur les deux versants du vallon de Cairons. Le terrain crétacé se montre également à l'Aution et dans la partie supérieure de la vallée de la Bevera. Tout cet ensemble est superposé à des schistes du trias, qui forment, en quelque sorte, la base du groupe montagneux que j'étudie.

Le lecteur trouve, sans doute, que je fais, sur la Cime du Diable, une station singulièrement prolongée. Je le prie de remarquer qu'à celui qui observe il ne faut que quelques minutes pour noter les éléments de sa description,

tandis que plusieurs pages souvent lui sont nécessaires pour la rendre saisissable à ses lecteurs.

Toutefois, le lecteur a raison. Il est temps de s'arracher au spectacle dont la magnificence et l'intérêt me retiennent. On voudrait se laisser retenir encore, mais la journée s'avance, et je ne dois pas perdre de vue que quatre bonnes heures de marche me séparent du souper et du coucher.

A grandes enjambées, autant que le permet la nature du terrain, nous descendons des hauteurs « diaboliques », et nous dirigeons notre course vers la vallée de la Gordolasque.

Mon guide s'engage — et je le suis pas à pas — dans un ravin étroit, tout plein, comme les autres ravins de cette horrible et superbe partie des Alpes Maritimes, de quartiers et de brisures de roches. Nous circulons parmi les débris de montagnes détruites, au milieu des ruines de pics écroulés. Et la solitude est là qui nous environne de toutes parts, au fond de la gorge comme aux flancs des montagnes, la solitude, maîtresse absolue de ces lieux, avec son horreur et sa désolation.

Mais tout a une fin, même le plus affreux chemin. Nous apercevons la Vastera de la Mairis, dont nous touchons bientôt les abords. Et quels abords ! Du fumier, des flaques nauséabondes, et, tout autour, cette végétation spéciale qu'a décrite quelque part Eugène Rambert : « des herbes grossières, des chénopodes fétides, de pesants rumex, nageant à demi dans le borbier, et des champs d'orties ». Franchissons bien vite ce cloaque. Nos pas foulent maintenant un bon sentier qui mène sa trace au travers d'un gazon encore bien pâle et bien maigre, sans doute, mais si doux ! Après les heurts violents contre les angles acérés et aigus des gneiss de tantôt, il me semble que je marche sur un tapis de velours.

Nous cheminons, nous cheminons toujours. Les prés

deviennent plus vigoureux et plus verts; un grondement de plus en plus distinct se fait entendre, et, derrière un rideau de mélèzes, rapidement traversé, les ondes bouillonnantes de la Gordolasque s'offrent à nos regards. Un pont de bois nous mène sur l'autre rive, à la chapelle de San Grato. Deux heures et demie se sont écoulées depuis que nous avons quitté la Cime du Diable. Une halte est tout indiquée. Autour du petit oratoire, quelques pauvres chalets, des granges, se sont groupés. Et, après le chaos désert au milieu duquel, aujourd'hui, j'ai si longtemps cheminé, après cette journée de visions désolées, c'est un charme pour moi que de m'asseoir à la porte d'un petit chalet, dans cette vallée parée de verdure, près de l'eau qui bouillonne en courant sur les roches, parmi les prés tachetés de violettes des Alpes et de mignonnes campanules.

Sur les 5 heures du soir, nous nous remettons en route, et nous prenons le large sentier muletier qui longe la Gordolasque et conduit à Belvédère. C'est le premier village de la vallée, et lorsque, au bout de deux heures de marche, nous l'apercevons gracieusement assis au milieu de ses arbres fruitiers, de ses châtaigniers et de ses pelouses, sur une colline boisée jusqu'à sa base, toutes nos fatigues sont oubliées. Le soir s'avance; au moment où nous franchissons la porte de l'hôtellerie, les premières étoiles se montrent dans le firmament. Au grand vent du matin a succédé une brise légère et parfumée descendue des hauteurs qui bornent la vallée. C'est l'heure où les montagnards rentrent au logis; les sabots des mulets résonnent sur le pavé des rues, et on entend des bêlements de moutons en quête de leur étable. C'est l'heure charmante où s'échangent les impressions de la journée, l'heure charmante de la vie au grand air, l'heure du délassement et du repos.

II, — ENTRETIEN : L'AMOUR DU MONTAGNARD POUR LA MONTAGNE. — DE LA BOLLÈNE A TURINI. PAYSAGES LE LONG DU CHEMIN. — HALTE PRÈS D'UNE SOURCE. — LA CLAIRIÈRE ET LA MAISON FORESTIÈRE DE TURINI. — PAYSAGES EN FORÊT. — LA FIN D'UN BEAU JOUR.

Je me suis longuement promené hier au soir, sur la place du village, avec le curé et quelques notables du pays. Ce sont de vieilles connaissances, j'allais presque dire de vieux amis. Nous avons beaucoup causé et non moins discuté. Ils ne s'expliquent pas le plaisir que j'éprouve à marcher du matin jusqu'au soir, à monter, à descendre, par monts et par vaux. J'ai beau m'évertuer à leur détailler les satisfactions innombrables que l'alpinisme réserve à ses adeptes, ils secouent la tête et demeurent profondément étonnés.

Et c'est ici le lieu de remarquer que l'amour du montagnard pour la montagne, amour que j'ai si souvent entendu vanter, n'est peut-être ni aussi absolu, ni aussi général qu'on l'admet généralement. J'ai fréquemment — trop fréquemment même, si on le veut — rencontré des jeunes gens très pressés de quitter la montagne où ils étaient nés et que leurs parents habitaient encore. Les connaissances des gens du pays, en fait de géographie locale, se bornent généralement à savoir les chemins qui conduisent aux champs de seigle ou aux pâturages qu'ils possèdent loin du village. Les hautes cimes du voisinage les intéressent médiocrement.

Ainsi que me le faisait remarquer, au cours de cette soirée à Belvédère, un de mes interlocuteurs, il ne serait pas juste de faire aux montagnards un grief de leur indifférence. Les touristes, disait-il, admirent d'autant plus la montagne qu'ils n'y séjournent point. Les montagnards, eux, toujours aux prises avec un sol aride, exposés aux

intempéries du climat, aux orages de grêle, aux débordements furieux des torrents, ne considèrent pas la montagne sous cet aspect de grandeur sauvage que les étrangers prisent si fort.

Le matin de mon arrivée à la Bollène, quelques-uns de mes meilleurs amis vinrent, de Saint-Martin-Vésubie, m'y rejoindre. Pleins de vigueur et de santé, nous allons parcourir les grandes crêtes de l'Aution et les antiques forêts qui les couvrent. A l'envi les uns des autres, amis d'un jour ou de vingt ans, tous et toutes laissent déborder, sans contrainte, leur joie de vivre. Heures charmantes, votre souvenir ineffaçable — legs le plus pur de la vie — demeure dans l'esprit, toujours. De la mémoire se sont effacés les ennuis inévitables qui accompagnèrent jadis ces moments vécus en commun; le bon côté des choses seul est resté.

Nous cheminons sans hâte le long du sentier pierreux qui s'élève sur le contrefort de la Cime des Vallières. A droite, les champs de blé s'étalent sur tout le plateau. Au bord du ravin, au moment où la pente s'accuse et se précipite, les champs font place aux oliviers qui s'étagent et descendent, dans leur feuillage effacé, jusqu'au fond du précipice.

A la chapelle de Saint-Honorat, on jette un dernier coup d'œil sur le riant tableau qu'on laisse derrière soi, et on s'engage dans le vallon de la Bollène. Au début, le chemin ne laisse pas que d'être impressionnant pour ceux qui n'ont pas l'habitude de la montagne. En encorbellement sur le précipice, qu'il domine à une grande hauteur, il est pavé de larges dalles polies par l'usage. Les mulets chargés y glissent — sans tomber, d'ailleurs — sur leurs pieds de derrière, occasionnant à leurs amazones une émotion légère, sans doute, mais assez légitime. Les gens du pays n'y font pas attention, et nous les rencontrons, poussant devant eux leurs bêtes lourdement chargées, charriant

vers le village le produit de leurs peines, provisions d'hiver que de rudes fatigues ont arrachées à un sol plutôt ingrat. De l'autre côté du vallon que nous remontons se dresse la belle Cime de Suorcas, que couronnent les hauts sapins de la Mairis.

Le sentier s'enfonce de plus en plus dans le vallon et va franchir, en obliquant à droite, les petits ruisseaux de l'Arpiglia et du Cogn. Nous contournons les pentes de la Tête de Sembajon, qui se trouve à notre gauche, pour nous engager dans le vallon du Pra de l'Art, à l'extrémité duquel se montrent, en rangs épais, les sapins qui descendent de la Calmette et de la Baisse de Turini. La roche calcaire, poudreuse et désagrégée, de tantôt, se dissimule maintenant sous la verdure des mousses. Le torrent — une miniature de torrent — frétille entre les roches noirâtres et laisse, insouciant et pourtant bienfaiteur, des bribes de son eau s'égarer en de petits canaux qui vont porter la vie aux quelques champs qu'on aperçoit, disséminés et rares, sur les versants. Nous-mêmes — délicatement, pour ne pas troubler sa pureté — nous venons tendre le creux de la main à une mignonne et vive cascатель. Alors, redressés, avec recueillement, nous humectons nos lèvres de cette eau pure, tandis que sur nos fronts échauffés passe une brise parfumée, descendue doucement le long des pentes, entre les arbres, du haut des sommets vers lesquels nous allons. Les yeux à demi voilés, nous considérons les montagnes qui s'échelonnent au loin, dans le bleu intense, dans le bleu cru du ciel méridional. Comme on se laisserait aller volontiers à prolonger la halte! « Les rêveries désireuses et languissantes, dit quelque part Heine dans ses *Reisebilder*, trouvent leur compte en face de ces nuages à formes idéales, dans le ciel bleu de l'Italie... » Cela est vrai également du ciel bleu des Alpes Maritimes, et c'est avec effort que nous nous remettons en route pour la Baisse de Turini, où nous sommes attendus.

A l'époque dont je parle, la clairière de Turini ne connaissait encore d'autre édifice qu'un pavillon forestier vaste et bien aménagé. Cette maison s'élève au milieu d'une pelouse, véritable parc anglais qu'environnent les arbres de la forêt. Depuis lors, les nécessités de la défense nationale ont amené la création, sur ce point, de nombreux baraquements, sortes de hangars clos, en bois peint en noir, — pour les garantir de la pourriture, sans doute, — d'un aspect hideux. Et il y a là un singulier contraste entre les œuvres de la nature, se révélant par les formes élégantes et hardies de ses sapins, et les œuvres des hommes, massives et sottes, encore que nécessaires.

Malgré les flâneries de la route, comme nous nous étions levés à peu près en même temps que le soleil, il n'était même pas midi que nous arrivions à Turini. L'accueil le plus simple et le plus cordial nous fut réservé au pavillon forestier, alors occupé par un haut fonctionnaire de l'administration forestière et par sa famille. La situation du chalet, au milieu de cette clairière de montagne, tout autour de laquelle court le bruissement des sapins, la présence à table d'une majorité de forestiers épris de leur métier, toutes ces raisons contribuèrent à amener la conversation sur les forêts et à l'y maintenir.

La question forestière est très délicate, et elle est une de celles qui ont le don de passionner l'opinion chez les populations pastorales des Alpes Maritimes et des départements placés dans les mêmes conditions. Mais elle a été si souvent agitée, le reboisement a fait verser tant de flots d'éloquence et d'encre, que je crois inutile d'en parler ici. La série est longue des ordonnances royales et des actes législatifs destinés à protéger les forêts, à garantir, ainsi que le dit l'exposé des motifs de la loi du 29 avril 1803, « un objet de consommation dont le besoin est général, la perte irréparable, et la reproduction lente et longue ».

Lorsque nous sortîmes de la maison forestière, nous dirigeâmes nos pas sous le couvert des arbres antiques qui, à perte de vue, garnissent pentes et sommets. Le temps a dépouillé nombre d'entre eux d'une bonne part de leur feuillage ; leurs branches dégarnies se penchent vers le sol tout couvert d'une épaisse couche d'aiguilles desséchées, comme pour considérer de plus près ce qui constituait naguère leur parure.

Nous allons toujours devant nous, et nous atteignons ainsi l'extrémité d'un promontoire rocheux, d'où on domine l'origine de la vallée de la Bevera. Assis sur des quartiers de roches bleuâtres, entre lesquels de vigoureux arbrisseaux ont poussé leurs rameaux noueux, nous pouvons goûter le plaisir d'une belle vue sur la Bevera supérieure et les montagnes qui la bordent à l'Est. Le soleil, qui décline déjà, agrandit l'ombre de la Cime de Giagibella, du Mont Maune et du Ventabren. Les montagnes fuient les unes derrière les autres, de moins en moins visibles, et vont mourir à l'horizon lointain. Le soleil descend toujours, et, tandis que les hameaux perdus dans la vallée en bas, tout en bas, s'estompent et disparaissent dans le noir qui monte, là-haut la cime fière du Ventabren est lisérée d'or. Au déclin de ce beau jour, nous regagnons lentement la maison forestière, laissant au hasard le soin de guider nos pas dans la forêt. Au travers des sentiers, des troncs d'arbres morts gisent çà et là ; des roches brisées les encombrement même à l'occasion, et tendent des pièges aux pieds mal assurés. Qu'importe, nous cheminons sans hâte, tout rêveurs, tout entiers sous le charme intime et profond du soir dont l'ombre grandissante envahit la forêt ; nous écoutons les murmures indistincts des bois et le hululement de la chouette qui quitte son abri retiré. Au-dessus de nous, la voûte déjà bleu noir se remplit peu à peu de constellations et d'étoiles.

III. — DE NICE A LUCERAM : LE LONG DU PAILLON; LE COL DE NICE; ESQUISSES ET PAYSAGES. — UN VILLAGE DU XV^e SIÈCLE : LUCERAM. — EN MARCHÉ POUR L'AUTION. — SOUS LA PLUIE. — PRÉOCCUPATIONS. — A LA MAISON FORESTIÈRE. — UN SOLO DANS LA NUIT.

Situé à proximité de Nice, le massif de l'Aution devrait être très fréquenté par les touristes. Il les attire par la belle position de ses crêtes et de ses sommets, qui offrent aux yeux le spectacle des plus fraîches prairies et de vastes forêts, aussi bien que par l'horizon étendu et superbe et les panoramas immenses qu'on y découvre. Mais on n'y va, relativement, que peu, d'abord parce qu'il est de bons Niçois qu'aucune raison ne peut arracher à leur bien-aimée Promenade des Anglais, et, ensuite, parce que les servitudes militaires qui pèsent sur l'Aution en rendent le parcours pas toujours agréable aux promeneurs.

Il y a une quinzaine d'années environ, il n'en était pas encore ainsi; les casernements de Peiracava venaient à peine d'être achevés; les touristes pouvaient considérer le massif de l'Aution comme faisant encore partie de leur domaine.

Tout prétexte était bon pour tourner le dos à la grande ville, en proie au carnaval, à la poussière des confetti, à la cohue des fêtes généralement quelconques dont la cité niçoise est si prodigue envers ses hôtes. C'est ainsi que, sur l'invitation d'un de nos bons amis, inspecteur des forêts du département, nous décidâmes que nous l'accompagnerions à Turini, où l'attiraient les nécessités de son service. Je dis « nous », car nous étions six, formant une bande joyeuse et, tous, résolus à étonner de notre gaité entraînante les sapins séculaires.

Le jour fixé pour le départ arriva, et, à l'heure dite, nous partions en break pour Luceram.

De Nice à Luceram, la route s'allonge, vingt-six kilo-

mètres durant, avec des reflets de métal chauffé à blanc, et remonte la vallée du Paillon. Nous la parcourons au trot de deux vigoureux chevaux. Ils vont secouant leurs grelots et faisant sonner leurs fers sur la chaussée plane et dure qui encaisse et borde le torrent. Le lit du Paillon, au-dessous, étale ses cailloux blancs sous la flambée du soleil qui achève de dévorer les quelques mares laissées, çà et là, par les dernières pluies. Aux abords de Nice, les



L'Escarène, reproduction d'une photographie de M. J. G.

yeux se reposent avec plaisir sur les jardins d'orangers, sur les champs d'oliviers. Des maisons blanches, bleues, roses, bariolées d'ocre jauni, aux toits de tuiles brunes ou rouges, sont disséminées au milieu des campagnes. Sur les collines qui courent le long de l'autre rive, le monastère de Saint-Pons pose ses lourdes murailles; un campanile les surmonte, dont le clocher, couvert de tuiles vernissées, scintille dans la lumière.

On rencontre de rares villages : Trinité-Victor et Drap,

qui alignent mollement leurs maisons sur la rive gauche du Paillon, au milieu des jardins sur lesquels joue l'ombre indécise et légère des oliviers.

On atteint ainsi la Pointe de Contes (116 mè.), où la route nationale laisse à gauche la vallée de Contes pour monter dans la direction du col de Nice. La pente s'accuse ; aucune verdure ne vient plus, comme tantôt, tamiser la rudesse de la lumière violente, passionnée, tyrannique, qui maintenant nous aveugle. Les marnes calcaires de l'éocène, qui constituent le sol de cette région, se sont laissé facilement attaquer par les eaux fluviales. Des ravins sans nombre, grisâtres et tristes, plissent la montagne, ainsi qu'une vieillesse précoce laboure de rides profondes le visage d'une mégère indienne. Seules, les hauteurs qui enclosent, sur les deux rives, la vallée, — dont la route quitte le creux, — montrent quelques bois de pins d'Alep et des bouquets d'oliviers. Enfin, la côte, si raide, cesse. Nous sommes au col de Nice (377 mè.), et les chevaux, retrouvant leur ardeur première, descendent au grand trot vers le gros bourg de l'Escarène, que nous traversons, cette fois-ci, sans nous y arrêter. J'aurai, dans une autre étude, l'occasion d'y revenir.

C'est à l'Escarène que la grande route du col de Tende abandonne la vallée du Paillon. Le chemin qui conduit à Luceram va continuer, au contraire, à la remonter, et s'élève, à flanc de coteau, en une pente rapide.

Sitôt après qu'on a dépassé le vieux moulin du Prat, l'aspect du paysage se modifie. Ce n'est pas encore la haute montagne, mais ce n'est déjà plus le paysage provençal, poussiéreux, aride, féroce de lumière, que nous venons de quitter. Des maisons de métayers sont éparpillées çà et là au milieu de bosquets d'arbres fruitiers ; des tapis de verdure, des cultures potagères s'étendent au pied des collines qui, d'un seul élan, se transforment en montagnes. Des bois de pins maritimes — le pin

d'Alep a déjà presque entièrement disparu — dissimulent l'aridité de la roche, et, même, des bouquets de chênes rompent, par places, la verdure un peu monotone des conifères.

O surprise ! dans le lit du Paillon, maintenant encaissé dans une vallée étroite, de l'eau coule, de la vraie eau, que les sables et les irrigations n'ont pas encore absorbée.

Des paysages, véritables motifs d'aquarelle, très pittoresques, sollicitent l'attention. Ici c'est le vieux moulin de la Marghetta, dont la roue de bois, telle une gigantesque couronne, donne asile, dans ses grands bras vermoulus, à toute une population de plantes grimpantes ; là, c'est l'antique chapelle de San Grat, dont la porte grillée laisse apercevoir le petit autel tout branlant. Depuis nombre d'années, on ne prie plus dans le sanctuaire, mais il a toujours ses fidèles ; dans la petite niche creusée au fronton, un passant a déposé un petit bouquet de fleurs des champs, — humble et pieux souvenir, — qui achève de se faner.

Depuis une heure nous avons quitté l'Escarène. La route fait un dernier détour, et brusquement vient buter contre une étrange bourgade qui semble défendre l'étroit passage.

Quel étonnement pour moi, qui voyais pour la première fois le village de Luceran ! Les lieux qu'on croit connaître sont souvent ceux que l'on connaît le moins, et, dans les plis des montagnes, de l'inconnu se dissimule encore. On part, on pense rencontrer un village quelconque, quelques douzaines de maisons autour d'un clocher, une place avec l'auberge traditionnelle pour se restaurer, et tout à coup on se trouve en face d'un village du xv^e siècle, groupé au bas d'un rocher que couronnent les restes d'une enceinte fortifiée garnie de créneaux, trouée de meurtrières, et flanquée d'une tour aux assises puissantes. Au fond, complétant ce décor d'opéra-comique,

les escarpements du Gros-Braus. Tel se présente aux yeux du touriste étonné et ravi le village de Luceram. La route vient se heurter et finir aux premières maisons. Elles surplombent le Paillon, dont les eaux grondent au fond d'une gorge étranglée, et qui sépare la vieille bourgade de son faubourg, moins ancien. Les toits s'étagent, pointant des cheminées frustes et noires, balafrées par la truelle du maçon. On pénètre dans des rues étroites et sombres, sur lesquelles s'alignent à la diable des maisons décrépites, noires de vétusté; mais des portes et des fenêtres du ^{xv}^e siècle les ornent, et s'ouvrent sur des escaliers, des galeries d'un pittoresque achevé. Ici un vieux portail à panneaux de noyer sculpté; là, une porte en ogive, enjambant à même la rue zigzagante et coupée de recoins pleins de mystère.

Nous nous enfonçons dans ces ruelles, au cœur du paisible village, pour aller visiter l'église paroissiale, qui date de 1487, ainsi qu'en fait foi une inscription sur marbre encastree à la base de la tour¹.

La visite sommaire de ce lieu intéressant achevée, nous songeons à poursuivre notre route. Nous nous séparons de notre break pour user des moyens de locomotion dont la nature nous a dotés, non sans avoir toutefois eu le soin de fréter un char à bancs que nous chargeons des bagages de la troupe.

Partis vers 3 heures de l'après-midi de Luceram, nous nous élevons lentement tout le long du chemin muletier qui, avant la construction de la route stratégique, mettait seul en communication Luceram avec Saint-Colomban et Lantosque d'une part, et l'Aution d'autre part. A plusieurs reprises, nous coupons la « route des Canons, » qui s'élève en lacets au milieu de terrains calcaires, arides, dégradés,

1. Sur les antiquités de Luceram, lire l'étude pleine d'intérêt publiée par un érudit des plus distingués, M. Brun, dans le *Bulletin de la Section des Alpes Maritimes du Club Alpin Français* (année 1884).

croulants. Le temps, si radieux le matin, se couvre, et de gros nuages sortis de derrière les cimes roulent pesamment dans le ciel.

A une heure du village, on arrive au col de la Croix de Saint-Roch, dont un chemin se détache à gauche : c'est le chemin qui, passant par Saint-Colomban, unit Luceram à Lantosque, la vallée du Paillon à celle de la Vésubie.

La route stratégique continue à graver, à droite, les con-



Route des Canons, vue d'hiver, reproduction d'une photographie de M. Giletta.

treforts de la montagne. Jusqu'au col, la voie n'a traversé que des terrains caillouteux et désolés ; mais, à peu de distance au-dessus du col de Saint-Roch, la nature des terrains se modifie, et les calcaires sont remplacés par des grès. Les pins maritimes, facilement reconnaissables à leurs aiguilles longues et de couleur vert cru, se montrent en masses de plus en plus denses. Nous cheminons dès lors au milieu des taillis. La nature des essences se modifie avec l'altitude et, au fur et à mesure que nous montons, nous voyons les pins maritimes céder la place

aux pins sylvestres, qui se distinguent des premiers par leurs aiguilles courtes et robustes.

Le silence des bois est soudain troublé par le bruit d'un premier, puis d'un second coup de fusil. Deux de nos amis se sont détachés du gros de la troupe à la hauteur de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Cœur, pour prendre le petit sentier qui, au travers d'une belle châtaigneraie, s'élève à grands élans vers la cime du Rocaillon. Ils sont partis le fusil à la main, et viennent sans doute de livrer bataille à deux malheureuses grives rencontrées au cours du chemin. Nous saurons tout à l'heure s'il y a eu des morts et des blessés.

Au-dessus de nos têtes, les nuages lourds continuent à s'amasser autour des sommets. Mais au-dessous de nous une vue superbe nous distrait à chaque instant des appréhensions que nous cause l'état des cieux. C'est d'abord le col de Saint-Roch qui s'ouvre, large, entre les Monts Aurieras et Tournet; plus loin, au Sud, nous apercevons le Mont Agel, le Mont Pacanaglia et la mer.

Enfin nous arrivons au haut de la montée; nos camarades nous y rejoignent, et nous voyons clairement que le ciel va passer de la menace à l'action. Sur ces entre-faites arrive la voiture qui porte nos bagages, et, au même instant, l'averse fond sur nous.

Nous voilà donc cheminant sous la pluie, à travers la forêt. Les vieux pins sylvestres forment la haie sur notre passage, et semblent pleurer sur notre misère. Les forestiers nous font remarquer des hêtres qui se montrent deci de-là dans les taillis : les hêtres aussi sont trempés, et ne se plaignent pas. Nous non plus ne songeons pas à nous plaindre. Cela d'abord ne sert à rien, et, en second lieu, nous éprouvons tous, consciemment ou inconsciemment, cette émotion à fleur de peau, mais attrayante, que le touriste éprouve lorsqu'il se trouve dans les solitudes alpestres, même au milieu de la pluie et de la tourmente.

Et puis, quelle délicieuse satisfaction quand, au sortir du mauvais pas, on se retrouve plus tard à l'abri, en sûreté, auprès d'un feu pétillant et gai !

La nuit était venue lorsque nous arrivâmes à Peiracava; nous ne voulûmes point nous y arrêter, car 8 kilomètres nous séparaient encore de la maison forestière de la Croisette, but de notre course. A partir de cet instant, nous marchons, sans presque nous voir, au milieu des flaques d'eau. La boue s'amoncelle sur nos souliers, tandis que la pluie tombe et que la nuit s'épaissit. De temps en temps, une voix s'élève : « Prenez garde à gauche ! » Et nous prenons garde à gauche ; une bouffée d'air plus frais, qui nous arrive des profondeurs obscures, nous avertit que le précipice est là et que la route le longe.

« Pourvu », dit d'un air soucieux notre ami et amphitryon, l'inspecteur des forêts, « que les gardes, à la vue du temps affreux qui règne, n'aient pas renoncé à venir, dans la pensée que nous-mêmes nous ne viendrions pas ! Voyez-vous d'ici notre situation au milieu des bois, sous la pluie, sans feu, sans abri, puisque la maison forestière est fermée, et que les gardes en ont la clef ? »

Cette perspective, bien faite, on en conviendra, pour nous inquiéter, ne se réalisa heureusement pas. Fidèles à l'ordre reçu, les gardes forestiers se trouvaient au rendez-vous, nous pûmes le constater dès que nous arrivâmes en vue de la Croisette. Unissant nos voix, nous poussâmes un appel que les échos répercutèrent longuement par les monts et les vallées. La réponse nous parvint bientôt, portée par les nuées orageuses, et des lumières scintillant comme des lucioles sur la masse sombre des sapins nous apprirent que nous avions été entendus, et qu'on accourait à notre rencontre.

Jamais je n'oublierai cette marche de nuit dans la forêt de la Croisette, pas plus que je n'oublierai notre arrivée à la maison forestière au milieu des hourras. Vite les

manteaux mouillés sont jetés dans un coin ; les mines sombres s'éclaircissent pour faire place à un air de fête et de gaillardise. Un feu éclatant flambe dans l'âtre élevé. Une délicieuse odeur de soupe aux choux nous apprend que le dîner est prêt. L'enthousiasme, alors, nous entraîne, et tous, en cadence, nous exécutons un quadrille vif et animé. La chambre carrée où le couvert est mis s'illumine des beaux reflets que projette le foyer. Dehors, la pluie tombe, et le vent, courant dans les arbres, réveille l'harmonie des grands bois. Dans la salle, les propos plaisants se croisent, et le cliquetis des cuillères et des verres s'élève bruyant et joyeux.

Ah ! la charmante soirée, et combien le gîte nous paraissait bon ! On se réchauffait, on se reposait, on causait, tout à la fois.

Il fallut tout de même songer au repos. La cabane forestière ne possédait que quatre lits, et nous étions six. Que faire ? Tirer au sort à qui y serait couché. C'est ce qui fut fait. Désignés par le sort, Th... et moi, pour coucher sur la dure, nous nous étendîmes sur le parquet, enveloppés dans nos manteaux devant l'âtre embrasé. Nos quatre camarades, plus favorisés, se retirèrent dans leurs chambres.

Peu à peu le calme s'établit ; la lueur du foyer diminue d'intensité, entourant de ses reflets fugitifs notre premier sommeil ; les bruits s'éteignent.

Alors, dans le silence de la nuit, s'éleva, grave et prolongé, le chant dont mon ami l'inspecteur a coutume d'accompagner et de bercer son repos. Et nous, humbles artistes, séduits par ce solo grandiose, nous unîmes nos voix à la sienne pour célébrer, en un hymne majestueux, la gloire de Morphée.

Au dehors, la pluie tombe toujours, crépitant, monotone, sur le toit de la maison forestière. Le vent gémit dans les arbres. Des profondeurs de la forêt, une rumeur

sort, — tantôt grandissante, pour ensuite s'éteindre, puis renaître encore, — qui nous enveloppe de sa vague et impressionnante harmonie.

IV. — UNE NUIT A LA CROISETTE. — RÉVEIL. — SOUS BOIS. — EN CHASSE. — LA CHASSE DANS LES ALPES MARITIMES. — LE CAMP D'ARGENT. — BATAILLES ET SOUVENIRS DU SIÈCLE DERNIER. — PEIRACAVA. — RETOUR.

La nuit est plutôt pénible. Ma couchette est bien dure, et le sommeil léger. Les dernières rafales de pluie, sous lesquelles frissonnent, courbés, les grands mélèzes de la Maïris, battent le toit de la maison forestière.

Vers 3 heures du matin, le feu s'éteint, et le froid, indiscret, traverse couverture et manteau pour pénétrer jusqu'à moi. Un grognement expressif de mon voisin me fait comprendre qu'il est logé à la même enseigne.

Cinq heures. On entend des pas d'homme; on cogne à la porte de la maison forestière : « Cinq heures! debout! » appelle une voix mâle.

Quelques minutes après, nouvel appel. Cette fois, les lits craquent, les paillasses bruissent, toute la maisonnée s'ébroue à grand bruit, le réveil est généra..

Je sors. Dehors l'air est vif et frais. Des brumes grises montent lentement du fond des vallées, en entourant de leurs volutes les cimes élevées des sapins.

Trois ou quatre chiens en laisse jappent doucement et sautent autour du chasseur forestier qui est venu nous éveiller. Deux de mes amis et moi nous prenons nos fusils et nous partons par la route stratégique, pour gagner le Camp d'Argent.

Très amusante cette marche en forêt, au point du jour. Mais, hélas! l'Aurore aux doigts de rose ne préside pas à l'apparition de cette matinée. Un jour grisâtre et lugubre

se répand lentement dans l'atmosphère, et des nuées, d'un noir d'encre, se massent, gonflées de tempêtes, au-dessus des sommets de Millefourches et de Ventabren. La pluie a cessé, mais les branches des sapins et des mélèzes en sont trempées, et tous les petits torrents, naguère encore arides et secs, mènent à grand tapage leurs eaux passagères. Sont-ils orgueilleux, les pauvres petits, de faire à leur tour un peu de bruit dans le monde, eux qui en ont si rarement l'occasion ! Le plus exigu des ruisselets veut prendre sa part du concert, et sa mignonne cascabelle court, vive et limpide, à travers les mousses, sautillant par-dessus les cailloux blancs comme si elle n'avait jamais fait que cela. Vienne un coup de soleil, torrents et ruisseaux rentreront de nouveau dans le néant dont un jour de pluie les avait tirés.

Nous marchions d'un bon pas, autant pour gagner rapidement nos postes de chasse que pour réchauffer nos membres engourdis.

Nous étions près d'atteindre la Baisse de Turini, qui est située à trente-cinq minutes de marche de la Croisette, lorsque les chiens partirent en aboyant : ils venaient de lever un lièvre. Nous nous mettons à galoper, le sac, le fusil, le manteau ballottant sur les reins, afin d'arriver aux passages fréquentés d'ordinaire par les lièvres, avant que l'animal pourchassé par nos chiens nous y ait précédés. Un bon temps de galop et nous y sommes. Pour le coup, je ne sens plus le froid.

Peine perdue : rien ne passe, rien ne se montre, si ce n'est un nuage suivi d'un autre nuage, ou un oiseau fuyant devant le mauvais temps. Il me faut dire ici que je suis, depuis longtemps déjà, blasé sur les plaisirs cynégétiques dans les Alpes Maritimes. Le gibier n'y abonde pas, tant s'en faut¹, et, bien avant l'ouverture de la chasse, les chas-

1. « La chasse n'étant pas louée, le sol étant généralement très découvert et parcouru sans cesse soit par de nombreux troupeaux

seurs du pays savent qu'en un endroit déterminé de la région il y a un lièvre. On surveille la bête, pour un peu on pourvoirait à tous ses besoins. Mais dès que la chasse est ouverte, par exemple, ni trêve ni pitié; tout le monde traque l'animal aux longues oreilles, qui finit par succomber. Donc, nos chiens avaient probablement dépisté l'unique lapereau à ce moment en villégiature dans les parages de Turini. Probablement aussi c'était un malin, car, après les avoir fait bien courir, il leur brûla la politesse, sans même nous donner la satisfaction de l'apercevoir.

Je me résigne à tourner mon attention vers des objets moins fugitifs, et me dirige, à pas tranquilles, vers Camp d'Argent où j'arrive en quelques instants.

La Baisse de Camp d'Argent est un plateau mouvementé, d'étendue assez restreinte et recouvert d'une épaisse couche de gazon. A ce tapis perpétuellement jeune, perpétuellement vert, des buissons de myrtilles, des touffes de gentianes mettent leur sobre ornement. Quelques beaux bouquets d'arbres se dressent comme des îlots de verdure

guidés par des bergers armés de fusils et accompagnés de chiens, soit par des populations entières se livrant à l'extraction de la litière, à la récolte des fraises, des framboises, des champignons et des plantes aromatiques, le gibier ne peut se reproduire.

« D'ailleurs, les habitants apportent tous une ardente passion à la poursuite des animaux sauvages et, sans s'apercevoir qu'ils ne sont plus des chasseurs, mais des destructeurs aveugles et barbares, ils mettent à mort tout ce qui passe à leur portée ou cherche un abri ou un refuge dans leurs cultures.

« Aussi les bois comme les campagnes sont entièrement déserts, et l'oiseau chanteur, le plus utile des auxiliaires de l'homme, a à peu près disparu de la contrée...

« En somme, le gibier sédentaire est fort rare, et ce n'est que dans les régions pour ainsi dire inaccessibles qu'on rencontre encore quelques lièvres, quelques perdrix, et parfois des chamois échappés des réserves du pays voisin. »

(E. BOYÉ, ancien conservateur des forêts : *Les Alpes Maritimes, considérations au point de vue forestier, pastoral et agricole.*)

dans cette mer verdoyante; ce sont les avant-gardes de l'innombrable armée de sapins et de mélèzes qui monte, en masses magnifiques, du fond des vallées profondes vers les crêtes.

Les forêts sur lesquelles se promenaient mes regards sont celles de Moulinet, de la Maïris, de la Fraccia, etc.

De ce lieu élevé, je vois, en face de moi, vers le Nord, bien ouverte, la vallée de la Vésubie. Au fond, un point blanc, lequel point blanc n'est autre que l'église de Venanson. C'est assez dire combien est vaste et superbe le tableau qui, de presque tous les sommets du massif de l'Aution, se déroule aux regards. Au Midi, la mer et le littoral; au Nord, la Vésubie, les montagnes qui s'échelonnent toujours plus hautes : le Brec, le Siruol, le Tournaire; plus haut encore, la grande chaîne des Alpes Maritimes, que poudrent à frimas les premières neiges tombées pendant la nuit.

Ces lieux paisibles et calmes furent, au siècle passé, le théâtre de luttes acharnées. Combien d'hommes sont tombés sur les épais gazons! Leurs âmes errent-elles, maintenant, sur ces champs de bataille où des généraux fameux virent commencer leur gloire? Sapins et mélèzes, toujours debout, assistèrent à ces luttes d'un autre âge. En verront-ils de nouvelles au siècle prochain? Et ces vieux arbres, que respecta la foudre, trouveront-ils le trépas, fracassés par les obus venus des hautes cimes d'en face? Qui pourrait le dire!

Je foule de mes pas les champs de bataille de l'Aution. En juin 1793, le canon et la fusillade retentissaient dans tous ces vallons, autour de ces sommets. Une attaque générale de l'importante position militaire constituée par le groupe de l'Aution avait été décidée et préparée par le général Brunet, commandant en chef de l'armée française des Alpes. Dix-huit mille hommes prennent part à l'action, et l'effort se porte sur trois points : à droite commande le

général Dumberbion ; au centre, le général en chef ; l'attaque de gauche, ayant pour objectif le col de Raus, est menée par Sérurier, qui arrive de la vallée de la Gordolasque.

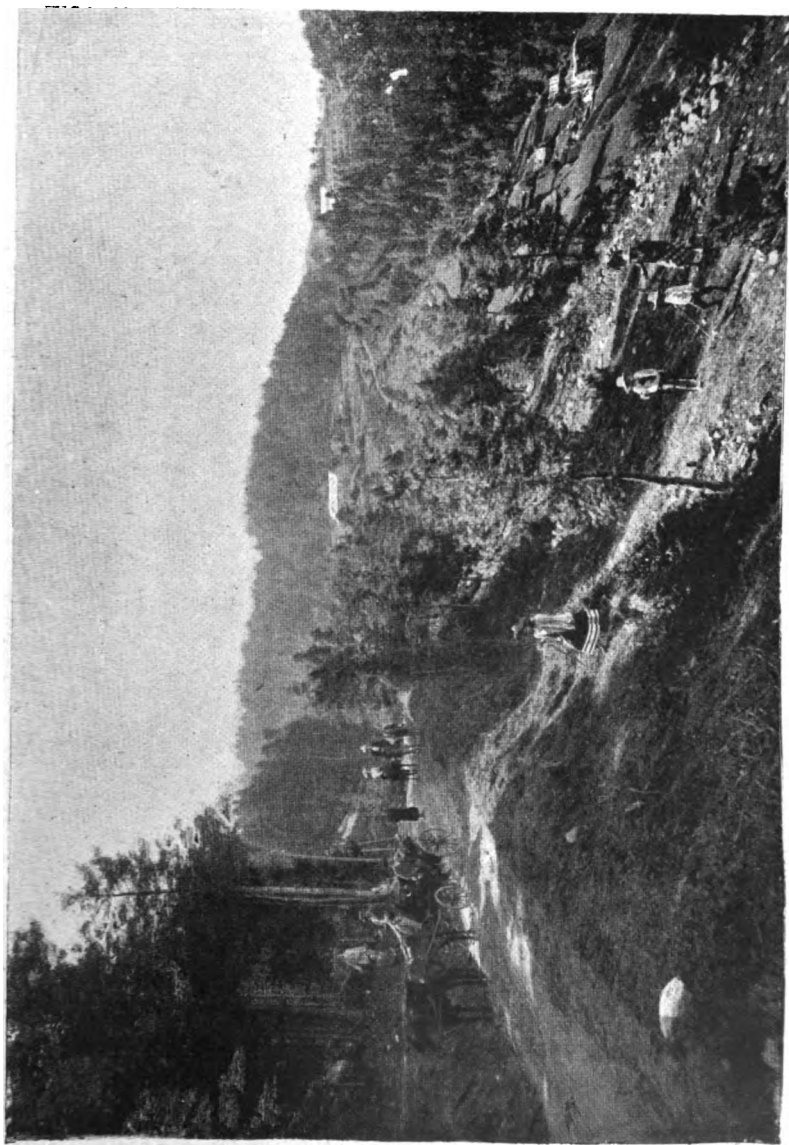
Les soldats de l'armée d'Italie ont, en face d'eux, les vaillantes troupes de l'armée austro-sarde, commandées par le général de Saint-André. Adversaires dignes les uns des autres.

Dans l'attaque de droite, le chef de brigade Masséna se signale, en cette occasion, comme un alpiniste émérite, et trouve, dans les hommes qu'il commande, des émules dignes de leur chef. « Gravissant à la course ¹ » les pentes des montagnes, Masséna s'empare du Mont Mangiabo, et ce tour de force le désigne, à tout jamais, à l'admiration des membres du Club Alpin, dont bien peu, je crois, seraient capables de gravir « à la course » un sommet de ce genre.

Au Nord, c'est Sérurier qui, à la tête des corps français massés dans la vallée de la Gordolasque, va, pendant les mêmes journées, s'efforcer d'enlever le col de Raus. L'ennemi est maître d'une position avancée, la Serre de Clapeiruole, qui en défend les approches. Les braves soldats montent à l'assaut, la fusillade crépite de toutes parts. Mais sous la grêle de projectiles, les bataillons plient et reculent. Sérurier, alors, accourt l'épée haute. Le chant de la *Marseillaise*, terrible, s'élève et grandit, imprimant un nouvel élan aux cohortes républicaines, une nouvelle fureur au combat. Les tambours battent la charge : *plan, plan, plan...* De nouveau, on se précipite à l'attaque. Mais, alors, du haut des crêtes, des roches se détachent et roulent ², au milieu d'un horrible fracas et

1. KREBS et MORIS, *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution, 1792-1793*. Lettre du général Brunet, Arch. de la Guerre.

2. « Le lendemain..., il s'efforce en vain de gravir les pentes raides de la Serre de Clapeiruole, sur lesquelles les Piémontais font rouler des rochers. » (*Ibid.*, page 222.)



Route de Petracava, reproduction d'une photographie de M. Giletta.

de nuages de poussière. Elles arrivent par bonds de plus en plus précipités, elles crèvent les rangs, écrasent d'un coup ce qu'elles rencontrent dans leur trajectoire meurtrière. Les compagnies se débandent, et les guerriers, qui défièrent les hommes, sont bien forcés de reculer devant la farouche et irrésistible défense que leur oppose la montagne.

Du lieu où je suis placé, je vois tous ces points jadis assaillis avec fureur, opiniâtrément défendus. De cette Baisse de Camp d'Argent, que je viens de traverser, le général Dortoman lança ses colonnes à l'attaque de l'Ortighea.

Même le gazon a conservé les traces des tentes installées, il y a plus de cent ans, sur le plateau de Millefourches ou dans les environs de l'Aution. La vue de ces vestiges des luttes de nos pères pénètre l'âme d'émotion.

Ne plaignons pas les braves, les héros tombés à cette place. Nulle fin ne fut plus enviable que la leur, car alors ils combattaient dans la sainte guerre de la délivrance de l'humanité.

Encore un regard vers ces sommets majestueux, vers ces crêtes historiques, et je m'enfonce sous bois pour aller rejoindre mes deux compagnons. Je dépasse la vacherie de Mantegas, et les retrouve aussi bredouille qu'au début de la journée. Nous unissons nos trois infortunes : ensemble, elles ne donnent pas un meilleur résultat. Lorsque, vers 11 heures, après avoir exploré et battu la forêt qui couvre les pentes de la Calmette, nous rejoignîmes nos amis, nous étions, à nous trois, en gros et en détail, porteurs d'un merle. Si ce merle eût pu revenir au monde, il eût éprouvé une douce satisfaction en entendant les quolibets qui se mirent à tomber drus comme grêle sur les infortunés chasseurs.

L'aiguillon de la faim mit heureusement un terme aux plaisanteries dont nous étions l'objet de la part de nos

camarades, et tous ensemble nous nous dirigeâmes vers Peiracava, où nous attendait un succulent déjeuner.

Le repas terminé, nous allons jeter un coup d'œil aux environs. Nous avons, la veille, passé au même endroit, mais par la nuit noire et sous la pluie. Nous ne nous y étions pas attardés, comme bien on pense. Aujourd'hui, au contraire, le temps, sans s'être complètement remis au beau, est calme, et les nuages qui courent dans le ciel ne revêtent plus l'aspect sombre qu'ils avaient le matin. Nous profitons de l'accalmie pour visiter Peiracava.

C'est une sorte de grande clairière, naguère déserte, aujourd'hui très animée, à cause des travaux que le Génie militaire y a exécutés.

A droite de la route, lorsqu'on arrive de Nice, on voit une belle caserne, destinée à loger un bataillon d'infanterie. Elle se compose de deux ailes principales qui se soudent sur un bâtiment central. Les locaux sont vastes et bien aménagés; l'air et la lumière n'y manquent pas. Un toit en ardoises, à la mode suisse, couvre l'édifice, dont les larges fenêtres s'ouvrent sur un frais paysage.

De l'autre côté de la route s'élèvent les pavillons destinés aux officiers : d'une part, le pavillon des officiers mariés; d'autre part, le pavillon des officiers célibataires. De la sorte, la morale et la concorde sont également sauvegardées au sein de cette petite société que les neiges séparent, pendant plusieurs mois, du monde civilisé.

L'heure du retour a sonné et, à 2 heures et demie, nous partons pour Luceram.

La tranquillité de l'atmosphère nous décide à abandonner la grande route et à suivre un petit sentier que nous trouvons, à vingt minutes de marche de Peiracava, sur la gauche de la route. Il descend vers Luceram en empruntant le revers de la montagne opposé à celui que nous avons gravi, la veille, par la route des Canons.

Toute la troupe marche réunie, les Nemrods en tête.

De temps en temps, nos chasseurs s'écartent et pénètrent dans les taillis de chênes et de pins qui bordent le sentier. Les bois que nous traversons sont très beaux, et les diverses essences qui les composent rivalisent entre elles de vigueur et, parfois aussi, de vieillesse.

Au bout d'une heure et demie de marche, nous laissons derrière nous les derniers arbres et nous arrivons sur des terrains argileux, décharnés, affreusement arides, et cela sans avoir aperçu même la queue d'un oiseau. Déception cruelle! Allons, décidément, dans ce beau département, le perdreau est un mythe, et, quant au gibier de poil, il faut, pour en voir, ouvrir l'atlas d'un dictionnaire d'histoire naturelle.

Pendant une heure encore, nous parcourons les terres argileuses et désolées où le Paillon prend sa source, et nous sommes à Luceram. Il est 5 heures. Vite nous reprenons notre voiture, qui nous emporte vers nos pénates.

Déjà voici l'Escarène, puis Drap et la Trinité-Victor, Nice enfin, où nous nous séparons, non sans échanger de nombreuses et cordiales poignées de main.

FERNAND NOETINGER,

Délégué de la Section de Provence
près la Direction Centrale du Club Alpin Français.

VIII

EXCURSION EN GRUYÈRE (SUISSE)

ET ASCENSION DE LA HOCHMATT

(2,155 MÈT.)

JUILLET-AOÛT 1898

(PAR M^{me} PAUL BOUGHARD)

Voulez-vous connaître la Suisse, la vraie Suisse, avec de vrais chalets, de vrais bergers, de vrais troupeaux, une contrée aussi riante et sauvage à la fois que l'Oberland bernois, mais sans les grands caravansérails cosmopolites, sans l'invasion des touristes anglais ou allemand, qui gâle les plus beaux paysages? c'est dans le canton de Fribourg, au pays de Gruyère, qu'il faut aller.

La large vallée qui s'étend de Romont à Bulle est parsemée des plus ravissants villages, tapis dans les replis de velours vert des pâturages, encadrés dans le vert plus sombre des forêts de sapins. Dans le fond se dressent les cimes rocheuses du Moléson, les aiguilles escarpées de la chaîne des Vanil, dont les teintes violacées se fondent le soir, si délicieusement, dans l'azur pâle du ciel.

Mais il ne suffit pas de parcourir en chemin de fer cette région, pour en goûter le charme pénétrant et doux.

Arrêtez-vous, par exemple, à la petite station de Vaul-

ruz, et montez encore pendant 4 kilomètres jusqu'au chalet des Colombettes. C'est un petit hôtel-pension très modeste et très simple, mais vous trouveriez difficilement un asile plus paisible et plus reposant où fuir le bruit, la poussière, la chaleur et les tracas de la ville.

Un simple chalet bas et allongé au milieu des prés : un seul étage de petites cellules rustiques boisées en sapin, une grande galerie couverte pour les jours de pluie. Tout à côté, la cour de la ferme et la fontaine creusée dans un tronc d'arbre, où vont s'abreuver les bestiaux.

Au rez-de-chaussée, une grande salle d'auberge où se réunissent, le dimanche, les bergers des chalets voisins descendus pour entendre la messe au village. Ils viennent ensuite aux Colombettes pour boire un verre ou faire une partie de boules avant de remonter dans leur solitude, et souvent, vers le soir, leurs voix s'élèvent en chœur, chantant des chansons en patois et le classique « Ranz des vaches », le chant national par excellence du pays de Gruyère, puisque le chalet « des armaillis des Colombettes » est à quelques pas de l'hôtel qui porte son nom.

Il est tout à fait délicieux, le pays des « Armaillis » avec ses grands pâturages entrecoupés de ravins où coulent de clairs torrents, bordés de grands sapins au pied desquels les fraises et les myrtilles se cachent sous les tapis de grandes mousses fraîches. Peu de forêts, mais des lisières de sapins séparant les prés, au milieu desquels se trouve toujours le grand chalet bas et gris, servant à la fois d'étable aux troupeaux et d'abri aux bergers. Les bêtes s'y réfugient aux heures chaudes du jour, pour fuir les essaims de taons qui infestent le pâturage; mais dès le coucher du soleil et jusqu'au lendemain matin, de tous côtés le tintement clair des sonnailles des génisses, mêlé au son plus grave des grosses cloches des vaches, s'élève en harmonieux carillon dans l'air pur et frais du soir, tandis que la lune épand ses nappes d'argent sur les croupes

arrondies, sur les noires forêts, sur les aiguilles déchiquetées qui montent hardiment dans le ciel étoilé.

Bulle, la capitale de ce pays de Gruyère, est une ancienne petite ville blottie au fond de la vallée verte, avec la chaîne des hautes montagnes dressant comme une infranchissable barrière au bout de toutes les rues. C'est là que se réunissent les jours de foire tous les « armaillis » du pays dans leur pittoresque costume : la petite veste courte d'étoffe rayée bleue et blanche, à manches bouffantes, ouvrant sur la chemise de grosse toile bien blanche, et le petit bonnet de paille rond brodé de velours noir, posé sur le derrière de la tête.

C'est là, aussi, qu'on peut admirer le plus beau bétail de la région : les grasses vaches blanches tachetées de noir ou de rouge, et les taureaux superbes que les bergers conduisent par une chaîne dont le dernier anneau est passé dans leurs naseaux, précaution qu'on sent ne point être inutile.

J'ai assisté à Bulle, cet été, à une fête locale pleine de caractère et vraiment charmante.

On avait imaginé de reproduire dans un cortège pittoresque une scène de la vie des bergers de la montagne : le départ au printemps pour le chalet avec les troupeaux ; les vaches, choisies parmi les plus belles, portant fièrement au cou d'énormes cloches attachées par des colliers de cuir larges de deux mains et ornés de clous de cuivre brillants ; les taureaux sauvages menés en laisse par leurs bergers, jusqu'aux petits moutons noirs accompagnant l'imposant troupeau du tintement clair de leurs clochettes ; puis le grand char traîné par des bœufs et chargé de l'énorme chaudière à fromage et de tous les ustensiles primitifs du ménage alpestre.

Les ligurants de cette petite troupe, après avoir défilé dans les rues, se réunirent au « stand », le champ de tir, lieu de réunion de tous les villages et de toutes les petites

villes de Suisse ; car, dans ce pays, le tir est resté depuis Guillaume Tell le sport national par excellence. Là ils exécutèrent les anciennes danses chantées du pays, non pas pour les « étrangers », mais devant un public tout local, et que ce rappel des coutumes anciennes et cette naïve musique des ancêtres transportaient d'enthousiasme.

Les acteurs, hommes et femmes, tous gens du pays, avaient tiré des vieilles armoires les costumes de fête des aïeux, datant de plus d'un siècle : vestes de velours rouge, vert ou bleu, chemises à grands cols évasés montant jusqu'aux oreilles, tabliers et fichus de soie claire brodés à la main, et toutes sortes de drôles et jolies coiffes de femmes : grandes ailes de dentelle noire, nœuds de ruban pailleté posés sur d'admirables tresses blondes, et immenses chapeaux de bergère dont les ailes de paille souple ondu lent tout autour du visage.

Sur l'estrade, dressée dans une salle de verdure, se déroule la longue farandole des « coraules » (danses nationales chantées) : bergers et bergères se tenant par la main, marquant du pied la mesure de la chanson naïve qui accompagne leur danse, vont, viennent, avancent, reculent, nouent et dénouent les anneaux de leur interminable chaîne, sur un rythme lent et un peu monotone, mais où se retrouve tout le charme paisible et pur de la montagne.

Ce sont de vieilles chansons locales :

Sur les flancs du Moléson
Ah ! voyez ce vert gazon...,

ou bien la longue complainte, en patois, des comtes de « Grevire », — les seigneurs de cette pittoresque petite ville de Gruyère perchée sur un rocher à quelques kilomètres de Bulle, et si intéressante, si complètement moyen âge, avec ses remparts, ses portes, ses maisons de bois du ^{xv}e siècle si bizarrement sculptées, et son

énorme château fort, l'aire de ces comtes de Grevire dont l'ancêtre avait attaché une grue tuée à la chasse à la hampe de son fanion et pris pour cri de ralliement : « En avant la Grue ! » Le nom en est resté à la ville et au pays de Gruyère, où il n'est pas un village qui n'ait son auberge à l'enseigne de la Grue.

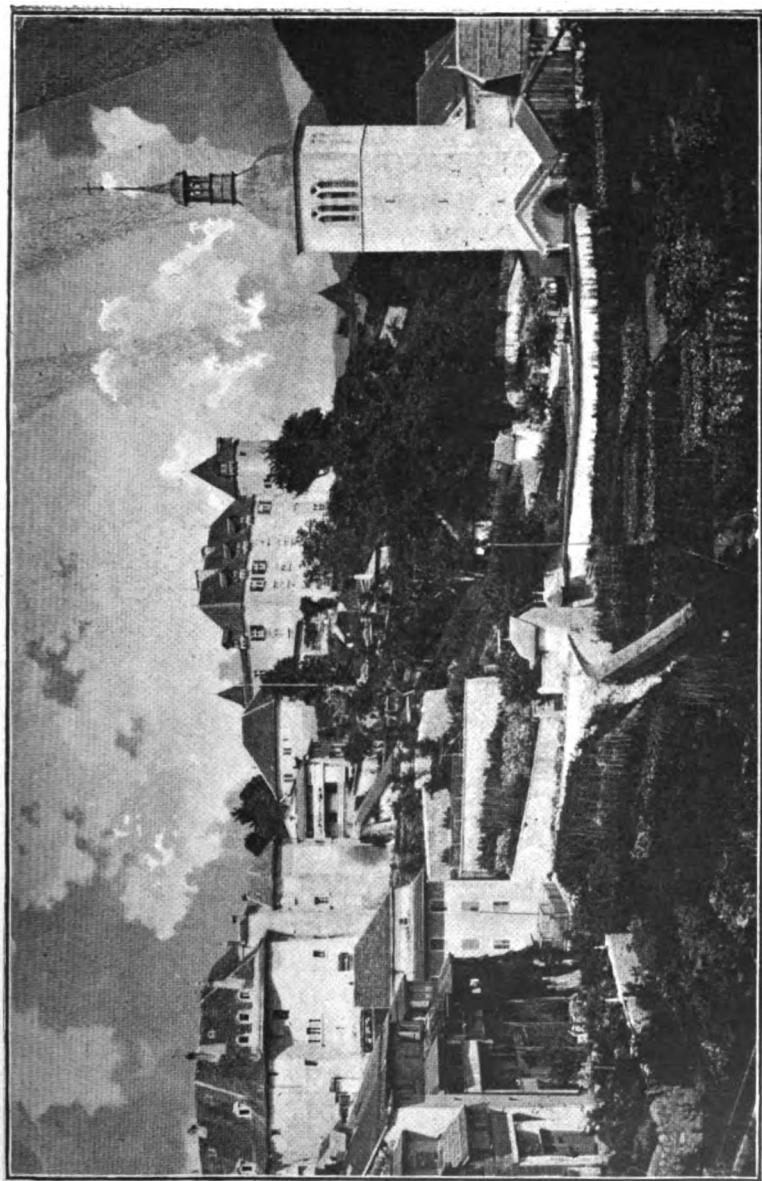
Après les danses, un superbe « armailli », à large barbe blonde, aux clairs yeux bleus d'Helvétique, la grosse pipe de bruyère en main, entonne d'une belle voix, admirablement souple et vibrante, divers chants nationaux, et termine par « les Armaillis des Colombettes », dont le chœur reprend le refrain, accompagné à la cantonade par le carillon des cloches du troupeau. L'effet est saisissant, et le public, enlevé d'un élan patriotique, fait une ovation au chanteur.

Cette voix merveilleuse, digne des premiers théâtres d'Europe, appartient, paraît-il, à un notaire de Bulle ! Voilà certes un notaire qui n'a pas le physique de l'emploi ! Il la consacre exclusivement aux chants patriotiques : elle est célèbre dans les cantines des tirs fédéraux et dans toutes les fêtes où l'on chante les beautés et le charme de la libre Helvétie.

Cette petite fête locale, organisée par de vrais bergers suisses et pour un public exclusivement suisse, avait un caractère tout particulier. On y sentait frémir l'âme de ce petit peuple, heureux d'une joie grave, et fier à juste titre d'une liberté chèrement acquise et jalousement défendue à travers les siècles.

Un autre souvenir de mon trop court séjour dans ce délicieux coin de montagne, c'est l'ascension d'une de ces cimes rocheuses qui ferment l'horizon : la Hochmatt.

Des Colombettes où nous étions installés, il faut d'abord gagner le village de Charmey, et cette partie du trajet se fait « en voiture », — c'est-à-dire sur un char à bancs à



Gruyère et son château, reproduction d'une photographie de M. I.œdlein.

ressorts rudimentaires traîné par un de ces petits chevaux de montagne endiablés dont le trot rude et ferme ne connaît ni montées ni descentes. Après avoir traversé Bulle, puis le hameau de la Tour-de-Trêmes, ainsi nommé à cause d'une vieille tour, débris de fortifications gallo-romaines, la route passe au pied du rocher que couronne la pittoresque petite ville de Gruyère, s'engage dans la



Gruyère et le Moléson, reproduction d'une photographie de M. Weber.

vallée de la Sarine, s'élève peu à peu dans les pâturages et les forêts de sapins, et traverse sur un pont d'une seule arche, d'une effrayante hardiesse, un ravin d'une profondeur vertigineuse, de l'autre côté duquel se trouve le petit village de Charmey, station assez fréquentée, non par les touristes étrangers, mais plutôt par les familles du pays, en villégiature.

Le village est, comme tous ceux de la région, presque exclusivement composé de chalets très élégants, de vrais chalets d'opéra-comique, d'une belle couleur de pain brûlé, avec de jolies galeries ajourées et toutes couvertes

de fleurs, car c'est une des coquetteries des femmes du pays d'étaler sur leur galerie la guirlande la plus fleurie d'œillets, de marguerites et de géraniums.

Tout autour règne cette propreté scrupuleuse qu'on ne retrouve guère ailleurs que dans certaines localités de la Suisse et de la Hollande.

Une jolie église, à la flèche mince et élancée, domine le village, et une superbe forêt de sapins l'entoure, tapissant les flancs du profond ravin que nous venons de traverser, au fond duquel coule le torrent de la Jougne.

Comme toile de fond, une chaîne de hautes montagnes ferme la vallée : la cime la plus élevée est cette Hochmatt que nous devons escalader le lendemain. La Hochmatt, comme son nom allemand l'indique, est située sur le territoire bernois, au delà de la limite de la Gruyère fribourgeoise, qui est romande par le langage.

Il faut pour cela aller coucher le soir même dans un chalet, le plus haut possible, pour n'avoir au matin qu'à gravir la cime.

Nous voilà donc en route en costumes de touristes les plus simples possible, tous nos bagages réduits au strict indispensable et contenus dans un sac que mon frère porte sur son dos.

Nous commençons à nous élever sur les premiers contreforts de la montagne, dans une magnifique forêt de sapins, par un sentier en lacets qui domine un profond ravin au fond duquel gronde un torrent sauvage. De l'autre côté du ravin se dresse une paroi de rocher verticale où les sapins ne peuvent même trouver une fissure où accrocher leurs racines.

Le coup d'œil devient de plus en plus grandiose ; nous sentons que nous entrons dans le domaine de l'Alpe souveraine.

Pour compléter cette impression de solitude sauvage, le temps, radieux au départ, s'est peu à peu chargé de gros

nuages d'orage, le tonnerre gronde dans ces gorges profondes, et de larges gouttes de pluie commencent à tomber.

Heureusement le couvert des sapins nous abrite un peu.

Les rencontres d'êtres humains sont rares dans ces solitudes : voici pourtant un vieux pêcheur de truites, portant son butin sur son dos dans une hotte de bois. Il remonte sans doute du torrent par quelque sentier de chat sauvage connu de lui seul. Un peu plus loin, c'est un « armailli », portant sur ses épaules à la manière des maçons une sorte de petite table ronde à petits pieds tournés, sur laquelle repose un énorme fromage de Gruyère. On se demande par quel prodige d'équilibre ces hommes arrivent à descendre par ces sentiers escarpés avec un poids pareil (30 kilos environ) sur leur dos.

A tous ces braves gens, nous adressons le même questionnaire : « Pensez-vous qu'il fera beau demain ? » et « Combien y a-t-il d'ici au Lappey ? » (c'est le nom du chalet où nous devons coucher).

A la première question, la réponse est vague ; le paysan en aucun pays n'aime à se compromettre : « Possible qu'il fasse beau, possible qu'il pleuve ». Sur la seconde, ils ne se montrent guère plus explicites. Le premier dit : « Il y a ben deux heures » ; le second : « Il y a une heure et demie ; vous aut' Messieurs, vous mettrez ben deux heures ». Un troisième, rencontré plus loin, nous répond : « Il y a ben encore deux bonnes *pipées* », — mesure de temps qui nous laisse perplexes.

Enfin nous sortons de la forêt et nous arrivons sur les pâturages ; le paysage est encore plus grandiose : de tous côtés s'étend le pâturage alpestre couvert de troupeaux, avec quelques rares chalets, si bas que le toit semble toucher le sol pour donner moins de prise à la bourrasque. Tout autour, un cirque de rochers farouches, dénudés

horriblement déchiquetés, affectant la forme d'un peigne gigantesque aux dents inégales. C'est la chaîne des « Gastlosen », — c'est-à-dire « Inhospitalières », — dont le nom indique qu'il ne fait pas bon se frotter à ce hérisson.

On n'avance pas vite dans ces pâturages humides : il faut par-ci par-là franchir une barrière, ou un petit marécage formé par une source où viennent s'abreuver les troupeaux. Et puis — voilà la pluie qui recommence ! Heureusement, nous rencontrons un chalet où nous abriter et nous sécher devant le grand feu de la chaudière.

Ils sont là deux hommes seuls dans ce misérable abri de montagne, séparés, par une cloison de planches à mi-hauteur, de l'étable, où tintent seulement à cette heure-ci les clochettes de quelques chèvres. Elles dressent au-dessus de la barrière leurs têtes noires et rousses, et nous regardent curieusement. « Vos femmes ne montent-elles jamais vous voir ? » demandons-nous aux bergers. — « Non, mais on a sa pipe », répond très sérieusement le plus vieux.

Ils nous offrent des bols de lait crémeux, et, comme la pluie se ralentit, nous nous remettons en route pour arriver avant la nuit au chalet du Lappey.

Le voilà là-bas, ce grand chalet, tout au pied des rochers sauvages. Tout autour, un immense troupeau remonte en broutant les pentes herbues de la montagne. Pourvu que nous ne rencontrions pas le taureau ! — Non, ce n'est pas le taureau, mais toute une légion de petits cochons qui grouillent aux abords du chalet et accourent en grognant à notre rencontre.

Par où entrer dans cette auberge improvisée ? Et d'abord, comment franchir le marécage fangeux qui l'environne de tous côtés ? C'est un problème qu'il vaut mieux trancher que résoudre. C'est pourquoi nous voilà pataugeant courageusement jusqu'à la cheville, — en prenant garde seulement de ne pas écraser les petits cochons, —

pour atteindre la porte de l'étable, un large tremplin de planches glissant et boueux, qui permet aux vaches d'entrer de plain-pied dans le chalet.

Dans la pièce contiguë à l'étable, deux hommes et un garçonnet d'une quinzaine d'années (le « bouèbe ») sont assis autour du feu de la chaudière. Ils nous accueillent sans manifester grand étonnement, bien que les visites ne soient pas fréquentes à cette altitude. Nous sommes, nous disent-ils, « les premiers messieurs qui montent cette année ».

Rien n'étonne ni n'amuse particulièrement ces natures simples, qui, en revanche, ne s'ennuient jamais de cette vie, la plus monotone, la plus uniforme, la plus proche de la nature qui se puisse imaginer.

Ils attirent un banc devant le foyer, en nous demandant si nous voulons souper et coucher. Sur notre réponse affirmative, ils apportent trois baquets de bois contenant l'un du lait frais, l'autre du lait bouilli, le troisième de la crème, et trois cuillères de bois sculpté pour y puiser à même. Le pain, datant de trois semaines, ne peut guère se couper qu'à la hache, et nos dents de citadins se refusent à l'attaquer. On nous offre encore du « séret », sorte de fromage maigre dont on fait rôtir une tranche au bout d'une longue fourchette de bois.

Voilà quel est l'ordinaire de ces bergers de la montagne. Jamais de viande, de légumes, ni de vin. On a peine à comprendre comment ils peuvent être si forts et si musclés, de teint si frais, d'apparence si robuste !

C'est une soirée ineffaçablement gravée dans mes souvenirs que celle que nous avons passée dans ce chalet, à la lueur d'une lanterne fumée, tous nos souliers séchant autour du foyer, avec les clochettes des troupeaux tintant près de nous dans l'étable, écoutant les simples récits de ces hommes primitifs.

« Non, — disent-ils, — nous ne mangeons jamais que ce

que vous voyez et nous passons ici trois mois tout seuls. Nous avons une cinquantaine de vaches qui paissent aux alentours; elles rentrent d'elles-mêmes tous les matins au chalet, nous tirons le lait et nous en faisons un fromage par jour. L'un de nous descend chaque jour le fromage de la veille. Ah! nous serions joliment contents d'avoir de temps en temps un ragoût de carottes ou de pommes de terre, — mais, bah! nous ne saurions pas l'apporter!

— Dernièrement, — dit le plus jeune, un gros blondin à l'air réjoui, — j'ai tué un lièvre avec mon bâton, un beau lièvre, ma foi! bien gras! Je me réjouissais de le faire cuire avec de la crème! Je l'avais posé dans la crèche; mais lorsque je suis revenu, plus de lièvre! Les cochons l'avaient découvert... même qu'ils avaient l'air de rire, les coquins, et de me dire: « C'est nous qui l'avons mangé, ton lièvre! »

— Maintenant, ajoutent-ils, nous allons faire votre lit, » — et, prenant la lanterne, ils montent l'échelle du grenier, étendent une bonne couche de foin sur le plancher, un drap de grosse toile, une épaisse couverture de laine par-dessus, — et voilà notre lit prêt. Les leurs sont à côté, couverts en plus d'un édredon, car les nuits sont très fraîches sur ces hauts sommets, et le toit est percé de plusieurs lucarnes à jour.

Les deux plus jeunes hommes ôtent leurs souliers et se couchent tout habillés, le plus vieux tient sérieusement la lanterne pendant que ma belle-sœur et moi cherchons à nous mettre un peu à notre aise, le plus déceimment possible; puis il souffle la lumière, et nous nous jetons sur le foin, bien décidés à dormir comme dans le lit le plus moelleux.

Mais, hélas! si le foin est tendre et délicieusement parfumé, si la couverture est suffisamment chaude, le sommeil n'en est pas moins une illusion, — car tout cela recèle

une légion de puces, — ça grimpe, ça court, ça s'infiltré dans les manches, dans les bas ; pas moyen de fermer l'œil, malgré la fatigue et les ronflements encourageants de nos voisins. Nous sommes heureux de voir paraître le jour, pour échapper à ce supplice.

Toilette sommaire à la fontaine glacée, où le savon refuse de fondre.

Les vaches arrivent une à une du bout du pâturage, en faisant tinter leurs sonnailles dans l'air pur du matin. L'une après l'autre, elles apportent leur tribut de lait écumeux que les bergers versent à même la grande chaudière où va se fabriquer le fromage. Le maître du chalet est arrivé au petit jour : c'est un grand beau gars bien découpé, yeux bleus, moustache blonde. Il est marié, habite la plaine, et vient seulement chaque semaine passer quelques jours au chalet et y vivre de la même vie que ses bergers.

« Étiez-vous aux fêtes de Bulle dimanche dernier? » nous demande-t-il. « J'étais un de ceux qui dansaient les *coraules*. Nous nous sommes bien amusés. »

Il consent à nous prêter son « bouèbe », le petit domestique indispensable dans tout chalet de quelque importance, pour nous guider jusqu'au sommet de la Hochmatt, et nous partons. Le temps est très beau, l'air très pur, et les cimes rocheuses s'enlèvent sur le ciel clair en arêtes vives d'une extraordinaire netteté.

Nous nous élevons peu à peu sur les pentes de la montagne, à travers des pâturages si raides qu'on a peine à comprendre comment les vaches peuvent s'y tenir debout, et pourtant ce sont leurs pas qui forment les marches d'une sorte d'escalier qui nous aide à monter. Tout le revers d'une colline est couvert de buissons de rhododendrons, malheureusement en partie déflouris; cependant nous y trouvons encore à glaner de jolis bouquets.

Comme nous atteignons la dernière crête, j'aperçois à une centaine de mètres au-dessous de nous une jolie

chèvre brune. — « Tiens, dis-je à mon frère. Vois comme ces chèvres grimpent haut! — Une chèvre! Où cela? Mais c'est un chamois! » — La jolie bête, qui ne nous avait pas aperçus, va, vient en toute sécurité, dresse sa tête fine, broute un buisson, puis tout à coup dévale lestement à travers un éboulis de rochers.

De la hauteur où nous sommes parvenus, la vue est merveilleuse sur toute la chaîne des Vanil d'un côté, et de l'autre sur les crêtes hérissées des Gastlosen : c'est un cirque formidable de dents et d'aiguilles sauvagement déchiquetées. La Hochmatt présente une longue arête assez étroite, qui se relève en plusieurs ressauts. Voici toute la flore alpestre : les arnicas jaunes, les myosotis d'un azur si profond, les panaches sombres du petit orchis vanille, les gentianes bleues qui fleurissent par touffes au bord des creux où la neige durcie forme encore de larges coulées d'un blanc sale.

Quelques centaines de moutons errent en liberté sur ces sommets, broutant le gazon ras et parfumé autour d'un chalet inhabité qui leur sert de refuge en temps d'orage.

Mon frère et le petit berger sont montés jusqu'au point le plus élevé pour chercher dans les éboulis de rochers l'edelweiss, cette terrible petite fleur de flanelle blanche qui ne se plait qu'au bord des précipices les plus dangereux. Pendant que nous les attendons, un peu anxieuses de ne pas les voir revenir, le ciel se couvre de nuages sombres, et lorsqu'ils reparaissent enfin, de gros bouquets d'edelweiss à la main et au chapeau, il faut se hâter de redescendre avant l'orage. Vite, il faut retraverser l'étroite corniche, longer le sentier suspendu au flanc des pentes abruptes, en fermant les yeux pour ne pas voir la profondeur, et puis voilà la pluie qui se met à tomber, et les talons de mes bottines de ville ne résistent pas à ce dernier assaut. Glissant sur l'herbe rase et mouillée, roulant

dans les éboulis de pierres, trempés jusqu'aux os, nous nous arrêtons un instant, pour souffler, dans un chalet plus élevé encore que celui du Lappey, où un vieux berger à lunettes et bras nus remue le fromage dans une grande chaudière avec une pelle de bois. Nous y trouvons de l'eau glacée qui, aromatisée par quelques gouttes d'absinthe de la gourde de mon frère, fait une boisson délicieusement rafraîchissante.

A la descente, nous avons encore aperçu une troupe de vingt à trente chamois de toutes tailles, traversant à la file un pâturage à pic terminé par un éboulis où ils disparaissent derrière un rocher.

Nous nous retrouvons à midi au chalet du Lappey, où nous attend le même menu que la veille. Il semble maigre à nos estomacs excités par la course et l'air vif de la montagne; nous avons avec nous une boîte de sardines que nous dévorons sur le pouce et sans pain, puis nous nous remettons en route par le même chemin que la veille.

La pluie n'a heureusement pas duré, et la descente nous paraît bien moins longue que la montée. Comme dédommagement, nous arrivons le soir dans un délicieux village de chalets dorés avec, au fond de la vallée, une large cascade blanche sur un fond de sapins noirs, une jolie petite église ancienne sur un terre-plein dominant le torrent, et une de ces jolies et propres auberges suisses où nous nous faisons servir avec un plaisir indescriptible une omelette parfumée et dorée et une friture de petites truites saumonées sortant de l'eau claire et écumeuse.

Ensuite une chambrette avec un vrai lit, de vrais draps, — et pas de puces, — toutes choses qui nous semblent, par contraste, le comble du confort et du sybaritisme.

M^{me} PAUL BOUCHARD,

Membre du Club Alpin Français,
Secrétaire-adjointe
de la Section de Haute Bourgogne

AUTOUR DE BRUYÈRES (VOSGES)

(PAR M. ROGER MERLIN)

Êtes-vous un amateur des sentiers battus? Aucun clubiste digne de ce nom ne doit le rester. Le voyage de découverte est son devoir le plus strict et son plaisir le plus grand. C'est pour mettre ces maximes en pratique que je m'étais dit cette année : « Si je vais dans les Vosges, je veux éviter le tour classique et rechercher les beautés inconnues. » Animé de ces excellentes dispositions, je prends ma carte et je suis attiré par le joli nom de Bruyères. Nos billets circulaires nous donnent le droit de nous y arrêter : à une heure d'Épinal, à trois quarts d'heure de Gérardmer, à une heure de Saint-Dié; de jolies collines couvertes de forêts l'entourent; il doit y avoir là un centre charmant de promenades et d'excursions. J'ai de plus une famille assez nombreuse à laquelle le séjour de montagne est indispensable, et pour laquelle je cherche vainement le *petit trou pas cher*. Ma décision est prise : en route pour Bruyères!

Une avenue plantée d'arbres monte vers la ville et débouche d'abord sur la place Stanislas, entourée de trois côtés de tilleuls. Au milieu, une fontaine du siècle dernier surmontée d'une curieuse statue de Neptune. A l'entrée de la place, le joli monument du docteur Villemin. Son buste en bronze surmonte une stèle de marbre contre laquelle

une jeune phthisique cherche à se rattacher à l'arbre de vie. Médecin au Val-de-Grâce, et né à Prey, petit village près d'ici, il découvrit, le premier, le caractère contagieux de la tuberculose. Cette œuvre charmante est due au ciseau du sculpteur Jacquot, de Bains.

La ville, aux jolies rues propres, bien pavées, est située à 480 mètres d'altitude, sur un col, au partage des eaux entre la Vologne et la Mortagne. Un monticule boisé de hêtres et une montagne plantée de pins, l'Avison, la dominent. Allons d'abord au monticule, qu'on me dit être la « montagne du château ». C'est une propriété particulière, mais on donne facilement la permission de visiter. Le grand chemin monte par le flanc Nord à travers une belle forêt de hêtres et offre, avant d'entrer sous bois, une jolie vue sur la route de Brouvelieures. On passe sous le rocher de la chapelle Saint-Blaise, et on arrive à la plate-forme du château, où s'élève une tour quadrangulaire en forts moellons de grès; le pan du midi est surmonté d'une lucarne : cette tour servait probablement de donjon. Deux remparts, de treize mètres environ de distance, en défendaient l'entrée.

Dans son état actuel, l'intérieur du donjon présente, à gauche, une salle voûtée; à droite, une salle basse du même genre aboutissant, au moyen d'une brèche, à un emplacement carré ne recevant de jour que par la voûte, en grande partie démolie. On croit y voir les oubliettes du château. Ces salles n'occupent que la moitié de l'épaisseur du donjon. Le reste a été comblé par des démolitions. La légende assure qu'un souterrain partant de l'enceinte s'ouvrait sur la campagne. Il est probable que le château fut ruiné par Richelieu, au ^{xvii}^e siècle, en même temps que ceux de Saint-Jean et d'Arches.

J'ai demandé si l'on ne connaissait rien de l'histoire de cette forteresse, qui a appartenu au duc de Lorraine, et voici le seul épisode que l'on a su me conter.

En 1475, les troupes de Charles le Téméraire l'occupaient. Un habitant, simple laboureur, Varin Doron, voyait chaque jour le capitaine du château aller à la messe avec les officiers dans une chapelle située en face de sa maison. Il va trouver le duc René II, dépossédé de son duché et réfugié à Strasbourg : « Hé! duc, lui dit-il, vous êtes bien endormi en si belle occasion : si vous voulez, je vous fais seigneur de Bruyères et de tout l'alentour. L'église est devant ma maison, et, tous les jours, le capitaine y vient ouïr la messe avec une nombreuse compagnie. Donnez-moi des gens, et je veux être étranglé si je ne prends le capitaine; le château se rendra, et vous aurez encore Épinal, Arches et Remiremont. » Persuadé par une si belle assurance, le duc lui donna cent vingt lansquenets sous la conduite de Harnexaire. Doron fit cacher la bande dans un bois resserré entre deux montagnes, puis les amena doucement pendant la nuit jusqu'à sa grange, dont la porte de derrière donnait sur les champs. Le jour venu, les officiers bourguignons se rendirent à l'heure accoutumée dans l'église. Harnexaire les entoura aussitôt et les fit prisonniers, leur déclarant que si la garnison du château ne se rendait promptement, il leur ferait couper la tête. Le château ouvrit ses portes. La garnison put sortir avec ses bagages.

Doron reçut, en récompense, du duc René, la charge de sergent dans les prévôtés d'Arches et de Bruyères, avec des lettres de noblesse. Le duc anoblit également quelques paysans de Laveline, qui avaient aidé Doron, et conféra même aux femmes qui descendaient d'eux le droit d'anoblir leurs maris. Il reste encore deux familles ainsi anoblies à Laveline. Un an après, Charles le Téméraire était tué devant Nancy. Il est curieux de constater que c'est à Bruyères que fut donné le premier choc à la puissance bourguignonne.

Puisque nous en sommes aux souvenirs historiques

disons aussi que le grand Turenne traversa Bruyères en 1674, quand il tourna les Vosges pour aller surprendre les Impériaux en Alsace.

Enfin cette petite ville a donné le jour à l'abbé Georgel (1731-1813), qui fut secrétaire d'ambassade à Vienne sous le cardinal de Rohan, émigra pendant la Révolution, et devint ensuite provicaire général du département des Vosges. Il a écrit sur la Révolution de curieux mémoires; il y raconte tout au long la célèbre affaire du Collier, dans laquelle son patron, le cardinal de Rohan, fut compromis.

Le docteur Mougeot (1776-1858) naquit aussi à Bruyères; il a laissé comme naturaliste une grande réputation.

Mais il est temps de redescendre du château. Nous le faisons à regret, non sans admirer la vue très étendue sur la ville, la vallée de Granges et la chaîne des Hautes Vosges, du côté du Hohneck.

Nous prenons la pente méridionale, où les plantations sont plus récentes. Le chemin passe sous un rocher qui le surplombe et suit les anciens contreforts des remparts, près desquels se remarque une vieille citerne.

En marche maintenant vers l'Avison (601 mètr.). Nous suivons un grand chemin, vraiment carrossable, qui serpente à flanc de coteau jusqu'au sommet. Là s'élève un mirador en bois avec quatre plates-formes. Sur la plus haute, on a placé une table d'orientation qui permet de fixer les divers points d'un admirable horizon : à l'Ouest, la plaine des Vosges, bornée par les côtes de Sion, Essey et Virine; au Nord, l'Ormont de Saint-Dié et le Donon; à l'Est, le Hohneck, le Rothenbach; au Midi, la Charme de l'Ormont, Spiémont, la Tête des Cuveaux; au pied de la montagne, la vallée de la Vologne, de Granges à Arches, et la ville de Bruyères.

Si, du mirador, on suit la crête de la montagne, à l'Est, on arrive à une pépinière de sapins, qui occupe vraisemblablement l'emplacement d'un camp romain; on y a

découvert des antiquités gallo-romaines déposées au musée d'Épinal.

Nous redescendons du côté du Midi, par un zig-zag qui passe au-dessus de la partie dénudée de la montagne, constituée par du grès rouge. Ce sentier offre quelques jolies échappées sur Bruyères.

On nous dit qu'il est joli de faire le tour de la montagne. La route aboutit, au Nord, à une chapelle de la Vierge. De là, nous descendons par un lacet à la fontaine Saint-Georges, dans un fond délicieux de fraîcheur, où coule une source limpide.

Mais en voilà assez pour une première journée ! Nous sommes surpris, du reste, du bon état des sentiers, et, comme nous exprimons cet étonnement à notre hôte, il nous dit qu'en effet tout est bien entretenu, qu'il y a partout des poteaux indicateurs (lettres blanches sur fond bleu) érigés par le Comité des promenades, beaucoup de bancs et plusieurs kiosques édifiés par lui, et qu'il organise même, dans la belle saison, des excursions auxquelles il convie les étrangers. Voilà qui est parfait ! Combien de gens qui ne se promènent pas parce qu'ils ne savent où aller, craignent de se perdre ou n'aiment pas marcher seuls !

Le second jour, j'escalade Pointhaie et Buemont, deux pitons isolés, couverts de pineraies, avec de jolies roches de poudingues, d'où la vue sur Bruyères est charmante. Des sentiers circulaires, toujours avec plaques, font le tour de ces deux coteaux.

Mais ma famille préfère, elle, s'établir sur des pliants au bas de l'Hélédraye, à dix minutes de Bruyères, au soleil levant. Les petits jouent dans le sable et les plus grands partent avec moi pour gravir le sommet de l'Hélédraye (580 mèl.) et découvrir une belle vue sur la vallée de Granges et le Hohneck. Nous suivons la crête de la montagne jusqu'à un premier col, où une route forestière se

croise avec notre sentier. Prenons cette route et nous arriverons près d'une carrière de gravier, puis, plus haut, sur le sommet qui la domine et où le kiosque du Point-du-Jour nous permet de découvrir un panorama fort étendu des Hautes Vosges.

En reprenant le sentier quitté tout à l'heure, nous aboutissons bientôt à la Croix-de-Faite, et de là à une partie un peu déboisée, Bellevue, d'où l'on a en effet une vue admirable sur la plaine des Vosges du côté de Girecourt et vers la Moselle, que l'on ne distingue malheureusement pas; on n'aperçoit que les coteaux qui bornent sa rive gauche.

Continuons notre chemin sur cette longue crête de bois feuillus. Au bout de trois heures environ à partir de Bruyères, nous atteignons dans un creux la jolie source du Durbion, sortant du rocher d'Aurichapelle. L'endroit est frais et caché. Il a fallu beaucoup de patience pour en marquer l'emplacement; mais, par les journées chaudes, qu'il fait bon s'y reposer!

Nous prenons bientôt à gauche et arrivons à la Tête du Fourneau, belle assise de rochers, dominant Deycimont et située en face du trapèze imposant de la Charme de l'Ormont, au sommet duquel se distingue son mirador en fer. Du promontoire où nous sommes et qui domine la vallée de Vologne, nous avons tôt fait de regagner la gare de Deycimont par Faing-Vairel. Il nous a fallu une demi-journée pour faire la course.

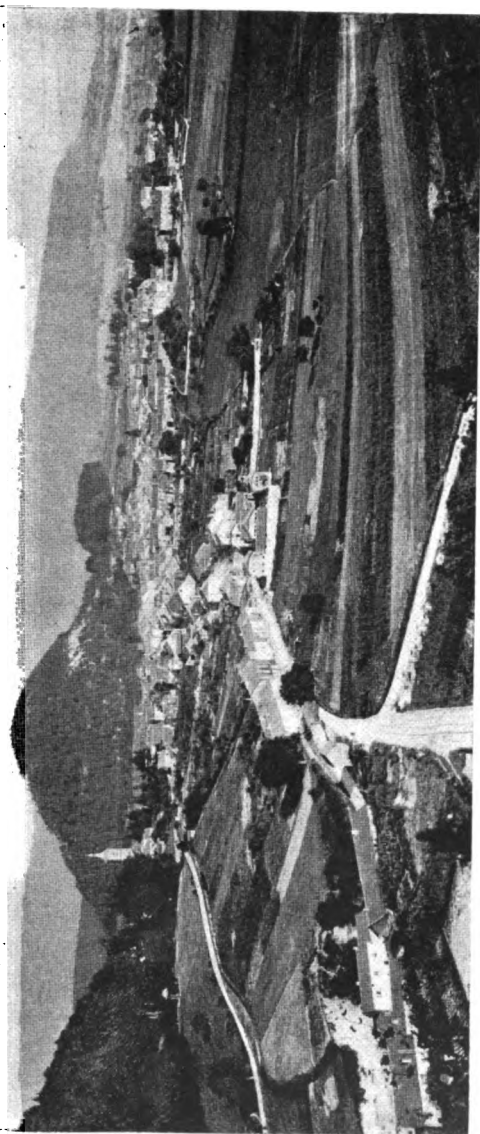
Les jambes commencent à nous revenir, à moi et à mes grands. Nous roulons pour le lendemain de plus vastes projets. Nous ferons Boremont et les Huttes. Boremont (700 mètr.) est un éperon avancé du massif qui sépare le bassin de la Vologne de celui de la Mortagne. Nous prenons la route de Belmont, près du champ de tir, et atteignons sous bois les fontaines de la ville. Là, le sentier du sommet, tracé en lacets, traverse deux fois le ruisseau de la

Parouse, et la seconde fois au moment où le filet d'eau sort du rocher ombragé de verdure. Cette source délicieuse semble avoir été connue des Romains, puisqu'on y a trouvé une pierre représentant deux têtes dont la chevelure semble indiquer l'époque romaine. Cette pierre est conservée à l'Hôtel de Ville. Après avoir passé sous des rochers, le sentier aboutit à la crête, et se dirige à gauche vers un kiosque rustique, d'où nous jouissons d'une vue fort étendue sur Bruyères, l'Avison, Belmont, Brouvelieures, toute la plaine des Vosges et les collines de la rive gauche de la Moselle.

Nous prenons le sentier de crête, le long de ce sommet magnifiquement boisé de sapins. Un tapis de mousse amortit nos pas. Détachons-nous-en à droite pour aller admirer, sur d'autres roches, la vue sur la Chapelle et la vallée du Neuné, jusqu'aux Hautes Vosges.

Mais voici le col de l'Arnelle, vrai carrefour de chemins. Pour nous, nous continuons toujours sur la crête : c'est la roche de la Clochette, avec une jolie vue sur la vallée du Neuné; plus loin, la roche du Pâtre, sur la gauche du chemin. On aperçoit Corcieux et la grande chaîne. Puis c'est un nouveau col, celui de la Croisette, avec croix de sapin et kiosque.

De là, nous descendons en une demi-heure à la maison forestière des Huttes, entourée d'un ravissant massif de sapins, et située au bord d'un étang. Le radeau qui y flotte fait le bonheur de mes fils. Voici en face une logette en sapin qui nous permettra de déjeuner en plein air. Nous nous approchons de la maison. La femme du garde lève les bras au ciel en nous voyant : « Si au moins vous nous aviez prévenus ! » Nous calmons son inquiétude et, après inspection faite de son garde-manger, il se trouve que nous aurons une excellente omelette au lard, des pommes de terre en robe de chambre avec du beurre, une salade avec jambon, et du fromage blanc. Il n'en faut pas tant !



Bruyères, vue prise de l'Héledraye, reproduction d'une photographie de M. le capitaine Grattau.

sans compter le vin. La cuisine est fort bonne, et la vue du joli étang nous console aisément du poulet manqué, qui aurait été vraiment trop dur s'il eût été occis séance tenante. Il nous a fallu trois heures et demie pour venir de Bruyères, 15 kilomètres à vol d'oiseau.

Nous remontons en quarante minutes au Trappin des Saules. En continuant la crête nous arrivons à la Roche de la Guillotine où, d'après les gens du pays, les Druides faisaient leurs sacrifices humains. Le passant superstitieux ne manque pas d'y tracer une croix pour conjurer le mauvais sort. Aussi la roche en est-elle couverte. Au Roc du Corbeau, nous admirons la chaîne entière : Bressoir, Tête des Faux, Signal de Zimmerlin, Reisberg, Gazon du Faing, Hohneck.

En vingt-cinq minutes, nous dévalons à la gare de Vanémont, où nous reprenons le train pour Bruyères.

Mais chemin faisant, au bas et à mi-côte de Boremont, nous avons découvert une quantité de jolis chemins, dont nous comptons bien faire profiter ces dames.

Cette course des Huttes est vraiment superbe, on est tout le temps sous bois et l'aspect varie à chaque instant.

Le lendemain, il faut se reposer. Je propose à ma famille une promenade en voiture. Nous suivons la gracieuse vallée de l'Arentelle, qui serpente le long des bois et dont les méandres brillent dans la prairie. Voici Grandvillers, long village; nous prenons à droite la route de Rambervillers et entrons sous une belle forêt de plaine. Puis à droite on monte vers Frémifontaine, étalée à flanc de coteau à l'orée d'un bois renommé pour ses cerisiers et ses mirabelliers. Hélas! cette année, la récolte a été bientôt faite! Nous descendons ensuite sur la vallée de la Mortagne, que va suivre la ligne de Bruyères à Gerbéviller par Rambervillers. On y travaille déjà avec ardeur, et dans une année environ le premier tronçon Bruyères-Rambervillers sera livré à l'exploitation. Dominée des deux côtés

par de belles forêts, cette vallée est charmante. L'abbaye d'Autrey nous attire, elle se rattache à une ancienne origine; mais l'église et les bâtiments actuels datent du ^{xvii}^e siècle; ils ont assez grand air.

Notre automédon remonte ensuite la vallée jusqu'au vallon latéral de l'Orme, d'où un ruisseau sort d'une admirable futaie de hêtres. Nous laissons la voiture gravir la pente en lacets, et nous permettons aux enfants de barboter dans le cristal clair. Une montée à pic nous fait rejoindre la grande route au hameau de l'Orme. Plusieurs zigzags nous conduisent à Mortagne, d'où la vue sur la plaine est fort étendue. Le village s'allonge passablement et domine un fond au bord duquel se remarquent de bizarres rochers. Encore un lacet et nous atteignons la crête, pour redescendre ensuite par un beau bois de sapin sur la longue vallée des Rouges-Eaux, qui débouche à Brouvelieures. Un salut en passant au monument élevé au corps-franc commandé par Bourras et qui s'y distingua en 1870 après la bataille de la Bourgonce, et nous remontons de là à Bruyères. La course nous a pris quatre heures, arrêts compris.

Mon avis est qu'une course à pied doit alterner avec une promenade en voiture. Je le fais partager à mes fils, et nous faisons, le jour d'après, la course de la Tête de Laleu et de Spiémont.

Nous passons d'abord, à 3 kilomètres de Bruyères, devant la jolie église romane de Champ-le-Duc; on fait remonter sa construction à Charlemagne, qui, au retour d'une expédition en Allemagne, aurait été tellement séduit par la beauté du site, qu'il y fit édifier également une maison royale, servant de rendez-vous de chasse. On croit en avoir retrouvé quelques fondations dans la maison de M. Perrin, aubergiste.

Le transept, le clocher et le chœur de l'église sont évidemment de l'époque carlovingienne. La nef et le porche

ont été reconstruits postérieurement. La sacristie, accolée au chœur, le dépasse affreusement.

Dans l'intérieur, à gauche en entrant, nous distinguons les fonts baptismaux de forme octogonale, ornés de médaillons sculptés : Charlemagne couronné, un évêque bénissant un enfant, la Vierge soutenant le corps de Jésus-Christ, Charlemagne sonnante de l'olifant. Derrière le maître-autel se trouve une niche pratiquée dans le mur et garnie de barreaux en fer. L'*Ave Maria* est écrit en lettres gothiques sur la mince plaque de tôle dont elle est revêtue. Sur le fronton de l'une des colonnes de la nef qui regardent le chœur, à droite, est sculpté un médaillon représentant deux hommes à cheval. Si l'on en croit la tradition, ces cavaliers seraient l'empereur lui-même à son retour d'Allemagne, et son fils Louis (plus tard le Germanique) allant à sa rencontre.

Vers 1696, l'administration de la paroisse fut confiée à M. Jean-Claude Sommier, qui la conserva pendant quarante-deux ans et fut successivement nommé archevêque de Césarée et évêque assistant du trône pontifical. Ses armoiries peuvent encore se distinguer, malgré le grattage, au-dessus du portail d'une maison d'assez belle apparence située au Sud de l'église.

Nous traversons la Vologne, et, laissant Fiménil à droite, arrivons à Beauménil. Une plaque indicatrice nous désigne à droite un chemin assez rapide, jalonné en rouge, qui aboutit sous un bois au col de la Vierge, traverse en corniche le bois de Malanrupt et atteint un second col, au hameau de Housseaufête. Il faut traverser le ravin, rentrer sous bois, puis monter encore. Nous atteignons la base de cette Tête de Laleu et gravissons ce dernier piton du côté Nord. Une vue fort étendue nous dédommage amplement de ce dernier coup de collier. Du Donon au Nord au Ballon d'Alsace au Midi, nous avons toute la chaîne des Vosges devant nous. Nous sommes sur deux rochers reliés par un pont rustique.

Le plateau boisé du Spiémont est en face. Pour y arriver, nous redescendons de notre monticule, et prenons un chemin à peu près horizontal, qui contourne le flanc Nord du Spiémont et le prend en écharpe pour le gravir.

La vue du sommet (811 mèr.), déboisé en étoile pour des signaux optiques, est moins étendue que celle de la Tête de Laleu.

Du Spiémont à Champdray, il y a une demi-heure à peine.

Grâce à une commande préalable, nous y trouvons un parfait déjeuner.

De là, nous descendons reprendre le train à Granges. La course nous a pris une bonne matinée.

Fidèles à l'alternance, nous nous délassons le lendemain en conduisant ces dames en voiture au pied de Boremont. Il y a là deux vallons délicieux. Le chemin, tantôt sous bois, tantôt sur pré, suit leurs sinuosités jusqu'à Belmont. Nous y retrouvons notre voiture pour rentrer à Bruyères. Mais rien ne peut donner une idée de l'agrément de cette promenade aux aspects si variés et si reposants, dominés par les teintes noires des grands sapins du Boremont.

Demain, en route pour la Charme de l'Ormont !

D'abord, par le premier train, jusqu'à Lépages, puis, par la route, à pied jusqu'à Tendon. Une légère collation à l'hôtel de la Cascade, et nous prenons le chemin de ladite. Il y en a deux : la petite, et la grande ou Saut du Scoutet. La première est formée par le ruisseau lui-même, qui écume en bondissant et que nous admirons du haut d'un rocher élevé. La seconde est un affluent de ce ruisseau, tombant d'une hauteur de plus de 30 mètres. La vue en est charmante. Mais il faut traverser de nouveau l'eau, monter la prairie rapide de l'autre bord, atteindre la route de Tendon au Tholy, et prendre tout de suite un sentier qui gravit le sommet de la Charme.

C'est un vaste plateau triangulaire dont un sentier fait

le tour et qui offre aux jolis endroits des bancs rustiques. De jeunes pins couvrent cette plate-forme. Un mirador en fer a été élevé à la partie centrale du triangle. La vue en est extrêmement étendue; on y découvre le Donon, les Hautes-Vosges centrales, les Ballons d'Alsace et de Servance, les Faucilles, la plaine des Vosges, les collines au delà de la Moselle, Bruyères, l'Avison et Boremont. Nous sommes ici à 823 mètres d'altitude. C'est la hauteur la plus élevée d'ici aux grands sommets des Vosges.

Les éclopés redescendent prendre le courrier de 3 heures à Tendon, pour regagner à Docelles le train de 4 heures; mais mes fils sont intrépides, ils ont aperçu Bruyères par-dessus la montagne et veulent le regagner par la voie directe. Pour cela nous dégringolons à Laveline-du-Houx, entrons dans le bois de Malanrupt, remontons sur la crête et redescendons sur le plateau de Rondchamp et de là à Beauménil pour remonter encore à Bruyères par Champ! Ils en ont un peu assez, mais ne veulent pas l'avouer.

Nous ne connaissons pas encore assez bien le massif de la forêt de Fatte, derrière l'Hélédraye. Aussi les jours suivants sont-ils consacrés à la découverte de ce grand plateau boisé. C'est d'abord le terrain de manœuvres, vaste emplacement dénudé, en pleine forêt, servant aux exercices de l'artillerie casernée à Bruyères, et d'où la vue sur la plaine est fort belle. C'est ensuite le joli sentier du Chêne de la Vierge, conduisant de ce plateau à Grandvillers et qui nous permet de revenir à Bruyères le long de la rive gauche de l'Arentelle, par un délicieux sentier entièrement sous bois et qui suit tous les détours de la rivière. Nous rentrons par là dans le vallon de la Basse de l'Ane, si frais et si calme qu'on y passerait des journées entières au bord du bois, à un quart d'heure de la ville.

Mais il y a au côté Nord un massif pour nous encore inexploré; c'est celui de Fouchon. Un chemin forestier le prend en écharpe jusqu'au sommet. De là un sentier con-

duit à une jolie roche qui offre une vue de la ville. Revenant sur nos pas jusqu'à la route forestière, nous continuons à suivre la crête, d'abord sous des pins, puis sous des hêtres, jusqu'à la ferme de Petinrupt, assez vaste bâtiment. A droite, vue sur Grandvillers et la plaine; à gauche, vue d'un vallon boisé. Nous y descendons, tout le temps en forêt, pour déboucher au bord de la Mortagne et aboutir à Brouvelieures.

Les jours suivants, c'est la petite Avison, c'est l'église de Belmont, c'est le tour de Lointhaie, que sais-je encore? de nouvelles combinaisons de points entrevus et vers lesquels on veut revenir, si bien que je m'aperçois tout à coup que nos billets circulaires vont bientôt être périmés et que, si je veux montrer à ma famille les sites renommés de la grande chaîne, nous n'avons plus que le temps d'y aller en courant. Nous sommes du reste à une heure de leur centre, c'est bien facile.

Si jamais vous êtes allé en Italie et que, dans un premier voyage, vous ayez vu et admiré les villes de première grandeur, et si vous avez le bonheur d'y retourner encore, l'envie vous prendra certainement, comme elle m'a pris à moi, de vous détourner un peu de ces astres éblouissants, tels que Milan, Venise, Rome, Naples, pour rechercher ces villes moyennes dont le passé merveilleux revit encore plus facilement aux yeux que dans ces cités si connues. L'attrait de la découverte semblera s'y ajouter pour vous à l'admiration. Ce sont Bergame, Vérone, Ravenne, Pérouse, Assise. Il en est de la nature comme de l'art. On va visiter le Donon, la Schlucht, le Hohneck, le Ballon d'Alsace; mais si, sur sa route, on atteint un site ignoré, un endroit caché dans la verdure, on s'en réjouit comme d'une conquête et on la célèbre avec ses amis.

ROGER MERLIN,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

A TRAVERS LE CANADA

SECONDE ASCENSION DU SIR DONALD

PAR M. LEPRINCE-RINGUET

I. — DE VANCOUVER A GLACIER HOUSE

Le 18 juillet 1899, au matin, l'*Empress of India*, venant du Japon, après douze jours de mer, accostait enfin l'île de Vancouver, à quelques milles de Victoria. Le temps était de toute beauté, et la côte américaine, si impatiemment attendue, vraiment ravissante dans son calme harmonieux et grandiose. Le bateau était amarré dans une petite crique, où les grès couverts de sapins venaient se faire lécher par le flot bleu ; et de l'autre côté, par delà le détroit de Juan de Fuca, le massif neigeux du Mont Olympe apparaissait, derrière les buées matinales qui montaient des vallées. Sur la côte, dans une clairière, quelques fermes, chalets gracieux tout neufs avec enclos pour le bétail ; et puis, sans transition, dans un hasard de rochers et de sapins, quelque piste cavalière à peine tracée au bord de l'eau.

Cependant les Chinois, jusque-là inaperçus, sortis en masse de la cale, inondaient le pont, s'apprêtant à l'inspection sanitaire et à celle de la douane, déballant leurs hardes de petites malles cantonaises aux multiples cloisons, et préparant le passavant qui leur permet de rentrer

en Amérique après un voyage. Quant aux nouveaux immigrants, il leur faut déboursier cinquante dollars dont leur personne est taxée à l'entrée du Canada, d'où ils regagnent par fraude les États-Unis, fermés pour eux.

A une heure, le bateau repart pour Vancouver, à travers une vraie mer intérieure parsemée d'îlots de verdure, que multiplie même le mirage d'une façon très singulière en en détachant les plans successifs pour en faire comme des îles superposées sur des fumées qui les reflètent. Très loin, au fond de l'immense golfe de Seattle, une blanche cime triangulaire attire tous les regards, combien plus grandiose que le Fuji Yama ! C'est le Mont Tacoma ou Mont Rainer, qui dresse ses 4,400 mètres à 200 kilomètres de distance.

L'*Empress* vire au Nord, et voici à tribord le Mont Baker, continuant cette belle chaîne volcanique de la côte, qui s'étend jusqu'à l'Alaska. Et tandis que nous approchons de Vancouver, les yachts deviennent plus nombreux. Malgré leur voilure claire et élégante, ce ne sont que des barques de pêche pour le saumon.

Tout en admirant le paysage, je feuilletais les nouvelles brochures de la saison, que l'on venait de mettre à profusion à la disposition des voyageurs. Et l'une de ces jolies publications attira tout de suite mon attention. Elle avait pour titre : *With the Swiss Guides in the Canadian Rockies*. Ces guides suisses, au nombre de trois, c'étaient des meilleurs d'Interlaken que la Compagnie du Canadian Pacific Railway, déjà propriétaire des hôtels d'été établis aux plus beaux endroits de la traversée des Rocheuses, venait de faire venir entièrement à ses frais cette année même, au mois de juin, « afin d'organiser des parties quotidiennes vers les points les plus intéressants des environs... dans les meilleures conditions de confort et de commodité pour les touristes ». Pour quiconque est alpiniste et a été sevré pendant longtemps de belles ascen-

sions, il y avait là une de ces occasions auxquelles il est absolument impossible de résister, et je consacrai à la montagne les quelques jours libres qu'il me restait jusqu'au moment où il faudrait rejoindre le paquebot de la Compagnie Transatlantique. Je ne m'arrêtai donc pas à Vancouver, petite ville aux rues à peine bâties de quelques maisons robustes et grossières, animée du mouvement des touristes, des colons, et des prospecteurs revenant du Klondyke.

Les Montagnes Rocheuses forment à partir de la côte une série de chaînes parallèles, orientées du S.-S.-E. au N.-N.-O. Après les gros volcans aperçus du large, le Gold Range et les Selkirks forment les échelons successifs qui conduisent jusqu'à la partie la plus élevée de la chaîne, le Waputehk Range.

C'est d'abord la région volcanique que traverse le chemin de fer, en suivant la large coupure Est-Ouest du Fraser. Mais bientôt la vallée, remontant vers le Nord, se rétrécit, et la voie suit une gorge majestueuse et sauvage. Parfois, au bord de l'eau, les cabanes sales d'Indiens occupés à faire sécher le saumon ; parfois quelque tente de prospecteur, ou deux bicoques en planches, toujours accompagnées d'une église.

La nuit, un choc, suivi d'un interminable arrêt... C'est un attelage cassé. Six heures de retard, bien reçues d'ailleurs en la circonstance : car voici les bords tranquilles et sauvages du Shuswap Lake, dont le train suit toutes les sinuosités, tandis que la forêt drue des sapins maigres et élancés commence à s'éclairer des premiers rayons du soleil.

Ayant franchi le Gold Range à l'Eagle Pass, nous atteignons bientôt la rivière Columbia, large fleuve qui vient de faire un détour considérable vers le Nord en isolant de la chaîne principale le massif des Selkirks. Et nous remontons en zigzag la vallée d'Illecillewaet aux vues

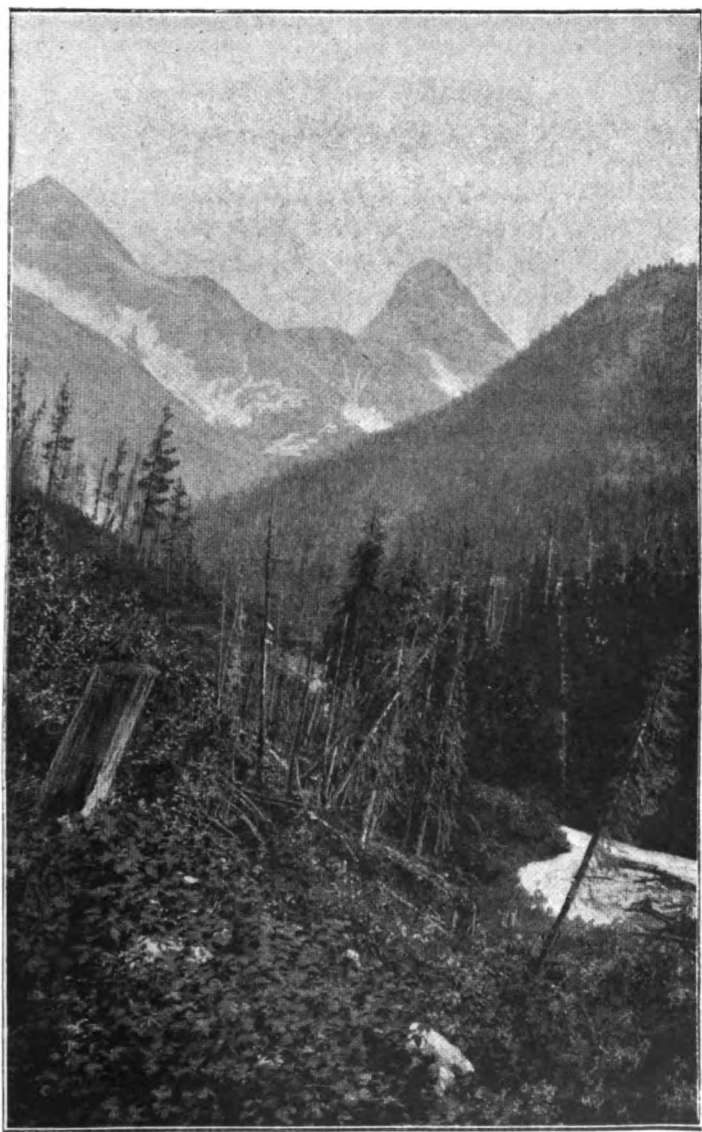
superbes, échappées entre les tunnels para-neige ou aperçues des gigantesques ponts de bois.

Nous sommes à Glacier House, au centre des Selkirks, dans un chaos de montagnes, au pied des glaciers et des hautes forêts de sapins, que domine la superbe pyramide du Sir Donald.

**II. — GLACIER HOUSE. — SECONDE ASCENSION DE L'AVAN-
LANCHE PEAK. — ASCENSION DE L'EAGLE PEAK. —
SECONDE ASCENSION DU SIR DONALD.**

Un joli chalet, tenu par la prévenante Miss Mollison, avec, chose rare en Amérique, des domestiques obligeants, tel est Glacier House. Chaque train y amène pour une journée des nuées de touristes, jeunes misses en jupes courtes, et gentlemen en culotte, large feutre orné d'une plume, et bottines de cuir jaune, parfaits montagnards en un mot. Se prélassant en général sur un « rocking chair » pendant tout l'intervalle des tables d'hôte, il arrive pourtant aux intrépides de faire les cent pas le long de la voie ferrée avant le diner, ou même, piolet en main, d'aller tâter la glace au pied du glacier d'Illecillewaet, à vingt minutes de l'hôtel.

Car les Américains ne sont rien moins qu'alpinistes, et l'on compte ceux qui ont escaladé des pics de ce magnifique pays, si peu connu encore en dehors du chemin de fer : la mission Palliser qui en découvrit la route ; M. Comstock qui tenta le premier de gravir, dans les Selkirks, le Mont Hermit et le Sir Donald (1890) ; le Dr Green, qui atteignit le sommet à lui dédié, et fit l'ascension du Mont Bonny (1888) ; MM. Huber et Sulzer, qui réussirent la première ascension du Sir Donald en 1890 ; M. Wilcox, dont les principales courses portèrent sur la grande chaîne, où il gravit le Mont Temple (actuellement Mont Lefroy) et



**Le Sir Donald, au fond de la vallée d'Illecillewaet, dessin de Slom.
d'après une photographie de M. Leprince-Ringuet.**

découvrit l'Assiniboine (1893-1895); le professeur Norman Collie enfin, dont les expéditions furent dirigées dans le Nord de cette même chaîne, vers le point de partage des eaux entre le Pacifique, l'Atlantique, et la baie d'Hudson (1897-1898).

Lorsque j'arrivai à Glacier House, le vilain temps venait de commencer, et, pendant les jours qui suivirent, le ciel resta trop douteux pour permettre à deux alpinistes de passage, MM. Steele de Londres et Bryant de Philadelphie, qui venaient d'exécuter une très intéressante ascension à l'Eagle Peak, de faire celle du Sir Donald, car ils quittèrent Glacier House pour se rendre en expédition dans la chaîne centrale avant que le temps se fût remis au beau.

Le temps est en effet bien différent sur la grande chaîne ou du côté des Selkirks, balayés par les vents d'Ouest chargés de pluie.

C'est donc à cette circonstance que je dus de pouvoir profiter des guides et faire l'ascension projetée, après m'être entraîné, entre des bourrasques de neige, sur les cimes voisines de l'Avalanche Peak et de l'Eagle Peak.

Le 11 juillet, je grimpai à l'Avalanche Peak (seconde ascension).

Départ à 9 heures et demie du matin, avec le guide Häslér, par un temps couvert, et vaguement en voie d'amélioration. A 11 heures nous sortons des arbres, à travers lesquels un chemin en lacets a été tracé, pour monter vers une arête plus ou moins recouverte de neige, contrefort méridional de la montagne au-dessus de Glacier House, et se trouvant à notre gauche.

Les alternatives de pluie ou de neige et de soleil, qui, nous ôtant et nous rendant l'espoir, ralentissaient passablement la marche en avant; la rencontre de nombreuses marmottes qui se promenaient tranquillement sur la neige à 1,000 mètres d'altitude; la course après des poules de

montagne, blanches à taches noires, si peu craintives qu'à plusieurs reprises nous nous en approchâmes à deux ou trois mètres, furent, jusqu'à la base rocheuse de la montagne, les principales distractions de l'ascension.

Après avoir suivi la crête neigeuse, nous obliquons à droite à mi-pente, et, grimpant par un petit couloir, gagnons la longue série d'éboulis qui précèdent les escarpements du sommet.

L'escalade des blocs de quartzite, suffisamment solides, se fait alors sans difficulté, et, à 3 heures et quart, nous atteignons le sommet du Pic des Avalanches, au moment où il venait d'être abandonné par les nuages (2,820 mè.).

Bien que limitée ce jour-là aux montagnes avoisinantes et aux courts moments d'éclaircie, la vue ne laissait pas d'être très sauvage sur l'Eagle, sur le Sir Donald, dont les nuages accrochés à ses flancs ne laissaient entrevoir qu'une arête, et, de l'autre côté, sur la rude crête du Mont Hermit. Mais le plus saisissant, c'étaient les précipices entourant de toutes parts le pic, et où quelque une des pierres branlantes du sommet, poussée du pied, engendrait toute une avalanche.

Bientôt les nuages qui montaient de la vallée enveloppèrent tout de nouveau. Nous quittons le sommet à 5 heures, pour rentrer à 7 h. 25 min. à l'hôtel, après une course des plus intéressantes, quoiqu'elle eût pu être beaucoup plus belle.

Les deux jours qui suivirent, je passai quelques heures à de charmantes promenades. L'une conduit au lac Marion, exquis et minuscule entre les grands sapins, à 600 mètres environ au-dessus de l'hôtel. L'autre, c'est la voie ferrée qui, à quelques milles de la station, offre de si jolis coups d'œil sur le Mont Bonny et sur le Sir Donald.

L'ascension de l'Eagle Peak fut faite le 24 juillet.

J'eus ce jour-là le plaisir de trouver un compagnon en

la personne de M. Cordes, attaché à l'ambassade allemande de Pékin, qui était revenu de Chine sur le même paquebot.

L'ascension de l'Eagle Peak, situé entre l'Avalanche et le Sir Donald, est déjà classique. Une partie du chemin, qu'il faut se frayer, faute de *trail* à travers de très pénibles broussailles, un peu trop de neige et d'éboulis, la rendent moins amusante que celle de l'Avalanche Peak.

Par un ciel encore bien sombre après une chute de grêle, les précipices du Sir Donald apparaissaient, stupéfiants, entre les nuées.

L'après-midi du 25 juillet est belle enfin.

M. Cordes et moi décidons de faire la course du Sir Do-

nald en un jour, et, le 26 à l'aube, nous partons avec Christian Hasler et Édouard Feuz comme guides.

Voici notre journal de route.

3 heures (1,240 mèr.). — Départ de Glacier House. Nous suivons le chemin du grand glacier d'Illecillewaet, à droite duquel nous remontons sur des pentes de neige; puis, laissant à notre gauche le torrent qui descend de la base occidentale du Sir Donald (et par où nous reviendrons), nous remontons la moraine du grand glacier.



Le Sir Donald, vu du sommet de l'Eagle Peak, reproduction d'une photographie de M. Le-prince-Ringuet.

4 h. 15 min. — Lever du soleil, qui colore de jolies nuances roses les crêtes dentelées du Mont Hermit.

5 heures (1,850 mèt.). — Nous avons devant nous une petite muraille de quartzite dont nous remontons une strate, puis il nous faut tailler des pas dans la glace.

5 h. 30 min. (1,990 mèt.). — Après ce passage un peu lent, nous suivons une pente de neige. A notre droite sont les séracs du grand glacier; à gauche, le Perley Rock, dont les contreforts nous obligent encore à une petite escalade.

De 6 h. 15 min. à 6 h. 25 min. (2,310 mèt.). — Halte. La vallée de Glacier House commence à s'éclairer, et le Sir Donald y projette sa grande ombre triangulaire, flanquée de celles du Green's Peak et de l'Eagle Peak.

6 h. 40 min. (2,400 mèt.). — Nous atteignons une croupe de neige ensoleillée. Progressivement nous tournons vers le Nord, de façon à longer la face Sud-Est du Green's Peak.

7 h. 30 min. (2,760 mèt.). — A une seconde croupe de neige, nous nous trouvons enfin sur le sommet du grand névé d'Illecillewaet. La vue est très belle, et comparable à celles que l'on a aux environs de Zermatt lorsque l'on atteint la frontière d'Italie. Au premier plan, un énorme champ de neige, duquel émergent une série de pics aux flancs neigeux : Castor et Pollux, le Mont Fox, le Mont Deville, le Mont Macoun, et brusquement, vers l'Est, cette neige limitée par une muraille à pic qui tombe dans la vallée du Beaver, très boisée, et singulièrement bornée de l'autre côté par des collines couvertes de prairies, sans neige.

Remontant alors vers le Nord un névé dur et raide, suivi de quelques rochers, nous ne tardons pas à atteindre le sommet du Green's Peak.

8 h. 5 min. (2,930 mèt.). — Halte. Déjeuner.

En cinq heures nous avons fait 1,700 mètres d'ascension ;

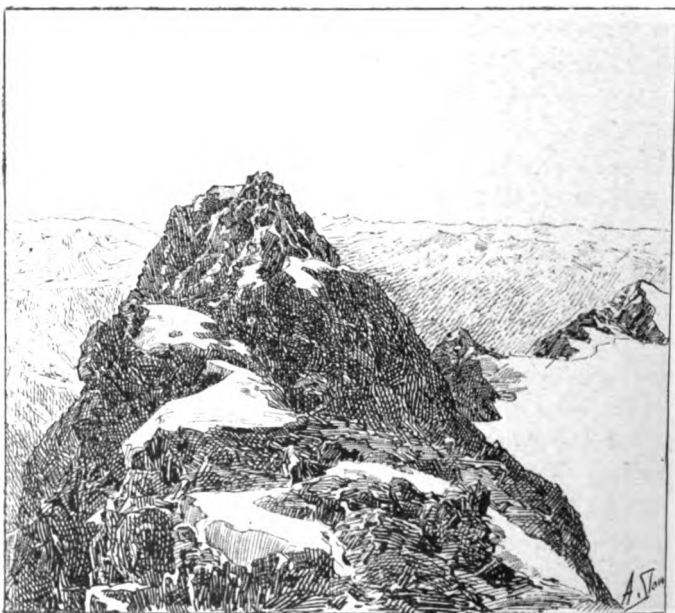
moins de 300 mètres nous séparent du sommet du Sir Donald, auquel nous ne devons arriver cependant, après bien des fatigues, que sept heures et demie plus tard !

A cette heure matinale, sans un nuage au ciel qui est d'une admirable transparence, la vue que nous avons du Green's Peak était magnifique et déjà excessivement étendue. Mais ce qui frappait surtout les regards, c'était au Nord, tout contre, la masse du Sir Donald, dont nous étions malheureusement séparés par un abîme absolument à pic, suivi d'un col très aigu à une cinquantaine de mètres au-dessous de nous. Les arêtes Sud-Ouest et Est de la montagne tombaient avec une inclinaison de plus en plus grande, cette dernière surtout qui arrivait presque à pic dans la vallée du Beaver, 1,500 mètres plus bas. A peu près de tous les côtés, surtout à la base, la roche, plus ou moins disloquée, pendait vers l'extérieur. Cependant l'œil exercé des guides percevait différents passages possibles : une sorte de cheminée en face de nous, et un peu à droite du col nous reliant à la montagne, mais qu'il semblait impossible d'atteindre ; une fente entre deux strates descendant un peu plus bas, du Nord-Ouest au Sud-Est, et qui nous eût permis de nous glisser jusqu'à une hauteur où la pente semblait moins dangereuse ; à gauche et aboutissant beaucoup plus bas, une pente raide couverte de pierrailles, suite d'un couloir d'avalanches.

Nous cherchâmes d'abord à prendre la voie la plus courte et qui nous parut la moins mauvaise, la fente entre les deux strates au voisinage de la petite crête.

Contournant la muraille verticale du Green's Peak du côté Ouest, nous descendîmes lentement dans l'ordre suivant : Feuz, Cordes, Häsler, et moi, par une petite cheminée, puis le long d'une strate suffisamment marquée. Dans le voisinage du névé qui descendait du col, sur des schistes micacés qu'un coup de pied faisait dégringoler dans le vide, le passage fut particulièrement difficile et

dangereux : après une heure et demie de ce travail, ayant traversé la pente de neige notablement au-dessous du col, nous mîmes le pied, à 10 h. 30 min. (2,850 mèl.), sur le Sir Donald, et l'on n'arrivait plus à distinguer sur le Green's Peak le chemin que nous venions de suivre. Nous avons fait 80 mètres de descente en une heure et



Le Sir Donald, vu du sommet du Green's Peak, dessin de Slom, d'après une photographie de M. Leprince-Ringuet.

demie. Là, nous nous trouvions assez près de la fente entre les deux strates, qui plongeait légèrement dans le vide, et nous cherchâmes tout d'abord à nous y engager. Mais la couche de glace qui la couvrait, suite des orages des jours passés, nous arrêta bientôt.

Une autre strate un peu plus bas, parallèle, d'une inclinaison beaucoup plus prononcée vers l'extérieur, était

peut-être praticable. Feuz chercha à s'y engager, attaché à la seconde corde que nous tenions aussi solidement que possible avec le peu de prise que nous donnait le rocher. Mais après quelques mètres de dangereux efforts, il dut revenir.

Nous étions un peu démoralisés, mais les guides ne perdaient pas courage.

Alors, tant par les rochers qui la bordaient que par l'instable et raide névé, nous nous dirigeâmes vers cette pente pierreuse que nous avions aperçue beaucoup plus bas, et à midi et quart nous pûmes mettre le pied sur un espace suffisant, voisin d'une petite cascade, pour nous reposer un peu et déjeuner. (De midi 15 à midi 45; 2,750 mèr.)

Nous étions à 180 mètres au-dessous du Green's Peak, que nous avons quitté trois heures auparavant.

A midi trois quarts nous repartons, très anxieux sur l'issue de notre journée. A quelque distance de nous un couloir où, de temps en temps, saute une volée de pierres. Nous cherchons encore à l'éviter en escaladant tout droit. Peine perdue. Il faut traverser par deux fois le couloir. « Vorwärts! Vorwärts! » crie Häsler, et nous passons aussi rapidement que nous le permettent la neige parsemée de pierres et les strates arrondies et à peine marquées d'un mur de rocher où l'eau tombe en cascades.

Enfin, après ce passage dangereux, la montée devient un peu plus aisée sur des éboulis et des pentes de neige.

2 h. 30 min. (3,020 mèr.). — Nous atteignons la ligne de faite Sud et faisons une petite halte. Cette fois, nous avons à escalader, avec quelques pentes de neige, un quartz dur, aux angles bien marqués, aux prises faciles, et nous atteignons enfin le sommet du Sir Donald (3 h. 35 min., 3,250 mèr.).

Un petit tas de pierres avait été construit par les

premiers ascensionnistes, et nous trouvons dans la bouteille qu'ils y avaient laissée une carte portant ces mots :

EMIL HUBER and CARL SULZER
Zürich, Switzerland. Winterthur, Switzerland.
Members of the Swiss Alpine Club

Porter, Harry Cooper

Climbed from small glacier on
South side through couloir and
South arête to summit on
July 26th 1890. Left camp 3⁵⁰, arrived
summit 10¹⁵. Wonderful view.
Three cheers for Switzerland !

Nous avons donc, sans nous en douter, célébré le neuvième anniversaire de la première ascension, *jour pour jour*.

La vue était sans limites ; seuls, de petits nuages légers flottaient au loin à une hauteur très grande dans cette atmosphère parfaitement calme. Les montagnes voisines, toutes inférieures en hauteur, laissaient la vue s'étendre sur les plans les plus éloignés, véritable tempête de pics neigeux dans toutes les directions. Quelques notes paisibles, comme la longue vallée rectiligne du Spillimachen, s'éloignant vers le Sud-Est, et celle du Beaver, couronnée de prairies analogues aux « alpes » de Suisse.

Derrière, la chaîne axiale des Rocheuses avec ses pyramides aiguës, comme l'Assiniboine (242°-140 kilom.), et au delà le Rocher des Trois-Sœurs (262° 1/2-150 kilom.) qui domine la voie ferrée au delà de Banff ; le groupe des environs de Laggan, avec le Victoria, le Lefroy, et le Temple (279° 1/2-75 kilom.) au sommet régulier comme ces chapeaux de gendarmes en papier blanc ; toutes ces montagnes apparaissaient déjà du Green's Peak à droite du Sir Donald.

Puis voici les vastes glaciers du Lyell et du Columbia (90 kilom.), et au Nord-Nord-Ouest, par 24°, une montagne

plus haute et plus éloignée que ces dernières et qui ne paraît pas être portée encore sur les cartes.

Mais ce sont les deux quadrants dirigés vers le Pacifique et le Sud, coupant successivement les divers échelons des Rocheuses, qui offrent le plus beau chaos de montagnes : deux groupes superbes, celui du Hermit aux crêtes dentelées (34° - 50°), d'un côté de la vallée d'Illecillewaet, celui du Fox, du Deville, du Donkin, couronné par le Dawson ($179^{\circ} \frac{1}{3}$ -14 kilom.), de l'autre, au delà du grand névé.

Entre les deux, derrière les chaînes successives, quelques sommets de toute beauté, dont le plus remarquable semble être le Mont Arthur du Golden Range (71° -170 kilom.).

Tout cela, c'est à peine si nous avons le temps de le fixer autrement que par la photographie, tout en nous réchauffant d'un peu de cognac, seul aliment qui nous reste. Il importe de partir pour n'être pas pris par la nuit sur le rocher. A 4 h. 25 min., nous commençons à descendre. Descente forcément lente, plus encore que la montée.

Nous arrivons sans encombre à 7 h. 30 min., au coucher du soleil, au point où nous avions déjeuné, avec un chemin plus court mais nouveau à suivre, par le névé qui nous a amenés ce matin du Green's Peak au Sir Donald. Encore un passage pénible pour descendre le long d'une cascade qui interrompt la pente de neige. Et puis là tout n'est pas fini, car une crevasse s'étend plus bas sur toute la largeur du ravin. Nous gagnons la muraille du Green's Peak, descendons en nous arc-boutant dans l'étroite fente qui isole la masse de neige, gagnons un petit pont, et remontons facilement alors sur le névé proprement dit.

8 h. 20 min. (2,640 mèt.). — Nous voilà enfin sortis du rocher où, à part deux heures de repos, nous nous sommes trouvés pendant onze heures et demie sans pouvoir perdre de vue un seul instant la place de nos pieds, de

nos mains et de la pointe de notre piolet. Il reste 1,200 mètres à descendre.

9 heures (1,850 mètr.). — Après la glissade à fond de train sur les pentes de neige et un cheminement sur la moraine, nous nous arrêtons exténués à 9 heures, à la nuit, au bord du torrent du Sir Donald.

Puis vient un trajet affreusement pénible dans la brousse, au bord du torrent, à la lueur des lanternes.

Pour ne pas glisser, nous nous pendons aux arbres qui se relèvent en nous fouettant. Les guides eux-mêmes trébuchent à chaque pas. Enfin nous rejoignons le glacier d'Illecillewaet, pour ma part sans semelles et culotte trouée, et à 11 heures et quart revoyons l'hôtel où, grâce à l'obligeante attention de Miss Mollison, un souper nous attendait.

Dans cette magnifique course de plus de vingt heures, où, à part le temps merveilleusement beau, — il pleuvait à torrents le lendemain, — nous avons rencontré des obstacles à peu près de tous genres, nos guides ont fait preuve d'une sûreté, d'une endurance, d'une énergie et d'une obligeance parfaites, que nous ne saurions trop reconnaître.

Dès le lendemain matin nous voilà l'objet d'une curiosité inquiète de la part des touristes yankees, et ce m'est une rare et singulière satisfaction que d'entendre tous ces reporters improvisés, pour obtenir un peu plus de détails, puiser dans quelque recoin de leur mémoire un stock de langue française, tandis qu'ils paraissaient l'ignorer complètement la veille.

La première ascension du Sir Donald a été décrite par M. Huber dans le *Jahrbuch* du Club Alpin Suisse en 1891.

L'auteur raconte comment M. Sülzer et lui partirent pour le Sir Donald après avoir fait une ascension de l'Uto

Peak (qu'il désigne sous le nom d'Eagle Peak), le sommet contigu au Sir Donald dans la direction de l'Eagle Peak. Ils campèrent le 25 juillet 1890 à 2,135 mètres, au pied de cette montagne, et partirent le 26 à 3 h. 45 min. du matin. Ils remontèrent le névé par où nous descendîmes entre le Green's Peak et le Sir Donald.

« Une bande de terrain apparaissait encore loin, bien recouverte de neige dans sa partie supérieure, qui partait du pied de la face Sud-Ouest pour aboutir à un pan de rocher formant la selle entre l'arête Sud du Sir Donald et le Green's Peak. »

Ils laissèrent à leur gauche une pente de neige qui se terminait à un sillon vertical du rocher, et continuèrent à monter vers la selle.

« Déjà les rochers s'étaient rapprochés des deux côtés, quand une crevasse dont le bord supérieur surplombait arrêta nos pas... Sauter par-dessus n'était pas possible... Passer sur les rochers à pic ne l'était guère... Seulement, au milieu, les pierres en tombant avaient creusé la neige dure et un peu relevé la lèvre inférieure : c'est ce qui nous permit de passer. »

On reconnaît là notre dernier obstacle à la descente.

A partir de ce point, je ne me rends pas très bien compte du chemin qu'ils suivirent pour atteindre l'arête Sud, bien qu'il dût beaucoup ressembler au nôtre : il paraîtrait cependant qu'ils trouvèrent un couloir à gauche du chemin d'avalanches, tandis que nous aurions pris à droite.

« Après avoir marché sur la neige, nous atteignîmes une bifurcation du couloir : nous prîmes à gauche, car l'autre était la continuation du chemin d'avalanche. La passe devint très étroite... pour se terminer à deux parois très rapprochées et à pic sur quelques mètres... A gauche une muraille s'élevait, presque ininterrompue jusqu'au sommet de la montagne...; à droite le flanc de la montagne, plat et assez lisse, interrompu par places de neige

et d'éboulis, aboutissait aux rochers de l'arête Sud. »

La fin de cette description correspond tout à fait au chemin que nous avons suivi pour gagner la même arête. Le reste de l'ascension fut tout à fait analogue.

Contrairement à l'affirmation de M. Huber, la montagne n'est pas formée de granit, mais de quartzite, et de schistes cristallins.

III. DE GLACIER HOUSE AU LAC LOUISE

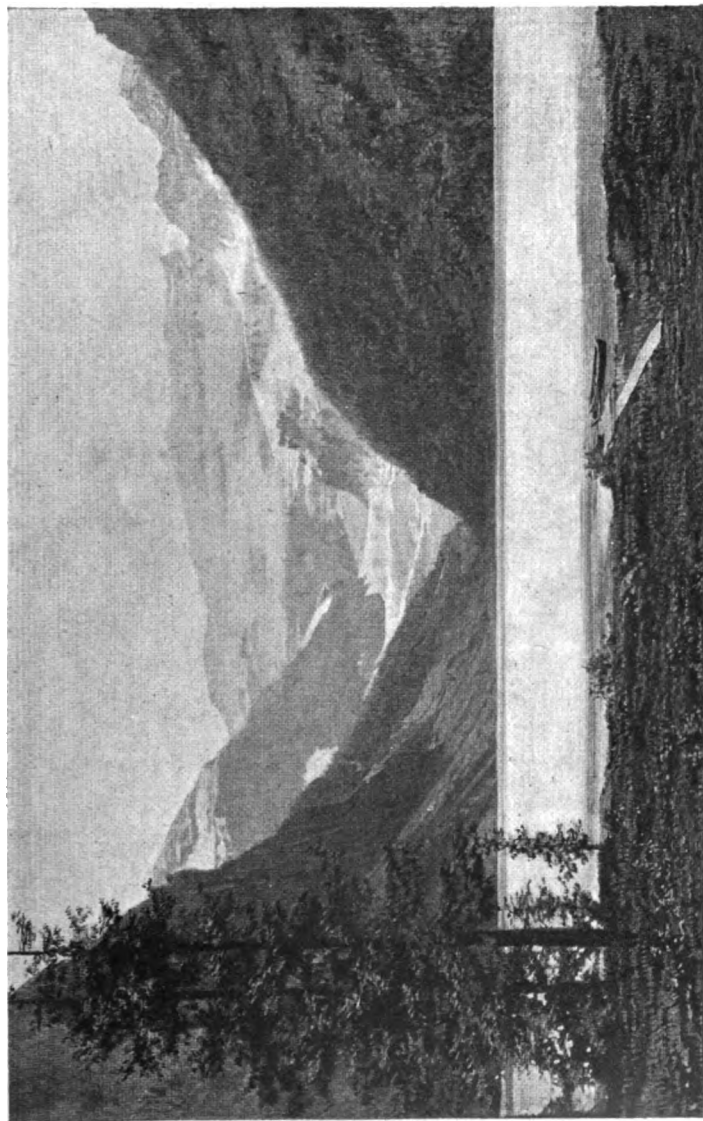
Après Glacier House, le Transcanadien franchit les Selkirks à la Roger's Pass, au pied du roc bizarre des Camels, puis redescend la vallée pittoresque du Beaver, large d'abord, couverte de grands sapins, puis rétrécie en des cataractes à la Porte du Beaver, où un arbre en franchit toute la largeur.

Voici de nouveau la Columbia et le sauvage vallon du Kicking-Horse (le Cheval qui rue). Sans l'aspect désolé de la grande forêt brûlée, le paysage serait superbe, avec le torrent qui bouillonne entre des montagnes aux formes rudement découpées, couvertes de neige, et, dans des échappées, les premiers glaciers de la grande chaîne.

Un peu après, les voyageurs peuvent s'extasier devant la ligne de partage des eaux, artistement marquée par un poteau indicateur avec des flèches, à la bifurcation d'une rigole artificielle qui sort d'un petit lac.

Puis voici la large vallée de la Bow, avec la station de Laggan, où l'on descend pour visiter le lac Louise, un peu au Sud, à 1,720 mètres d'altitude.

La vue du lac Louise, sobre de lignes comme un décor, est incomparable : un mur de glace, rectiligne, au fond ; à droite et à gauche deux montagnes jaunâtres, anguleuses, avec leurs strates horizontales coupées, tantôt à pic et tantôt en pente plus douce. Encore plus près, deux



Le lac Louise, éclairage du soir, d'après une photographie de M. Leprince-Ringuet.

collines couvertes de la sombre verdure des sapins; et, reflétant tout cela, le lac au premier plan, aux teintes merveilleusement changeantes du vert d'eau au vert noirâtre et du blanc argenté au bleu ciel, selon le nuage qui passe ou la ride qu'y souffle la brise.

Quant au chalet voisin, il ne mérite guère d'éloge.

Deux promenades conduisent à de beaux points de vue sur la région avoisinante : l'une, à droite du lac, au Mont Saint-Piran (2,620 mèt.), en passant par le curieux lac Agnès, situé au pied d'escarpements calcaires déchiquetés; on a une vue superbe sur le Lefroy (ou Kazel Peak), couvert d'un chapeau pointu de neige, et, vers le Nord-Ouest, un aperçu de la haute chaîne; — l'autre, à gauche, sur la Selle (2,400 mèt.), d'où s'ensuit la vallée du Paradis, parallèle à celle du lac Louise, que domine la masse énorme du Mont Temple (ou Lefroy), élevé de 3,520 mètres. Au Nord s'étend la vallée très large, aux teintes un peu pâles, de la Bow River.

A partir de Laggan, la route devient plus agréable et moins grandiose. Voici Banff, le séjour préféré des touristes, et, bientôt après, le Rocher des Trois-Sœurs, puis la plaine.

L'innovation de la Canadian Pacific Railroad Company a trouvé de l'écho parmi les sportsmen anglais. Il est probable qu'elle sera continuée dorénavant, et les alpinistes du vieux continent, amateurs de nouveau et d'imprévu, pourront facilement explorer cette superbe région de forêts, de rocs, et de neiges, qui a tout le grandiose de la haute Suisse, avec plus de sauvagerie.

F. LEPRINCE-RINGUET,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

SCIENCES, LETTRES ET ARTS

I

LES FEMMES ALPINISTES

MISS BREVOORT

(PAR M^{lle} MARY PAILLON)

Nous avons commencé l'histoire ancienne de l'alpinisme féminin en publiant en 1893, dans l'*Annuaire* du Club Alpin Français, une notice sur M^{lle} d'Angeville : nous continuerons aujourd'hui notre étude en parlant de la période qui a été le moyen âge alpin, et en présentant aux lecteurs de l'*Annuaire* une étrangère, Miss Brevoort, qui personifia cette seconde époque. Plus tard, nous aborderons l'histoire moderne en écrivant la biographie de Miss K. Richardson, qui est la figure la plus saillante de cette troisième phase.

A l'aide des précieuses notes laissées par M^{lle} d'Angeville, nous avons raconté les obstacles qui vinrent à l'encontre de son projet d'ascension au Mont-Blanc, obstacles provenant de la connaissance rudimentaire qu'on avait de la montagne et du refus de quelques guides de faire partie d'une expédition aussi aventureuse, obstacles moraux provenant de l'opinion publique défavorable à son projet, de l'opposition de sa famille et de ses amis qui s'alarmèrent pour elle de ce qu'ils traitèrent de folie ; puis nous avons raconté le triomphe, dont les proportions mêmes prouvèrent l'importance. Aujourd'hui nous voulons mon-

trer que, si Miss Brevoort, qui était indépendante de par sa nationalité et sa situation, ne connut pas les entraves apportées par les préjugés religieux et mondains qui paralysèrent Saussure et M^{lle} d'Angeville, si elle n'eut pas à surmonter des obstacles de même nature, elle eut du moins à vaincre tous ceux qui sont réservés aux premiers explorateurs : ignorance du terrain, marches et contremarches, bivouacs imprévus, gîtes repoussants, difficultés d'approvisionnement et suspicion de la part des habitants.

De 1868 à 1875, les grimpeurs qui pratiquaient la montagne eurent souvent la bonne fortune de rencontrer un trio d'alpinistes devenus célèbres, Miss Brevoort, le Rév. W. A. B. Coolidge et Tschingel, belle chienne corniaut, la fidèle compagne des deux précédents. A notre grand regret, nous n'avons pas été du nombre de ces favorisés, et, quand nous eûmes le plaisir de connaître M. Coolidge, il avait perdu ses deux compagnes d'excursions. Nous lui devons les documents précis et intéressants que nous allons essayer de résumer, et nous remercions ici le grand alpiniste d'avoir bien voulu revoir ce travail après nous en avoir fourni les éléments.

Margaret Claudia Brevoort, qu'on appelait Meta, du diminutif allemand de Margaret, naquit à New-York, cinquième enfant — sur huit qu'il y eut — et troisième fille, le 4 novembre 1825, de Henri Brevoort et de Laura Carson, de Charleston (Caroline du Sud). La famille Brevoort, originaire de la ville de Bredevoort, dans le duché de Gueldre aux Pays-Bas, s'était établie à New-York vers 1700 et fut une des familles dites « Knickerbocker ».

Elle posséda de très grands terrains dans ce qui était alors la « petite ville » de New-York, qui avait perdu son nom de New-Amsterdam en 1664, lors de la conquête anglaise. Ces terrains acquirent une grande valeur lorsque la ville commença à grandir ; ils se trouvaient en effet situés en plein centre, et aujourd'hui encore, le Broadway et

l'Eleventh Street décrivent une courbe, la famille Brevoort ayant refusé de laisser morceler ses terrains pour le passage de ces deux grandes voies. Un hôtel de New-York porte encore le nom de Brevoort-House. Ce ne sont pas les seuls souvenirs laissés par les premiers membres de cette famille; il existe aussi dans les régions arctiques un cap appelé « Cape Brevoort », en mémoire d'un oncle de Miss Brevoort (frère aîné de son père), savant historien et géographe distingué.

Le père de notre héroïne, Henri Brevoort, fut un homme d'une intelligence remarquable et fit dans le Nord-Ouest des États-Unis de très grands voyages à la recherche des fourrures précieuses. Avant l'époque des bateaux à vapeur il vint plusieurs fois en Europe. Il voulut donner à ses enfants une éducation supérieure, et tint à les placer dans les écoles célèbres du vieux monde : ses deux fils à l'école de Hofwyl près de Berne, ses deux filles à Paris au couvent du Sacré-Cœur, alors très à la mode. La famille Brevoort se trouvait à Paris lors des trois jours de la Révolution de Juillet en 1830. Elle habitait déjà, croyons-nous, dans la rue Mont-Thabor, près de la rue Castiglione; elle fut donc ainsi au foyer même de l'émeute. La famille Brevoort finit même par se fixer en Europe, l'hiver à Paris, et l'été en Suisse, où il est probable que les jeunes écoliers durent faire des excursions à pied; M. Coolidge possède du reste un panorama du Faulhorn avec une inscription prouvant qu'il avait été donné à sa grand'mère, Mrs Brevoort, le 7 août 1835, en souvenir de son ascension.

Ce que nous venons de rappeler sur les ancêtres de Miss Brevoort, les aptitudes scientifiques et géographiques de son oncle, les énergiques explorations de son père, les excursions alpestres de sa mère, et ce que nous avons dit des courses faites probablement avec ses frères, nous montre facilement comment ses hérédités, d'une part, et

les circonstances de l'autre, la préparaient à faire de l'alpinisme.

La vocation alpine de Miss Brevoort ne découla pas seulement de ses ascendances, elle vint aussi de son dévouement maternel à un jeune neveu, fort délicat, dont elle soigna l'enfance malade en lui faisant faire des courses dans la montagne.

Après la mort de leur mère (1845) et de leur père (1848), Miss Brevoort et sa sœur aînée étaient revenues à New-York; en 1849, cette dernière avait épousé M. F. W. Coolidge; Miss Brevoort, ne pouvant se résigner à se séparer de sa sœur, qu'elle chérissait, vint habiter sa maison; Mrs Coolidge fut fort malade à la naissance de son premier enfant, et ce fut Miss Brevoort qui prit soin de lui, le regardant comme son fils et l'adoptant en quelque sorte. Ce dévouement aux siens ne l'absorbait pourtant pas complètement; elle trouvait encore le temps de soigner les malades, dans un grand hôpital de New-York, comme membre d'une communauté religieuse protestante, dont elle faisait partie depuis 1853; on sait en effet qu'il y a des ordres religieux dans l'Église épiscopale ou « High Church », qui est la plus rapprochée de l'Église romaine.

Ainsi s'écoulèrent de longues années. En 1864, Miss Brevoort et sa sœur quittèrent l'Amérique et vinrent passer l'été à Saint-Germain-en-Laye; Miss Brevoort désirait se rapprocher de Paris pour confier son neveu aux soins d'un célèbre médecin. L'hiver suivant, la famille s'établit à Cannes et y fit différentes excursions; le point culminant de la région, le sommet du Pezou (266 mètres d'altitude!), les attira naturellement. Cependant Miss Brevoort y monta seule, son neveu, celui qui devait devenir le vaillant grimpeur que l'on sait, étant encore trop faible pour l'accompagner; et ce fut cette minuscule petite colline qui fit germer en elle le désir de gravir des montagnes plus élevées. Modeste et première victoire d'une



Miss Brevoort, dessin de Slom, d'après une photographie.

alpiniste qui devait en remporter tant d'autres. Conquis par la montagne, la tante et le neveu résolurent d'aller en Suisse; au mois de juin ils se rendirent à Gènes par la route de la Corniche; ils passèrent en diligence de Suze à Saint-Michel, où commençait alors le chemin de fer, et de là gagnèrent Genève. Ils choisirent comme centre la ville de Thoune; ils y firent des excursions avec quelques amis et eurent ainsi, le 17 juillet, l'occasion de grimper au Niesen (2,366 m.), cette belle montagne dominant le lac de Thoune, en compagnie d'un jeune élève de l'école fédérale d'artillerie, le fils du duc d'Aumale; vingt-sept ans plus tard, en 1892, M. Coolidge a retrouvé sur le registre de l'hôtel du Niesen la signature de l'héritier des Condé.

Ce fut le 14 juillet de cette même année 1865 qu'arriva la retentissante catastrophe du Cervin. Elle eut le résultat bien humain et presque naturel d'inspirer à Miss Brevoort et à son neveu le désir de se rendre à Zermatt. Après une petite tournée préliminaire, ils entreprirent leur première grande course, le passage de la Strahlegg, et arrivèrent ainsi à Zermatt. Ils y firent l'ascension de la Cima di Jazzi, après quoi ils quittèrent ce centre par le col Saint-Théodule, pour gagner Courmayeur, puis Chamonix par le col du Géant. Miss Brevoort, qui avait à ce moment la pensée de retourner prochainement en Amérique, ne voulait pas quitter la France sans avoir vaincu le Géant des Alpes. Pendant qu'elle montait au Mont-Blanc, son jeune neveu, qui n'était pas encore assez fort pour supporter de si grandes fatigues, gravissait la Flégère afin de suivre les péripéties de l'ascension de sa tante; elles ne manquèrent point, car il vit la caravane exécuter une périlleuse glissade qui manqua se terminer dans la Grande crevasse. M. Coolidge a communiqué à M. Durier sur cette ascension quelques détails pittoresques que nous extrayons du *Mont-Blanc*, page 173.

« Le 2 octobre 1865, Miss Brevoort, accompagnée de M^{me} Denise Sylvain-Couttet, atteignit le sommet avec deux guides et deux porteurs. Suivant le rite consacré, on vida une bouteille de champagne à la santé du Mont-Blanc, puis on organisa un quadrille. Le Mont-Blanc, qui n'avait jamais vu pareille fête, se comporta en parfait maître de maison. La salle de bal (un peu fraîche) était tendue d'un ciel bleu foncé et merveilleusement éclairée. Après la danse, toutes les voix, hommes et femmes, entonnèrent la *Marseillaise*; c'était bien alors le seul coin de terre française où l'on pût chanter en plein air l'hymne de la République, et ce coin est couvert de neiges éternelles. Mais la liberté aime les cimes, souvent elle en est descendue, comme l'eau des glaciers, pour fertiliser le monde. » Miss Brevoort, habituée aux idées de liberté du peuple américain, fut toujours une républicaine fervente, même sous le second empire.

Miss Brevoort inaugurait ainsi par cette première campagne sa brillante carrière alpine. Bien rares étaient à cette époque les femmes qui se livraient à l'alpinisme, cet exercice réputé dangereux. — Nous citerons pourtant trois Anglaises, Miss Lucy Walker, et Misses Anna et Ellen Pigeon, qui firent de l'alpinisme, la première de 1858 à 1879 et les deux autres de 1869 à 1876, puis M^{lle} Élise Brunner, de Berne¹. Et s'il y eut bien encore quelques femmes alpinistes, elles ne firent que des courses isolées et peu nombreuses. — Bien rares étaient les grimpeuses, bien sommaires étaient les gîtes, peu connues étaient les routes, et il fallait certainement une forte dose de courage et d'énergie pour entreprendre des expéditions qui comportaient tant de risques et si peu de confort.

Le projet de retourner en Amérique ayant été aban-

1. Morte en 1898. Voir *Jahrbuch des S. A. C.*, XXXIV, p. 393, et *Alpina*, 1899, p. 22. Elle publia un article sur le Schreckhorn dans le *Jahrbuch des S. A. C.*, VI.

donné, les deux voyageurs passèrent l'hiver de 1866 à 1867 à Florence, où ils lurent *Peaks, Passes and Glaciers*, le premier recueil de récits alpins, qui fut, comme on le sait, le précurseur de l'*Alpine Journal*. Cette lecture les passionna et, l'été venu, ils suivirent l'un des itinéraires décrits en se rendant de Chamonix à Zermatt par la « Haute Route ». Cette campagne se fit avec François Dévouassoud comme guide-chef.

L'année suivante, Dévouassoud alla dans le Caucase avec M. Freshfield; force fut donc à nos voyageurs de chercher un autre guide. C'est en effet en 1868 que nous voyons entrer en scène le célèbre Almer; ainsi commence cette longue amitié qui ne se terminera que par la mort des contractants. Avec Almer entre aussi en scène une autre amitié non moins fidèle, qui ne se terminera, elle aussi, que par la mort: nous voulons parler de celle de Tschingel. Jean Vénéon nous a donné une biographie de la fameuse chienne, biographie aussi touchante que spirituelle, à laquelle nous nous proposons de faire quelques emprunts. Sans aller aussi loin que Byron, proclamant qu'il n'avait eu qu'un ami, et que cet ami était un chien, nous croyons que l'amitié canine n'est point à dédaigner, et loin de sourire, comme le font quelques-uns, de la bienveillance des races anglo-saxonnes envers les animaux, nous pensons au contraire que c'est un des traits les meilleurs de leur caractère; il faut sans doute en rechercher les causes dans l'état avancé de leur civilisation, qui adoucit leurs mœurs; dans la vie tout intérieure du « home », qui est sans doute une résultante du climat, et où les animaux domestiques deviennent forcément des amis; peut-être aussi dans la fréquentation des Indous qui, par religion, sont obligés de respecter tout ce qui vit. Pour nous, nous pensons que cette bienveillance est l'état naturel des rapports de l'homme avec les créatures inférieures. Sur ce sujet nous aimerions à rappeler

ici une merveilleuse page du doux Amiel, mais nous devons nous borner à citer ses conclusions : avec une logique serrée et des aperçus de grand penseur, il nous donne la théorie exacte de ce que doivent être les devoirs de l'homme envers l'animal et les droits de l'animal sur l'homme : tout service d'utilité imposé à l'animal exigeant

un service de protection et de bonté de la part de l'homme.



Le chien Tschingel, reproduction d'une photographie de MM. Hills et Saunders, à Oxford.

J'ai dit que Tschingel était une belle chienne corniaut; elle était « Haute de cinquante centimètres...; d'un rouge brun, sa robe lisse, très rase... portait blanc, sur la poitrine un jabot et, aux jambes, gants et manchettes; » Almer père l'offrit au jeune Coolidge, qui n'avait pas encore tout à fait dix-huit ans, pour le consoler d'un échec à

l'Eiger, où la caravane avait dû reculer devant le verglas. Peu de jours après, les voyageurs quittaient Grindelwald, emmenant Tschingel qui fit bientôt avec eux, « sans défaillance, sa première grande ascension, la Blümlisalp ».

De 1868 à 1876, Miss Brevoort fit un grand nombre de courses, dont nous donnerons la liste complète à la fin de ces pages; toutes, à une ou deux exceptions près, furent faites avec les deux amis dont nous venons de parler. Tschingel, comme sa maîtresse, devint une grande alpiniste, « et fit chaque année le trajet d'Angleterre aux Alpes et des Alpes en Angleterre, avec entre temps une cam-

pagne alpine toujours glorieuse » ; un instinct spécial lui faisait deviner les crevasses cachées, les meilleures directions à prendre à travers les crevasses ouvertes, la valeur des ponts de neige, et sa science de bête vint même en aide à la science des hommes. Pendant une ascension aux Diablerets, la caravane s'était égarée sur un glacier incliné ; un guide du pays commençait à perdre courage, lorsque, voyant manœuvrer Tschingel, il s'écria : « Le chien a l'air de savoir le bon chemin, suivons-le. » Ainsi fut fait, on suivit pas à pas Tschingel, qui conduisit tout son monde, sans une erreur, sans une contremarche, au bas du glacier.

Ce fut en 1870, le 24 juin, que Miss Brevoort mit pour la première fois le pied sur cette terre dauphinoise qui devait être pour elle le théâtre de nombreux exploits. Le Rev. W. A. B. Coolidge, dans l'*Annuaire* de la Société des Touristes du Dauphiné pour 1892, nous a conté d'une façon charmante les péripéties de cette première campagne : « Je ne sais pas au juste quelles furent les raisons qui nous amenèrent à choisir le Dauphiné comme champ d'excursions, mais j'incline à croire que ce fut l'ambition. On savait, en effet, qu'il y avait dans cette région un assez grand nombre de pics encore vierges, et comme en 1870 on disait déjà que les Alpes étaient « épuisées », il s'agissait de prouver qu'il n'en était rien. Il est vrai que les auberges du Dauphiné jouissaient, parmi les alpinistes anglais, d'une fort mauvaise réputation, qui, je m'empresse de le dire, n'était pas tout à fait imméritée. Mais M. Ball, dans son *Guide des Alpes*, insistait sur ce fait que l'ascension des Écrins était la plus difficile qui eût été faite jusqu'à ce moment. Il faut se rappeler qu'à cette date, il n'avait été publié que fort peu de chose sur les montagnes de l'Oisans. Le livre de M. Whymper ne parut qu'en 1871, et nous n'avions à notre disposition que quelques notes prises sur l'*Alpine Journal*, et l'ouvrage de

M. Bonney, *Sketches in the High Alps of Dauphiné*. Ainsi il y avait là tout un monde à explorer, et cela suffisait pour nous y attirer. En somme, pour une raison ou pour une autre, nous nous décidâmes à affronter tous les périls de l'inconnu et à nous hasarder dans l'Oisans. Je fis une visite à M. Tuckett, qui, outre de nombreux renseignements, voulut bien me donner la série lithographiée de ses esquisses, prises de divers points pendant les dix jours qu'il avait passés en Oisans en 1862. » Rappelons aux curieux des choses anciennes que quelques-unes de ces précieuses esquisses ont été publiées par M. Adolphe Joanne en un appendice de 18 pages à son *Guide itinéraire descriptif et historique du Dauphiné*, deuxième partie, 1863, pages 445-462. Ces esquisses au trait, au nombre de dix, sont accompagnées d'itinéraires détaillés qui font de ce fascicule un trésor des plus précieux au point de vue de l'histoire alpine.

Pleins de confiance dans les projets dont nous venons de parler, nos grimpeurs gagnèrent la Grave par le col des Aiguilles d'Arves et le col de Martignare, d'où ils aperçurent la Meije pour la première fois. Ils annoncèrent victorieusement aux habitants de la Grave qu'ils venaient faire l'ascension de la Meije; l'étonnement de ces montagnards fut grand; il est à remarquer toutefois que presque toujours ce sont des étrangers qui leur révèlent leurs montagnes, et pour la Meije le fait est certainement moins étonnant que pour tant d'autres sommets plus faciles. M. Coolidge nous donne le secret de sa naïve audace : avant de quitter l'Angleterre il avait questionné, relativement à la Meije, M. Tuckett sur les explorations qu'il avait faites en Oisans en 1862, et M. Tuckett lui avait indiqué, comme devant être le point culminant, un gros mamelon neigeux au Nord du Pic Central, et qui fait belle figure depuis la Grave. L'entreprise paraissait donc très réalisable. En route la caravane s'aperçut de son erreur et dé-

jeuna entre ce mamelon et le Pic Central. « Avant d'atteindre, dit-il, le Rocher de l'Aigle, nous avons découvert sur l'horizon la masse étincelante du Mont-Blanc, que nous saluâmes comme un ami du sein de cette région qui nous était étrangère : c'est le sentiment que m'inspire aujourd'hui la Meije quand je l'aperçois de loin, tant elle a pris de place dans ma vie ! »

Du Rocher de l'Aigle, la caravane se dirigea sur le Pic Central qui lui parut le véritable sommet, et elle en fit la première ascension. En haut du Pic Central, fâcheuse surprise : le Pic Occidental se trouvait plus élevé. Almer, qui avait un sens très juste des altitudes, diagnostiqua 12 à 13 mètres de différence ; il ne se trompait guère, puisque le Pic Occidental a en réalité 17 mètres de plus que le Pic Central. La déception fut grande, et l'orgueil de la victoire en fut certainement diminué. Pourtant cette victoire était magnifique, surtout si on se reporte à cette époque, et si on se rappelle l'étonnante silhouette du Pic Central qui devait paraître alors ingravissable. Miss Brevoort garda jusqu'à sa mort, avec le regret de cet échec, l'espoir de faire la conquête de cette fière vierge. Cette redoutable montagne ne devait être foulée par un pied féminin que dix-huit ans plus tard, par une Anglaise, notre collègue et amie Miss K. Richardson, et ce fut pour M. Coolidge l'occasion de lui en exprimer ses félicitations dans quelques lignes lui rappelant le touchant souvenir de sa tante.

A Vallouise, où les voyageurs se rendirent en quittant la Grave, il se passa des incidents dignes du moyen âge : on leur refusa l'entrée de l'auberge, ils durent parlementer longtemps avec l'aubergiste pour arriver à conquérir le gîte dont ils avaient le plus grand besoin, étant très fatigués. La vue de leur tente, de leur corde, et de leurs piolets, du long bâton de Miss Brevoort¹, de leur chien

1. Miss Brevoort ne porta jamais de piolet, ce furent les Misses Pigeon qui furent les premières à adopter cet usage.

même, les fit prendre pour des chercheurs d'or et, qui pis est, pour des sorciers! M. Coolidge ajoute : « J'ai été pris bien souvent pour un vagabond, un ouvrier, un marchand de lunettes, un espion, un mineur, etc., mais c'est la seule fois que j'ai été soupçonné de connivence avec Sa Majesté le Diable!... » Et ces choses se passaient en 1870!

La vie des premiers explorateurs ne manquait pas d'imprévu. Un fâcheux accident, une blessure au pied, contraignit Miss Brevoort à rester à Vallouise pendant cinq ou six jours; ce contretemps la priva d'accompagner son neveu aux Écrins, à l'Ailefroide et au Pelvoux; elle dut rester avec Tschingel dans un grenier de l'ancienne auberge de Giraud, où elle n'eut comme nourriture qu'un sac de noix. Aujourd'hui, grâce à ces initiateurs, Vallouise, comme tant d'autres centres alpins, a des hôtels convenables où on est reçu avec empressement et où l'on peut dormir et manger sans répulsion.

Cette première campagne en Dauphiné apprit à nos voyageurs le charme sauvage et irrévélé des montagnes de l'Oisans. Miss Brevoort y revint jusqu'à quatre fois, en 1872, 1873, 1874 et 1875. Dans cette région favorite, deux sommets dont elle fit la première ascension portent son nom : l'un est le sommet principal de la Grande-Ruine, d'une altitude de 3,754 mètres, et s'appelle Pointe Brevoort; l'autre, qui s'élève à 3,251 mètres, fut baptisé Pointe Marguerite. La veille de la conquête de la Grande-Ruine, la caravane de Miss Brevoort, après une journée de grande fatigue, campa sur le glacier de la Casse-Déserte à une altitude de 3,500 mètres. Le lendemain on jugea à propos de laisser Tschingel à la tente; mais, au moment où les grimpeurs arrivaient au sommet, ils virent la bonne bête, toute frétilante de joie, atteindre le point culminant par un chemin à elle; aussi son mattre a-t-il dit plaisamment, dans l'*Alpine Journal*, que Tschingel avait fait cette

ascension « sans guide ». Quelques années plus tard, M. Duhamel, en faisant la deuxième ascension de la Grande-Ruine, a rapporté une carte trouvée dans le cairn et ainsi conçue : « Miss Brevoort, Coolidge, Tschingel (Hon., A. C.), Christian Almer, Peter Michel, Christian Roth, Peter Bleuer, made the first ascent of this the highest point of the Grande Ruine, July 19th 1873; view cloudy; but what is seen very fine, especially the Ecrins. » Sur cette carte, Tschingel n'avait pas pris un titre usurpé : en 1869, à sa descente du Mont-Rose, quelques membres de l'Alpine Club, réunis au Riffel, avaient en effet proclamé, par acclamation, Tschingel « membre honoraire de l'Alpine Club ».

La même année Miss Brevoort fit la première ascension de la Corne Sud de l'Aiguille Septentrionale d'Arves; elle fit aussi la première ascension du Râteau, d'où elle put saluer sa conquête de l'année précédente, le Pic Central de la Meije, et admirer son étonnant aspect surplombant.

En janvier 1875, Miss Brevoort éprouva un grand chagrin, la mort de sa sœur chérie. De ce fait, elle se trouva chargée de sa nièce, la jeune sœur de M. Coolidge, et dut l'emmener avec elle en Dauphiné. Mais ses projets comportaient une dose de fatigue que Miss Brevoort, dans sa grande expérience alpine, eut la sagesse de ne pas vouloir imposer à une jeune fille de dix-sept ans, absolument sans entraînement à ce sport nouveau pour elle; elle la laissa donc au Bourg-d'Oisans, sous la garde d'une femme de chambre, et la confia à la maternelle surveillance de la bonne M^{me} Martin, dans ce petit hôtel de Milan si connu de tous les alpinistes de la première heure. De leur côté, nos grimpeurs entreprenaient une campagne qui devait les conduire, après plusieurs nuits à la belle étoile, au Désert-en-Valjouffrey; c'est alors qu'ils firent, dans la grande arête qui sépare le Vénéon de la Bonne, la pre-

mière ascension d'une pointe située au Sud de la Roche de la Muzelle, à laquelle ils donnèrent le nom de Pointe Marguerite. La solitude austère des montagnes donne aux impressions les plus simples une telle intensité qu'on s'expliquera facilement la poignante sensation de mélancolie qu'éprouva le Rév. W. A. B. Coolidge, lorsque, six ans plus tard, il retrouva tout à coup, sur le col du Vallon de Lanchâtra, les cendres du feu qui avait réchauffé sa chère tante et sa bonne chienne, toutes deux à jamais disparues.

Nous nous sommes étendus longuement sur les campagnes de Miss Brevoort en Dauphiné parce que cette terre fut pour elle, comme pour son neveu, une terre d'élection; le Rev. W. A. B. Coolidge a dit quelque part¹ que s'il n'était pas Dauphinois de naissance, ce qui n'était pas sa faute, il l'était certainement de cœur. Quant à Miss Brevoort, c'était une Française d'adoption : nous n'en voulons pour preuve que la grande affliction que lui causèrent en 1870 les tristes événements de la guerre franco-allemande.

Son amour pour le Dauphiné ne l'avait pas empêchée de faire chaque année de remarquables courses dans d'autres districts, notamment dans les massifs du Mont-Blanc, du Mont-Rose et de l'Oberland Bernois. Nous avons dit que nous donnerions à la fin de ces pages la liste complète des ascensions de Miss Brevoort; cependant nous voulons appeler l'attention des grimpeurs sur ses premières ascensions d'abord, ses premières ascensions féminines ensuite, et enfin sur ses ascensions d'hiver.

Entre les premières ascensions, citons : la Meije Centrale, le Fusshorn (point culminant 3,701 mèl.), l'Aiguille Septentrionale d'Arves (Corne Sud), le Râteau, la Grande-Ruine (Pointe Brevoort), le Mont Thuria, la Pointe Margue-

1. *Annuaire* de la Société des Touristes du Dauphiné, 1892, pages 187-188.

rite et le Fusshorn (Pointe 3,628), sa dernière ascension, trois mois environ avant sa mort; cette ascension fut aussi la dernière de Tschingel.

Parmi les premières ascensions féminines, nous rappellerons : les Grandes-Jorasses, le Silberhorn, la Jungfrau, le Weisshorn, la Dent-Blanche, le Bietschhorn, le Mönch (de la Wengernalp), l'Ochsenhorn, l'Aiguille de Blaitière, et la première traversée féminine du Cervin de Zermatt au Breuil; elle prit ainsi sa revanche de l'échec de sa première tentative au Cervin en 1869 par le difficile versant italien, échec qui avait permis entre temps (juillet 1871) à Miss Walker de la devancer sur le sommet, par le versant suisse toutefois.

Ce fut encore Miss Brevoort qui inaugura les hautes ascensions d'hiver dans un séjour à Chamonix en décembre 1873. Elle passa de là à Grindelwald, d'où elle fit en janvier 1874 l'ascension du Wetterhorn et de la Jungfrau. Ces ascensions eurent naturellement un grand retentissement; elles étaient à peine terminées que les journaux locaux et les feuilles anglaises en faisaient mention; la chose s'explique facilement, car à cette époque, sauf quelques passages de cols réputés difficiles dans ces conditions, on avait cru impossible d'aborder en hiver les sommets de la haute montagne. Il faut joindre à ces exploits une tentative hivernale au Mont-Blanc le 1^{er} janvier 1876 et les jours suivants. La caravane monta à trois reprises différentes aux Grands-Mulets, où elle passa en tout cinq nuits; une fois même elle campa au Grand-Plateau, d'où elle fut impitoyablement repoussée par la tourmente qui sévissait furieuse et implacable. La gloire de conquérir la plus haute cime des Alpes en hiver était réservée à Miss Straton qui, le 31 janvier 1876, en atteignit le sommet, où elle eut à subir un froid de 24°.

On voit que l'exemple donné par Miss Brevoort avait été immédiatement suivi. Aujourd'hui l'alpinisme hiver-

nal est devenu un sport très en faveur, l'expérience ayant appris aux touristes à se préserver des dangers de congélation qui sont le grand et terrible écueil des hautes ascensions d'hiver. Il faut reconnaître cependant qu'au moyen âge alpin ces tentatives démontraient une rare force de volonté et un courage peu commun, sans parler du sens esthétique qu'elles révélaient chez leurs auteurs; la magnificence spéciale des vues d'hiver suffirait en effet, à elle seule, à expliquer l'attrait des montagnes dans cette saison.

Pendant la courte maladie qui précéda la mort de Miss Brevoort, Tschingel « venait doucement gratter à la porte de la malade et, une fois près d'elle, appuyait languissamment sa tête sur le bord du lit, la regardant à travers des larmes silencieuses ». Miss Brevoort mourut, après huit jours de maladie, à Dorking (Surrey, Angleterre), le 19 décembre 1876; elle fut enlevée par une affection rhumatismale aiguë, « rheumatic fever »; elle était âgée de 51 ans seulement; elle a été inhumée à Oxford, auprès de sa sœur bien-aimée.

Miss Brevoort fut une femme accomplie qui eut à un égal degré les qualités du cœur et de l'esprit.

Elle refusa de se marier et se dévoua, comme on l'a vu, à sa sœur et à son neveu. Elle répandit sa tendre protection sur tous les faibles, enfants ou animaux. Il n'était pas rare qu'elle adressât des remontrances dans les rues à ceux qui maltraiétaient chevaux ou chiens. Quoi d'étonnant qu'elle fût spécialement affligée du sort des esclaves; elle avait eu l'occasion de les voir de près dans la Caroline du Sud, chez sa grand'mère; ils étaient pourtant bien traités dans cette riche famille, mais cela ne l'empêchait pas de les avoir en grande pitié; aussi fut-elle une « Northerner » très ardente pendant la guerre de Sécession (1861-1865). Une légende veut même que ce soit ce motif qui l'ait fait fuir d'Amérique : nous savons que la légende

n'est pas exacte, et ne repose sur aucun fondement, mais son excellent cœur dut certainement ressentir au plus haut degré l'horreur de l'esclavage et approuver hautement les efforts généreux de sa célèbre compatriote, M^{me} Beecher Stowe, dont le beau livre contribua si puissamment à l'émancipation des Noirs.

D'un esprit très cultivé, Miss Brevoort acquit la connaissance approfondie de l'allemand et de l'italien; elle parlait si parfaitement le français que, lors de sa sortie du Sacré-Cœur, elle dut apprendre de nouveau l'anglais qui était pourtant sa langue maternelle. Elle écrivit des poésies, mais son seul article publié est le récit de son ascension au Bietschhorn, dans l'*Alpine Journal*, vol. VI, sous la signature de son neveu qui en possède le manuscrit écrit tout entier de sa main. Elle avait dû obéir au règlement de ce journal, qui doit être rédigé exclusivement par les membres de l'Alpine Club. A cette époque aucune dérogation n'avait encore été faite à cet usage. La signature du neveu ne parvient toutefois pas à voiler entièrement la personnalité de la tante. On retrouve dans cet article des qualités de grâce et d'esprit toutes féminines. Miss Brevoort dessinait et peignait aussi : nous savons que M. Coolidge possède un carnet de voyage, lui ayant appartenu, contenant d'intéressants croquis faits par elle en Dauphiné, à une époque où cette région était presque inconnue.

En écrivant ces pages, suite naturelle de notre étude de l'alpinisme féminin, nous espérons avoir fait comprendre que Miss Brevoort, comme M^{lle} d'Angeville, fut une femme d'un haut caractère : sans doute ce caractère n'eut pas à se manifester d'une façon aussi énergique, ni pour les mêmes motifs, mais il fallut à Miss Brevoort une dose de patience, d'endurance, de bonne humeur, qui égala en mérites la virile obstination de sa devancière. Adressons-lui donc ici un tribut d'admiration, non pas seulement

parce qu'elle a gravi des pics majestueux dressés fièrement dans l'azur, non pas encore parce qu'elle a planté sa tente dans le froid des altitudes et bivouaqué sous les étoiles, — ce sont là choses dures pour le corps, mais dont la magnificence porte à l'âme sa récompense, — mais, parce que, dans son amour pour la montagne, elle a fait taire ses délicatesses féminines et subi stoiquement l'horreur de certains gîtes, la malpropreté incommensurable des auberges, leurs promiscuités souvent repoussantes. Ce serait à accrocher à jamais son piolet à sa panoplie, si dans l'alpinisme les jours ne payaient pas amplement des nuits; mais nous savons tous qu'elles sont l'inévitable rançon des joies alpines.

MARY PAILLON,

Membre du Club Alpin Français.

(Section lyonnaise).

LISTE DES ASCENSIONS FAITES PAR MISS BREVOORT

DATES.	ASCENSIONS.	OBSERVATIONS et BIBLIOGRAPHIE.
1865, 13 sept.	Strahlegg.	Par l'ancien passage. — Durier, p. 173. Des chalets des Fonds à Chamonix.
— 20 —	Cima di Jazzi.	
— 22 —	Col St-Théodule.	
— 27 —	Col du Géant.	
— 3 oct.	Mont-Blanc.	
1866, 14 juill.	Buet.	Des chalets des Fonds à Chamonix.
— 25 —	Col d'Argentière.	
— 27 —	Col du Sonadon.	
— 28 —	Col d'Oren ou de la euse d'Arolla.	
— 29 —	Col de Valpelline.	
1867, 4 —	Tschingel Pass.	

DATES.	ASCENSIONS.	OBSERVATIONS et BIBLIOGRAPHIE.
1867, 8 juill.	Wetterlücke.	3 ^e passage connu.
— 9 —	Beichgrat.	
1868, 8 —	Wetterhorn.	
— 18 —	Blümlisalp.	3 ^e ascension, 2 ^e par une femme. — A. J., IV, p. 384.
— 20 —	Balmhorn.	
— 20 —	Zagenjoch.	2 ^e pass. sur Louèche-les-Bains. V. Nouvelle édition de l' <i>Ueber Eis und Schnee</i> de G. Studer, 1896, I, p. 410 (date erronée). 3 ^e ascension.
— 25 —	Nesthorn.	
— 29 —	Mönchjoch.	
1869, 9 —	Dôme de Miage.	
— 9 —	Col de Béranger.	1 ^{er} passage. — A. J., IV, p. 384; <i>Alpinista</i> , I, p. 154-5.
— 9 —	Col du Mont-Tondu.	
— 13 —	Grandes-Jorasses.	4 ^e ascension du point culminant et 1 ^{re} par une femme.
— 17 —	Grand-Combin.	Par le col du Moine et le Corridor.
— 17 —	Col du Moine.	1 ^{er} passage. — A. J., IV, p. 384.
— 26 —	Mont-Rose.	Du Riffel.
— 28/29 —	»	Tentative au Cervin par le côté ita- lien poussée jusqu'à la cabane italienne; le mauvais temps em- pêcha la caravane de faire les 480 mètres restant. — <i>Ann. S. T. D.</i> , 1892, p. 184; <i>Tschingel</i> , p. 8.
1870, 23 juin.	Col des Aig. d'Arves.	2 ^e traversée de touriste. — A. J., V, p. 129 à 130; VIII, pp. 62 à 64; <i>Ann. S. T. D.</i> , 1892, pp. 178-179.
— 28 —	Meije centrale.	1 ^{re} ascension. Même bibliographie.
— 17 août.	Diablerets.	1 ^{re} descente directe au Creux de Champ. — A. J., VIII, p. 400; IX, p. 311; <i>Tschingel</i> , p. 10.
— 22 sept.	Brunneghorn.	De Gruben par le Biesjoch. — A. J., V, p. 135.
— 26 —	Dom des Mischabel.	
1871, 5 juill.	Eigerjoch et Mönchjoch.	2 ^e passage de l'Eigerjoch. — A. J., V, p. 276.
— 7 —	Mettenberg.	
— 14 —	Eiger.	Par l'arête S.-O. (nouvelle route). — A. J., V, p. 277; <i>Tschingel</i> , 11.
— 17 —	Silberhorn.	3 ^e ascension et 1 ^{re} par une femme; couché dans la Silberlücke. — A. J., V, p. 277; XIX, p. 206; <i>Tschingel</i> , p. 11.

DATES.	ASCENSIONS.	OBSERVATIONS et BIBLIOGRAPHIE.
1871, 18 juill.	Jungfrau.	Par le versant Nord, 1 ^{re} fois par une femme. — Même bibliographie que la précédente.
— 23 —	Alphubel Pass.	
— 29 —	Triftjoch.	
— 28 août.	Fusshorn.	Point culminant (3,701 mètr., le Rothstock de la carte de Siegfried), 1 ^{re} ascension. — A. J., V, p. 276; XIII, p. 268.
— 5 sept.	Cervin.	En col; 4 ^e traversée, 1 ^{re} par une femme. La caravane avait couché du 26 au 27 juillet de la même année dans la cabane supérieure du versant suisse, mais le temps ne lui avait pas permis de compléter l'ascension. — A. J., V, p. 277; Ann. S. T. D., 1892, p. 184; Javelle (éd. angl.), p. 16.
— 10 —	Weisshorn.	Du glacier du Bies; 2 ^e ascension par cette route et 1 ^{re} du pic par une femme. — A. J., V, p. 277.
— 14 —	Dent-Blanche.	1 ^{re} ascension par une femme, par le Wandfluhjoch (2 ^e passage). — A. J., V, p. 277; XV, p. 65-66.
— 20 —	Bietschhorn.	3 ^e ascension, 1 ^{re} par une femme, 2 ^e traversée en tout. — A. J., V, p. 277; VI, p. 114 à 124; Tschingel, p. 8-9.
1872, 25 juin.	Brèche de la Meije.	3 ^e passage et 1 ^{re} par une femme. — A. J., VIII, p. 64; Ann. S. T. D., 1892, p. 184 à 186.
— 28 —	Col de la Temple.	Même bibliographie que la précédente.
— 15 juill.	Aletschhorn.	Traversée en col.
— 21 —	Strahlegg.	
— 24 —	Gross Schreckhorn.	
— 27 —	Mönch.	Par la Wengernalp; 5 ^e ascension par cette route, 1 ^{re} par une femme.
— 28 —	Jungfrauoch.	2 ^e passage par une femme et 2 ^e descente connue à la Wengernalp. — A. J., XIX, p. 206.
— 2 sept.	Unterbachhorn.	(Près de Bellalp) 1 ^{re} ascension. — A. J., VI, p. 146; VIII, p. 71.
— 5 —	Finsteraarhorn.	

DATES.	ASCENSIONS.	OBSERVATIONS et BIBLIOGRAPHIE.
1872, 7 sept.	Agassizjoch.	2 ^e descente du grand couloir.
— 7 —	Finsteraarjoch.	.
— 11 —	Wetterhorn.	Ascension faite pour y jouir du coucher du soleil et bivouac dans l'échancrure entre le pic et le Mittelhorn.
— 12 —	Mittelhorn.	Assisté au lever du soleil; des- cente à Rosenlaur. — A. J., VI, p. 146; VIII, p. 71; XIX, p. 206; Tschingel, p. 10.
— 15 —	Gspaltenhorn.	5 ^e ascension, 1 ^{re} par une femme. — A. J., VI, p. 146.
— 18 —	Gross Doldenhorn.	2 ^e ascension, 1 ^{re} par une femme. — A. J., VI, p. 147.
1873, 3 juill.	Aig. Septent. d'Arves.	1 ^{re} ascension de touriste de la corne Sud. — <i>Ann. S. T. D.</i> , 1890, p. 116 à 117; A. J., VI, p. 290; VIII, p. 65 à 69.
— 7 —	Col de la Lauze.	A. J., VI, 290 à 292; VII, p. 136 à 143; VIII, p. 114; Tschingel, p. 11 à 13.
— 11 —	Râteau.	1 ^{re} ascension. — Même biblio- graphie que la précédente.
— 14 —	Col des Écrins.	Probablement 1 ^{er} passage par une femme. — Même biblio- graphie que la précédente.
— 15 —	Col du Glacier-Blanc.	3 ^e passage, 1 ^{er} par une femme. — Même bibliographie.
— 19 —	Grande-Ruine.	1 ^{re} ascension. — Même biblio- graphie.
— 19 —	Col de la Casse- Déserte.	1 ^{er} passage complet. — Même bibliographie.
— 22 —	Col de la Pilatte.	2 ^e passage, 1 ^{re} par une femme, 1 ^{re} descente à Vallouise. — Même bibliographie.
— 30 déc.	"	30 décembre au 6 janvier, visite hivernale à Chamonix. — A. J., VI, p. 406 à 407.
1874, 15 janv.	Wetterhorn.	1 ^{re} ascension hivernale. — A. J., VI, p. 410-413.
— 22 —	Jungfrau.	1 ^{re} ascension hivernale. — Même bibliographie.
— 22 —	Mönchjoch (2 fois).	1 ^{er} passage hivernal. — Même bibliographie.
— 27 juin.	Col du Tour.	Javelle (édit. angl.), p. 115.

DATES.	ASCENSIONS.	OBSERVATIONS et BIBLIOGRAPHIE.
1874, 2 juill.	Mont Thuria.	(3,615 met.), chaîne du Mont-Pourri. — A. J., VII, p. 150; <i>Bull. C. A. F.</i> , 1877, p. 165 à 167; <i>Revue alpine</i> , I, p. 231 à 232, 241.
— 10 —	Col des Aig. d'Arves.	A. J., VII, p. 151; VIII, p. 71-74; <i>Ann. S. T. D.</i> , 1890, p. 117 à 123.
— 5 août.	Viescherjoch.	1 ^{er} passage } par une femme. —
— 5 —	Ochsenhorn.	1 ^{re} ascension } A. J., XIII, p. 267.
1875, 4 juin.	Klein Schreckhorn.	
— 27 —	Brèche de Valsenestre	A. J., VII, p. 314; <i>Ann. S. T. D.</i> , 1875, p. 92-97; 1881, p. 72.
— 30 —	Col du Vallon de Lanchâtra.	1 ^{er} passage. — Même bibliographie.
— 30 —	Pointe Marguerite.	1 ^{re} ascension. — Même bibliographie.
— 3 juill.	Les Berches.	1 ^{er} passage probable par des touristes. — A. J., VII, p. 315; <i>Ann. S. T. D.</i> , 1875, p. 81, 101.
— 13 —	Col des Chamois.	1 ^{er} passage. — Même bibliographie.
— 7 sept.	Aig. de Blaitière.	3 ^e ascension, 1 ^{re} par une femme. — A. J., VII, p. 318.
— 17 —	Aiguille-Verte.	3 ^e ascension par une femme.
1876, 14 janv.	»	Passé cinq nuits aux Grands-Mulets (3 ascensions, 1 ^{re} , 7 et 11 janvier). — Le 12, ascension jusqu'au Grand-Plateau du Mont-Blanc; c'est la première fois qu'on atteint le Grand-Plateau en hiver; une tourmente empêche la caravane de pousser jusqu'à la cime du Mont-Blanc.
— 21 sept.	Fusshorn.	3,628 mètr. (près de Bellalp), 1 ^{re} ascension. — A. J., XIII, p. 268-9.

LE CLUB ALPIN FRANCAIS

DE 1874 A 1899

MONOGRAPHIES RÉTROSPECTIVES

I

LE CLUB ALPIN FRANÇAIS

1874-1899

RÉSUMÉ HISTORIQUE

(PAR M. VALBERT CHEVILLARD)

I

Le Club Alpin Français vient d'atteindre sa vingt-cinquième année. Avec le nouveau siècle il entre dans l'âge mûr. N'est-il pas intéressant de suivre sa marche dans la période de sa jeunesse qui se ferme aujourd'hui, de voir comment il est né, comment il a vécu, comment il vit et dans quelles conditions, d'après le passé, se présente l'avenir?

La Savoie est son berceau. Deux amis de la montagne, Adolphe Joanne, l'écrivain universellement connu, et Ernest de Billy, un ingénieur en chef des mines qui portait un nom glorieux du premier Empire, se rencontrant dans l'été de 1870 sur les bords du lac du Bourget, conçurent le projet de créer en France un Club Alpin. Quelques sociétés locales existaient dans les Pyrénées, dans le Jura, dans les Vosges, mais sans lien entre elles et limitées dans leur champ d'action, tandis que florissaient déjà les Clubs Alpins Anglais, Suisse, Italien, Allemand et

Autrichien. Les montagnes françaises appartenaient aux étrangers plus qu'à nous-mêmes.

La guerre survint, et l'idée germée sur la terre de Savoie dut être abandonnée. Cependant elle faisait son chemin dans l'entourage de Joanne. Noble et patriotique, utile et bienfaisante, elle conquérait les esprits les plus divers au lendemain du désastre de la patrie, comme un symptôme de vie, de relèvement et d'espoir. Mais, pour créer l'œuvre, un homme était nécessaire qui possédât à la fois la puissance d'un nom autorisé dans l'opinion et les qualités pratiques réclamées par l'organisation d'une Société d'un caractère nouveau, sans exemple dans le passé.

Si Joanne offrait ce double avantage, absorbé par son énorme labeur il refusait obstinément la charge de dresser l'édifice. Un homme modeste, mais animé de la passion de la montagne, énergique et persévérant, triompha de son obstination par une insistance devenue une réelle persécution. Le matin, Joanne, entendant du cabinet où il travaillait à la librairie Hachette le pas puissant d'Abel Lemer cier qui s'approchait, s'écriait : « Allons ! bon, voilà encore Lemer cier qui vient me parler du Club Alpin ! »

Bientôt un courant d'opinion se prononça dans le monde savant et lettré de la rive gauche, assez fort pour que le 23 décembre 1873, à la fin du dîner annuel de la Société de géographie, M. Maunoir, le secrétaire général, ayant à son côté M. Lemer cier, pût porter un toast au Club Alpin Français.

Ce résultat était dû à M. Abel Lemer cier. Il mérite d'être considéré comme le fondateur du Club Alpin Français. Sa foi a rendu son nom impérissable.

La librairie Hachette prêta un petit local rue Pierre-Sarrazin, n° 6, dans lequel furent reçues les premières adhésions. La liste des fondateurs comprend 137 noms.

Tous sont connus, quelques-uns sont illustres. C'est une élite sociale qui s'est rassemblée en quelques heures autour de Joanne, donnant tout d'abord à la nouvelle association, en même temps qu'un caractère de grande élévation morale, une assise large et solide par la qualité et la variété des concours.

Parmi ces premiers adhérents nous rencontrons : Georges et Alfred André, d'Anière de Gantelet, duc d'Aumale, de Bragard, Bacot, Baillié, F. Bartholoni, Émile



Refuge Lemerrier, sur le plateau de l'Homme, flanc Sud du Pelvoux, d'après une photographie.

Bayard, comte de Beorges, H. van Blarenberghe, de Bonald, Boysson d'École, Henri Bordier, général Borson, L. Breton, E. Caron, Cézanne, Chamerot, de Clermont, Daubrée, Denormandie, Devin, Dumas fils, Durier, comte Foucher de Careil, R. Fouret, Gamard, Dr Genouville, H. Gide, Girod (de l'Ain), Charles Grad, Georges Hachette, Halphen, Dr Isambert, Paul Joanne, Abel et Joseph Lemerrier, Liouville, Loppé, Dr Lortet, Georges Masson, Maunoir, Albert Millot, Albert, Gustave et Paul Mirabaud, Mocquard, général de Nansouty, baron de Neuflize, Norberg, Plon, Victor et Pierre Puisseux, Onésime Reclus,

Louis Rousselet, comte Russell-Killough, Alexandre Surell, Talbert, Émile, Paul et Armand Templier, marquis de Turenne, Viollet-le-Duc, E. Wallon.

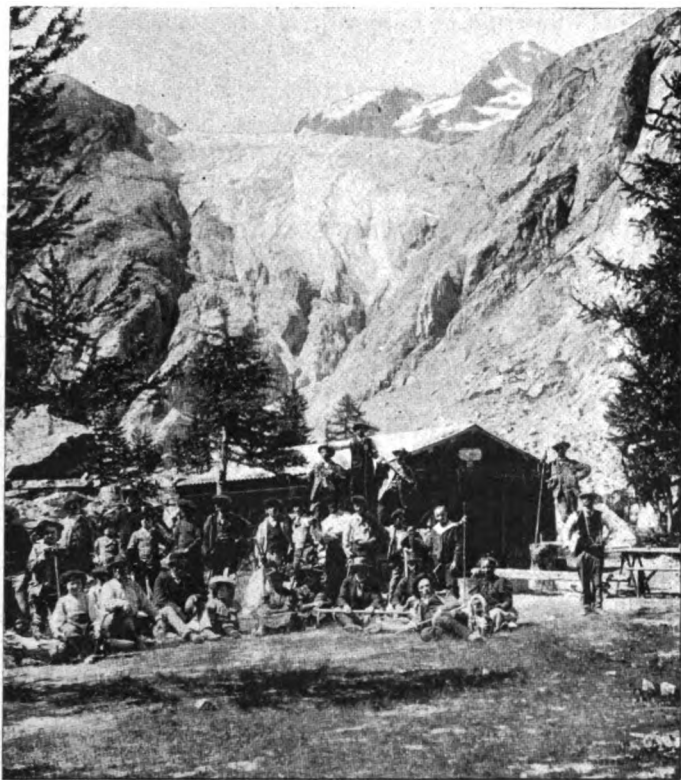
Le 26 mars 1874, dans une réunion tenue chez Joanne, rue de Vaugirard, n° 20, le 26 mars 1874, les dernières dispositions étaient décidées.

Le Club Alpin Français fut constitué le 2 avril. MM. de Billy, Cézanne, Daubrée, Adolphe Joanne, Abel Lemer cier, Lequeutre, Maunoir, Albert Millot, Victor Puiseux, Armand Templier, le marquis de Turenne, Viollet-le-Duc, composèrent la première Direction Centrale, avec M. Paul Joanne comme secrétaire. La présidence fut donnée à M. Ernest de Billy. Deux jours après sa nomination, le premier président du Club Alpin Français périssait dans un accident de chemin de fer. Ernest Cézanne, député des Hautes-Alpes, le remplaça aussitôt. Dans un local loué rue Antoine-Dubois s'installa l'administration de la nouvelle Société. Le Club Alpin Français commençait ses destinées.

II

Dans une préface imprimée en tête des statuts du Club, Cézanne a tracé le programme de la Société, programme magnifique qui est comme l'évangile de la religion de la Montagne. Il explique le sens en quelque sorte divin de l'œuvre dont les statuts précisent le but : faire connaître les montagnes. Les moyens désignés pour l'atteindre sont les suivants : les excursions, les caravanes scolaires, les publications, les travaux en montagne, les encouragements, les réunions, les conférences, les bibliothèques, et enfin l'art. Par ces moyens, le Club manifeste aussitôt sa vie. Les travaux en montagne et les excursions scolaires prennent un développement si rapide et une im-

portance si prépondérante, que des chapitres spéciaux, exigeant une compétence spéciale, ont dû leur être consacrés plus loin.



Refuge Cézanne (Vallouise), inauguré en 1891, reproduction d'une photographie.

Cet appareil est mis en mouvement par des centres d'activité qui, sous le nom de Sections, se fondent de tous côtés, rattachés à la Direction Centrale par des représentants qui jouent le rôle de députés dans ce petit parlement alpin. Voici, dans l'ordre de leur naissance, les premières Sections qui se fondent à la suite de la Section

de Paris : Sections d'Auvergne, de Gap, de l'Isère, d'An-necy, d'Aix-les-Bains, de Lyon, des Vosges, de Briançon, de Barcelonnette, de Saône-et-Loire, d'Embrun, de Tar-entaise, du Jura, de Provence, des Pyrénées Centrales, du Sud-Ouest, de la Côte d'Or, du Morvan, des Hautes Vosges.

Un *Bulletin*, d'abord trimestriel, puis mensuel, est créé pour renseigner les Sections sur leurs opérations diverses et les unir par un lien commun. C'est le journal de l'association. Un *Annuaire*, dans lequel sont publiés des récits d'ascensions et de voyages écrits par des membres du Club, représente sa revue. George Sand tient à hon-neur de donner au premier *Annuaire* son premier article : il inaugure une série de volumes dont la collection est recherchée aujourd'hui et presque introuvable.

Sous le nom de rendez-vous international a lieu les 14 et 15 août 1873 au Mont-Cenis une fête alpine dans la- quelle fraternisent les Clubs italien et français. C'est la préface des grandes réunions qu'organisera chaque année le Club dans les régions montagneuses de France. C'est en quelque sorte la première grande manifestation offi- cielle de son existence.

Le local de la rue Antoine-Dubois devenant trop étroit pour l'administration du Club, son siège social est trans- porté rue Bonaparte, 31.

Cézanne mourut le 21 juin 1876. Le 7 juillet, Adolphe Joanne le remplaçait à la tête du Club. Xavier Blanc et M. Franz Schrader entraient alors dans la Direction Cen- trale. Le Club compte dix-huit cents adhérents. La pé- riode héroïque de son histoire peut être considérée comme close.

Cette histoire, avec les milliers de faits qui la compo- sent, les gestes divers et infinis des membres du Club, offre à l'esprit l'apparence d'une armée en marche et en combat permanent pour une conquête. C'est qu'en effet il

s'agit de conquérir la montagne pour en publier la beauté et amener à elle les infidèles et les incroyants. Dans cette chronique de vingt-cinq ans de vie ardente et combative, nous essaierons de dégager les actes en quelque sorte historiques, regrettant de ne pouvoir, dans un espace forcément étroit, citer tous les faits d'armes qui ont concouru à la victoire.

III

Adolphe Joanne présida le premier Congrès, qui eut lieu à Annecy et à Aix-les-Bains les 13, 14 et 15 août 1876, avec le concours des Clubs Alpains Italien, Suisse et Anglais. Ce Congrès, organisé par les soins de M. Camille Dunant, encore aujourd'hui président de la Section d'Annecy, est demeuré célèbre dans les annales du Club et a laissé chez tous ceux qui y ont assisté un vivant et charmant souvenir.

C'est à Grenoble que se tiendra le Congrès de 1877. Mais si ces grandes réunions resserrent les liens qui unissent les Sections, provoquent des communications intéressantes sur la montagne, facilitent aux membres du Club la visite de régions pittoresques, elles n'augmentent pas le patrimoine de l'alpinisme comme les excursions individuelles accomplies dans le but d'atteindre des sommets jusqu'alors inaccessibles, de faire œuvre de géographe et de savant. L'année 1877 est fertile à ces derniers points de vue. Dans les Pyrénées nous rencontrons MM. Schrader, Wallon, Lequeutre, le comte Russell, Devin, Guyard; dans les massifs du Mont-Blanc, des Alpes Graïes et dans la Tarentaise, MM. Puiseux père et fils, qui ajoutent à la valeur de leurs ascensions le mérite de les faire sans guides; MM. Paul Guillemain et Salvador de Quatrefages explorent les Alpes dauphinoises, où leurs noms sont populaires. Enfin l'invincible Meije est vaincue : le 16 août

1877, date mémorable dans les faits de l'alpinisme, Boileau de Castelnau, accompagné des guides Gaspard père et fils, triomphe de ce redoutable sommet.

Presque au même moment un jeune alpiniste d'avenir, Henry Cordier, périt dans une crevasse en descendant de l'Aiguille du Plaret. Passionné pour la montagne, il est



Refuge des Lyonnais (haute vallée du Guil), inauguré en 1877, reproduction d'une photographie.

tombé victime de sa noble passion. Une croix de fer élevée par le Club Alpin marque le lieu de l'accident mortel.

La vie des Sections se manifeste par des réunions, des conférences, des publications, la création de bibliothèques, l'établissement de refuges et abris, l'amélioration des voies d'accès de la grande montagne. A Paris des conférences sont instituées, dans lesquelles se fait entendre la parole charmeresse de Charles Durier, dont l'influence commence à s'exercer heureusement. Un dîner annuel est en outre fondé. La Section de Lyon entreprend la publi-

cation d'un bulletin, destiné à se transformer et à devenir célèbre sous le nom de *Revue alpine*. Il ne se fonda qu'une seule Section cette année-là, mais elle s'appelle la Section du Mont-Blanc et ne cessera de justifier ce nom illustre. Le 11 août 1878 a lieu à Chamonix l'inauguration du monument élevé à Jacques Balmat; Ch. Durier et M. E. Caron représentent le Club à cette réunion commémorative en l'honneur du premier vainqueur du Mont-Blanc.

A l'occasion de l'Exposition universelle, les 6 et 7 septembre, se tient à Paris, sous la présidence d'Adolphe Joanne, un Congrès international des Clubs Alpins. Il se termine par une fête qui a pour théâtre le palais et la forêt de Fontainebleau. L'exposition particulière du Club est récompensée par un diplôme d'honneur. Le jury lui attribue ainsi la plus haute récompense dont il dispose.

Pour la première fois sont gravies l'Aiguille méridionale d'Arves, par M. W. A. B. Coolidge, l'Aiguille du Dru par M. Walker Hartley, le Pic d'Erist par le comte H. Russell, les Pics Pétard et de Malibierne par M. Schrader. Plusieurs de nos collègues font en quelque sorte des essais de décentralisation alpine : M. Ch. Petit gravit le Fusi-yama au Japon, M. A. Olivier le mont Hékla en Islande, MM. Durier et Lemuet le Vésuve et l'Etna.

M. Ernest Caron entre dans la Direction Centrale. Ainsi se présentent au cours de ces annales les noms de ceux qui, par des titres divers, devront présider aux destinées de l'association.

Le 1^{er} décembre 1878, Joanne donna sa démission, motivée par le mauvais état de sa santé. Le 12 mai suivant, à la date fixée pour le renouvellement annuel du bureau, la Direction appelait à la présidence Xavier Blanc, sénateur des Hautes-Alpes. Le Club compte alors trois mille cinq cents membres. Son accroissement ne cesse pas d'être continu.

IV

Xavier Blanc inaugure sa présidence en associant le Club à la conférence internationale des Clubs Alpins qui eut lieu à Genève en août 1879. Avec lui, Talbert et M. Richard-Bérenger représentèrent la France dans cette réunion, qui a vu rassemblés près de cinq cents alpinistes de tous les pays.

Viollet-le-Duc meurt à Lausanne. La Direction comble le vide fait dans ses rangs en appelant à elle Charles Durier. Si le Club perd une illustration qui l'honorait, il acquiert par l'entrée de Durier dans son grand conseil une force active incomparable.

Deux Sections sont fondées, celle des Alpes Maritimes à Nice, celle du Midi à Montpellier.

Bien que nous ne devions pas parler ici des caravanes scolaires, qui prospèrent sous l'impulsion de Talbert, mentionnons cependant une caravane de jeunes filles dont la Section de Gap a pris l'initiative. Cet essai, que le succès a couronné et que renouvellera plus tard la Section de l'Isère, mérite d'être signalé. De ce côté une terre neuve et fertile ne s'offre-t-elle pas au zèle des Sections ?

Les Alpes et les Pyrénées, les montagnes du Jura et de l'Auvergne sont assaillies par les membres du Club, soit en groupe, soit isolément. Ceux qui par des courses ou des ascensions nouvelles se distinguent dans la mêlée se nomment : Guillemin, de Quatrefages, Charlet-Stratton, James Nérot, Frédéric Gardiner, Rochat, Rabot, Fayolle, Peter, Sestier, Duhamel, Devot, Reymond, Pierre et André Puiseux, Lourde-Rocheblave, de Saint-Saud, Gourdon, Maumus, Ed. Wallon, le comte Henry Russell, Schrader qui prépare sa carte des Pyrénées centrales.

Le Mont-Blanc est en faveur auprès des dames. Après M^{mes} Caron, Millot, Gamard, Raoul Duval, Jackson,

M^{me} Cazin en atteint le sommet, précédant M^{me} J. Vallot qui s'en emparera plus tard.

Les Pyrénées ont été choisies pour le lieu du Congrès annuel en 1880. Luz est le point de réunion d'où partent les congressistes pour le Pic du Midi, sur lequel se construit l'observatoire, le Mont-Perdu et le Pimené.

C'est M. Henry Duhamel qui, en faisant l'ascension de la Barre des Écrins par la face Sud, accomplit l'exploit de l'année.

Au point de vue de l'organisation des guides, l'action du Club commence à se faire sentir. Les touristes rencontreront désormais des guides de profession à Gavarrie, en Auvergne, dans la Savoie méridionale et dans tout le Dauphiné.

Des voyageurs qui honorent le Club Alpin, M. Charles Rabot, M. Cottean, vont demander à d'autres régions des spectacles nouveaux. Ils rapporteront, le premier des pays scandinaves, le second d'Asie, des récits qui ne sont pas oubliés.

Le Club perdit Joanne le 1^{er} mars 1881. « Il en était l'âme et la force agissante », écrivit M. Schrader dans la notice que publia l'*Annuaire* sur l'ancien président. A une époque récente, le même langage sera tenu sur la tombe de Charles Durier. Les deux hommes en effet, par des moyens divers, ont mérité le même éloge et les mêmes regrets.

La fête annuelle du Club eut lieu à Pralognan. C'était alors un pays récemment découvert, et ce fut une entreprise hardie d'y réunir deux cents alpinistes et qui fit honneur à la Section de Tarentaise.

Juste un an après la mort de Joanne, Émile Talbert, dont l'œuvre est racontée dans une autre partie de ce livre, disparaissait, laissant un vide qui sera long à combler, laissant aussi un nom qui ne périra pas. Créateur des caravanes scolaires en France, si ce mérite n'est pas bruyant, il lui

vaut la reconnaissance réservée aux bienfaiteurs publics.

Par décret du 31 mars 1882, le Club est reconnu d'utilité publique. Sa consécration gouvernementale, longtemps désirée, donne à l'association la force morale dont elle avait besoin. A cette heure le nombre de ses membres a dépassé le chiffre de quatre mille. Deux nouvelles Sections, qui prendront place parmi les plus actives, viennent de se



Chalet-hôtel du Canigou, au col des Cortalets, inauguré en 1899, d'après une photographie.

créer, l'une à Perpignan, l'autre à Alger, sous les noms de Sections du Canigou et de l'Atlas.

V

Le 8 mai 1882, M. Daubrée, membre de l'Institut, directeur de l'École des mines, est nommé président du Club en remplacement de M. Xavier Blanc arrivé au terme de son mandat.

Au mois de septembre a lieu en Auvergne la réunion annuelle des clubistes. Les monts Dôme, les monts Dore,

les monts du Cantal sont visités sous la direction de M. Chotard, le président de la doyenne des Sections de province, dont il est aujourd'hui le président d'honneur et le délégué auprès de la Direction Centrale.

Bien que dans ces très brèves pages nous ne puissions écrire les noms de ceux des membres du Club qui ne sont pas mêlés à sa vie active, quelle que soit du reste



Refuge du Môle (Haute-Savoie), ouvert en 1891, photographie de M. De Neux.

leur illustration, consacrons un souvenir à Gustave Doré, au précurseur de nos peintres de montagne, que la mort enlève à ce moment de notre histoire.

La fête offerte aux clubistes par la Section du Mont-Blanc en 1883 sous le triple nom de Congrès de Samoëns-Sixt-Chamonix, par la magnificence de la région, l'empressement des populations, l'éclat des réceptions, mérite d'être comparée au Congrès d'Annecy-Aix qui fut le brillant début de nos réunions annuelles. Il semble que les deux Savoies aient voulu donner à leurs visiteurs cette impression que

dans les plus fières montagnes se rencontraient les cœurs les plus ardents.

A la fin de cette année meurt Victor Puiseux, savant illustre et alpiniste émérite, auquel succède dans la Direction Centrale M. Jules Janssen, comme son prédécesseur membre de l'Institut.

L'accroissement continu des richesses du Club en livres, cartes et clichés photographiques impose un changement de local. Le siège de la Société est transporté rue du Bac, 30. Une commission spéciale, dite de la Bibliothèque, deviendra une des plus occupées et des plus utiles parmi les commissions permanentes qui émanent de la Direction Centrale.

Le congrès annuel de 1884 devait se réunir en Algérie. Des épidémies persistantes obligèrent de l'ajourner à 1886. Dans cet intervalle les Sections et les alpinistes, privés de leurs grandes assises coutumières, déploient une activité intense et féconde. Jamais la chronique alpine n'a offert une moisson aussi riche et aussi variée. Deux faits dominent cette période : une victoire nouvelle de M. Duhamel, qui accomplit la première ascension du Pic central de Belledonne, et l'inauguration des courses d'hiver, devenues aujourd'hui un sport actif sous la direction de MM. Sauvage et Brunnarius.

Le 11 mai 1885, M. Daubrée ayant jugé qu'il devait, suivant un usage établi par la volonté de ses prédécesseurs, après trois ans de présidence résigner ses pouvoirs, se retire, remettant les destinées de la Société aux mains de M. Xavier Blanc, élu président pour la seconde fois.

Le nombre des membres du Club a dépassé cinq mille. Durant la présidence de M. Daubrée se sont fondées les Sections de Rouen, du Forez, des Cévennes, de Carthage, de la Lozère et des Causses.

VI

L'année 1886 est favorisée de deux réunions, l'une au printemps en Algérie sous la direction de M. de Galland, l'autre d'été dans le Briançonnais, organisée par le Dr Vagnat. C'est la revanche de la morte-saison infligée aux alpinistes par les épidémies africaines. La réussite de ces deux réunions inspirera la pensée de tenir annuellement deux assises : la première au printemps sous le nom de réunion de Pentecôte ; la seconde, qui conservera le nom de congrès, à l'époque habituelle. Celle-ci sera toujours la plus importante.

MM. Beaumont et Wagnon gravissent la dernière cime vierge de la Dent du Midi et lui donnent par un juste hommage le nom de Pointe Durier.

Le Dr Fournier, l'infatigable président de la Section des Hautes Vosges, convie en 1887 ses collègues à visiter son magnifique domaine, dont il a ouvert les avenues et facilité l'accès avec un art savant qui lui vaut la reconnaissance et l'admiration des touristes.

Nous sommes ramenés au Mont-Blanc par M. Joseph Vallot, qui séjourne sur son sommet trois fois vingt-quatre heures avec son ami l'ingénieur Richard et les deux guides Payot et Savioz. Il inaugure ainsi sa prise de possession de l'illustre montagne.

Une autre inauguration a lieu dans la vallée, qui célèbre le centenaire de Saussure dont le monument, œuvre du sculpteur Salmson, est fêté dans la joie des alpinistes et la pompe des manifestations officielles.

Spuller, ministre de l'Instruction publique, représente l'État à la cérémonie et se fait inscrire parmi les membres du Club. C'est Durier qui lui répond avec l'autorité que lui donne sa double qualité de membre de la Direction Centrale du Club Alpin Français et d'historien du Mont-Blanc.

Au mois de mai 1888, Xavier Blanc cède la présidence à M. Jules Janssen, qui apporte au Club l'appui de son nom illustre, un dévouement actif et la chaleur d'un cœur généreux et bienfaisant.

Durant la seconde présidence de Xavier Blanc s'est fondée la Section des Pyrénées Occidentales, qui quittera ce nom pour prendre celui de Section de Pau. M. Bœrner en est le fondateur et M. le comte H. Russell le premier président.

VII

M. Janssen est l'ami de la jeunesse. Il s'applique à développer les caravanes scolaires, dans lesquelles il considère que réside l'avenir de l'alpinisme.

Trois anciens ministres de l'Instruction publique, Bardoux, Jules Simon et M. Berthelot, prennent place à ses côtés au banquet annuel de 1888. La présence de Jules Simon et de M. Berthelot, présidents des deux Ligues fondées en vue de l'éducation physique, donne une consécration publique aux efforts du Club pour la régénération de la jeunesse française.

Le Club s'augmente des Sections de Dôle, de la Drôme, et du Léman.

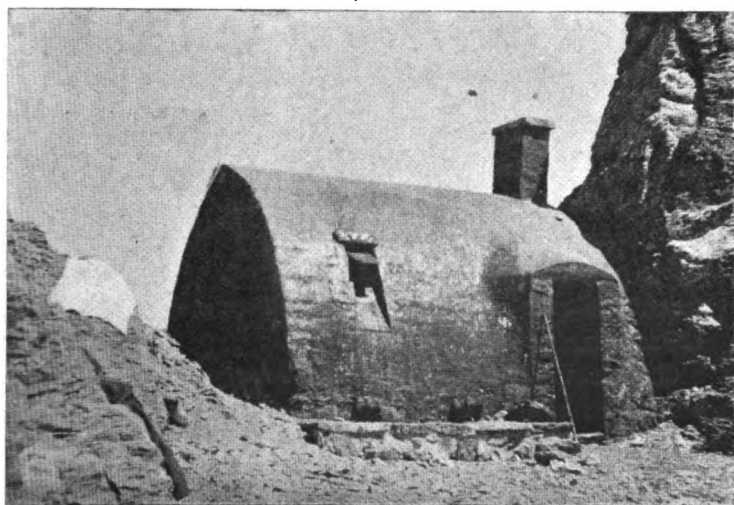
S'ouvre l'Exposition de 1889. De même qu'en 1878, l'Exposition faisant de Paris le rendez-vous universel amène naturellement la désignation de cette ville comme siège du congrès. Ce congrès réunit 340 participants; 38 sections y sont représentées, ainsi que les Clubs Alpins Suisse, Italien, Belge, la Société des Touristes du Dauphiné et la Société catalane d'excursions. La réunion s'ouvre dans la salle de la Société pour l'encouragement du commerce et de l'industrie. Cette première journée est consacrée à la discussion des grandes questions qui intéressent l'alpinisme.

Un banquet à Meudon, une excursion à Compiègne et à

Pierrefonds, un voyage en Normandie, forment le programme des fêtes de ces grandes assises.

L'exposition du Club, qui occupe une salle dans le palais des Arts libéraux, est récompensée par une médaille d'or.

En cette année la Section du Sud-Ouest a doté les Pyrénées d'une course nouvelle qui devient vite célèbre.



Refuge de Tuquerouye ou refug. Lourde-Rochelave, vallon d'Estaubé,
inauguré en 1890, photographie du marquis de la Roche,

Le zèle d'un membre de la Section, M. Lourde-Rochelave, dont le Club déplore la mort récente, ouvre une route qui conduit par le Nord à la région mystérieuse et sublime du Mont-Perdu.

Dans les Alpes, un drame a failli assombrir ce moment de nos annales : M. F. Gabet, président de la Section de Lyon, et M^{me} Gabet, glissent dans une crevasse en franchissant le col de l'Alphubel. Engloutis vivants, et blessés, ils traversent des angoisses dont le récit forme une des

pages les plus émouvantes de notre littérature alpine.

La Section de l'Isère avait eu l'heureuse idée de s'associer à l'alpinisme militaire en accordant le titre de membres honoraires aux bataillons alpins de sa région. M. Janssen demande au ministre de la Guerre, alors M. de Freycinet, l'autorisation pour tous les officiers de l'armée de faire partie du Club Alpin. Cette autorisation est accordée, et apporte à la Société une force nouvelle et précieuse.

En 1890, l'excursion de la Pentecôte est organisée par M. Ruzan, président de la Section de la Drôme. Elle a pour théâtre le Dauphiné, le Vivarais et la Provence. En automne, les Cévennes, les Causses, les gorges du Tarn, ce Nord du Midi de la France si diversement beau et curieux, qui semble comme découvert en cette fin de siècle par Lequeutre et M. E.-A. Martel, réunit pour la seconde fois les membres du Club à l'appel de MM. Gros et Paradan.

Chamonix reçoit la visite de M. Janssen, qui se transporte au sommet du Mont-Blanc pour y faire des expériences scientifiques et préparer l'établissement de l'observatoire qui portera son nom.

En même temps, M. Joseph Vallot célèbre par un banquet à Chamonix l'achèvement de son habitation des Bosses à 4,365 mètres d'altitude.

Une expédition lointaine au Canada s'organise sous la direction de M. Georges Demanche. Elle permet à plusieurs de nos collègues de visiter les Montagnes Rocheuses, qui fournissent à l'un deux, le regretté Darnault, les éléments d'un récit pittoresque que n'ont pas oublié les lecteurs du *Bulletin*.

Aux élections de mai 1891, M. Abel Lemer cier est nommé président du Club en remplacement de M. Janssen, qui se retire suivant l'usage. Cet honneur est imposé à M. Lemer cier, qui le fuyait par un sentiment de modestie

injustifié et dont eurent peine à triompher ses collègues.

En 1890 s'est fondée la Section de la Haute-Bourgogne, ayant son siège à Beaune.

VIII

M. Lemerancier ne demeura président du Club qu'une année. Sa santé ébranlée l'obligea à se démettre de ses hautes fonctions avant le terme accoutumé.

Pendant sa courte présidence a lieu une réunion dans



Chalet-hôtel du Mont Jovet (Tarentaise), inauguré en 1890,
photographie de M. Joseph Mathieu.

les Pyrénées Orientales organisée par la Section du Canigou, et, à la suite, un voyage aux îles Baléares effectué sous la direction de M. le Dr Fournier. Le congrès se tient en Tarentaise. Une excursion collective, provoquée par le Dr Alem, visite l'Aurès et pousse jusqu'à Tougourt. MM. Pierre et André Puiseux, dont les noms figurent chaque année dans nos chroniques, font, toujours sans guide, l'ascension de la Dufour-Spitze au Mont-Rose. M^{lles} Paillon et Richardson, de la Section de Lyon, effectuent l'ascension de l'Aiguille méridionale d'Arves.

La Direction Centrale fait une perte des plus sensibles

dans la personne de M. Lequeutre. Les services qu'il a rendus à l'alpinisme en faisant connaître certaines parties, alors ignorées, des Pyrénées et du Plateau Central de la France, méritent de sauver son nom de l'oubli. Écrivain distingué, il a popularisé par sa plume les régions qu'il explorait. Avec M. E.-A. Martel il a été le précurseur des touristes, nombreux aujourd'hui, qui vont visiter les Causses et les gorges du Tarn.

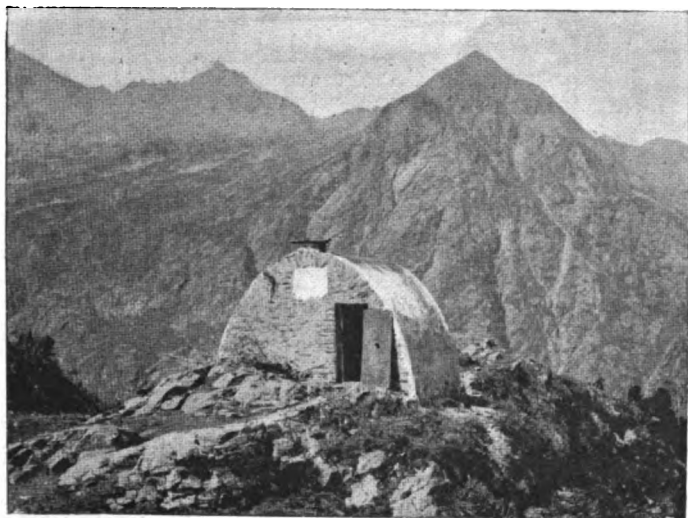
Une grande crainte se répandit en ce temps-là dans le monde des alpinistes. Les glaciers diminuaient, et cette décroissance était assez rapide pour justifier l'anxiété des amis de la montagne. Sa plus magnifique parure allait-elle disparaître? Le prince Roland Bonaparte, alors délégué de la Section du Mont-Blanc, entreprit à cette occasion une étude d'ensemble sur les glaciers des Alpes françaises. Les résultats de ses mesures, communiqués à l'Académie des sciences, calmèrent les inquiétudes que l'on avait pu concevoir. Les glaciers se gonflaient dans leurs régions supérieures, ce qui signifiait une prochaine marche en avant. Depuis, les glaciers n'ont pas tenu toutes leurs promesses, mais leurs oscillations se sont maintenues entre des limites rassurantes.

M. Laferrière, vice-président du Conseil d'État, remplace à la présidence M. Abel Lemercier, démissionnaire.

IX

En 1892, la réunion de printemps a lieu en Provence. Sont visités les environs de Toulon, les îles d'Hyères, Aix, la Sainte-Baume et les pittoresques Calanques de la côte marseillaise. La Section de l'Isère organise à la fois le congrès et une exposition, double tâche et double succès pour son président M. Viallet, qui offre à ses invités l'attrait d'un spectacle nouveau et un programme d'excursions choisies dans l'admirable région de l'Oisans.

Parmi les innombrables courses individuelles, il faut citer la première traversée française de la Meije et des crêtes du Pic Central, par M. E. Piaget; les premières ascensions du Pic Occidental des Pics de neige du Lautaret, par MM. E. Piaget et Louis; du Pic Central d'Argen-



Refuge de Prat-Long, vallée du Lys, construit en 1896,
photographie de M. Trutat.

tière, dans le massif d'Allevard, par M. Dulong de Rosnay; de l'Éperon, dans le massif des Dents du Midi, par M. Janin.

Des mesures pratiques sont prises qui facilitent les déplacements des membres du Club. Ce sont l'institution des guides et porteurs dits « du Club Alpin Français » pour les départements des Hautes et Basses-Pyrénées, et l'établissement d'une liste d'hôtels recommandés et consentant des réductions en faveur des membres du Club.

Excursion de printemps dans le Morvan, congrès en automne à Luchon sous le patronage du savant président

de la Section des Pyrénées Centrales, M. Trutat, telles sont les deux grandes réunions de 1893.

L'année est attristée par la mort de M. Abel Lemercier. Le fondateur du Club Alpin Français emporte les regrets qui lui sont dus par tous ceux qui profitent des bienfaits de l'association créée par son inlassable activité.

Le marquis de Turenne, un de ses collaborateurs de la première heure, doyen des alpinistes français, le rejoint dans la tombe.

En 1894, les excursions collectives organisées par les Sections sont nombreuses. Après la Section de Paris, à laquelle M. Chambrelent communique son ardeur, les Sections de Lyon, de Provence, des Alpes Maritimes, de l'Isère, du Canigou, de Pau, du Sud-Ouest, de Maurienne, de Tarentaise, d'Albertville, des Hautes Vosges, du Jura, d'Auvergne, de l'Atlas organisent des déplacements qui, par le nombre des adhérents et l'intérêt des régions parcourues, deviennent des manifestations supérieures de vie alpine, et qui encadrent comme d'une escorte d'honneur les assises annuelles du printemps et d'automne. Ces deux réunions ont lieu dans l'Est, à Belfort et à Besançon. Les Vosges avec le Ballon d'Alsace, Bussang, le Hoheneck, la Schlucht, les lacs de Retournemer, Longemer, Gérardmer, sont sur le programme de la réunion de printemps. Le Jura Français est choisi comme théâtre du congrès.

A la fin de l'année, selon l'usage, les membres du Club sont convoqués à un banquet, vaste réunion confraternelle, dans laquelle le président, comme un grand-prêtre de la religion de la Montagne, a coutume de célébrer l'alpinisme et ses conquêtes. Le banquet de 1894 emprunte aux paroles prononcées par M. Laferrière une importance qui le met à part dans la suite de ces assemblées. M. Laferrière déclare que la conquête de la montagne est accomplie, et que désormais la tâche du Club Alpin sera de l'organiser et de la coloniser.

Après la période héroïque, après la période de lutte et de combat, le Club Alpin entre dans la gloire de la paix laborieuse et féconde.

« Faciliter l'approche des grands sommets au moyen des refuges de haute montagne, rendre les hautes vallées qui y mènent habitables grâce à des chalets-hôtels, assurer la pénétration par de bons sentiers, la sécurité par de bons guides, voilà l'œuvre qui reste à compléter pour amener au cœur de nos montagnes les caravanes et les familles qui doivent vivifier notre beau domaine. »

Ainsi s'exprime le président, et il semble qu'il ouvre une ère nouvelle qui pourrait s'appeler les temps modernes.

Nous sommes en 1895. Charles Durier succède à M. Laferrière.

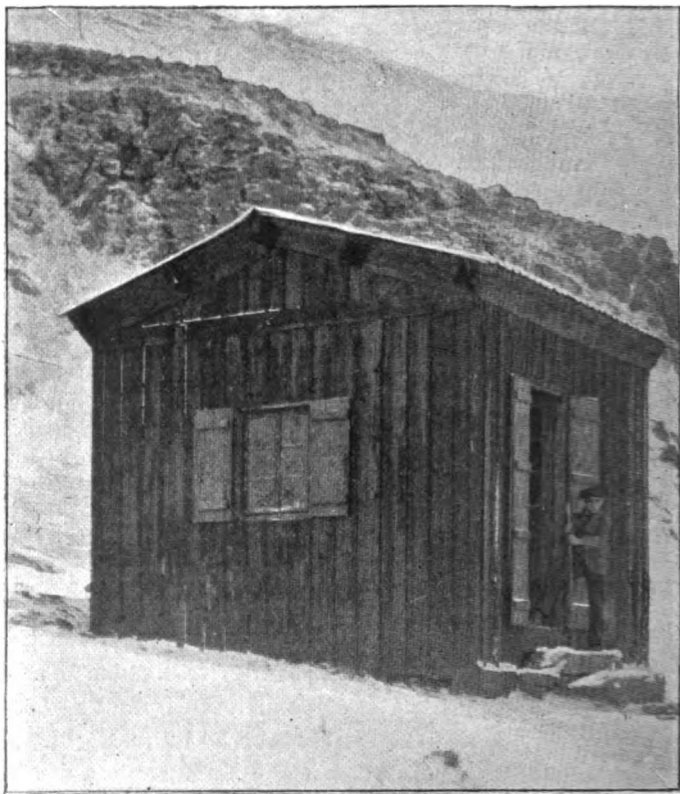
Quatre Sections sont nées sous les auspices de M. Laferrière : celles d'Albertville, du Cantal, de Maurienne, de Lons-le-Saunier.

X

Par ses écrits, par sa parole, par son incessante initiative qui s'est manifestée dans toutes les branches d'activité du Club, par son autorité faite de sagesse expérimentée et de grâce persuasive, Charles Durier est depuis près de quinze ans l'âme de l'association. L'honneur auquel il est appelé n'est que la juste consécration de ses immenses et inappréciables services.

En outre de la réunion de Pentecôte qui a lieu sur les bords du Léman, à Thonon, de son congrès annuel organisé par la Section d'Albertville, le Club est convié à l'inauguration du chalet-hôtel de Bonneval-sur-Arc, œuvre hardie de la Section lyonnaise, qui a mis ainsi au service des alpinistes un abri modèle au fond de la Maurienne, au pied du col de l'Iseran.

Nous sommes dans une période d'inaugurations officielles. En 1896 la Section de Briançon inaugure le chalet de Lyon-Républicain, construit au pied des Aiguilles d'Arves; la Section du Sud-Ouest a inauguré la maison de



Refuge Lyon-Républicain, vallée de la Romanche, inauguré en 1896,
photographie de M. Challier.

M. Fougla dans la vallée d'Aure, et le refuge Packe dans le massif de Néouvielle; la Section des Pyrénées Centrales le chalet de Prat-Long, dans la haute vallée du Lys. La Section du Canigou inaugure une brèche qu'elle pratique

à coups de dynamite entre le pic lui-même dont elle porte le nom et le Pic Barbet, pour faire communiquer la vallée de Cady avec celle de Taurinya. A l'ouverture ainsi pratiquée est donné le nom de brèche Durier.

La réunion de Pentecôte a été organisée par les jeunes Sections de Lons-le-Saulnier et du Haut Jura. Le congrès est l'œuvre des trois Sections d'Auvergne, du Cantal et de Mauriac.

Parmi les courses individuelles, il faut signaler les premières excursions de M. A. Regnier au Pic d'Arsines et de MM. Paillon et Piaget à la Roche-Noire, au-dessus du col du Montet, sans guides.

La mort frappe MM. Xavier Blanc et Daubrée. La Direction Centrale appelle pour remplacer ces deux illustres membres M. Charles de Billy, fils du premier président du Club, et le prince Roland Bonaparte.

Une troisième mort, celle du colonel Pierre, ancien secrétaire général du Club, un des collaborateurs de Joanne, met encore notre Société en deuil. C'est un des survivants de l'époque héroïque qui disparaît.

Les deux grandes réunions de 1897 ont lieu en Savoie et aux Pyrénées. Pendant les congés de la Pentecôte sont visités le lac du Bourget et d'Annecy, les montagnes des Bauges, la chaîne des Vergys et des Aravis. Canterets, Gavarnie, le Pic du Midi, le Vignemale sont les attractions du congrès en septembre.

Les triomphateurs dans les courses individuelles se nomment M. Eugène Gravelotte, dont les escalades en Oisans deviennent célèbres, M. et M^{me} Brunnarius, qui réussissent l'ascension de la Tête de la Maye, laquelle n'avait été faite jusqu'alors que par des guides.

Sous le patronage du Club et sous la présidence de M. F. Schrader se fonde une société de peintres de montagne. Il appartenait au Club Alpin de dégager l'art alpestre des brumes qui semblaient l'envelopper, de lui faciliter

l'occasion de se produire et de prouver qu'il existait et qu'il était capable d'atteindre son idéal, si haut qu'il fût placé.

Le Club compte maintenant plus de six mille membres. Des Sections se sont fondées à Saint-Claude, à Mauriac, à Saint-Chamond, à Béziers, à Laon, à Tulle, à Digne, à Lille, à Castres, à Bagnères-de-Bigorre. La Corse elle-même, longtemps isolée, se rattache au Club Alpin. Sauf la Bretagne, qui reste encore à l'écart, sur tout le territoire l'alpinisme se développe et fleurit.

Il est permis de songer à nos terres lointaines, dont la nature pittoresque doit attirer les alpinistes en quête d'émotions nouvelles. Dans notre liste ne manquent-elles pas, les Sections du Tonkin et de Madagascar?

Le 11 mai 1898, M. Ernest Caron, vice-président du Club, a été appelé à la présidence. C'est à lui qu'incomberont le soin et l'honneur de présider le Congrès de l'alpinisme qui se réunira à Paris à l'occasion de l'Exposition de 1900.

Les événements deviennent récents et sont encore dans toutes les mémoires : en 1898, sous la direction de M. Paradan, réunion de Pentecôte aux gorges du Tarn et dans la région des Causses; congrès à Barcelonnette. En 1899, réunion de Pentecôte à Marseille; congrès dans les Pyrénées Orientales, où est inauguré le chalet des Cortalets à la base du Pic du Canigou.

La mort nous inflige encore deux pertes vivement ressenties : celle du président de la République Félix Faure, président d'honneur du Club, et bientôt après celle de Charles Durier.

La disparition de Durier cause une stupeur profonde. C'est comme une lumière qui s'éteint, la lumière qui guidait le Club vers ses destinées. Mais le sort des Sociétés est de survivre à ceux qui les ont faites prospères et grandes.

Quels sont donc ceux qui à cette heure demeurent à leur poste parmi les membres de la Direction Centrale sortie du cabinet de Joanne, le 26 mars 1874? Seul, M. Armand Templier. Si ce nom se présente ici, avec le prestige de l'ancienneté, il ne faut pas non plus oublier qu'il est porté par le Trésorier de l'association qui depuis un quart de siècle, silencieusement, a travaillé à sa prospérité financière, c'est-à-dire au succès du passé et à la sûreté de l'avenir.

L'avenir! nuit magique et mystérieuse, épouvantable et charmante, faut-il la craindre? faut-il l'aimer?

Au moment où les alpinistes de l'Europe se préparent à se rendre à l'appel de leurs collègues de Paris, où par son exposition le Club Alpin Français provoque l'admiration de tous ceux qui s'intéressent aux spectacles sublimes de la montagne, il est permis d'avoir confiance dans l'avenir.

Le passé de notre société est brillant. Elle a conquis la montagne et l'a offerte comme un cadeau splendide et divin aux générations qui montent. Son effort ne l'a pas épuisée. Sa vie est ardente. Sa communion constante et sublime avec le monde des cimes lui assure une immortelle jeunesse. En elle réside l'amour du bien et du beau. Elle veut les corps sains et robustes, elle veut les âmes pures, fortes et généreuses, elle veut par le spectacle et la familiarité de la nature faire descendre dans nos cœurs ce rayon d'infini qui est l'intégral et le suprême bonheur de notre condition mortelle. Au seuil du nouveau siècle, elle salue les horizons inconnus avec la juste confiance que lui donnent l'utilité de son but, la noblesse de sa mission et la hauteur de son idéal.

VALBERT CHEVILLARD,

Secrétaire général
du Club Alpin Français.

II

LES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

COMPTE-RENDU DES VINGT-CINQ PREMIERS ANNUAIRES

(PAR LE LIEUTENANT-COLONEL PRUDENT)

Au début même du Club Alpin Français, son activité s'est manifestée sous la forme scientifique.

Dans son premier *Annuaire*, à la suite des articles, plus littéraires, groupés sous le titre générique de *Courses et ascensions*, dont la série s'ouvre par quelques mots de George Sand sur l'Auvergne, suivis de pages enthousiastes du comte Russell-Killough sur les Pyrénées, se trouve une partie scientifique sous le titre de *Sciences, Industrie, Beaux-Arts*; elle occupe un bon quart du volume; et dans la première partie même, on constate déjà que les auteurs ne séparent jamais les préoccupations et les plaisirs de l'ascensionniste de ceux de l'homme qui veut « utiliser » ses voyages et réaliser de nouveau l'*utile dulci*.

Dans la préface du deuxième *Annuaire*, Adolphe Joanne,

le fondateur des publications du Club, alors président du Comité de rédaction, dit excellemment : « Il importe de ne pas l'oublier : l'*Annuaire du Club Alpin Français* n'est pas une revue littéraire, préoccupée surtout de la forme, qui ne doit toutefois jamais être négligée par quiconque a l'honneur de tenir une plume : c'est un recueil géographique, scientifique, statistique, où les faits, les observations et les chiffres obtiendront désormais une préférence méritée. »

Ainsi l'influence bienfaisante de l'alpinisme s'affirme non seulement sur le corps, mais sur l'esprit, et nous avons vu ce spectacle édifiant de touristes qui, pouvant se contenter de chercher dans les voyages et les grimpadés une distraction, ou la satisfaction d'un effort sportif après lequel ils seraient en droit de se reposer, et de goûter les délices de la contemplation, y joignent la poursuite préméditée d'un but scientifique et s'imposent de ce chef un surcroît de fatigue. Ainsi avons-nous vu des magistrats, des avocats, des avoués, des artistes, des médecins, des négociants cultiver avec ardeur la topographie, la spéléologie, la géologie, la botanique, les études lacustres, y consacrer leurs vacances, et le plus souvent, après une rude ascension, faire passer leur travail scientifique avant le frugal repas si bien gagné.

Aussi n'avons-nous pas porté notre recherche uniquement dans la section « Sciences, etc. » des *Annuaires*, mais encore avons-nous glané, ou plutôt moissonné çà et là, dans les « Courses et Ascensions », et aussi parfois dans le *Bulletin*.

Les sciences sur lesquelles se porte naturellement l'attention de l'alpiniste sont d'abord celles qui concernent le sol : I, orogénie, géologie, minéralogie et paléontologie, étude des phénomènes éruptifs, orographie ; — puis celles qui concernent les eaux : II, études lacustres,

glaciaires, auxquelles se rattachent la spéléologie, l'étude des blocs erratiques et des moraines; — III, l'astronomie et la météorologie avec les observatoires appropriés. Viennent ensuite, IV, les sciences naturelles : botanique, zoologie, étude des questions forestières inséparables de celles qui touchent à l'aménagement des torrents; — V, sciences relatives à l'homme : histoire et préhistoire, folklorisme, philologie, archéologie; médecine, physiologie, hygiène, industrie, etc.; et enfin, — VI, la géodésie, la topographie et la cartographie, l'hypsométrie, la photographie, les méthodes et les instruments à employer, etc.

C'est en suivant autant que possible cet ordre que nous allons, ci-dessous, donner le bilan (bilan idéal, il n'y a que de l'actif!) des vingt-cinq premiers *Annuaire*s, au point de vue scientifique, en groupant ensemble tous les articles d'un même auteur dans chacune des branches énumérées ci-dessus.

I. — Le sol : orogénie, orographie, géologie, minéralogie, volcans, etc.

DAUBRÉE (A.), membre de l'Institut, directeur de l'École nationale des Mines.

1874. *Les montagnes d'Auvergne*; intérêt des montagnes en général, et principalement de celles de l'Auvergne au point de vue de leur constitution générale. L'auteur y décrit les strates horizontales, redressées, ployées, les volcans et leurs cratères, etc.

1881. *Études expérimentales sur l'origine des cassures terrestres* et sur leur coordination réciproque au point de vue des accidents du relief du sol.

1882. *Études expérimentales pour expliquer les déformations et les cassures qu'a subies l'écorce terrestre*.

Ces deux derniers articles, accompagnés de figures et de

cartes, très importants au point de vue de l'orogénie, rendent compte des travaux originaux de Daubrée; il y démontre comment « l'écorce terrestre est réduite en une sorte de craquelé, dont les fragments sont comme préparés pour une démolition ».

1891. *Application de la méthode expérimentale au rôle possible des gaz souterrains dans l'histoire des montagnes volcaniques.* Daubrée rend compte des expériences qu'il a faites sur l'effet des gaz produit par une explosion sur des cylindres de diverses roches, et sur des piles de disques métalliques placés dans l'éprouvette en usage dans le service des Poudres et Salpêtres pour les études des explosifs. C'est à cette occasion que Daubrée a mis en usage les termes de ecphysème et diatrème.

LORY (Charles), professeur à la Faculté des sciences de Grenoble, géologue éminent.

1874. *Essai sur l'orographie des Alpes, de la Savoie et du Dauphiné*, considérée dans ses rapports avec la structure géologique de ces montagnes. Lory divise les traits caractéristiques du relief en accidents longitudinaux et coupures transversales, et partage ces Alpes en chaînes alpines, et chaînes secondaires ou subalpines; et quant à leurs directions, il en cherche le rattachement aux systèmes d'Élie de Beaumont; il fait ressortir les analogies des massifs dont il s'agit avec le Jura, par la prédominance et le développement considérable des coupures transversales, surtout du côté italien.

1877. *Les coupures transversales des Alpes* et les principaux passages de France en Italie, au point de vue de l'orographie géologique, très important article où l'auteur développe les idées émises dans son précédent article.

GRAD (Charles), membre correspondant de l'Institut (en 1883).

1875. *Étude sur les Vosges*; orographie de la chaîne des Basses-Vosges.

1880. *Orographie des Vosges*; le massif du Grand-Ballon.

Charles Grad a aussi porté ses études sur d'autres faits intéressant les montagnes et en particulier ses chères Vosges; nous le retrouverons dans la suite de cette énumération.

M. VÉZIAN (Alexandre), professeur de géologie à la Faculté des sciences de Besançon.

1875. *Le Jura* : 1° *Configuration générale*; limites; situation dans le bassin jurassien; sa configuration; influence du massif alpin; division en deux zones d'altitude moyenne différente, zone occidentale et zone orientale; soulèvements en voûte; 2° *Constitution stratigraphique et orographique*; 3° *Le Jura considéré comme région naturelle*; sa constitution topographique; structure caverneuse; 4° *Histoire géologique du Jura*.

1878. *Les chaînes de montagnes*. Importante étude sur l'orogénie : la pyrosphère et ses épanchements, les refoulements latéraux, les soulèvements des strates en voûte; le groupement des chaînes de montagnes, la stratification, les roches éruptives; la fin des chaînes de montagnes, par effondrement, usure, etc.

1880. *Esquisse d'une histoire géologique du Mont-Blanc*; étude orogénique et géologique.

1882. *Itinéraire géologique de Sixt à Chamonix par le col d'Anterne*.

1884. *Les deux théories orogéniques* : I, théories rattachant la forme des montagnes au refroidissement du globe; II, théories la rattachant à la chaleur centrale. M. Vézian expose d'une part les idées de Saussure, Élie de Beaumont, Thurmann, Studer, Dana, Heim, de Lapparent, et les expériences de J. Hall, Alphonse Favre, Daubrée, et, d'autre part, les idées de Sténon, Hutton, Descartes, Leibniz,

Buffon, Playfair. L'auteur penche pour l'influence de la pyrosphère.

1885. *Les types orographiques*. 1^{er} type, à axe anticlinal; 2^e type, à strates diversement infléchies; 3^e type, chaînes à plateaux. Formes orographiques secondaires : soulèvements en voûtes, montagnes primitives.



Refuge de l'Aigoual (Cévennes), construit en 1885, agrandi en 1893.

État du bâtiment en 1887, d'après une photographie.

1887. *Les systèmes de montagnes d'Élie de Beaumont*; l'orographie systématique.

« L'orographie systématique est cette partie de la géologie qui s'occupe des relations d'âge et de direction existant entre les chaînes de montagne. » L'auteur traite des lignes stratigraphiques, de leur groupement en systèmes, des principaux systèmes de l'Europe, de la disposition des lignes stratigraphiques dans les terrains montagneux, et

de la relation entre les systèmes de montagnes et les révolutions du globe.

1888. *Les montagnes des temps géologiques*. Résumé de l'histoire orogénique de la France et des régions voisines; la relation entre l'âge et l'altitude des montagnes; constitution pétrographique et configuration des anciennes montagnes; la végétation des anciennes montagnes, son évolution; les neiges perpétuelles et les glaciers des montagnes; les périodes glaciaires; les variations climatologiques et les oscillations des zones de végétation; le rôle des agents extérieurs dans les phénomènes orogéniques.

On voit par cette énumération, malheureusement un peu sèche, combien est importante et instructive la contribution apportée par l'éminent M. Vézian au bagage scientifique du Club Alpin Français.

Dr BROCCHI (Paul).

1875. *La Société géologique en Suisse et en Savoie*. C'est un récit d'excursion géologique, où la partie scientifique est importante, dans les Voirons, les Salèves, les Fiz, le Prarion, la Mer de Glace, Planpraz, Salvan, Vernayaz, le Trient, etc.

1877. *Excursion de la Société géologique de France dans le Var et les Alpes Maritimes*. Intéressant article, humoristique et scientifique.

MARTINS (Charles), membre correspondant de l'Institut.

1876. *Le massif du Mont-Blanc*, par E. Viollet-le-Duc; c'est un compte rendu et un résumé de l'ouvrage de Viollet-le-Duc, qui accompagne sa remarquable carte du Mont-Blanc.

PILLET (de Chambéry).

1876. *Orographie et géologie de la chaîne du Nivolet*.

BOYER (Georges).

1877. *Le Mont Poupet*; étude orographique intéressante de ce sommet remarquable du rebord occidental du Jura, avec carte géologique et diagrammes curieux.

JULIEN (Alphonse), professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand.

1878. *Les volcans de la France centrale et les Alpes*; âge, flore fossile, etc.

1880. *La Limagne et les bassins tertiaires du Plateau Central*; structure géologique, climat, faune et flore.

1883. *La théorie des volcans et le Plateau Central*: historique, théories actuelles; vues nouvelles.

C'est l'exposé de la querelle avec les neptunistes d'une part, les plutonistes et les volcanistes de l'autre. *Adhuc sub judice lis est.*

1886. *Brèches volcaniques et moraines dans la France centrale.*

DEGRANGE-TOUZIN (A.).

1879. Aperçu géologique sur le Vignemale.

DESHAYES (Victor).

1881. *Note sur les richesses minérales des Alpes Valaisannes.* Présence du cobalt, du nickel.

FERRAND (Henri).

1882. *Histoire de la chute du Granier en 1428.*

DE MARGERIE (Emmanuel).

1883. *Les plateaux du Colorado* (avec panorama du Cañon du Colorado, près de Sublime Point, d'après Holmes, et spécimen en couleur de ses aquarelles). C'est un historique des travaux du *Geological Survey* des États-Unis.

1886. *Notes géologiques sur la région du Mont-Perdu.*

SCHRADER (Franz).

1885. *Aperçu sommaire de l'orographie des Pyrénées.*

1886. *Note sur la disposition des terrains primitifs dans les Pyrénées.*

1888 *Le chaînon des Albères.*

DE MARGERIE (Emm.) et SCHRADER (Franz).

1891. *Aperçu de la structure géologique des Pyrénées*, avec carte géologique au 800,000^e, et carte schématique des crêtes, à même échelle, figurant l'allure des principales lignes de dislocation.

1892. *Aperçu de la forme et du relief des Pyrénées*, avec carte hypsométrique au 800,000^e.

Ces deux articles magistraux donnent la synthèse des connaissances originales dues aux membres du Club Alpin Français sur le massif pyrénéen, notamment à MM. Schrader, Wallon, de Saint-Saud, Belloc, Maurice Gourdon, etc., avec la collaboration du commandant Prudent.

PUISEUX (Pierre), astronome à l'observatoire de Paris.

1895. *Les montagnes de la Lune.* Relation sommaire des beaux travaux exécutés par M. Lœwy, directeur de l'Observatoire, et par l'auteur, avec reproduction de photographies.

VÉLAIN (Charles), professeur à la Faculté des sciences de Paris.

1897. *Les pays scandinaves et finlandais.* Étude orographique; ces pays forment une seule plate-forme comprise entre les deux bourrelets suédois et russe; la Scandinavie est un ancien plateau relevé vers l'Ouest, où l'on constate les mouvements du sol qui ont suivi la fusion des glaces; l'auteur y mentionne aussi les curieux *æsar*, ces dunes anciennes parallèles entre elles qui couvrent les plaines dans ces régions, notamment en Finlande.

DURIER (Charles).

1895. *Le Vésuve et Capri*; étude d'érudition sur la forme ancienne du Vésuve.

1897. DE LAPPARENT (Albert).

Le Vésuve et la Somma, article qui est comme le complément du précédent.

II. — Les eaux : lacs, glaciers, blocs erratiques et moraines, spléléologie.

VIOLLET-LE-DUC.

1874. *Les lacs supérieurs*, leur formation, leur situation, en particulier dans le Mont-Blanc.

GRAD (Charles).

1874. *Le massif des Vosges et les restes de ses anciens glaciers*; présence inattendue de ces glaciers; contraste entre le tableau riant des vallées actuelles et celui qu'elles offraient à l'époque glaciaire; formes arrondies et moutonnées, roches polies et striées, anciennes moraines avec lacs de retenue, blocs erratiques, etc.

1874. *Les glaciers et les causes de leur mouvement*. Excellent article où Charles Grad, devançant M. le professeur Forel, conseille déjà aux alpinistes l'étude de la marche des glaciers.

1877. *Les glaciers et l'origine des vallées*; les glaciers ne creusent pas les vallées, mais ils conservent au contraire leur forme en préservant les roches de l'action désagrégeante de la gelée.

1877. *Le fœhn de la Suisse*; son origine saharienne et son influence sur le régime des glaciers.

1877. *Lacs et réservoirs des Vosges*.

VIMONT (Édouard), bibliothécaire à Clermont-Ferrand

1874. *Les lacs d'Auvergne* (lac Pavin, de la Montsineyre et de la Godivelle)

VÉZIAN (Alex.).

1876. *Les anciens glaciers du Jura*. Les glaciers des Alpes ont comblé la Suisse et franchi le Jura, et se sont étendus jusqu'à sa pente Ouest vers la vallée de la Saône; lenteur de leur marche due à leur faible pente générale; leur retrait; phénomènes diluviens antérieurs et consécutifs; répartition des matériaux alpins dans le Jura.

1888. *Les montagnes des temps géologiques*; article déjà cité, qui renferme une partie concernant les neiges perpétuelles et les glaciers.

TRUTAT (Eugène), directeur du Muséum de Toulouse.

1875. *Les glaciers de la Maladetta et le Pic des Posets*; recul constaté.

1876. *Les glaciers des Pyrénées*, station de la Dent de la Maladetta établie par l'auteur pour mesurer la marche du glacier; recul constaté.

1877. *Les moraines de l'Arboust*; ancien glacier d'Oo.

LORY (Charles).

1876. *Sur l'oxygène dissous dans les eaux des glaciers et dans diverses eaux naturelles* (Bulletin).

TISSOT (E.).

1876. *Le climat d'Annecy et les glaciers de la Haute-Savoie*.

DAUBRÉE (A.).

1877. *Rapport sur l'intérêt que présente la conservation de certains blocs erratiques situés sur le territoire français, et sur l'ouvrage de MM. Falsan et Chantre relatif aux anciens glaciers et au terrain erratique de la partie moyenne du bassin du Rhône*.

Les blocs erratiques attestent les proportions colossales des anciens glaciers.

1887. *Mesures prises récemment pour la conservation des blocs erratiques et autres vestiges des anciens glaciers.*

Résultats obtenus.

BAYSSELLANCE (A.), président de la Section du Sud-Ouest.

1877. *La période glaciaire dans la vallée d'Ossau; étude des traces glaciaires.*

1883. *Quelques traces glaciaires en Espagne.*

SCHRADER (Franz).

1877. *Transport des neiges et alimentation des glaciers.*

Ces phénomènes sont analogues à ceux relatifs aux sables mouvants dans la formation des dunes.

1878. *L'embâcle de la Loire en janvier 1879, à Saumur*

1894. *Sur l'étendue des glaciers des Pyrénées.*

PAYOT (Venance).

1880. *Observations sur l'oscillation des glaciers de la vallée de Chamonix, glaciers des Bossons, des Bois, d'Argentière, du Tour.* Ces observations font suite à une série trentenaire publiée en 1879 par le même auteur.

DEGRANGE-TOUZIN (A.)

1882. *Note sur le retrait des glaciers pyrénéens.*

DURIER (Charles).

1885. *Les mouvements du glacier des Bossons.*

1886. *Les mouvements du glacier des Bossons et des Bois.*

1888. *Les mouvements des glaciers d'Argentière et du Tour.*

1889. *Les mouvements des glaciers de Chamonix; glacier*

de Taconnaz. Ces articles sont accompagnés de reproductions de photographies de M. Tairraz, prises annuellement des mêmes points, qui mettent en évidence la progression du glacier des Bossons et l'arrêt de celui des Bois.

Professeur docteur FOREL (F.-A.), membre du Club Alpin Suisse.

1886. *Les variations périodiques des glaciers*; importante



Refuge de la Hourquette d'Ossoue, pignon Ouest, construit en 1899, photographie de M. Durègne.

lettre adressée au Comité de rédaction pour inviter les membres du Club Alpin Français à faire dans les Alpes françaises des observations systématiques sur le régime des glaciers, avec un programme. Cette lettre a été le point de départ des expériences faites sur ce sujet par nos collègues MM. J. et H. Vallot et le prince Roland Bonaparte.

PRINCE ROLAND BONAPARTE.

1890 et 1891. *Les variations périodiques des glaciers français*.

L'auteur rappelle la lettre suggestive précitée du pro-

fesseur Forel, dont il a réalisé le programme ; ses expériences et recherches, publiées dans deux *Annuaire*s successifs, portent sur trente-trois glaciers des Alpes et sur environ huit glaciers des Pyrénées.

LOURDE-ROCHEBLAVE (Léonce).

1891. *Météorologie et glaciers*. L'auteur mentionne aussi la lettre du professeur Forel.

1894. *Les neiges dans les Pyrénées en janvier 1893* ; chute de neige exceptionnelle.

D^r LE PILEUR.

1891. *Le mouvement des glaciers* ; une tentative de mensuration en 1772.

JULIEN (Alphonse).

1894. *Anciens glaciers de la période houillère dans le Plateau central de la France*, Saint-Chamond, Commentry, Meaulne, Brassac, Langeac, etc.

THUREAU (Ed.), avocat à la Cour d'appel.

1879. *A qui appartiennent les glaciers ?*

DURIER (Charles).

1892. *La catastrophe de Saint-Gervais* ; récit émouvant et explication de ce désastre, dont les causes se rattachent aux mouvements des glaciers.

BIOCHE (Charles).

1893. *La débâcle du 20 juin 1894 dans le val de Bagnes* (en Suisse). Récit d'un événement analogue à celui de Saint-Gervais, mais sans conséquence désastreuse.

GODRON (D.-A.), membre correspondant de l'Institut.

1876. *Du passage, à la fin de la période quaternaire, des eaux et des alluvions anciennes de la Moselle dans les vallées*

de la Meurthe au-dessus de Nancy et de la Meuse par la vallée de l'Ingrassin.

VALLOT (M^{me} Gabrielle).

1889. *Grottes et abîmes*. Exploration des grottes de Gériols, de la Vacquerie, des abîmes du Mas de Rouquet, des Avens des Cats et de la Bastarde, avec plans.

MARTEL (E.-A.).

1888 à 1896. *Sous terre*. Dans une série de neuf articles, M. Martel, l'éminent spéléologue, pratiquant ce que le spirituel et aimable directeur des chemins de fer P.-L.-M. nomme « l'Alpinisme à rebours », fait le récit de ses neuf mémorables et souvent périlleuses campagnes en France, en Autriche, en Irlande, en Angleterre, à Majorque, en Catalogne, dans lesquelles il a fait une étude approfondie de la formation des cavernes, grottes, avens, etc., et de la circulation souterraine des eaux, étude des plus importantes au point de vue des sources et de leurs impuretés éventuelles, en relation, par conséquent, avec l'hygiène publique. En 1888, M. Martel décrit son outillage, et raconte sa campagne dans les Causses, à Bramabiau, Dargilan, Baumes-Chaudes; en 1889, il explore, dans l'Aveyron, le Lot et l'Hérault, les abîmes du Mas de Raynal, de Rabanel, le puits aujourd'hui célèbre de Padirac, la grotte du Sergent; en 1890, dans le Lot, les gouffres de Réveillon, de Roque de Corn, les igues ou cloups des Barrières, de Gibert, de Biau, de Saint-Martin, de Bar, et les grottes de Roucadour, de Malut, de Fouysse-l'Ase, de Fennet, de Marcillac, des Brascouies; en 1891, divers abîmes et igues dans le Causse de Gramat (Lot), les sources riveraines de la Dordogne, le Causse de Martel, et, dans l'Aveyron, le Tindoul de la Veysière; en 1892, en collaboration avec M. Gaupillat, divers avens et grottes en Vaucluse, dans les Basses-Alpes, l'Ar-dèche, le Gard, la Lozère, l'Aveyron, en Tarn-et-Garonne,

dans le Lot, la Charente, le Puy-de-Dôme et le Mont d'Or, notamment l'aven de Jean-Nouveau et celui de Vigne-Close, qui ont respectivement 163 mètres et 189 mètres de profondeur; en 1893, il recherche le prolongement de la fameuse grotte d'Adelsberg dans le Karst (Autriche); en 1894, il explore dans le Lot, en Tarn-et-Garonne et dans l'Aveyron les Causses de Limogne et de Cahors (double source mystérieuse du Lantouy et de l'Oule), et dans la chaîne du Jura (Territoire de Belfort) les grottes de Cravanche, et celle de Mélandre, près Delle; en 1895, le Marble Arch (Irlande) et Gaping Ghyll (Angleterre) où il reçoit courageusement une douche froide d'une heure; en 1896 enfin, la Cueva del Drach dans Majorque, les scialets et les chouruns du Vercors et du Dévoluy, et les grottes catalanes de Salitre et de la Foux de Bor.

M. Martel a levé, à la boussole et au baromètre anéroïde, les principaux de ses abîmes, et il en a joint à ses divers articles les plans et coupes dessinés par lui-même.

RENAULD (E.).

1895. *Le Jura souterrain*, troisième campagne.

Récit d'explorations de la source du Lançot (avec plan et coupe), de la grotte du Puits-Billard (avec coupe), de la source de l'Ain, etc.

BELLOC (Émile).

1894. *Recherches et explorations orographiques et lacustres dans les Pyrénées centrales* (avec carte du lac d'Oo).

1896. *Les sources de la Garonne*, récits de courses et d'expériences.

1897. *De Bagnères-de-Luchon aux Monts-Maudits*.

Notre collègue Belloc, qui depuis quelques années se consacre, entre autres études scientifiques, à l'étude des lacs et de leurs origines, et qui, à cette occasion, a créé un ingénieux outillage dont l'emploi s'est généralisé, a, dans

ces deux derniers articles, relaté les expériences instituées par lui pour savoir quelles sont les vraies sources de la Garonne, et ce que deviennent les eaux qui disparaissent dans le fameux trou du Toro, au pied des Monts-Maudits : il tend à cette conclusion que ces eaux ne sont pas tributaires de la Garonne d'Artiga-Telin, mais de la rivière espagnole Esera.

III. — Astronomie et Météorologie. Observations météorologiques.

VIMONT (Édouard).

1874. *L'observatoire météorologique et les ruines du Puy de Dôme.*

SAINT-JOSEPH (Baron de).

1874. *Phénomènes électriques dans la haute montagne.*

LE PILEUR (D^r A.).

1875. *Ascension scientifique au Mont-Blanc*, de M. Violle, professeur à la faculté des sciences de Grenoble ; études sur divers phénomènes physiques, radiation du sol, etc.

BAYSSELLANCE (A.).

1884. *Note sur un phénomène lumineux observé au Pic du Midi.*

JANSSEN (P.-Jules-C.), membre de l'Institut.

1875. *Relation d'une observation astronomique dans les Neelgherries.* Éclipse totale de soleil du 12 décembre 1874, observée à Shoorlor (Hindoustan).

1884. *Un voyage astronomique dans le Pacifique.* Ile Caroline ; éclipse totale de soleil.

1888. *Une expédition scientifique au Mont-Blanc ; étude de la photosphère.*

1890. *Une ascension scientifique au Mont-Blanc*; ascension faite par M. Janssen à l'occasion de l'inauguration du chalet des Bosses construit par M. Joseph Vallot (voir ci-dessus). 1. L'expédition; sa réussite; 2. Études spectrales; 3. Observations physiologiques; 4. Projet d'observatoire au sommet même du Mont-Blanc.

On sait les émouvantes péripéties de cette ascension, que M. Janssen, grâce à son énergie et à d'ingénieuses dispositions, a pu accomplir malgré son infirmité, et comment le chalet de M. Joseph Vallot, récemment construit, l'a tiré, lui et son escorte de guides et de porteurs, d'un désastre terrible pendant une tourmente qui a duré près de trois jours et qui était contemporaine du cyclone de Saint-Claude.

1892. *Note sur les travaux exécutés en 1892 en vue de l'érection d'un observatoire au sommet du Mont-Blanc.*

SECTION D'Auvergne.

1876. *Inauguration de l'observatoire du Puy de Dôme* travaux géodésiques et astronomiques exécutés récemment sur cette montagne.

GOULIER (Charles-Moyse), colonel du génie en retraite.

1876. *Note sur le concours que le Club Alpin peut donner aux études météorologiques* (Bulletin).

VIOLLE (Jules), professeur à la Faculté des sciences de Grenoble.

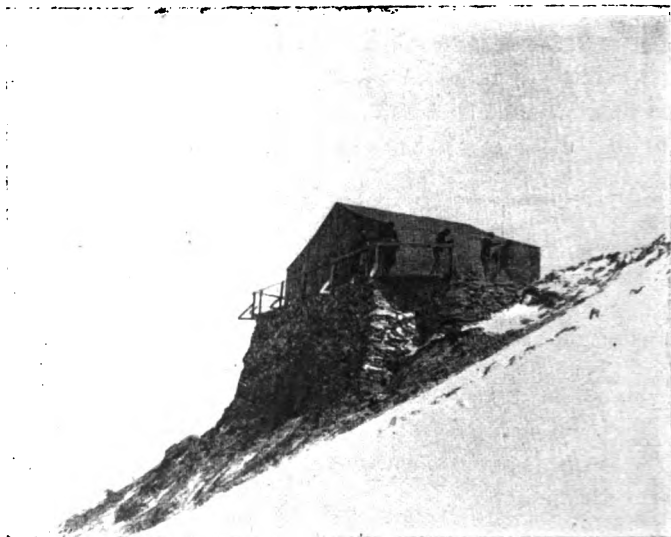
1877. *Voyage scientifique en Algérie*; mesure de la chaleur polaire. (Cf. l'article précité du Dr Le Pileur sur une ascension de M. Violle au Mont-Blanc en 1875).

VAUSSENAT (C.-X.), ingénieur civil des mines.

1880. *Le Pic du Midi*; conférence faite à l'observatoire du Pic du Midi, le 21 août 1880.

VALLOT (Joseph).

1886. *Neiges et rochers. Excursion scientifique au Mont-Blanc et aux Aiguilles.* Cet article fait pressentir la fondation par M. Vallot de son observatoire aux Bosses. « On a parlé, dit-il, d'établir une cabane aux rochers des Bosses ;



Observatoire Vallot (4,350 mètr.), au Mont-Blanc, nouvelle construction, édifiée en 1898, photographie de M. J. Vallot.

je conviens qu'il serait très commode de trouver un refuge à cette hauteur. »

1890. *Construction de l'observatoire du Mont-Blanc. Refuge des Bosses.* Construction ; installation ; instruments ; résultats scientifiques obtenus depuis un siècle.

1893. *Notice sur les travaux scientifiques exécutés à l'observatoire du Mont-Blanc (chalet des Bosses).*

Depuis cette époque, M. Joseph Vallot a publié trois beaux volumes d'Annales de son Observatoire météorologique, œuvre capitale.

DURIER (Charles).

1891. *Les travaux de M. Eiffel au Mont-Blanc*. Sondages et levés topographiques par M. l'ingénieur suisse Imfeld ; conclusions relatives à l'établissement de l'observatoire Janssen, et à la forme probable du sommet rocheux (le sommet réel) du Mont-Blanc.

LOURDE-ROCHEBLAVE (Léonce).

1893. *Un orage vu de Tuquerouye*.

1894. *Les neiges dans les Pyrénées en janvier 1895*¹.

IV. — Sciences naturelles. Zoologie, botanique, questions forestières.

LEQUEUTRE (A.).

1874. *Note sur la neige rouge des Pyrénées*.

GODRON (D.-A.), membre correspondant de l'Institut.

1875. *Migration de quelques végétaux dans les vallées de la Meurthe et de la Moselle*.

1877. *Les cavernes des environs de Toul et les mammifères qui ont disparu de la vallée de la Moselle*.

MARTINS (Charles).

1875. *La forteresse de Mont-Louis* ; étude des zones de culture et de végétation dans la contrée.

PERRIER (Edmond), professeur au Muséum ; aujourd'hui directeur du Muséum et membre de l'Institut.

1884. *Les montagnes de la mer*. Expédition du *Talisman* ; les Canaries, les îles du Cap-Vert, les Açores. Importantes découvertes zoologiques, etc.

1. Par une dérogation à l'usage, cet article, bien que se rapportant à des phénomènes observés au commencement de 1893, a été inséré dans l'*Annuaire* de 1894.

CHABOISEAU (abbé T.).

1898. *Recherches botaniques autour du massif du Pelvoux.*

PAYOT (Venance).

1879. *Recherches botaniques dans le massif du Mont-Blanc.*

BOUILLÉ (Comte R. DE).

1889. *Le Pic du Ger*; article traitant de géologie, de faune, et surtout de botanique.

GUILLEMEN (Paul).

1896. *Voyage de Grenoble à la Grande-Chartreuse*, le 8 messidor an XII, manuscrit inédit de Dominique Villars. Villars était un éminent botaniste alpin.

VIRÉ (Armand), secrétaire de la Société de spéléologie.

1896. *Note sur la faune souterraine de Paris.*

JULIEN (A.).

1880. *La Limagne et les bassins tertiaires du Plateau Central.*

Cet article, déjà cité, contient des parties qui traitent du climat, de la faune et de la flore de ce pays.

CARDOT (Émile).

1866. *Le déboisement et le reboisement dans les Alpes*, à propos de la montagne d'Aurouse. L'auteur y développe certains adages concernant les intéressantes questions du reboisement, du pâturage, et des ravages par les torrents : « User du pâturage en assurant la reproduction de l'herbe » ; « Pour conserver le sol d'un pâturage en bon état, il suffit que l'appauvrissement dû au bétail soit compensé par l'enrichissement dû aux actions naturelles » ; « Le déve-

loppement des forêts provoque l'extinction des torrents (Surell) » ; « La végétation est le meilleur moyen de défense à opposer aux torrents » (Surell).

1882. *De l'origine des inondations*. Éloquent plaidoyer



Refuge Évariste Chancel (ancien refuge de la Lauze), vallée de la Romancho, reconstruit en 1894, photographie de M. Challier.

en faveur du reboisement des montagnes, et de l'extinction des torrents.

SAINT-SAUD (Baron, plus tard comte A. DE).

1882. *Les reboisements de Barèges*.

BÉNARDEAU (Fabien), chef du personnel au ministère de l'Agriculture.

1884. *De l'action des eaux dans les montagnes*.

1887. *La restauration des montagnes*. Conférence excellente faite à la Section de Paris sur la question des forêts, des pâturages et de la régularisation des torrents.

BRIOT (F.), inspecteur des forêts à Chambéry.

1885. *Vues sur la question pastorale en montagne*. Conservation et amélioration des pâturages. Dans la montagne, la vraie richesse, c'est le lait.

V. — Les Hommes. Préhistoire, histoire, archéologie, folklorisme, physiologie, médecine, hygiène, industrie, etc.

GRAD (Charles).

1894. *Massif des Vosges et restes de ses anciens glaciers*. Dans cet article, déjà cité, l'auteur parle des débris de mammoth, de bison, de cerf géant, et d'ossements humains que l'on trouve dans le « lehm » des Vosges.

D^r GIROD (Paul).

1895. *Les anciens glaciers et les alpinistes préhistoriques*; l'auteur, dans cet article, mentionne la présence, dans les dépôts des anciens glaciers des Alpes, des restes du mammoth, du rhinocéros, etc., de l'homme interglaciaire (race du Néanderthal) et de l'homme des cavernes.

VIMONT (Édouard).

1874. *L'observatoire météorologique et les ruines du Puy de Dôme*. Article signalé ici pour son côté historique et archéologique.

CHANTRE (Ernest), sous-directeur du Muséum de Lyon.

1877. *Les nécropoles du premier âge du fer dans les Alpes françaises*.

VARS (Charles).

1890. *Promenade archéologique aux ruines de Timgad* (Algérie); article intéressant concernant les monuments mégalithiques, le Medracen, Lambèse (Lambœsis), Timgad (Thamugas), etc.

DURIER (Charles).

1898. *Le passage des Alpes par Annibal.*

TALBERT (Émile).

1880. *La guerre de montagnes et l'alpinisme militaire.*

L'auteur, un des fondateurs du Club Alpin, actif propagateur des caravanes scolaires, traite, dans cet important article, de la création nécessaire de troupes alpines françaises : après avoir parlé de François 1^{er} et de Marignan, de Bonaparte et du Grand Saint-Bernard, de Souvarof et de Lecourbe, des compagnies alpines italiennes, des chasseurs des Alpes autrichiens (Alpenjäger-Corps), des carabiniers espagnols et de la poursuite intelligente des carlistes par le général Delattre, un montagnard, il rappelle la proposition faite par Cézanne au Parlement français en faveur de la formation de nos alpins, et les résistances qu'elle a subies ; et il signale avec satisfaction la solution provisoire constituant en troupes de montagne les compagnies de chasseurs forestiers et les bataillons de douanes.

ARVERS (P.).

1887. *Notice sur la famille, le service et les travaux de Pierre de Bourcet, lieutenant général des armées du Roi.*

L'auteur, alors lieutenant-colonel, aujourd'hui général de division, a rendu aussi de signalés services en organisant lui-même nos premières compagnies alpines régulières.

1887. *Le capitaine Durand et le Pelvoux.* Ascensions et travaux géodésiques faits par un des savants officiers qui ont collaboré au beau canevas de triangulations sur lequel s'est appuyée la construction de la carte de France du dépôt de la Guerre.

TRUMEAU (Lieutenant E.).

1895. *Marche du corps d'armée du maréchal Souvarof, du*

11 septembre au 5 octobre 1799. Intéressant récit de la lutte héroïque entre le maréchal russe et le général Lecourbe.

BROUSSE fils (E.).

1897. *L'enclave espagnole de Llivia.*

CÉZANNE (Ernest).

1874. *La question des montagnes.*

C'est le premier article de la partie officiellement scientifique de l'*Annuaire* : Cézanne, le deuxième président du Club, y traite la grave question de la dépopulation des montagnes, si affligeante au point de vue moral, et aussi au point de vue physique et au point de vue économique. C'est là une question à reprendre et à suivre : elle se lie étroitement à celle du reboisement et de la reconstitution des pâturages.

BERT (Paul), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Paris.

1874. *Le mal des montagnes*

VIOLETT-LE-DUC (E.).

1878. *Hygiène du voyageur dans les contrées alpestres.*

JANSSEN (Jules).

1890. *Une ascension scientifique au Mont-Blanc.*

Dans cet article, déjà cité, M. Janssen a consacré une division à des observations physiologiques.

BROUZET (C.) et MAIRE (H.).

1876. *Le piolet*; étude sur la meilleure forme à lui donner.

VALLERY-RADOT (René).

1878. *A propos d'un dictionnaire*; il s'agit, dans cet article

de l'éminent publiciste, du beau *Glossaire du Morvan* de M. E. de Chambure. « Lisez les dictionnaires », dit Théophile Gautier.

FERRAND (Henri).

1881. *De l'orthographe des noms de lieux*. — Dans cet excellent article, notre collègue signale l'erreur, trop com-



Refuge du Carrelet, vallon de la Pilatte, ouvert en 1882, photographie de M. d'Aiguebelle.

mune encore, de croire que les noms propres n'ont pas d'orthographe, et il rappelle cet axiome posé par le colonel de Rochas, à savoir que tout nom a un sens dans l'origine. C'est là une question délicate ; bien souvent l'étymologie est incertaine.

PERRIN (F.).

1882. *Étymologie du nom de la Barre des Écrins*. M. Perrin fait la critique de l'article qui précède ; il ne

croit pas aux étymologistes, et ne veut aucune réforme des orthographes admises. Ceci nous paraît trop radical; la vérité est entre les deux, comme toujours; tant vaut l'étymologiste, tant vaut l'étymologie.

BELLOC (Émile).

Les divers articles que notre collègue Belloc, un maître en philologie pour ce qui concerne, tout au moins, les Pyrénées espagnoles, a donnés à l'*Annuaire*, sont toujours riches en rectifications d'orthographe; on peut le constater dans les articles précités de cet auteur.

BORSON (Colonel).

1874. *Le Mont Iseran*. — Il y a lieu de mentionner ce remarquable article, à cette place même, au point de vue de la toponymie. L'auteur y signale la confusion que l'on fait trop communément à propos des termes de « mont, montagne », lesquels ne s'appliquent pas toujours à des sommets, mais souvent à des cols ou à de simples pâturages. L'auteur de la présente notice a signalé lui-même ce fait (voir le *Bulletin* de 1881, p. 27 : Qu'est-ce qu'une montagne?), et dans l'*Annuaire* de 1894 M. Monmarché, dans son article « Autour du Lioran », dit que « le *buron* est le bâtiment d'exploitation de ce qu'on appelle dans le Cantal une *montagne* ». Le colonel Borson constate que le Mont-Iseran, dont on a promené le nom sur diverses pointes, même sur le Grand-Paradis, en Piémont¹, est en fait le col lui-même situé vers la source de l'Isère, au N. de Bonneval. Même remarque pour le Grand et le Petit Mont-Cenis.

1. Les anciennes cartes de feu le royaume Sarde donnent sur la frontière même un sommet de 4,045 mètr., qu'elles appellent Mont-Iseran, et qui n'a jamais existé, ni sous ce nom, ni sous aucun autre.

RIEMANN (O.), maître de conférences à l'École normale supérieure, 1890. *Note sur le massif des Schwalmern (Oberland Bernois)*.

Dans cette note, l'éminent philologue enlevé trop tôt à la science (il est mort en 1891 dans un accident de montagne) étudie, en passant, diverses questions étymologiques.

RONCHAUD (LOUIS DE).

1874. *Une ville industrielle dans le Jura*; cette ville, c'est Morez, dont la prospérité tire son origine de ce que les montagnards du Jura, à Morez, à Septmoncel, etc., utilisent leurs longs mois d'hiver en pratiquant de petites industries : quincaillerie, horlogerie, taille de pierres précieuses, etc.

BARBIER (P.-Victor), directeur des douanes à Chambéry.
1894. *La Savoie industrielle* (d'après M. Barbier).

GRAD (Charles).

1883. *Le chemin de fer du Saint-Gothard*.

BOURGAULT-DUCOUDRAY (Albert), professeur au Conservatoire national de musique.

1884. *La musique primitive conservée par les montagnes*. Conférence faite à la Section de Paris, dans laquelle l'érudit professeur explique de façon très originale et très claire la théorie des différents modes grecs, et cite des exemples tirés des airs populaires de Grèce, d'Irlande, d'Écosse, du pays de Galles, de l'Armorique.

VI. — Les Cartes. Méthodes et instruments de levés et de photographie. Géodésie, topographie, cartographie, hypsométrie, géographie, etc.

TARRY (Harold).

1894. *Des instruments météorologiques recommandés aux touristes*. Baromètres métalliques, thermomètres.

Nous mentionnons ici cet article, parce qu'il se rapporte surtout aux mesures hypsométriques.

MONTEFIORE (E.-L.).

1874. *Appareils photographiques pour les touristes.*

HENNEQUIN.

1875. *La boussole-rapporteur Hennequin.*

GOULIER (Charles-Moyse), colonel du génie en retraite.

1879. *Du choix des jumelles et des soins à leur donner.*

1879. *Étude sur la précision des nivellements topographiques et barométriques*; avec une note additionnelle sur les erreurs de la méthode barométrique et sur la possibilité de les diminuer.

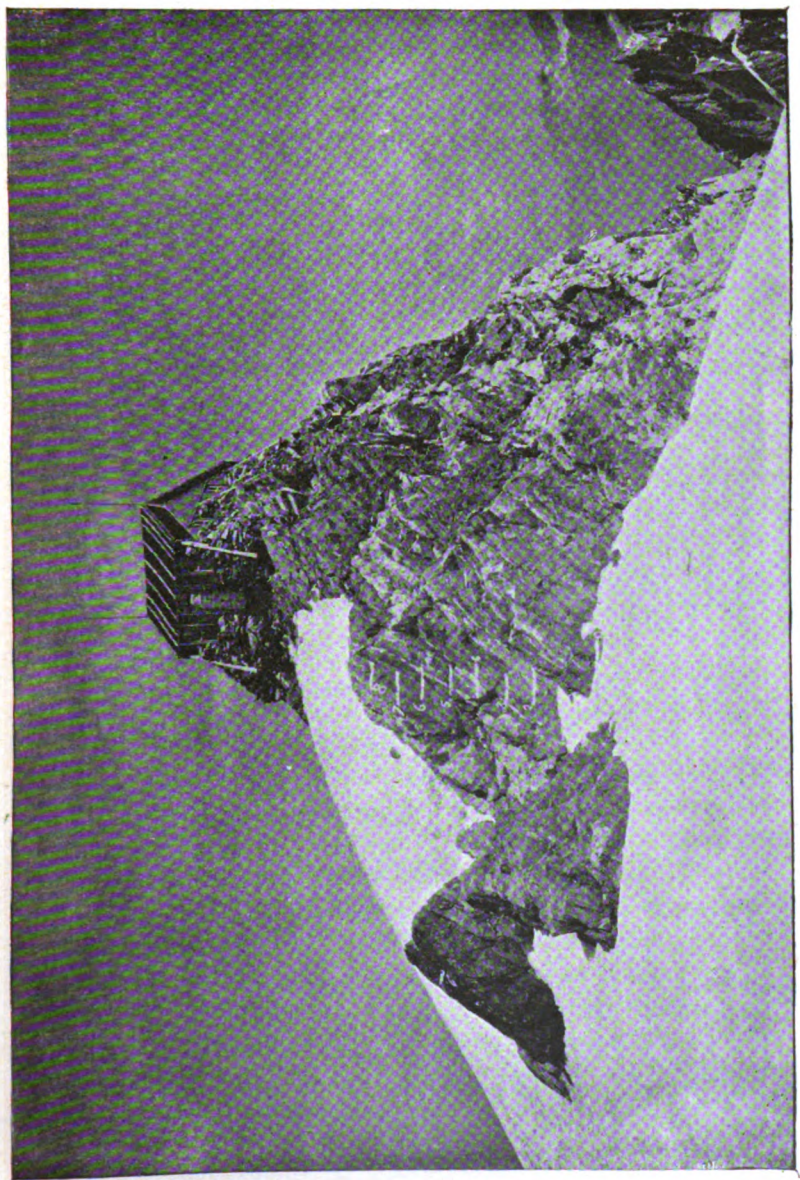
Dans ce copieux article, l'éminent professeur met en garde le lecteur contre la confiance trop absolue que l'on est tenté de donner aux cartes en ce qui concerne les altitudes; il compare le baromètre Fortin avec les baromètres métalliques, et, à propos des observations ambulantes, il signale les erreurs notables qui résultent de la non-simultanéité avec les observations fixes, à cause des brusques variations locales.

1882. *Notions de topographie pour les alpinistes*; emploi du carton à bretelles avec la boussole-pince, de l'alidade nivelatrice, etc.

1882. *Comment il faut plier les cartes pour les consulter commodément sur le terrain.*

1882. *Rapport présenté à la Direction Centrale du C. A. F. sur la carte au 100,000^e du massif central des Pyrénées espagnoles levée par M. Schrader* (voir ci-après, p. 363).

Le colonel conclut : « La carte de M. Schrader est donc digne de figurer parmi les œuvres de topographie sérieuse ». A la suite de ce rapport, la Direction Centrale a décidé que la carte des Pyrénées Centrales par M. Schrader serait publiée par le C. A. F.



Refuge Vallot (Mont-Blanc), aux Rochers des Bosses, construit en 1892, photographie de M. J. Vallot.

DE MARGERIE (Emmanuel).

1883. *Nouvelle méthode pour les mesures des hauteurs par le baromètre*, d'après M. G. K. Gilbert.

PRUDENT (F.), chef de bataillon du génie.

1884. *De l'échelle naturelle des dessins et des photographies*.

VALLOT (Henri), ingénieur.

1888 et 1889. *Emploi de la règle à éclimètre du colonel Goulier dans les excursions topographiques*.

Instruction détaillée et très pratique, recommandée à ceux de nos collègues qui veulent pratiquer l'art de la topographie. On y trouvera l'explication des méthodes suivie notamment pour leurs levers dans les Pyrénées par MM. Wallon, Schrader, de Saint-Saud, etc.

DAYANNE (A.), vice-président de la Société de photographie.

1891. *La photographie en voyage*.

Conférence faite, le 17 décembre 1891, devant la Section de Paris du C. A. F.

D^r PROMPT, ancien élève de l'École polytechnique.

1881. *De la visibilité des terres éloignées*.

LEVASSEUR (Émile), membre de l'Institut.

1885 et 1886. *Étude sur les chaînes et massifs du système des Alpes*, avec carte schématique.

L'éminent géographe a cherché dans cet important article didactique, avec le concours de MM. Prudent et Schrader, à établir une division rationnelle des Alpes, en limitant les massifs par les dépressions, tout en respectant les dénominations usuelles.

FERRAND (Henri).

1889. *La Tsanteleina*.

1891. *Autour de Modane*; la chaîne franco-italienne entre le Mont Thabor et le Mont-Cenis.

1892. *Le massif du Rutor*.

Trois études orographiques d'une partie des Alpes fran-



Refuge du Grand-Col (Mont-Pourri, Tarentaise), vu d'amont (1892),
photographie de M. H. Ferrand.

çaises, intéressantes en particulier pour la rectification des noms sur les cartes.

COLLINET (Paul).

1889. *L'Ardenne; essai de géographie pittoresque*.

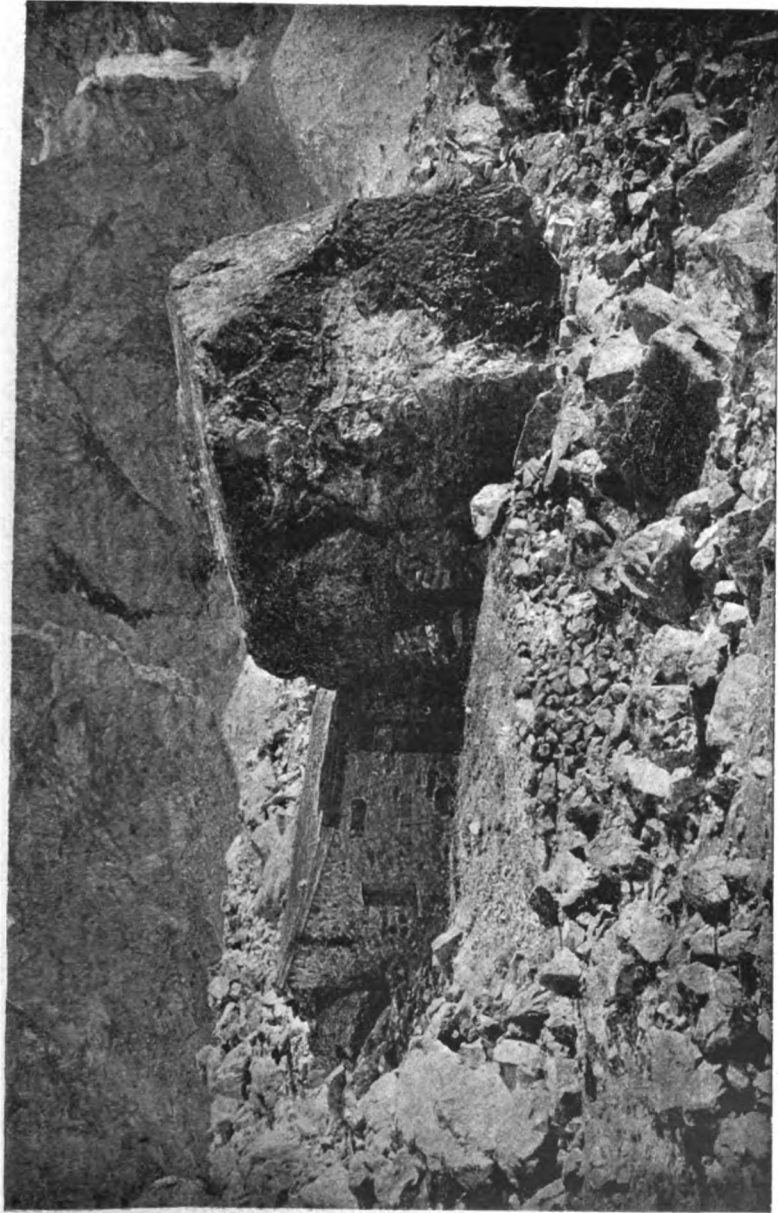
DUHAMEL (Henri).

1885. *La Meije*, avec une carte originale.

VALLOT (Joseph et Henri).

Sur la carte du massif du Mont-Blanc à l'échelle du 20,000^e et étude des Aiguilles-Rouges.

Les auteurs rendent compte du dessein qu'ils ont formé



Refuge du Châteloret, vallon des Etançons, vu vers le N. en 1833; photographie de M. d'Aiguebelle.

de construire une nouvelle carte originale du Mont-Blanc par les procédés réguliers; ils en démontrent l'utilité, en exposent le plan d'exécution, et donnent un schéma faisant ressortir les erreurs de la carte au 40,000^e du Dépôt de la Guerre, en ce qui concerne les Aiguilles-Rouges, par comparaison avec leurs propres travaux.

MARTEL (E.-A.).

1899. *Le Trayas* (dans l'Esterel, Var).

Étude topographique avec carte originale au 20,000^e.

Nous rappellerons également ici les nombreux *levers spéléologiques* faits par le même auteur, ainsi que sa carte de *Montpellier-le-Vieux*, joints à des articles précités.

PRUDENT (F.), capitaine, puis commandant et lieutenant-colonel du génie.

1877. *Opérations géodésiques exécutées de 1784 à 1795, sur la frontière des Pyrénées par les ingénieurs géographes des camps et armées.*

Ces précieux documents concernent surtout la partie Nord de la Navarre et de l'Aragon.

1881. *Le Club Alpin dans les Pyrénées espagnoles*, avec carte montrant par superposition les différences considérables entre les résultats déjà obtenus à cette époque par les travaux topographiques des membres du Club Alpin Français (MM. Wallon, Schrader, de Saint-Saud) dans les Pyrénées, et la carte des Pyrénées, dite de Capitaine, la seule carte alors officielle de cette chaîne, et faisant ressortir les services signalés rendus de ce fait à la science par le Club Alpin.

La série des articles de nos collègues Wallon, Schrader et de Saint-Saud enregistrés ci-dessous sont les commentaires, au point de vue alpiniste, des séries d'excursions topographiques faites par eux en vue du lever des Pyrénées sur le versant espagnol.

Les travaux de chacun d'eux ont été publiés sous la forme de cartes originales et utilisés par le Service géographique de l'armée et par le Ministère de l'Intérieur pour le prolongement en Espagne des cartes de France construites par ces deux services.

WALLON (Ed.).

1874. *Le Balaitous ou Murmuré*, avec carte.

1877, 1878. *Explorations nouvelles dans les montagnes du Haut Aragon*, avec fragments de carte.

1879. *Excursions et ascensions nouvelles en Aragon*, avec carte et vue panoramique.

1880. *Courses diverses dans les montagnes du Haut Aragon*, avec carte.

1881. *Les confins de la Navarre et quelques courses éparses dans les Pyrénées*.

1882. *De Gavarnie à Boran : excursion complémentaire en Haut Aragon*.

1883. *Les montagnes de Pétragème*.

Wallon a publié en 1883 l'ensemble de ses levés dans sa carte des Pyrénées, comprenant les deux versants du massif central depuis la Navarre jusqu'à la vallée d'Aure. Échelle du 150,000^e.

Un petit opuscule, intitulé « Tableau des coordonnées géographiques et des altitudes déterminées dans les Pyrénées, etc. », rend compte de la manière dont cette carte a été construite.

SCHRADER (Franz).

1874. *Le massif du Mont-Perdu*, avec une première carte au 40,000^e, très remarquable, du massif, levée, dessinée et gravée par l'auteur; le lever a été fait en collaboration avec Léonce Lourde-Rocheblave.

1875. *Nouvelles explorations dans le massif calcaire des Pyrénées*.

1876. *Le massif du Mont-Perdu, exploration nouvelle.*

1877. *Les montagnes de Bielsa, le Pic de Cotiella, la Punta de Salinas, la vallée de Tella et la gorge d'Escuain;* avec une seconde carte du massif, au 100,000^e cette fois, et plus étendue que la précédente.

1878. *De Barèges à Luchon par l'Espagne.*

1878. *État de la géographie dans les Pyrénées.*

1879. *Fragments de voyage dans les Pyrénées.*

1880. *Autour des sources de la Garonne,* avec carte héliogravée d'après l'original, au 20,000^e, du Val d'Aran.

1880. *Tableau des altitudes mesurées dans les Pyrénées espagnoles.*

1882. *Panticosa et le Pic d'Algas.*

1882. *Note sur la carte des Pyrénées centrales françaises et espagnoles, par l'auteur.*

1893. *Note sur la feuille 6 de la carte des Pyrénées centrales* au 100,000^e.

La carte des Pyrénées centrales de M. Schrader, publiée par le Club, doit, quand elle sera complète, comprendre six feuilles; cinq seulement ont été données jusqu'ici : feuille 1, Mont-Perdu (1887); feuille 2, Posets et Monts-Maudits (1882); feuille 3, Val d'Aran (1883); feuille 5, Cotiella, Turbon (1883); et feuille 6, Nogueras, Encantados (1893). La feuille 1 est distincte de la carte du Mont-Perdu publiée avec l'*Annuaire* de 1877. La feuille 4 reste à paraître.

La carte de M. Schrader publiée par le Club ne forme qu'une partie de ses levés des Pyrénées, qui s'étendent jusqu'à la mer Méditerranée et constituent le fond de la majeure partie des cartes au 800,000^e publiées par lui en collaboration avec M. E. de Margerie. Ces levés en partie encore inédits, mais en partie aussi publiés sur les cartes au 100,000^e du Ministère de l'Intérieur et au 200,000^e du Service géographique de l'armée, ont été mis au net avec la collaboration amicale du lieutenant-colonel Prudent.

Ils embrassent une superficie d'environ 18,000 kilomètres carrés, et ont été opérés à l'aide de l'orographe Schrader et par la méthode des intersections conclues de tours d'horizon graphiques, méthode dont se sont également servis sous une forme simplifiée MM. Wallon et de Saint-Saud.

Un petit opusculé, intitulé « l'Orographe et la méthode



Refuge Packe, au col de Rabiet, inauguré en 1896, photographie de M. de Saint-Saud.

de levés employée dans les Pyrénées par F. S. », rend compte de la manière dont la carte de M. Schrader a été construite.

SAINT-SAUD (baron, puis comte A. DE).

1881. *Courses en Sobrarbe.*

1882. *Courses en Navarre et en Aragon.*

1883. *Nouvelles courses en Sobrarbe et Ribagorze.*

1885. *Quinze jours dans les Pyrénées aragonaises.*

1886. *Ariège, Andorre et Catalogne.*

1887. *De Saint-Lizier d'Ustou à Gavarnie par le versant espagnol.*

L'ensemble des résultats cartographiques conclus des données recueillies dans les Pyrénées par le comte de Saint-Saud a été publié par lui en 1892 dans un opuscule intitulé *Contribution à la carte des Pyrénées espagnoles*; il est accompagné d'une carte en six feuilles, dressée au 200,000^e par le lieutenant-colonel Prudent.

1890. *Le Moncayo.*

1894. *D'Oviedo à Santander.*

SAINT-SAUD (comte de), LABROUCHE et lieutenant-colonel PRUDENT.

1893. *Les Picos de Europa.* Cette étude du massif principal des Pyrénées cantabriques est accompagnée d'une carte au 100,000^e de ce massif, jusqu'alors mal connu et cartographiquement mal défini.

LOURDE-ROCHEBLAVE (J.-Léonce).

1878. *La vallée d'Aspe et le Pic de Visaurrin*, avec petite carte de ce sommet remarquable des Pyrénées occidentales espagnoles.

BIDE (Dr J.-Baptiste).

1892. *Excursion à la Sierra Nevada*, avec petite carte au 250,000^e.

1893. *Deuxième excursion dans la Sierra Nevada*, avec carte originale au 100,000^e, dressée en collaboration avec le lieutenant-colonel Prudent.

PRUDENT (F.), capitaine, puis chef de bataillon du génie.

1877 à 1894. *Relevés hypsométriques d'après les observations des membres du Club Alpin Français*, dans les Alpes, les Pyrénées, etc.

Ces membres du Club Alpin sont : MM. Belloc, Carez, le Dr Garrigou, Gourdon, Haffen, Labrousse, Lequeutre, Maumus, Puisieux (Pierre), Rabot, de Saint-Saud, Schrader, Wallon. L'auteur a été heureux d'apporter ce concours à l'œuvre scientifique du Club Alpin Français et, n'étant pas autrement alpiniste, d'y justifier ainsi sa présence.

Lⁱ-colonel PRUDENT,
Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

III

LES TRAVAUX EN MONTAGNE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

(PAR M. P. PUISEUX)

I. INTRODUCTION. — II. TRAVAUX D'ACCÈS : POTEAUX
INDICATEURS ET SENTIERS. — III. REFUGES ET CHA-
LETS-HOTELS. — IV. ŒUVRES D'UTILITÉ SCIENTIFIQUE
OU GÉNÉRALE. — V. CONCLUSION.

I

Le premier souci d'une association qui se fonde doit être de faire connaître son existence dans le cercle le plus étendu possible, de manière à se rattacher tous ceux dont une communauté de goûts et d'études peut lui valoir l'adhésion. Dans cet ordre d'idées, la presse est l'auxiliaire le plus efficace, le plus indiqué. Ainsi l'ont compris les fondateurs du Club Alpin Français. Ils ont dirigé vers les publications la plus grande part des ressources de la jeune société. C'est ainsi que les chaleureux appels d'Adolphe Joanne, d'Abel Lemer cier, de Cézanne, répandus à tous les coins du territoire, nous ont suscité tant de vaillants ouvriers de la première heure.

Parler est bien : agir est mieux. Ce premier pas franchi, nous devons, pour alimenter le zèle de nos collègues de province, assigner à leur bonne volonté un objet tangible

et réalisable. Le rôle du Club Alpin pouvait être conçu de deux manières : ou bien réunir dans une étroite fraternité de goûts, par une sélection sévère, les athlètes ayant fait leurs preuves ; ou bien prêcher la bonne nouvelle sur les toits, convoquer la foule sans distinction d'âge, de sexe, d'états de services.

Dans le premier cas, mieux eût valu laisser aux montagnes leur charme mystérieux, leur virginité native. Les sentiers tracés par les pâtres, les huttes misérables où s'exerçait leur rude, mais cordiale hospitalité, rendaient déjà possible, sans dépense et sans attirail spécial, l'accès de nos vallées les plus ignorées. A ceux qui auraient voulu, dans les limites de nos frontières, se donner les émotions de l'explorateur, il demeurerait loisible d'aller planter leur tente dans les solitudes, de chercher leur route au flanc des précipices inviolés. Les Victor Puiseux, les Tuckett, les Whymper, les Russell-Killough avaient donné l'exemple, allumé des phares suffisants. Quel besoin d'aller établir sur les cimes des câbles, des sentiers, des cabanes, précurseurs certains des chemins de fer et des hôtelleries ?

Cet idéal, qui avait prévalu de l'autre côté de la Manche, s'est présenté, sans le moindre doute, à l'imagination de nos fondateurs. Ils ont eu la sagesse de ne point s'y attarder et de s'orienter franchement vers la solution démocratique et généreuse que l'avenir ne pouvait manquer de faire prévaloir. Donner à quelques délicats un plaisir d'artiste, à quelques jeunes gens robustes et déterminés les joies de la lutte et de la victoire, nos montagnes françaises l'avaient déjà fait. Mieux connues, elles l'eussent fait dans des proportions moins restreintes. Mais on pouvait leur faire remplir une mission autrement large et bienfaisante. Elles étaient susceptibles de devenir pour la jeunesse studieuse, pour les citadins affaiblis par un travail sédentaire, au total pour une fraction importante

de nos concitoyens, une occasion de joies salubres, de rénovation morale et physique. Que fallait-il pour cela? Diriger vers nos vallées alpines ou pyrénéennes une immigration estivale comparable à celle que reçoivent les régions favorisées de la Suisse; créer pour les familles aisées de nouveaux centres de villégiature; enlever ces hôtes temporaires à l'oisiveté coûteuse des stations thermales pour les mettre en contact avec la vraie montagne et leur faire respirer l'air vivifiant des sommets. Du même coup pouvaient être conjurées les menaces de dépopulation et de ruine que la décadence de l'industrie pastorale avait fait naître pour nos régions de frontière. Ces communautés si intéressantes par la simplicité de leurs mœurs et leur fidélité aux traditions allaient se trouver rattachées au sol. Assurées de nouveaux éléments de prospérité, elles continueraient à former pour la patrie une réserve de défenseurs, pour la population inféconde et anémiée des villes une source de rajeunissement.

Il ne suffisait pas, pour réaliser ce séduisant programme, de faire connaître nos montagnes par la plume et par l'image. Une description fidèle eût révélé de trop sensibles lacunes : c'est sur le terrain qu'il fallait agir. Les chemins manquaient; les hôtels et les abris, trop insuffisants, ne pouvaient contenter que les intrépides. Chamonix excepté, pas une de nos stations alpines n'était préparée à entrer en concurrence fructueuse avec Zermatt, l'Engadine ou l'Oberland. L'œuvre qu'il s'agissait d'accomplir était vaste et dispendieuse. La jeune société, bien moins nombreuse qu'aujourd'hui, aurait pu la trouver hors de proportion avec ses ressources, fort entamées par la publication du premier *Annuaire*. Il fallait se décider à commencer modestement, mais par où? Des collègues dévoués, en Savoie, en Dauphiné, en Auvergne, vinrent à notre aide. Ils nous signalèrent les travaux les plus urgents à leur gré, promettant d'en surveiller l'exécution.

Le 4 décembre 1875, la Direction Centrale votait des subventions à la Section de Chambéry pour les chemins du Nivolet et de Joigny, à celle d'Aix-les-Bains pour le chemin et le chalet du Grand-Revard, à celle d'Auvergne pour un refuge au col de Sancy, à celle de Gap pour des abris à Chaillol et au Pelvoux, à celle de Grenoble pour les grottes du Guiers-Vif et pour l'aménagement d'un chalet à la Pra.

Aucune des allocations votées ne dépassait 500 francs. L'année suivante, les Pyrénées entraient en scène avec les abris de Crabioules et du Mont-Perdu, mais le refuge du Pré de Madame Carle était seul jugé assez important pour absorber 1,200 francs. Dans ces conditions, on ne pouvait guère se flatter d'ériger des constructions capables de donner satisfaction aux touristes et d'affronter longtemps les rudes hivers de la haute montagne. S'agit-il d'améliorer une installation existante, déjà soutenue par l'initiative locale, on peut, n'en déplaise à Maître Jacques, faire beaucoup de bien avec peu d'argent. Veut-on, au contraire, faire surgir de toutes pièces des ouvrages destinés à demeurer de longs mois sans surveillance et sans entretien, le système des demi-mesures est fatal, et nous en avons fait l'amère expérience. La plupart des travaux de notre période initiale n'ont eu qu'une existence éphémère. Il faut descendre jusqu'en 1879 pour trouver, avec le refuge érigé par la Section de Tarentaise près du col de la Vanoise, une œuvre vraiment résistante et rendant aujourd'hui encore de bons services (voir p. 394). Nous ne devons point faire difficulté de reconnaître que la Société des Touristes du Dauphiné, presque contemporaine de notre association, nous a précédés dans la voie des fondations utiles et susceptibles d'un long avenir. Les aménagements créés par elle en 1876 à Belledonne, aux Sept-Laux, à la Bérarde, n'ont eu par la suite qu'à se développer pour entretenir une vogue méri-

tée. Il est vrai que depuis ce temps la Société des Touristes s'est un peu reposée sur les positions conquises, pendant que l'œuvre du Club Alpin prenait une extension chaque année plus grande.

Nous sommes, en définitive, fondés à croire que la Direction Centrale a sagement agi en se montrant éclectique dès le début, en répartissant ses subventions, si modeste qu'en fût le total, sur des points variés du territoire, en témoignant de l'intérêt aux promeneurs modestes comme aux alpinistes de haut vol. Cette largeur d'idées s'est imposée de plus en plus par la suite, à mesure que se sont accrus le nombre des Sections et les chiffres du budget. Aussi avons-nous vu mener de front, à côté des refuges proprement dits, les tracés de sentiers, les poses de câbles, de rampes, de poteaux indicateurs, de tables d'orientation. Plus tard sont venues des dépenses offrant, dans une certaine mesure, un caractère de luxe, les chalets-hôtels, les routes de voitures, les télégraphes, les téléphones, les jardins botaniques, les stations météorologiques, les monuments commémoratifs. Tous ces travaux n'ont guère d'autre trait commun que d'avoir été subventionnés par la même caisse. Ils ont profité non seulement aux membres du Club, mais aux habitants du pays, aux touristes de toute catégorie et de toute nation. Une revue simplement chronologique d'objets aussi divers tomberait fatalement dans la confusion. La manière dont nous diviserons le sujet pourra, dans une certaine mesure, sembler arbitraire. Elle nous aidera cependant à formuler quelques conclusions plus arrêtées.

II

Nous venons de voir le Club Alpin, la première année de son existence à peine révolue, voter des améliorations

de sentiers. Ce genre de travail ne suscite par sa nature aucune objection. Il peut être exécuté sans inconvénient par fractions, au fur et à mesure des ressources. Il ouvre une carrière aux initiatives locales les plus modestes. Son caractère d'incontestable utilité détermine souvent les particuliers ou les communes à s'y associer. Aussi beaucoup d'entreprises de cette nature ont-elles pu être menées à bien par nos Sections, sans même qu'il ait été fait appel à la caisse centrale.

En 1878, l'ouverture du chemin de la Tête de la Maye par les soins de la Section de l'Isère révélait un des plus remarquables belvédères des Alpes dauphinoises. Désormais les marcheurs médiocres pouvaient trouver un attrait réel à la visite de la Bérarde, dont la clientèle se trouvait, par le fait, largement accrue. La Section d'Auvergne s'occupait en même temps de faire poser des poteaux indicateurs dans les sapinières du Mont-Dore, aimées des promeneurs valides ou en train de le redevenir. Une entreprise analogue, destinée à prendre un développement extraordinaire, était commencée en 1879 par la Section d'Épinal. Les chemins fréquentés recevaient des plaques du caractère le plus pratique, simples planchettes de bois rabotées d'un côté, indiquant l'altitude et la distance des points intéressants dans le voisinage. Aux points culminants, on fait connaître en outre le nom et l'altitude des principales sommités visibles. Dans les gares, des plaques de tôle aux initiales C. A. F. fournissent des indications plus détaillées. La Section des Hautes Vosges, qui a succédé à la Section d'Épinal, est parvenue à étendre cet utile travail aux Vosges françaises presque entières. Son président, le D^r Fournier, a su trouver de divers côtés des concours précieux. Ainsi la commune de la Bresse, entraînée par l'exemple, s'est chargée de l'opération sur son territoire. L'administration préfectorale et celle des Forêts ont donné à leurs agents les instructions

nécessaires pour protéger plaques et poteaux contre des actes trop fréquents de vandalisme. En 1888, on estimait déjà l'étendue des sentiers jalonnés à 350 kilomètres, le nombre des plaques et des poteaux à 4,500, le tout réalisé pour une dépense de 12,000 francs seulement. Depuis, l'activité de la Section ne s'est pas ralentie, mais elle a dû se proposer d'autres objets. Des tables d'orientation, larges pierres gravées donnant des renseignements plus précis et plus complets que les plaques, ont été placées sur les sommets du Ballon d'Alsace, du Hobneck, de l'Ormont, du Drumont, du Noirmont, du Mont Avison. Ces petits monuments, cicérones discrets et imperturbables, vous ont un air de désobligeante ironie quand on arrive sur un sommet enveloppé par la brume. Mais s'il fallait raisonner dans l'hypothèse du brouillard, n'en viendrait-on pas à douter de l'utilité même des Clubs Alpins? Nous retrouverons la Section des Hautes Vosges au chapitre des abris, malgré le caractère éminemment hospitalier de ses montagnes.

Des travaux analogues ont été accomplis, sur une échelle un peu moins ample, par la Section de l'Isère dans les massifs de la Chartreuse et d'Allevard, par la Section de l'Atlas dans le Sahel, par la Section de Provence aux environs de Marseille, par celle des Alpes Maritimes autour de Nice. Ce sont, en y regardant bien, presque tous les membres de notre grande famille qu'il faudrait citer. Rappelons encore les entreprises parallèles de M. Collinet dans la forêt de Fontainebleau, du Comité des promenades des Brides-les-Bains dans la gracieuse vallée du Doron. Dans ces deux derniers cas, le concours du Club Alpin s'est manifesté sous la forme de subventions modestes, mais réitérées.

Attirer le promeneur, l'empêcher de s'égarer, c'est contracter envers lui certains devoirs. Encore faut-il que, mis en présence d'une curiosité naturelle, il ne soit pas, pour la contempler, obligé de compromettre son équilibre,

réduit à exécuter une gymnastique dangereuse. Les abords des grottes et des cascades sont, à ce point de vue, à peine moins perfides que la haute montagne. Nos Sections des pays calcaires trouvent ainsi des occasions parfaitement justifiées d'entailler le roc, de poser des balustrades et des mains courantes. Quand des opérations de ce genre peuvent revêtir le caractère de spéculations fructueuses, nous les abandonnons volontiers à l'initiative des particuliers et des communes. Mais il y a des cas où le concours de toutes les bonnes volontés n'est pas de trop. Ainsi, en 1877, le Club Alpin contribuait à rouvrir, dans le massif de la Chartreuse, la grotte historique des Échelles. Quatre ans après, la Section du Jura travaillait à faciliter l'accès du Saut du Doubs et de la source du Lison. En 1883, la Section de Tarentaise a continué aux magnifiques cascades de Ballandaz l'œuvre entreprise par M^{me} Blanc. En 1884, la Section d'Aix-les-Bains a établi un balcon à la grotte des Fées. En 1887, la Section de la Lozère et des Causses facilitait le parcours des gorges du Tarn et de Montpellier-le-Vieux; deux ans plus tard, elle rendait accessible au public la grotte de Dargilan, jusque-là domaine exclusif de M. Martel et de ses intrépides élèves. Dans ces dernières années, les gorges du Hérisson près de Lons-le-Saulnier, la cascade de Gimel dans la Corrèze, la cascade de Salins près de Mauriac, les curieux entassements de rochers du Sidobre ont été successivement l'objet de notre sollicitude.

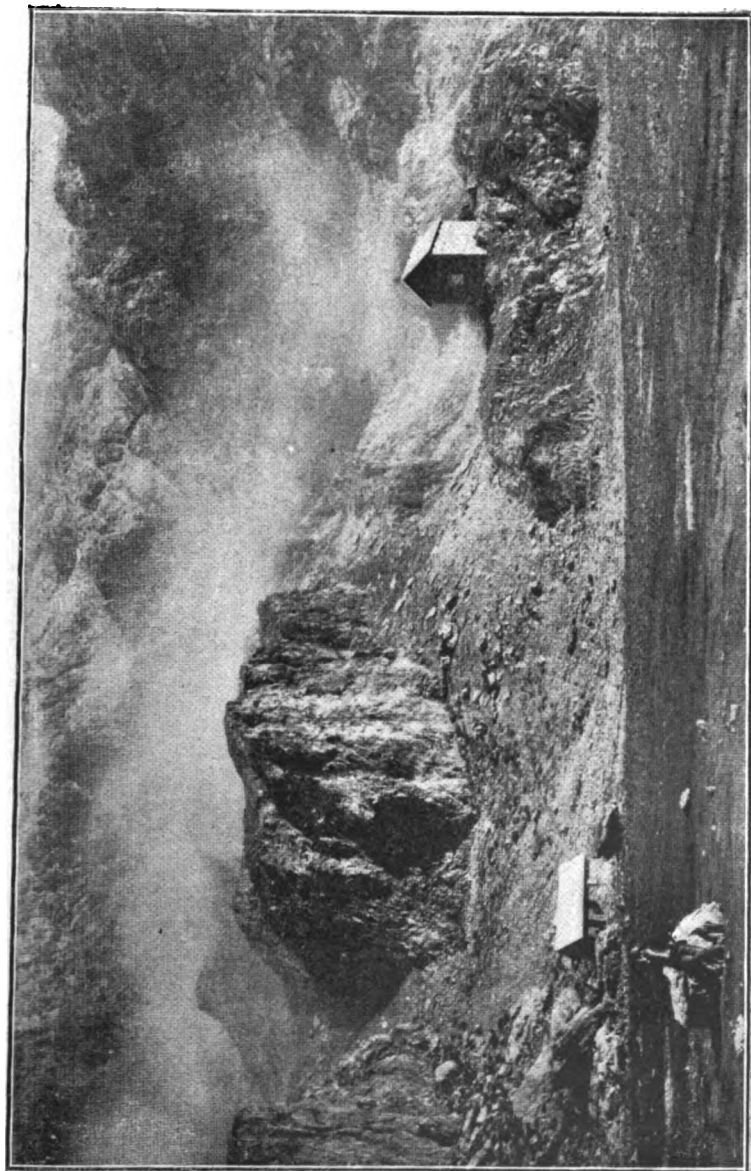
Prompt à entreprendre les travaux utiles, le Club Alpin déploie à l'occasion la même diligence pour empêcher ceux qui lui sont signalés comme nuisibles. Nous méritons ainsi de regagner le suffrage des hommes rigides qui veulent qu'à aucun prix on ne se mêle d'embellir et de corriger la nature. Qu'ils y prennent garde, ce n'est pas de notre côté que vient le péril; la construction des voies ferrées, l'industrie, la science, mettent en jeu des appétits

autrement exigeants que les nôtres, des influences contre lesquelles nous ne saurions lutter à armes égales. La Section d'Épinal est cependant intervenue avec succès pour arrêter les exploiters de pavés, en train de débiter les beaux blocs qui ornent certaines vallées des Vosges. Plusieurs fois aussi nous avons obtenu que des chutes d'eau particulièrement remarquables ne fussent point concédées à l'industrie, qui peut en utiliser tant d'autres avec moins de dommage. Il n'a fallu rien de moins que l'intérêt solennellement allégué de la science pour nous empêcher de protester contre le crime de lèse-esthétique qui consiste à élever des constructions, forcément utilitaires et laides, sur l'extrême sommet des montagnes.

Il est également permis de croire que, si les amateurs de grandes et difficiles ascensions avaient été consultés sur la manière d'aménager les hautes cimes au mieux de leurs intérêts, la majorité se serait prononcée pour le maintien du *statu quo*. Ce n'est point pour leur complaire que la Section du Sud-Ouest faisait en 1878 entailler à coups de pic les rochers blancs de l'Astazou, que la Section de l'Isère décorait de câbles en 1878 la cheminée du Mont-Aiguille, en 1881 le versant méridional des Écrins. Peu s'en fallut que l'on ne vit à cette occasion, — les échos de la presse locale en résonnent encore, — la Durance partir en guerre contre l'Isère, et la face Nord du pic se dresser contre la face Sud ! Sans vouloir réveiller des polémiques assoupies, nous croyons pouvoir dire que ces résistances, parties d'un sentiment sincère, ont contenu le mouvement dans de sages limites. Nos montagnes sont restées, en somme, beaucoup plus près de l'état de nature que les districts fréquentés de la Suisse et du Tirol. Dernièrement encore, une Section demandait un subsidé pour une sommité vierge encore de crampons. « Elle est, disait-on, la seule sur notre territoire dont l'ascension présente quelque difficulté. » La raison n'a pas été jugée con-

cluante. En revanche nous avouerons sans rougir le sentier de Tuquerouye, créé en 1888 par la Section du Sud-Ouest dans un passage illustré de longue date par les descriptions palpitantes de Ramond. « Nous venons, s'écriait à cette occasion notre regretté collègue Lourde-Rocheblave, de doter les Pyrénées d'une excursion nouvelle, destinée à devenir bientôt la plus belle, la plus réputée de toutes ! » Lourde-Rocheblave n'avait pas attendu le sentier pour aller contempler, du haut de Tuquerouye, la prestigieuse apparition du Mont-Perdu. Mais il faut savoir, à son exemple, réprimer l'égoïsme, dût-il se présenter sous les dehors précieux de l'amour de l'art. La charité veut que l'on concède quelques montagnes aux entrepreneurs de funiculaires. Il est de bonne politique d'en sacrifier aussi quelques-unes pour l'apprentissage des ascensions. Notre ambition est de susciter aux montagnes de nombreux amis. Ce n'est pas un moyen à dédaigner, pour affermir la vocation des néophytes, que de leur faire accomplir en se jouant des escalades réputées ardues.

C'est surtout dans les Pyrénées qu'il conviendrait peu de parler au nom d'une orthodoxie sévère. Le coureur de cimes y est demeuré une espèce rare ; le piéton, même vaillant, y est sujet à être regardé d'un peu haut par les loueurs de montures et leur clientèle élégante. Il y a là un préjugé à vaincre, une conversion à opérer. Pas plus que les arêtes vertigineuses, les sentiers encombrés de pierres n'ont chance de devenir pour le baigneur indolent des chemins de Damas. Il faut l'amener aux grandes altitudes par des voies aplanies, où le sabot des quadrupèdes ne risque pas de glisser sur le roc ou de chanceler dans le vide. Le Club Alpin avait là une tâche utile à remplir. Il s'y est appliqué avec persévérance, négligeant au besoin d'autres objets qui eussent été plus flatteurs pour son amour-propre. En avril 1888, une subvention était accordée



Chalet-hôtel de la Pra (massif de Belledonne), inauguré en 1889, reproduction d'une photographie.

en faveur des chemins de montagnes de Cauterets, déjà sous le patronage d'une société locale. En 1891, le chemin ouvert entre Gavarnie et Héas permettait de visiter dans un seul jour les merveilleux cirques de Gavarnie, d'Estaubé et de Troumouse. L'année 1894 voyait rendre praticable aux chevaux le sentier de Cauterets à Gavarnie par le col d'Ossoue et faciliter l'accès du col de Campbiel. L'année suivante c'était le tour du col d'Araillé, en 1898 celui du col d'Aubert, qui met en communication Barèges et la vallée d'Aure. Nos collègues ont su, pour l'ouverture de ces voies utiles, s'assurer un actif concours de la part des syndicats indigènes et de l'administration des Ponts et chaussées.

En dehors des Pyrénées, les créations de sentiers ont eu surtout pour objectif des belvédères déjà célèbres et dont les grimpeurs ne pouvaient songer à se réserver le monopole. Il suffira de citer le rocher de la Tour au-dessus de Pierre-Pointue (1893), la Tournette (1895), le lac Noir et le Buet (1896), le Grand-Som (1897), le Puy de Sancy (1898). Pour rendre la sécurité aux caravanes prises par le mauvais temps, notre collègue M. J. Vallot a fait jalonner les névés du Mont-Blanc entre les Grands-Mulets et les Bosses. On s'est abstenu de faire de même au-dessous des Grands-Mulets, pour ne pas offrir un dangereux appât aux promeneurs novices. Ailleurs l'amélioration des chemins s'est imposée à nous comme une conséquence de sacrifices antérieurs dont il ne fallait pas laisser perdre le fruit. Tant qu'un abri est destiné aux seuls alpinistes, peu importe que l'on y accède uniquement par de vagues sentiers. Le jour où il se transforme en hôtel, en chalet gardé, on doit prendre les mesures nécessaires pour qu'il devienne prospère et fréquenté. A cette condition seulement son exploitation, son entretien, cessent d'être une charge pour notre budget. Ainsi, le développement de la station de la Pra a déterminé l'élargissement des voies

qui la relie à la cascade de l'Oursière et aux bains d'Uriage. L'agrandissement du refuge de l'Alpe nous a entraînés à le mettre en communication avec le Lautaret par un sentier taillé aux flancs du Pic de Combeynot. Nos collègues du Canigou ont profité des expériences faites. Ayant entrepris au col des Cortalets, à plus de 2,000 mètres d'altitude, l'érection d'un chalet gardé, ils l'ont, avant même de le terminer, doté d'une route carrossable. Il n'y a guère, en cherchant bien, de mode de locomotion que le Club Alpin n'ait encouragé. Nous avons, il y a longtemps de cela, souscrit une action de chemin de fer du Semnoz et contribué à faciliter la navigation du Tarn par quelques judicieuses extractions de rochers. Un de nos collègues, M. Blanchet, peut même revendiquer l'honneur d'avoir favorisé la natation en introduisant des poissons dans le lac de la Pra. Toutes ces interventions, dictées par l'intérêt commun des montagnards et des touristes, n'ont eu, est-il besoin de le dire, aucun caractère de spéculation.

III

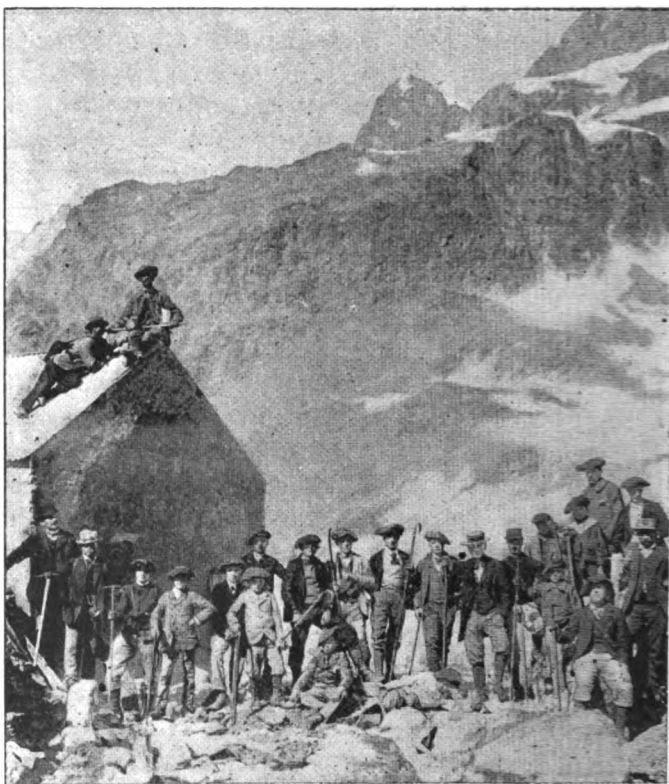
Les hommes dont les noms remplissent la période héroïque de l'histoire alpine, ceux qui vers le milieu du siècle ont allumé l'étincelle sacrée, étaient pour la plupart d'intrépides marcheurs. Les distances, les hauteurs, semblaient fondre sous leurs pas. Il nous est difficile de ne pas faire un retour humilié sur nous-mêmes en voyant, par exemple, M. Llewellyn Davis faire la première ascension du Dom dans sa journée en partant de Randa et, sitôt rentré au gîte, s'acheminer sur Zermatt, histoire de s'ouvrir encore un peu l'appétit avant l'heure de la table d'hôte. Nous avons vu depuis des caravanes d'hommes choisis passer en un jour de Courmayeur à Chamonix par le sommet du Mont-Blanc, de Zermatt au Breuil par le sommet

du Cervin, faire tenir entre deux nuits d'hiver l'ascension du Mont-Perdu avec Gavarnie pour point de départ. Si tout le monde était à même de procéder ainsi, les hôtels alpins installés dans les villages constitueraient des bases d'opération suffisantes. Mais l'état du terrain ne permet pas toujours ces allures vives, et, d'une manière générale, c'est trop demander à l'humaine nature. Ils sont légion, ceux qui ne se sentent pas de force à mener un pareil train, et qui sont cependant capables de jouir vivement de la haute montagne, si l'on veut bien leur ménager des étapes intermédiaires. D'ailleurs, un peu d'expérience le montre bientôt, les splendeurs des grandes altitudes ne sont pas pour le sportsman qui les traverse d'un pas rapide. Elles se prodiguent, au contraire, au touriste qui s'y attarde, qui voit les aurores y naître et les couchants s'y éteindre.

Ceux-là le savent bien qui ont demandé asile au toit enfumé des pâtres, ou goûté, de gré ou de force, les charmes du bivouac au creux d'un rocher. Un jour ou l'autre, cependant, l'on est amené à reconnaître que la véritable solution n'est pas là. Les chalets n'offrent déjà qu'une place trop restreinte à leurs habitants ordinaires. Leur installation tient trop peu de compte des règles de l'hygiène et de la propreté. Le gîte en plein air convient, par le beau temps, aux natures jeunes et robustes. On peut en user plus largement, si l'on transporte avec soi tente, combustible et couvertures, ce qui est coûteux et peu pratique dans les escalades. Mais viennent la pluie, la mauvaise saison, ou simplement le déclin de l'âge, et le montagnard le plus épris de poésie et de liberté se convaincra vite que rien ne remplace l'abri d'un toit. Nos précurseurs pouvaient bien acheter par quelques souffrances la conquête enviée d'une cime difficile. Une fois l'attrait du mystère évanoui, l'on n'aurait plus vu marcher à leur suite que de rares imitateurs. Les Clubs Alpains se

sont ainsi vus amenés par la force des choses à devenir locataires, propriétaires et constructeurs.

Un premier pas dans cette voie consiste à fermer par



Refuge Tuckett (Vallouise), inauguré en 1886, photographie de M. Challier.

des murs en pierre sèche les encorbellements de rochers utilisés à l'occasion par les pâtres et les chasseurs. On peut citer en exemple le modeste abri de la rive gauche du glacier Blanc, d'où M. Tuckett est parti pour effectuer le premier passage du col des Écrins. Il commande une vue d'une impressionnante grandeur sur le Pelvoux, et

sert de point de départ à nombre de courses de premier ordre. Douze personnes, guides et touristes de la Section de Lyon, tentèrent d'y passer la nuit le 12 août 1876, mais furent bientôt amenés à reconnaître que le plein air était encore préférable à l'excavation trop boueuse. Un premier travail d'amélioration, exécuté l'année suivante par les soins de M. Paul Guillemin, ne réussit pas encore à rendre populaire ce site admirable, mais d'un accès un peu rude. Il fallut attendre jusqu'en 1886 pour voir s'y élever un véritable refuge, restauré en 1896, et que la Section de Briançon se propose de perfectionner encore.

C'est aussi M. Paul Guillemin qui prit l'initiative d'aménager la grotte de Soureillan, située sur le côté Nord du vallon de Celse-Nière et utilisée jusque-là par les bergers de Provence. Décorée du nom de refuge Puiseux, elle était destinée à loger les ascensionnistes du Pelvoux. Dès 1877, elle était remplacée par le refuge de Provence, construit plus haut sur le même versant. Rétabli en 1891 sur un meilleur plan, par les soins et avec le généreux concours de M. Joseph Lemer cier, ce dernier refuge (voir p. 301) porte maintenant le nom de son père, notre premier secrétaire général.

Une autre expérience relative à l'utilisation des grottes était tentée vers la même époque (1877) dans le massif du Mont-Perdu. Le comte Russell-Killough, l'infatigable explorateur des Pyrénées, faisait adosser au flanc Sud du Cylindre, pour une somme de 1,100 francs, une case en pierres sèches, dont le rocher fournissait le plafond et l'un des côtés. A peine terminé, ce poétique logis servait à MM. Guyard, Devin et Russell pour l'ascension du Soum de Ramond. Mais un an ou deux après, l'accumulation de la neige, les déprédations des bergers espagnols l'avaient rendu plus inhabitable encore que le gîte Tuckett.

Ce mauvais succès n'a pas abattu, comme l'on sait, l'ardeur du comte Russell, qui a fait, en 1883, excaver une

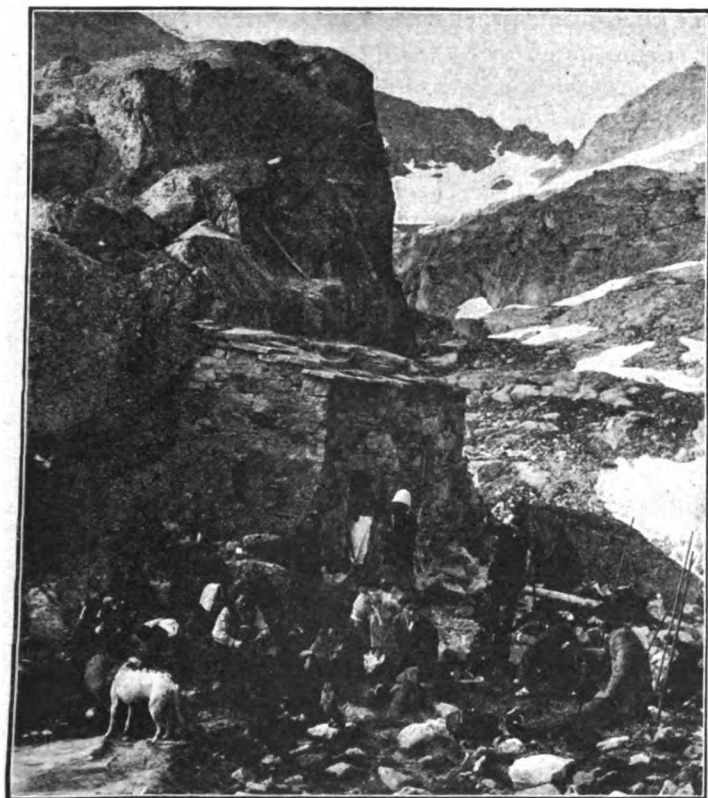
grotte de 18 mètres cubes sur le versant Nord de la Brèche de Roland. Celles dont il a, par la suite, criblé le Vignemale, sont des entreprises privées, dont le public a profité largement, mais que le Club Alpin a soutenu seulement de ses sympathies.

Le souvenir historique du bivouac de MM. Moore, Whymper et Walker, dans la nuit qui précéda la première ascension des Écrins, détermina la Section de l'Isère à clore en 1878 une grotte très bien abritée sur la rive Nord du glacier de Bonne-Pierre. Ce travail eut pour résultat de convertir la grotte, parfaitement sèche en apparence, en une véritable fontaine, inutilisable comme gîte.

Le savant géologue Lory avait, nous apprend M. Duhamel, prédit cet échec. Mais on est toujours mieux instruit par ses propres aventures que par celles des autres. C'est pour cela, sans doute, que nous voyons, en 1883, la Section de Briançon, désireuse de faciliter l'ascension de Rochebrune, forer un abri sous roche au col des Portes, et lui donner le nom de son bienfaiteur Louis Vignet. L'altitude de cet abri (2,915 mètr.) l'a classé pendant quelque temps au premier rang des refuges du Club Alpin. La caisse centrale a participé pour 2,800 francs à ce travail, dont le résultat utile a été médiocre. Le refuge Vignet est aujourd'hui hors d'usage.

Le refuge d'Arrémoulit (1886), entaillé dans un bloc par la Section du Sud-Ouest pour abrégér l'ascension du Balaitous, est peut-être la moins décevante des tentatives de cette nature (voir p. 385). Deux ans après, cependant, il était trouvé d'une insupportable humidité. Le refuge des Nants, établi par la Section de Tarentaise au pied Ouest du Dôme de Chasseforêt, parut d'abord mieux se comporter, bien qu'on lui eût donné le dangereux abri d'une roche surplombante. Brillamment inauguré le 22 juillet 1883 par une caravane de douze alpinistes genevois, il ne tardait pas, lui aussi, à être signalé comme humide,

puis inhabitable, et enfin, en 1898, il était totalement écrasé sous le poids des neiges. Ces leçons n'ont pas été entièrement perdues. La Commission des refuges, présidée suc-



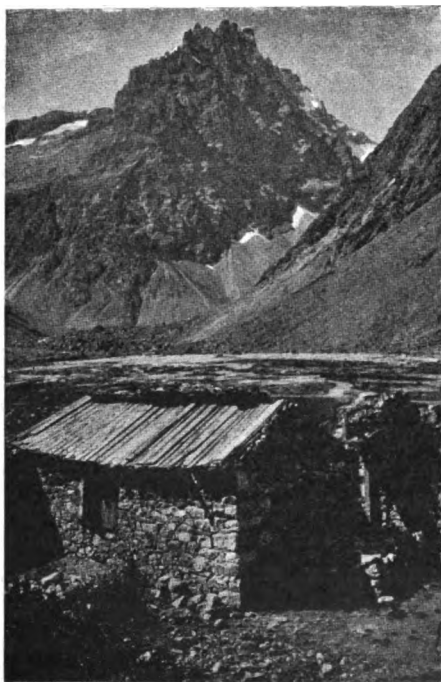
Refuge d'Arrémoulit (Balaïtous), ouvert en 1886, photographie de M. Ritter.

cessivement par MM. Guyard et Nérot, éclairée par la compétence technique de MM. Joseph et Henri Vallot, a de plus en plus vivement engagé les Sections à ne pas se laisser prendre au mirage d'une trompeuse économie, et à n'entreprendre que des constructions entièrement déga-

gées sous toutes leurs faces. S'il nous est encore arrivé, dans ces derniers temps, de donner notre patronage à des abris sous roche, c'est dans des régions où le respect de la propriété est peu garanti, où le trop fréquent passage de contrebandiers et de nomades sans scrupule interdit l'emploi de matériaux de quelque valeur. La protection des refuges ne peut être réellement assurée que par la visite fréquente de guides intéressés à leur bonne conservation. La répression, d'ailleurs, ne saurait être bien sévère, et l'on doit citer comme une exception presque unique un jugement obtenu en 1882 contre l'auteur de déprédations constatées au refuge de la Vanoise. La Direction Centrale, dans cette circonstance, s'était portée partie civile :

Là où le courant des touristes est trop faible, trop irrégulier pour assurer la surveillance d'un chalet neuf, il semble qu'il puisse moins encore alimenter l'exploitation d'une auberge. Il arrive cependant que l'on puisse obtenir une solution prompte et acceptable en utilisant ce qui existe. Si les montagnards ne sont pas ancrés dans des habitudes d'incurable rusticité, s'ils sont assez avisés pour comprendre leurs vrais intérêts, on obtiendra d'eux qu'ils fassent quelques efforts pour offrir une hospitalité plus confortable. Ils pourront, aidés par des subventions modiques, aménager ou agrandir leurs habitations pastorales, y réserver une chambre aux touristes, la louer d'une manière permanente au Club Alpin, y entretenir quelques objets mobiliers, effectuer à bon compte les réparations nécessaires. Ainsi ont procédé la Section de l'Isère pour le chalet de la Pra (1876), la Section de Briançon pour l'Alpe de Villar-d'Arène et pour le refuge des Lyonnais au pied du mont Viso (1877), la Section de l'Isère pour l'Alpe de la Lavey au pied du Pic d'Olan (1880), la Section de Tarentaise pour Praz-Riond aux sources de l'Isère (1889), la Section de Maurienne aux chalets de la Sausse, près du col des Encombres (1896). La plupart de

ces installations n'avaient qu'un caractère provisoire. Celles de la Pra, de l'Alpe de Villar-d'Arène, de la Lavey, après avoir fait largement leurs preuves, ont été remplacées par des constructions neuves et importantes. Au



Ancien refuge de l'Alpe, vallée de la Romanche, ouvert en 1877, reproduction d'une photographie.

contraire, le refuge des Lyonnais, cédé au Club Alpin par la commune propriétaire, et affligé sans doute d'un vice de construction originel, n'a résisté que peu d'années à l'assaut des hivers. Ailleurs, les circonstances nous ont ouvert du premier coup l'accès de locaux qui laissaient peu de chose à désirer. En même temps, la présence dans le pays d'auxiliaires intelligents a rendu possible l'ouver-

ture d'une de ces modestes auberges où le véritable alpiniste se plait mieux que dans les luxueux hôtels. La Section des Pyrénées Centrales a eu cette bonne fortune à Fabian, dans la vallée d'Aure (1897), et la Section de Gap au Clot-en-Valgaudemar (1898).

Pas plus dans le massif du Pelvoux que dans celui du Mont-Blanc, ces expédients ne pouvaient suffire. L'un et l'autre occupent, parmi les régions montagneuses de la France, une situation spéciale, en ce que beaucoup de cimes n'y sont accessibles qu'aux montagnards exercés, au prix de réels efforts. Entre les deux, toutefois, la sollicitude de notre jeune Société ne pouvait guère hésiter. La chaîne du Mont-Blanc possédait déjà en 1874 des auberges de montagne, au col de Balme, à Lognan, à Pierre-Poin-tue, aux Grands-Mulets, au Pavillon de Bellevue, à Trélatête. Des cabanes, mal entretenues, il est vrai, existaient à la Pierre à Béranger, au col du Midi, à l'Aiguille du Goûter. Il avait donc été pourvu aux nécessités les plus urgentes. De nouvelles constructions auraient pu être critiquées comme une concurrence malencontreuse à l'initiative privée. La commune de Chamonix, habituée à tirer un revenu important des Grands-Mulets et du Montanvers, semblait disposée à mettre un très haut prix à la concession de ses droits plus ou moins bien établis sur les glaciers. Du côté de l'Oisans, au contraire, tout était à faire, et le Club Alpin pouvait opérer en pleine indépendance. Les voyageurs n'y trouvaient d'auberge que dans les villages importants, séparés par de longues et rudes étapes. Les constructions pastorales, précaires et misérables, y sont encore trop loin des cimes pour que l'intervalle soit aisément franchi dans une matinée. Il fallait renoncer à s'en servir et chercher plus haut encore l'emplacement des refuges. Dans cette zone, qui précède immédiatement celle des neiges, le sol, ruineux et stérile, n'est plus un objet de convoitise. Il est aisé d'obtenir des

communes soit une cession en forme, soit un bail à très long terme. Parfois même, nos collègues se sont dispensés de toute formalité, et jamais ces emplacements, occupés sans titre, n'ont fait l'objet de contestations.

On nous pardonnera de ressentir quelque prédilection pour les refuges du Briançonnais, ces premiers-nés de notre famille. Ils ont eu des destinées variables et parfois tragiques. Celui du Pré de Madame Carle, bientôt baptisé refuge Cézanne, fut inauguré le 18 août 1877 sous les plus heureux auspices. Un ciel sans nuage mettait en pleine lumière la splendeur du site. Les chants et les bénédictions de l'Église ouvrirent la journée. La fête alpine qui suivit, présidée par nos fondateurs Cézanne et Abel Lemerancier, vit fraterniser MM. Aniel, délégué de Lyon, Jullien, représentant de la Société des Touristes, Sidney Fries et Gerber, membres du Club Alpin Suisse. Des paroles chaleureuses, débordantes d'espoir et d'enthousiasme, furent échangées. La réunion était complétée le soir, à Ville-Vallouise, par l'arrivée de M. Boileau de Castelnau, vainqueur enfin de la Meije après tant d'héroïques assauts. Bientôt après cependant, l'infortuné chalet pliait sous l'effort des tourmentes et l'on devait se préoccuper de lui trouver un autre emplacement, problème difficile dans une région aussi ravagée. En 1884 la ruine était complète. Reconstitué en 1886 à l'occasion du congrès de Briançon, il succomba l'année suivante sous la pression d'une avalanche. Malgré ces échecs réitérés, la Direction Centrale et la Section de Briançon tombèrent d'accord pour ne point désertier un poste aussi important. Le refuge actuel date de 1891 (voir p. 303). Il a été construit en bois recouvert de tôle ondulée, d'après un modèle excellent et très étudié que l'on doit à M. Joseph Lemerancier. On ne lui reproche maintenant que d'être trop petit et trop visité. L'ouverture d'un hôtel à Ailefroide, tout en rendant Cézanne moins nécessaire, n'a fait qu'augmenter sa

clientèle. Il est question de l'agrandir et d'y installer un tenancier. Ceux qui réclament l'isolement pour goûter dans la montagne la pénétrante poésie des beaux soirs en seront quittes pour aller coucher à Tuckett sur des matelas en bourre de soie, produit de l'industrie briançonnaise.

Si la Vallouise est la plus pittoresque des vallées du



Nouveau refuge de l'Alpe, vallée de la Romanche, inauguré en 1892,
photographie de M. Challier.

massif, elle en est aussi la plus éloignée pour la majeure partie des touristes. Il y avait donc urgence égale de construire sur quelques points bien choisis du versant de l'Isère. Dès 1877, M. Paul Guillemain négociait la cession au Club Alpin de deux petits chalets sur l'Alpe de Villard'Arène. C'est aussi à lui qu'on doit d'avoir, conjointement avec M. Joseph Lemer cier, mis en lumière la nécessité de développer cette station, centre de nombreuses et belles escalades. En 1892 la Direction Centrale, convaincue

de l'opportunité d'un grand effort, votait 10,000 francs pour l'établissement en ce point d'un chalet gardé. Inauguré la même année, sous la présidence de M. Laferrière, il est promptement devenu un lieu de villégiature, toujours rempli dans le mois d'août. Le même avenir attendait le refuge de la Lauze, situé sur le chemin de la Grave au glacier de Mont-de-Lans et commandant une vue superbe de la Meije. L'inauguration en était faite le 20 septembre 1878 par MM. L. Chancel et P. Guillemin. M. J. Nérot y représentait la Direction Centrale. Après diverses vicissitudes, il fut reconstruit en 1894 sur le même plan que les refuges Cézanne et Lemercier, mais dans des proportions plus grandes (voir p. 347). C'est aujourd'hui un bon petit hôtel de montagne sous la direction du guide Émile Pic. Il a dû être agrandi en 1899, et sa fortune est désormais assurée. Il porte maintenant le nom de refuge Chancel, en mémoire de l'un des plus actifs bienfaiteurs du pays.

Ce nom avait été donné précédemment (1881) à une petite construction établie dans le riant vallon du Tabuc, mais qui, un peu rapprochée du Monétier, ne répondait pas à une nécessité vivement sentie. Elle a péri faute d'entretien, ainsi que le refuge de Joinville, établi avec un concours princier près du lac de l'Eychauda (1881). Le même sort attendait les abris que l'initiative courageuse, mais prématurée, de M. Paul Guillemin a fait surgir dès 1877 dans le Queyras (refuge du Bouchet et refuge des Lyonnais). Des juges compétents estiment aujourd'hui que l'heure serait venue de rétablir tout au moins le refuge des Lyonnais (voir p. 306). En attendant, la seconde ville de France voit son nom porté à une altitude déjà respectable par le refuge « Lyon-Républicain » (voir p. 322), construit en 1896 avec le concours de la presse. Il rend de bons services aux grimpeurs qu'attirent les flèches élançées des Aiguilles d'Arves, mais sa clientèle demeure forcément limitée.

La fiction administrative qui rattache la Grave au département des Hautes-Alpes laisse à la Section de l'Isère un beau champ d'activité dans le massif de Belledonne et la vallée du Vénéon. Nous avons déjà signalé l'essai infructueux de Bonnepierre et l'acquisition du chalet de la Lavey (1881). Dans cette circonstance la Section, sou-



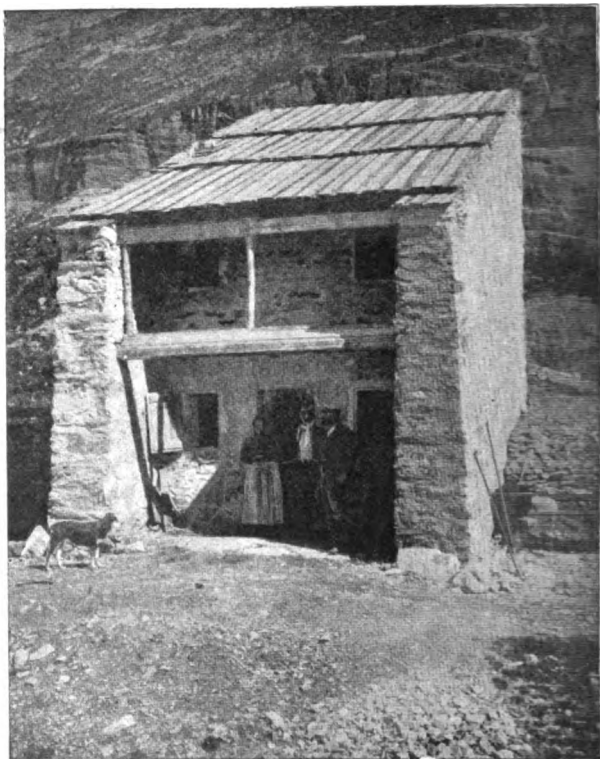
Refuge du Lac Noir (Oisans), ouvert en 1884, photographie de M. d'Aiguebelle.

cieuse de l'avenir, avait pris soin de faire escorter ses délégués par un notaire, et le papier timbré s'était élevé jusqu'à 3,300 mètres d'altitude. En 1882, l'ouverture des refuges du Carrelet et du Châtelleret (voir pages 351 et 359) fournissait aux ascensionnistes de nouvelles bases d'opération dans les deux branches supérieures de la vallée du Vénéon. De ce jour, les défaites de la Meije et des Écrins allaient se multiplier dans une extraordinaire proportion.

Le refuge du Lac Noir, destiné comme celui de la Lauze à faciliter la magnifique et facile traversée du glacier de Mont-de-Lans, fut pour la Section de l'Isère l'œuvre principale des saisons 1883-1884. L'année suivante, Grenoble se voyait céder par Uriage la mission lourde, mais honorable, d'améliorer l'installation de la Pra, étape nécessaire entre la grande cité dauphinoise et les pics sourcilleux de Belledonne. Une étude attentive du problème montra qu'il ne serait jamais résolu d'une manière satisfaisante par l'initiative privée, et qu'il était du devoir du Club Alpin d'entrer, comme l'avait fait la Société des Touristes, dans la voie de la création des hôtels : 10,000 francs furent votés à cet effet par la Direction Centrale en 1887, et la Section de Paris fournit en outre 500 francs. La Compagnie P.-L.-M., le Conseil général de l'Isère, le Club Alpin Belge, intervinrent aussi. La Section de l'Isère, outre sa part active dans l'exécution, sut provoquer des souscriptions particulières, assez généreuses pour permettre l'établissement d'un téléphone. L'inauguration eut lieu en 1889, le 27 et le 28 juillet. Un temps exécrable ne cessa de régner pendant les fêtes, mais ne parvint pas à noyer la gaieté des participants. Un écho s'en est retrouvé dans la joyeuse saynète jouée à l'occasion du banquet annuel de la Section lyonnaise (15 février 1890). Depuis, le chalet de la Pra (voir p. 377), confié aux soins d'un Chamoniard aussi obligeant qu'actif, n'a cessé de prospérer. Plusieurs fois il a facilité les manœuvres stratégiques des chasseurs alpins. Il a fallu à diverses reprises l'agrandir ou en améliorer les voies d'accès. En dernier lieu (1899), la Section s'est occupée de remplacer l'ancien chalet de la Lavey par une construction plus spacieuse et mieux aménagée (voir p. 407), qui a été inaugurée le 24 juin 1900.

Franchissant la crête montagneuse, frontière déchue, qui sépare le Dauphiné de la Savoie, nous trouvons par ordre d'ancienneté le refuge de la Vanoise, établi au mi-

lieu de la plus riche flore alpine, avec une vue superbe de la Grande-Casse. Inauguré dès 1878, il ne fut réellement achevé que l'année suivante. Solidement construit, mais exposé par la proximité d'un chemin fréquenté à recevoir



Refuge de la Vanoise, ouvert en 1879, réparé en 1885, photographie
M. le comte Greyffé (29 juin 1899).

des visiteurs peu scrupuleux, il a été plusieurs fois trouvé en mauvais état. Depuis trois ans il possède un tenancier, et sa transformation en chalet-hôtel est réclamée de toutes parts. La Section de Tarentaise ne s'est pas endormie sur ce premier succès. Elle donnait pour but à sa course

annuelle, le 15 juillet 1881, le choix d'un emplacement convenable pour un refuge près du Grand-Col, ouvert dans l'arête Nord du Mont-Pourri. Ce projet, réalisé en 1885 avec le concours de la Direction Centrale, n'a pas détourné de ce côté un courant appréciable de touristes. La faute en est sans doute à l'hospitalité insuffisante que peuvent offrir les villages environnants, Peisey, Sainte-Foy, la Gurre, Villaroger. Au contraire la proximité de Pralognan a, dès le début, assuré le succès du refuge des Nants (1883), destiné à partager en deux étapes la course classique de Chasseforêt. La situation de ce refuge a été reconnue défectueuse. On le reconstruit actuellement sur un point plus élevé, et il doit porter à l'avenir le nom de refuge des Lacs.

Les montagnes de la Tarentaise, plus douces d'accès que celles de l'Oisans, et moins ruinées par l'abus du pâturage, sont aussi mieux pourvues de chalets. Elles exigent moins impérieusement l'établissement de refuges. Val-d'Isère s'est contenté jusqu'à présent de l'installation rustique de Praz-Riond sur le chemin de la Galise (1889). Au contraire le Mont Jovet, belvédère situé à une demi-journée de Moûtiers, a paru justifier, comme entrée en matière, l'établissement d'un petit hôtel (voir p. 317). L'inauguration (27 août 1890) a été, comme celle de la Pra, gâtée par la désastreuse prodigalité des eaux du ciel. Le Mont Jovet prenait une belle revanche l'année suivante, à l'occasion du congrès du Club Alpin, en offrant à ses nombreux hôtes la rare combinaison d'un panorama idéal et d'un gîte parfait.

La Section du Mont-Blanc a mis un peu plus de temps à trouver sa voie ; Saint-Gervais et Chamonix étaient d'ailleurs, de longue date, assez intéressés à retenir les touristes pour que l'intervention d'une société alpine fût moins nécessaire. En 1881, la Section s'est associée aux guides de Saint-Gervais pour améliorer la cabane de l'Ai-

guille du Goûter. Notre collègue M. Joseph Vallot, amené par ses travaux scientifiques à faire de véritables séjours sur le Mont-Blanc, obtenait en 1890, de la commune de Chamonix, l'autorisation de construire aux Bosses du Dromadaire un petit édifice dont la commune partagerait la propriété; établi d'abord avec une double destination, hospitalière et scientifique, il fut agrandi et dédoublé en 1892. Actuellement, le refuge proprement dit comprend deux pièces ouvertes à tous, sans rédevance. L'impossibilité d'y exercer une surveillance efficace fait que l'on n'y trouve plus ni poêle, ni ustensiles. Malgré cela, le refuge, établi sur les plans de M. Henri Vallot (voir p. 355), est assez soigneusement construit, assez bien clos pour que l'on n'y souffre pas du froid, et les services qu'il rend dans la belle saison sont inappréciables. Plus de six cents personnes l'ont visité en 1898. L'observatoire de M. Vallot (voir p. 344) donne également aux touristes une hospitalité libérale. Le public a, d'autre part, libre accès dans une pièce de l'Observatoire qui a été établi sur la cime même du Mont-Blanc, par une société particulière, sous la direction de notre ancien président M. J. Janssen.

Pas plus que Corinthe, et pour les mêmes raisons, ces altitudes triomphantes ne sont fréquentées par le commun des touristes. Ils apprécieront mieux l'initiative de la Section du Mont-Blanc, faisant construire en 1891 un chalet-hôtel sur le Môle (voir p. 311), et en 1899 un abri (dénommé refuge Sauvage) sur le versant Nord de la Pointe-Percée. Ces deux sommités, presque à l'ombre du Mont-Blanc, sont aussi fréquentées des caravanes suisses que de nos compatriotes. En 1899 également, le Club Alpin venait en aide aux guides de Saint-Gervais, engagés dans la difficile érection d'un abri sur le col de Miage. Ce refuge, achevé la même année, porte le nom de notre regretté président Ch. Durier¹. Il aurait été; à notre avis, mieux

1. Il n'a pas été possible à la Section du Mont-Blanc de faire par-

placé au pied de la montée du col qu'au sommet. On compte sur lui pour donner quelque vogue aux pentes occidentales du Mont-Blanc, visitées jusqu'ici exclusivement par les ascensionnistes venus d'Italie. Un espoir semblable avait déterminé les guides de Courmayeur à établir en 1863, sur le territoire français, la cabane de l'Aiguille du Midi.



Cabane de l'Aiguille du Midi (massif du Mont-Blanc), restaurée en 1895
photographie de M. J. Vallot.

Abandonnée et remplie de glace, elle fut restaurée en 1895 par les soins de nos collègues J. Vallot et Helbronner, et cédée l'année suivante au Club Alpin par la compagnie des guides de Courmayeur. Aucun de nos abris ne peut, croyons-nous, se flatter de commander une vue plus grandiose.

A l'autre extrémité de la Savoie, la puissante Section venir en temps utile à la rédaction de l'*Annuaire* des photographies des refuges Sauvage et Durier, à cause des neiges qui n'en permettaient pas l'accès.

lyonnaise profitait du sommeil de sa petite sœur de Maurienne pour déployer son activité dans la vallée supérieure de l'Arc. Une longue expérience avait démontré que l'industrie locale ne suffirait pas pour créer à Bonneval un hôtel en rapport avec l'importance de ce village comme centre d'ascensions. Cette lacune a été comblée en 1894-1895. La construction a coûté plus de 30,000 francs, dont



Chalet-refuge César Durand, à la Balme, près des glaciers de Saint-Sorlin-d'Arves, construit en 1890, photographie de M. J. Christin.

18,000 fournis par la caisse centrale. Elle est la plus importante de toutes celles que le Club a réalisées (voir p. 401), et a justifié toutes les espérances fondées sur elle. La création d'une ligne télégraphique et d'un service quotidien de voitures en ont été la conséquence. Depuis, la Section de Maurienne s'est reconstituée et a manifesté sa renaissance en construisant (1899) le chalet-refuge César Durand dans la partie Nord du massif des Grandes-Rousses.

La Section d'Annecy ne possède pas de montagnes assez

ardues pour réclamer l'établissement de refuges proprement dits. Toutefois le petit hôtel érigé par ses soins au Parmelan en 1881, en remplacement d'un chalet loué en 1877, est promptement devenu l'un des buts d'excursion les plus populaires des Alpes françaises.

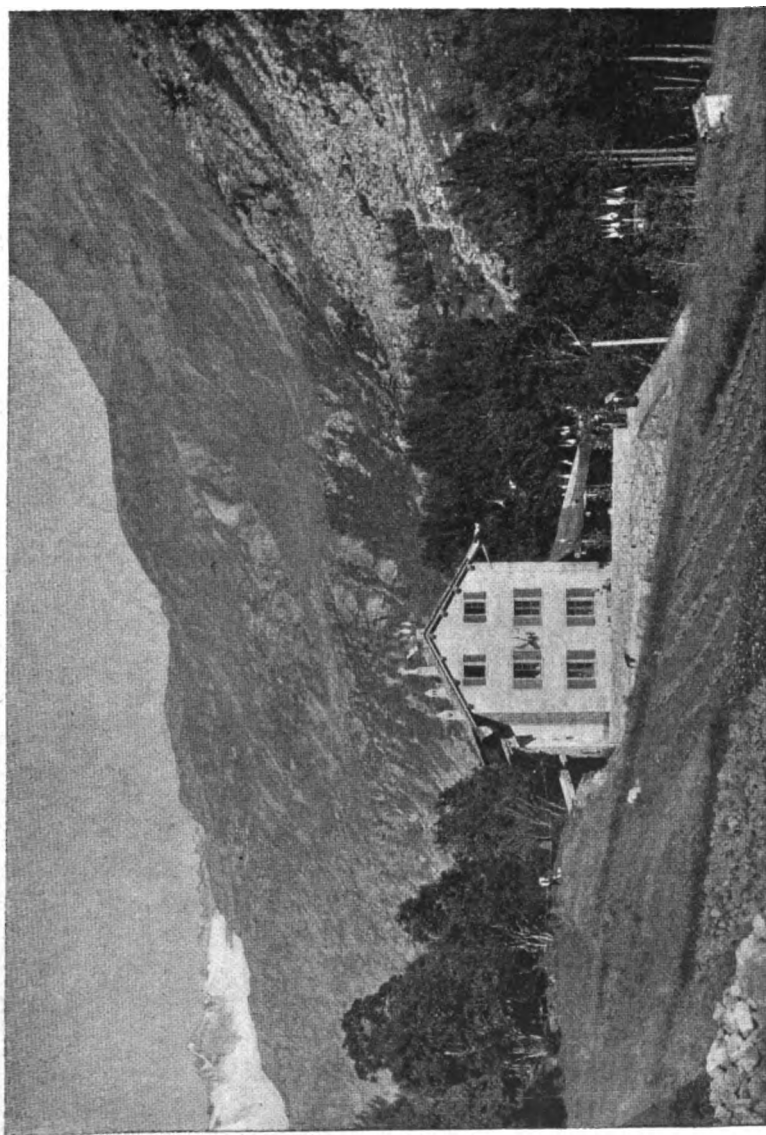
Dans le Jura comme dans les Vosges, il semble difficile de trouver des points où l'industrie privée n'offre pas aux voyageurs les gîtes désirables. Les cabanes rustiques érigées par la Section des Hautes Vosges sur certains sommets, comme le Hohnneck, n'ont que le caractère d'abris momentanés contre le froid ou la pluie.

Sur la ligne des hauteurs qui rattachent les Pyrénées aux montagnes de l'Europe Centrale, nous ne trouvons à citer que le refuge de l'Aigoual (1885), création de la Section des Cévennes (voir p. 331). Il a été par la suite (1896) agrandi et transformé en chalet gardé. La route de voitures qui le dessert en même temps que l'observatoire voisin lui amène chaque année deux mille visiteurs, qui peuvent y embrasser du regard l'antique Septimanie, avec les flots bleus de la Méditerranée à l'horizon. Un projet d'abri au Plomb du Cantal a été accepté en 1898 par la Direction Centrale, mais n'est pas entré, croyons-nous, dans la période d'exécution.

Revenons aux Pyrénées, car il y en a encore, pour le bonheur des touristes. Les entreprises tentées à Crabioules, au Mont-Perdu, à Arrémoulit, n'avaient donné que de médiocres résultats. Après une visite à ce dernier refuge, en 1888 (voir p. 385), M. Bayssellance, président de la Section du Sud-Ouest, s'exprimait ainsi : « Il est indispensable de ne rien mettre dans un refuge qui puisse être enlevé, ni rien qui puisse être brûlé. Nous y avons laissé l'année dernière quelques cuillères et un chaudron dans une armoire de fer. L'armoire a été forcée, et ces objets enlevés, évidemment par les contrebandiers espagnols, les seuls êtres humains qui passent là après la sai-

son d'été. Quant au bois, ce serait trop demander à la nature humaine que d'exiger que des touristes, trempés et gelés, respectent des objets susceptibles d'être brûlés. » Fallait-il rester sur cette conclusion décourageante ? Il se trouva un homme de foi et d'initiative, Lourde-Rocheblave, pour penser le contraire et provoquer l'établissement sur la brèche de Tuquerouye d'un refuge tout en maçonnerie, avec voûte ogivale. Ce système nouveau, peu gracieux à l'extérieur, s'est montré excellent à l'usage. Les craintes qu'avait suscitées la difficulté d'accéder à l'emplacement choisi ont été aussi reconnues vaines. L'inauguration eut lieu avec éclat le 3 août 1890 sous la présidence de Ch. Durier, qui tint une nombreuse assistance sous le charme de sa parole. M. Vergez, maître d'hôtel à Gavarnie, avait accompli ce tour de force d'offrir sur place un ample festin à tous les conviés. Lourde-Rocheblave, qui avait passé onze jours consécutifs sur la brèche pour assurer la prompte réussite des travaux, y fut l'objet d'une ovation méritée. C'est sous son nom que l'on désigne maintenant l'abri de Tuquerouye (voir p. 315). Le même système a été suivi par la Section du Sud-Ouest pour la construction du refuge Packe (1895), au col de Rabiet, dans le massif de Pic-Long (voir p. 364). Nous le retrouvons dans l'important refuge d'Ossoue (voir p. 338), élevé en 1899 pour faciliter l'ascension du Vignemale, en même temps que les communications entre Cauterets et Gavarnie.

La région de Luchon paraît avoir offert un champ moins facile au zèle de la Section des Pyrénées Centrales, qui n'a pas trouvé près des municipalités tout le concours désirable. Les négociations ouvertes à diverses reprises pour l'établissement d'un abri dans la vallée supérieure d'Oo sont demeurées en suspens. L'année 1896 a cependant vu inaugurer le refuge de Prat-Long (voir p. 319), au fond de la gracieuse vallée du Lys.



Chalet-hôtel de Bonneval-sur-Arc (Maurienne), ouvert en 1895, photographie de M. Basset

Les Pyrénées Orientales se sont contentées longtemps d'un modeste abri sur le Canigou (1886). Tombé en ruines, il a été remplacé avec grand avantage par un petit hôtel établi au col des Cortalets (1898-1899). Accessible aux voitures, à portée de plusieurs stations thermales, placé dans un site grandiose en vue de la mer, ce chalet gardé (voir p. 310) semble réunir des éléments de succès comparables à ceux de Bonneval et de la Pra.

IV

En même temps qu'il travaillait au bien-être et à la sécurité des touristes, le Club Alpin s'est préoccupé de faire disparaître un des motifs qui les détournent le plus souvent de prolonger leur séjour en montagne : la lenteur des correspondances. Ainsi nous avons concouru à l'ouverture de lignes télégraphiques à Pralognan, à Gavarnie, à Ville-Vallouise, à Saint-Pierre-d'Entremont, à Bonneval.

Nous avons aussi cherché à servir les intérêts de la science par des fondations à demeure. Des stations météorologiques ont été établies par les soins de nos collègues et avec notre concours dans les maisons d'école de Saint-Christophe-en-Oisans (1878) et de Gavarnie (1892). Nos souscriptions sont allées aux observatoires météorologiques du Pic du Midi (1882), de l'Aigoual (1885), des Grands-Mulets (1891), aux jardins d'acclimatation des plantes alpines établis à Genève, dans le Val d'Entremont, au Ballon d'Alsace. Les installations de M. J. Vallot aux Bosses, de M. Janssen au sommet du Mont-Blanc, se sont développées sans participation pécuniaire de notre part. Nous croyons savoir, cependant, que l'appui moral du Club Alpin n'a pas été sans utilité pour les fondateurs. On trouvera, dans un autre article de l'*Annuaire*, le

compte-rendu des résultats scientifiques dus à la persévérance de nos collègues.

La montagne a des enseignements pour le cœur comme pour l'esprit. Nous nous sommes fait un pieux devoir de consacrer par des hommages durables le souvenir de ceux qui ont révélé des aspects nouveaux de la nature ou sacrifié leur vie à une noble curiosité. A cette pensée se rattachent la croix élevée par la Section de l'Isère à la mémoire de Henry Cordier, la plaque fixée par nos collègues du Sud-Ouest à la maison du botaniste pyrénéen Bordères. Nous avons contribué à dresser au pied du Mont-Blanc les images du guide Jacques Balmat et du grand naturaliste Saussure. Par nos soins, Adolphe Joanne a son monument à Dijon, Ch. Durier aura bientôt le sien aux environs de Chamonix.

V

Nous ne saurions, sans excéder l'espace qui nous est départi, présenter autrement que sous une forme très concise les conclusions qui se dégagent de l'étude, ou plutôt des énumérations qui précèdent. Au total, l'œuvre du Club Alpin apparait, il semble difficile de le contester de bonne foi, comme considérable et bienfaisante. Les subventions de la Direction Centrale pour travaux en montagne se sont élevées, dans les vingt-cinq premières années de l'existence du Club, à 240,000 francs. Nous ne possédons pas d'éléments assez sûrs pour évaluer les sommes consacrées au même objet par les Sections ou par des donateurs généreux. Il serait certainement exagéré de les porter au même chiffre. Le contraire s'est présenté pour le Club Alpin Allemand-Autrichien, qui, dans une période équivalente, a dépensé en montagne 1,700,000 francs, fournis en majeure partie par la caisse des Sections. La com-

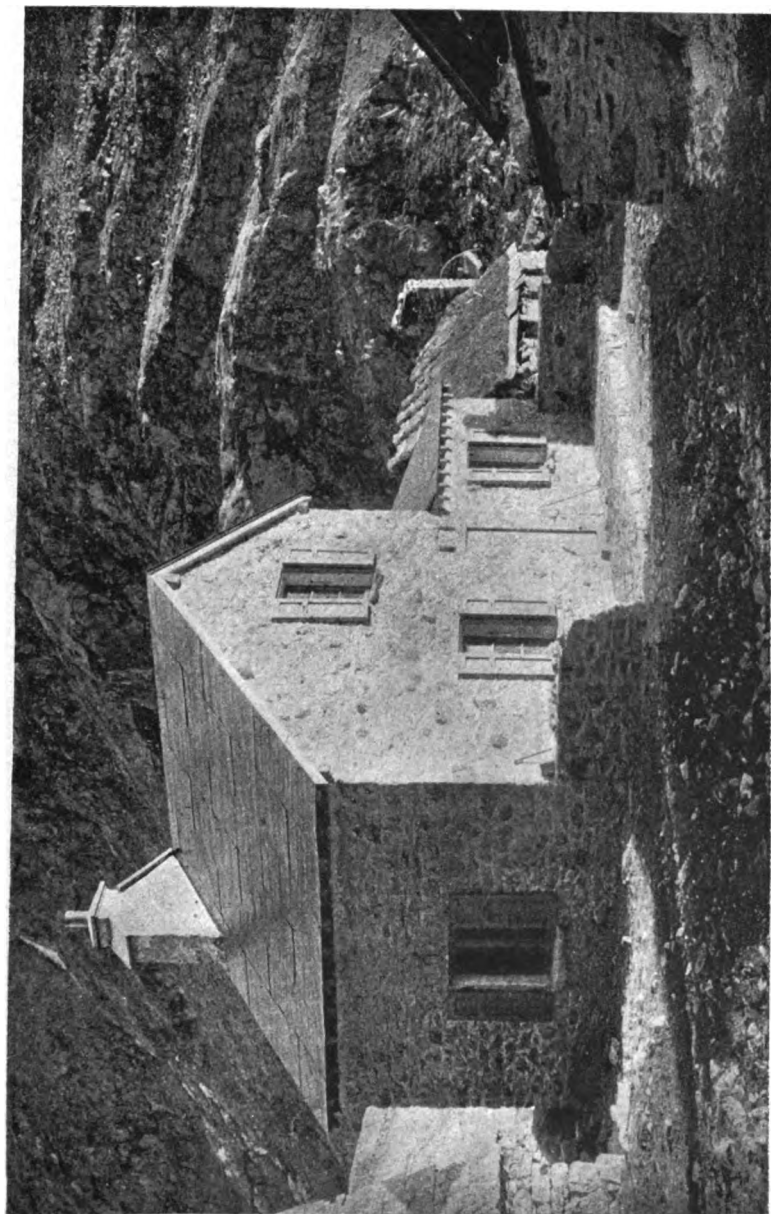
paraïson est moins défavorable pour notre Club qu'on ne le croirait à première vue. La France ne possède pas un territoire montagneux aussi vaste que celui du Club Autrichien-Allemand. Venus plus tard, nous avons trouvé moins à faire. Des sociétés similaires ont, sur plus d'un point, suppléé à notre action. Enfin, l'extrême centralisation de notre pays n'a pas permis la constitution en province de groupes aussi puissants que ceux de Vienne ou de Munich. Au total, il est bien permis de dire que nous avons pourvu aux nécessités les plus urgentes, mais que l'œuvre qui se recommande à nos efforts est encore très vaste.

Il faudra, pour l'avenir, profiter des exemples de nos voisins comme des leçons du passé. Autant l'expérience condamne les refuges adossés, les abris sous roche, autant elle se montre favorable aux constructions en bois établies dans les villes, transportées et remontées sur place. Ce système, à prix égal, a toujours donné des résultats supérieurs aux bâtisses confiées à des entrepreneurs du pays. Le succès, dans l'édification des refuges, est moins qu'on ne serait tenté de le croire une question d'argent. La grande affaire est d'avoir dans le pays des collègues disposés à ne point ménager leur peine, à faire face, une fois la construction terminée, à la tâche plus ingrate, mais tout aussi nécessaire, de la surveillance et de l'entretien. Souhaitons au Club Alpin de trouver toujours des auxiliaires aussi dévoués que l'ont été MM. Paul Guillemain et Joseph Lemer cier dans le Briançonnais, Duhamel et Viallet dans l'Isère, Dunant dans la région d'Annecy, Lourde-Rocheblave dans les Pyrénées. Citons, à côté d'eux, MM. Joseph et Henri Vallot, qui nous ont tracé par leur initiative la meilleure voie à suivre, et souvent éclairés de leur compétence technique. M. J. Nérot a été, pendant de longues années, l'actif intermédiaire de la Direction Centrale auprès des Sections, notre conseiller

sûr et toujours écouté dans les questions qui se rattachent à l'usage, à l'administration, à la propriété des refuges. N'oublions pas, dans l'expression de notre gratitude, nos généreux donateurs, MM. Vignet, Chancel, Packe, Richard-Bérenger, Garnier, le prince Roland Bonaparte.

Entrés avec un peu d'hésitation dans la voie de la construction des chalets-hôtels, nous sommes, par les résultats obtenus, encouragés à y persister. Mieux vaut concentrer notre activité sur un petit nombre de points bien choisis et ne pas l'éparpiller en mesures ruineuses. Dans les régions actuellement délaissées, comme les massifs du Mont-Pourri, de Péclet, du Viso, de Chambeyron, la création des hôtels doit précéder celle des refuges. A cette condition seulement, ceux-ci seront vraiment utiles et présenteront quelque garantie de durée. Qu'on ne nous accuse pas de méconnaître, en parlant ainsi, les droits des amateurs de grandes courses. En minorité dans notre Club, ils seront toujours l'objet de notre prédilection; nous voyons en eux le sel de la terre, l'élément de cohésion et de vie sans lequel notre place serait bientôt prise par des groupes plus jeunes et plus agissants. Mais cette élite même a trop le sentiment de la justice pour souhaiter que les ressources de la collectivité soient employées dans son intérêt exclusif. Si le goût des grandes ascensions se développe, il deviendra opportun d'agrandir beaucoup de nos abris, de les transformer en refuges gardés. Il ne semble pas qu'il y ait lieu d'en augmenter indéfiniment le nombre. Les cabanes placées dans des situations élevées, d'accès difficile, ne suppriment point le danger des courses. Elles l'accroissent plutôt en inspirant une confiance trompeuse, en appelant les marcheurs débiles sur un terrain pour lequel ils ne sont point faits.

Une erreur non moins préjudiciable serait de vouloir installer partout le Club Alpin à demeure comme maître



Nouveau refuge de la Lavey, vallée du Vénoson, construit en 1899, photographie de M. d'Aiguebelle.

d'hôtel. Ces fonctions ne doivent être acceptées par nous qu'à titre de nécessité temporaire. Stimuler l'initiative privée, lui ouvrir un champ d'action profitable, se retirer ensuite devant elle en demeurant les représentants naturels des touristes et, au besoin, l'organe de leurs réclamations, tel parait être pour les sociétés alpines le cours normal et désirable des choses. Ce qu'elles peuvent faire de plus utile en matière d'hospitalité, c'est de se rendre inutiles. Sans doute l'alpiniste, de même que le bonhomme Chrysale, vit de bonne soupe plus que de beau langage. Mais cette soupe, sera-t-il toujours nécessaire que des hommes éminents se dérangent pour la lui fournir ? On doit donc prévoir le jour où un changement de direction progressif s'effectuera dans l'activité du Club Alpin. Assez d'autres œuvres d'un caractère scientifique ou philanthropique nous sollicitent : la cartographie, l'étude des glaciers, l'instruction des guides, l'assurance contre les accidents. En tant que constructeurs de chemins, de refuges et d'hôtels, nous pouvons prendre notre parti de passer. L'essentiel est qu'on nous rende ce témoignage que nous avons passé en faisant le bien.

P. PUISEUX,

Président de la Commission des refuges,
Membre de la Direction Centrale.

IV

LES CARAVANES SCOLAIRES

(PAR M. JULIEN BRÉGEAULT)

Le président de la Commission des caravanes scolaires du Club Alpin Français a dit un jour que l'histoire de ces caravanes ne serait sans doute jamais faite, devant être forcément incomplète. Il la faut cependant tenter aujourd'hui, puisque notre association, ayant vécu un quart de siècle, veut rendre compte à tous des travaux qu'elle a accomplis et des résultats qu'elle a obtenus dans les diverses branches de son activité pendant ce *grande mortalis ævi spatium*. Mais, avant d'essayer de tracer cet historique, j'éprouve le besoin de m'excuser des omissions et injustices involontaires que je pourrai commettre. Que ceux qui se sont dévoués à la belle œuvre des caravanes scolaires, et dont, mal renseigné, je n'aurai point noté le concours et loué les efforts, me pardonnent : dans toute conquête il est des soldats inconnus, des héros anonymes, et dans toute œuvre collective des collaborateurs ignorés, dont la part n'est ni la moins utile, ni la moins digne de reconnaissance !

Quand, au lendemain de nos désastres, quelques hommes de cœur, mus par l'espoir patriotique de contribuer à la régénération de notre pays affaibli et mutilé, fondèrent le Club Alpin Français, ils n'eurent garde d'oublier la jeunesse, et surtout la jeunesse scolaire, en laquelle ils

voyaient avec raison la pépinière des alpinistes de l'avenir et la réserve des forces nationales. Aussi, l'article premier des statuts indique-t-il comme l'un des moyens d'action de l'association naissante « l'organisation de caravanes scolaires », — destinées, ajoute et précise la notice publiée dans le premier *Annuaire*, « à développer dans notre jeunesse, sous la conduite d'hommes prudents et éclairés, le goût des courses à pied et la connaissance de nos montagnes ». Cette préoccupation dominante se traduit dans le premier rapport annuel de la Direction Centrale : « Les voyages en zigzag renouvelés de Töpffer appellent tout particulièrement notre attention », disait le rapporteur, qui concluait par cette invocation : « Nous n'avons qu'un vœu à former : Dieu protège nos caravanes scolaires ! » Vœu platonique, si on ne le complète par la maxime : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, comme le fit la Direction Centrale qui, depuis vingt-cinq ans, n'a pas interrompu ses efforts pour créer, développer et propager cette institution. Il n'est pas un des rapports annuels, publiés dans notre *Annuaire*, qui ne consacre un paragraphe important à cette œuvre « bienfaisante », comme l'a appelée M. Sauvage, ne la considère, avec M. Martel, comme « l'accomplissement d'un de nos plus sérieux devoirs », et n'affirme, avec M. Puiseux, que « nul objet ne nous tient plus au cœur ».

Quant à nos présidents, depuis le vénérable Allobroge, Xavier Blanc, qui préconisa cette cause « chère entre toutes au Club Alpin Français », jusqu'à M. Caron qui, au dernier banquet annuel, remerciait en termes éloquents les chefs des excursions scolaires, tous ont tenu à honneur de se dévouer à cette œuvre et de la soutenir par tous les moyens en leur pouvoir : et M. Janssen qui, recevant nos jeunes gens dans son observatoire de Meudon, leur donnait de si précieux témoignages d'intérêt, et M. Laferrière, qui présida aux destinées du Club avant de diriger celles de

la France africaine, et surtout celui qui vient d'emporter, avec les regrets amers de tous les alpinistes de France et même de l'étranger, un peu de l'âme de notre association! Charles Durier mit au service de l'institution des caravanes scolaires, qui ne pouvait espérer meilleure fortune, son activité et son éloquence, tout son esprit et tout son cœur : que la reconnaissance des enfants qu'il aimait tant, et des parents qu'il seconda si bien dans leur tâche éducatrice, conserve à jamais sa mémoire!

I

Nul n'ignore que les caravanes scolaires ont pris naissance en Suisse, dans cet admirable petit pays, désigné par la nature pour être le berceau d'une telle institution, où l'on rencontre chaque jour et à chaque pas de petites troupes d'écoliers des deux sexes, aux chapeaux fleuris d'edelweiss et de roses des Alpes, faisant sous la conduite de leurs maîtres une promenade, une ascension ou un voyage. C'est au début de notre siècle qu'un chef d'institution de Genève, nommé Gerlach, imagina et entreprit ces excursions de vacances qui devinrent, une trentaine d'années plus tard, les célèbres *voyages en zigzag* de Rodolphe Töpffer et de ses élèves.

Il est intéressant de constater que nous nous rattachons, par des liens assez étroits, à ces deux initiateurs. C'est, en effet, sous la conduite de Gerlach que le marquis de Turenne, qui fut le doyen des fondateurs de notre Club, visita, encore enfant, Chamonix et le Mont-Blanc. D'autre part, c'est de l'un des élèves de Töpffer, compagnon de ses deux derniers voyages, devenu plus tard M. le pasteur Freundler, et le président du Club Alpin Suisse, que nos premiers organisateurs de caravanes scolaires, notamment

M. l'abbé Bugniet et M. Douliot, reçurent de précieux conseils et le dépôt des authentiques traditions¹.

Ces ouvriers de la première heure doivent être loués sans réserves, l'un d'eux surtout qui se donna corps et âme à l'entreprise : j'ai nommé Talbert. Dès le début de l'existence du Club, tandis que son président Cézanne, dont j'ai dit les efforts ici même, s'attachait à créer l'alpinisme militaire, son vice-président Talbert, directeur du collège Rollin, animé d'une profonde conviction, communiquant à tous son ardeur infatigable, multipliant sans relâche les appels et les exhortations autour de lui, dans les *Bulletins* et les *Annuaire*s, donnait la première et décisive impulsion à l'alpinisme scolaire. Ce Messie eut de nombreux apôtres. Vaillamment secondé par le secrétaire général d'alors, M. le colonel Pierre, il eut le bonheur de rencontrer et de pouvoir associer à son succès toute une phalange de membres dévoués du Club, aimant aussi passionnément la jeunesse que la nature et la montagne, et qui furent nos premiers chefs de caravanes. Je citerai, entre autres : à Paris, MM. Cayla et Boucher, préfets des études aux collèges Rollin et Chaptal, et le P. Barral, professeur à l'école Albert-le-Grand d'Arcueil; en province, M. le Dr Fournier, président de la Section des Hautes Vosges, M. l'abbé Bugniet, vice-président de la Section de Saône-et-Loire, M. Paul Guillemain, vice-président de la Section de Briançon, l'un des premiers vainqueurs de la terrible Meije, qui ne dédaigna point de diriger les courses des lycéens lyonnais; M. Feuillié, professeur au lycée de Dijon et vice-président de la Section de la Côte d'Or et du

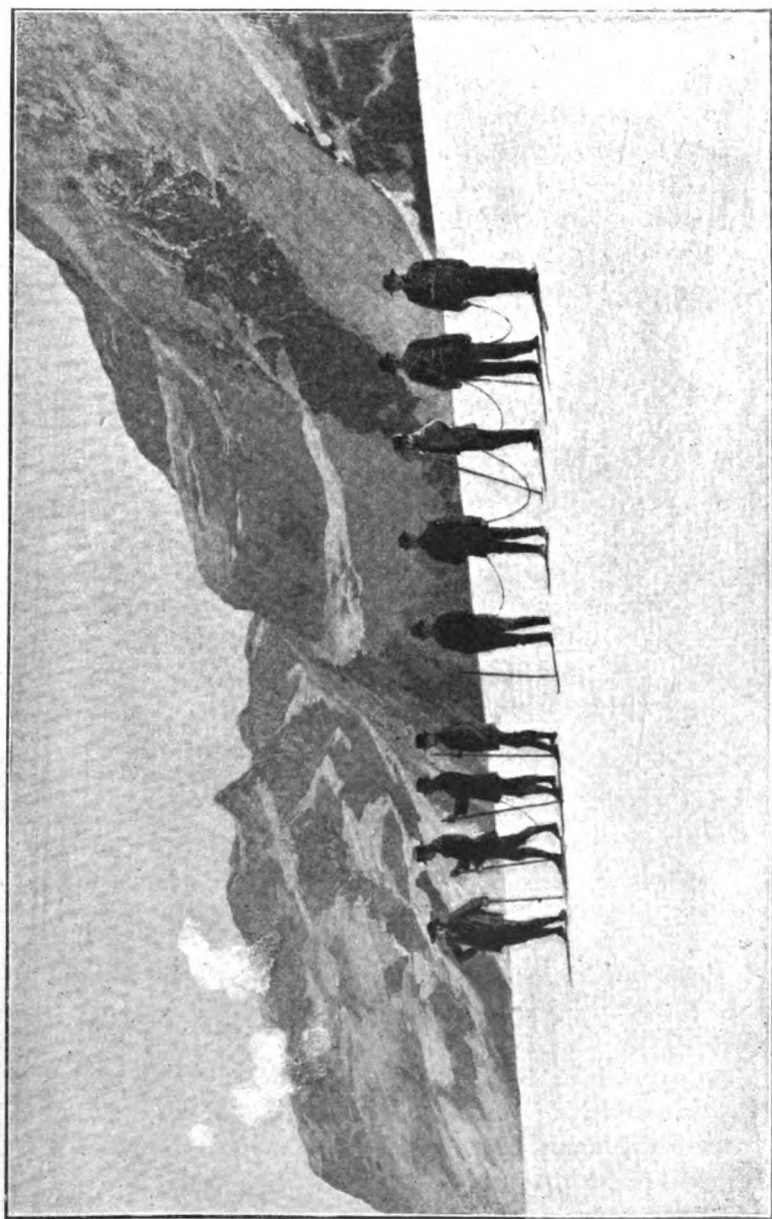
1. M. le pasteur Freundler assistait, en qualité de président du C. A. S., au congrès international des Clubs alpins tenu à Paris en 1878. A la fête qui eut lieu à cette occasion le 10 septembre à Fontainebleau, il porta un toast plein d'humour à nos caravanes scolaires, et M. l'abbé Bugniet ayant porté à son tour la santé du pasteur, son ami, les ministres des deux religions se donnèrent une fraternelle accolade, aux applaudissements unanimes de l'assistance.

Morvan, qui, avec son collègue M. Durandeau, déploya la plus grande activité pour organiser des excursions scolaires en Bourgogne. MM. Guillemin et Feuillié méritèrent d'être appelés par Talbert « les modèles des chefs-guides ».

Il convient de faire ici une mention spéciale de M. Douliot, principal du collège de Langres, qui fut peut-être le plus direct héritier de Töpffer, si nous en croyons la lettre ouverte qu'il adressait, dans le *Bulletin* de novembre 1882, à M. Durier : « Relisez les récits de Töpffer, lui écrivait-il; voyez combien il est heureux de la joie de ses pensionnaires et avec quel plaisir il reprend chaque année son bâton de voyage. Tout ce qui m'est arrivé comme tout ce que j'ai ressenti, je le retrouve décrit par Töpffer; mais comment le dire aussi bien que lui? » Il fit du moins aussi bien. Aidé, ainsi que je l'ai dit, par les conseils du pasteur Freundler, il conduisit d'abord les élèves de son collège, puis les jeunes gens que lui envoie de Paris la Direction Centrale, dans les Vosges, le Jura, les Ardennes, avec une telle économie, une si heureuse entente des traditions töpffériennes, qu'il en arrive, dans un de ses voyages, à réduire la dépense à *trois francs dix-huit centimes* par jour et par élève¹!

De son côté, la Direction Centrale multipliait ses efforts pour seconder ceux de ces chefs infatigables. Elle organisait les excursions, en dressait les itinéraires, et donnait dans le *Bulletin* du Club, trimestriel alors, la plus large hospitalité aux récits et comptes-rendus des premières expéditions; elle s'adressait directement au public par la

1. M. Douliot nous a indiqué lui-même sa recette, aussi hygiénique qu'économique. Il faisait coucher sa troupe dans les villages. Le matin, avant le départ, déjeuner de lait ou de café; à la grande halte, repas composé de viande froide, pain et fromage tirés des sacs, avec, pour boisson, l'eau du torrent coupée de café; le soir, dîner solide avec du vin.



Caravane chalonaise de M. l'abbé Eugnot au pied du Breithorn, 1880, dessin de Slom, d'après une photographie de M. H. Cuénot.

voie de la presse, et faisait appel au concours des chefs d'institutions publiques et privées par une circulaire en date du 1^{er} juin 1876, signée de MM. Cézanne, Ad. Joanne, Daubrée et Talbert, dans laquelle elle définissait ainsi le but auquel elle tendait : « Développer chez la jeunesse française le goût des voyages et surtout des voyages à pied, en l'arrachant au désœuvrement des longues vacances, et en l'habituant à un exercice salulaire par des excursions attrayantes et utiles ».

Elle réussissait enfin à obtenir le précieux appui du gouvernement. Par une circulaire en date du 22 juin 1876, M. Waddington, ministre de l'Instruction publique, qui avait déjà recommandé notre œuvre dans le *Bulletin administratif* de 1875, signalait aux proviseurs des lycées l'existence du Club Alpin Français, constatait que le moment était venu « d'encourager officiellement une institution qui tend au développement physique, intellectuel et moral de la jeunesse de nos écoles », et émettait l'espoir « que cette idée, due à l'initiative privée, mais qu'il était du devoir de l'administration supérieure de soutenir, trouverait dans notre Université de nombreux adeptes ». Deux ans plus tard, un autre grand maître de l'Université, M. Bardoux, écrivait à M. Ad. Joanne, président du Club, qu'il venait d'adresser de nouvelles instructions en ce sens à MM. les recteurs d'académie, et ajoutait : « Je veux espérer que les familles de nos élèves seront frappées des avantages que vous êtes en mesure de leur offrir, et qu'elles n'hésiteront pas à faire entreprendre à leurs enfants ces utiles voyages que vous avez su rendre si faciles ».

Le ministère de l'Instruction publique ne se borna pas à des encouragements platoniques. M. F. Buisson, directeur de l'enseignement primaire, organisa, sous le patronage de la Direction Centrale, des caravanes d'élèves-maîtres des écoles normales d'instituteurs qui, sous la direction

de chefs attentifs et éclairés, parcoururent l'Alsace, la Suisse, les Pyrénées, la Normandie et l'Auvergne. M. Durier rencontra un jour, au Puy de Sancy, une de ces caravanes, conduite par M. Stanislas Meunier, et fut charmé de la bonne tenue et de l'entrain de ces jeunes excursionnistes.

Il manquait à l'œuvre des caravanes scolaires la consécration suprême, celle à laquelle on tient par-dessus tout aujourd'hui et que ceux qui sembleraient devoir le plus s'en passer recherchent si avidement : je veux dire une campagne de presse. Elle l'obtint sans la solliciter, de la façon la plus profitable et la plus honorable. Dans le *XIX^e Siècle*, Francisque Sarcey lui donna l'appui de son robuste bon sens et de son esprit étincelant.

Il n'est pas jusqu'à la générosité privée qui ne s'en mêlât. Un membre de la Section de Paris, M. Eug. Gourdin, fonda dès 1875 une bourse de voyage de 500 francs, qui, pendant plusieurs années, fut affectée à tour de rôle aux divers établissements qui prenaient part aux excursions de vacances.

Ainsi nos caravanes scolaires venaient au monde sous les plus heureux auspices ; aussi bien les résultats de ces bonnes volontés combinées furent-ils de nature à les encourager. Si, la première année de l'existence du Club (1874), le temps ayant fait défaut pour l'organisation, le chef de la première caravane projetée s'était trouvé sans soldats, dès la seconde année (1875), 9 caravanes furent formées¹ ; 10 excursions eurent lieu en 1876, 12 en 1877, 12 en 1878, 11 en 1879, 24 en 1880 et 26 en 1881. Ces excursions, à l'occasion de chacune desquelles l'infatigable Talbert eut soin de faire insérer dans le *Bulletin* un récit détaillé ou un compte rendu sommaire, furent tan-

1. La première caravane scolaire, composée de dix élèves du collège Rollin, conduits par MM. Talbert et Michaud, visita l'Auvergne et fit l'ascension du Puy de Dôme et du Puy de Pariou.

tôt de simples promenades dans la région environnante, comme celles de Dijon et de Lyon, tantôt des expéditions alpestres dans nos montagnes et celles de Suisse, comme celles auxquelles prirent part les élèves des collèges Rollin et Chaptal, de Chalon-sur-Saône et de Langres, tantôt de beaux et grands voyages comme ceux de l'école d'Arcueil, que dirigea si magistralement le P. Barral.



[Caravane chalonnaise de M. l'abbé Bugnot sur le glacier de Théodule, 1880, reproduction d'une photographie de M. H. Cuénot.

Aussi, lors du Congrès international des Clubs Alpins tenu à Paris en septembre 1878 à l'occasion de l'Exposition universelle, l'une des questions inscrites à l'ordre du jour étant celle des moyens les plus efficaces pour augmenter le nombre des caravanes scolaires et en assurer le succès, MM. Talbert et Durier purent-ils constater les excellents résultats déjà acquis, et rendre grâce aux Sections et aux membres du Club auxquels étaient dus ces résultats.

En même temps que les caravanes se multipliaient,

leurs chefs, s'enhardissant, conduisaient toujours plus haut les jeunes gens mieux entraînés. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, en 1879, la seconde caravane d'Arcueil ascensionnait le Pic de Lancebranlette, et franchissait les cols de Saint-Théodule et du Géant, celle du collège Chaptal passait les cols du Mont-Iseran et du Galibier; en 1880, la caravane chalonnaise de l'abbé Bugniot, dont faisait partie notre collègue Cuënot, escaladait la Cima di Jazzi, le Mettelhorn, et portait un toast à la France au sommet du Breithorn (4,181 mètr.), point le plus élevé qu'aient atteint nos caravanes scolaires; il le fut encore l'année suivante par les élèves de l'école Sainte-Croix, d'Orléans, conduits par M. l'abbé d'Allaines, tandis que les jeunes gens du P. Barral franchissaient les cols glaciaires de la Lauze et de la Temple. Honneur à ces vaillants champions, qui détiennent le record de l'alpinisme scolaire!

II

Il faut toujours ici-bas compter avec l'impitoyable mort. Elle ne manqua point, selon son habitude, de faucher parmi les meilleurs et les plus utiles. Ce furent, en 1882, — néfaste année, — Talbert et Feuillié, plus tard Cayla, le colonel Pierre, le P. Barral, l'abbé Bugniot.

La disparition de Talbert fut un coup aussi funeste qu'inattendu pour l'œuvre qu'il avait si courageusement entreprise. L'époque de son décès marque, dans l'histoire des caravanes scolaires, le début d'une période de stationnement, presque d'inertie, qui dure près de huit ans, et dont on retrouve l'écho, comme une note monotone et découragée, dans les rapports annuels de la Direction Centrale, de 1883 à 1890. Ce n'est point cependant que le Club Alpin Français se désintéressât d'une œuvre qui lui a toujours tenu tant à cœur, car, en 1885, la Direction Cen-

trale créait une *Commission des caravanes scolaires*, composée de MM. Durier, Guyard, l'abbé Barral et Cayla.

De son côté, Ch. Durier faisait, le 30 mars 1883, à la demande du ministre de l'Instruction publique, devant les membres du Congrès pédagogique, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, une conférence sur les caravanes scolaires, dont il plaidait la cause avec l'esprit charmant et la chaleur communicative qui étaient les caractéristiques de son éloquence¹. Il déclara notamment, au cours de cette causerie, que le Club Alpin patronnerait volontiers l'organisation de *caravanes de jeunes filles*, auxquelles les mêmes avantages seraient assurés qu'à celles des jeunes gens, en particulier la réduction des tarifs de chemins de fer. Nous voulons espérer que cette idée très intéressante sera reprise et aboutira à d'heureux résultats; mais on ne peut encore à cet égard signaler que quelques essais isolés, tels que celui dont M. Hubert Vaffier fut le promoteur à Chalon-sur-Saône. M. Durier était aussi le partisan convaincu d'une autre entreprise qu'il préconisa plus d'une fois, celle des *séjours scolaires* dans un centre de montagne, où la vie serait à très bon marché, l'air salubre, et faciles les excursions aux environs. L'expérience a été faite et a pleinement réussi ailleurs, en Suisse, par exemple, en Italie, en Allemagne et en Danemark. A Paris même un Comité s'est formé, il y a quelques années (voir la *Revue pédagogique* de mars et juin 1887), dans le but d'acclimater dans notre pays les *colonies de vacances*. Cette œuvre, qui a produit les meilleures fruits, mérite tous les encouragements.

Si, pendant la période inactive dont je parle en ce moment, le personnel des établissements de l'État sembla se désintéresser à peu près complètement des caravanes scolaires, la tradition fut heureusement maintenue par

1. La conférence de M. Durier a été publiée dans la *Revue pédagogique* du 15 mai 1883.

quelques institutions libres et plusieurs Sections de province. Ce sont toujours les mêmes, disait M. Puiseux dans son rapport de 1886, qui se font complimenter.

C'est ainsi que l'école Albert-le-Grand d'Arcueil continuait, sous la conduite du P. Barral, ses magnifiques voyages : en 1885, le Jura, Zermatt, le col du Montemoro, l'Italie du Nord, le Tirol, la Carniole, Trieste; en 1884, le Dauphiné (Pointe de la Réchasse), la Haute-Engadine (Piz Languard), le Stelvio, le lac de Garde et l'Italie septentrionale; en 1885, le Dauphiné (Dôme de Chasseforêt), le col du Bonhomme, l'Aiguille de la Tour, le val Mesocco, le Splügen, l'Oberalp; en 1887, elle mérite, en pénétrant jusqu'à Cettinje, où elle est reçue par le prince Nikita, le prix de distance.

Pendant ce temps, l'institution de Notre-Dame des Minimes de Lyon fournit au P. Bauron, membre aussi du Club, de jeunes et infatigables touristes qui, sous sa conduite, visitent la Savoie, le Dauphiné, la Suisse et l'Italie du Nord, en faisant mainte ascension et passant de nombreux cols; l'école de Sainte-Croix d'Orléans parcourt l'Oberland, l'Engadine, l'Italie du Nord; M. Douliot conduit ses élèves dans le Jura, en Suisse et à Chamonix; la Section d'Auvergne déploie une grande activité sous l'impulsion de notre dévoué collègue M. Chotard, et fait faire aux élèves de l'école normale de Clermont-Ferrand des excursions intéressantes dans les régions voisines et en Suisse; la Section lyonnaise continue à organiser, pour les élèves du lycée, des voyages qui les conduisent en Suisse, en Savoie, en Dauphiné; celle de la Drôme débute en 1889, grâce aux efforts de son actif délégué aux caravanes scolaires, M. Rostolland, encore aujourd'hui sur la brèche, en faisant visiter les curiosités naturelles de la région par les collégiens de Valence; M. J. Delmas, qui lui aussi n'a pas cessé d'être délégué aux caravanes scolaires par la Section de Provence, conduit les élèves de l'école normale d'Aix et

du lycée de Marseille en Provence, en Dauphiné et en Savoie. Citons encore les caravanes formées et mises en route par les Sections de l'Atlas, de l'Isère et du Sud-Ouest, les excursions des collégiens de Douai et de Dieppe, sans compter celles de quelques institutions particulières.

Mais si des efforts individuels très méritoires continuaient ainsi à se produire, l'impulsion principale et nécessaire faisait défaut; le *Bulletin* ne signale, pendant cette période, aucune expédition organisée par la Direction Centrale et la Section de Paris. C'était de la décentralisation un peu exagérée, qui, si elle eût continué, conduisait à l'émiettement et à la décadence définitive, peut-être, de l'institution. Heureusement, le grand mouvement qui se produisit vers cette époque dans notre pays en faveur des sports, du tourisme et de tous les exercices physiques, salutaire réaction contre le surmenage préconisée par les plus qualifiés de ceux que l'on n'appelait pas encore des « intellectuels, » philosophes comme Jules Simon et savants comme Berthelot, vint sauver la cause en péril des caravanes scolaires, et nous arrivons, avec l'année 1890, à une véritable renaissance de l'institution.

III

Cette renaissance est due avant tout à trois de nos collègues qui ressuscitèrent les traditions de dévouement raisonné, de zèle infatigable et d'entrain communicatif de leurs devanciers, M. Bræunig, De Jarnac et Richard.

En 1890, M. Bræunig, sous-directeur de l'École alsacienne, voulut bien apporter à la Direction Centrale le concours très précieux de son activité personnelle et de celle des professeurs de l'établissement, ainsi que le contingent de ses élèves. Ce concours fut accueilli, selon le

mot de M. Puiseux, « avec une joyeuse espérance », qui ne fut d'ailleurs point trompée. Dès le mois d'août de cette année 1890, en effet, M. Bræunig organisait, de concert avec M. De Jarnac et celui le M. le Dr Fournier, président de la Section des Hautes Vosges, un voyage scolaire dans les Vosges, pensant, a-t-il dit, « que le spectacle que nous aurions sous les yeux, ayant à nos pieds la plaine d'Alsace, fortifierait dans le cœur de nos jeunes gens des sentiments conformes aux devoirs et aux espérances invincibles de tout Français ». D'un autre côté, l'accession de l'École alsacienne permit au secrétaire général du Club de réaliser enfin un projet qui lui tenait à cœur, celui de greffer, sur l'institution des caravanes scolaires, l'entreprise plus modeste de promenades dominicales aux environs de Paris, semblables à celles que dirigeait M. Durier pour les membres de la Section de Paris. C'est aussi grâce à l'École alsacienne que plus tard purent être mises en train les promenades du jeudi.

M. De Jarnac était alors secrétaire général du Club Alpin Français. Depuis, il a dû, pour des raisons de famille, renoncer à ces fonctions qu'il remplissait d'une façon si appréciée ; mais il est resté, sous le titre de vice-président de la Commission des caravanes scolaires, leur « intendant général », comme l'a appelé M. Cuënot, et, comme l'a dit si justement M. Bræunig, « l'âme de nos excursions, le moteur silencieux qui met en mouvement les caravanes scolaires comme un mécanisme invisible fait marcher les aiguilles de la montre ». Cet homme de bien, d'une courtoisie et d'une distinction si parfaites, et dont la réserve apparente cache un cœur si chaud, s'est juré de consacrer la majeure partie de son temps à l'œuvre dont il s'est fait l'adepte le plus convaincu et l'apôtre le plus infatigable. Il a pris pour sa part les tâches arides et pénibles : la préparation des itinéraires, la correspondance avec les compagnies de chemins de fer et les démarches

vis-à-vis des hôtels, l'organisation matérielle et pécuniaire des caravanes. Il assure le bien-être et la sécurité de tous, et surtout des petits, auxquels il prodigue les trésors de son intelligente bonté et de ses soins délicats. Il en est récompensé par la gratitude affectueuse de tous ceux qui l'approchent, jeunes et vieux, et, si son excessive modestie fut sur des épines, son cœur pourtant dut s'épanouir lorsque, le 16 mai 1897, les buns enthousiastes des membres de la Direction Centrale, des chefs d'excursions et des scolaires, réunis au nombre de cent trente-quatre à Chevreuse, accueillirent les paroles de M. Durier annonçant que d'office le ministre de l'Instruction publique lui avait décerné les palmes académiques « en témoignage spontané de la reconnaissance des maîtres et élèves de l'Université envers l'organisateur dévoué, silencieux et prévoyant de l'excellente institution des caravanes scolaires » !

C'est M. De Jarnac qui amena, en 1892, « par une douce pression », M. Richard, professeur au lycée Charlemagne, à s'occuper des caravanes scolaires. Précieuse recrue entre toutes ! M. Richard, qui ne devait pas tarder à être élu membre de la Direction Centrale et président de la Commission des caravanes scolaires, est devenu la personnification la plus connue et la plus sympathique de l'institution elle-même. Je l'ai vu de près à l'œuvre et j'ai pu apprécier, comme il convient, ses rares qualités. Il a lui-même dépeint son « aspect débonnaire » : « Rien en lui ne peut faire soupçonner l'alpiniste ; c'est un bon père de famille partant pour la banlieue hebdomadaire ; seul, l'insigne du Club le distingue du vulgaire ». Ce portrait, pour ressemblant qu'il soit, est incomplet : bien d'autres choses distinguent M. Richard du vulgaire ! Avec son amour passionné de la nature et de la jeunesse, sa bonne santé physique et morale, sa fine bonhomie, sa prévoyante sollicitude pour les jeunes excursionnistes dont il est l'ami plus que le maître, sa douceur qui n'exclut point,

quand il le faut, la fermeté, c'est le chef de caravane idéal. Aussi bien est-il toujours sur la brèche; il a dirigé presque tous les voyages et, jusque vers 1898, la plupart des promenades du dimanche; aujourd'hui (janvier 1900), il en est à son *vingt-cinquième voyage* et à sa *cent trente-septième excursion*! Ne croyez pas, au moins, qu'il soit fatigué d'avoir fait tant de chemin; pendant de longues années encore, il conduira nos fils par les champs et par les bois, par monts et par vaux, vers la joie et la santé! Pour se reposer, il écrit ses campagnes dans ce style savoureux que connaissent bien les lecteurs du *Bulletin* et de l'*Annuaire*. En 1887, M. Forni se plaignait que les écrivains töpffériens nous manquassent; ce regret ne serait plus de mise aujourd'hui, nous avons un Töpffer français!

Que dire maintenant de cette phalange d'hommes excellents et dévoués qui sont venus se grouper autour de MM. Bræunig et Richard : MM. Bouty et Pellat, de la Faculté des sciences; Leroy, du lycée Janson de Sailly; Malloizel, du collège Chaptal; Jenn, professeur agrégé de l'Université; Rogery, du lycée Lakanal; Budzynski, de l'école Lacordaire; Guillotel, Kochersperger et Rosenszweig, du lycée Charlemagne; Grisier, Marty, Méhouas, Riquet et Sénécal, de l'Ecole alsacienne? Comment louer assez ces savants aimables et modestes, ces maîtres distingués de notre grande Université, qui pensent n'avoir point fait assez pour nos fils, quand ils ont consacré leur semaine ou leur année à la tâche, parfois ingrate, d'essayer de développer leur intelligence, s'ils ne passent, par surcroît, leurs jours de repos et une partie de leurs vacances à respirer avec eux l'air salubre de la plaine ou de la montagne, à les amuser après les avoir instruits, à fortifier leur corps après avoir orné leur esprit? Comment parents et enfants pourraient-ils leur témoigner une suffisante gratitude?

Depuis l'entrée en ligne de toutes ces bonnes volontés,

l'histoire des caravanes scolaires s'écrit surtout à la Section de Paris; elle a repris le rôle d'initiative et d'impulsion qui lui convient, et les statistiques démontrent que maintenant le progrès suit une marche ininterrompue. De 1892, date de l'essor décisif, à 1899 inclusivement, 29 voyages et 239 excursions aux environs de Paris ont été effectués sous les auspices de la Commission des caravanes scolaires, d'après le tableau suivant :

ANNÉES.	VOYAGES.	EXCURSIONS DU DIMANCHE et du jeudi.	NOMBRE TOTAL DES PARTICIPANTS aux voyages et excursions.	MOYENNE DES PRÉSENCES à chaque voyage ou excursion.	OBSERVATIONS.
1892. . .	3	15	"	"	
1893. . .	4	24*	276	31	* 4 le jeudi.
1894. . .	4	25*	264	22	* 7 le jeudi.
1895. . .	4	26*	254	24	* 6 le jeudi.
1896. . .	3	24	243	22	
1897. . .	3	27	365	32	
1898. . .	2	40*	349	22	* 9 à bicyclette.
1899. . .	6	58*	410	27	* 13 à bicyclette.

Ce qui donne, pour les sept dernières années, une moyenne par an de 4 voyages, 32 excursions, 309 participants, et, par voyage ou excursion, de 26 personnes présentes.

Ces résultats, des plus satisfaisants, sont loin pourtant de suffire aux organisateurs et chefs d'excursions, qui ne redoutent pas de voir les difficultés et les complications de leur tâche s'augmenter, bien au contraire. Ils estiment avec raison que, dans une ville immense comme Paris, on peut faire mieux et arracher plus de jeunes gens et d'enfants au mauvais air des rues et à l'inactivité dangereuse

des jours de congé, et ils espèrent qu'à cet égard l'avenir sera plus fructueux encore que le passé.

Les voyages ont eu lieu assez régulièrement pendant les congés des jours gras, de Pâques, de la Pentecôte, et au début des grandes vacances. On a même utilisé, l'an dernier, les congés de la Fête nationale. Voici l'indication sommaire des régions parcourues :

1891. — La Normandie et les Vosges.

1892. — La Normandie, les Vosges et le Jura ¹.

1893. — La Touraine, le Morvan, les Cévennes, le Briançonnais.

1894. — Coucy, Laon et Reims, la Normandie, le Dauphiné, la Provence et les Alpes Maritimes, le Jura Suisse, la Savoie et Chamonix.

1895. — La Normandie, l'Auvergne, la vallée de la Loire, le Forez, le Dauphiné et la Savoie.

1896. — La Vendée, les Pyrénées-Orientales, le Jura et la Haute-Savoie.

1897. — La Normandie, la Bretagne, les Basses-Alpes et le Briançonnais.

1898. — La Normandie, le pays Basque et les Pyrénées.

1899. — Le Morvan, la Flandre et la Belgique, la Touraine, la Provence et les Basses-Alpes, le comté de Kent et Londres, le pays de Gruyère et l'Oberland.

On voit que les organisateurs de ces voyages se sont conformés au désir de Talbert, qui voulait « faire connaître la France à la jeunesse française », en les dirigeant le plus souvent dans notre pays. N'est-il pas, d'ailleurs, assez favorisé du ciel, assez varié d'aspect, assez riche en beautés naturelles de toute nature pour qu'on ne soit pas pressé d'en sortir? France... d'abord! Telle a été la devise de nos chefs d'excursions.

Tous ces voyages ont été annoncés dans le *Bulletin* men-

1. Cette dernière excursion fit l'objet d'une conférence de M. Leroy à la réunion de la Section de Paris du 28 février 1893.

suel et relatés ensuite, plus ou moins en détail, soit dans ce *Bulletin*, soit même dans l'*Annuaire*, le plus souvent par leur directeur ordinaire, M. Richard, qui pourrait faire; en réunissant ces récits en volume, une suite charmante aux *Voyages en zigzag*.

Certains épisodes particulièrement intéressants ont marqué telle ou telle de ces expéditions. C'est ainsi qu'en



A Tigheaux-sur-Morin, juin 1899, reproduction d'une photographie de M. Malloizel.

août 1877, la caravane organisée par la Direction Centrale et conduite par MM. Cayla et Seigneurie, du collège Rollin, a pris part au Congrès international de Grenoble, et, franchissant le col du Mont Genève, a été fraterniser à Suse avec les scolaires transalpins, dans une fête gracieuse improvisée sous les auspices du Club Alpin Italien. En 1880, M. Douliot a présenté ses jeunes voyageurs, qui venaient de parcourir sac au dos les Vosges et le Jura, à la réunion du Club Alpin Suisse, tenu à Rapperswyl sous la présidence de M. le pasteur Freundler. En 1895, la caravane conduite par MM. Richard et Kochersperger prenait part

au banquet du Club Alpin Français à Albertville. En août 1897, les 27 membres de la caravane dirigée par M. Richard sablaient l'*asti spumante* au col du Parpaillon avec nos braves chasseurs alpins, et faisaient ce jour-là 50 kilomètres à pied dans la montagne. Je me hâte d'ajouter qu'une telle marche est assez exceptionnelle dans les annales de nos caravanes, un semblable résultat ne pouvant être obtenu qu'avec des marcheurs solides et bien entraînés, et que les courses ordinaires sont beaucoup plus modestes. D'ailleurs, le chef de caravane veille avec sollicitude sur les jeunes touristes, et, lorsque l'étape est trop rude pour les plus petites jambes ou effraie les « démoralisés », il ne manque point d'autoriser la voiture pour les gens, ni le fameux mulet « collectif, quoique individuel » pour les sacs.

Partout, nos caravanes ont reçu l'accueil le plus sympathique et l'hospitalité la plus montagnarde de la part de celles de nos Sections de province dont elles traversaient le territoire : bons conseils et utiles renseignements, conduite de nos collègues transformés en guides volontaires, punch ou champagne d'honneur, quelquefois même offre du dortoir du lycée ou collège pour y loger la troupe¹, rien ne leur a manqué. J'ai déjà fait allusion aux rencontres cordiales entre nos scolaires et les Clubs Alpins Italien et Suisse ; je n'aurai garde d'oublier ici la réception qui nous fut faite en août 1899 à Vevey par la Section de Jaman, dont le président, M. Nicolet, et plusieurs membres, parmi lesquels MM. Laharpe et Gétaz, nous firent les honneurs de leur lac magnifique, dans lequel ce soir-là se reflétaient les feux allumés dans les montagnes pour la fête de l'Indépendance, nous comblèrent d'attentions aimables et de croquettes de chocolat exquises, et poussèrent la courtoisie jusqu'à nous accompagner aux

1. M. Durier souhaitait avec raison que cette « hospitalité de nuit » se généralisât, y voyant une économie bien facile à réaliser.

Avants, comme, vingt ans plus tôt, leurs prédécesseurs avaient guidé aux rochers de Naye l'une des premières caravanes organisées par la Direction Centrale. Grâce soient rendues à la Section de Jaman du Club Alpin Suisse !

IV

Il serait injuste, après avoir beaucoup parlé de la Section de Paris, de passer sous silence les efforts méritoires et les succès dignes d'encouragement de certains établissements privés et de nos Sections de province pendant la même période.

L'école Albert-le-Grand, d'Arcueil, a continué, sous l'impulsion du P. Barral, décédé en 1897, ses beaux voyages dans les montagnes du Dauphiné, de la Suisse, de la Valteline, du Vorarlberg et du Tirol; elle a parcouru la Bavière, la Lombardie, la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Norvège. La tradition y survivra à celui qui l'a créée. L'école Massillon suit ce bon exemple.

Parmi nos Sections provinciales, il convient de citer en première ligne celles de la Provence et de la Drôme et leurs dévoués délégués aux caravanes scolaires, MM. Delmas et Rostolland, qui n'ont cessé d'organiser chaque année de nombreuses excursions; — celles de Pau et de l'Atlas, cette dernière sous l'impulsion énergique de son président, M. de Galland, directeur du petit lycée Ben-Aknoun, qui ont fait beaucoup aussi dans cet ordre d'idées; — la Section des Cévennes, qui organise chaque année une excursion de fin d'études pour les candidats aux grandes écoles du gouvernement; — les jeunes Sections de Bayonne et de Bagnères-de-Bigorre, qui sont à leur tour entrées dans la carrière. Des résultats particulièrement intéressants ont été obtenus par les Sections d'Embrun et de Barcelonnette, qui se sont entendues pour combiner des excursions interscolaires dans la montagne et y ont par-

faitement réussi; il y a là une idée excellente qui pourrait être réalisée avec fruit.

Ce ne sont point, au reste, les avis ni les encouragements de la Direction Centrale qui font défaut à nos Sections. En 1894, M. Laferrière, président du Club, leur a adressé, à la suite d'une délibération provoquée par M. Leroy, une circulaire faisant un pressant appel à leur initiative et à leur dévouement pour développer cette institution si chère à notre association, et leur donnant les conseils les plus utiles à l'effet d'y parvenir. D'autre part, le chiffre des membres de la Commission des caravanes scolaires a été porté à treize¹, et cette Commission, qui est ainsi devenue la plus nombreuse du Club, est loin de rester inactive. Elle n'élabore pas seulement les itinéraires des voyages et ceux plus modestes, mais fort nombreux, des promenades dont je vais parler; elle s'efforce aussi de faire une propagande active en province. En 1898, elle a adressé aux présidents des Sections une circulaire destinée à provoquer la désignation par chacune d'elles d'un délégué aux caravanes scolaires qui entrerait en rapport avec les chefs d'institutions publiques de la région, leur fournirait les renseignements nécessaires à la mise en route des caravanes, et prendrait la direction de celles formées par la Section. Trente-trois Sections sur cinquante ont répondu à cet appel et désigné des délégués². Il est donc permis d'espérer que cette fois

1. Cette Commission est ainsi composée : MM. Richard, *président*; De Jarnac, *vice-président*; Grisier, *secrétaire*; Bouty, Bräunig, Budzynski, Jenn, Kochersperger, Leroy, Malloizel, Pellat, Riquet, Rogery.

2. Voici les noms de ces délégués : MM. le Dr Coze (Aix-les-Bains), Poncin (Albertville), Dauthuille (Alpes Provençales), Lemoine (Atlas), Lacoste (Bagnères-de-Bigorre), Derbez (Barcelonnette), Anciburre (Bayonne), Freydier (Briançon), Corrieu et Maderon (Canigou), de Masfrand (Cantal), Vernet (Caroux), Molines (Cévennes), Soulier (Corrèze), Curtel (Côte d'Or), More (Dôle), Rostolland (Drôme), Bontron (Embrun), Teissier (Gap), baron de Blonay (Léman), Dr Vagniot (Lons-le-Saunier), l'abbé Albe (Lot et Padirac), Breittmayer (Lyon), Lescure (Mauriac), Dubettier (Maurienne), Simond (Mont-Blanc), Beau-

l'élan est définitivement donné et que, sur tous les points du territoire, la jeunesse va se mettre en marche.

V

Dans son rapport de 1879, M. Durier félicitait la Section de Gap d'avoir organisé les premières excursions scolaires dominicales, donnant ainsi un excellent exemple à suivre, et il souhaitait que l'habitude s'établît de ces promenades d'une journée ou d'une après-midi. Il a pu voir, bien avant sa mort, ce souhait se réaliser, les promenades du dimanche se multiplier jusqu'à devenir régulièrement hebdomadaires, et celles du jeudi s'y adjoindre.

J'ai dit que ce fut en 1890, grâce à l'initiative de M. Bræunig et au concours de l'École alsacienne, que les premières excursions de ce genre eurent lieu aux environs de Paris¹. MM. Richard et De Jarnac s'attachèrent à cette création avec leur infatigable dévouement, celui-ci préparant, celui-là conduisant les promenades, dont le succès alla croissant jusqu'à atteindre le chiffre de cinquante-huit en 1899.

L'organisation de ces petites caravanes d'un jour est des plus simples. La Commission établit à l'avance, pour une période d'un mois, le programme des courses du dimanche et du jeudi, en indiquant d'une façon très précise l'heure et le lieu du rendez-vous, toujours donné dans une des gares de Paris, ainsi que l'heure exacte du retour et la gare où il s'effectue ; de la sorte, les parents peuvent amener et rechercher leurs enfants, ou tout au moins con-

fort (Nord), Campan (Pau), Delmas (Provence), Régnault (Pyrénées Centrales), Causse (Sudobre), Du Règne (Sud-Ouest), Brunier (Vosges), D^r Fournier (Hautes Vosges).

1. La première caravane scolaire du dimanche, à Paris, fut formée d'un groupe nombreux d'élèves de l'École alsacienne et de divers autres établissements qui furent dîner à Rambouillet en passant par Montfort-l'Amaury (22 juin 1890).

trôler l'emploi de leur temps. Ce programme, — qui fait connaître en outre le prix fort modique de chaque excursion (de 1 franc à 1 fr. 50 quand elle a lieu entre le déjeuner et le dîner, ce qui est le cas le plus fréquent ; de 4 à 6 francs quand elle comporte un repas), — est imprimé, distribué dans les lycées, collèges et écoles, envoyé à toute personne qui en fait la demande et à tout jeune homme ayant pris part au moins à une excursion ; il est également publié dans certains journaux, notamment dans le *Petit Journal*, qu'il convient de remercier ici de son concours dévoué et désintéressé à notre œuvre.

Pour les promenades non accompagnées de repas, il n'est même pas besoin de s'inscrire à l'avance, bien que ce soit à tous égards préférable ; il suffit aux jeunes gens de se présenter au rendez-vous indiqué ; ils y trouvent les chefs de l'excursion, qui partent quel que soit le nombre des adhérents, nombre essentiellement variable suivant l'époque de l'année, la température, les promesses ou les menaces du ciel, etc. A l'heure indiquée, on voit donc, de tous les points de Paris, arriver à la gare enfants, jeunes gens de tout âge, de dix ou douze ans à vingt et quelques années, représentant successivement les divers lycées, collèges et institutions de la capitale. D'anciens scolaires, devenus des étudiants, se joignent à eux : sages qui préfèrent une journée de bon air et de marche à l'oisiveté bête du café, devant le morne empilement des soucoupes, ou à l'inutile va-et-vient sur l'asphalte aux fleurs vénéneuses. Et l'on se met en marche par tous les temps, soleil ou pluie, chaleur ou froid, vent, neige ou grésil..., et l'on revient à la nuit, l'esprit libre et le cœur joyeux, les muscles dérouillés et les dents longues. O les agréables, les saines et fortifiantes journées !

En général, ces excursions ont pour théâtre les parties les plus pittoresques des environs de Paris, dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres ; mais parfois elles attei-

gnent la grande banlieue : Chantilly ou Senlis, Fontainebleau ou Rambouillet, Compiègne ou Pierrefonds, Meaux ou Château-Thierry, etc. Elles sont alors coupées ou terminées par un repas simple et substantiel ; dans un hôtel



Forêt de Marly, juin 1899. Reproduction d'une photographie de M. Robert De Jarnac.

confortable ou une simple auberge de village, le couvert se trouve mis :

Je laisse à penser la vie
Que font nos jeunes amis !

Parfois aussi on pédale au lieu de marcher. M. De Jarnac, sacrifiant au goût du jour, a réussi à conduire à bien, avec sa prudence et sa sollicitude accoutumées, un certain nombre de *raids* à bicyclette, principalement le jeudi. Mais ce n'est qu'à titre exceptionnel que ces courses ont lieu, car il ne faut pas oublier que nous voulons surtout entraîner de futurs alpinistes, et, si la bicyclette peut conduire

au pied des montagnes, on n'a pas trouvé encore, à défaut de « l'horrible funiculaire », d'autre instrument pour les gravir que de bons jarrets, les « jarrets secs » de Töpffer.

On objectera peut-être que les Alpes des environs de Paris sont peu escarpées et d'une élévation médiocre. Mais ne s'agit-il pas, avant tout, d'exercer les jeunes gens, de les rompre à la marche, de les habituer au bon ordre et à la discipline, essentiels à une caravane, de leur faire connaître leurs chefs et leurs camarades, de leur inspirer le goût de la nature et des voyages? D'ailleurs, les scolaires font aussi leurs ascensions, ne fût-ce que celles du célèbre Cervin d'Herblay, et de l'illustre Mont Mesly, chanté par M. Boursier.

Ils ont aussi leurs fêtes et leurs solennités, pages dorées de leurs annales. A l'une des excursions de l'automne de 1891 prit part le fils du vice-roi du Tonkin, auquel furent rendus « les honneurs royaux ». Quelques mois après, le 1^{er} mars 1892, cent dix élèves des lycées, écoles et collèges, dirigés par MM. Bræunig et Richard, et répartis en dix sections commandées par des commissaires élus et distinguées par des fanions de couleurs diverses, parcouraient le vallon de Port-Royal et la vallée de Chevreuse, précédés d'une avant-garde et suivis d'une arrière-garde, accompagnés d'un major sans malades et d'une voiture d'ambulance « occupée par quelques paresseux à mine réjouie ». Depuis, l'usage s'est établi de ménager une fois par an, dans une course de printemps, une rencontre entre nos scolaires et les membres de la Direction Centrale et de la Section de Paris. C'est ainsi que, le 12 mai 1895, un groupe scolaire nombreux fut passé en revue, près de Gif, par M. Durier, élu peu de jours avant président du Club, et qui, au discours vibrant que lui adressa M. Bræunig, répondit dans une de ces improvisations dont il a emporté le secret, en saluant « la jeunesse active et vaillante, la jeunesse qui continuera notre œuvre ». La même année,

la Direction Centrale décida qu'un exemplaire du dernier *Annuaire* serait offert à ceux des jeunes gens qui se seraient fait remarquer par leur entrain et leur bonne tenue et auraient été jugés aptes aux fonctions de commissaires des courses ; dès lors, cette sorte de petite distribution de prix a eu lieu à chaque assemblée générale.

Deux ans plus tard, le 16 mai 1897, près des ruines du château de Chevreuse, une centaine de scolaires, présentés par les chefs ordinaires des excursions, défilaient devant le président Durier et plusieurs membres de la Direction Centrale ; après un discours intéressant de M. Bræunig, retraçant les principaux épisodes de l'histoire des caravanes scolaires, M. Durier remit aux plus zélés et aux plus méritants des excursionnistes, ainsi qu'à M. Dainville, étudiant en médecine, dont la science et le dévouement ont toujours été à la disposition de ses jeunes camarades, l'insigne des caravanes, — ce bouton tricolore à gentiane bleue sur champ de neige, portant en rouge nos trois initiales, armes parlantes de la Montagne et de la Patrie !

Je n'aurai garde d'oublier les deux visites faites le 6 décembre 1896 par 64 excursionnistes, et par 125 le 4 décembre 1898, à l'observatoire de Meudon, et la réception si pleine de bonne grâce qu'y fit à nos jeunes gens et à leurs maîtres notre vénéré président honoraire M. Janssen. Le retour joyeux par les bois de Chaville, illuminés de feux de Bengale et de lanternes multicolores, laissa aux promeneurs le plus agréable souvenir de ces expéditions d'hiver.

D'autres fois, la promenade est agrémentée de quelque conférence-express faite par un des chefs ¹, ou de poésies

1. C'est ainsi que, le 11 février 1900, M. Jenn nous a fait un récit des plus intéressants de la bataille de Buzenval devant le monument qui la commémore.

dites par les jeunes gens. Nous comptons en effet parmi nos scolaires de véritables poètes, si on en juge les par deux ballades qui furent déclamées le 21 janvier 1900 sur le *Kulm* du Mont Mesly, au milieu d'un enthous-



Traversée du Jura, près le Pont (vallée du lac de Joux, Suisse, août 1899),
reproduction d'une photographie de M. Weber.

siasme que la pluie battante ne parvint point à éteindre ;
— celle de M. Marcel Marx, qui commence ainsi :

Que l'Avril fleurisse les branches
Des lilas et des aubépins,
Ou que la neige fasse blanches
Les vertes ramures des pins,
Loin des datifs et des supins,
Avec des refrains de victoire,
Passent les très vaillants copains
Dont je veux dire ici la gloire...

— et celle d'un jeune « Charlemagne », M. Vermorel,

toute vibrante d'un généreux patriotisme, dont voici le début et l'envoi :

Frôlant le buisson et la branche,
 Quand vous passez sur le chemin,
 Vous apercevez au lointain,
 Campés droit, le poing sur la hanche,
 De grands diables, de qui la main
 Brandit l'alpenstock au long manche,
 Des gaillards à la chanson franche :
 Ce sont les gars du Club Alpin !

.....
 Les grands héros de la revanche,
 O peuple français, pour demain,
 Les gaillards à la chanson franche,
 Ce sont les gars du Club Alpin !

VI

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte par l'exposé qui précède, les caravanes scolaires ont quelque difficulté à s'acclimater dans notre pays, et sans le dévouement, la persévérance et la ténacité de quelques-uns, le Club eût peut-être été contraint d'ajourner une fois encore l'accomplissement de cette partie si importante de son programme. D'où vient l'obstacle, quelles sont les objections ?

On a dit — non sans raison — que les mères, timorées à l'excès, craignaient pour leurs enfants, qu'elles élèvent dans de l'ouate, des dangers de toute nature : fatigue, refroidissements, promiscuités de l'auberge, précipices, que sais-je ? Je voudrais bien les pouvoir rassurer, et leur persuader que leurs grands garçons, qui vont être des soldats dans quelques années, courent beaucoup moins de risques en faisant un voyage plus ou moins lointain avec des maîtres excellents, pleins d'expérience et de sollicitude, qu'en chassant autour de la maison de campagne paternelle, en faisant de la natation, du canotage, de l'équitation, de la bicyclette ou... de l'automobile.

J'ajoute que le passé répond ici de l'avenir, et cette simple constatation vaut mieux que toutes les phrases : voici *vingt-cinq ans* que nos caravanes circulent de tous côtés, et il ne s'est pas produit *un seul accident*, et elles n'ont laissé derrière elles *ni un malade, ni un éclopé*. Passons...

La dépense ? Cette objection est de celles qui ne se discutent point. Le coût de chaque excursion étant annoncé à l'avance, chacun peut apprécier exactement si l'importance et l'agrément du voyage sont en proportion avec ce prix, établi d'ailleurs dans des conditions extraordinaires de bon marché, grâce aux réductions importantes que nous consentent les compagnies de chemins de fer et aux arrangements avec les hôtels. Je ne parle pas des promenades du dimanche et du jeudi, qui sont à peu près gratuites.

On a fait aussi remarquer que parents et enfants n'étaient pas disposés à sacrifier même une petite partie des vacances à un voyage qui les sépare les uns des autres. Talbert répondait victorieusement à cette critique. Quels sont, disait-il, les parents qui résistent aux désirs de leurs enfants, surtout quand ces désirs sont raisonnables ? Quant à l'apathie des jeunes gens, il ne la comprenait point : avoir dix-huit ans, ajoutait-il, et croire que ce sera *perdre* un peu de ses loisirs que d'aller, avec de gais compagnons de son âge, admirer les grands spectacles de la nature, cela nous étonne, nous qui ne sommes plus des jeunes ! Nous aussi, nous nous refusons à croire que ce pays soit atteint d'une « veulerie » incurable, et nous fondons un grand espoir sur la génération qui vient.

On avait craint encore de ne trouver pour les caravanes scolaires ni des organisateurs ni surtout des chefs. Comment espérer, disait-on, que des professeurs de l'Université ou de grands établissements d'instruction, des hommes savants et graves, consentiront à conduire en promenade ou en voyage des bandes d'écoliers turbulents et indiscipli-

nés, à assumer les ennuis et les responsabilités d'une semblable surveillance, et, selon le mot de Durier, à « garder la fêrule » pendant les vacances ? On sait maintenant que cette crainte était vaine. Les chefs n'ont jamais fait défaut, j'ai dit ce qu'ils valent, et jamais ils n'ont eu à se plaindre du manque de tenue ou de l'indiscipline de leurs soldats. Bien plus, chaque excursion a contribué à former ou à resserrer entre les uns et les autres des liens de respectueuse estime d'une part, de condescendante camaraderie de l'autre, d'affection sincère des deux côtés, qui sont peut-être le plus précieux résultat de ces courses en commun, et dont les chefs, nous disent-ils, ont reçu fréquemment de bien doux témoignages.

Reste le principal obstacle à nos progrès, d'autant plus difficile à surmonter qu'il tient à un ensemble de causes complexes, un peu vagues et imprécises : l'indifférence du public, la résistance aux nouveautés, qui s'appelle en bon français la routine, l'esprit de sédentarisme que l'on dit propre à notre race, ce qui est d'ailleurs une de ces *autocalomnies* dont nos compatriotes sont coutumiers. L'indifférence du public vient sans doute de ce qu'il ne nous connaît point et ignore nos efforts, notre but, nos résultats ; c'est que nous n'aimons pas la réclame et que nous fuyons les éclats d'une publicité tapageuse. Nous désirons conquérir progressivement, par la propagande de la raison seule, la confiance des familles et celle des directeurs de la jeunesse, et c'est pourquoi je souhaiterais, parmi ceux qui voudront bien lire ces lignes, rencontrer un grand nombre de pères et de mères de famille, de proviseurs, chefs d'institution et professeurs. A ceux-ci, je rappellerais les noms et l'exemple des Talbert, des Cayla, des Feuillié, des Douliot ; je les prierais d'interroger nos chefs actuels d'excursions, MM. Richard, Bouty, Leroy, Malloizel, Grisier et *tutti quanti* sur ce qu'ils pensent de l'utilité des caravanes scolaires au point de vue

pédagogique. Je recommanderais aux pères de famille de méditer ces paroles si profondément vraies prononcées par M. Durier à l'assemblée générale du 14 mars 1883 : « Voilà pourtant le parti pris auquel nous nous heurtons. Des hommes libres, indépendants, se réunissent aux gens de leur âge pour une partie de plaisir, voyage, chasse, et ils ne veulent pas qu'il en soit de même pour leurs fils ; *ils ne veulent pas comprendre que pour ces jeunes esprits, que nous mûrissons trop tôt à notre contact, la communauté des joies est aussi nécessaire, aussi saine, aussi féconde que la communauté des études !* » Aux mamans, enfin, je dirais avec le P. Barral, qui s'y connaissait : « La tendresse maternelle est, sous ce rapport, inexpérimentée et aveugle ; elle voit des dangers là où il n'y en a pas, et ne veut pas se rendre compte que l'air des montagnes, les distractions, la contemplation de la belle nature, les courses d'abord modérées, puis plus soutenues, l'effort moral nécessaire pour surmonter les émotions et les difficultés des ascensions, tout cela repose l'esprit et l'élève, trempe la volonté, développe le corps en assouplissant les membres et les fortifiant, aiguise le courage, provoque l'initiative individuelle et rend plus homme dans le sens noble du mot. »

Il est impossible de résumer d'une façon plus saisissante le chapitre des avantages des caravanes scolaires, avantages précieux qui tiennent en un mot, la *santé*¹. La *santé physique*, d'abord. Dire qu'après le surmenage de la semaine une promenade au grand air vaut mieux pour nos enfants que l'atmosphère surchauffée et malsaine du théâtre ou du concert, qu'une fatigue modérée est salutaire, que la marche en toute saison et par toutes les

1. M. Xavier Blanc a dit sur la tombe de Talbert : « Il avait bien compris tout ce qu'ont de souverainement hygiénique pour le corps et l'âme les excursions en montagne, où toutes les satisfactions se rencontrent, l'amour de la science et l'amour du pays, la *santé* du corps et la *santé* du cœur ».

intempéries fait des constitutions robustes et des organismes bien trempés, qu'un entraînement raisonné en montagne est le plus hygiénique emploi du début des grandes vacances, c'est énoncer autant de truismes.

Et la *santé de l'intelligence*, la négligeons-nous? Comme



Sur le chemin de Mürren, août 1890.
Reproduction d'une photographie de M. Lædlein.

l'a dit si finement M. Durier, la *récréation*, d'après son sens étymologique, c'est la *reconstitution* des forces intellectuelles, de l'énergie psychique. L'exercice corporel pris en commun avec de gais camarades, c'est le meilleur repos pour le cerveau fatigué où vont, d'une semaine ou d'une année à l'autre, s'imprimer sans effort et se cristalliser, comme dans un flacon que l'on cesse d'agiter, les connaissances acquises. Au surplus, que de « leçons de choses » pour les enfants dans ces excursions! Géogra-

phie et histoire, botanique et minéralogie, archéologie et topographie, que sais-je encore? Sans compter les conversations avec les maîtres distingués qui les guident et avec leurs camarades plus avancés, et aussi l'initiation au sentiment de la nature et au goût du beau.

Nous prétendons enfin que la *santé morale* a tout à gagner à ces excursions, telles que nous les comprenons et les voulons. Rien en effet de plus profitable à l'éducation que cette association limitée, ce groupement temporaire qu'est une caravane, réduction de l'armée, et aussi du monde; rien de salubre comme cette mise en commun, dans l'intérêt de tous, du dévouement, de l'énergie, du sang-froid, de l'esprit d'initiative, de la bonne humeur de chacun. Là se forment, pendant la route et les réunions des repas et du soir, des sélections naturelles, des liaisons durables, des amitiés qui survivront à la dislocation. Et si les chefs de la caravane cessent d'être des professeurs pour devenir des façons de frères aînés, les jeunes gens, de leur côté, « dépouillent l'écolier » pour apprendre la sociabilité et les usages. C'est peut-être même ce qui tient le plus à cœur au Club Alpin Français¹, qui se pique d'être avant tout une réunion de bonne compagnie, d'honnêtes gens, comme on disait jadis. M. Richard a exprimé cette idée en termes excellents : « Ce ne sont point *des bandes de gamins bruyants* que nous menons en promenade, ce sont *des jeunes gens bien élevés* auxquels nous donnons l'air pur et la santé ». Oui, des jeunes gens bien élevés, dont nous voulons faire *des hommes*, pour eux-mêmes, pour leur famille, pour la Patrie!

JULIEN BREGEAULT,

Délégué de la Section Lyonnaise
près la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

1. On lit dans le *Bulletin* de 1874 : « Nous mettons au premier rang de nos préoccupations l'honorabilité et la bonne tenue de nos caravanes ».

GUIDES ET HOTELS

(PAR MM. HENRY CUËNOT ET CH. LEFRANÇOIS)

LES GUIDES

Entre toutes les questions qui devaient fixer l'attention des Clubs Alpins se plaçait et se place encore, en première ligne, la question des Guides, qui est vitale pour l'alpinisme.

Aujourd'hui, de nombreux alpinistes, parmi les plus éminents, préconisent les « courses *sans guides* ». Cette qualification est tout au moins incomplète et elle doit être remplacée, nous semble-t-il, par les mots « courses sans guides *professionnels* ». Il serait aussi inexact, en effet, d'intituler course « sans guide » la première ascension de Jacques Balmat au Mont-Blanc que de regarder comme guide le premier montagnard qui se trouverait accompagner, dans une course, un alpiniste expérimenté, par exemple notre distingué président de la Commission des refuges, M. P. Puiseux.

La valeur du guide ne réside ni dans sa commission, ni dans son diplôme, mais bien dans l'ensemble des qualités qu'il en ont rendu digne : son tempérament, son caractère, sa parfaite connaissance de la montagne. Et c'est précisément parce que ces qualités sont réservées à un petit nombre d'élus, qu'il n'est pas sans danger de faire naître, parmi les fervents de la montagne indistincte-

ment, un désir qui peut-être ne correspond pas à une aptitude, à une vocation¹.

Et quoi qu'il en soit, en admettant, puisqu'il y a des courses « sans guides », qu'elles prennent une sensible extension, le nombre sera toujours très limité des alpinistes qui pourront ou voudront s'y adonner ; aussi le premier devoir des Clubs Alpins, leur devoir le plus impérieux, est de maintenir et de développer le recrutement de bons guides professionnels. Notre Club Alpin a inscrit, à l'article 1^{er} de ses statuts, parmi les desiderata à réaliser, *des excursions soit isolées, soit faites en commun,...* *des encouragements aux Compagnies de guides...* ; et, reconnaissons-le, il n'a pas failli à son programme².

A Chamonix, tout d'abord, la Direction Centrale, par l'intermédiaire obligeant de M. Albert Millot, et avec le concours des présidents de la Section du Mont-Blanc lorsqu'elle fut créée, entretient, dès 1878, des négociations avec l'administration préfectorale de la Haute-Savoie pour améliorer le règlement de la Compagnie des guides de Chamonix. Modifié en 1879, en 1889 et en 1892, ce règlement était arrivé à reconnaître la liberté dans la profession de guide, et à instituer un diplôme octroyé par une commission dans laquelle figuraient des membres du Club Alpin Français.

Ce règlement très satisfaisant vient d'être modifié en 1899³, un peu brusquement, dans le dessein d'augmenter

1. La décision prise par le Comité central du C. A. S. d'instituer un diplôme de *guide-amateur* nous paraît répondre aux mêmes préoccupations. (Voir *Alpina*, 1^{er} juin 1900.)

2. Voir, sur l'organisation des Compagnies et Sociétés de guides en France : *Les Cours de guides*, par MM. Henry Cuénot et Charles Lefrançois, communication faite au Congrès du C. A. F. dans les Pyrénées-Orientales : Supplément au numéro 8-9-10 du *Bulletin* (août septembre-octobre 1899), pages 77 et suivantes.

3. Voir l'ouvrage ci-dessus, p. 32 ; *Revue Alpine*, 1899, p. 299 ; et *Bulletin* du C. A. F., novembre 1899, p. 330.

la sécurité des touristes. La Direction Centrale du C. A. F., pensant que certains termes, peu précis, de l'arrêté préfectoral semblent porter atteinte au principe de la liberté professionnelle des guides, a, après rapport de M. P. Puisseux, chargé M. Joseph Vallot, son éminent vice-président, d'obtenir sur ces points des éclaircissements et, s'il y a lieu, des modifications de la part de l'autorité préfectorale. Les négociations sont en bonne voie.

Nos Sections du Dauphiné et de la Savoie ont organisé, dès le début, avec le concours de notre dévoué collègue, M. P. Guillemin, des compagnies de guides et de porteurs diplômés. Bientôt, l'alpinisme s'étant développé avec une rapidité extraordinaire dans le Dauphiné, et la Société des Touristes du Dauphiné s'étant consacrée tout particulièrement à l'éducation des guides, cette dernière, qui a son siège à Grenoble, assume désormais seule le soin de patenter les guides de la région. Elle exerce sur eux un contrôle efficace et une autorité sérieuse.

En 1889, la Section des Alpes Maritimes publie à son tour un règlement et une liste de guides patentés.

La Section d'Auvergne organise au Mont-Dore une Compagnie de guides.

Dans les Pyrénées, c'est la Section du Sud-Ouest, qui, dès 1878, grâce au zèle opiniâtre de son regretté vice-président Lourde-Rocheblave, crée une Compagnie de guides à Gavarnie. Cette institution s'étend en 1893 à Cauterets et à toute la région voisine. Le règlement et la classification des guides, approuvés par la Direction Centrale, sur le rapport de M. Nérot, sont publiés par les soins de la Section du Sud-Ouest, qui reçoit de la Direction Centrale une subvention de 400 francs pour couvrir une partie des frais conséquence de cette entreprise. Cette Compagnie de guides fonctionne à la satisfaction générale, et la liste est tenue à jour et publiée périodiquement dans le Bulletin de la Section.

Cependant, la Direction Centrale s'efforce, d'une façon générale, d'encourager parmi les guides le courage et le dévouement. En 1877, elle remet un *Annuaire*, avec dédicace du président du C. A. F., et un don en espèces de 200 francs à Gaspard père qui avait accompagné M. Boileau de Castelnau, comme guide-chef, à la première ascension de la Meije. En 1878, elle prend part à la souscription pour le monument de Jacques Balmat à Chamonix. En 1887, elle distribue aux Sections des exemplaires de ses publications pour les bibliothèques de guides.

Le Club Alpin Français soulage, dans la mesure de ses ressources ordinaires, les misères qui frappent les guides : ainsi la veuve d'Aimé Laugiez, de Vallouise, reçoit deux secours de 100 francs ; — la famille des Devouassoud obtient après la catastrophe des Courtes en 1885, du Club et par son entremise, près de 4,500 francs ; — en 1890, le dévoué guide Alphonse Payot, blessé en secourant des touristes imprudents, se voit attribuer, grâce à une souscription organisée par la Direction Centrale, une somme de 500 francs ; — Boy, du Monétier-de-Briançon, victime d'un incendie, reçoit 100 francs ; — les villages de Pelvoux (Hautes-Alpes) et de la Manse (Basses-Alpes), qui comptent autant de guides que d'habitants, obtiennent des subventions pour réparer les désastres causés par des incendies.

La Direction Centrale adresse des félicitations à François Salles et à Haurine, qui se sont distingués à Gavarnie dans une tempête de neige.

Enfin et surtout le Club Alpin Français s'est appliqué à reconnaître, par un témoignage public, le dévouement des meilleurs guides. Dès 1886, la question est mise à l'étude ; une première fois, en 1889, il est décidé qu'une médaille sera attribuée *aux guides qui se seront fait remarquer par leur courage et leur dévouement*, et le 10 juillet 1890, sur le rapport de M. Nérot, la Direction Centrale dé-

cernait cette récompense aux guides ci-après désignés :

MM. François Devouassoud, de Chamonix;
 Édouard Cupelin, de Chamonix;
 Michel Payot, de Chamonix;
 Henri Devouassoud, de Chamonix;
 Gaspard père, de Saint-Christophe-en-Oisans;
 Émile Pic, de la Grave;
 Giroux-Lésin, de Villar-d'Arène;
 Henri Passet, de Gavarnie;
 Célestin Passet, de Gavarnie.

Au Congrès du C. A. F. dans les Pyrénées Centrales, en 1893, M. Laferrière, président du Club, remettait la même récompense à :

MM. Bernard Laffont, de Bagnères-de-Luchon;
 Jean Avenin, de Bagnères-de-Luchon;
 Charles Haurillon, de Bagnères-de-Luchon;
 Bertrand Courrège, de Bagnères-de-Luchon;
 Raphael Augusto, de Bagnères-de-Luchon.

Dernièrement, en 1899, une Commission spéciale était nommée¹, et, sur son rapport, la Direction Centrale décernait des médailles aux guides ci-après :

Alphonse Payot et Michel Savioz, à Chamonix;
 Maximin Gaspard et Christophe Roderon, à Saint-Christophe-en-Oisans;
 Jean-Baptiste Rodier, à la Bérarde;
 Jean Gauthier, Joseph Estienne et Pierre Estienne, à Villevallouise;
 Louis Faure et Jules Mathon, à la Grave;
 Blanc (dit le Greffier), à Bonneval-sur-Arc;
 Charles Carrère, à Laruns (Basses-Pyrénées);
 J.-M. Sarrettes et J.-P. Latapie, à Cauterets;
 Mathieu Haurine et François Salles, à Gavarnie;

1. Elle se compose de MM. Belloc, Henry Cuënot, Laugier et Schrader.

Barthélemy Courrège, à Bagnères-de-Luchon.

Telle est l'œuvre du Club Alpin Français pendant ses vingt-cinq premières années, en ce qui concerne les guides ; elle n'est ni sans importance ni sans intérêt.



Portrait du guide Alphonse Payot, mort en janvier 1900, reproduction d'une photographie de M. Tairraz, à Chamonix.

Est-ce à dire qu'il n'y a plus rien à faire ? Évidemment non. Il reste à coordonner tous les efforts encore épars, à compléter l'organisation des guides ; à constituer dans nos Alpes et dans nos Pyrénées, avec un règlement unifié, quant aux principes seulement, un corps de guides reconnus et patentés par le Club Alpin Français, tout en respectant la liberté des guides et celle des touristes. Il faut parfaire l'éducation professionnelle des guides en créant des *Cours de guides*, en installant, partout où

le besoin s'en fera sentir, des bibliothèques de guides.

Il faut encore publier la liste des guides des diverses régions, et, puisque nous leur demandons d'exposer pour nous leur vie, nous avons, en outre du salaire que nous leur payons, le devoir strict de songer à l'avenir des leurs. Organisons donc, étudions du moins, suivant en cela l'exemple de nos voisins, la question de l'assurance des guides contre les accidents.



Médaille du Club Alpin Français, gravée par Daniel Dupuis
(1899).

En ce qui concerne les cours de guides, la question a fait l'objet d'une communication au Congrès du Club, en 1899, dans les Pyrénées-Orientales. D'ailleurs, qu'il s'agisse de cours de guides ou de règlements de guides, la difficulté est très grande pour notre Société, il ne faut pas se le dissimuler, bien plus grande que pour les associations alpines étrangères, à raison de l'étendue, de la dispersion et de la variété de notre territoire de montagne. Il est presque impossible, en effet, de rédiger un règlement général qui s'accorde avec les usages, les coutumes et les goûts divers de l'innombrable population qui couvre le territoire de la France depuis Gérardmer jusqu'à Biarritz en passant par le Mont-Blanc, la Meije, l'Esterel, le Puy de Dôme, le Canigou et le Vignemale. Le caractère centralisateur très accentué de nos règlements constitue peut-être aussi un obstacle à ces progrès. Mais ces obstacles doivent disparaître devant la volonté de réaliser le mieux, toujours. Que nos Sections marchent de l'avant à l'exemple des Sections des Clubs Alpins étrangers, qu'elles s'efforcent de combler les lacunes subsistantes ; toute l'expérience et le bon vouloir de la Direction Centrale sont à leur disposition pour mener à bien leurs entreprises.

En ce qui concerne l'assurance des guides, les Clubs Alpins étrangers ont, nous l'avons dit déjà, résolu la question.

Le Club Allemand-Autrichien est son propre assureur pour ses guides par le moyen d'une caisse à trois branches (assurances, pensions, secours), fraction de sa caisse générale.

Le Club Italien a contracté pour ses guides un traité avec une Compagnie d'assurances sur la base d'une prime de 6 p. 100 dont il paie 3 p. 100, laissant le guide payer les 3 p. 100 restants.

Le Club Alpin Suisse a traité avec la Compagnie d'assu-

rances « la Zurich » sur les bases suivantes : Assurance individuelle de mai à octobre, capital assuré de 1,000 francs minimum et 4,000 maximum francs par chaque guide, taxe de 8 p. 100 couvrant mort, invalidité et incapacité temporaire; 5 p. 100 de la prime sont payés par le C. A. S. et 3 p. 100 par l'assuré. En 1899, 368 guides patentés se sont assurés pour 1,255,000 francs; les primes payées se sont élevées à 10,784 francs; les sommes versées aux sinistrés se sont élevées à 22,136 francs. Dans ces dernières figurent trois assurances de 4,000 francs aux familles de Zurbriggen, de Furrer et de Joachim Tabin, et une de 3,000 francs à la famille de Vuignier, pour les accidents de la Dent-Blanche et du Rothhorn de Zinal en 1899.

La *Revue Alpine* a publié le 1^{er} mars 1900, sous la signature de M^{lle} Mary Paillon, un étude très intéressante, très sérieusement documentée sur ce sujet. Cette étude doit être, de la part de notre distinguée collègue, l'objet d'un rapport au Congrès international de l'alpinisme à Paris, au mois d'août de cette année.

La question des guides sera traitée et discutée à ce Congrès, avec ampleur et sous toutes ses faces. Nous exposerons ce que nous avons fait, nous profiterons des avis expérimentés des délégués des Clubs Alpains étrangers; et, grâce au concours de toutes ces bonnes volontés et de tous ces efforts, la question des guides de montagne en France fera un pas sérieux en avant. En s'appliquant à la résoudre au mieux des intérêts réciproques, le Club Alpin Français rendra un inappréciable service à tous les amis de la montagne.

LES HOTELS

Il peut sembler étrange, à première vue, que le Club Alpin, abandonnant les cimes, descende jusque dans les

vallées et même dans la plaine pour s'occuper des hôtels. Et pourtant, si l'on y réfléchit, on reconnaît bien vite l'intérêt capital qu'il y a, pour l'alpiniste, à trouver, au pied des montagnes qu'il veut parcourir, un gîte *convenable et propre*, où il puisse séjourner à des conditions de prix aussi réduites que les circonstances locales le permettent.

Il est bien certain que le Club Alpin Suisse, notre aîné, ne s'est pas occupé de la question. Mais, en Suisse, les hôteliers ont compris, d'instinct, l'intérêt qu'ils avaient à satisfaire les touristes pour les attirer chez eux. Ils ont de très bonne heure abandonné toute routine et ils ont marché de l'avant. En 1898, le répertoire que la Société suisse des hôteliers publie en trois langues, et distribue gratuitement, indiquait pour la Suisse, dont les dimensions principales sont d'environ 300 kilomètres de largeur sur 200 kilomètres de longueur, un ensemble de 716 stations avec 1,716 hôtels et 98,275 lits. Et tous ces hôtels, poussés par la concurrence toujours plus active, offrent, avec un luxe variable suivant les cas, les mêmes conditions d'hygiène remarquable et de prix raisonnables. Il est bien certain que, depuis quelques années, le mouvement créé par le Club Alpin Français et qui entraîne les touristes vers la montagne, l'apparition des bicyclettes et des automobiles d'autre part, ont amené en France une amélioration sur bien des points ; mais il reste beaucoup à faire, dans les régions montagneuses surtout, où les hôteliers, forcément routiniers parce qu'ils ignorent ce qui se fait ailleurs, ont besoin qu'on leur montre la voie. C'est là tout naturellement la tâche du Club Alpin, qui risquerait fort, sans cela, de voir ses travaux en montagne délaissés et sans utilité, faute de gîte pour y accéder. Il est donc bien dans son rôle en poussant au développement des hôtels, en patronnant les hôteliers intelligents, et en leur demandant, en échange, de faire des

conditions spécialement avantageuses aux clubistes qui séjournent chez eux.

La question a été portée devant la Direction Centrale par notre collègue M. Demanche, le dévoué délégué de la Section de Pau, dès les premières années du Club. C'est notre secrétaire général honoraire, M. De Jarnac, qui a fait, il y a une dizaine d'années, les premières démarches en ce sens. Il avait compris, en alpiniste consommé qu'il est, toute l'importance de la question, et il en avait apprécié l'urgence en combinant — avec quelle patience et quel dévouement! — les itinéraires et les programmes des caravanes scolaires du Club. Il n'eut pas de cesse qu'une première liste d'hôtels recommandés, et faisant des conditions avantageuses aux membres du Club, ne fût publiée dans le *Bulletin*. D'année en année cette liste parut dans le numéro de juin-juillet, s'allongeant peu à peu. C'est pour rassembler les renseignements nécessaires qu'il fit encarter dans les *Bulletins* les feuilles multicolores de questionnaires sur les hôtels. Mais ces feuilles ne revenant pas en assez grand nombre, il eut l'idée, pressentant la marche que devait suivre la future Commission des hôtels, de s'adresser aux bureaux des Sections, et il leur envoya une feuille verte de grand format, contenant un questionnaire dont les résumés fournirent, en somme, la plus grande partie des éléments du premier livret des hôtels qui allait être créé.

C'est alors, en novembre 1897, que la question fut de nouveau, sur la demande de M. Henry Cuénôt, délégué du Haut Jura, inscrite à l'ordre du jour de la Direction Centrale, qui se mit résolument à l'œuvre et chargea une Commission, composée de MM. le Dr Philbert, A. Oudin et H. Cuénôt, d'étudier la question et de lui soumettre un projet de résolution. Celle-ci entra directement en rapport avec les bureaux des Sections et leur soumit un questionnaire détaillé qui fut l'objet d'une étude approfondie. Diverses

questions purent être résolues, d'autres sont encore, à l'heure qu'il est, à l'étude, notamment celle des insignes à donner aux hôtels recommandés par le Club, question très délicate et de nature à susciter de multiples controverses.

Pendant le cours de ses travaux, la Commission eut le regret de perdre M. A. Oudin, un de ses membres le plus actifs, qu'une mort prématurée enleva à l'affection de ses collègues; M. E. Brunnarius voulut bien accepter de le remplacer.

Un rapport fut rédigé par M. Henry Cuënot et lu à la séance de la Direction Centrale du 12 mai 1898. Conformément à ses conclusions, il fut résolu : 1° que les Sections seraient invitées à nommer un délégué spécial, Commissaire aux hôtels et chargé de correspondre avec la Commission centrale; 2° que les Sections seraient priées de passer des contrats avec de bons hôtels de leurs régions, qui garantiraient aux membres du Club une réduction d'un tant pour cent sur la dépense faite par les clubistes; 3° que les noms de ces hôtels seraient publiés chaque année sous forme de livret annexé au *Bulletin*.

C'est ainsi que, en 1898, parut une liste de 109 stations (dont 6 étrangères) comportant 140 hôtels. Le deuxième tirage, en 1899, marquant déjà un progrès manifeste, contenait 161 stations avec 214 hôtels, en France et aux colonies françaises, et 23 stations, comportant 24 hôtels, à l'étranger¹.

Ce petit livret indique le nom et la position des hôtels, les conditions générales et les rabais faits aux clubistes; un signe spécial désigne les hôtels munis d'une chambre noire; il renferme le modèle de l'engagement à faire signer aux hôteliers adhérents.

1. Le livret de 1900 (avec le supplément paru dans le *Bulletin* de juin-juillet) comporte 225 stations avec 284 hôtels (dont 28 à l'étranger).

Voilà donc la voie ouverte : la Direction Centrale a accompli sa tâche. C'est aux clubistes individuellement à faire la leur, en suscitant des adhésions nouvelles et nombreuses de la part des hôteliers assez intelligents pour entrer dans les vues du Club ; c'est aux bureaux des Sections, et principalement à leurs *délégués aux hôtels*¹, qu'il appartient de donner à ces adhésions la consécration régulière et de les transmettre à la Commission des hôtels.

Nos collègues auront ainsi la récompense de leurs efforts et la satisfaction d'avoir fourni au Club les moyens de combler une regrettable lacune, pour le plus grand bien de l'alpinisme.

HENRY CUËNOT,

Délégué de la Section du
Haut Jura.

CH. LEFRANÇOIS,

Délégué de la Section du Canigou.

1. Trente-trois de nos collègues ont été désignés par les diverses Sections pour remplir ces fonctions.

CHRONIQUE

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

RAPPORT ANNUEL

CHRONIQUE

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

DIRECTION CENTRALE

RAPPORT ANNUEL

MESDAMES, MESSIEURS, MES CHERS COLLÈGUES,

Dans le substantiel rapport qu'il vous présentait il y a un an, M. Brunnarius constatait que le Club Alpin Français venait d'atteindre sa grande majorité, et que la célébration de cette date jubilaire allait coïncider avec la fin du XIX^e siècle et les fêtes pacifiques auxquelles la France a convié le monde. Il rappelait les noms, qui vous sont chers à tous, des fondateurs de notre Association, et saluait avec une émotion communicative tous ceux qui, depuis la naissance du Club, ont présidé à ses destinées. Si votre rapporteur de 1900 tient avant tout à rendre un hommage semblable, quoique moins autorisé, aux patriotes éclairés, aux hommes de cœur et d'énergie qui tinrent notre Club sur les fonts baptismaux, et qui pour la plupart, hélas ! ont payé leur tribut à l'humaine destinée, il a aussi la douloureuse mission de vous entretenir du deuil récent qui a assombri pour nous cette année 1899, que les anciens eussent marquée d'une pierre noire.

Notre *Bulletin* d'avril mentionnait que S. M. le roi de Suède venait de conférer à notre président honoraire, M. Durier, la cravate de commandeur de l'ordre de Gustave Vasa, et celui de mai, encadré de noir, annonçait la perte irréparable que venaient de faire la grande famille des alpinistes et les innombrables amis de l'homme courageux et bon, éloquent et spirituel,

érudit et simple, du philosophe aimable dont ni les traverses de la vie ni les injustices de la nature ne purent altérer la sérénité ou troubler le viril optimisme, et qui personnifia de si charmante façon l'Alpinisme français. Tout a été dit sur l'œuvre de Charles Durier, les formes diverses de son inépuisable activité, ses efforts incessants et heureux pour augmenter le développement et assurer l'unité de notre Association, ses conférences, ses voyages, ses courses en montagne. Son successeur à la présidence, M. Caron, l'a loué sur sa tombe comme il eût aimé l'être, et a tracé de lui un portrait ressemblant et définitif; dans le prochain *Annuaire* une notice lui sera consacrée : je n'ai donc ici qu'à exprimer une fois de plus, au nom du Club Alpin Français tout entier et résumant en quelque sorte les impressions de toutes nos Sections, la consternation générale et les regrets universels que sa disparition a causés. Aussi bien Durier n'est-il point mort tout entier : sa mémoire vivra parmi nous, son nom demeurera attaché à un col des Pyrénées et à un refuge des Alpes, et bientôt, grâce à une souscription dont les résultats ont dépassé nos espérances, son image se dressera au pied de ce Mont-Blanc qu'il a tant aimé, qu'il a parcouru comme alpiniste et décrit comme savant, dont il a été l'historiographe inimitable, et qu'il a chanté en poète... Car il avait le sens et le don de la poésie; il est impossible de lire le dernier chapitre de son ouvrage sur le Mont-Blanc intitulé *la Montagne du Matin*¹, sans ressentir le frisson du beau, et je ne crois pas que Michelet ait rien écrit de plus impressionnant que cette page!

Mais Durier n'était point de ceux qui s'attardent aux regrets superflus, et il nous redirait lui-même, si sa voix pouvait nous venir de ce domaine des régions infinies dont parlait éloquemment notre président, ce qu'il disait dans son rapport de 1879 : « Sachons tirer de ces tristesses un encouragement pour l'avenir; il faut toujours regarder en avant ». Son esprit si vif, son intelligence si ouverte et si universelle eussent d'ailleurs trouvé une ample matière à études et à réflexions, mille sujets d'intérêt et de curiosité dans les merveilles que l'Exposition va, d'ici à quelques heures², offrir à l'admiration de nos innombrables visiteurs. Le Club Alpin ne pouvait se désintéresser de cette œuvre grandiose, à laquelle toutes les forces vives de

1. *Le Mont Blanc*, par Ch. Durier, 4^e édition, Fischbacher, 1887, p. 418.

2. Ce rapport a été lu à l'Assemblée générale du 12 avril 1900.

notre pays ont apporté leur concours empressé; il s'en est préoccupé à un double point de vue.

Dès le 11 janvier 1899, la Direction Centrale nommait une commission chargée d'organiser la participation du Club à l'Exposition, où il fut bientôt admis officiellement à figurer dans la classe XIV. Cette commission s'est acquittée avec le plus grand zèle de sa tâche, facilitée par les larges sacrifices budgétaires que le Club s'est imposés; son secrétaire général, M. Cuénot, avec le dévouement le plus infatigable, a réuni toutes les bonnes volontés pour grouper les envois des nombreux exposants et de nos Sections de province dans le gracieux pavillon, surmonté du clocher des Houches, qu'a édifié notre collègue M. Brunnarius au pied de la Tour de trois cents mètres. Il ne m'appartient pas de révéler les surprises et d'énumérer les attractions de tout genre qui attendent les alpinistes dans le chalet savoyard du Champ de Mars, non plus que de louer le magnifique panorama du Tacul, œuvre saisissante due au pinceau, à la fois si artiste et si probe, de notre vice-président M. Schrader, ou les groupes de chasseurs alpins si pittoresquement disposés par celui de M. Steinheil sur les pentes du Lautaret. MM. de Billy, Guyard et Joseph Lemercier, en tentant et en réussissant cette entreprise hardie autant qu'utile, auront bien mérité de l'alpinisme. Il appartiendra à mon successeur de proclamer, devant l'Assemblée générale prochaine, le succès de nos exposants, les récompenses et les encouragements qu'ils nous auront valus; la distinction flatteuse obtenue par notre très modeste exposition de 1878, la médaille d'or décernée à notre Association par le jury de 1889, nous sont de sûrs garants de la bienveillance que ne manquera pas de nous témoigner celui de 1900.

Sur le rapport de MM. Belloc et Cuénot, la Direction Centrale avait décidé également qu'un Congrès international des Clubs Alpins serait tenu à Paris en 1900 et nommé une commission pour l'organiser. Peu après, cette organisation prenait un caractère officiel, et la commission du *Congrès international de l'Alpinisme* était nommée par M. le commissaire général de l'Exposition de 1900. Son président s'imposait; il ne pouvait être autre que le président de notre Association, M. Caron; à côté de lui, le prince Roland Bonaparte, MM. Diehl et Sauvage étaient désignés comme vice-présidents, MM. Cuénot, Malloizel et Viré comme secrétaires, et M. Templier, dont vous venez une fois de plus, par vos unanimes applaudissements, de reconnai-

tre l'inlassable dévouement, acceptait les fonctions de trésorier. Le Congrès aura lieu, du 12 au 14 août, au Palais des Congrès. De nombreuses et précieuses adhésions sont déjà parvenues à la commission d'organisation; plusieurs gouvernements étrangers, invités à se faire représenter officiellement au Congrès, ont désigné leur délégués, et nous comptons sur le concours des Sociétés alpines françaises et étrangères. Nous nous efforcerons de faire à nos hôtes un accueil digne d'eux et du Club : la commission de l'Exposition élabore le programme des réceptions, fêtes et excursions qui leur laisseront, nous l'espérons, un bon souvenir de nous.

L'installation matérielle de notre Siège social a été améliorée un peu en vue des visites sur lesquelles nous comptons. Nous avons déménagé sans changer d'adresse, en montant simplement du premier étage au troisième. Dans notre nouveau local, plus vaste et plus confortable, les membres de la Direction Centrale, chaque jour plus nombreux pourtant, peuvent tenir séance à l'aise et ne se sentir les coudes qu'au figuré. Notre déménagement s'est opéré dans les meilleures conditions, sous la direction éclairée de M. Brunnarius, et grâce au zèle de nos excellents employés, qui arrosent avec amour nos jardins suspendus en surplomb sur la rue du Bac, et auxquels je conseille d'y tenter la culture de l'edelweiss et du rhododendron.

Nos visiteurs seront reçus chez nous de la façon la plus aimable par notre nouveau secrétaire général, M. Valbert Chevillard, qu'un vote récent de la Direction Centrale a fait succéder au regretté M. Durier, dont il avait été l'adjoint. On ne pouvait, pour représenter notre Association vis-à-vis de nos Sections de province et des Clubs étrangers, faire un meilleur choix que celui de cet homme courtois et distingué, doublé d'un écrivain de talent, aimant profondément la montagne, et dévoué sans réserve au Club. Nous vous demandons aujourd'hui la ratification du choix fait d'autre part, pour remplacer M. Durier comme membre de la Direction Centrale, de M. Émile Belloc, délégué de la Section des Pyrénées Centrales. Notre très sympathique et érudit collègue est assuré de l'unanimité de vos suffrages.

Le bureau n'a subi, au cours de l'année 1899, aucune autre modification; les destinées du Club sont en bonnes mains, et ses 6,280 membres (chiffre au 31 décembre) peuvent avoir confiance en ceux qui les dirigent. Les diverses Commissions, organes de l'incessante activité de la Direction Centrale, ont été renouvelées à peu près sans modifications. M. James Nérot

a été nommé à l'unanimité président honoraire de la Commission des refuges; il était indispensable que son nom restât attaché à l'œuvre qu'il a dirigée pendant tant d'années avec un zèle et une compétence au-dessus de l'éloge, et que continuent si dignement M. Puiseux et ses dévoués collaborateurs.

Deux nouvelles Sections ont été fondées en 1899 : celle de *Bagnères-de-Bigorre*, à l'instigation de M. le Dr Pédebidou, sénateur des Hautes-Pyrénées, qui en est le délégué près la Direction Centrale, et, sur la proposition de M. Schrader, celle du *Lot et de Padirac*, qui a élu pour la représenter M. le Dr Cayla, nom cher aux partisans des caravanes scolaires. Nous souhaitons bienvenue et heureuse existence à ces nouvelles-nées, ainsi qu'à celle qui vient de voir le jour dans l'île prédestinée de *Corse*, sous le parrainage de M. H. Boland.

M. Philippe Berger, membre de l'Institut, a remplacé, comme délégué de la Section des Hautes Vosges, M. le général Papuchon qui a dû, à notre grand regret, nous quitter pour des raisons de service. M. Rodary a reçu même mission de la Section de Dôle au lieu et place de M. Brunnarius, devenu délégué de la Section d'Albertville, son prédécesseur M. le sénateur Gravin en ayant été nommé président honoraire. M. le commandant Bourgeois a remplacé en la même qualité, pour la Section des Vosges, M. le comte de Bizemont, décédé, et M. Boursier, pour la Section de Mauriac, M. Broquin. M. le professeur Bouty, un grand ami de la jeunesse, représente la Section de la Lozère et des Causses en remplacement de M. Martel, auquel la même Section a conféré la dignité de président d'honneur. Enfin M. Tournade, mon collègue au Parquet de la Cour d'appel et excellent ami, a succédé, en qualité de délégué de la Haute Provence, à son beau-frère M. Ronjat, qui, tout en nous ayant quittés pour habiter son beau pays natal, veut bien continuer sa précieuse collaboration à notre bulletin bibliographique.

Dois-je compter, parmi les Sections en voie d'organisation, la Section de Paris? Sur la proposition de M. Cuënot, une commission a été chargée, en effet, d'élaborer son règlement et de régulariser son existence. Ce n'est pas cependant que cette Section, la plus ancienne et de beaucoup la plus nombreuse du Club, fût réduite à un état d'atonie inquiétant, ni qu'elle eût oublié ses traditions d'activité, de cohésion et d'affectueuse concorde, bien au contraire. Ses réunions mensuelles, dans cette salle de la Société de Géographie devenue trop restreinte pour l'auditoire d'élite qui s'y presse, ont eu lieu régulièrement, et

les conférenciers ne lui ont pas plus fait défaut que les sujets intéressants de conférences ni les projections photographiques qui leur prêtent, sous l'habile direction de M. Molteni, un attrait de plus en plus apprécié. Le 28 janvier, l'éminent professeur M. Vélain a traité avec une compétence remarquable de l'*Europe scandinave et russe*; le 4 mars, M. Boland a trouvé le moyen d'amuser son auditoire en l'instruisant, à propos de la sévère vallée de la *Maurienne*; votre rapporteur a tenté, le 22 mars, de vous dépeindre les travaux, les périls, l'existence d'été et d'hiver de nos vaillants *Chasseurs alpins*; le 24 avril, M. le sénateur Delcros nous a conduits, par anticipation sur le prochain Congrès, dans la *Cerdagne et au Canigou*; M. Cuënot, le 29 novembre, nous a fait visiter après lui la vallée du *Lötschenthal* dans le Valais, avec son talent et sa sûreté de documentation accoutumés; enfin, le 15 décembre, M. Armand Janet nous a promenés agréablement et sans fatigue du *Pacifique au Niagara*.

Il n'est point de bonne association sans banquets, et il faut se garder de médire de ces réunions périodiques qui entretiennent, autour d'une table servie sans excès de somptuosité, la saine gaieté et la franche camaraderie alpiniste. Cette habitude des dîners mensuels, ordinairement terminés par de familières causeries et d'intéressantes projections, a été continuée en 1899 par la Section de Paris, ainsi que celles des excursions dominicales inaugurées par M. Durier, et auxquelles manquent tant son entrain toujours égal et sa verve communicative. La Commission des excursions, qui a organisé chaque semaine ces promenades très suivies sous la direction de dévoués commissaires, MM. Bertot, Boursier, Brunnarius, Diehl, Faber, Fleury, De Jarnac, Dr Meugy et Sauvage, a su trouver dans les environs de Paris, si souvent parcourus, de nouveaux coins à explorer, et même, pour entraîner les grimpeurs, des ascensions de rochers à exécuter. Elle a préparé aussi des courses plus lointaines. Dix membres de la Section de Paris, conduits par MM. Brunnarius et Sauvage, ont bravé le froid et la neige pour aller faire, du 12 au 15 février, l'ascension du Brévent et du Tacul, et ont été récompensés de leur vaillance par un temps magnifique et d'admirables aspects, inconnus des touristes d'été. Pendant les fêtes de la Pentecôte, les mêmes aimables commissaires ont fait franchir à douze excursionnistes, dont trois dames, la brèche de la Meije, le col du Clot des Cavales et celui du Galibier. Au mois d'octobre, un certain nombre de nos collègues ont fait une excursion moins lointaine et quelque peu « spéléolo-

gique » en visitant, sous la conduite de M. Henry Bregeault, le vignoble et les caves d'Épernay.

C'est surtout à propos des *Caravanes scolaires*, cet objet constant de notre intérêt et de nos soins empressés, que la Section de Paris a continué à tenir son rang en donnant à tous l'impulsion et l'exemple. La Commission des caravanes scolaires a organisé en 1899 six voyages et fait visiter à nos alpinistes en herbe les Flandres française et belge, les côtes du Pas de Calais, les bords de la Loire, la Provence et les montagnes de la Drôme, le Morvan et le Creusot, le comté de Kent et Londres, le Jura Suisse, le pays de Gruyère et l'Oberland bernois. Les promenades du dimanche et du jeudi ont eu lieu régulièrement avec un succès croissant sous la direction paternelle des maîtres dévoués, adeptes fervents de cette œuvre salutaire entre toutes : MM. Richard et De Jarnac, président et vice-président de la Commission, toujours et partout sur la brèche, et MM. les professeurs Bouty, Budzynski, Grisier, Jenn, Kochersperger, Leroy, Malloizel, Pellat, Riquet, Rogery et Sénécal. La banlieue de Paris a été sillonnée en tous sens par ces infatigables explorateurs, qui ont même poussé leurs avant-gardes jusqu'aux villes voisines, Chartres, Rouen, Beauvais, Meaux, Rambouillet, Chantilly, Château-Thierry, Fontainebleau.

La statistique démontre à quel point cette institution est en voie de progrès. En 1899, le nombre des excursions du dimanche et du jeudi s'est élevé à 58, dont 45 à pied et 13 à bicyclette, le chiffre total des présences à 1,400, et celui des participants à 410; la moyenne des présences a été de 18 pour les voyages, de 27 pour les excursions à pied et de 7 pour les promenades à bicyclette. De semblables résultats font bien augurer de l'avenir, et les chiffres déjà obtenus pour les premiers mois de cette année dénotent un nouveau progrès.

Mais la Commission des caravanes scolaires ne borne point sa sphère d'activité à la Section de Paris; elle s'efforce de faire de la propagande et d'entraîner dans ce mouvement de renaissance toutes nos Sections de province; grâce à sa pressante intervention, trente-trois d'entre elles ont désigné un délégué aux caravanes scolaires. Plusieurs de ces Sections ont continué, selon une habitude ancienne, à organiser des excursions pour les élèves des lycées et des grandes écoles, telles celles de l'Atlas, des Cévennes, de la Drôme, du Gard, de Pau, de Provence; d'autres, comme la Section basque et celle de Bagnères-de-Bigorre, sont entrées pour la première fois dans

la lice. Il convient de citer la tentative particulièrement intéressante, et qui a eu un plein succès, de *réunions interscolaires* dans la montagne, due à l'heureuse initiative des Sections d'Embrun et de Barcelonnette.

Il suffit d'ailleurs de feuilleter notre *Bulletin* mensuel, dont l'intérêt et le volume s'accroissent sans cesse, — ce dernier point ne laisse pas d'inquiéter parfois notre cher et prudent trésorier, — pour se rendre compte de l'activité, de l'intensité de vie de nos Sections de province. Nombre d'entre elles, à l'exemple de leur grande sœur de Paris, offrent à leurs membres des soirées de conférences et projections photographiques. C'est ainsi que M. J. Vallot a révélé les captivants mystères de *la Vie au Mont-Blanc* à nos collègues de Lyon, de Clermont-Ferrand et de Saint-Claude, que M. Boland a fait à ceux de Valence les honneurs du *pays de Mireille*, que M. Soullier, président de la Section du Canigou, a traité à Perpignan de *la Jeunesse et la Montagne*, et que M. le Dr Gaudier, vice-président de la Section du Nord, a entretenu ses collègues du *Mal des Montagnes* et de *la Vallée du Queyras*. M. Rogier a conduit les alpinistes d'Auvergne au *Montenegro*, M. Arnaud ceux de Marseille et de Lyon dans *la Vallée de l'Ubaye*, M. Mathieu Arabet ceux de Toulouse en *Espagne et au Maroc*; MM. Macé de Lépinay et L. Marx ont raconté à leurs auditeurs marseillais, le premier, un voyage en *Belgique et Hollande*, le second ses belles *ascensions en Oisans*, notamment celle de la Meije en col et de la Barre des Écrins.

La plupart de nos Sections réunissent leurs membres en un banquet annuel, et quelques-unes ont la bonne habitude de combiner ces agapes avec une course en montagne, et la non moins louable coutume d'y convier un représentant de la Direction Centrale. Le banquet d'été annuel de la Section lyonnaise fut servi le 11 juin au col du Mont du Chat, après ascension de la Dent; à la même époque la Section de l'Isère déjeuna au chalet de la Pra. La Section de Maurienne fit coïncider son banquet du 16 juillet à Lans-le-Bourg avec d'intéressantes courses dans les belles montagnes environnantes.

Mais c'est surtout, comme il convient, par des excursions collectives que se manifeste l'activité de nos Sections de province. Le programme ou le compte-rendu de ces excursions innombrables figure soit à notre *Bulletin* mensuel, soit dans les publications périodiques si remarquables de plusieurs de nos Sections, au premier rang desquelles il faut citer la *Revue Alpine*, organe de la Section lyonnaise, connue et appréciée par

tous les alpinistes, le *Bulletin des Alpes Maritimes* illustré de belles photographies dont quelques-unes proviennent des clichés de nos chasseurs alpins, et le *Bulletin pyrénéen*, qui se publiera dorénavant avec le concours de toutes les sociétés de grimpeurs de la région, notamment de nos Sections basque, de Pau, de Bagnères-de-Bigorre, et des Pyrénées Centrales. Je ne puis citer que des exemples : le voyage en Corse effectué pendant les vacances de Pâques sous les auspices de la Section du Caroux, la course générale de la Section lyonnaise au col du Géant, celles de la Section du Mont-Blanc au glacier de Tête-Rousse et à Pointe-Percée, l'ascension du Jer de Lourdes par la Section du Sud-Ouest et celle du Mont-d'Or par la Section du Jura, les belles courses et ascensions de la vaillante Section d'Embrun dans les montagnes du Dauphiné, etc., etc.

Comme chaque année, et suivant l'exemple des Clubs Alpins étrangers, qui ont tenu leurs congrès de 1899, le Club Alpin Allemand et Autrichien à Passau, le Club Alpin Italien à Bologne, et le Club Alpin Suisse à Lugano, le nôtre a eu ses réunions générales. Celle du printemps, organisée par la Section de Provence, s'est tenue à Marseille du 21 au 28 mai : de nombreux membres du Club, venus des quatre coins de la France, ont pris part aux excursions alpestres, maritimes et archéologiques dont le programme, favorisé par un temps magnifique, a été ponctuellement suivi. M. Chevillard représentait la Direction Centrale à cette réunion. Quant au Congrès annuel, la Section du Canigou en avait la charge et en a eu l'honneur. Il s'est tenu du 31 août au 7 septembre dans les Pyrénées Orientales. M. le président Caron et M. le secrétaire général Chevillard, cent quinze alpinistes, dont vingt-deux dames, appartenant aux Sections des Alpes Maritimes, de l'Atlas, de l'Auvergne, de Briançon, du Canigou, des Cévennes, de la Côte d'Or, de la Drôme, de l'Isère, de Lyon, du Nord-Est, de Paris, de Pau, de Provence, des Pyrénées Centrales, de Rouen, du Sidobre, du Sud-Ouest, des Vosges et des Hautes Vosges, ont pris part aux fêtes et excursions de ce Congrès, dont le compte-rendu détaillé, publié en un fascicule spécial de 88 pages comme supplément au *Bulletin* d'août-septembre, me dispense de parler plus longuement. La chaleureuse réception faite aux congressistes par la ville de Perpignan, l'ascension du Pic de Carlitte, la soirée charmante passée dans la ville espagnole de Puigcerda, le grand banquet d'inauguration du chalet des Cortalets, l'admirable panorama du sommet du Canigou par un temps splendide, tels

ont été, pour ceux de nos collègues qui n'ont point pris part aux excursions facultatives en Andorre et en Catalogne, les principaux « clous » de cette réunion de famille, supérieurement organisée par M. Soullier, président de la Section du Canigou, et ses dévoués collègues. Ce Congrès a vu une heureuse innovation. Conformément à une décision de la Direction Centrale, plusieurs causeries et communications sur des sujets d'intérêt local ou général ont occupé d'une façon à la fois instructive et attrayante les soirées des congressistes. M. Emmanuel Brousse a traité de *l'ethnographie des Pyrénées Orientales*, M. Eugène Trutat de *le déboisement et du relief du sol*, MM. Cuënot et Lefrançois des *Cours de guides*.

La réunion d'hiver est moins alpestre. Elle a eu lieu le 12 décembre autour d'une des tables de l'Hôtel Continental, et nos collègues n'ont eu à franchir pour s'y rendre que les escarpements et les crevasses ménagés dans toutes nos rues par nos infatigables terrassiers. Cent cinq convives y ont pris part ; le toast éloquent de M. le président Caron, le tournoi de courtoisie et d'esprit entre MM. Noblemaire et Delombre, les paroles vibrantes de M. Schrader leur ont donné le régal d'une fête littéraire et patriotique.

Pour en finir avec ces « échos mondains », ajoutons que le Club a eu, en 1899, à répondre à diverses invitations. Plusieurs membres de la Direction Centrale ont assisté le 10 avril à l'inauguration du puits de Padirac par M. le ministre de l'Instruction publique, triomphe de notre collègue Martel. MM. Belloc et Trutat nous ont représentés au Congrès des Sociétés savantes de Toulouse, et M. le colonel Prudent au Congrès archéologique de Mâcon. MM. Belloc, Schrader et J. Vallot ont été désignés pour participer, au nom du Club, au Congrès géologique international de 1900.

Il ne faut pas que les réunions et les courses collectives fassent oublier les efforts individuels. Cette année, comme les précédentes, a été féconde sous ce rapport, mais je ne puis mentionner ici, et seulement à titre d'indication, que quelques-uns de ces innombrables assauts donnés à la Montagne. Le 9 juillet, M. Louis Haffner, de la Section des Pyrénées Centrales, effectuait avec succès l'ascension de la Meije, réussie également le 4 septembre par M. Guy de Valence, de la Section lyonnaise ; le 19 juillet, M. Francisque Regaud, de la même Section, grimpait aux Grands-Charmoz avec Blanc le Greffier, et, trois jours après, un autre Lyonnais, dont la modestie veut garder l'anonyme, esca-

ladait, avec le même guide, la terrible Dent du Requin ; le 10 août, M. P. Puiseux atteignait le sommet de la Grande-Motte avec son fils âgé de *douze ans*¹. Citons encore les campagnes des vaillantes alpinistes de la Section lyonnaise, M^{lle} Bell, qui a effectué la traversée de la Meije, des Écrins et l'ascension de l'Aiguille méridionale d'Arves, et M^{lle} Lacharrière, pour laquelle le Cervin et le Mont-Rose n'ont plus de secrets ; l'ascension de la Barre des Écrins, effectuée successivement par M. de Cessole, président de la Section des Alpes Maritimes, et M. Roustan, de la Section lyonnaise, la première ascension par la face N.-O. du Pic des Agneaux, due à M. Piaget, de la même Section, etc., etc. Enfin, 88 caravanes, comprenant 146 touristes, ont foulé la cime du Mont-Blanc, en attendant que le chemin de fer en préparation y conduise la cohue des snobs des cinq parties du monde.

Malheureusement, bien longue est cette année la liste funèbre des accidents. Ces catastrophes, racontées notamment dans notre *Bulletin* de novembre, ont coûté la vie, pour ne parler que de nos compatriotes, à M^{me} Morel, de Paris, tombée dans un précipice près de Zmutt aux environs de Zermatt ; à M. Herz, de Paris, qui glissa près d'Adelhoden sur une paroi de rochers ; à M. l'abbé Buisson, qui périt si tristement à la Heimweh-Fluh, cette banale promenade d'Interlaken ; à M. Verleac, étudiant en droit parisien, qui se tua au lac de Seculejo près de Luchon ; au porteur Amiez, de Pralognan, mort des suites des blessures causées par une chute de pierres à la Grande-Casse ; enfin à M. Cauro, docteur ès sciences, préparateur de M. Lippmann à la Sorbonne, tombé au champ d'honneur, au cours d'expériences télégraphiques qu'il faisait à la Montagne de la Côte avec M. le professeur Lespieau, sous la direction de M. Janssen, installé à Chamonix, lequel, avec son courage accoutumé, se fit porter en tête de la caravane de secours qui ramena dans la vallée le corps du jeune et infortuné savant. Je tiens dès maintenant, anticipant sur l'œuvre de mon successeur, à ajouter à ce martyrologe les noms des deux infortunés chasseurs alpins, Rostain et Guyon, du poste d'hiver de la Traversette, entraînés par une avalanche le 11 mars dernier sur la route du Petit Saint-Bernard, malgré les efforts courageux de leurs camarades Vozard et Morand pour les sauver, et celui du sous-lieutenant Mensier, du 27^e bataillon, âgé de 23 ans, mort le 23 mars dans les rochers

1. Voir le récit de M. Puiseux dans la *Revue Alpine* du 1^{er} décembre.

de Mangiabo, près Sospel, en essayant de porter secours à l'un de ses hommes qui roulait dans un précipice ! Il a été, à cette occasion, dans une des dernières séances de la Chambre des Députés¹, rendu justice à l'héroïsme de nos officiers alpins et de leurs chasseurs ; je n'ai point jugé déplacé de provoquer le même hommage dans cette enceinte.

Les autres accidents arrivés dans les grandes Alpes à des touristes étrangers, notamment au col de Susten, au Schreckhorn, au Rothhorn de Zinal, à la Pointe d'Otemma, au Balmhorn, à la Dent-Blanche d'Évolena et au Grand-Paradis, prouvent également que la Montagne se défend toujours avec la même âpreté, et ne pardonne ni une défaillance, ni un moment d'inattention, ni un manquement aux règles de la prudence la plus minutieuse. Le rôle d'une association comme la nôtre est de ne se point lasser de recommander cette prudence aux hardis ascensionnistes et aux guides dévoués auxquels ils confient leur existence. Mais nous prêchons souvent, en ce qui concerne les premiers, dans le désert.

Au moins avons-nous conscience de faire ce que l'état de nos finances nous permet pour rendre la haute montagne plus accessible, sérier les efforts des grimpeurs en leur ménageant un repos nécessaire, et par là réduire au minimum ces déplorables accidents qui forment le plus triste chapitre de nos rapports annuels. La question des refuges a fait, pendant l'année qui vient de s'écouler comme pendant les précédentes, l'objet de toute la sollicitude de la Direction Centrale, et les demandes de subventions ont été étudiées avec le plus grand soin par la Commission des refuges et accueillies dans la mesure du possible. Indépendamment du chalet-hôtel du col des Cortalets, inauguré, ainsi que je l'ai dit, lors du Congrès de septembre, trois refuges importants ont été terminés en 1899 : celui du col de Miage, construit par les guides de Saint-Gervais, que la Section du Mont Blanc, par un touchant hommage à notre ancien président auquel nous nous sommes unanimement associés, a nommé *refuge Charles Durier* ; — le *refuge Sauvage*, qui a pu être inauguré le 12 septembre à la Pointe-Percée grâce au dévouement et à l'activité de notre distingué collègue, dont le nom lui a été si justement attribué ; — et le *refuge César Durand*, établi par la Section de Maurienne, qui l'a baptisé du

1. Voir le *Journal officiel* du 27 mars 1900.

nom de son ancien président, dans la partie Nord du massif des Grandes-Rousses; quant au *refuge d'Ossoue*, érigé sur les plans de M. Henri Vallot au pied du Vignemale par les soins de la Section du Sud-Ouest, à l'aide d'une importante subvention de la Direction Centrale, il n'attend plus que quelques aménagements intérieurs pour être inauguré au début de l'été qui vient. La Direction Centrale a voté, d'autre part, diverses sommes applicables à des travaux en montagne exécutés par plusieurs Sections, notamment à la construction d'une annexe au *refuge Chancel* dans le Briançonnais et à l'entretien des refuges, sentiers et pistes alpestres de cette région, et accordé une subvention de 500 francs à la Section des Hautes Vosges, qui ne se lasse point d'ouvrir de nouveau sentiers, de créer des abris et de dresser des tables d'orientation dans ses pittoresques montagnes. Des dons généreux sont venus augmenter le chapitre des recettes de cette partie de notre budget. M^{me} Garnier, veuve de l'illustre architecte, pour répondre au désir manifesté par son fils quelques heures avant sa mort, a mis à notre disposition une somme de 2,000 francs destinée aux refuges et plaques indicatrices : la Direction Centrale a décidé que le nom de M. Christian Garnier figurerait parmi ceux des bienfaiteurs du Club. Nous avons également appris avec une vive reconnaissance que le Club Alpin Belge, dans son assemblée générale, avait voté une somme de 300 francs pour l'un de nos refuges; elle a été attribuée à un de ceux du Briançonnais.

Ce n'est pas seulement avec le C. A. B. que nous entretenons d'excellentes relations de fraternité alpine. Le 28 août dernier, le Club Alpin Italien inaugurait l'hôtel-refuge Torino au col du Géant; notre Club avait été invité à cette solennité, et plusieurs membres de la Section du Mont-Blanc, ainsi que M. de Cessole, s'y étaient rendus. Une partie de nos collègues italiens franchirent le col pour nous rendre cette visite, et furent reçus officiellement au Montanvers par notre vice-président, M. J. Vallot, et plusieurs membres de la Direction Centrale. Le lendemain, pendant la fête brillante qui leur fut offerte par M. et M^{me} Vallot, M. Gonella, président du C. A. I., proclama « qu'il n'y avait plus de Mont-Blanc » qui empêchât les alpinistes des deux pays de se tendre la main. Puisse cette entente cordiale contribuer à celle des citoyens et des gouvernements des deux nations sœurs!

Pour en revenir aux questions d'ordre intérieur, il convient de mentionner l'intervention de la Direction Centrale auprès

du préfet de la Haute-Savoie à propos de la question, bien ancienne et toujours actuelle, du règlement des guides de Chamonix, et l'attribution, sur le rapport de M. Belloc au nom de la Commission des récompenses, de médailles à MM. Géhin, professeur à l'école supérieure de Gérardmer, Gradit, conducteur des ponts et chaussées à Toulouse, et à seize guides de Chamonix, Saint-Christophe, la Bérarde, Villevallouise, la Grave, Bonneval, Laruns, Cauterets, Gavarnie et Luchon.

Il ne faut pas confondre ces médailles-récompenses avec la médaille du Club Alpin Français, qui a été exécutée et mise à la disposition de ses membres en 1899, œuvre d'art remarquable et l'une des dernières compositions de notre collègue Daniel Dupuis qui devait périr si tragiquement le 15 novembre, emportant, avec les nôtres, les regrets du monde des arts.

Notre bibliothèque n'a cessé de s'enrichir. La Commission qui s'en occupe, sous la présidence éclairée de M. P. Puiseux, a élaboré un nouveau règlement, reçu et classé de nombreux et précieux dons, et fait d'importantes acquisitions d'ouvrages et de photographies de montagnes français et étrangers. La plupart des livres offerts et périodiques envoyés au Club ont été analysés par les membres de cette Commission en des articles bibliographiques plus ou moins étendus publiés dans le *Bulletin*. Ces comptes-rendus, dont on ne saurait contester l'intérêt, occupent une place croissante dans notre publication. La même commission s'est acquittée d'une tâche aussi agréable qu'aisée, celle de faire parvenir à leur destination les ouvrages, collections de journaux et publications illustrées offerts, pour les bibliothèques des postes alpins et les refuges gardés, par de généreux donateurs que nous remercions ici, spécialement au nom de nos vaillants « hiverneurs », dont MM. Paul et Victor Margueritte ont décrit d'une façon si saisissante la pénible existence.

S'il est aujourd'hui une littérature alpestre, l'art et l'alpinisme ne sont point non plus des frères ennemis, bien au contraire. Notre éminent vice-président M. Schrader a victorieusement prouvé ces deux vérités, qui sont nouvelles. L'école moderne commence à traiter dignement ces spectacles écrasants de la nature que les peintres et les écrivains de jadis, pour la plupart, n'avaient pas compris et dont ils n'avaient point su traduire la sublime poésie, peut-être parce que les moyens leur manquaient de pénétrer au cœur même de la Montagne. Notre association ne saurait se désintéresser de ces louables tentatives,

qui parfois s'approchent du chef-d'œuvre. Elle note avec soin chacune des manifestations de ce genre qui se produisent dans les différents Salons, encourage des expositions particulières comme celle de M. Jean Desbrosses, patronne la *Société des peintres de montagne* qui est son émanation directe et qui attire de plus en plus les alpinistes au cercle de la Librairie en attendant qu'elle conquière le grand public à l'Alpinisme! Dans un ordre d'idées voisin, la Direction Centrale a tenté de défendre la vallée de la Grande-Chartreuse contre l'invasion des usines, et protesté contre les odieuses réclames qui déshonorent nos lignes de chemin de fer.

Une association qui se manifeste par d'aussi multiples formes d'activité est bien vivante assurément, elle peut concevoir les longs espoirs et les vastes pensées. Par malheur, ceux qui la composent ne sont point à l'abri des rigueurs du destin, et j'ai maintenant à vous entretenir des pertes cruelles que notre Club a faites au cours de la dernière année, en dehors de celles que j'ai déjà eu à déplorer au cours de ce trop long rapport. Mon prédécesseur avait en termes excellents associé le Club tout entier au deuil national causé par la mort du président Félix Faure, le grand ami des petits Alpins, qui s'était révélé alpiniste lui-même en franchissant le col de la Vanoise, et avait accepté avec tant de bonne grâce la présidence d'honneur de notre Association; il ne paraîtra à personne superflu d'apporter à sa mémoire un nouveau tribut de regrets respectueux. M. le président de la République actuel, membre depuis longtemps de la Section de la Drôme, a bien voulu, sur la demande de M. Caron, nous donner à son tour le même témoignage de haute sympathie et devenir, lui aussi, notre président d'honneur.

Plusieurs de nos Sections ont été particulièrement éprouvées. Celle des Alpes Maritimes a eu la douleur de perdre son président, M. Frédéric Faraut, décédé le 17 mai, quelques jours après son ami Durier, à l'âge de 74 ans. Apôtre ardent de l'alpinisme, M. Faraut avait fondé en 1879 cette Section de Nice à laquelle il ne cessa, jusqu'à son dernier jour, de prodiguer ses forces, son intelligence et son cœur. Il n'avait que des amis, dont son digne successeur, M. le chevalier Victor de Cessole, s'est fait sur sa tombe l'interprète ému et éloquent.

La Direction Centrale et la Section des Vosges ont subi l'épreuve d'un deuil commun par la mort subite de M. le comte H. de Bizemont, délégué de cette Section depuis 1886. Ancien capitaine de frégate, M. de Bizemont partageait les loisirs de sa

retraite entre notre Club, la Société de Géographie dont il a présidé la commission centrale, et la Société Centrale de Sauvetage des naufragés, cette œuvre admirable à laquelle il donnait tous ses soins.

La Section du Nord a perdu son président d'honneur, M. Paul Crépy, président de la Société de Géographie de Lille qu'il avait fondée et dont il était l'âme. La Section de Paris a vu disparaître un de ses membres les plus actifs et de ses conférenciers les plus sympathiques, M. Alexandre Boutroue, ancien agréé au Tribunal de commerce, décédé à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Les membres de la Section des Pyrénées Centrales ont perdu en M. Georges Labit un collègue aimable et distingué, dont la ville de Toulouse conservera la mémoire grâce au don généreux qu'il lui a fait des collections artistiques et ethnographiques par lui recueillies en ses lointains voyages.

Enfin nous avons appris avec un vif regret le décès du peintre genevois de montagnes M. Baud-Bovy, notre collègue de la Section de Paris, que vous connaissez tous par la belle toile signée de lui qui figure au Musée du Luxembourg sous le titre de *Sérénité*, et par la touchante réponse de son fils aux affectueuses condoléances de notre collègue Cuënot, insérée dans notre *Bulletin* :

« Hier il a été enseveli dans le petit cimetière d'Eschi, où l'on portait ses deux guides fidèles et huit des braves parmi lesquels il a vécu le meilleur de sa vie. Sur sa tombe un de ces airs alpestres qu'il aimait tant a été chanté, et c'était un poignant spectacle que celui de ces rudes visages inondés de larmes. Il a été pleuré comme un ami, comme un père. Il repose au sein de ces montagnes qui lui ont été si douces et si cruelles, où j'imagine que son âme habitera... »

Sérénité ! C'est bien le sentiment que la Montagne inspire à ceux qui savent goûter ses séductions et ses enchantements. Elle prodigue à ses adorateurs « les joies toujours nouvelles, les émotions encore inédites » qu'a ressenties André Theuriot ; elle procure « des impressions profondes et ineffaçables » à des génies comme Victor Hugo qui voient « dans ces édifices merveilleux qu'une main puissante éleva sur la surface de la terre comme une nouvelle manifestation de Dieu ». Quand on s'élève sur le sentier de l'alpe, il semble à chaque pas que l'on s'allège d'une des tristesses, des veuleries et des laideurs qui nous oppressent ; une délicieuse sensation d'apaisement

s'empare de nous à mesure que, comme l'a dit M. Schrader, « nous échappons aux brumes d'en bas pour nager en pleine blancheur, en plein éblouissement ». C'est un peu aussi ce que nous éprouvons lorsque, quittant nos rues bruyantes coupées de bourbeuses fondrières, nous escaladons lestement les trois étages qui nous conduisent dans ces paisibles salles ornées de cartes, de photographies et d'emblèmes alpestres, dans ce milieu aimable et de bonne compagnie où nous allons, pendant quelques instants, nous entretenir de la Montagne avec ceux qui l'aiment comme nous. Puisse notre Club voir de longs jours de prospérité, et marcher d'un pas ferme dans la voie du développement et du progrès ! Puisse-t-il attirer à lui de plus en plus la partie saine et vibrante de notre jeunesse française ! Puisse-t-il ainsi pour sa part contribuer à la régénération et au salut de notre cher pays !

JULIEN BREGEAULT,

Délégué de la Section lyonnaise
près la Direction Centrale du Club Alpin Français.

CLUB ALPIN FRANCAIS

FONDÉ LE 2 AVRIL 1874

Reconnu d'utilité publique par décret du 31 mars 1882.

SIÈGE SOCIAL : RUE DU BAC, 30, PARIS

(Ouvert tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. à 5 h.)

ANCIEN PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. Félix FAURE, ancien Président de la République Française.

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. Émile LOUBET, Président de la République Française.

ANCIENS PRÉSIDENTS

MM. BILLY (Edouard de)	1874.
CÉZANNE (Ernest)	1874-1876.
JOANNE (Adolphe)	1876-1879.
BLANC (Xavier)	1879-1882.
DAUBRÉE (Auguste)	1882-1885.
BLANC (Xavier)	1885-1888.
JANSSEN (Jules)	1888-1891.
LEMERCIER (Abel)	1891-1892.
LAFERRIÈRE (Edouard)	1892-1895.
DURIER (Charles)	1895-1898.

DIRECTION CENTRALE

MEMBRES ÉLUS

MM. Caron (Ernest), rue Saint-Lazare, 80, *président*.
Schrader (Fr.), rue Madame, 75, *vice-président*.
Vallot (Joseph), avenue des Champs-Élysées, 114, *vice-président*.
Templier (Armand), boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier*.
Janssen (Jules), membre de l'Institut, à Meudon (Seine-et-Oise), } *présidents*
Laferrière (Edouard), gouverneur général de l'Algérie, à Alger, } *honoraires*.
Joanne (Paul), rue Soufflot, 16, }
Lemerrier (Joseph), rue de Lille, 75, } *secrétaires des séances*.
Belloc (Emile), rue de Rennes, 105.
Billy (Charles de), rue de Boulainvilliers, 56.
Bonaparte (le prince Roland), avenue d'Iéna, 10.
Guyard (Albert), député, rue Marbeuf, 12.
Lévasseur (Emile), membre de l'Institut, rue Monsieur-le-Prince, 26.
Millot (Albert), avenue des Champs-Élysées, 117.
Nérot (James), rue de l'Université, 16.
Prudent (le l.-colonel), Hôtel des Invalides.
Puisseux (Pierre), rue Le Verrier, 2.
Richard (Lucien), rue du Cardinal-Lemoine, 12.

MEMBRES HONORAIRES DE LA DIRECTION CENTRALE

MM. Blarenberghe (Henri van), président du Conseil d'administration des chemins de fer de l'Est, rue de la Bienfaisance, 48.
Guillemin (Paul), inspecteur général de la navigation et des ports de la Seine, rue de Saint-Cloud, 46, à Billancourt (Seine).
De Jarnac (Adrien), rue du Luxembourg, 38, *secrétaire général honoraire*.

PRÉSIDENTS ET DÉLÉGUÉS DES SECTIONS

SECTIONS.	PRÉSIDENTS.	DÉLÉGUÉS.
<i>Aix-les-Bains</i> . . .	M. Bugnot (A.), juge de paix, à Aix-les-Bains (Savoie).	M. Forestier (Jean), conservateur du Bois de Boulogne, abbaye de Longchamp, par Neuilly (Seine).
<i>Albertville</i> . . .	M. Armand (le Dr), à Albertville (Savoie).	M. Brunnarius (Ernest), architecte, villa des Couronnes, à Asnières (Seine).
<i>Alpes - Maritimes</i> (Nice)	M. Cessole (le chevalier Victor de), villa Henry de Cessole, à Saint-Barthélemy, à Nice (Alpes-Maritimes).	M. Langier (André), secrétaire général du Mont-de-Piété, rue de Clichy, 23, Paris.
<i>Alpes Provençales</i> (Digne)	M. Bongarçon , architecte départemental, à Digne (Basses-Alpes).	M. N...
<i>Annecy</i>	M. Dunant (Camille), conseiller de préfecture honoraire, rue de la Providence, 22, à Annecy (Haute-Savoie).	M. Moron (Camille), directeur de l'Office du travail au Ministère du Commerce, boulevard Raspail, 140, Paris.
<i>Atlas</i> (Alger) . . .	M. Galland (Charles de), directeur du petit lycée de Ben-Aknoun, à Alger (Algérie).	M. Leroy (L.-A.), professeur au lycée Janson-de-Sailly, rue de l'Annonciation, 5, Paris.
<i>Auvergne</i> (Clermont-Ferrand) . . .	M. Lenoir (Victor), conseiller à la Cour, à Riom (Puy-de-Dôme).	M. Chotard (Henry), doyen honoraire de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, rue de Vaugirard, 61, Paris.
<i>Bagnères-de-Bigorre</i>	M. Collongues (le Dr), à Bagnères-de-Bigorre (H.-Pyrénées).	M. Pédebidou (le Dr), sénateur, rue du Printemps, 2, Paris.
<i>Barcelonnette</i> . . .	M. Lions (Antoine), propriétaire, à Barcelonnette (Basses-Alpes).	M. Coyne (Etienne), secrétaire général de la Préfecture, à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord).
<i>Basque</i> (Bayonne)	M. Derrécagaix (le général), rue du Regard, 5, Paris.	M. Vinson (Julien), professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes, rue de l'Université, 58, Paris.
<i>Bourgogne</i> (Beaune) . .	M. Miot (Henri), juge d'instruction, à Beaune (Côte-d'Or).	M. Duval (Eugène), conseiller à la Cour de cassation, rue Nouvelle, 5, Paris.
<i>Briançon</i>	M. Vagnat (le Dr Charles-Auguste), sénateur, conseiller général, maire de Briançon (Hautes-Alpes).	M. Desouches (Alf.), ancien agrégé, pl. des Vosges, 10, Paris.
<i>Canigou</i> (Perpignan)	M. Soullier (Casimir), industriel, place Bardou-Job, à Perpignan (Pyrénées-Orientales).	M. Lefrançois (Charles), ingénieur, à Mouy-de-l'Oise (Oise).
<i>Cantal</i> (Aurillac) . .	M. Garnier (Henri), juge de paix, à Aurillac (Cantal).	M. Bernard (Maurice), villa Franklin, rue Saint-Denis, 177 bis, à Courbevoie (Seine).
<i>Caroux</i> (Béziers) . .	M. Lascaux (Antoine), juge au tribunal civil, rue Eugène-Sue, 4, à Béziers (Hérault).	M. Salvador de Quatrefages (André), juge au tribunal de la Seine, avenue Carnot, 11, Paris.
<i>Carthage</i> (Tunis) . .	M. Proust (Théodore), vice-président de la Municipalité, à Tunis (Tunisie).	M. Diehl (Ernest), avenue Matignon, 5, Paris.

SECTIONS.	PRÉSIDENTS.	DÉLÉGUÉS.
<i>Cévennes</i> (Nîmes).	M. Fabre (Georges), conservateur des eaux et forêts, rue Ménard, 28, à Nîmes (Gard).	M. Bénardeau (Fabien), conservateur des eaux et forêts, à Moulins (Allier).
<i>Corrèze</i> (Tulle).	M. N...	M. Vuillier (Gaston), artiste-peintre, rue de Babylone, 35, Paris.
<i>Corse</i>	M. Ornano (le marquis d'), 1, rue Pierre-Charron, à Paris.	M. Boland (Henri), publiciste, boul. Arago, 114, à Paris.
<i>Côte-d'Or et Morvan</i> (Dijon).	M. Ribot (Alexandre), professeur honoraire au lycée, rue Jacotot, 1, à Dijon (Côte-d'Or).	M. Carnot (Ernest), ancien député, avenue d'Iéna, 64, Paris.
<i>Dôle</i>	M. Palluy (Auguste), ancien président du tribunal de commerce, à Dôle (Jura).	M. Rodary (Ferdinand), inspecteur de la C ^{ie} P.-L.-M., rue de Vaugirard, 53, Paris.
<i>Drôme</i> (Valence).	M. Ruzan (H.), ancien avoué, cours Voltaire, à Valence (Drôme).	M. Berger (Abel), président de section au Conseil d'Etat, avenue Malakoff, 139, Paris.
<i>Embrun</i>	M. Arduin (Auguste), maire d'Embrun (Hautes-Alpes).	M. Pellat (Henri), professeur adjoint à la Faculté des sciences, avenue de l'Observatoire, 3, Paris.
<i>Forez</i> (Saint-Etienne).	M. Jaray (Joseph), avoué, rue de la Loire, 13, à Saint-Etienne (Loire).	M. Thiollier (Félix), rue Duguay-Trouin, 3, Paris.
<i>Gap</i>	M. Faure (Joseph), avoué, à Gap (Hautes-Alpes).	M. Laty (Albert), avocat, rue de Bourgogne, 42, Paris.
<i>Isère</i> (Grenoble).	M. Viallet (Félix), ingénieur, rue d'Echirolles, 2, à Grenoble (Isère).	M. Richard-Bérenger (Edmond), quai Voltaire, 29, Paris.
<i>Jura</i> (Besançon).	M. Boysson d'École (Alfred), rue de la Préfecture, 24, à Besançon (Doubs).	M. Naudet (Louis), boulevard Ornano, 77, Paris.
<i>Jura (Haut)</i> (Saint-Claude).	M. Perrin (le Dr), à Saint-Claude (Jura).	M. Cuénot (Henry), docteur en droit, r. Vauquelin, 13, Paris.
<i>Léman</i>	M. Chabert (Constantin), ancien notaire, à Thonon-les-Bains (Haute-Savoie).	M. Chambréant (Alphonse), ingénieur des arts et manufactures, à Lourdes (Hautes-Pyrénées).
<i>Lons-le-Saunier</i> .	M. Chevrot (le Dr), conseiller général, à Bletterans (Jura).	M. Chamberet (Paul de), rue des Capucines, 20, Paris.
<i>Lot et Padirac</i> .	M. N...	M. Cayla (le Dr), avenue de Neuilly, 31, Neuilly (Seine).
<i>Lozère et Causses</i> (Millau).	M. Paradan (Joseph), juge au tribunal civil, à Millau (Aveyron).	M. Bouty (Edmond), professeur à la Faculté des sciences, r. du Val-de-Grâce, 9, Paris.
<i>Lyon</i>	M. Gabet (F.), quai des Brotteaux, 12, à Lyon.	M. Bregeault (Julien), substitut du procureur général, rue de Grenelle, 49, Paris.
<i>Mauriac</i>	M. Mallassagne (Félix), avoué, à Mauriac (Cantal).	M. Boursier (Adolphe), sous-inspecteur de l'enregistrement, r. de Sèvres, 19, Paris.
<i>Maurienne</i> (S.-Jean-de-Maurienne).	M. Fodéré (le Dr), à Saint-Jean-de-Maurienne (Savoie).	M. Jouart (Charles), député, rue de Bourgogne, 24, Paris.
<i>Midi</i> (Montpellier).	M. Gide (Charles), professeur à la Faculté de droit, chaussée de la Muette, 11, Paris.	M. Vallot (Henri), ingénieur civil, place des Perchamps, 2, Paris-Auteuil.
<i>Mont-Blanc</i> (Bonnevill).	M. Morel-Frédél , (François), conservateur des hypothèques, à Bonneville (H.-Savoie).	M. Sauvage (Edouard), ingénieur en chef des mines, rue Eugène-Flachat, 14, Paris.

SECTIONS.	PRÉSIDENTS.	DÉLÉGUÉS.
<i>Nord</i> (Lille) . . .	M. Fauchille (Auguste), avocat, rue Royale, 56, à Lille (Nord).	M. De Jarnac (Adrien), rue du Luxembourg, 38, Paris.
<i>Nord-Est</i> (Laon). . .	M. Lesueur (Georges), notaire, à Saint-Quentin (Aisne).	M. Chatelain (Alfred), boulevard Magenta, 132, Paris.
<i>Paris</i>	M. Caron (Ernest), ancien président de la chambre des agrées, conseiller municipal de Paris, rue Saint-Lazare, 80, à Paris.	
<i>Pau</i>	M. Russell (le comte Franck), rue Marca, 10, à Pau (Basses-Pyrénées).	M. Demanche (Georges), avocat, rue de la Victoire, 92, Paris.
<i>Pilat</i> (Saint-Chamond).	M. Fuchs (Eugène), notaire, à Saint-Chamond (Loire).	M. N...
<i>Provence</i> (Marseille).	M. Macé de Lépinay (Jules), professeur à la Faculté des sciences, boulevard Longchamp, 105, à Marseille (Bouches-du-Rhône.)	M. Nöttinger (Fernand), inspecteur des contributions directes, rue Saint-Louis, 21, à Evreux (Eure).
<i>Provence (Haute)</i> (Aix-en-Provence).	M. Bourguet (le Dr), cours Mirabeau, 36, à Aix (Bouches-du-Rhône).	M. Tournade (Paul), substitut du procureur général près la cour d'appel de Paris, rue de Vergennes, 14, Versailles.
<i>Pyrénées Centrales</i> (Toulouse).	M. Trutat (Eug.), directeur du Museum, place du Palais, 10, à Toulouse (Haute-Garonne).	M. Filhol (le Dr Henri), membre de l'Institut, r. Guénégaud, 19, à Paris.
<i>Rouen</i>	M. Réguis (Leon), avocat général, quai du Havre, 8 bis, à Rouen (Seine-Inférieure).	M. Salomé (Th.), avoué honoraire, rue Saint-Jean, 27, à Pontoise (Seine-et-Oise).
<i>Saône-et-Loire</i> (Chalon-sur-Saône).	M. N...	M. d'Esterno (le comte), rue de Grenelle, 122, Paris.
<i>Sidobre et Montagne-Noire</i> (Castres).	M. Mellier (le Dr), château de Dournes, par Blan-Lamothe (Tarn).	M. Monmarché (Marcel), rue Saint-Didier, 33, Paris.
<i>Sud-Ouest</i> (Bordeaux).	M. Bayssellance (A.), ingénieur de la marine, rue de Saint-Genès, 84, à Bordeaux.	M. Malloizel (Raphaël), professeur de mathématiques, rue de l'Estrapade, 1, Paris.
<i>Tarentaise</i> (Moutiers).	M. N...	M. Philbert (le Dr Emile), boulevard Beaumarchais, 34, Paris.
<i>Vosges</i> (Nancy).	M. Riston (Victor), à Malzéville (Meurthe-et-Moselle).	M. Bourgeois (le commandant Robert), chef du service géodésique au ministère de la Guerre, rue de Grenelle, 140, Paris.
<i>Vosges (Hautes)</i> (Epinal et Belfort).	M. Fournier (le Dr Alban), à Rambervillers (Vosges).	M. Borger (Philippe), membre de l'Institut, quai Voltaire, 3, Paris.

M. Chevillard (Valbert), *secrétaire général*, rue du Bac, 30, Paris.

COMMISSIONS

M. E. CARON, *président.*

BIBLIOTHÈQUE.

MM. Martel (E.-A.), *bibliothécaire honoraire.* **MM. Chambrelent** (Alphonse).
Puiseux (Pierre), *président.* **Guénot** (Henry).
Belloc (Emile). **De Jarnac** (Adrien).
Bregeault (Julien). **Demanche** (Georges).
Sauvage (Edouard).

FINANCES.

MM. Billy (Charles de). **MM. Puiseux** (Pierre).
Laugier (André). **Sauvage** (Edouard).
Millot (Albert). **Templier** (Armand).

RÉDACTION.

MM. Schrader (Fr.), *président.* **MM. Joanne** (Paul).
Belloc (Emile). **Lemercier** (Joseph).
Boland (Henri). **Nérot** (James).
Guénot (Henry). **Puiseux** (Pierre).
Demanche (Georges). **Templier** (Armand).

REFUGES.

MM. Guyard, *président honoraire.* **MM. Brunnarius** (Ernest).
Nérot, *président honoraire.* **Guénot** (Henry).
Puiseux (Pierre), *président.* **Lefrançois** (Charles).
Vallot (Henri), *rapporteur.* **Sauvage** (Edouard).
Belloc (Emile).

HÔTELS.

MM. Philbert (le Dr Emile), *président.* **M. Guénot** (Henry).
Brunnarius (Ernest).

CARAVANES SCOLAIRES.

MM. Richard (Lucien), *président.* **MM. Jenn.**
De Jarnac (Adrien), *vice-président.* **Kochersperger** (Charles).
Grisier (Eugène), *secrétaire.* **Leroy** (L.-A.).
Bouty (Edmond). **Malloizel** (Raphaël).
Brœunig. **Pellat** (Henri).
Bregeault (Julien). **Riquet.**
Budzynski (Alfred). **Rogery** (Gabriel).

EXPOSITION UNIVERSELLE.

MM. Schrader (Fr.), *président.* **MM. Joanne** (Paul).
Guénot (Henry), *secrétaire général.* **Lemercier** (Joseph).
Belloc (Emile). **Malloizel** (Raphaël).
Brunnarius (Ernest). **Moron** (Camille).
De Jarnac (Adrien). **Nœtinger** (Fernand).
Desbrosses (Jean). **Prudent** (le P.-colonel).
Diehl (Ernest). **Sauvage** (Edouard).
Duhamel (Henry). **Templier** (Armand).
Duval (Eugène). **Vallot** (Joseph).

MEMBRES HONORAIRES DU CLUB

ALLEMAGNE.

M. Gustave Euringer.

M. le Dr Güssfeldt.

ANGLETERRE.

Sir Martin Conway.

M. F.-F. Tuckett.

M. Douglas W. Freshfield.

M. Edward Whympers.

M. Ch.-E. Mathews.

AUTRICHE-HONGRIE.

M. Maurice de Déchy.

M. le Professeur Suess.

M. le Prof. Dr Edouard Richter.

ESPAGNE.

Don Francisco de P. de Arrillaga.

ÉTATS-UNIS.

Rev. W.-A.-B. Coolidge.

M. A. Lawrence Rotch.

M. le Prof. William Morris Davis.

ITALIE.

**S. A. R. le Prince Luigi Amedeo
di Savoia, Duc des Abruzzes.**

M. Angelo Mosso.

M. Martino Baretta.

M. Vittorio Sella.

M. Francesco Gonella.

M. Luigi Vaccarone.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

M. Francisco Moreno.

SUÈDE ET NORVÈGE.

M. le Profes. Nordenskjöld.

M. le Dr Sven Hedin.

M. le Dr Fridtjof Nansen.

SUISSE.

M. le Professeur F.-A. Forel.

M. X. Imfeld.

M. le Professeur Heim.

MEMBRES BIENFAITEURS

M. James Jackson.

M. Christian Garnier.

MEMBRES A VIE

MM. Bardy (Gustave). — Section des Hautes Vosges.

Béthouart (Emile). — Section de Paris.

Biollay (Paul). — Section de Paris.

Bischoffsheim (Raphaël). — Section des Alpes-Maritimes.

Bizemont (Arthur de). — Section des Vosges.

Blarenberghe (Henri van). — Section de Paris.

Blarenberghe (Henri-Michel van). — Section de Paris.

Boissier (Henry). — Section de Paris.

Bonnard (Paul). — Section de Carthage.

Bornèque (Eugène). — Section des Hautes Vosges.

Boulenger (Henri). — Section de Paris.

Bourdon (Marcel). — Section de Paris.

Camous (Victor). — Section de l'Isère.

Carpentier (Jules). — Section de Paris.

- MM.** Cavaré (Jean). — Section de Paris.
 Cessole (le chevalier V. de). — Section des Alpes-Maritimes.
 Chancel (Georges). — Section de Paris.
 Copineau (Charles). — Section de Paris.
 Daubrée (Paul). — Section de Paris.
 Degas (Henri). — Section de Paris.
 Delaporte (Amédée). — Section de Paris.
 Delebecque (André). — Section de la Tarentaise.
 Delebecque (Jacques). — Section de Paris.
 Denfert-Rochereau (A.-G.-R.). — Section de Paris.
M^{re}. Deroy. — Section de Paris.
M. Després (baron H.). — Section du Canigou.
M^{re}. Enlart. — Section de Paris.
MM. Eysséric (Joseph). — Section de Paris.
 Fabre (Charles). — Section des Pyrénées Centrales.
 Fauche (Eugène). — Section de Paris.
 Ferrari (Philippe de). — Section de Paris.
 Gallois (Eugène). — Section de Paris.
M^{re}. Genouville (Berthe). — Section de Paris.
MM. Genouville (Louis). — Section de Paris.
 George (Jules). — Section des Vosges.
 Gérard (Amédée). — Section de Paris.
 Géroente (le Dr Paul). — Section de Paris.
 Gibert (Edouard). — Section de Paris.
 Gibert (Frédéric). — Section de Paris.
 Grandin (Alfred). — Section de Paris.
 Gros (Fernand-Léon). — Section de Paris.
 Jacmart (Gustave-Adolphe). — Section de Paris.
 Japy (Jules). — Section des Hautes Vosges.
 Javal (le Dr). — Section de Paris.
 Jouffray (Antoine). — Section de Paris.
M^{re}. Juglar (Joséphine). — Section de Paris.
MM. Krafft (E.). — Section de Paris.
 Lamy (Ernest). — Section de Paris.
 Laroche-Lucas (Ed.). — Section de Paris.
 Lebas (Alphonse). — Section de Paris.
 Le Doyen (Léonce). — Section de Paris.
 Lemerrier (Joseph). — Section de Paris.
M^{re}. Lemerrier (Joseph). — Section de Paris.
M. Lichtenberger (Henri). — Section de Paris.
M^{re}. Lillaz (Maria). — Section de Paris.
MM. Luuyt (Maurice). — Section de Paris.
 Marjollin (Gustave). — Section de Paris.
 Martin (William). — Section de Paris.
 Maugin (Albert-Louis). — Section de Paris.
 Maugin (Gustave-Oscar). — Section de Paris.
M^{re}. Maugin (Gustave). — Section de Paris.
M^{re}. Maugin (Jeanne-Charlotte). — Section de Paris.
MM. Meiner (Edmond). — Section de Paris.
 Méquillet (Camille). — Section de Paris.
 Morel (Georges). — Section de Paris.
 Morel d'Arleux (Charles). — Section de Paris.
 Morel d'Arleux (F.-L.). — Section de Paris.
 Morin (Henri). — Section de Paris.
 Mussy (Jean). — Section de Paris.
 Pelletier (Gustave). — Section de Paris.
 Pétot (Lucien). — Section de la Haute Bourgogne.
 Picard (G.-J.-E.). — Section de Paris.
 Privat (Edouard). — Section des Pyrénées Centrales.
 Privat (Paul). — Section des Pyrénées Centrales.

- MM. Quévillon.** — Section de Paris.
Raveneau (L.-A.-M.). — Section de Paris.
Renaud (Georges). — Section de Paris.
Riché (Alexandre). — Section des Alpes-Maritimes.
Rochat (Edouard). — Section de Paris.
Rodary (Ferdinand). — Section de Paris.
Rodocanachi (Emmanuel). — Section de Paris.
Rothschild (le baron Edmond de). — Section de Paris.
Saint-Martin (Ch.-L. Minette de). — Section de Paris.
Sauvage (Edouard). — Section de Paris.
Segretain (Alexandre). — Section de Paris.
Simon (Joseph). — Section de Lyon.
M^{me} Tailliandier. — Section de Paris.
MM. Templier (Armand). — Section de Paris.
Templier (Pierre). — Section de Paris.
Vallot (Henri). — Section de Paris.
Vallot (Joseph). — Section de Paris.
M^{me} Vallot (Joseph). — Section de Paris.
MM. Vésignié (Henri). — Section de Paris.
Vésignié (Louis). — Section de Paris.
Vigier (Léon). — Section de Paris.
Visme (Armand de). — Section de Paris.
Visme (Gaston de). — Section de Paris.
Vulpian (André). — Section de Paris.
Wartelle (Emile). — Section de Paris.
Wiart (Louis). — Section de Paris.
Wœlflin (Edmond). — Section des Vosges.
Yvart (Casimir). — Section de Paris.

LISTE DES SECTIONS PAR ORDRE D'ANCIENNETÉ

- | | |
|--|--|
| 1. Paris. 1874. | 27. Cévennes (Nîmes). 1884. |
| 2. Auvergne (Clermont-Fd.). 1874. | 28. Carthage (Tunis). 1884. |
| 3. Gap. 1874. | 29. Lozère et Causses (Millau). 1885. |
| 4. Isère (Grenoble). 1874. | 30. Pau. 1886. |
| 5. Annecy. 1874. | 31. Drôme (Valence). 1888. |
| 6. Aix-les-Bains. 1874. | 32. Dôle. 1888. |
| 7. Lyon. 1875. | 33. Léman (Thonon). 1888. |
| 8. Vosges (Nancy). 1875. | 34. Haute Bourgogne (Beaune). 1890. |
| 9. Briançon. 1875. | 35. Haute Provence (Aix). 1891. |
| 10. Barcelonnette. 1875. | 36. Albertville. 1893. |
| 11. Saône-et-Loire (Chalon-sur-Saône). 1875. | 37. Cantal (Aurillac). 1893. |
| 12. Embrun. 1875. | 38. Maurienne (St-Jean-de-Maurienne). 1894. |
| 13. Tarentaise (Moutiers). 1875. | 39. Lons-le-Saunier. 1894. |
| 14. Jura (Besançon). 1875. | 40. Haut Jura (Saint-Claude). 1895. |
| 15. Provence (Marseille). 1875. | 41. Mauriac. 1895. |
| 16. Pyrénées Centrales (Toulouse). 1876. | 42. Pilat (Saint-Chamond). 1896. |
| 17. Sud-Ouest (Bordeaux). 1876. | 43. Caroux (Béziers). 1896. |
| 18. Côte-d'Or et Morvan (Dijon). 1876. | 44. Nord-Est (Laon). 1897. |
| 19. Hautes-Vosges { Epinal. 1876. | 45. Corrèze (Tulle). 1897. |
| { Belfort. 1887. | 46. Alpes Provençales (Digne). 1897. |
| 20. Mont-Blanc (Bonneville). 1877. | 47. Nord (Lille). 1898. |
| 21. Midi (Montpellier). 1879. | 48. Basque (Bayonne). 1898. |
| 22. Alpes-Maritimes (Nice). 1879. | 49. Sidobre et Montagne-Noire (Castres). 1899. |
| 23. Atlas (Alger). 1880. | 50. Lot et Padirac (Cahors). 1899. |
| 24. Canigou (Perpignan). 1881. | 51. Bagnères-de-Bigorre. 1899. |
| 25. Rouen. 1882. | 52. Corse (Paris et Ajaccio). 1900. |
| 26. Forez (Saint-Etienne). 1883. | |

BUREAUX DES SECTIONS**SECTION D'AIX-LES-BAINS***Fondée le 25 novembre 1874.***SIÈGE SOCIAL :** Hôtel de Ville, à Aix-les-Bains (Savoie).

Cotisation de la Section : 6 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. DOMENGET**, trésorier.**BUREAU****MM.** Bugnot (A.), juge de paix, à Aix-les-Bains, *président*.Gimet, à Aix, *vice-président*.Forestier (le Dr H.), à Aix-les-Bains, *secrétaire général*.Domenget (Louis), banquier, place Carnot, à Aix, *trésorier*.

Bernascon (Jean-Marie)

Blanc (le Dr Léon).

Coze (le Dr), à Aix-les-Bains, *délégué aux caravanes sco-**laires et aux hôtels*.Forestier (Jean), *délégué près la Direction Centrale*.} *administrateurs.*

La section entretient le chemin de la Dent-du-Chat; elle a créé et entretient celui du Revard par le Pertuiset.

SECTION D'ALBERTVILLE*Fondée en avril 1893.***SIÈGE SOCIAL :** à Albertville (Savoie).

Cotisation de la Section : 3 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. PONCIN**, secrétaire, ou à **M. GARIN**, trésorier.**BUREAU****MM.** Gravin, sénateur, *président d'honneur*.Armand (le Dr), à Albertville, *président*.

Brachet, avocat, à Saint-Sigismond (Savoie).

Viallet, notaire, à Beaufort (Savoie).

Moris, notaire, à Flumet (Savoie)

} *vice-présidents.*Poncine, publiciste, à Albertville, *secrétaire, délégué aux caravanes scolaires*.Ponard, conducteur des ponts et chaussées, à Albertville, *secrétaire adjoint*.Garin, percepteur, à Albertville, *trésorier et commissaire aux hôtels*.

Martin (Camille), avoué.

Proust, notaire, à Ugines (Savoie).

Arnal (le Dr), à Albertville

Aubry, industriel, à Venihon (Savoie).

Fivel, ingénieur des ponts et chaussées, à Albertville.

Carrichon (Edouard), fabricant de cannes.

Blanc (Maurice), négociant

Porret, liquoriste.

De Cevins, à Montaille

Brunnarius (Ernest), *délégué près la Direction Centrale*.} *conseillers.***MEMBRE HONORAIRE**Le 2^e groupe alpin, à Albertville.

SECTION DES ALPES-MARITIMES

Fondée en octobre 1879.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE, ouverts tous les jours non fériés :
Hôtel du Crédit Lyonnais, 15, avenue de la Gare, à Nice (Alpes-Maritimes).

Cotisation de la Section : 10 francs.

Assemblée générale en janvier.

Réunion le premier vendredi de chaque mois, de novembre à juillet.

Excursions tous les quinze jours, de novembre à juillet.

Banquet en décembre.

S'adresser pour les renseignements à M. le chevalier Victor DE CESSOLE, président.

BUREAU

MM. Cessole (le chevalier Victor de), villa Henry de Cessole, à Saint-Barthélemy, Nice, *président*.

Fabre (Gaston), avocat, rue Adélaïde, 20, à Nice, *vice-président et délégué aux caravanes scolaires*.

Brossé (Ch.-L.), villa des Pâquerettes, avenue Mirabeau, à Nice, *vice-président*.

Chabert (Pierre), avenue des Phocéens, 4, à Nice, *secrétaire général*.

Raynaud (Georges), docteur en droit, rue de la Caserne, 2, à Nice, *secrétaire adjoint et bibliothécaire*.

Perino (Melchior), banquier, rue de la Caserne, 1, à Nice, *trésorier*.

Crossa (Ferdinand).

Dalmas François, rue Barla, 10, *délégué aux hôtels*.

Decourcelle (Paul).

Hancy (Hippolyte).

Maubert (Louis).

Verani (Albert).

Laugier (André), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a placé des poteaux indicateurs aux environs de Nice. Elle a institué une compagnie de guides et porteurs, et a construit à ses frais un refuge pour faciliter l'ascension du Clapier. Elle publie un bulletin annuel.

SECTION DES ALPES PROVENÇALES

Fondée en octobre 1897.

Siège social : à Digne (Basses-Alpes).

Cotisation de la Section : 2 francs.

BUREAU

MM. Bongarçon, architecte départemental, à Digne, *président*.

N..., à Digne, *secrétaire et délégué aux caravanes scolaires*.

Trotabas, inspecteur adjoint des forêts, à Digne, *trésorier*.

Michel (Maxime), avoué, à Digne, *délégué aux hôtels*.

N..., *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION D'ANNECY

Fondée le 13 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Annecy (Haute-Savoie).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à **M. DUNANT**, président,
soit à **M. NANCHE**, secrétaire, soit à **M. RUPHY**, trésorier.

BUREAU.

MM. Dunant (Camillo), conseiller de préfecture honoraire, rue de la Providence, 22, à Annecy, *président*.

Boch (Louis), architecte, maire d'Annecy, *vice-président*.

Nanche (Isidore), rue du Bœuf, 17, à Annecy, *secrétaire*.

Grivaz (Louis), notaire, à Annecy, *secrétaire adjoint*.

Ruphy (Charles), rue Royale, 10, à Annecy, *trésorier*.

Richard (Auguste), greffier du tribunal, à Annecy, *trésorier adjoint*.

Meyer (François).

Grolard (Ernest).

Frezat (Simon).

Ruphy (Auguste).

Moron (Camilie), *délégué près la Direction Centrale*.

} *administrateurs.*

Cette Section a établi les nouveaux sentiers d'accès du Parmelan (1,855 m.) et de la Tournette (2,357 m.); elle a construit le chalet-hôtel du Parmelan. Elle a tracé également un nouveau sentier pour atteindre le sommet du Charbon (1,915 m.) sans passer par les anciennes échelles, et a terminé en 1897 ce sentier qu'elle a poussé jusqu'au Trélod (2,186 m.). En 1898 elle a élargi et terminé le sentier de la Tournette, qu'on peut parcourir à cheval depuis Montmin jusqu'au chalet du Casset. Elle a ouvert dernièrement un sentier conduisant au Mont-Baron (montagne de Veyrier), à proximité d'Annecy, d'où l'on jouit, dans une demi-journée, d'une belle vue sur le lac d'Annecy, les montagnes qui l'encadrent, la chaîne des Aravis, le Jura, les glaciers de la Tarentaise, et sur toute la chaîne du Mont-Blanc.

SECTION DE L'ATLAS

Fondée en mars 1880.

SIÈGE SOCIAL, ouvert tous les soirs, sauf le dimanche et le jeudi, de 5 à 6 h.: au lycée, à Alger.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en janvier.

S'adresser pour les renseignements à **M. PRESSOIR**, trésorier, ou à **M. LOYER**, secrétaire adjoint.

BUREAU

MM. Fau (Ernest), premier président, à Bourges.

Martel (Félix), inspecteur général de l'Université, rue Rochechouart, 56, Paris. } *présidents d'honneur.*

Galland (Charles de), directeur du petit lycée de Ben-Aknoun, à Alger, *président*.

Broussais (Emile), avocat, rue de Tanger, 18, à Alger, *vice-président d'honneur*.

Quirot, chef du secrétariat au P.-L.-M., rue de la Liberté, 3, à Alger.

Ficheur (E.), professeur à l'Ecole supérieure des Sciences, rue Michelet, 77, à Alger. } *vice-présidents.*

- MM. Reynier** (Alfred), professeur au lycée, à Alger, *secrétaire général*.
Pressoir (Ernest), professeur au lycée, à Alger, *trésorier*.
Loyer (Auguste), professeur au lycée, à Alger, *secrétaire adjoint*.
Tabary (Camille), professeur au lycée, à Alger, *secrétaire adjoint et délégué aux hôtels*.
Barthélemy, professeur au lycée, à Alger, *secrétaire adjoint*.
Lemoine, professeur au lycée, à Alger, *délégué aux caravanes scolaires*.
Beaudelaire (Georges), inspecteur des écoles indigènes. }
Escriva (Raphaël), avocat. } *administrateurs*.
Warot (Eugène), négociant. }
Leroy (L.-A.), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a fait placer de nombreux poteaux indicateurs aux environs d'Alger.

SECTION D'AUVERGNE

Fondée le 16 mai 1874.

SIÈGE SOCIAL : rue Balainvilliers, 62, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

Cotisation de la Section : 10 francs.

Réunion mensuelle le premier mardi de chaque mois.

Conférences publiques dans le courant de l'hiver.

Excursions tous les quinze jours en été et, quand le temps le permet, en hiver.

S'adresser pour les renseignements à M. VIALLEFOND, secrétaire général.

BUREAU

- MM. Chotard** (Henry), ancien doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, rue de Vaugirard, 61, à Paris, *président honoraire*.
Lenoir (Victor), conseiller à la cour de Riom, *président*.
Poupon, lieutenant-colonel en retraite, à Chamalières (Puy-de-Dôme), *vice-président*.
Rongier (Emile), greffier en chef du tribunal civil, avenue de Royat, 12, à Clermont-Ferrand, *vice-président et archiviste*.
Chibret (le Dr), rue d'Amboise, à Clermont-Ferrand, *vice-président*.
Vimont (Edouard), bibliothécaire de la ville, montée de Jaude, 3, à Clermont-Ferrand, *secrétaire général honoraire*.
Viallefond (Paul), avenue de Royat, 16, à Chamalières, *secrétaire général*.
Toisset (Louis), rue du Terrail, à Clermont-Ferrand. }
Dumoussset (Henri), négociant, rue André-Moinier, } *secrétaires des séances*.
à Clermont-Ferrand }
Baisle (Joseph), banquier, rue Blatin, 37, à Clermont-Ferrand, *trésorier*.
Courtault (le Dr) }
Girod (le Dr Paul) } *commissaires*.
Jaloustre (Charles) }
Baron (Charles) }
Izarn (Joseph) }
Laferrière (Edouard), *délégué honoraire près la Direction Centrale*.
Chotard (Henry), *délégué près la Direction Centrale*.

La Section a fait placer des poteaux indicateurs dans les environs de Royat et du Mont-Dore. Elle publie un bulletin annuel.

SECTION DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE

Fondée en mai 1899.

SIÈGE SOCIAL : à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées).

Cotisation de la Section : 6 francs.

BUREAU

- MM.** Collongues (le Dr), à Bagnères-de-Bigorre, *président*.
 Lacoste (Arnaud), professeur, à Bagnères-de-Bigorre, *secrétaire et délégué aux caravanes scolaires*.
 Benzezech (Paul), négociant, à Bagnères-de-Bigorre, *trésorier*.
 Saint-Laurent (Louis de), propriétaire, à Bagnères-de-Bigorre, *délégué aux hôtels*.
 Pédebidou (le Dr), sénateur, *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE BARCELONNETTE

Fondée en mars 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Barcelonnette (Basses-Alpes).

Cotisation de la Section : 2 francs.

BUREAU

- MM.** Duguey (Lucien), procureur de la République, à Embrun, *président d'honneur*.
 Lions (Antoine), propriétaire, à Barcelonnette, *président*.
 Ayé (Auguste), propriétaire, à Barcelonnette, *vice-président*.
 Pellotier (Auguste), notaire, à Barcelonnette, *trésorier*.
 Astoin (Antonin), imprimeur, à Barcelonnette, *secrétaire*.
 Albertin (Julien). } *administrateurs*.
 Derbez (Jean). }
 Derbez (Théophile), professeur, à Barcelonnette, *délégué aux caravanes scolaires*.
 Coyne (Etienne), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION BASQUE

Fondée en juillet 1898.

SIÈGE SOCIAL : à Bayonne (Basses-Pyrénées).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. E. BARRÈRE, secrétaire adjoint.

BUREAU

- MM.** Le Beuf (Lucien), rentier, rue Lormand, à Bayonne, *président honoraire*.
 Derrécagaix (le général), rue du Regard, 3, Paris, *président*.
 Labille (Alfred), avocat, à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées), *vice-président*.
 Cavallès (Henri), professeur au lycée, rue des Basques, 28, à Bayonne, *secrétaire général*.
 Barrère (Emmanuel), marchand tailleur, rue Thiers, 1, à Bayonne, *secrétaire adjoint et délégué aux hôtels*.

- MM. Tétard** (Henry), architecte, rue Frédéric-Bastiat, 12, à Bayonne, *trésorier*.
Broca-Lavie, négociant, quai de l'Entrepôt, à Bayonne, *archiviste*.
Ancibure (Émile), négociant, rue Port-Mayou, à Bayonne, *délégué aux caravanes scolaires*.
Chudeau (René). }
Ragon (Émile). } *assesseurs*.
Lafitte (Anselme). }
Vinson (Julien), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE LA HAUTE BOURGOGNE

(ANCIENNE SECTION DE BEAUNE)

Fondée en février 1890.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE, ouverts le dimanche : rue Bussière, 2, à Beaune (Côte-d'Or).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en janvier.

S'adresser pour les renseignements à **M. MIOT**, président, à Beaune (Côte-d'Or), ou à **M. PAUL BRILL**, vice-président, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).

BUREAU

- MM. Duguey** (Lucien), procureur de la République, à Embrun, *président honoraire*.
Miot (Henri), juge d'instruction, à Beaune, *président*.
Rouge (Paul), propriétaire, à Beaune, *délégué aux hôtels*,
Brill (Paul), manufacturier, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire). } *vice-présidents*.
Prieur (Prosper), avocat, à Beaune, *secrétaire*.
M^{me} Bouchard (Paul), à Beaune, *secrétaire adjoint*.
MM. George (Paul), avoué, à Beaune, *trésorier*.
Cussac (J. de), inspecteur adjoint des forêts. }
Kröll (Victor), greffier du tribunal de commerce. . . . } *conseillers*.
Maillauderie (F. de la), négociant en vins. }
Bernot, sous-directeur des contributions indirectes. . . }
Duval (Eugène), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE BRIANÇON

*Fondée en mars 1875.***SIÈGE SOCIAL** : Grande-Rue, 25, à Briançon (Hautes-Alpes).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion générale au mois d'août. — Excursions les dimanches et jours fériés de mai à octobre.

S'adresser pour les renseignements à **M. CHALLIER**, trésorier.

BUREAU

- MM. Guillemin** (Paul), inspecteur général de la navigation, rue de Saint-Cloud, 46, à Billancourt (Seine), *président d'honneur*.
Faure (René), ancien maire de Briançon, *vice-président d'honneur*.
Vagnat (le Dr Charles-Auguste), sénateur, conseiller général, maire de Briançon, *président*.
Escalle (Hippolyte), notaire, conseiller d'arrondissement, à Briançon. }
Blanchard (Alphonse), notaire, conseiller d'arrondissement, adjoint au maire, à Briançon. } *vice-présidents*.

- MM. Voltaire** (Paul), secrétaire de la mairie, à Briançon, *secrétaire*.
Challier (Antoine), trésorier de la caisse d'épargne, Grando-Rue, 25, à Briançon, *archiviste-trésorier, délégué aux hôtels*.
Vieux (H.), professeur au collège, à Briançon, *délégué aux caravanes scolaires*.
Alphand, juge de paix.
Bonnet (le Dr).
Chabrand (Armand), avocat.
Izoard (Adolphe), capitaine en retraite.
Izoard (Edouard), maire et conseiller général, à la Grave (Hautes-Alpes).
Izoard (Hippolyte), conseiller d'arrondissement.
Juge (Adelphin), juge de paix, à la Grave (Hautes-Alpes).
Puy (Simon), notaire, maire, conseiller d'arrondissement.
Queyras (Francois), conseiller général.
Desouches (Alfred), *délégué près la Direction Centrale*.

} administrateurs.

Cette Section a construit de nombreux refuges dans le massif du Pelvoux. Ceux désignés ci-dessous sont actuellement en état de recevoir les touristes : 1° *Alpe du Villard-d'Arène* (2,010 m.), sur le plateau de l'Alpe, à 3 heures de la Grave; 2° *Tuckett* (2,500 m.), sur la rive gauche du glacier Blanc, à 5 heures 1/4 de Ville-Vallouise; 3° *Cézanne* (1,854 m.), à la base du glacier Noir, à 3 h. 30 de Ville-Vallouise; 4° *Evariste Chancel* (2,550 m.), entre la Grave et le col de la Lauze, à 3 heures de la Grave; 5° *Lemercier* (2,724 m.), sur la face sud du Pelvoux, à 6 heures de Ville-Vallouise; 6° *Lyon-Républicain* (2,400 m.), à la base du glacier Lombard, dans le vallon de Valfroide, à proximité des cols Lombard et de Goléon, à 3 h. 30 de la Grave. Tous ces refuges sont munis d'une halte de secours. Ceux de l'Alpe et Evariste Chancel sont gardés et érigés en hôtels.

SECTION DU CANIGOU

Fondée en mai 1881.

SIEGE SOCIAL : à Perpignan (Pyrénées-Orientales).

Cotisation de la Section : 5 francs.

BUREAU

- MM. Ferrer** (Léon), rue des Marchands, 2, à Perpignan, *président d'honneur*.
Soullier (Casimir), industriel, place Bardou-Job, à Perpignan, *président*.
Gally (Claude), comptable, 3, rue de la Têt, à Perpignan, *vice-président honoraire*.
Toubert (Charles), conducteur des ponts et chaussées, rue Desprès, 1, à Perpignan, *vice-président*.
Corrieu (Jacques), professeur au collège, rue de la Pinte, 4, à Perpignan, *secrétaire et délégué aux caravanes scolaires*.
Auriol (Georges), banquier, rue Font-Froide, 1 et 3, à Perpignan, *trésorier*.
Bertrand (Lucien), agent d'affaires, rue des Fabriques-Naobot, 4, à Perpignan, *trésorier adjoint et archiviste*.
Maderon (Jacques), professeur, rue de la Cloche-d'Or, 17, à Perpignan, *délégué aux caravanes scolaires*.
Assens (Pierre).
Vergès de Ricaudy (Emmanuel).
Lamer (le Dr Paul de).
Bertran (Célestin).
Dumas (Fernand).
Lefrançois (Charles), *délégué près la Direction Centrale*.
Cuénot (Henry), *délégué adjoint près la Direction Centrale*.

} administrateurs.

Cette Section publie un bulletin sans périodicité fixe. Elle a fait construire un chalet gardé au col des Cortalets, à la base du Canigou.

SECTION DU CANTAL

Fondée en juin 1893.

SIÈGE SOCIAL : à Aurillac (Cantal).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. GARNIER, président, ou à M. G. FESQ, trésorier.

BUREAU

- MM. Duclaux** (le Dr E.), membre de l'Institut, rue de Fleurus, 35 bis, à Paris.. } *présidents d'honneur.*
Fesq (le Dr F.), maire, à Aurillac. }
Canonge, général de brigade. }
Bastid, ancien député du Cantal }
Garnier (Henri), juge de paix, à Aurillac, *président.*
Mastrand (J. de), pharmacien, rue des Carmes, à Aurillac, *vice-président et délégué aux caravanes scolaires.*
Sallesse, directeur de l'enregistrement, à Rodez (Aveyron), *secrétaire général honoraire.*
Abel, contrôleur des contributions directes, *secrétaire général.*
N..., *délégué aux hôtels.*
Bancharel (Emile), publiciste, à Aurillac, *secrétaire.*
Fesq (Gabriel), avenue de la République, 50, à Aurillac, *trésorier.*
N..., *bibliothécaire.*
Bessières (J.) } *administrateurs.*
Cazals (le Dr), député }
Heilles (d') }
Bernard (Maurice), *délégué près la Direction Centrale.*

Des poteaux indicateurs ont été placés par les soins de cette Section dans le massif du Plomb-du-Cantal.

SECTION DU CAROUX

Fondée en mai 1896.

SIÈGE SOCIAL : à Béziers (Hérault).

Cotisation de la Section : 5 francs..

S'adresser pour les renseignements à M. BÉDRY, secrétaire.

BUREAU

- MM. Lascaux** (Antoine), juge au tribunal civil, rue Eugène-Sue, 4, à Béziers, *président.*
Combescore (Clément), ex-avoué, à Béziers } *vice-présidents.*
Gaujard (Antoine), rentier, à Béziers. }
Bédry (Marius), négociant en vins, rue Casimir-Péret, 29, à Béziers, *secrétaire et délégué aux hôtels.*
Salmon (Paul), directeur du Comptoir national d'escompte, à Béziers, *trésorier.*
Vernette (François), ancien notaire, rue Montmorency, 12, à Béziers, *délégué aux caravanes scolaires.*
Salvador de Quatrefages (André), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE CARTHAGE

Fondée le 5 juillet 1884.

SIÈGE SOCIAL : avenue de France, 8, à Tunis (Tunisie).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Séance au siège social le premier jeudi de chaque mois, à 8 h. et demie du soir.

S'adresser pour les renseignements à M. DUBOURDIEU, secrétaire.

BUREAU

MM. Proust (Théodore), vice-président de la Municipalité, à Tunis, *président*.**Dolot** (le colonel du génie), à Tunis, *vice-président*.**Dubourdieu**, conservateur de la propriété foncière, rue de Sparte, 2, à Tunis.**Rémy** (G.), professeur au collège Sadiki, à Tunis, *secrétaire*.**Hugon** (Henri), directeur général de l'agriculture et du commerce, à Tunis, *trésorier*.**Diehl** (Ernest), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DES CÉVENNES

Fondée le 28 mai 1884.

SIÈGE SOCIAL : à Nîmes (Gard).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. ALBERT MOLINES,
place de la Salamandre, 10, à Nîmes.

BUREAU

MM. Fabre (Georges), conservateur des eaux et forêts, rue Ménard, 28, à Nîmes, *président*.**Labbé** (Joseph), inspecteur des forêts, à Nîmes (Gard), } *vice-présidents*.**Hutter** (Aimé), ingénieur, rue Trajan, 24, à Nîmes, }**Michel** (Alfred), Grand Rue, 12, et rue Dorée, 16, à Nîmes, *secrétaire*.**Bruneton** (Paul), banquier, quai de la Fontaine, 25 bis, à Nîmes, *trésorier*.**André** (Ernest), avocat, à Pont-Saint-Esprit (Gard).**Molines** (Albert), place de la Salamandre, 10, à Nîmes, } *administrateurs*.*délégué aux caravanes scolaires et aux hôtels. . . .***Bénardeau** (Fabien), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a effectué des travaux pour faciliter l'accès de la grotte de Bramabiau, elle a fait placer des poteaux indicateurs à Bramabiau et à l'Aigoual, et a ouvert un chalet-refuge avec tenancier sur le sommet de l'Aigoual, où elle doit bientôt placer une table d'orientation.

SECTION DE LA CORRÈZE

Fondée en juillet 1897.

SIÈGE SOCIAL : à Tulle (Corrèze).

Cotisation de la Section : 5 francs.

BUREAU

MM. N..., *président*.**N...**, *vice-président et délégué aux caravanes scolaires*.**N...**, *secrétaire*.**Veyres** (Marcel), correspondant du chemin de fer d'Orléans, à Tulle, *trésorier et délégué aux hôtels*.

MM. Rouby (le Dr), à Lappleau, *délégué pour les cantons de Lappleau et d'Egletons.*
Audouze (François), avocat, à Ussel, *délégué pour l'arrondissement d'Ussel.*
Vacher (le Dr), député, à Treignac, *délégué pour le canton de Treignac.*
Vuillier (Gaston), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE LA CORSE

Fondée le 14 mars 1900.

SIEGE SOCIAL : à Paris et à Ajaccio (Corse).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. Henri BOLAND**, 114, boulevard Arago, à Paris, et à **M. Emile Robin**, agent-voyer en chef à Ajaccio.

BUREAU

MM. Boland (Henri), publiciste, boulevard Arago, 114, à Paris, *président d'honneur.*

Ornano (le marquis d'), rue Pierre-Charron, 1, à Paris, *président.*

Maestrati (le Dr Léon), vice-président du Conseil général de la Corse, boulevard Saint-Michel, 127, à Paris.

Pozzo di Borgo (le comte Charles), député, rue de l'Université, 51, à Paris.

Leca (Philippe), expéditionnaire à la Préfecture de la Seine, rue de la Fosse-aux-Anglais, 11, à Melun, *secrétaire.*

Demartini (Nicolas), caissier-comptable, rue des Pyrénées, 216 bis, à Paris, *trésorier.*

Gaffory (François), directeur du journal *la Corse à Paris*, boulevard Voltaire, 99, à Paris.

Cruciani (Dominique), inspecteur de la C^{ie} *la New-York*, villa Souchier, rue Eugène-Delacroix, 5, à Paris.

Robin (Emile), agent-voyer en chef de la Corse, à Ajaccio.

N.

N.

Boland (Henri), *délégué près la Direction Centrale.*

} *vice-présidents.*

} *administrateurs.*

SECTION DE LA CÔTE-D'OR ET DU MORVAN

Fondée le 24 avril 1876.

SIEGE SOCIAL : à Dijon (Côte-d'Or).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale le premier ou le second samedi de mars.

S'adresser pour les renseignements à **M. Ribot**, président, ou à **M. DARANTIÈRE**, trésorier.

BUREAU

MM. Party (Léon), président du tribunal civil, place de la République, 21, à Dijon.

Joliet (Gaston), préfet de la Vienne, à Poitiers.

Ribot (Alexandre), professeur honoraire au lycée, rue Jacotot, 1, à Dijon, *président.*

Defoug (René), place Saint-Pierre, 5 bis, à Dijon.

Rougé (Marcel), rue Vannerie, 49, à Dijon.

Curtel (Georges), professeur au lycée, rue de l'Égalité, à Dijon, *secrétaire et délégué aux caravanes scolaires.*

} *présidents d'honneur.*

} *vice-présidents.*

MM. Lavirotte, *secrétaire adjoint.*

Darantière (Paul), place Saint-Jean, 17, à Dijon, *trésorier.*

Héluin (Etienne), rue Rameau, 10, à Dijon, *bibliothécaire.*

Badet (Eugène)	} <i>membres.</i>
Borne (Gustave)	
Joliet (Albert)	
Perreau (Louis)	
Rencker (Charles)	
Schmitt (Félix)	
Carnot (Ernest), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

Cette Section publie un bulletin sans périodicité fixe.

SECTION DE DÔLE

Fondée en juillet 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Dôle (Jura).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en mars ou avril.

S'adresser pour les renseignements à **M. PALLUY**, président.

BUREAU

MM. Jovignot (Edmond), notaire, à Dôle, *président honoraire.*

Palluy (Auguste), ancien président du tribunal de commerce, à Dôle, *président.*

Briand (le Dr), à Dôle, *vice-président.*

Jovignot (Henri), avocat, à Dôle, *secrétaire.*

Caruel (Adolphe), banquier, à Dôle, *trésorier.*

More (Edmond), avocat, à Dôle, *délégué aux caravanes scolaires.*

Boisson (Jules), président du tribunal de commerce, à Dôle, <i>délégué aux hôtels.</i>	} <i>conseillers.</i>
Besson (Emile), industriel.	

Rodary (Ferdinand), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DE LA DRÔME

Fondée en février 1888.

SIÈGE SOCIAL : place Championnet, 3, à Valence (Drôme).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. Ad. COMBIER**, vice-président, ou à **M. ROSTOLLAND**, secrétaire général.

BUREAU

MM. Ruzan (H.), ancien avoué, à Valence, *président.*

Chalamet (Henri), avocat, maire de Valence.

Combiér (Adolphe), libraire, place de la République, 8, à Valence.	} <i>vice-présidents.</i>

Rostolland, professeur au collège, rue Notre-Dame-de-la-Ronde, 8, à Valence, *secrétaire général et délégué aux caravanes scolaires.*

Blanc (Georges), industriel, à Valence, *secrétaire adjoint.*

Mellier (Etienne), rue du Pont-du-Gât, 14, à Valence, *archiviste-bibliothécaire.*

- MM. Brun** (Emile), banquier, rue de la Gendarmerie, 6, à Valence, *trésorier*.
Arnoux (Charles), négociant
Clerc (Alphonse), ingénieur en chef des ponts et chaussées
Courbis (le Dr)
Filhol (le Dr), à Romans (Drôme).
Morellet, pharmacien.
Pangon (le Dr), à Saint-Vallier (Drôme).
Peyrouze (Paul), agent d'assurances, à Valence, *délégué aux hôtels*
Romiguière, architecte départemental
Berger (Abel), *délégué près la Direction Centrale*.
- } *administrateurs.*

SECTION D'EMBRUN

Fondée en février 1875.

Reconstituée en février 1897.

SIÈGE SOCIAL : à Embrun (Hautes-Alpes).

Cotisation de la Section : 2 fr. 50.

Assemblée générale en mars. — Séances mensuelles le premier mercredi de chaque mois. — Excursions générales deux fois par mois. — Fête annuelle alpestre en juillet.

S'adresser pour les renseignements à M. Émile Goujon, secrétaire.

BUREAU

- MM. Arduin** (Auguste), pharmacien, maire d'Embrun, *président*.
Bontron, principal du collège, à Bonneville (H^{te}-Savoie), *vice-président*.
Bonniard (Victor), banquier, conseiller général, à Embrun, *vice-président*.
Goujon (Emile), receveur municipal, à Embrun, *secrétaire-archiviste et délégué aux hôtels*.
Cot (Antoine), percepteur, à Embrun, *trésorier*.
Rougon (Jules), négociant, à Embrun, *secrétaire adjoint*.
Berge, professeur au collège d'Embrun, *délégué aux caravanes scolaires*.
Arduin, Berge, Beynet, Chaix, Goujon (E.), **Jugy** et **Rougon**, *membres de la commission des courses*.
Guillaume (le Dr Julien), *administrateur délégué pour le canton de Guillestre*.
Marchand (Léon), *administrateur délégué pour le canton d'Orcières*.
Maurel (Victor), *administrateur délégué pour le canton d'Embrun*.
Pavie (François), *administrateur délégué pour le canton de Savines*.
Quélin (Jacques), *administrateur délégué pour le canton de Chorges*.
Ardouin-Dumazet, *délégué honoraire près la Direction Centrale*.
Pellat (Henri), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a construit, avec le concours de la Direction Centrale, le refuge de l'Aiguille (1,773 m.), dans le massif du Mont-Guillaume et de l'Hivernet, à trois heures de la gare d'Embrun.

SECTION DU FOREZ

Fondée en juin 1883.

SIÈGE SOCIAL : rue de la Bourse, 1, à Saint-Étienne (Loire).

Cotisation de la Section : 10 francs.

Réunion au siège social le mercredi de chaque semaine à 8 h. et demie du soir.

Assemblée mensuelle le premier mercredi du mois.

S'adresser pour les renseignements à M. Joseph JARAY, président.

BUREAU

MM. Deville (J.-B.), rue de la République, 14, à Saint-Étienne, *président honoraire*.**Jaray** (Joseph), avoué, rue de la Loire, 13, à Saint-Étienne, *président*.**Garde** (Pierre), rue Gérentet, 2, à Saint-Étienne } *vice-présidents*.**Chenouf** (J.-B.), rue de l'Alma, à Saint-Étienne. }**Larcher** (Joseph), place Marengo, 9, à Saint-Étienne, *secrétaire général*.**Troyet** (G.), rue Gambetta, 23, à Saint-Étienne, *secrétaire des séances*.**Savolle** (Frédéric), rue de Paris, 11, à Saint-Étienne, *trésorier*.**Bernard** (F.), place Marengo, 9, à Saint-Étienne, *bibliothécaire*.**Durand** (P.) }**Bodart** (P.) }**Pinoncelly** (E.) } *conseillers*.**Lafitte** (G.) }**Reuss** (L.) }**Tardy** (Marius) }**Bernard** (L.) }**Bernard** (F.) }**Troyet** (G.) } *conseillers***Chenouf** (J.) } *suppléants*.**Dupré** }**Thiollier** (Félix), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE GAP

Fondée le 27 mai 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Gap.

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. JEAN (Ferréol), trésorier.

BUREAU

MM. Gautier (Ad.), directeur des postes et télégraphes en retraite, à Gap. } *présidents d'honneur*.**Tavernier** (René), ingénieur en chef des ponts et chaussées, rue de Bonnel, 7, à Lyon. }**Faure** (Joseph), avoué, à Gap, *président*.**Cardot** (Emile), inspecteur des forêts, à Pontarlier (Doubs). } *vice-présidents d'honneur*.**Jouglard** (Sosthène), président du tribunal civil, rue du Lycée, 18, à Tarbes (Hautes-Pyrénées). }**Pascal** (Jeannin), ancien inspecteur de l'enregistrement, à Gap. }**Teissier** (Edouard), avocat, à Gap, *délégué aux caravanes scolaires*. } *vice-présidents*.**Liotard** (Alfred), avocat, à Gap }

- MM. Jean** (Ferréol), négociant, juge au tribunal de commerce, à Gap, *trésorier*.
Olive (Charles), avoué, à Gap, *secrétaire*.
Jean (Louis), imprimeur, directeur du *Courrier des Alpes*, à Gap, *archiviste-bibliothécaire*.
Jeanselme (Marius), agent des mines de la Grand-Combe, à Gap, *délégué aux hôtels*. } *administrateurs*.
Hugues (Edmond), avocat. }
Laty (Albert), avocat. }
Grimaud (Joseph), sénateur. }
Marius Jeanselme, Louis Jean, Lemaitre, Charles Olive, Seurre, Wilhelm, *commissaires organisateurs des courses*.
Laty (Albert), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a aménagé en 1898 la cabane-refuge de Chaillol-le-Vieil (6 lits) et le refuge du Clot (11 lits), à 1,463 mètres d'altitude, au fond de la vallée du Valgodemar, au centre d'admirables excursions vers les pics de Parières (2,945 m.), Jocelme (3,437 m.), du Says (3,409 m.), les aiguilles de Morges (3,006 m.), les cimes des Rouies (3,634 m.), des Aupillous (3,506 m.), du Sirac (3,438 m.), les cols du Sellar (3,087 m.) et de Vallompierre (2,710 m.).

SECTION DE L'ISÈRE

Fondée le 27 août 1874.

SIÈGE SOCIAL : rue Montorge, 2, à Grenoble (Isère).

Cotisation de la Section : 10 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à M. Félix VIALLET, président, soit à M. BERON, secrétaire général.

BUREAU

- MM. Richard-Bérenger** (Edmond), quai Voltaire, 29, à Paris, *président d'honneur*.
Viallet (Félix), ingénieur-constructeur, rue d'Echirolles, 2, à Grenoble, *président*.
Rey, inspecteur d'académie, rue des Alpes, à Grenoble. } *vice-présidents*.
Pocat (Jules), place de Metz, 9, à Grenoble. }
Berge, notaire, rue Molière, 1, à Grenoble, *secrétaire général*.
Morel-Couproie (Emile), rue Molière, 1, à Grenoble, *secrétaire général adjoint*.
Rey-Jouvin (Maurice), rue Saint-Laurent, 2, à Grenoble, *secrétaire des séances*.
Gauthier (Jules), rue de Bonne, 15, à Grenoble, *trésorier*.
Melchior (Nicolas), professeur au lycée, avenue Thiers, 1, à Grenoble, *archiviste*.
Aiguebelle (Paul d'), avenue Thiers, 38, à Grenoble, *bibliothécaire*.
Duhamel (Henry), à Gières-Uriage (Isère), *président honoraire*.
Giroud (Adolphe) } *administrateurs honoraires*.
Fernel (Ernest) }
Blanchet (Hector) }
Bouchayer (Hippolyte) }
Comte (le Dr) }
Contavox (A.) }
Couvat du Terrail } *administrateurs*.
Gaymard, négociant. }
Kerdrel (A. de) }
Lory (Pierre) }
Nicolas (le Dr) }
Speyer (le commandant) }
Richard-Bérenger (Edmond), *délégué près la Direction Centrale*.

MEMBRES HONORAIRES

Les 12^e, 14^e, 28^e et 30^e bataillons de chasseurs alpins.

Cette Section a tracé divers sentiers de montagne, et a établi des poteaux indicateurs dans le massif de la Chartreuse et aux environs d'Uriage. Elle a construit, avec le concours de la Direction Centrale, le chalet-hôtel de la Pra dans le massif de Belledonne (à 10 minutes au sud du col de la Pra, à 2,145 m., à 3 h. 1/2 de Revel), et les refuges suivants : *Bonne-Pierre* (2,750 m.), rive droite du glacier de la Bonne-Pierre, à 2 heures de la Bérarde; *la Lavey* (1,780 m.), à 1 h. 45 m. de Champoran; *Lac-Noir* (2,820 m.), à l'est de la Brèche de la Mura, à 4 h. 1/2 de Saint-Christophe-en-Oisans; *Chdtelleret* (2,250 m.), sur la rive gauche du torrent des Etançons, à 2 heures de la Bérarde; *Carrelet* (2,070 m.), sur la rive droite du torrent du vallon de la Pilatte, à 1 h. 1/2 de la Bérarde; *Charmette* (1,200 m.), à 5 minutes à l'ouest de la maison forestière de la Charmette.

SECTION DU JURA

Fondée le 21 août 1875.

SIÈGE SOCIAL : Palais Granvelle, à Besançon (Doubs).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en janvier.

S'adresser pour les renseignements à M. Joseph DODIVERS, secrétaire.

BUREAU

MM. Boysson d'École (Alfred), rue de la Préfecture, 24, à Besançon, <i>président</i> .	
Caron (Alfred), à Châteauneuf, près Fraisans (Jura) . . .	} <i>vice-présidents honoraires.</i>
Sahler (Léon), à Audincourt (Doubs)	
Vautherin (Raymond), rue des Vieilles-Perrières, à Besançon	} <i>vice-présidents.</i>
Krachpeltz (Alphonse), rue Neuve-Saint-Pierre, 10, à Besançon	
Simon (Ernest), avocat, rue Pasteur, 7, à Besançon	
Dodivers (Joseph), imprimeur, Grande-Rue, 87, à Besançon, <i>secrétaire</i> .	
Contaussat (Victor), directeur de la succursale de la Société générale, Grande-Rue, 68, à Besançon, <i>trésorier</i> .	
Gauvain (Louis), avoué, rue de Lorraine, 12, à Besançon, <i>bibliothécaire</i> .	
Grillier (Alfred), Grande-Rue, 124, à Besançon, <i>bibliothécaire adjoint</i> .	
Hoitz (Henri)	} <i>conseillers.</i>
Amiet (F.)	
Courtot (J.-G.)	
Magnin (Clovis)	
Montenoise , avocat	
Nicklès (Adrien)	
Aubert (Louis)	
Naudet (Louis), <i>délégué près la Direction Centrale</i> .	

Cette Section a fait placer des poteaux indicateurs dans le département du Doubs; elle a construit des belvédères au Saut du Doubs et aux sources du Dessoubre et coopéré à la construction des Echelles de la Mort.

SECTION DU HAUT JURA

Fondée en mars 1895.

SIÈGE SOCIAL : à Saint-Claude (Jura).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. DELAVENNA, secrétaire général.

BUREAU

MM. Perrin (le D ^r), à Saint-Claude, <i>président</i> .	
David (Henri), négociant, à Saint-Claude.	} <i>vice-présidents.</i>
Grandclément (Gaston), négociant, à Saint-Claude.	

MM. Delavenna (Henri), avoué, rue de l'Évêché, 3, à Saint-Claude, *secrétaire général*.

Regad (Albert), rue du Pré, 29, à Saint-Claude, *secrétaire adjoint, archiviste*.

Genoud (Gaston), banquier, à Saint-Claude, *trésorier*.

Meunier (Charles), architecte

Lacroix (Elisée), fabricant

Piochot (Gustave), négociant.

Touillon, D^r en droit, avocat, à Nantua, *délégué aux excursions pour l'arrondissement de Nantua*.

Mermet (Fernand), rentier, rue du Collège, à Saint-Claude, *délégué aux hôtels*.

Basset (Léon), négociant.

Charrier (Paul), imprimeur

David-Lorge (Jean)

Delort, professeur au collège

Buffard-Morel, architecte.

Guénol (Henry), *délégué près la Direction Centrale*.

} *administrateurs.*

SECTION DU LÉMAN

Fondée en juillet 1888.

SIÈGE SOCIAL : à l'*Hôtel de France*, à Thonon-les-Bains (Haute-Savoie).

Cotisation de la Section : 5 francs.

BUREAU

MM. Chabert (Constantin), ancien notaire, à Thonon-les-Bains, *président*.

Romanet (Auguste), agent-voyer, à Evian-les-Bains, *vice-président*.

Blonay (le baron Stéphane de), route d'Evian, à Thonon-les-Bains, *secrétaire et délégué aux caravanes scolaires*.

Pinget (Léon), banquier, à Thonon-les-Bains, *trésorier*.

Bernaz (François), ancien avoué.

Grandperret (Joseph), avocat.

Dubouloz (Jean-Marie), notaire

Carloz (Léger), avoué.

Gauvain (de), propriétaire

Chambrelet (Alphonse), *délégué près la Direction Centrale*.

} *administrateurs.*

Cette Section a tracé des sentiers et placé des poteaux indicateurs.

SECTION DE LONS-LE-SAUNIER-LES-BAINS

Fondée le 6 décembre 1894.

SIÈGE SOCIAL : à Lons-le-Saunier (Jura).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. CHEVASSUS**, secrétaire général.

BUREAU

MM. Chevrot (le D^r), conseiller général, à Bletterans (Jura), *président*.

Benoît-Guyot (Léon), chef de division à la

Préfecture, à Lons-le-Saunier

Guérillot (Adrien), rue du Collège, 8, à Lons-

le-Saunier

Chevassus (Edmond), avoué, à Lons-le-Saunier, *secrétaire général*.

} *vice-présidents.*

- MM. Jacquemin** (Jules), à Morez, *secrétaire adjoint pour le groupe morézien.*
Prost, pharmacien, à Champagnole, *secrétaire adjoint pour le groupe champagnolais.*
Villard (A.), avoué, à Lons-le-Saunier, *trésorier.*
Vagniot (le Dr), à Lons-le-Saunier, *délégué aux caravanes scolaires.*
Fumey (Henri), agent d'assurances, à Lons-le-Saunier, *délégué aux hôtels.*
Billard (Robert) }
Bruchon (Albert) } *conseillers.*
Jaillet (Emile) }
Jacquemin (Marcel) }
Chamberet (Paul de), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DU LOT ET DE PADIRAC

Fondée en mars 1899.

SIÈGE SOCIAL : à Cahors (Lot).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. l'abbé **ALBE**, secrétaire général.

BUREAU

- MM. N....**, *président.*
Depeyre (Etienne), avocat, à Cahors (Lot) } *vice-présidents.*
Miret (Joachim), propriétaire, à Floirac (Lot). }
Albe (l'abbé), à Montfaucon (Lot), *secrétaire général et délégué aux caravanes scolaires.*
Pons (Pierre), juge de paix, à Vayrac (Lot), *trésorier.*
Pons (Louis), arbitre au tribunal. }
Fontenilles (Jean de), propriétaire, à Soucirac (Lot), } *administrateurs.*
délégué aux hôtels.
Dufour (Paul), capitaine breveté. }
Cayla (le Dr), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section a participé à l'inauguration solennelle du gouffre de Padirac.

SECTION DE LA LOZÈRE ET DES CAUSSES

Fondée en avril 1885.

SIÈGE SOCIAL : à Millau (Aveyron).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. **PARADAN**, président, ou à MM. **GASSON** et **SCHITZ**, vice-présidents.

BUREAU

- MM. Martel** (E.-A.), rue Ménars, 8, à Paris, *président d'honneur.*
Paradan (Joseph), juge au tribunal civil, à Millau, *président.*
Gasson (Georges), receveur des finances, à Millau, *vice-président.*
Schitz (Robert), directeur de la succursale de la Banque de France, à Millau, *vice-président et délégué aux hôtels.*
Teyssier (Louis), négociant, à Millau, *secrétaire-archiviste.*
Caussé (Emile), négociant, à Millau, *secrétaire.*
Fabry (François), négociant, à Millau, *secrétaire adjoint.*
Sabathier (F.), notaire, à Millau, *trésorier.*

MM. Guillaumenq (H.) }
Blanc (François) } *administrateurs.*
Rey (Dieudonné) }
Virenque (Joseph) }
Beuty (Edmond), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section a aménagé la grotte de Dargilan, tracé des sentiers à Montpellier-le-Vieux et dans les vallées du Tarn et de la Jonte.

SECTION DE LYON

Fondée le 1^{er} janvier 1875.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE (ouverts tous les jours non fériés) : rue Pléney, 3, à Lyon.

Cotisation de la Section : 10 francs.

Séances mensuelles avec conférences et projections les premiers mardis de novembre à mai. — Assemblée générale en décembre. — Excursions générales tous les mois. — Fête annuelle alpestre le jeudi de l'Ascension.

S'adresser pour les renseignements à **M. F. GABET**, président, et au siège social.

BUREAU

MM. Lortet (le Dr), doyen de la Faculté de médecine, quai de l'Est, 15, à Lyon, *président d'honneur.*

Gabet (F.), quai des Brotteaux, 12, à Lyon, *président.*

Bianchi (le Dr), rue de l'Hôtel-de-Ville, 97, à Lyon.

Sestier (Maximin), Grande-Rue-Longue, 20, à Lyon. } *vice-présidents.*

Barral (le Dr Et.), quai Fulchiron, 2, à Lyon. }

Paillon (Maurice), à Oullins (Rhône), *secrétaire général.*

Leser (Georges), rue de Vendôme, 125, à Lyon, *secrétaire des séances.*

Louvier (Georges), quai Fulchiron, 1, à Lyon, *secrétaire adjoint.*

Bertholon (Francisque), au siège de la Section, rue Pléney, 3, à Lyon, *trésorier.*

Rebout (Claudius), rue Tronchet, 101, à Lyon, *bibliothécaire.*

Chappet (Prosper), place Morand, 4, à Lyon, *archiviste.*

Regaud (Francisque), rue Grenette, 31, à Lyon, *président de la commission des courses.*

N..., *délégué aux caravanes scolaires*

Basset (Marius)

Calignon (le Dr)

Chambre (Alexandre)

Courbet (Jules)

Duseigneur (Maurice)

Frachon (Charles)

Guigard (Paul)

Montaland (Joseph)

Pouzet (Augustin)

Queyras (Henri)

Roustan (A.)

Sisley (Paul)

Verrier (A.)

Arvers (le général), *délégué honoraire près la Direction Centrale.*

Bregeault (Julien), *délégué près la Direction Centrale.*

MEMBRES HONORAIRES

MM. Guillemin (Paul), rue de Saint-Cloud, 46, à Billancourt (Seine).

Rabot (Charles), rue Edouard-Detaille, 9, à Paris.

Le 12^e bataillon de chasseurs à pied, à Embrun.

Cette Section publie la *Revue alpine*, 12 numéros par an (abonnement : 5 francs). Elle a construit un chalet-hôtel à Bonneval-sur-Arc (Maurienne).

SECTION DE MAURIAC

*Fondée en juin 1895.*SIÈGE SOCIAL : à **Mauriac** (Cantal).

Cotisation de la section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements, à **M. MALLASSAGNE**, président, ou à **M. FRESSANGE**, secrétaire.

BUREAU

MM. Mallassagne (Félix), avoué, à Mauriac, *président*.**Lapeyre** (Gustave), avocat, à Mauriac, } *vice-présidents*.**Peythieu** (Alphonse), avoué, à Mauriac, }**Fressanges** (Léon), avocat, à Mauriac, *secrétaire*.**Larigaldie** (Jules), avoué, à Mauriac, *trésorier, délégué aux hôtels*.**Lescure** (Paul), notaire, à Mauriac, *délégué aux caravanes scolaires*.**Delalo** (Maurice), ancien magistrat. . . }**Excourbanhiès** (Jules), avocat . . . }**Lemoine** (Louis), avoué. . . } *administrateurs*.**Peyrac** (Louis), notaire, maire. . . }**Broquin** (Lucien). . . }**Boursier** (Adolphe), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a posé des poteaux indicateurs et restauré la cascade de Salins.

SECTION DE LA MAURIENNE

*Fondée en juin 1894.*SIÈGE SOCIAL : à **Saint-Jean-de-Maurienne** (Savoie).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à **M. VULLIERMET**, secrétaire.

BUREAU

MM. Bartoli (Georges), sous-préfet, à Château-Gontier (Mayenne), *président honoraire*.**Fodéré** (le Dr), à Saint-Jean-de-Maurienne, *président*.**Truchet**, maire, à Saint-Jean-de-Maurienne. . . } *vice-présidents*.**Dumur** (Octave), pharmacien, à Modane . . . }**Praz** (François), agent général d'assurances, à Saint-Jean-de-Maurienne*trésorier*.**Vulliermet** (Joseph), imprimeur, à Saint-Jean-de-Maurienne, *secrétaire-archiviste*.**Dubettier** (Charles), agent-voyer, à Saint-Jean-de-Maurienne, *délégué aux caravanes scolaires*.**Bonnet** (Alexandre), avoué, à St-Jean-de-Maurienne. . . }**Favre** (Irénée), agent-voyer cantonal, à Modane . . . }**Grange** (Charles), ingénieur civil, à Aiguebelle . . . }**Gros** (Charles), greffier, à Saint-Michel. . . } *administrateurs***Jarsuel** (François), percepteur, à Lanslebourg. . . } *et délégués aux hôtels*.**Sibillin** (Joseph), architecte, à la Chambre . . . }**Jouart** (Charles), député, *délégué près la Direction Centrale*.

MEMBRE HONORAIRE

Le 13^e bataillon de chasseurs alpins, à Chambéry et à Lanslebourg.

Cette Section s'occupe de l'aménagement de chalets-refuges et de la constitution d'une compagnie de guides. Elle a construit le refuge César Durand, à la Balme, au pied des Grandes-Rousses.

SECTION DU MIDI

Fondée le 14 juillet 1879.

SIÈGE SOCIAL : chez M. Jules Castelnau, boulevard Ledru-Rollin, à Montpellier (Hérault).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. Jules CASTELNAU, trésorier.

BUREAU

MM. Rouville (Paul de), doyen honoraire de la Faculté des sciences, à Montpellier, *président honoraire*.

Gide (Charles), professeur à la Faculté de droit, chaussée de la Muette, 11, à Paris, *président*.

Casalis de Fondouce, rue des Etuves, 18, à Montpellier. } *vice-présidents.*

Vitalis (Vincent), industriel, à Lodève (Hérault). }

Coste (Geo.), notaire, rue du Palais, 17, à Montpellier, *secrétaire*.

Castelnau (Jules), boulevard Ledru-Rollin, 4, à Montpellier, *trésorier*.

Vallot (Henri), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU MONT-BLANC

Fondée le 8 mai 1877.

SIÈGE SOCIAL : à Bonneville (Haute-Savoie).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements soit à M. MOREL-FREDEL, président, à Bonneville, soit à M. J. TAIRRAZ, vice-président, à Chamonix, soit à M. SIMOND, secrétaire général, à Bonneville.

BUREAU

MM. Vallot (Joseph), vice-président du Club Alpin Français, avenue des Champs-Élysées, 114, à Paris, *président d'honneur*.

Morel-Fredel (François), conservateur des hypothèques, à Bonneville, *président*.

Tairraz (Joseph), photographe, à Chamonix. } *vice-présidents.*
Guillin (Paul de), juge au tribunal de 1^{re} instance, à Chambéry }

Simond (Antony), ancien avoué, à Bonneville, *secrétaire général et délégué aux caravanes scolaires*.

Chavin (François), imprimeur, à Bonneville, *secrétaire adjoint*.

Abre (Philibert), banquier, à Bonneville, *trésorier*.

Blanc (Angel), avoué.

Charlet-Stratton (Jean), propriétaire, à Argentière (Chamonix).

Orsat (Gustave), avoué. } *conseillers.*

Pacthod (J.-M.), avocat.

Clerc (François).

Houdard, sous-préfet.

Reydet (Emile).

Roch (Alexis), notaire, *administrateur délégué pour le canton de la Roche*.

Bonnefoy (le Dr), *administrateur délégué pour le canton de Sallanches*.

Grisel (le Dr), *administrateur délégué pour le canton de Cluses*.

Sauvage (Edouard), *délégué près la Direction Centrale*.

Cette Section a construit le chalet-hôtel du Môle.

SECTION DU NORD

Fondée en mars 1898.

SIÈGE SOCIAL : à Lille (Nord).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. MAURICE MAQUET, secrétaire.

BUREAU

- MM. Nicolle** (Ernest), industriel, 11, square Rameau, à Lille, *président d'honneur*.
Fauchille (Auguste), avocat, rue Royale, 56, à Lille, *président*.
Gaudier (le Dr Henri), rue Inkermann, 25, à Lille, *vice-président*.
Maquet (Maurice), négociant, rue Patou, 25, à Lille, *secrétaire*.
Schotsmans (Auguste), négociant, boulevard Vauban, 9, à Lille, *trésorier*.
Beaufort (Henri), négociant, rue de Lens, 63, à Lille, *délégué aux caravanes scolaires et aux hôtels*.
Delahodde (Victor) }
Collette (Henri) } *membres*.
Allantaz (Léon) }
Verdun (le Dr Paul) }
De Jarnac (Adrien), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU NORD-EST

Fondée en février 1897.

SIÈGE SOCIAL : à Laon (Aisne).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. F. LEMAIRE, trésorier.

BUREAU

- MM. Ermant** (Georges), député, maire de Laon (Aisne) } *présidents*
Roger (Edmond), préfet du Doubs, à Besançon (Doubs) } *d'honneur*.
Lesueur (Georges), notaire, à Saint-Quentin, *président*.
Legros (Paul), manufacturier, à Wignehies (Nord) } *vice-*
Périnne de la Campagne (Emilien), vice-président du Con- } *présidents*.
 seil de préfecture, à Laon }
Marchandise (Joseph), notaire, rue Béranger, 5, à Péronne (Somme), *secrétaire*.
Lemaire (Ferdinand), notaire, rue du Cloître, 13, à Laon, *trésorier*.
Lecot (Jean), 5, rue Frereux, à Saint-Quentin, *délégué aux caravanes scolaires et aux hôtels*.
Chatelain (Alfred), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE PARIS

Fondée le 2 avril 1874.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : rue du Bac, 30, à Paris.

(Ouverts tous les jours, dimanches et fêtes exceptés, de 10 h. à 5 h.)

Cotisation de la Section : 10 francs.

Assemblée générale au plus tard en avril.

Des réunions et conférences ont lieu de novembre à avril.

Des excursions sont organisées le dimanche et les jours fériés pendant toute l'année pour les membres du Club et pour les jeunes gens des lycées et collèges. S'adresser pour tous renseignements à M. V. CHEVILLARD, secrétaire général du C. A. F., au siège social.

BUREAU

- MM. Caron** (Ernest), ancien président de la Chambre des agrées, conseiller municipal de Paris, rue Saint-Lazare, 80, à Paris, *président*.
Sauvage (Edouard), ingénieur en chef des mines, rue Eugène-Flachat, 14, à Paris, *vice-président*.
Cuënot (Henry), docteur en droit, rue Vauquelin, 13, à Paris, *secrétaire*.
Templier (Armand), boulevard Saint-Germain, 79, à Paris, *trésorier*.
Brunnarius (Ernest), architecte, villa des Couronnes, à Asnières (Seine).
Joanne (Paul), rue Soufflot, 16, à Paris.
Malloizel (Raphaël), rue de l'Estrapade, 7, à Paris.
Richard (Lucien), rue du Cardinal-Lemoine, 12, à Paris.

} *membres.*

COMMISSION DES EXCURSIONS ET RÉUNIONS.

- MM. Sauvage** (Edouard), *président*.
Diehl (Ernest), *vice-président*.
Boursier (Adolphe), *secrétaire*.
Chambrelent (Alph.), *membre honoraire*.
Bertot (Jean).

- MM. Brunnarius** (Ernest).
De Jarnac (Adrien).
Faber (René).
Fleury (Georges).
Malloizel (Raphaël).

SECTION DE PAU

Fondée en décembre 1886.

SIÈGE SOCIAL : à Pau (Basses-Pyrénées).

Cotisation de la Section : 5 francs (à partir de la deuxième année seulement).

Assemblée générale en janvier.

Excursions toute l'année.

Ascension du Pic du Midi d'Ossau tous les ans, vers le 14 juillet.

S'adresser pour les renseignements à M. J. MALAN, trésorier.

BUREAU

- MM. Russell** (le comte Henry), rue Marca, 14, à Pau, *président d'honneur*.
Labille (Alfred), avocat, à Saint-Jean-de-Luz, *président honoraire*.
Russell (le comte Franck), rue Marca, 40, à Pau, *président*.
N..., *vice-président*.
Heid (Théodore), rue Marca, 8, à Pau, *secrétaire général*.
Gardères (Paul), rue Nouvelle-Halle, 12, à Pau, *secrétaire adjoint*.
Malan (Jules), négociant, rue Serviez, 2, à Pau, *trésorier*.
Meillon (Alphonse), place Gassion, à Pau, *archiviste*.
Campan, professeur au lycée, place Gassion, 7, à Pau, *délégué aux caravanes scolaires*.
Geisse.
Goudard (le Dr).
Vion, contrôleur des mines, rue Gassion, 25, à Pau, *délégué aux hôtels*.

} *assesseurs.*

Le Président de la Société des Excursionnistes du Béarn.

Campan, Nancy, Falisse, Brugnot, membres de la commission des courses.

Vion, A. Meillon, Abbadie-Tourné, membres de la commission des hôtels.

Demanche (Georges), délégué près la Direction Centrale.

Cette Section a tracé différents sentiers dans les Pyrénées, s'est occupée de l'aménagement des grottes de Betharram, et a posé des poteaux indicateurs sur le plateau d'A-nouillas. Elle contribue à la publication d'un *Bulletin Pyrénéen* trimestriel (abonnement : 2 francs par an).

SECTION DU PILAT

Fondée en février 1896.

SIÈGE SOCIAL : rue de la République, 88, à Saint-Chamond (Loire).

Cotisation de la Section : 10 fr.

Réunions de la Section : 2^e mardi du mois.

S'adresser pour les renseignements à M. BURELIER, secrétaire.

BUREAU

MM. Fuchs (Eugène), notaire, à Saint-Chamond, *président*.

Brun (Louis), fabricant de lacets, à Saint-Chamond, *vice-président*.

Burelier (Pierre), à la Varizelle, Izieux, *secrétaire*.

Journoud (Antoine), trésorier de la Caisse d'Épargne, à St-Chamond, *trésorier*.

Lefebvre (Gustave), bibliothécaire de la ville, à Saint-Chamond, *bibliothécaire*.

Caville (Philibert)

Condamin (Joanny)

Girard (Antonin)

N.

Rivat (Ernest)

N..., *délégué près la Direction Centrale.*

} *conseillers.*

SECTION DE PROVENCE

Fondée le 4 novembre 1875.

SIÈGE SOCIAL, ouvert tous les jours, sauf dimanches et fêtes, de 2 à 5 h. : rue Pavé-d'Amour, 27, à Marseille.

Cotisation de la Section : 15 francs.

Réunion au siège social tous les jeudis soir à 9 h. et tous les samedis à 2 h.

Assemblée générale en janvier. — **Excursions** tous les dimanches.

S'adresser pour les renseignements à M. Eugène PIERRE, secrétaire général, rue Pavé-d'Amour, 27, à Marseille.

BUREAU

MM. Sénèque (Henry), Traverse du Chapitre, à Marseille. . .

Barrême (Eugène), docteur en droit, boulevard de Rome, 64, à Marseille. . .

Bourgogne (Jules), rue Wulfran-Puguet, 6, à Marseille. . .

Macé de Lépinay (Jules), professeur à la Faculté des sciences, boulevard Longchamp, 105, à Marseille, *président*.

Coste (Mathieu), agent de change, r. Papère, 8, à Marseille. . .

Matton (Amédée), rue Croix-de-Reynier, 14, à Marseille. . .

Pierre (Eugène), avocat, rue Paradis, 38, à Marseille, *secrétaire général*.

Masson (Paul), chargé de cours à l'Université, rue Colbert, 7, à Marseille, *secrétaire adjoint, bibliothécaire*.

Roche (Félix), attaché à la C^{ie} Générale Transatlantique, quai de la Joliette, à Marseille, *trésorier*.

Bayan (Georges), assureur, boulevard de la Madeleine, 29, à Marseille, *délégué aux caravanes scolaires*.

Marx (Louis)

Paul (Albert), négociant

Ruat (Paul)

Nœtinger (Fernand), *délégué près la Direction Centrale.*

} *présidents honoraires.*

} *vice-présidents.*

} *conseillers.*

La Section a placé des poteaux indicateurs dans les massifs de Marseille-Veyre et de Garraban. Elle publie un bulletin trimestriel et organise des excursions scolaires mensuelles.

SECTION DE LA HAUTE PROVENCE

(ANCIENNE SECTION D'AIX-EN-PROVENCE)

Fondée en mars 1891.

SIÈGE SOCIAL : rue Espariat, 4, à Aix (Bouches-du-Rhône).

Cotisation de la Section : 5 francs.

S'adresser pour les renseignements à M. BOUAT, secrétaire général.

BUREAU

MM. Bourguet (le Dr), cours Mirabeau, 36, à Aix, *président*.**Garcin** (le Dr Paul), rue de la Monnaie, 1, à Aix, *président honoraire*.**Blachet**, rue des Arts-et-Métiers, 22, à Aix, *vice-président*.**Bouat**, secrétaire de l'Académie, boulevard du Roi-René, 58, à Aix, *secrétaire général*.**Jacquême**, cours Mirabeau, 1, à Aix, *trésorier*.**Guillibert** (Hippolyte) } *administrateurs*.**Haas** (Julien) }
Tournade (Paul), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DES PYRÉNÉES CENTRALES

Fondée le 7 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : hôtel Tivollier, rue d'Alsace-Lorraine, 31 et 33, à Toulouse.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion tous les premiers jeudis du mois à 8 h. 1/2 à l'hôtel Tivollier.

S'adresser pour les renseignements à M. A. MARTIN, secrétaire général, ou à M. Régnauld, secrétaire adjoint.

BUREAU

MM. Benoist (Antoine), recteur de l'Université, à Montpellier, *président honoraire*.**Trutat** (Eugène), directeur du Muséum, place du Palais, 10, à Toulouse, *président*.**Batigne** (Alfred), allée Saint-Étienne, 17, à Toulouse. . . }**Roué** (Louis), professeur à la Faculté des sciences, Jardin-Royal, 8, à Toulouse. . . } *vice-présidents*.**Martin** (Alyre), allée des Soupirs, 9, à Toulouse, *secrétaire général, archiviste*.**Regnault** (Félix), rue de la Trinité, 19, à Toulouse, *secrétaire adjoint et délégué aux caravanes scolaires*.**Privat** (Paul), libraire-éditeur, rue des Tourneurs, 45, à Toulouse, *trésorier*.**Bonnemaison** (Paul), maire de Luchon. } *assesseurs*.**Crouzat** (le Dr Eugène). }**Haffner** (Louis), brasseur. }**Filhol** (le Dr Henri), *délégué près la Direction Centrale*.Cette Section a construit le refuge de *Pratlong* (haute vallée du Lys).

SECTION DE ROUEN

Fondée en février 1882.

SIÈGE SOCIAL : à Rouen (Seine-Inférieure).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Assemblée générale en novembre. — Excursions dans la Seine-Inférieure et les départements voisins.

S'adresser pour les renseignements à M. RÉGUIS, président.

BUREAU

MM. Réguis (Léon), avocat général, quai du Havre, 8 bis, à Rouen, *président*.
Gadon (Emile), conseiller à la cour, rue de Blainville, 2, à Rouen, *vice-président*.
Talbot, avoué, rue Beauvoisine, 8, à Rouen, *secrétaire*.
Bourgerie (Charles), avoué, rue Walter, 1, à Rouen, *trésorier*.
Salomé (Th.), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DE SAÔNE-ET-LOIRE

Fondée en avril 1875.

SIÈGE SOCIAL : à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).

Cotisation de la Section : 5 francs.

BUREAU

MM. N..., *président*.
Chenot (Léon), à Pommard (Côte-d'Or), *secrétaire-trésorier*.
Poligny (René de), *membre*.
Esterno (le comte d'), *délégué près la Direction Centrale*.

SECTION DU SIDOBRE ET DE LA MONTAGNE-NOIRE

Fondée en novembre 1898.

SIÈGE SOCIAL : Café Caraguel, place de l'Albique, 6, à Castres (Tarn).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunions bi-mensuelles, les premier et troisième samedis de chaque mois, à 8 h. 1/2, au siège social.

S'adresser pour les renseignements à M. P. BARDOU, secrétaire général, ou à M. CALDAIROU, trésorier.

BUREAU

MM. Mellier (le Dr), au château de Dournes, près Blan-Lamothe (Tarn), *président*.
Batut (Arthur), au château d'Enlaure, par Labruguière (Tarn), *vice-président*.
Bardou (Paul), président de la Chambre de Commerce, au Corporal, à Castres, *secrétaire général*.
Caldairou, avoué, rue Montfort, 36, à Castres, *trésorier*.
Bouisset (Albin), professeur, 22, avenue Roquecourbe, à Castres, *secrétaire adjoint*.
Barthe (Eugène), négociant, rue du Pont-Neuf, à Castres, *secrétaire adjoint*.
Lapierre (George), juge au tribunal civil, 25, boulevard des Lices, à Castres, *bibliothécaire*.
Olivier (Albert), contrôleur des contributions directes, à Castres, *archiviste*.

MM. Causse (Louis), négociant, rue Sabathié, à Castres, *délégué aux caravanes scolaires.*

Saulière (Maurice), négociant, à Castres, *délégué aux hôtels.*

Muratier (Georges), directeur de la succursale de la
Banque de France, à Castres. } *conseillers*
assesseurs.

N..... }
Monmarché (Marcel), *délégué près la Direction Centrale.*

SECTION DU SUD-OUEST

Fondée le 7 avril 1876.

SIÈGE SOCIAL : à l'Athénée, rue des Trois-Conils, 53, à Bordeaux (Gironde).

Cotisation de la Section : 10 francs.

Assemblées générales en décembre et en mai.

S'adresser pour les renseignements à **M. BAYSSELLANCE**, président, ou à **M. GEORGES ARNÉ**, secrétaire général.

BUREAU

MM. Schrader (Fr.), vice-président du Club Alpin Français, rue Madame, 75, à Paris, *président honoraire.*

Baysellance (Adrien), rue de Saint-Genès, 84, à Bordeaux, *président.*

Durègne (Emile), ingénieur des télégraphes, cours de
Tourny, 34, à Bordeaux, *délégué aux caravanes sco-* } *vice-présidents*
laires. }

Fallot (E.), rue de Turenne, 56, à Bordeaux. }

Arné (Georges), rue Judalque, 121, à Bordeaux, *secrétaire général.*

Rosset (Ariste), notaire, rue Mably, 20 bis, à Bordeaux, *trésorier.*

Lourde-Rochelave (Albert), rue du Jardin-Public, 28, à Bordeaux, *biblio-*

thécaire-archiviste et délégué à la direction de l'Observatoire de Gavarnie.

Jaeggi (Adolphe), rue de Turenne, 42, à Bordeaux, *délégué à la commis-*
sion des refuges.

Saint-Laurent (Albert de), cours Victor-Hugo, 128, à Bordeaux, *délégué*
aux hôtels.

Arlot de Saint-Saud (le comte Aymar d'). } *administrateurs honoraires.*

Brulle (Henri), avocat. }

Tisseyre (Albert) }

Forsans (Georges). }

Gautier (Emile). }

Levillain (Camille). }

Lory (Henri de). }

Mestrezat (D.-G.). }

Rödel (Henri). }

Saint-Cristofle (G. de). }

Touzin (Albert). }

Goguel (Henri), représentant de la section aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-
Chaudes.

Malloizel (Raphaël), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section publie un bulletin semestriel; elle a formé des compagnies de guides, notamment à Cauterets, Aragnouet, Barèges, Luz, Gavarnie, Gèdre, etc.; elle a établi des sentiers et construit les refuges suivants : *Arrémoult* (2,395 m.), dans la vallée d'Ossau, au sud du lac d'Artouste et de la vallée de Soussouéou; *Breche de Roland* (2,800 m.), près du cirque de Gavarnie; *Lourde-Rochelave* (Breche de Tuquerouye) (2,675 m.), à l'origine de la vallée d'Etaubé; *Paxte* (2,420 m.), au col de Rabiet et le refuge du Vignemale (2,690 m.), un peu au-dessous du col d'Ossoue. Elle a fondé un observatoire météorologique à Gavarnie.

SECTION DE TARENTEISE

Fondée le 15 juillet 1875.

SIÈGE SOCIAL : place Sainte-Marie, à Moutiers (Savoie).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunions tous les jeudis à 5 heures.

Excursions tous les quinze jours de mai à octobre.

S'adresser pour les renseignements à tous les membres du Comité.

BUREAU

MM. N...., président.

Greyfié de Bellecombe (comte), à Brides-les-Bains (Savoie).	} <i>vice-présidents.</i>
Joriox (Adolphe), notaire, à Moutiers.	
Prades (Henri), receveur des finances, à Moutiers.	<i>secrétaire.</i>
Biquet-Petit-Jean (Emile), notaire, à Moutiers.	<i>trésorier.</i>
Debats , ingénieur, à Moutiers.	
Duraz (Victor).	} <i>administrateurs</i>
Ducloz (François).	
Garçon (Maurice).	
Grumel (Pierre).	
Jarre (Charles-Alexis).	
Mayet (Charles).	
Millerot (E.-A.).	
Moris (J.-M.).	
Philbert (le Dr Emile).	
Plan (Hector).	
Philbert (le Dr Emile), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

Cette Section a construit : le chalet-hôtel du Mont-Jovet (2,563 m.), ouvert de juillet à septembre; les refuges de *Prariond* (2,272 m.), à 3 heures de Val-d'Isère et au pied du col de Galine (3,016 m.); du *Mont-Pourri* (2,800 m.), à 4 heures de Peisey; des *Nants* (2,600 m.), à 3 heures de Pralognan, au pied du Dôme-de-Chasseforêt (3,597 m.); de la *Vanoise* (2,486 m.), à 3 heures de Pralognan, au pied de la Grande-Casse (3,861 m.) et de la Réchasse (3,225 m.). Elle a fait placer des poteaux indicateurs permettant l'accès du Mont-Jovet sans guide, et a fait tracer le sentier des gorges de Ballandaz, entre Bozel et Pralognan, et plusieurs autres dans la montagne.

SECTION DES VOSGES

Fondée à Nancy, le 31 janvier 1875.

SIÈGE SOCIAL ET BIBLIOTHÈQUE : rue Gilbert, 15, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).

Cotisation de la Section : 5 francs.

Excursions et voyages dans les Vosges, le Luxembourg, le Jura, etc.

S'adresser pour les renseignements à M. E. WœLFLIN, secrétaire général.

BUREAU

MM. Riston (Victor), membre de l'Académie de Stanislas, président de la Société lorraine de photographie, à Malzéville-Nancy.	<i>président.</i>
Metz-Noblat (Antoine de), membre de l'Académie de Stanislas, cours Léopold, 37, à Nancy.	} <i>vice-présidents.</i>
Thierry-Mieg (Auguste).	
Wœlflin (Edmond), rue de l'Hospice, 2, à Nancy.	<i>secrétaire général.</i>
Maure (Marcel), avocat, cours Léopold, 5, à Nancy.	<i>secrétaire adjoint.</i>
Boursier (Ch.), notaire, rue Bénit, 1, à Nancy.	<i>trésorier.</i>
Gluck (Emile), <i>vice-trésorier.</i>	
Collesson (Jean), rue Sigisbert-Adam, 5, à Nancy.	<i>bibliothécaire.</i>
Brunotte (Camille), professeur agrégé à l'École supérieure de pharmacie, rue Grandville, 17, à Nancy.	<i>délégué aux caravanes scolaires.</i>

MM. Chevillot (Armand), négociant, rue des Quatre-Eglises, 36, à Nancy, *délégué aux hôtels.*

Chenut (Paul)	} administrateurs.
Colleson (Pierre)	
Dollfus (Gustave)	
Miscault (H. de)	
Scheurer (André)	
Schlumberger (Edmond)	
Traxelle (Léon)	
Guyot et Mathieu , <i>censeurs.</i>	
Bourgeois (le commandant Robert), <i>délégué près la Direction Centrale.</i>	

Cette Section publie un bulletin paraissant tous les deux mois. Son action, au point de vue spécial des jalonnements, s'étend dans le département de Meurthe-et-Moselle sur les bassins de la Meurthe et de la Moselle, et dans le département des Vosges sur tout le bassin de la Meurthe.

SECTION DES HAUTES VOSGES (ÉPINAL-BELFORT)

Fondée en juin 1876.

SIÈGE SOCIAL : Faubourg-de-France, 6, à Belfort, et r. de la Comédie, 9, à Epinal.

Cotisation de la Section : 5 francs.

Réunion du groupe de Belfort, au siège social, tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, et tous les jours de 6 h. à 7 h.

S'adresser pour les renseignements à M. le Dr FOURNIER, à Rambervillers; — à M. GLEY, rue de la Calandre, 5, à Epinal; — à M. le Dr BARDY, place de l'Arsenal, 1, à Belfort; — à M. DUBAIL-ROY, Faubourg-de-Montbéliard, 42, à Belfort; — à M. DEVILLERS, imprimeur, rue Thiers, 23, à Belfort.

BUREAU CENTRAL

MM. Fournier (le Dr Alban), à Rambervillers (Vosges), *président.*

Berger (Philippe), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, quai Voltaire, 3, Paris. . .	} vice-présidents.
Caro , inspecteur de l'enregistrement en retraite, à Epinal	

Bardy (le Dr Victor), place de l'Arsenal, 1, à Belfort, *secrétaire général.*

Gley (Albert), professeur au collège, rue de la Calandre, 5, à Epinal, *secrétaire.*

Renault (Alphonse), directeur de la Cl^e la Providence, à Belfort, *secrétaire adjoint.*

Meyer (Lucien), naturaliste, à Belfort, *bibliothécaire.*

Dubail-Roy (François), Faubourg-de-Montbéliard, 42, à Belfort. } *trésoriers.*

Pfléger (Adrien), directeur de la Cl^e l'Urbaine, à Epinal.

Bornéque-Japy (Eugène), à Beaucourt.

Devillers (Eugène), à Belfort.

Garnier (Adolphe), à Epinal.

Gebhard, à Epinal.

Magnié (Pierre), notaire, à Belfort.

Romond (Paul), à Belfort.

Walser (Ferdinand), à Belfort.

Berger (Philippe), *délégué près la Direction Centrale.*

Cette Section a construit des tables d'orientation sur les principaux sommets des Vosges, placé des poteaux indicateurs et tracé de nombreux sentiers.

Elle publie un bulletin annuel. Elle a édité un *Guide de Belfort et environs*, un *Guide du Ballon d'Alsace, Bussang et environs* (imprimerie Devillers, Belfort), et poursuit la publication d'un grand ouvrage illustré sur la chaîne des Vosges.

RÉCAPITULATION

Pages.

479. — Ancien président d'honneur.
 479. — Président d'honneur.
 479. — Anciens présidents.
 479. — Direction Centrale : membres élus.
 479. — Id. : membres honoraires.
 480. — Id. : présidents et délégués des Sections.
 483. — Commissions.
 484. — Membres honoraires du Club.
 484. — Membres bienfaiteurs.
 484. — Membres à vie.
 486. — Liste des Sections par ordre d'ancienneté.
 487. — Bureaux des Sections, par ordre alphabétique, au 25 août 1900.

	MEMBRES		
	Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
487. — Aix-les-Bains	64	»	64
487. — Albertville	78	3	81
488. — Alpes-Maritimes.. . . .	140	31	171
488. — Alpes Provençales	18	»	18
489. — Annecy	76	»	76
489. — Atlas	101	5	106
490. — Auvergne	131	5	136
491. — Bagnères-de-Bigorre	36	2	38
491. — Barcelonnette	63	1	64
491. — Basque	61	8	69
492. — Bourgogne (Haute)	39	»	39
492. — Briançon	162	10	172
493. — Canigou	100	4	104
494. — Cantal	25	»	25
494. — Caroux	110	7	117
495. — Carthage	18	»	18
495. — Cévennes	38	1	39
495. — Corrèze	13	»	13
<i>A reporter</i>	1 273	77	1 350

		MEMBRES		
Pages.		Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
	<i>Report</i>	1 273	77	1 350
496.	— Corse	"	48	48
496.	— Côte d'Or	151	3	154
497.	— Dôle.	42	7	49
497.	— Drôme	77	5	82
498.	— Embrun.	78	7	85
499.	— Forez.	159	20	179
499.	— Gap.	65	"	65
500.	— Isère.	228	6	234
501.	— Jura.	85	1	86
501.	— Jura (Haut)	57	"	57
502.	— Léman	28	4	32
502.	— Lons-le-Saunier.	94	15	109
503.	— Lot et Padirac.	18	1	19
503.	— Lozère.	34	1	35
504.	— Lyon.	557	57	614
505.	— Mauriac.	26	"	26
505.	— Maurienne.	120	21	141
506.	— Midi.	34	"	34
506.	— Mont-Blanc.	83	3	86
507.	— Nord	48	6	54
507.	— Nord-Est	52	2	54
507.	— Paris.	1 068	74	1 142
508.	— Pau.	66	7	73
509.	— Pilat	66	"	66
509.	— Provence.	149	18	167
510.	— Provence (Haute)	23	1	24
510.	— Pyrénées Centrales.	93	3	96
511.	— Rouen.	24	1	25
511.	— Saône-et-Loire.	9	1	10
511.	— Sidobre	27	40	67
512.	— Sud-Ouest.	254	21	275
513.	— Tarentaise.	77	5	82
513.	— Vosges.	229	13	242
514.	— Vosges(Hautes). {	Épinal.	5	131
		Belfort.	4	250
TOTAUX		5 766	477	6 243
TOTAL GÉNÉRAL des membres au 20 août 1900				6 243

CLUB ALPIN FRANÇAIS

FONDÉ LE 2 AVRIL 1874.

Reconnu d'utilité publique le 31 mars 1882.

Tous les hommes éclairés qui se préoccupent de l'avenir de la France reconnaissent que nos jeunes gens négligent trop les exercices du corps : il faut les y attirer par toutes les routes. Or quel attrait plus puissant que la montagne, avec son air vif qui réconforte, et l'admirable variété de ses grands et sévères tableaux ?

L'influence salubre de la montagne s'exerce à la fois sur le corps et sur l'esprit : elle est en même temps hygiénique et morale : la prudence et la force, l'adresse et le sang-froid, l'énergie et la constance y reçoivent leur prix. Elle a des impressions fortes et saines, des enseignements profonds et divers pour l'esprit le plus simple ou le plus cultivé.

Du pied au sommet des Alpes, en quelques heures de marche, le botaniste, le physicien, le géologue, se transporte de l'Italie à la Laponie ; il a observé toutes les flores, tous les climats, tous les âges de notre planète. C'est dans les montagnes que le géographe va chercher et la source des fleuves et la limite des empires ; c'est dans les montagnes encore que l'historien retrouve les restes de ces races antiques qui ont vu se briser à leurs pieds le flot des invasions romaines, barbares, sarrasines, et qui ont défendu contre les plus puissants ennemis leur indépendance, leur langage et leur religion.

Mais, sans même s'attacher à ces nobles études, quel est celui qui peut fermer son âme à une puissante et religieuse émotion, lorsque, parvenu dans l'azur serein, au sommet de quelque pic vertigineux, d'où il promène son regard sur un horizon sans limites, il entend sous ses pieds la tempête qui gronde et roule de vallée en vallée ? Quel est celui qui, contemplant ainsi les solennelles beautés de la nature, n'a entrevu l'éblouissante vision de l'infini, et ne s'est senti, si l'on peut dire, plus près de Dieu ?

L'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie ont compris depuis longtemps qu'il y a un grand intérêt à faire naître et à développer le goût des montagnes : elles ont organisé, sous le nom de *Clubs Alpins*, des associations puissantes, bientôt entourées de la faveur publique. C'est d'après ces modèles et avec le profit de leur expérience, que le Club Alpin Français s'est constitué.

Procurer à nos excursionnistes français, par la voie des journaux et par un *Annuaire* spécial, la publicité et, par suite, l'émulation que les sociétés étrangères assurent si largement à leurs nationaux ; exercer, comme les Anglais, un contrôle sur les guides, les hôtels, les refuges de montagne pour prévenir les accidents et protéger nos compatriotes ; encourager les recherches scientifiques sur la physique du globe, la géographie, la botanique ; arracher les jeunes gens à l'énervante oisiveté des villes ; orga-

niser pendant les vacances ces *caravanes scolaires* dès longtemps pratiquées en Suisse et en Allemagne, dont Töffer a si spirituellement illustré les joyeuses péripéties, et qui laissent dans la mémoire de ceux qui y ont pris part un souvenir ineffaçable (1); faire connaître comme elles le méritent nos montagnes françaises : les Alpes, les Pyrénées, les Vosges, les Cévennes, l'Auvergne, le Jura, le Morvan, et y attirer les touristes de tous les pays : tel est, en résumé, le programme du Club Alpin Français, et personne n'en contestera le caractère d'utilité publique.

Dans notre temps de service obligatoire, une mère prudente voudra familiariser son fils avec les épreuves de la montagne. La France n'est certes disposée à provoquer personne ; mais, si on l'attaque, c'est dans les Vosges, le Jura et les Alpes qu'elle devra repousser l'assaut. C'est ainsi que Louis XIV, après ses revers, disputa dix ans la frontière des Alpes ; les plus grands hommes de guerre de cette époque, Catinat, Villars, Berwick, se sont illustrés dans ces montagnes. Le général Bourcet, le célèbre auteur d'un livre classique sur la guerre des Alpes, était fils d'un *guide aux armées du roi* ; lui-même avait exercé cet emploi dans sa jeunesse. En 1874, dans la terrible retraite du général Bourbaki à travers le Jura, plus d'un n'a dû son salut qu'à la pratique des montagnes acquise autrefois dans ses courses de touriste.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'avoir accompli des tours de force pour faire partie de la Société. Le Club Alpin ouvre ses portes à toute personne honorable : militaires et savants, jeunes et vieux, les femmes, si accessibles aux sentiments élevés, tous ceux qui aiment la France et la montagne sont appelés, sous la seule condition de concourir d'intention au but de la Société, et de n'y introduire aucune préoccupation étrangère, soit de politique, soit de parti.

A l'imitation de plusieurs sociétés étrangères, l'organisation de notre Société concilie la nécessité d'une règle commune et d'une direction centrale avec la liberté des initiatives locales. Le Club Alpin sert de lien et d'appui à des *sections* constituées par groupe de montagnes ou par vallée principale ; ces sections se gouvernent dans leur indépendance, mais, par leur affiliation au Club Alpin, elles sortent d'un isolement qui les laisserait impuissantes à faire le bien.

Sur la seule annonce de son organisation, le Club Alpin Français a déjà reçu de l'étranger de nombreux témoignages de sympathie. Puissent les touristes de toutes les nations, après s'être serré la main sur les sommets radieux des Alpes, rapporter chez eux les sentiments de progrès, de science et de paix qu'inspirent les grands spectacles de la nature, et qui, malgré tant de violences douloureuses, sont l'espérance de tous les cœurs généreux !

Le Président du Club Alpin Français,

E. CÉZANNE,

Député des Hautes-Alpes.

Paris, juin, 1875.

(1) Les *caravanes scolaires* du Club Alpin Français ont reçu l'approbation de M. le Ministre de l'Instruction publique, qui les a recommandées dans le *Bulletin* de son ministère, et dans plusieurs circulaires.

EXTRAITS DES STATUTS

ARTICLE PREMIER. — L'Association dite Club Alpin Français a pour but de faciliter et de propager la connaissance exacte des montagnes de la France et des pays limitrophes, principalement par les moyens suivants :

Excursions soit isolées, soit faites en commun ;
Organisation de caravanes scolaires ;
Publication de travaux scientifiques, littéraires ou artistiques, et de renseignements propres à diriger les touristes ;
Construction ou amélioration de refuges et de sentiers ;
Encouragements aux compagnies de guides ;
Réunions ou conférences périodiques ;
Création de bibliothèques et de collections spéciales.

ART. 2. — Le siège du Club Alpin Français est à Paris.

ART. 3. — Le Club se compose des Sections locales qui peuvent être constituées, avec un nombre de 10 membres au moins, après que la Direction Centrale du Club en aura autorisé la formation et approuvé le règlement.

Les Sections nomment leur bureau et fixent la cotisation spéciale que leurs membres auront à payer à la caisse locale.

ART. 4. — Le Club est administré par un Conseil qui prend le nom de Direction Centrale.

ART. 8. — Toute personne désirant faire partie du Club Alpin Français doit se faire présenter par deux membres ordinaires ou à vie au président de la Section à laquelle elle désire appartenir¹. L'admission est prononcée suivant le règlement de la Section.

Les étrangers sont admis après ratification de leur nomination par la Direction Centrale. Ils ne sont ni électeurs ni éligibles.

ART. 9. — Tout membre ordinaire ou à vie peut faire partie de plusieurs Sections, mais il ne peut voter que dans l'une d'elles.

ART. 11. — Chaque membre ordinaire est tenu de verser à la caisse de sa Section :

1° Sur avis de sa réception, un droit d'entrée de 10 francs ;

2° La cotisation annuelle de 10 francs due, comme le droit d'entrée, à la caisse centrale et indépendante de la cotisation de Section².

En versant à la caisse centrale une somme de 200 francs, les membres ordinaires deviennent membres à vie. Ce rachat de la cotisation centrale annuelle n'affranchit pas de la cotisation de Section.

Quelle que soit l'époque de l'admission, l'engagement des membres part du 1^{er} janvier, et les démissions n'ont d'effet que pour l'année qui suit celle où elles ont été données.

ART. 12. — Les membres ordinaires ou à vie, les membres honoraires et les correspondants reçoivent gratuitement les publications de la Direction Centrale. Les membres ordinaires ou à vie n'ont droit qu'à celles qui sont attribuées aux années pour lesquelles ils ont payé leurs cotisations. Quand ils appartiennent à plusieurs Sections, s'ils ne paient qu'une cotisation centrale, ou s'ils n'ont fait qu'un seul rachat de cotisations, ils ne reçoivent qu'un seul exemplaire des publications.

ART. 13. — Aucun membre ordinaire ou à vie ne peut exercer ses droits s'il n'a acquitté les cotisations auxquelles il est tenu. En cas d'un retard dépassant une année, il cesse de figurer sur la liste des membres du Club ; il peut toutefois y être réadmis en remplissant les conditions exigées pour l'admission, et en payant un nouveau droit d'entrée.

1. Les personnes âgées de moins de 15 ans ne peuvent faire partie du Club.

2. La cotisation de la Section de Paris est de 10 francs

RENSEIGNEMENTS DIVERS

La Direction des Chemins de fer de l'État, les Compagnies du Nord, de l'Est, de l'Ouest, de Paris-Lyon-Méditerranée, d'Orléans, du Midi, de l'Est de Lyon, des Bouches-du-Rhône, du Sud de la France, des Chemins de fer départementaux (réseau de la Corse et lignes des Cévennes), et celles qui exploitent le réseau algérien¹, ont bien voulu accorder une réduction de 50 p. 100 aux membres du Club qui voyagent par groupe de cinq au minimum². La même faveur est accordée par la plupart de ces Compagnies aux *Caravanes scolaires*, composées au moins de dix personnes, et voyageant sous le patronage du Club.

Le Club procure à ses membres, avec une réduction de 20 à 25 p. 100, les *Guides Joanne*, les *Guides-Bædeker*, les cartes de l'Etat-major, du ministère de l'Intérieur, géologiques, et d'une manière générale les publications relatives aux voyages et aux sciences géographiques.

La Direction Centrale publie un *Annuaire* et un *Bulletin* mensuel contenant des récits de voyages, courses et ascensions.

Les membres du Club reçoivent gratuitement les *Annuaire*s et les *Bulletins*, en vertu du paiement des cotisations annuelles correspondantes.

Les publications des années précédentes peuvent leur être vendues à raison de 35 centimes par *Bulletin* (l'année 3 francs), et de 10 francs par exemplaire de l'*Annuaire*.

La collection des *Annuaire*s leur est cédée au prix de 5 francs le volume.

Pour les personnes étrangères au Club Alpin, le prix des *Bulletins* est de 60 centimes par numéro (l'année 5 francs), et celui de l'*Annuaire* est de 18 francs. L'*Annuaire* de 1874 et plusieurs numéros du *Bulletin* sont épuisés.

Toutes les demandes de livres et de cartes doivent être adressées à M. le Secrétaire général, 30, rue du Bac, à Paris.

Une ou plusieurs réunions générales des Sections du Club ont lieu tous les ans.

Les Sections organisent des excursions et réunions auxquelles tous les membres du Club sont invités à prendre part³.

Des refuges, des poteaux indicateurs, etc., ont été établis par les soins de la Direction Centrale et des Sections dans les différentes régions montagneuses fréquentées par les touristes.

Au 20 août 1900, le nombre des sections ou sous-sections du Club est de 53, et celui des membres de 6,243.

Le siège social est fixé, 30, rue du Bac, à Paris. Toutes les communications et les versements doivent y être adressés.

La salle de la Bibliothèque est à la disposition de MM. les membres des Sections de Paris et de la province tous les jours (excepté les dimanches et les jours fériés) de 10 heures à 5 heures. Ceux d'entre eux qui résident à Paris peuvent emprunter les volumes.

1. Les membres du Club voyageant par groupe de cinq personnes au minimum, qui désireraient bénéficier d'une réduction de prix sur les lignes de paquebots desservant l'Algérie et la Corse, sont priés d'en informer le Secrétaire général.

2. Le bénéfice de cette réduction ne peut être accordé que pour des excursions collectives, et non pour des déplacements motivés par des intérêts de famille, d'affaires, de santé, etc. (Circulaire de la Direction Centrale en date du 15 mai 1884.)

3. La Section de Paris organise toute l'année des excursions de un ou plusieurs jours pour ses membres et pour les jeunes gens des lycées et collèges.

Des réunions et conférences ont lieu tous les mois, de novembre à avril.





HW 29CB 5

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

